


NON SIBI SED POPULO


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817


MAGASIN
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

RÉDACTION

ÉDUCATION

MM. JEAN MACÉ, *directeur;*

D'ALMEIDA, BERTRAND, CH. CLÉMENT, CH. EDMOND, ESQUIROS, GRIMARD, GRATIOLET, LACORDAIRE, ROULIN, TH. LAVALLÉE, ANDRÉ LEFEBVRE, E. MARGOLLÉ, NEFFTZER, NÉRAUD, J. PICHOT, FRANÇOIS PONSARD, ROZAN, H. Ste-CLAIRE-DEVILLE, SAYOUS, VAN BRUYSSEL, J. VERNE, VIOLLET LE DUC, VIVIEN DE St-MARTIN, ZURCHER.

RECREATION

MM. P.-J. STAHL, *directeur;*

A. DE BREHAT, Mis DE CHENEVIÈRES, Mis DE CHERVILLE, ALEX. DUMAS, ERCKMANN-CHATRIAN, GENEVRAY, L. GOZLAN, KAEMPFEN, E. LABOULAYE, JOHN LEMOINNE, MICKIEWICZ, EUGÈNE MULLER, LOUIS RATISBONNE, A. ROLLAND, XAVIER SAINTINE, L. ULBACH, DE WAILLY; Mmes ALLOUARD, NANCY FLEURY, LOCKROY, PAPE-CARPANTIER.

Secrétaire de la rédaction, Comte de GRAMONT

DESSINATEURS

MM BECKER, FROMENT, FROELICH, — YAN' DARGENT, — BARIC, — BERTALL, — CHAM, GUSTAVE DORÉ, FATH, GAVARNI, — GÉRARD SÉGUIN, — GRANVILLE, — HUMBERT, — TONY JOHANNOT, LECOQ, MEISSONIER, — DE MONTAUT, — MOULINET, MORIN, OSCAR PLETSCH, — LUDWIG RICHTER, — RIOU, — WALTON, — WORMS; — Mmes Z. SURODET.



[illegible]	PARIS	12 fr. » c.	DÉPARTEMENTS. 14 fr. » c.
[illegible]		» fr. 50 c.	— » fr. 60 c.
[illegible]	Cartonné, 8 fr.	Broché, 6 fr.	— Broché, 7 fr. » c.

[illegible] IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

MAGASIN D'ÉDUCATION

ET DE

RÉCRÉATION

PUBLIÉ PAR

JEAN MACÉ ET P.-J. STAHL

AVEC LA COLLABORATION

DE NOS PLUS CÉLÈBRES ÉCRIVAINS ET SAVANTS

ILLUSTRÉ

DE 200 DESSINS PAR NOS MEILLEURS ARTISTES



PARIS

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL, ÉDITEUR, 18, RUE JACOB

Année 1864-1865. — 2e semestre.

★ ★



ES SERVITEURS DE L'ESTOMAC

LLES LETTRES A UNE PETITE FILLE SUR LA VIE DE L'HOMME ET DES ANIMAUX

LETTRE X. — LES BRAS ET LES JAMBES.

(Suite.)

Après le genou vient la jambe, qui correspond à l'avant-bras. Nous devrions dire l'avant-jambe, pour être conséquents, et nommer jambe la partie où est le fémur, puisque nous avons nommé bras celle où est l'humérus, son correspondant. Mais laissons les choses comme elles sont : on aurait trop à faire si l'on voulait se gendarmer contre toutes les inconséquences de langage, pour ne pas parler des autres.

Je vous ai averti que la jambe, la jambe entière bien entendu, était une répétition du bras. Vous devez donc vous attendre à retrouver dans sa seconde partie les deux os de l'avant-bras. Ils y sont en effet; mais comme le pied n'a pas à tourner, ainsi que la main, et qu'il doit même bien s'en garder, l'os qui occupe la place du radius, du côté intérieur du membre, sur la ligne des pouces et des gros orteils, cet os s'articule à la fois en haut avec le fémur, en bas avec le pied. Il fait toute la besogne à lui seul, pour plus de sûreté, et accapare, en conséquence, presque toute la nourriture que le sang distribue si équitablement entre les deux travailleurs de l'avant-bras. *Qui ne travaille pas ne mange pas :* c'est une loi qui devrait paraître toute simple aux hommes, car elle s'applique impitoyablement dans leur corps.

Ce gros mangeur, qui n'est guère moins massif que le fémur, c'est le *tibia*, un joli nom qui rappelle une vilaine idée. *Tibia* veut dire flûte, en latin, et le mot est là pour attester que, si les premiers guerriers ont pu se faire des massues avec les fémurs, les premiers musiciens se sont fait très-

certainement des flûtes avec les tibias. On entend quelquefois les mauvais plaisants parler des flûtes d'un pauvre homme un peu trop maigre, dont les jambes n'ont que la peau sur les os. Vous pourrez maintenant vous expliquer l'origine de cette aimable plaisanterie.

Le compagnon déshérité du tibia, c'est le *péroné,* dont je ne connais pas l'étymologie; mais elle importe peu. L'os désigné sous ce nom n'est qu'une longue et fine baguette, fixée à demeure par les deux bouts, d'une part au premier os du pied, de l'autre au tibia, à côté duquel elle a l'air de jouer le rôle sans gloire qu'un proverbe moqueur assigne à la cinquième roue d'un carrosse. Le proverbe ici n'aurait pas tout à fait raison, car le péroné fournit aux muscles du mollet des points d'attache qui ont assurément leur utilité; mais on pourrait à toute force se passer de cet élégant personnage, si bien qu'il est arrivé à des chirurgiens d'en scier tout le milieu dans des cas graves, et que le travail du tibia n'en a pas souffert. Si donc on vient à parler devant vous de gens qui ont eu la jambe cassée, et qui ont continué à marcher, vous pourrez dire hardiment que c'est le péroné qui a été cassé. Un tibia cassé met à bas son homme sans rémission, de même qu'un essieu brisé dépose infailliblement sur le pavé la voiture qu'il portait.

On me bâtit en ce moment une belle salle de classe, dans laquelle il y aura du plaisir à être professeur. Vous concevez que cette construction-là m'intéresse; aussi je vais regarder souvent les charpentiers travailler. J'ai pu voir à mon aise comment ils s'y prennent pour assembler deux poutres. Ils creusent dans l'une une rainure profonde qu'ils appellent une *mortaise,* et taillent sur l'autre ce qu'ils appellent un *tenon*, c'est-à-dire une saillie carrée, qui entre juste dans la mortaise. Ainsi jointes, les deux poutres n'en font plus qu'une en quelque sorte.

C'est de la même façon que la jambe vient s'ajuster sur le pied.

Vous connaissez bien les deux chevilles que nous avons au pied. Ce sont les deux parois d'une véritable mortaise creusée dans l'extrémité du tibia qui fournit la cheville du dedans. Celle du dehors est l'extrémité du péroné qui devient ici un auxiliaire sérieux du tibia, et complète la fermeture de sa mortaise. Entre les deux chevilles vient s'enfoncer carrément, en guise de tenon, un os du pied dont j'espère que vous n'oublierez pas le nom : c'est l'*astragale*. On appelle astragales les moulures de corniche — vous voyez que nous ne sortons pas de l'architecture — et ce qui me fait espérer que vous n'oublierez pas ce nom-là, c'est qu'il a été fixé dans ma mémoire par un vers de Boileau qu'apprennent tous les écoliers :

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Rappelez-vous le vers, si le terme d'anatomie vous sort de la tête.

L'astragale, placé directement sur la mortaise du tibia entre les parois de laquelle il se trouve pris comme dans une pince, l'astragale reçoit en droite ligne tout le poids du corps qu'il transmet à son camarade de dessous, le *calcaneum* [1], ou l'os du talon, pour vous faire la traduction du mot. Ils forment à eux deux la base définitive qui supporte tout l'édifice, et cela ne vous étonnera pas d'apprendre que leur

1. *Calcaneum* vient de *calx*, talon, en latin. On en avait dérivé le verbe *calcare* qui a été mis à contribution dans cette épitaphe un peu ambitieuse qu'on lit à Strasbourg sur le tombeau du maréchal de Saxe :

Sta, viator; heroem *calcas*.
Arrête-toi, voyageur; tu mets le talon sur un héros.

Notez que le tombeau du héros est plus haut que la tête du voyageur, qui aurait bien de la peine à mettre le talon dessus.

taille dépasse de beaucoup celle des petits os du carpe, leurs confrères de la main. Nous entrons ici en effet dans le carpe du pied; mais les noms changent en même temps que les dimensions, et le carpe prend le nom de *tarse* dans le pied.

Le tarse a du reste, lui aussi, ses deux rangées d'os serrés les uns contre les autres; mais ils ne vont plus quatre par quatre, comme au poignet. L'astragale et le calcanéum sont seuls pour faire la première rangée, et certes ils en valent bien quatre des autres à eux deux. Quant à la seconde rangée, elle se compose, par compensation, de cinq osselets — je vous fais grâce de leurs noms — après lesquels viennent les colonnettes du *métatarse* qui est la reproduction fidèle du métacarpe, de même que l'on retrouve dans les orteils exactement le même nombre de phalanges que dans les doigts de la main, deux pour le gros orteil et trois pour les autres. Mais la ressemblance s'arrête là. Il y a d'abord cette différence capitale qui vous est bien connue, à savoir que le gros orteil est placé sur la même ligne que ses petits compagnons, avec lesquels il ne peut pas venir se mettre en contact. Ensuite, comme ceux-ci n'ont pour ainsi dire rien à faire, leurs phalanges, en raison de la loi qui mesure la nourriture sur le travail, leurs phalanges sont si mal nourries qu'elles se réduisent presque à rien. Le sang a réservé toutes ses faveurs pour la première rangée du tarse, qui a si lourd à porter, et c'est pour cela qu'en vous entretenant, au commencement de cette lettre, du pied de ce peintre né sans bras, où les rôles se trouvaient intervertis, je vous disais hardiment, sans l'avoir vu, qu'il y avait là deux os dont le volume ne devait plus être le même que dans les autres pieds. Ces deux os, nous venons de les voir, c'étaient l'astragale et le calcanéum. Ne travaillant plus, puisqu'on ne leur donnait pas le corps à porter, il y a tout à parier que le sang les avait mis à la demi-ration, au bénéfice des orteils qui maniaient le pinceau, et qui, par le seul fait de l'exercice, s'étaient positivement allongés.

J'ai maintenant un conseil à vous donner, et j'espère que vous ne vous en fâcherez pas. C'est bien joli d'avoir un pied mignon, et si l'on allait pieds nus, il en serait du pied comme du nez : chacun garderait tranquillement celui que la nature lui a donné. Malheureusement, on porte des souliers, et c'est le soulier qui se laisse voir, ce n'est pas le pied. La chose importante, au point de vue du coup d'œil, est donc d'avoir un soulier mignon; d'où il résulte qu'en choisissant l'enveloppe, on ne tient pas toujours assez compte de ce qui doit entrer dedans. A l'âge où les os sont grands garçons, on en est quitte pour souffrir un peu : après quelques heures de pantoufles, il n'y paraît plus. Mais vous savez ce que je vous ai dit de l'état cartilagineux où se trouvent d'abord les os du pied, qui ne prennent qu'assez tard toute leur solidité. Les Chinois en abusent pour fabriquer à leurs femmes des pieds sur lesquels elles ne peuvent pas marcher. En les serrant de bonne heure dans des brodequins de fer, ils refoulent sur le tarse les phalanges encore molles des orteils et du métatarse, et cela fait, ne leur en déplaise, des espèces de moignons ratatinés qui ne sont pas jolis du tout, pas à notre goût du moins. Il faudra penser à cela si par hasard vous étiez tentée de faire trop tôt petit pied, et ne pas vous exposer à déformer le contenu de chair et d'os, pour vous donner le plaisir d'être admirée dans la personne du contenant d'étoffe et de cuir. Et même, si vous m'en croyez, quand vous serez une grande personne, et que vos os seront majeurs, vous ne ferez pas plus de sacrifices qu'il ne convient au triomphe du soulier. En richesse, en esprit, en probité,

en beauté, en tout, être et paraître sont deux rivaux qui se disputent le monde : c'est au choix qu'ils font entre les deux qu'on peut le mieux juger les gens.

Une dernière observation sur la structure du pied, avant de faire nos adieux au squelette dont le nom, j'imagine, n'éveillera plus désormais en vous ce sentiment désagréable de terreur qu'il inspire aux ignorants.

Le calcanéum descend très-bas en arrière, où il touche la terre; puis il va en remontant jusqu'à la hauteur de la seconde rangée, qui suit elle-même un plan incliné. Le tout forme une espèce de voûte dont le sommet se trouve au cou-de-pied, à l'endroit où commencent les phalanges du métatarse. De là, celles-ci continuent la voûte en descendant par une pente douce vers les orteils, et c'est à leur point de jonction qu'un pied bien fait porte à terre de nouveau. Les nerfs, les muscles et les vaisseaux sanguins de la plante du pied se trouvent abrités dans le creux de cette voûte; ils échappent ainsi à la pression du poids du corps, avantage précieux dans les fortes marches, où cette pression pourrait, à la longue, les irriter et déterminer une inflammation.

Voilà pourquoi des pieds trop plats sont un cas de réforme pour les conscrits. On suppose qu'ils doivent faire de mauvais marcheurs avec ces pieds-là. La supposition est raisonnable; mais il ne faudrait pas toujours s'y fier, car j'ai connu un marcheur de première force dont aucun conseil de révision n'aurait voulu sur la foi de cet indice, qui n'est pas infaillible. La nature a des ressources que nous ne connaissons pas, grâce auxquelles elle sait bien souvent corriger les imperfections apparentes de son travail.

A plus forte raison ne voudrais-je pas me fier à cette vieille opinion de nos pères, qui croyaient à une sorte de rapport entre la platitude de l'âme et celle du pied. Ils avaient fait un mot pour exprimer cela :

On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde....

dit Molière dans un vers du *Misanthrope,* qui serait bien fâcheux pour de très-braves gens, s'il fallait le prendre au sérieux. Voyez un peu quel piége tendu à l'histoire, si l'on se mettait en tête de mesurer la valeur morale à cette aune-là. Le dernier mot sur un grand homme serait dit par son cordonnier.

Laissons là cette grave question, et arrivons aux muscles, qui attendent leur tour depuis longtemps.

Jean Macé.

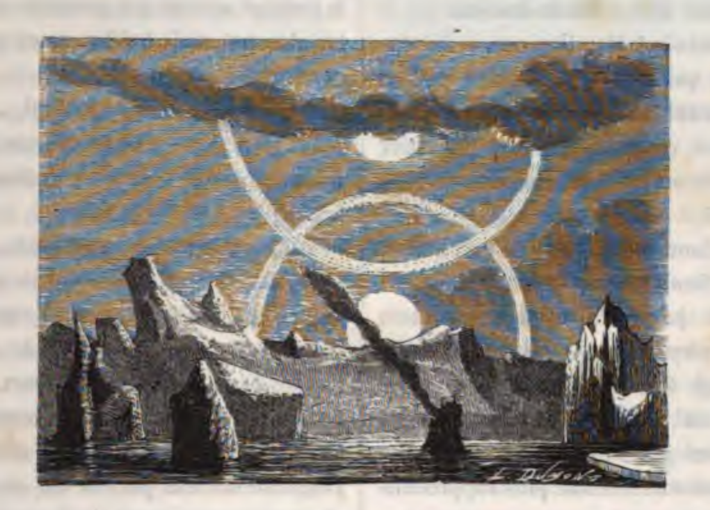
La suite prochainement.



LES ANGLAIS AU POLE NORD

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

(Vignettes par DE MONTAUT.



A midi, et pour la première fois, on put admirer un magnifique phénomène solaire, un halo avec deux parhélies ; le docteur l'observa et en prit les dimensions exactes; l'arc extérieur n'était visible que sur une étendue de trente degrés de chaque côté du diamètre horizontal ; les deux images du soleil se distinguaient remarquablement; les couleurs aperçues dans les arcs lumineux étaient du dedans au dehors, le rouge, le jaune, le vert, un bleuâtre très-faible, enfin de la lumière blanche sans limite extérieure assignable.

Le docteur se souvint de l'ingénieuse théorie de Thomas Young sur ces météores; ce physicien suppose que certains nuages composés de prismes de glace sont suspendus dans l'atmosphère; les rayons du soleil qui tombent sur les prismes sont décomposés sous des angles de soixante et quatre-vingt-dix degrés. Les halos ne peuvent donc se former par des ciels sereins. Le docteur trouvait cette explication fort ingénieuse.

Les marins, habitués aux mers boréales, considèrent généralement ce phénomène comme précurseur d'une neige abondante. Si cette observation se réalisait, la situation du *Forward* devenait fort difficile. Hatteras résolut donc de se porter en avant; pendant le reste de cette journée et la nuit suivante, il ne prit pas un instant de repos, lorgnant l'horizon, s'élançant dans les enfléchures, ne perdant pas une occasion de se rapprocher de l'issue du détroit.

Mais, au matin, il dut s'arrêter devant l'infranchissable banquise. Le docteur le

rejoignit sur la dunette. Hatteras l'emmena tout à fait à l'arrière, et ils purent causer sans crainte d'être entendus.

« Nous sommes pris, dit Hatteras. Impossible d'aller plus loin.

— Impossible ? fit le docteur.

— Impossible ! Toute la poudre du *Forward* ne nous ferait pas gagner un quart de mille !

— Que faire alors ? dit le docteur.

— Que sais-je ? Maudite soit cette funeste année qui se présente sous des auspices défavorables !

— Eh bien, capitaine, s'il faut hiverner, nous hivernerons ! Autant vaut cet endroit qu'un autre !

— Sans doute, fit Hatteras à voix basse; mais il ne faudrait pas hiverner, surtout au mois de juin. L'hivernage est plein de dangers physiques et moraux. L'esprit d'un équipage se laisse vite abattre par ce long repos au milieu de véritables souffrances. Aussi je comptais bien ne m'arrêter que sous une latitude plus rapprochée du pôle !

— Oui, mais la fatalité a voulu que la baie de Baffin fût fermée.

— Elle qui s'est trouvée ouverte pour un autre, s'écria Hatteras avec colère, pour cet Américain, ce...

— Voyons, Hatteras, dit le docteur, en l'interrompant à dessein; nous ne sommes encore qu'au 5 juin ; ne nous désespérons pas; un passage soudain peut s'ouvrir devant nous ; vous savez que la glace a une tendance à se séparer en plusieurs blocs, même dans les temps calmes, comme si une force répulsive agissait entre les différentes masses qui la composent; nous pouvons donc d'une heure à l'autre trouver la mer libre.

— Eh bien, qu'elle se présente, et nous la franchirons ! Il est très-possible qu'au delà du détroit de Bellot nous ayons la facilité de remonter vers le nord par le détroit de Peel ou le canal de Mac Clintock, et alors...

— Capitaine, vint dire en ce moment James Wall, nous risquons d'être démontés de notre gouvernail par les glaces.

— Eh bien, répondit Hatteras, risquons-le. Je ne consentirai pas à le faire enlever. Je veux être prêt à toute heure de jour ou de nuit. Veillez, monsieur Wall, à ce qu'on le protége autant que possible, en écartant les glaçons; mais qu'il reste en place, vous m'entendez.

— Cependant, ajouta Wall...

— Je n'ai pas d'observations à recevoir, monsieur, dit sévèrement Hatteras. Allez. »

Wall retourna vers son poste.

« Ah ! fit Hatteras avec un mouvement de colère, je donnerais cinq ans de ma vie pour me trouver au nord ! Je ne connais pas de passage plus dangereux. Pour surcroît de difficulté, à cette distance rapprochée du pôle magnétique, le compas dort, l'aiguille devient paresseuse ou affolée, et change constamment de direction.

— J'avoue, répondit le docteur, que c'est une périlleuse navigation ; mais enfin, ceux qui l'ont entreprise s'attendaient à ces dangers, et il n'y a rien là qui doive les surprendre.

— Ah ! docteur ! mon équipage est bien changé, et, vous venez de le voir, les officiers en sont déjà aux observations. Les avantages pécuniaires offerts aux marins étaient de nature à décider leur engagement; mais ils ont leur mauvais côté, puisque, après le départ, ils font désirer plus vivement le retour ! Docteur, je ne suis pas secondé dans mon entreprise, et si j'échoue, ce ne sera pas par la faute de tel ou tel matelot dont on peut avoir raison, mais par le mauvais vouloir de certains officiers... Ah ! ils le payeront cher !

— Vous exagérez, Hatteras.

— Je n'exagère rien ! Croyez-vous que

l'équipage soit fâché des obstacles que je rencontre sur mon chemin? Au contraire! On espère qu'ils me feront abandonner mes projets! Aussi, ces gens ne murmurent pas, et tant que le *Forward* aura le cap au sud, il en sera de même. Les fous! ils s'imaginent qu'ils se rapprochent de l'Angleterre! Mais si je parviens à remonter au nord, vous verrez les choses changer! Je jure pourtant, que pas un être vivant ne me fera dévier de ma ligne de conduite! Un passage, une ouverture, de quoi glisser mon brick, quand je devrais y laisser le cuivre de son doublage, et j'aurai raison de tout. »

Les désirs du capitaine devaient être satisfaits dans une certaine proportion. Suivant les prévisions du docteur, il y eut un changement soudain pendant la soirée; sous une influence quelconque de vent, de courant ou de température, les ice-fields vinrent à se séparer; le *Forward* se lança hardiment, brisant de sa proue d'acier les glaçons flottants; il navigua toute la nuit, et le mardi, vers les six heures, il débouqua du détroit de Bellot.

Mais quelle fut la sourde irritation d'Hatteras en trouvant le chemin du nord obstinément barré! Il eut assez de force d'âme pour contenir son désespoir, et, comme si la seule route ouverte eût été la route préférée, il laissa le *Forward* redescendre le détroit de Franklin; ne pouvant remonter par le détroit de Peel, il résolut de contourner la terre du Prince de Galles, pour gagner le canal de Mac-Clintock. Mais il sentait bien que Shandon et Wall ne pouvaient s'y tromper, et savaient à quoi s'en tenir sur son espérance déçue.

La journée du 6 juin ne présenta aucun incident; le ciel était neigeux, et les pronostics du halo s'accomplissaient.

Pendant trente-six heures, le *Forward* suivit les sinuosités de la côte de Boothia, sans parvenir à se rapprocher de la terre du Prince de Galles; Hatteras forçait de vapeur, brûlant son charbon avec prodigalité; il comptait toujours refaire son approvisionnement à l'île Beechey; il arriva le jeudi à l'extrémité du détroit de Franklin, et trouva encore le chemin du nord infranchissable.

C'était à se désespérer; il ne pouvait plus même revenir sur ses pas; les glaces le poussaient en avant, et il voyait sa route se refermer incessamment derrière lui, comme s'il n'eût jamais existé de mer libre là où il venait de passer une heure auparavant.

Ainsi, non-seulement le *Forward* ne pouvait gagner au nord, mais il ne devait pas s'arrêter un instant, sous peine d'être pris, et il fuyait devant les glaces, comme un navire fuit devant l'orage.

Le vendredi, 8 juin, il arriva près de la côte de Boothia, à l'entrée du détroit de James Ross, qu'il fallait éviter à tout prix, car il n'a d'issue qu'à l'ouest, et aboutit directement aux terres d'Amérique.

Les observations, faites à midi sur ce point, donnèrent 70° 5′ 17″ pour la latitude, et 96° 46′ 45″ pour la longitude; lorsque le docteur connut ces chiffres, il les rapporta à sa carte, et vit qu'il se trouvait enfin au pôle magnétique, à l'endroit même où James Ross, le neveu de sir John, vint déterminer cette curieuse situation.

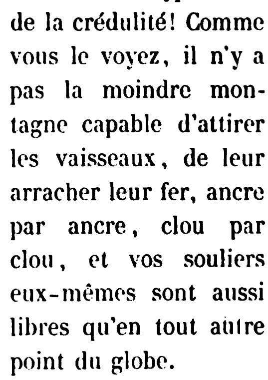
La terre était basse près de la côte, et se relevait d'une soixantaine de pieds seulement en s'écartant de la mer de la distance d'un mille.

La chaudière du *Forward* ayant besoin d'être nettoyée, le capitaine fit ancrer son navire à un champ de glace, et permit au docteur d'aller à terre en compagnie du maître d'équipage. Pour lui, insensible à tout ce qui ne se rattachait pas à ses projets, il se renferma dans sa cabine, dévorant du regard la carte du pôle.

Le docteur et son compagnon parvinrent

facilement à terre ; le premier portait un compas destiné à ses expériences; il voulait contrôler les travaux de James Ross; il découvrit aisément le monticule de pierres à chaux élevé par ce dernier ; il y courut; une ouverture permettait d'apercevoir à l'intérieur la caisse d'étain dans laquelle James Ross déposa le procès-verbal de sa découverte. Pas un être vivant ne paraissait avoir visité depuis trente ans cette côte désolée.





En cet endroit, une aiguille aimantée suspendue le plus délicatement possible, se plaçait aussitôt dans une position à peu près verticale sous l'influence magnétique; le centre d'attraction se trouvait donc à une très-faible distance, sinon immédiatement au-dessous de l'aiguille.

Le docteur fit son expérience avec soin.

Mais si James Ross, à cause de l'imperfection de ses instruments, ne put trouver pour son aiguille verticale qu'une inclinaison de 89° 59′, c'est que le véritable point magnétique se trouvait réellement à une minute de cet endroit. Le docteur Clawbonny fut plus heureux, et à quelque distance de là, il eut l'extrême satisfaction de voir son inclinaison de 90 degrés.

« Voilà donc exactement le pôle magnétique du monde ! s'écria-t-il en frappant la terre du pied.

— C'est bien ici ? demanda maître Johnson.

— Ici même, mon ami.

— Alors, reprit le maître d'équipage, il faut abandonner toute supposition de montagne d'aimant ou de masse aimantée.

— Oui, mon brave Johnson, répondit le docteur en riant, ce sont les hypothèses de la crédulité! Comme vous le voyez, il n'y a pas la moindre montagne capable d'attirer les vaisseaux, de leur arracher leur fer, ancre par ancre, clou par clou, et vos souliers eux-mêmes sont aussi libres qu'en tout autre point du globe.

— Alors comment expliquer...

— On ne l'explique pas, Johnson; nous ne sommes pas encore assez savants pour cela. Mais ce qui est certain, exact, mathématique, c'est que le pôle magnétique est ici même, à cette place !

— Ah ! monsieur Clawbonny, que le capitaine serait heureux de pouvoir en dire autant du pôle boréal.

— Il le dira, Johnson, il le dira.

— Dieu le veuille ! » répondit ce dernier.

Le docteur et son compagnon élevèrent un cairn sur l'endroit précis où l'expérience avait eu lieu, et le signal de revenir leur ayant été fait, ils retournèrent à bord à cinq heures du soir.



CHAPITRE XVII.

LA CATASTROPHE DE SIR JOHN FRANKLIN.

Le *Forward* parvint à couper directement le détroit de James Ross, mais ce ne fut pas sans peine; il fallut employer la scie et les pétards; l'équipage éprouva une fatigue extrême. La température était heureusement fort supportable, et supérieure de trente degrés à celle que trouva James Ross à pareille époque. Le thermomètre marquait trente-quatre degrés (+ 2° centigr.).

Le samedi, on doubla le cap Félix, à l'extrémité nord de la terre du roi Guillaume, l'une des îles moyennes de ces mers boréales.

L'équipage éprouvait alors une impression forte et douloureuse; il jetait des regards curieux, mais tristes, sur cette île dont il longeait la côte.

En effet, il se trouvait en présence de cette terre du roi Guillaume, théâtre du plus terrible drame des temps modernes! A quelques milles dans l'ouest s'étaient à jamais perdus l'*Erebus* et le *Terror*.

Les matelots du *Forward* connaissaient bien les tentatives faites pour retrouver l'amiral Franklin et le résultat obtenu, mais ils ignoraient les affligeants détails de cette catastrophe. Or, tandis que le docteur suivait sur sa carte la marche du navire, plusieurs d'entre eux, Bell, Bolton, Simpson, s'approchèrent de lui et se mêlèrent à sa conversation. Bientôt leurs camarades les suivirent, mus par une curiosité particulière; pendant ce temps, le brick filait avec une vitesse extrême, et la côte, avec ses baies, ses caps, ses pointes, passait devant le regard comme un panorama gigantesque.

Hatteras arpentait la dunette d'un pas rapide; le docteur, établi sur le pont, se vit entouré de la plupart des hommes de l'équipage; il comprit l'intérêt de cette situation, et la puissance d'un récit fait dans de pareilles circonstances; il reprit donc en ces termes la conversation commencée avec Johnson :

« Vous savez, mes amis, quels furent les débuts de Franklin; il fut mousse comme Cook et Nelson; après avoir employé sa jeunesse à de grandes expéditions maritimes, il résolut en 1845 de s'élancer à la recherche du passage du nord-ouest; il

commandait l'*Erebus* et le *Terror*, deux navires éprouvés qui venaient de faire avec James Ross, en 1840, une campagne au pôle antarctique. L'*Erebus*, monté par Franklin, portait soixante-dix hommes d'équipage, tant officiers que matelots, avec Fitz-James pour capitaine, Gore, Le Vesconte, pour lieutenants, Des Vœux, Sargent, Couch, pour maîtres d'équipage, et Stanley pour chirurgien. Le *Terror* comptait soixante-huit hommes, capitaine Crozier, lieutenants, Little Hogdson et Irving, maîtres d'équipage, Horesby et Thomas, chirurgien, Peddie. Vous pouvez lire aux baies, aux caps, aux détroits, aux pointes, aux canaux, aux îles de ces parages, le nom de la plupart de ces infortunés dont pas un n'a revu son pays! En tout cent trente-huit hommes! Nous savons que les dernières lettres de Franklin furent adressées de l'île Disko et datées du 12 juillet 1845. « J'espère, disait-il, appareiller cette nuit pour le détroit de Lancastre. » Que s'est-il passé depuis son départ de la baie de Disko? Les capitaines des baleiniers le *Prince de Galles* et l'*Entreprise* aperçurent une dernière fois les deux navires dans la baie de Melville, et, depuis ce jour, on n'entendit plus parler d'eux. Cependant nous pouvons suivre Franklin dans sa marche vers l'ouest; il s'engage par les détroits de Lancastre et de Barrow et arrive à l'île Beechey, où il passe l'hiver de 1845 à 1846.

— Mais comment a-t-on connu ces détails? demanda Bell, le charpentier.

— Par trois tombes qu'en 1850 l'expédition Austin découvrit sur l'île. Dans ces tombes étaient inhumés trois des matelots de Franklin; puis ensuite, à l'aide du document trouvé par le lieutenant Hobson du *Fox*, et qui porte la date du 25 avril 1848. Nous savons donc qu'après leur hivernage, l'*Erebus* et le *Terror* remontèrent le détroit de Wellington jusqu'au soixante-dix-septième parallèle; mais au lieu de continuer leur route au nord, route qui n'était sans doute pas praticable, ils revinrent vers le sud...

— Et ce fut leur perte! dit une voix grave. Le salut était au nord. »

Chacun se retourna. Hatteras, accoudé sur la balustrade de la dunette, venait de lancer à son équipage cette terrible observation.

« Sans doute, reprit le docteur, l'intention de Franklin était de rejoindre la côte américaine; mais les tempêtes l'assaillirent sur cette route funeste, et, le 12 septembre 1846, les deux navires furent saisis par les glaces, à quelques milles d'ici, au nord-ouest du cap Félix; ils furent entraînés encore jusqu'au nord-nord-ouest de la pointe Victory; là même, fit le docteur en désignant un point de la mer. Or, ajouta-t-il, les navires ne furent abandonnés que le 22 avril 1848. Que s'est-il donc passé pendant ces dix-neuf mois? qu'ont-ils fait, ces malheureux? Sans doute, ils ont exploré les terres environnantes, tenté tout pour leur salut, car l'amiral était un homme énergique! et, s'il n'a pas réussi...

— C'est que ses équipages l'ont trahi peut-être, » dit Hatteras d'une voix sourde.

Les matelots n'osèrent pas lever les yeux; ces paroles pesaient sur eux.

« Bref, le fatal document nous l'apprend encore, sir John Franklin succombe à ses fatigues, le 11 juin 1847. Honneur à sa mémoire! » dit le docteur en se découvrant.

Ses auditeurs l'imitèrent en silence.

« Que devinrent ces malheureux privés de leur chef, pendant dix mois? Ils restèrent à bord de leurs navires, et ne se décidèrent à les abandonner qu'en avril 1848; cent cinq hommes restaient encore sur cent trente-huit. Trente-trois étaient morts! Alors les capitaines Crozier et Fitz-James élèvent un cairn à la pointe Victory, et ils y déposent leur dernier document. Voyez, mes amis, nous passons devant

cette pointe ! Vous pouvez encore apercevoir les restes de ce cairn, placé pour ainsi dire au point extrême que John Ross atteignit en 1831. Voici le cap Jane Franklin ! voici la pointe Franklin ! voici la pointe Le Vesconte ! voici la baie de l'*Erebus*, où l'on trouva la chaloupe faite avec les débris de l'un des navires, et posée sur un traîneau ! Là furent découverts des cuillers d'argent, des munitions en abondance, du chocolat, du thé, des livres de religion ! Car les cent cinq survivants, sous la conduite du capitaine Crozier, se mirent en route pour Great-Fish-River ! Jusqu'où ont-ils pu parvenir? Ont-ils réussi à gagner la baie d'Hudson? Quelques-uns survivent-ils? Que sont-ils devenus depuis ce dernier départ?...

JULES VERNE.

La suite prochainement.

LA VRAIE POLITESSE

« La vraie politesse peut être définie « la bienveillance dans les petites choses. » Elle consiste à préférer les autres à nous-mêmes chaque jour, à toute heure, dans le commerce de la vie. C'est une attention perpétuelle aux besoins de ceux avec lesquels nous sommes. Les saluts cérémonieux, les compliments formalistes, les civilités oiseuses et empruntées ne sont pas de la politesse. La vraie politesse est aisée, naturelle, non étudiée, noble et discrète. Elle ne peut naître que d'un esprit bienveillant qui se plaît à montrer continuellement jusque dans les bagatelles une disposition aimable envers tous ceux qui ont des rapports avec nous. »

C'est lord Chatam, un grand ministre anglais, un homme d'État éminent, qui avait cette haute idée de l'importance de la politesse, et qui a exprimé ainsi l'obligation qui existe pour chacun d'en observer les préceptes.

« Ne croyez jamais, a dit un autre moraliste anglais anonyme, que l'amitié vous autorise à dire des choses désagréables à vos amis. Au contraire, plus vous êtes lié intimement avec une personne, plus il est nécessaire de montrer de tact et de courtoisie. »

Rien n'est plus juste. Pourquoi éprouverait-on le besoin de faire moins pour ses amis que pour des indifférents?

L'homme réellement bien élevé n'est pas celui qui sait être poli quand il le veut ou qu'il le faut, mais celui qui l'est toujours et comme naturellement, avec ses égaux et avec ses inférieurs aussi bien qu'avec ses supérieurs. Il y a là une question de cœur autant que d'esprit.

Une impolitesse est à la fois une iniquité et une sottise. Ce n'est pas par hasard sans doute qu'on a donné au mot « honnêteté » le double sens d'attachement à la probité et d'obligeance dans les manières. Ce rapprochement est une leçon évidente. Que les jeunes gens y réfléchissent bien, on n'est jamais un parfait honnête homme sans être un homme honnête, c'est-à-dire vraiment poli et bien élevé.

D. G.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par FRŒLICH. — Texte par un PAPA.



XIX.

On a donné un grand sucre d'orge à Marie.

Autrefois, quand on lui en donnait, elle les croquait tout de suite et toute seule; mais pour celui-ci, elle n'a pensé qu'à son Jujules.

M. Jujules apprécie beaucoup cette attention.

C'est étonnant comme il a compris tout de suite la vraie manière de sucer le sucre d'orge.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par FRŒLICH. — Texte par un PAPA.



XX.

Maintenant c'est un joli gâteau que Marie apporte à son petit frère.
Afin qu'il ne croie pas que les gâteaux tombent tout rôtis du ciel dans la bouche
des petits enfants, elle s'amuse à le lui faire un peu désirer.
Jujules fait tous ses efforts
pour y atteindre; mais il ne crie pas, il ne se fâche pas;
Jujules entend déjà très-bien la plaisanterie.

La suite prochainement.

CONVERSATION ENTRE DES DEMOISELLES DE SAINT-CYR

SUR LA RAISON[1]

ADÉLAÏDE.

Si j'osais me mettre de la partie, je dirais que le hasard assemble aujourd'hui une très-bonne compagnie.

ANASTASIE.

Je dirais volontiers la même chose.

MARCELLE.

Pour moi je suis fort aise d'y être; car si je ne le mérite pas par moi-même, je ne m'en sens pas indigne par le goût que j'ai pour les personnes raisonnables.

ÉLÉONORE.

Qu'elles sont rares! il me semble qu'on trouve plus aisément de l'esprit que de la raison.

EUPHROSINE.

Je le crois comme vous.

ODILLE.

Je crois l'esprit plus agréable que la raison.

ADÉLAÏDE.

L'esprit peut divertir en passant et la raison nous déplaire quand elle nous contrarie; mais pour vivre ensemble, la raison est préférable à l'esprit.

ÉLÉONORE.

Comment peut-on aimer ce qui nous contrarie?

ADÉLAÏDE.

C'est que ce qui nous contrarie dans une occasion, nous l'approuvons dans une autre, et que rien n'est plus agréable que l'approbation d'une personne raisonnable.

ODILLE.

La raison a quelque chose de bien sérieux et d'opposé aux plaisirs.

MARCELLE.

N'est-ce point qu'on la confond avec la sévérité?

ADÉLAÏDE.

Oui, c'est cela même, on s'en fait une idée triste, et rien n'est plus aimable que la raison.

EUPHROSINE.

Ne trouvez-vous point que les personnes qui raisonnent continuellement sont ennuyeuses?

ADÉLAÏDE.

Si elles raisonnent continuellement, elles ne sont pas raisonnables, car il ne faut pas toujours raisonner.

ÉLÉONORE.

Pourquoi? et qu'est-ce qu'elles peuvent mettre de meilleur dans la société?

ADÉLAÏDE.

De la complaisance, de la joie, du badi-

1. Mme de Maintenon a composé pour l'instruction des demoiselles de Saint-Cyr des dialogues ou *conversations* qui sont la plupart des chefs-d'œuvre de bon sens, de style et de politesse. Nous nous proposons d'en publier quelques-uns et nous les empruntons au très-remarquable recueil publié par l'auteur de l'*Histoire des Français*, M. Th. Lavallée, sous ce titre : *Conseils aux demoiselles pour leur conduite dans le monde*, 2 vol. in-18.

nage, du silence, de la condescendance, de l'attention aux autres.

MARCELLE.

Vous donnez une agréable idée de la raison avec de tels accompagnements.

ADÉLAÏDE.

Je ne crois pas la raison toujours hérissée, sévère, critique; elle met tout à sa place, elle veut que les enfants jouent, que la jeunesse se divertisse innocemment, que la vieillesse cherche des relâchements.

ANASTASIE.

Vous en prouvez fort bien l'agrément; faites-nous en voir la solidité.

ADÉLAIDE.

Elle s'accommode de tout; elle compatit aux faiblesses des autres; elle diminue les siennes; elle console dans les afflictions parce qu'elle les avait prévues; elle modère dans les plaisirs; elle jouit de la société, elle s'en passe; elle fait un bon usage de la fortune, elle soutient la pauvreté; elle est en paix, elle la porte partout, autant qu'il lui est possible; elle tire le meilleur parti des états les plus malheureux.

MARCELLE.

Vous mettez donc la raison au-dessus de tout?

ADÉLAÏDE.

Oui, certainement; on ne peut jamais en avoir trop; on doit la cultiver pour l'augmenter, car il n'y a rien de si bon pour soi et pour les autres.

ANASTASIE.

Vous ne pouvez pas la préférer à la piété.

ADÉLAÏDE.

Non, car la piété peut sauver sans la raison; mais la piété ferait beaucoup plus de bien si elle était réglée par la raison. La piété peut prendre le change, la raison ne le prend jamais; la piété peut être indiscrète, la raison ne le peut être.

ÉLÉONORE.

Je crois en vérité que vous aimez trop la raison, car il me paraît que vous la mettez au-dessus de toutes les vertus.

ADÉLAÏDE.

Les vertus ont besoin de la raison pour agir à propos et pour ne prendre nulle extrémité.

MARCELLE.

Vous dites de la raison tout ce qu'on dit de la sagesse, de la droiture et du bon esprit.

ADÉLAÏDE.

Quand nous confondrions tout ce que vous venez de dire, ce ne serait pas un grand malheur.

EUPHROSINE.

Mais d'où vient cette raison?

ADÉLAÏDE.

Elle vient de Dieu, qui veut bien être appelé la *Souveraine raison*[1].

1. Nous ferons remarquer que dans cette belle définition Mme de Maintenon se rencontre avec Platon, qui dit que la raison humaine est un reflet de la raison divine (λόγος θεῖος).

LE ROBINSON SUISSE

(Vignettes par YAN' DARGENT.)



Après avoir nettoyé la peau du porc-épic comme celle du margay, nous l'attachâmes avec des courroies sur le dos du chien, qui, ainsi affublé, avait un aspect tout à fait guerrier. Il s'était fort docilement laissé harnacher, et ne paraissait pas songer à se débarrasser de son armure ; mais la chienne Bill fut loin de trouver le costume de son goût, car chaque fois qu'elle voulait, selon son habitude, s'approcher de son compagnon pour jouer avec lui ou pour le caresser, elle se faisait de cruelles piqûres. Il fut sagement décidé qu'on n'abuserait pas de ce costume guerrier, et que maître Turc n'en serait revêtu que dans les expéditions importantes.

Du reste de la peau, Jacques se confectionna un bonnet hérissé, dont il se coiffa militairement, et à l'aide duquel il espérait effrayer les sauvages, s'il nous arrivait d'en rencontrer.

Ernest et François faisaient assaut à tirer de l'arc, et j'avais plaisir à voir qu'ils ne s'y prenaient pas trop gauchement.

Le soleil s'abaissant, la chaleur diminuait. Je proposai une promenade. On délibéra sur la question de savoir vers quel endroit l'on se dirigerait. Il fut adopté qu'on se rendrait à Zeltheim; d'autant plus que, certaines de nos provisions commençant à s'épuiser, il était utile de faire une visite à nos magasins : Fritz et Jacques avaient besoin de poudre et de balles; la ménagère réclamait du beurre; Ernest émit l'idée de ramener un couple de canards qui se trouveraient très-bien au bord de notre ruisseau.

« Partons, dis-je, et préparez-vous à quelque fatigue, car nous allons prendre un chemin plus long que celui par lequel nous sommes venus. »

Nous nous mîmes en route. Fritz et Jacques, armés, ainsi que moi et Ernest,

de leurs fusils, avaient l'un sa ceinture de peau de chacal, l'autre son fameux bonnet de porc-épic. Le petit François lui-même portait son arc et son carquois. Ma femme seule n'avait aucune arme. Le petit singe, qui ne pouvait manquer d'être du voyage, voulut s'élancer sur le dos de Turc, sa monture habituelle; mais, s'étant piqué les pattes aux dards de la cotte de maille dont le chien était armé, il alla, en faisant force grimaces, se réfugier sur Bill, qui consentit bénévolement à se charger de l'effronté petit cavalier. Notre flamant, qui lui aussi voulut être de la partie, se mit gravement à suivre la caravane. Il était comique à voir, marchant sur ses échasses, en faisant onduler son long cou. Je dois dire qu'il était incontestablement le plus raisonnable de la troupe.

Côtoyant le ruisseau, nous avions une route très-agréable. Ma femme et moi nous cheminions lentement côte à côte; les enfants couraient devant, s'écartant à droite et à gauche. Bientôt nous vîmes revenir Ernest qui criait en nous montrant une tige au bout de laquelle pendaient trois ou quatre petites boules vert clair :

« Des pommes de terre, papa! des pommes de terre!... »

Je n'eus pas de peine à reconnaître qu'il disait vrai, et je ne pus que le louer de son esprit d'observation, qui nous valait une des plus précieuses découvertes que nous eussions faites depuis notre séjour dans l'île.

Ernest, ravi, nous engagea à hâter le pas pour contempler au plus tôt son champ de pommes de terre; car à cet endroit, disait-il, la plaine en était toute couverte.

Nous ne tardâmes pas, en effet, à voir cette précieuse plantation naturelle. Jacques se précipita sur les genoux et se mit à gratter la terre pour extraire quelques tubercules. Le singe, quittant sa monture, ne manqua pas d'imiter son jeune maître. En moins de cinq minutes, ils avaient, à eux deux, mis à nu une grande quantité de pommes de terre, que François entassait à mesure que maître Knips et Jacques les jetaient sur le sol. Le tout fut chargé dans nos sacs et dans nos gibecières; et nous reprîmes notre route, après avoir eu soin de remarquer attentivement la situation de ce champ, dont nous étions résolus à revenir faire prochainement la récolte complète.

Nous traversâmes le ruisseau au pied d'une petite chaîne de rochers, d'où il sortait en formant cascade. En cet endroit élevé, non-seulement le site était charmant, mais encore l'on jouissait d'une vue aussi variée qu'étendue. Nous nous serions crus dans une serre chaude d'Europe, avec cette différence qu'au lieu de pots à fleurs et de caisses où croissent les arbustes, de tous les interstices des rochers s'échappaient les végétaux les plus magnifiques d'aspect et de dimension. Les plantes vulgairement



appelées *grasses* se trouvaient surtout en abondance : le figuier d'Inde, l'aloès, le

cactus aux tiges épineuses, chargées de fleurs flamboyantes; enfin et surtout l'ananas, le plus délicieux des fruits, que mes enfants connaissaient, et sur lequel ils se jetèrent avec une avidité que je fus obligé de réprimer, craignant pour leurs jeunes estomacs l'abus de cette savoureuse crudité.

Pami ces plantes je reconnus le karatas, sorte d'aloès, dont je cueillis quelques pieds, et que je montrai à mes fils en leur disant :

« J'ai fait là une trouvaille fort supérieure à celle de l'ananas que vous dévorez si gloutonnement.

— Quoi! fit Jacques la bouche pleine, ces vilaines touffes de feuilles hérissées? Ce n'est pas possible. Il n'y a rien au-dessus de l'ananas! l'ananas est un fruit divin!...

— Gourmand! dis-je en interrompant ce panégyrique, que les autres enfants paraissaient approuver du regard, il faut que je vous apprenne à ne pas juger ainsi sur l'apparence. Voyons, toi, Ernest, le plus sérieux des quatre, prends mon briquet, ma pierre à fusil, et donne-moi du feu, j'en ai besoin.

— Mais, père, me repartit mon petit savant embarrassé, je n'ai pas d'amadou.

— Alors, comment faire si nous voulions à toute force nous procurer du feu?

— Eh bien, dit Jacques, nous frotterions, comme j'ai entendu dire que le font les sauvages, deux morceaux de bois l'un contre l'autre.

— Triste et stérile moyen pour des gens peu habitués à ce pénible exercice! J'ose même t'assurer, mon cher enfant, que tu pourrais frotter pendant tout un jour sans obtenir la moindre étincelle.

— En ce cas, reprend Ernest, force nous serait de chercher l'arbre à amadou.

— La recherche serait superflue, » dis-je en prenant une tige desséchée de karatas, dont j'enlevai l'écorce pour en extraire la moelle.

Je plaçai ensuite sur la pierre à fusil, que je frappai d'un coup de briquet, cette moelle à laquelle la première étincelle mit le feu.

« Bravo! bravo! Vive la plante à amadou! crièrent à l'envi les enfants émerveillés.

— Cependant, leur dis-je, vous n'avez pas vu tous les trésors que fournit le karatas. »

Et en parlant ainsi je fendis une feuille dont je tirai plusieurs brins d'un fil très-fort, quoique très-fin.

« J'avoue donc en toute sincérité, dit Fritz, que le karatas est une plante fort utile; mais je voudrais savoir à quoi servent tant d'autres végétaux épineux que nous voyons autour de nous.

— Tu aurais grand tort de les juger inutiles, lui répliquai-je. L'aloès, par exemple, produit un suc fort employé en médecine; le figuier d'Inde que tu vois, avec ses feuilles en raquette, n'est pas à dédaigner non plus, car il croît dans les terrains les plus arides, où souvent l'on serait exposé à mourir de faim, sans le secours de ses fruits excellents. »

A ces derniers mots, Jacques ne manqua pas de se précipiter la main ouverte pour cueillir au plus tôt quelques-uns de ces fruits qu'il voulait déguster; mais les épines dont ils étaient couverts lui entrèrent dans les doigts. Il revint à moi en pleurant et en jetant sur le figuier d'Inde un regard courroucé.

La mère s'empressa de le débarrasser des piquants qui le faisaient cruellement souffrir; et pendant ce temps, je montrai à ses frères le moyen à employer pour cueillir et manger ces fruits, sans s'exposer au même désagrément.

Ayant taillé en pointe un bâton, je piquai une figue, que je pus facilement ensuite

dépouiller de ses épines en me servant de mon couteau.

Ernest, qui en ce moment examinait attentivement une figue, remarqua qu'elle était couverte d'une multitude d'insectes rouges qui paraissaient se délecter à pomper le suc du fruit. « Regarde, père, me dit-il, et nomme toi-même ces animaux, si tu les connais, pour que je ne hasarde pas une désignation qui pourrait être une erreur. »

Je reconnus la cochenille, et m'écriai : « Nous sommes décidément dans un jour de découvertes extraordinaires. Je ne dirai pas que cette dernière soit très-précieuse pour nous, car il faudrait pour cela que nous pussions en trafiquer avec les peuples d'Europe, qui l'achètent à un prix fort élevé pour la teinture écarlate.

— Quoi qu'il en soit, dit Ernest, voilà la deuxième plante supérieure à cet ananas que nous avons d'abord tant vanté.

— Tu as raison, dis-je, et, pour le prouver, je veux encore vous signaler une dernière utilité du figuier indien, dont les branches touffues peuvent faire des haies capables de défendre les demeures des hommes contre les attaques des bêtes fauves, et les plantations contre les ravages des animaux dévastateurs.

— Comment! s'écria Jacques, ces feuilles molles pourraient servir de barrière! Mais d'un coup de couteau ou de bâton j'aurais raison d'un tel obstacle. »

Et en parlant ainsi, il se mit à tailler vigoureusement dans un magnifique figuier.

Mais une de ces feuilles en raquette vola sur sa jambe et y implanta ses dards, dont les piqûres firent jeter les hauts cris à notre étourneau.

« Eh bien, lui dis-je, comprends-tu maintenant combien une semblable clôture doit être redoutable pour des sauvages à demi nus, ou pour des animaux qui chercheraient à la franchir?

— Il faudra en former une autour de notre habitation, dit Ernest.

— Et je crois que nous ferons bien aussi de recueillir de la cochenille. La teinture rouge pourrait nous servir à l'occasion, dit Fritz.

— Et moi, je crois, repris-je, qu'il serait plus sage à nous de n'entreprendre en ce moment que ce qui est utile; l'agréable viendra plus tard, maître Fritz. »

Nous continuâmes notre conversation, qui devint des plus sérieuses, et pendant le cours de laquelle je fus mainte fois étonné des remarques judicieuses d'Ernest. Plusieurs fois même, son avidité de savoir et de connaître me mit dans la nécessité de confesser que j'étais au bout de ma science sur quelques points.

Je n'avais pas encore fait la revue des livres du capitaine, que j'avais enfermés dans une caisse, ne voulant laisser aux mains des enfants que ceux qui seraient à la portée de leur âge. Que de fois Ernest m'avait demandé la clef de son trésor! Mais chaque chose doit avoir son temps; et ne fallait-il pas, avant tout, mener à fin le plus pressé, c'est-à-dire ce qui pouvait importer à notre sécurité et à notre bien-être matériel?

Parvenus au ruisseau du *Chacal*, nous le traversâmes, et, après quelques minutes de marche, nous arrivâmes à Zeltheim, où tout était dans le même ordre qu'à notre départ.

Fritz se munit abondamment de poudre et de plomb; j'aidai ma femme à remplir de beurre notre bouteille de fer-blanc. Les jeunes garçons couraient après les canards, qui, devenus farouches, ne se laissaient pas approcher facilement. Ernest, pour les prendre, trouva un moyen qui lui réussit. Au bout d'une ficelle il attacha un morceau de fromage, et laissa flotter l'appât sur l'eau, où les gloutons volatiles ne tardèrent pas à venir le gober; alors il tira douce-

ment à lui l'animal pris au piége. En répétant plusieurs fois cette ruse, il se rendit maître des rebelles, qui furent enfermés séparément dans un mouchoir, et placés ainsi enveloppés sur nos gibecières.

Nous fîmes aussi notre provision de sel, mais moins abondante que nous ne l'aurions voulu, car nous étions déjà trop chargés; nous fûmes même obligés de débarrasser Turc de sa cotte de mailles pour lui donner sa part de fardeau.

La redoutable, mais décidément peu utile cuirasse, fut laissée à la tente.

« Les armes sont comme les soldats, dit Ernest; hors du combat, cela n'est bon à rien. »



Nous nous mîmes en marche. Les rires et les plaisanteries provoqués par les mille contorsions de nos canards et l'aspect comique de notre caravane, nous firent un peu oublier le poids de notre charge. Ce ne fut qu'après notre arrivée que nous sentîmes la fatigue. Mais notre bonne ménagère se hâta de remplir de pommes de terre la marmite, qui fut mise sur un bon feu; puis elle alla traire la chèvre et la vache pour nous préparer un repas fortifiant.

Le couvert se trouva bientôt mis.

L'attente de notre souper et des excellentes pommes de terre qui devaient en être le mets d'honneur, nous avait tenus éveillés; dès que le souper fut achevé, les enfants regagnèrent leur hamac. La mère, qui venait de les assister, revint vers moi en riant, malgré sa fatigue.

« Sais-tu ce que le petit François vient d'ajouter à sa prière? me dit-elle. Je te le donne en dix à deviner.

— Donne-le moi en un, chère amie, lui répondis-je, et dis-le moi tout de suite, je meurs de sommeil.

— Le voici, me dit-elle : « Bon Dieu, je te remercie d'avoir planté de si bonnes pommes de terre dans notre île pour le petit François, et de gros ananas pour M. Jacques, le gourmand. » Et là-dessus il s'est endormi.

— Et il a bien fait, dis-je à ma femme en lui souhaitant le bonsoir; sois assurée

que sa prière est là-haut. Les plus petites vont jusqu'à Dieu. »

Un sommeil paisible ne tarda pas à s'emparer de nous.

X.

LA CLAIE. — LE SAUMON. — LE KANGUROO.

J'avais remarqué la veille que la côte était couverte d'une grande quantité de bois propres à faire une claie, à l'aide de laquelle nous pourrions transporter les fardeaux trop lourds pour être chargés sur le dos de nos bêtes.

Je partis au point du jour, accompagné d'Ernest et de notre âne, que j'avais dû éveiller tous les deux.

Une promenade matinale me semblait devoir être salutaire à cet enfant, que ses habitudes de méditation retenaient, au physique, dans une sorte d'indolence.

Le baudet traînait une grosse branche d'arbre très-touffue, dont je pensais avoir besoin.

« N'es-tu pas un peu contrarié, dis-je en route à mon fils, d'avoir quitté plus tôt qu'à l'ordinaire ton hamac où tu dormais si bien? Ne regrettes-tu pas d'être privé du plaisir de tirer des pigeons et des grives avec tes frères?

— Oh! maintenant que je suis debout, je suis très-content, dit-il; quant aux oiseaux, nul doute que les chasseurs m'en laisseront, car du premier coup ils en feront fuir plus qu'ils n'en abattront.

— Pourquoi cela? demandai-je.

— Parce qu'ils oublieront d'ôter les balles de leurs fusils pour les remplacer par de la grenaille. Lors même qu'ils s'en souviendraient, ils tireront d'en bas, sans penser que la distance du sol aux hautes branches est beaucoup trop grande.

— Tes observations sont justes, mon enfant; mais je trouve peu amical de ta part de n'avoir point averti tes frères. Je voudrais aussi te voir moins indécis, moins apathique; car s'il est des heures où il est bon de réfléchir et d'être prudent, il en est d'autres où l'on doit savoir prendre une résolution soudaine, et l'exécuter avec énergie. »

Tout en continuant de démontrer à mon fils que, si la méditation a son prix, l'action a aussi le sien, nous arrivâmes au rivage.

J'y trouvai en effet beaucoup de perches et de pièces de bois. Nous en mîmes un certain nombre sur la branche d'arbre, qui avait encore tous ses rameaux, et qui constituait une sorte de traîneau primitif. J'avais trouvé aussi parmi les débris une caisse fermée que j'ouvris d'un coup de hache, dès notre arrivée à Falkenhorst. Elle contenait des habits de matelots et quelques linges trempés d'eau de mer. En arrivant près de Falkenhorst, une fusillade bien nourrie nous annonça que la chasse était en train; mais lorsqu'on nous vit, des cris de joie se firent entendre, et toute la famille vint au-devant de nous. J'eus à m'excuser auprès de ma femme de l'avoir quittée sans l'avertir ni lui dire adieu. L'exhibition de nos beaux bois et la perspective d'une claie commode pour le transport des provisions laissées à Zeltheim firent taire son doux reproche, et nous nous mîmes gaiement à déjeuner. J'examinai la chasse de nos tireurs, elle se montait à quatre douzaines d'oiseaux, tant grives qu'ortolans, ce qui était bien peu pour la grande quantité de poudre et de grenaille qu'ils avaient dû dépenser.

Afin de ménager ces provisions, que nous ne pouvions pas indéfiniment renouveler, je montrai à mes novices braconniers à faire des lacets et à les placer dans les branches de l'arbre. Les fils de karatas nous servirent pour la fabrication de ces engins. Pendant que Jacques et François étaient ainsi occupés, Fritz et Ernest m'aidèrent à la construction de la claie.

Nous travaillions depuis quelques instants, lorsque nous fûmes distraits par le tapage horrible que faisait notre volaille. Le coq, à lui seul, criait plus fort que toute la troupe emplumée. Ma femme se leva pour voir si quelque animal carnassier n'était pas cause de cette alarme, mais elle n'aperçut que le petit singe, qui se dirigeait en courant vers les racines du figuier, sous l'une desquelles il disparut.

Intriguée, elle le suivit, et le rejoignit au moment où il s'apprêtait à casser un œuf pour le manger. En inspectant le dessous des racines environnantes, Ernest découvrit un grand nombre d'œufs que maître Knips avait mis en réserve. Le petit animal était très-friand de cette nourriture, et la gourmandise lui avait inspiré la ruse de dérober et d'enfouir chaque œuf qui venait d'être pondu.

« Je m'explique à présent, dit ma femme, comment il se faisait que j'entendais souvent les poules chanter comme si elles avaient pondu, sans que je pusse presque jamais trouver aucun œuf. »

Le petit voleur reçut une correction, et il fut décidé qu'il serait privé de sa liberté aux heures où les poules ont coutume de pondre. Il nous arriva cependant, par la suite, de nous servir de lui pour découvrir ceux des œufs que les poules ne déposaient pas dans les nids ordinaires.

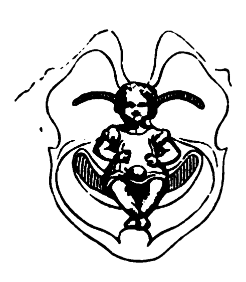
Lorsque Jacques, qui était grimpé dans l'arbre pour y tendre des lacets, en descendit, il nous annonça que les pigeons que nous avions ramenés du vaisseau s'étaient construit un nid dans les branches. Je reçus cette nouvelle avec satisfaction, et je défendis aux enfants de tirer désormais dans l'arbre, de peur de blesser nos petits pensionnaires; je me repentis d'avoir donné l'idée des lacets. Mais comme la défense de tirer dans l'arbre excitait déjà quelques murmures de la part des chasseurs, qui ne voyaient dans cette mesure qu'une question de gênante économie, je m'abstins de donner contre-ordre. Le petit François vint, avec sa naïveté habituelle, me demander s'il ne serait pas possible de semer de la poudre dans un champ qu'il s'engageait à soigner lui-même au besoin, pour que ses frères pussent tirer autant de coups que bon leur semblerait. Nous nous amusâmes beaucoup de cette idée, qui révélait chez l'enfant au moins autant de bonté que d'ignorance.

« Mon mignon François, lui dit Ernest, la poudre est une chose fabriquée, et non pas un produit de la terre; on l'obtient en mélangeant, par parties à peu près égales, du charbon pilé, du soufre et du salpêtre.

— Ah! je ne savais pas, dit François, qui ne refusait pas de s'instruire à l'occasion, et je te remercie de me l'avoir appris. »

P.-J. Stahl. — E. Muller.

La suite prochainement.



LE PACHA BERGER

(CONTE TURC)

Il y avait une fois à Bagdad un pacha fort aimé du sultan, fort redouté de ses sujets. Ali (c'était le nom de notre homme) était un vrai musulman, un Turc de la vieille roche. Dès que l'aube du jour permettait de distinguer un fil blanc d'un fil noir, il étendait un tapis à terre, et, le visage tourné vers la Mecque, il faisait pieusement ses ablutions et ses prières. Ses dévotions achevées, deux esclaves noirs, vêtus d'écarlate, lui apportaient la pipe et le café. Ali s'installait sur un divan, les jambes croisées, et restait ainsi tout le long du jour. Boire à petits coups du café d'Arabie, noir, amer et brûlant, fumer lentement du tabac de Smyrne dans un long *narghilé*, dormir, ne rien faire et penser moins encore, c'était là sa façon de gouverner. Chaque mois, il est vrai, un ordre venu de Stamboul lui enjoignait d'envoyer au trésor impérial un million de piastres, l'impôt du pachalick; ce jour-là, le bon Ali, sortant de sa quiétude ordinaire, appelait devant lui les plus riches marchands de Bagdad et leur demandait poliment deux millions de piastres. Les pauvres gens levaient les mains au ciel, se frappaient la poitrine, s'arrachaient la barbe et disaient en pleurant qu'ils n'avaient pas un *para* [1]; ils imploraient la pitié du pacha, la miséricorde du sultan. Sur quoi Ali, sans cesser de prendre son café, les faisait bâtonner sur la plante des pieds jusqu'à ce qu'on lui apportât cet argent qui n'existait pas, et qu'on finissait toujours par trouver quelque part. La somme comptée, le fidèle administrateur en envoyait la moitié au sultan et jetait l'autre moitié dans ses coffres, puis il se remettait à fumer. Quelquefois, malgré sa patience, il se plaignait, ce jour-là, des soucis de la grandeur et des fatigues du pouvoir; mais, le lendemain, il n'y pensait plus, et le mois suivant il levait l'impôt avec le même calme et le même désintéressement. C'était le modèle des pachas.

1. Le para vaut quelques centimes.

Après la pipe, le café et l'argent, ce qu'Ali aimait le mieux, c'était sa fille, *Charme-des-Yeux*. Il avait raison de l'aimer, car dans sa fille, comme dans un vivant miroir, Ali se revoyait avec toutes ses vertus. Aussi nonchalante que belle, *Charme-des-Yeux* ne pouvait faire un pas sans avoir auprès d'elle trois femmes toujours prêtes à la servir : une esclave blanche avait soin de sa coiffure et de sa toilette, une esclave jaune lui tenait le miroir ou l'éventait, une esclave noire l'amusait par ses grimaces et recevait ses caresses ou ses coups. Chaque matin, la fille du pacha sortait dans un grand chariot traîné par des bœufs; elle passait trois heures au bain, et usait le reste du temps en visites, occupée à manger des confitures de roses, à boire des sorbets à la grenade, à regarder des danseuses, à se moquer de ses bonnes amies. Après une journée si bien remplie, elle rentrait au palais, embrassait son père et dormait sans rêver. Lire, réfléchir, broder, faire de la musique, ce sont là des fatigues que *Charme-des-Yeux* avait soin de laisser à ses servantes. Quand on est

jeune, belle, riche et fille de pacha, on est née pour s'amuser, et qu'y a-t-il de plus amusant et de plus glorieux que de ne rien faire? C'est ainsi que raisonnent les Turcs; mais combien de chrétiens qui sont Turcs à cet endroit!

Il n'y a point ici-bas de bonheur sans mélange; autrement la terre ferait oublier le ciel. Ali en fit la cruelle expérience. Un jour d'impôt, le vigilant pacha, moins éveillé que de coutume, fit bâtonner par mégarde un *raya* grec, protégé de l'Angleterre. Le battu cria : c'était son droit; mais le consul anglais, qui avait mal dormi, cria plus fort que le battu, et l'Angleterre, qui ne dort jamais, cria plus fort que le consul. On hurla dans les journaux, on vocifera au Parlement, on montra le poing à Constantinople. Tant de bruit pour si peu de chose fatigua le sultan, et, ne pouvant se débarrasser de sa fidèle alliée, dont il avait peur, il voulut au moins se débarrasser du pacha, cause innocente de tout ce vacarme. La première idée de Sa Hautesse fut de faire étrangler son ancien ami; mais Elle réfléchit que le supplice d'un musulman donnerait trop d'orgueil et trop de joie à ces chiens de chrétiens qui aboient toujours. Aussi, dans son inépuisable clémence, le commandeur des croyants se contenta-t-il d'ordonner qu'on jetât le pacha sur quelque plage déserte, et qu'on l'y laissât mourir de faim.

Par bonheur pour Ali, son successeur et son juge était un vieux pacha, chez qui l'âge tempérait le zèle, et qui savait par expérience que la volonté des sultans n'est immuable que dans l'almanach. Il se dit qu'un jour Sa Hautesse pourrait regretter un ancien ami, et qu'alors elle lui saurait gré d'une clémence qui ne lui coûtait rien. Il se fit amener en secret Ali et sa fille, leur donna des habits d'esclave et quelques piastres, et les prévint que, si le lendemain on les retrouvait dans le pachalick, ou si jamais on entendait prononcer leur nom, il les ferait étrangler ou décapiter à leur choix. Ali le remercia de tant de bonté; une heure après, il était parti avec une caravane qui gagnait la Syrie. Dès le soir on proclama dans les rues de Bagdad la chute et l'exil du pacha : ce fut une ivresse universelle. De toutes parts on célébrait la justice et la vigilance du sultan, qui avait toujours l'œil ouvert sur les misères de ses enfants. Aussi le mois suivant, quand le nouveau pacha, qui avait la main un peu lourde, demanda deux millions et demi de piastres, le bon peuple de Bagdad paya-t-il sans compter, trop heureux d'avoir enfin échappé aux serres du brigand qui, durant tant d'années, l'avait pillé impunément.

Sauver sa tête est une bonne chose, mais ce n'est pas tout : il faut vivre, et c'est une besogne assez difficile pour un homme habitué à compter sur le travail et l'argent d'autrui. En arrivant à Damas, Ali se trouva sans ressources. Inconnu, sans amis, sans parents, il mourait de faim, et, douleur plus grande pour un père! il voyait sa fille pâlir et dépérir auprès de lui. Que faire en cette extrémité? Tendre la main? Cela était indigne d'un personnage qui, la veille encore, avait un peuple à ses genoux. Travailler? Ali avait toujours vécu noblement, il ne savait rien faire. Tout son secret, quand il avait besoin d'argent, c'était de faire bâtonner les gens; mais, pour exercer en paix cette industrie respectable, il faut être pacha et avoir un privilége du sultan. Faire ce métier en amateur, à ses risques et périls, c'était s'exposer à être pendu comme voleur de grand chemin. Les pachas n'aiment pas la concurrence, Ali en savait quelque chose : la plus belle action de sa vie, c'était d'avoir fait étrangler de temps à autre quelque petit larron qui avait eu la sottise de chasser sur ses terres.

Un jour qu'il n'avait pas mangé, et que *Charme-des-Yeux,* épuisée par le jeûne, n'avait pu quitter la natte où elle était couchée, Ali, rôdant par les rues de Damas, comme un loup affamé, aperçut des hommes qui chargeaient des cruches d'huile sur leur tête et les portaient à un magasin peu éloigné. A l'entrée du magasin était un commis qui payait à chaque porteur un *para* par voyage. La vue de cette petite pièce de cuivre fit tressaillir l'ancien pacha. Il se mit à la file, et, montant un étroit escalier, reçut en charge une énorme jarre, qu'il avait grand'peine à tenir en équilibre sur sa tête, même en y portant les deux mains.

Le cou ramassé, les épaules relevées, le front tendu, Ali descendait pas à pas, quand, à la troisième marche, il sentit que son fardeau penchait en avant. Il se rejette en arrière, le pied lui glisse, il roule jusqu'au bas de l'escalier, suivi de la jarre brisée en éclats et des flots d'huile qui l'inondaient. Il se relevait tout honteux, quand il se sentit pris au collet par le commis de la maison.

« Maladroit, lui dit ce dernier, paye-moi vite cinquante piastres pour réparer ta sottise, et sors d'ici! Quand on ne sait pas un métier, on ne s'en mêle pas.

— Cinquante piastres! dit Ali en souriant avec amertume. Où voulez-vous que je les prenne? Je n'ai pas un *para.*

— Si tu ne payes pas avec ta bourse, tu payeras avec ta peau, » reprit le commis sans sourciller.

Et, sur un signe de cet homme, Ali, saisi par quatre bras vigoureux, fut jeté à terre, ses pieds passés entre deux cordes, et là, dans une attitude où il n'avait que trop souvent mis les autres, il reçut sur la plante des pieds cinquante coups de bâton aussi vertement appliqués que si un pacha eût présidé à l'exécution.

Il se releva sanglant et boiteux des deux jambes, s'enveloppa les pieds de quelques haillons et se traîna vers sa maison en soupirant.

« Dieu est grand, murmurait-il; il est juste que je souffre ce que j'ai fait souffrir. Mais les marchands de Bagdad que je faisais bâtonner étaient plus heureux que moi : ils avaient des amis qui payaient pour eux, et moi je meurs de faim, et j'en suis pour mes coups de bâton. »

Il se trompait; une bonne femme qui, par hasard ou par curiosité, avait vu sa mésaventure, le prit en pitié. Elle lui donna de l'huile pour panser ses blessures, un petit sac de farine et quelques poignées de lupins pour vivre en attendant la guérison, et ce soir-là, pour la première fois depuis sa chute, Ali put dormir sans s'inquiéter du lendemain.

Rien n'aiguise l'esprit comme la maladie et la solitude. Dans sa retraite forcée, Ali eut une idée lumineuse. « J'ai été un sot, pensa-t-il, de prendre le métier de portefaix : un pacha n'a pas la tête forte; c'est aux bœufs qu'il faut laisser cet honneur. Ce qui distingue les gens de ma condition, c'est l'adresse, c'est la légèreté des mains; j'étais un chasseur sans pareil; de plus, je sais comment l'on flatte et l'on ment; je m'y connais, j'étais pacha : choisissons un état où je puisse étonner le monde par ces brillantes qualités et conquérir rapidement une honnête fortune. »

Sur ces réflexions, Ali se fit barbier.

Les premiers jours tout alla bien; le patron du nouveau barbier lui faisait tirer de l'eau, laver la boutique, secouer les nattes, ranger les ustensiles, servir le café et les pipes aux habitués. Ali se tirait à merveille de ces fonctions délicates. Si, par hasard, on lui confiait la tête de quelque paysan de la montagne, un coup de rasoir donné de travers passait inaperçu : ces bonnes gens ont la peau dure et n'ignorent pas qu'ils sont faits pour être écorchés; un peu

plus, un peu moins, cela ne les change guère et n'émeut en rien leur stupidité.

Un matin, en l'absence du patron, il entra dans la boutique un grand personnage dont la vue seule était faite pour intimider le pauvre Ali. C'était le bouffon du pacha, un horrible petit bossu qui avait la tête en citrouille, avec les longues pattes velues, l'œil inquiet et les dents d'un singe. Tandis qu'on lui versait sur le crâne les flots d'une mousse odorante, le bouffon, renversé sur son siége, s'amusait à pincer le nouveau barbier, à lui rire au nez, à lui tirer la langue. Deux fois, il lui fit tomber des mains le bassin de savon, ce qui deux fois le mit en telle joie qu'il lui jeta quatre *paras*. Cependant le prudent Ali ne perdait rien de son sérieux; tout entier au soin d'une tête si chère, il faisait marcher son rasoir avec une régularité, avec une légèreté admirables, quand tout à coup le bossu fit une grimace si hideuse et poussa un tel cri, que le barbier, effrayé, retira brusquement la main, emportant au bout de son rasoir la moitié d'une oreille, et ce n'était pas la sienne.

Les bouffons aiment à rire, mais c'est aux dépens d'autrui. Il n'y a pas de gens qui aient l'épiderme plus sensible que ceux qui daubent sur la peau de leurs voisins. Tomber à coups de poing sur Ali et l'étrangler tout en criant à l'assassin, ce fut pour le bossu l'affaire d'un instant. Par bonheur pour Ali, l'entaille était si forte, qu'il fallut bien que le blessé songeât à son oreille, d'où jaillissait un flot de sang. Ali saisit ce moment favorable et se mit à fuir dans les ruelles de Damas avec la légèreté d'un homme qui n'ignore pas que, s'il est pris, il est pendu.

Après mille détours, il se cacha dans une cave ruinée, et n'osa regagner sa demeure qu'au milieu des ténèbres et du silence de la nuit. Rester à Damas après un tel accident, c'était une mort certaine; Ali n'eut pas de peine à convaincre sa fille qu'il fallait partir, et sur l'heure. Leur bagage ne les gênait guère; avant l'aurore ils avaient gagné la montagne. Trois jours durant, ils marchèrent sans s'arrêter, n'ayant pour vivre que quelques figues dérobées aux arbres du chemin, avec un peu d'eau trouvée à grand'peine au fond des ravines desséchées. Mais toute misère a sa douceur, et il est vrai de dire qu'au temps de leur splendeur, jamais le pacha ni sa fille n'avaient bu ni mangé de meilleur appétit.

A leur dernière étape, les fugitifs furent accueillis par un brave paysan qui pratiquait largement la sainte loi de l'hospitalité. Après souper, il fit causer Ali, et, le voyant sans ressources, il lui offrit de le prendre pour berger. Conduire à la montagne une vingtaine de chèvres, suivies d'une cinquantaine de brebis, ce n'était pas un métier difficile; deux bons chiens faisaient le plus fort de la besogne; on ne courait pas risque d'être battu pour sa maladresse, on avait à discrétion le lait et le fromage, et si le fermier ne donnait pas un *para*, du moins il permettait à *Charme-des-Yeux* de prendre autant de laine qu'elle en pourrait filer pour les habits de son père et les siens. Ali, qui n'avait que le choix de mourir de faim ou d'être pendu, se décida, sans trop de peine, à mener la vie des patriarches. Dès le lendemain, il s'enfonça dans la montagne avec sa fille, ses chiens et son troupeau.

Une fois aux champs, Ali retomba dans son indolence. Couché sur le dos et fumant sa pipe, il passait son temps à regarder les oiseaux qui tournaient dans le ciel. La pauvre *Charme-des-Yeux* était moins patiente : elle songeait à Bagdad, et sa quenouille ne lui faisait point oublier le passé.

« Mon père, disait-elle souvent, à quoi bon la vie quand elle n'est qu'une perpé-

tuelle misère? N'aurait-il pas mieux valu en finir tout d'un coup que de mourir à petit feu?

— Dieu est grand, ma fille, répondait le sage berger, et ce qu'il fait est bien fait. J'ai le repos; à mon âge, c'est le premier des biens; aussi, tu le vois, je me résigne. Ah! si seulement j'avais appris un métier! Toi, tu as la jeunesse et l'espérance, tu peux attendre un retour de fortune. Que de raisons pour te consoler!

— Je me résigne, mon bon père, » disait *Charme-des-Yeux* en soupirant.

Et elle se résignait d'autant moins qu'elle espérait davantage.

Il y avait plus d'un an qu'Ali menait cette heureuse vie dans la solitude quand, un matin, le fils du pacha de Damas alla chasser dans la montagne. En poursuivant un oiseau blessé, il s'était égaré; seul et loin de sa suite, il cherchait à retrouver son chemin, en descendant le cours d'un ruisseau, quand, au détour d'un rocher, il aperçut en face de lui une jeune fille qui, assise sur l'herbe et les pieds dans l'eau, tressait sa longue chevelure. A la vue de cette belle créature, Yousouf poussa un cri. *Charme-des-Yeux* leva la tête. Effrayée de voir un étranger, elle s'enfuit auprès de son père et disparut aux regards du prince étonné.

« Qu'est cela? pensa Yousouf. La fleur de la montagne est plus fraîche que les roses de nos jardins; cette fille du désert est plus belle que nos sultanes. Voici la femme que j'ai rêvée. »

Il courut sur les traces de l'inconnue aussi vite que le permettaient les pierres qui glissaient sous ses pieds. Il trouva enfin *Charme-des-Yeux* occupée à traire les brebis, tandis qu'Ali appelait à lui les chiens, dont les aboiements furieux dénonçaient l'approche d'un étranger. Yousouf se plaignit d'être égaré et de mourir de soif. *Charme-des-Yeux* lui apporta aussitôt du lait dans un grand vase de terre; il but lentement, sans rien dire, en regardant le père et la fille, puis enfin il se décida à demander son chemin. Ali, suivi de ses deux chiens, conduisit le chasseur jusqu'au bas de la montagne, et revint tout tremblant. L'inconnu lui avait donné une pièce d'or : c'était donc un officier du sultan, un pacha peut-être; et pour Ali, qui jugeait avec ses propres souvenirs, un pacha était un homme qui ne pouvait que faire le mal, et dont l'amitié n'était pas moins redoutable que la haine.

En arrivant à Damas, Yousouf courut se jeter au cou de sa mère; il lui répéta qu'elle était belle comme à vingt ans, brillante comme la lune dans son plein, qu'elle était sa seule amie, qu'il n'aimait qu'elle au monde, et, disant cela, il lui baisait mille et mille fois les mains.

La mère se mit à sourire. « Mon enfant, lui dit-elle, tu as un secret à me confier; parle vite. Je ne sais pas si je suis aussi belle que tu le dis; mais ce dont je suis sûre, c'est que jamais tu n'auras de meilleure amie que moi. »

Yousouf ne se fit pas prier; il brûlait de raconter ce qu'il avait vu dans la montagne; il fit un portrait merveilleux de la belle inconnue, déclara qu'il ne pouvait vivre sans elle, et qu'il voulait l'épouser dès le lendemain.

« Un peu de patience, mon fils, lui répétait sa mère; laisse-nous savoir quel est ce miracle de beauté; après cela, nous déciderons ton père, et nous le ferons consentir à cette heureuse union. »

Quand le pacha connut la passion de son fils, il commença par se récrier et finit par se mettre en colère. Manquait-il à Damas de filles riches et bien faites, pour qu'il fût nécessaire d'aller chercher au désert une gardeuse de moutons? Jamais il ne donnerait les mains à ce triste mariage, jamais!

Jamais est un mot qu'un homme prudent ne doit point prononcer dans son ménage, quand il a contre lui sa femme et son fils. Huit jours n'étaient pas écoulés que le pacha, ému par les larmes de la mère, par la pâleur et le silence de son fils, en arrivait de guerre lasse à céder. Mais en homme fort et qui s'estime à son juste prix, il déclara hautement qu'il faisait une sottise et qu'il le savait.

« Soit, dit-il, que mon fils épouse une bergère, et que sa folie retombe sur sa tête; je m'en lave les mains. Mais pour que rien ne manque à cette union ridicule, qu'on appelle mon bouffon. C'est à lui seul qu'il appartient d'obtenir et d'amener ici cette misérable chevrière qui a jeté un sort sur ma maison. »

Une heure après, le bossu, monté sur un âne, gagnait la montagne, maudissant le caprice du pacha et les amours de son fils. Y avait-il du bon sens d'envoyer en ambassade à un berger, par la poussière et le soleil, un homme délicat, né pour vivre sous les lambris d'un palais, et qui charmait les princes et les grands par la finesse de son esprit? Mais, hélas! la fortune est aveugle; elle met les sots au pinacle, et réduit au métier de bouffon le génie qui ne veut pas mourir de faim.

Trois jours de fatigue n'avaient pas adouci l'humeur du bossu, quand il aperçut Ali, couché à l'ombre d'un caroubier, et plus occupé de sa pipe que de ses brebis. Le bouffon piqua son âne, et s'avança vers le berger avec la majesté d'un vizir.

« Drôle, lui dit-il, tu as ensorcelé le fils du pacha; il te fait l'honneur d'épouser ta fille. Décrasse au plus vite cette perle de la montagne, il faut que je l'emmène à Damas. Quant à toi, le pacha t'envoie cette bourse et t'ordonne de vider au plus tôt le pays. »

Ali laissa tomber la bourse qu'on lui jetait, et, sans retourner la tête, demanda au bossu ce qu'il voulait.

« Bête brute, reprit ce dernier, ne m'as-tu pas entendu? Le fils du pacha prend ta fille en mariage.

— Qu'est-ce que fait le fils du pacha? dit Ali.

— Ce qu'il fait? s'écria le bouffon, en éclatant de rire. Double pécore que tu es, t'imagines-tu qu'un si haut personnage soit un rustre de ton espèce? ne sais-tu pas que le pacha partage avec le sultan la dîme de la province, et que, sur les quarante brebis que tu gardes si mal, il y en a quatre qui lui appartiennent de droit, et trente-six qu'il peut prendre à sa volonté?

— Je ne te parle point du pacha, reprit tranquillement Ali. Que Dieu protége Son Excellence! Je te demande ce que fait son fils. Est-il armurier?

— Non, imbécile.

— Forgeron?

— Encore moins.

— Charpentier?

— Non.

— Chaufournier?

— Non, non. C'est un grand seigneur. Entends-tu, triple sot! il n'y a que les gueux qui travaillent. Le fils du pacha est un noble personnage, ce qui veut dire qu'il a les mains blanches et qu'il ne fait rien.

— Alors il n'aura pas ma fille, dit gravement le berger; un ménage coûte cher, et je ne donnerai jamais mon enfant à un mari qui ne peut nourrir sa femme. Mais peut-être le fils du pacha a-t-il quelque métier moins rude. N'est-il point brodeur?

— Non, dit le bouffon, en haussant les épaules.

— Tailleur?

— Non.

— Potier?

— Non.

— Vannier?

— Non.

— Il est donc barbier?

— Non, dit le bossu, rouge de colère.

Finis cette sotte plaisanterie, ou je te fais rouer de coups. Appelle ta fille; je suis pressé.

— Ma fille ne partira pas, » répondit le berger.

Il siffla ses chiens, qui vinrent se ranger auprès de lui en grognant et en montrant des crocs qui ne parurent charmer que médiocrement l'envoyé du pacha.

Il retourna sa monture, et menaçant du poing Ali qui retenait ses dogues au poil hérissé :

« Misérable! lui cria-t-il, tu auras bientôt de mes nouvelles; tu sauras ce qu'il en coûte pour avoir une autre volonté que celle du pacha, ton maître et le mien. »

Le bouffon rentra dans Damas avec sa moitié d'oreille plus basse que de coutume. Heureusement pour lui, le pacha prit la chose du bon côté. C'était un petit échec pour sa femme et son fils, pour lui c'était un triomphe; double succès qui chatouillait agréablement son orgueil.

« Vraiment, dit-il, le bonhomme est encore plus fou que mon fils; mais, rassure-toi, Yousouf, un pacha n'a que sa parole. Je vais envoyer dans la montagne quatre cavaliers qui m'amèneront la fille; quant au père, ne t'en embarrasse pas, je lui réserve un argument décisif. »

Et disant cela il fit gaiement un geste de la main, comme s'il coupait devant lui quelque chose qui le gênait.

Sur un signe de sa mère, Yousouf se leva et supplia son père de lui laisser l'ennui de mener à fin cette petite aventure. Sans doute le moyen proposé était irrésistible. Mais *Charme-des-Yeux* avait peut-être la faiblesse d'aimer le vieux berger, elle pleurerait; et le pacha ne voudrait pas attrister les premiers beaux jours d'un mariage. Yousouf espérait qu'avec un peu de douceur il viendrait facilement à bout d'une résistance qui ne lui semblait pas sérieuse.

« Fort bien, dit le pacha. Tu veux avoir plus d'esprit que ton père; c'est l'usage des fils. Va donc, et fais ce que tu voudras; mais je te préviens qu'à compter d'aujourd'hui je ne me mêle plus de tes affaires. Si ce vieux fou de berger te refuse, tu en seras pour ta honte. Je donnerais mille piastres pour te voir revenir aussi sot que le bossu. »

Yousouf sourit, il était sûr de réussir. Comment *Charme-des-Yeux* ne l'aimerait-elle pas? Il l'adorait. Et d'ailleurs à vingt ans doute-t-on de soi-même et de la fortune? Le doute est fait pour ceux que la vie a trompés, non pour ceux qu'elle enivre de ses premières illusions.

Ali reçut Yousouf avec tout le respect qu'il devait au fils du pacha; il le remercia, et en bons termes, de son honorable proposition; mais sur le fond des choses il fut inexorable. Point de métier, point de mariage; c'était à prendre ou à laisser. Le jeune homme comptait que *Charme-des-Yeux* viendrait à son secours; mais *Charme-des-Yeux* était invisible; et il y avait une grande raison pour qu'elle ne désobéît pas à son père, c'est que le prudent Ali ne lui avait pas dit un mot de mariage, et que depuis la visite du bouffon il la tenait soigneusement enfermée au logis.

Le fils du pacha descendit de la montagne, la tête basse. Que faire? Rentrer à Damas, pour y être en butte aux railleries de son père? jamais Yousouf ne s'y résignerait. Perdre *Charme-des-Yeux*? plutôt la mort. Faire changer d'avis à cet entêté de vieux berger? Yousouf ne pouvait l'espérer; et il en venait presque à regretter de s'être perdu par trop de bonté!

Au milieu de ces tristes réflexions, il s'aperçut que son cheval, abandonné à lui-même, l'avait égaré. Yousouf se trouvait sur la lisière d'un bois d'oliviers. Dans le lointain était un village; la fumée bleuâtre montait au-dessus des toits, on entendait l'aboiement des chiens, le chant des ou-

vriers, le bruit de l'enclume et du marteau.

Une idée saisit Yousouf. Qui l'empêchait d'apprendre un métier? Était-ce si difficile? *Charme-des-Yeux* ne valait-elle pas tous les sacrifices? Le jeune homme attacha à un olivier son cheval, ses armes, sa veste brodée, son turban. A la première maison il se plaignit d'avoir été dépouillé par les Bédouins, acheta un habit grossier, et, ainsi déguisé, alla de porte en porte s'offrir comme apprenti.

Yousouf avait si bonne mine que chacun l'accueillit à merveille; mais les conditions qu'on lui fit l'effrayèrent. Le forgeron lui demandait deux ans pour l'instruire, le potier un an, le maçon six mois; c'était un siècle! Le fils du pacha ne pouvait se résigner à cette longue servitude, quand une voix glapissante l'appela :

« Holà, mon fils, lui criait-on, si tu es pressé et si tu n'as pas d'ambition, viens avec moi : en huit jours je te ferai gagner ta vie. »

Yousouf leva la tête. A quelques pas devant lui, était assis sur un banc, les jambes croisées, un gros petit homme au ventre rebondi, à la face réjouie : c'était un vannier. Il était entouré de brins de paille et de joncs, teints en toutes couleurs; d'une main agile il tressait des nattes, qu'il cousait ensuite pour en faire des paniers, des corbeilles, des tapis, des chapeaux variés de nuances et de dessin. C'était un spectacle qui charmait les yeux.

« Vous êtes mon maître, dit Yousouf, en prenant la main du vannier. Et si vous pouvez m'apprendre votre métier en deux jours, je vous payerai largement votre peine. Voici mes arrhes. »

Disant cela, il jeta deux pièces d'or à l'ouvrier ébahi.

Un apprenti qui sème l'or à pleines mains, cela ne se voit pas tous les jours; le vannier ne douta point qu'il n'eût affaire à un prince déguisé; aussi fit-il merveille. Et comme son élève ne manquait ni d'intelligence ni de bonne volonté, avant le soir il lui avait appris tous les secrets du métier.

« Mon fils, lui dit-il, ton éducation est faite, tu vas juger toi-même si ton maître a gagné son argent. Voici le soleil qui se couche; c'est l'heure où chacun quitte son travail et passe devant ma porte. Prends cette natte que tu as tressée et cousue de tes mains, offre-la aux acheteurs. Ou je me trompe fort, ou tu peux en avoir quatre *paras*. Pour un début, c'est un joli denier. »

Le vannier ne se trompait pas; le premier acheteur offrit trois *paras*, on lui en demanda *cinq*, et il ne fallut pas plus d'une heure de débats et de cris pour qu'il se décidât à en donner quatre. Il tira sa longue bourse, regarda plusieurs fois la natte, en fit la critique, et enfin se décida à compter ses quatre pièces de cuivre, l'une après l'autre. Mais au lieu de prendre cette somme, Yousouf donna une pièce d'or à l'acheteur, il en compta dix au vannier, et, s'emparant de son chef-d'œuvre, il sortit du village en courant comme un fou. Arrivé près de son cheval, il étendit la natte à terre, s'enveloppa la tête de son burnous et dormit du sommeil le plus agité, et cependant le plus doux qu'il eût goûté de sa vie.

Au point du jour, quand Ali arriva au pâturage avec ses brebis, il fut fort étonné de voir Yousouf installé avant lui sous le vieux caroubier. Dès qu'il aperçut le berger, le jeune homme se leva, et prenant la natte sur laquelle il était couché :

« Mon père, lui dit-il, vous m'avez demandé d'apprendre un métier; je me suis fait instruire; voici mon travail, examinez-le.

— C'est un joli morceau, dit Ali; si ce n'est pas encore très-bien tressé, c'est honnêtement cousu. Qu'est-ce qu'on peut ga-

gner à faire par jour une natte comme celle-là ?

— Quatre *paras*, dit Yousouf, et avec un peu d'habitude j'en ferai deux au moins dans une journée.

— Soyons modeste, reprit Ali, la modestie convient au talent qui commence. Quatre *paras* par jour, ce n'est pas beaucoup; mais quatre *paras* aujourd'hui et quatre *paras* demain, cela fait huit *paras*, et quatre *paras* après-demain, cela fait douze *paras*. Enfin c'est un état qui fait vivre son homme, et si j'avais eu l'esprit de l'apprendre quand j'étais pacha, je n'aurais pas été réduit à me faire berger. »

Qui fut étonné de ces paroles? ce fut Yousouf. Ali lui conta toute son histoire; c'était risquer sa tête, mais il faut pardonner un peu d'orgueil à un père. En mariant sa fille, Ali n'était pas fâché d'apprendre à son gendre que *Charme-des-Yeux* n'était pas indigne de la main d'un fils de pacha.

Ce jour-là on rentra les brebis avant l'heure. Yousouf voulut remercier lui-même l'honnête fermier qui avait reçu le pauvre Ali et sa fille; il lui donna une bourse pleine d'or, pour le récompenser de sa charité. Rien n'est libéral comme un homme heureux. *Charme-des-Yeux*, présentée au chasseur de la montagne, et prévenue des projets de Yousouf, déclara que le premier devoir d'une fille était d'obéir à son père. En pareil cas, dit-on, les filles sont toujours obéissantes en Turquie.

Le soir même, à la fraîcheur de la nuit tombante, on se mit en route pour Damas. Les chevaux étaient légers, les cœurs plus légers encore, on allait comme le vent; avant la fin du second jour, on était arrivé. Yousouf voulut présenter sa fiancée à sa mère. Quelle fut la joie de la sultane, il n'est besoin de le dire. Après les premières caresses, elle ne put résister au plaisir de montrer à son époux qu'elle avait plus d'esprit que lui, et se fit une joie de lui révéler la naissance de la belle *Charme-des-Yeux*.

« Par Allah! s'écria le pacha, en caressant sa longue barbe afin de se donner une contenance et de cacher son trouble, vous imaginez-vous, Madame, qu'on puisse surprendre un homme d'État tel que moi? Aurais-je consenti à cette union, si je n'avais connu ce secret qui vous étonne? Sachez bien qu'un pacha sait tout! »

Et sur l'heure il rentra dans son cabinet pour écrire au sultan, afin qu'il ordonnât du sort d'Ali. Il ne se souciait point de déplaire à Sa Hautesse pour les beaux yeux d'une famille proscrite. La jeunesse aime le roman dans la vie, mais le pacha était un homme sérieux, qui tenait à vivre et à mourir pacha.

Tous les sultans aiment les histoires, si l'on en croit les *Mille et une Nuits*. Le protecteur d'Ali n'avait pas dégénéré de ses ancêtres; il envoya tout exprès un navire en Syrie pour qu'on lui amenât à Constantinople l'ancien gouverneur de Bagdad. Ali, revêtu de ses haillons, et sa houlette à la main, fut conduit au sérail, et, devant une nombreuse audience, il eut la gloire d'amuser son maître toute une après-dînée.

Quand Ali eut terminé son récit, le sultan lui fit revêtir une pelisse d'honneur. D'un pacha, Sa Hautesse avait fait un berger; elle voulait maintenant étonner le monde par un nouveau miracle de sa toute-puissance, et d'un berger elle refaisait un pacha.

A cet éclatant témoignage de faveur, toute la cour applaudit. Ali se jeta aux pieds du sultan pour décliner un honneur qui ne le séduisait plus. Il ne voulait pas, disait-il, courir le risque de déplaire une seconde fois au Maître du monde, et demandait à vieillir dans l'obscurité, en bénissant la main généreuse qui le retirait de l'abîme où il était justement tombé.

La hardiesse d'Ali effraya l'assistance, mais le sultan sourit :

« Dieu est grand, s'écria-t-il, et nous garde chaque jour une surprise nouvelle. Depuis vingt ans que je règne, voici la première fois qu'un de mes sujets me demande à n'être rien. Pour la rareté du fait, Ali, je t'accorde ta prière; tout ce que j'exige, c'est que tu acceptes un don de mille bourses[1]. Personne ne doit me quitter les mains vides. »

De retour à Damas, Ali acheta un beau jardin, tout rempli d'oranges, de citrons, d'abricots, de prunes, de raisins. Bêcher, sarcler, greffer, tailler, arroser, c'était là son plaisir; tous les soirs il se couchait le corps fatigué, l'âme tranquille; tous les matins il se levait le corps dispos, le cœur léger.

Charme-des-Yeux eut trois fils, tous plus beaux que leur mère. Ce fut le vieil Ali qui se chargea de les élever. A tous il apprit le jardinage, à chacun d'eux il fit apprendre un métier différent. Pour graver dans leur cœur la vérité qu'il n'avait comprise que dans l'exil, Ali avait fait mouler sur les murs de sa maison et de son jardin les plus beaux passages du Coran, et au-dessous il avait placé ces maximes de sagesse que le Prophète lui-même n'eût pas désavouées : *Le travail est le seul trésor qui ne manque jamais. Use tes mains au travail, tu ne les tendras jamais à l'aumône. Quand tu sauras ce qu'il en coûte pour gagner un para, tu respecteras le bien et la peine d'autrui. Le travail donne santé, sagesse et joie. Travail et ennui n'ont jamais habité sous le même toit.*

C'est au milieu de ces sages enseignements que grandirent les trois fils de *Charme-des-Yeux*. Tous trois furent pachas. Profitèrent-ils des conseils de leur aïeul? j'aime à le croire, quoique les annales des Turcs n'en disent rien. On n'oublie pas ces premières leçons de l'enfance; c'est à l'éducation que nous devons les trois quarts de nos vices et la moitié de nos vertus. Hommes de bien, souvenez-vous de ce que vous devez à vos pères et dites-vous que, la plupart du temps, les méchants et les pachas ne sont que des enfants mal élevés.

ÉDOUARD LABOULAYE.

1. A peu près trois cent mille francs.

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

« Je n'aime pas la pluie, disait le petit Octave. Elle m'empêche de jouer et de courir dans le jardin.

— Je l'aime bien, moi, répondit le petit Pierre, le fils du jardinier. Elle vient à point pour faire pousser les légumes et les fleurs, et pour éviter à mon pauvre bon père la fatigue de les arroser. »

Ceci est l'histoire du monde. Ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre. Mais rien de ce que Dieu fait n'est inutile. Quand donc la pluie, mes chers petits, viendra contrarier vos plaisirs, pensez à celui qui est vieux et malade, et qui, grâce à elle, n'aura pas la peine d'arroser le jardin.

ST.



LES SERVITEURS DE L'ESTOMAC

NOUVELLES LETTRES A UNE PETITE FILLE SUR LA VIE DE L'HOMME ET DES ANIMAUX

LETTRE XI. — LES MUSCLES.

Le plus fort est fait, ma chère enfant, quand on a posé la charpente de la maison; informez-vous auprès de ceux qui font bâtir. Ne regrettons donc pas le temps que nous avons mis à poser la nôtre, ni l'ennui qu'elle a pu nous donner; car, entre nous, je ne saurais avoir la prétention d'être resté toujours amusant, dans ce voyage un peu monotone à travers toutes les pièces de la charpente humaine. J'ai fait ce que j'ai pu, si bien qu'il s'est rencontré quelqu'un pour me reprocher de m'être donné trop de peine à vous aplanir la route, prétendant qu'épargner aux enfants l'effort et le travail sérieux, c'est leur rendre un fort mauvais service. Et en cela mon austère critique a bien raison — ce n'est pas moi qui le contredirai — mais il n'y a pas là de quoi me troubler beaucoup. Quels que soient mes efforts à moi, il vous en restera toujours assez à faire, je n'en suis pas inquiet, pour bien comprendre ce que j'ai entrepris de vous expliquer; et le meilleur moyen que je connaisse pour faire travailler sérieusement l'esprit d'un enfant, c'est de l'intéresser, autrement dit, de l'amuser. Rien n'est mortel à l'effort comme l'ennui, par la bonne raison qu'il endort.

Aussi bien n'est-ce pas faute de bonne volonté si je ne vous ai pas égayé davantage cette interminable histoire des os. Je vous le dirai tout bas, le compagnon d'étude que je m'étais donné, pour mieux vous instruire, me rendait grave malgré moi. Cela ne prête pas beaucoup à rire, un squelette, et l'on a beau contempler sans effroi ses merveilleuses combinaisons, on se sent toujours un peu glacé par cette sorte d'horreur involontaire que la mort inspire aux plus respectueux.

Mais voici que nous rentrons avec les muscles dans la vie : nous y serons plus à l'aise pour bavarder.

Les muscles font le gros bataillon dans l'armée des serviteurs de l'estomac. Ils composent ce qu'on appelle la chair, c'est-

à-dire la partie la plus considérable du corps, et leur métier est le même que celui du peuple, qui fait aussi la grosse part du corps social : ils sont chargés des ouvrages de force. Dans le grand travail de la marche que le cerveau dirige, ils sont les hommes de peine, et les os ne sont, pour ainsi dire, que les outils au moyen desquels les muscles exécutent le travail.

De là le nom particulier qui a été donné à chacune de ces deux divisions de l'*appareil locomoteur*[1]. — Ne vous effarouchez pas de ce terme-là; il veut dire tout simplement : qui sert à changer de place. La locomotive des chemins de fer suffirait, au besoin, à vous l'expliquer.

Je vous suppose assez forte en grammaire pour connaître l'actif et le passif dans les verbes. Vous savez que le sujet du verbe actif fait l'action, et qu'elle s'exerce sur celui du verbe passif. Dès lors, vous allez comprendre tout de suite pourquoi l'ensemble des muscles, nos hommes de peine, a reçu le nom d'*appareil locomoteur actif*, et l'ensemble des os, leurs outils, celui d'*appareil locomoteur passif*. Le muscle remue l'os, l'os est remué par le muscle : il est facile de voir qui peut revendiquer l'honneur de l'action, quand nous marchons.

Puisque nous parlions tout à l'heure du corps social, je me permettrai de vous rappeler qu'il a aussi, quand il marche, son double appareil locomoteur, l'actif et le passif; l'élite courageuse qui donne l'impulsion, et la masse inerte qui la subit. Sans vous inviter pour plus tard aux batailles politiques, ce qu'à Dieu ne plaise, laissez-moi vous rappeler en passant qu'il serait bon de vous préparer d'avance à prendre place dans le plus honorable de ces deux appareils. Il n'est pas nécessaire de faire beaucoup de bruit pour donner une impulsion salutaire autour de soi. Voyez nos muscles! On ne les entend pas. Que de progrès, qui paraissent impossibles, s'accompliraient sans effort apparent, si les femmes se faisaient muscles et aidaient silencieusement le monde à marcher!

Pardon, chère petite, si j'ai oublié ce que vous êtes pour me laisser aller à la pensée de ce que vous pourrez être un jour. En attendant que vous soyez muscle, voyons tout tranquillement comment est construit un muscle et comment il fonctionne.

On ne saurait mieux comparer un muscle qu'à une multitude de petits écheveaux de fil, serrés ensemble par paquets qui vont toujours se subdivisant, jusqu'à ce qu'on arrive aux fils élémentaires, mille fois plus fins que le plus fin de vos cheveux. Examinés au microscope, ces fils, ou plutôt ces fibres, pour les appeler de leur vrai nom, se présentent sous la forme d'une espèce de chapelet dont les grains, placés à une certaine distance les uns des autres, rendent alternativement la fibre plus courte ou plus longue, selon qu'ils se rapprochent ou qu'ils reviennent à leur première position.

Voilà un petit mécanisme bien peu compliqué, n'est-ce pas? Eh bien, il suffit à tous les mouvements qui s'exécutent dans le monde animal, depuis les rampements du ver de terre jusqu'aux bonds du cheval de course, en y comprenant les gambades des demoiselles de douze ans aux heures de récréation. Un raccourcissement de la fibre musculaire, qui se rallonge ensuite pour se raccourcir de nouveau, et tire à elle, en se faisant petite, tout ce qui doit être déplacé, se peut-il rien imaginer de plus simple?

Ce qui est moins simple à imaginer, c'est le pourquoi de ce bienheureux raccourcissement sans lequel, hommes et bêtes, nous serions tous cloués sur place, ni plus ni moins que des corps bruts.

1. Locomoteur vient de deux mots latins : *locus*, lieu ou place, *movere* mouvoir.

« Le pourquoi? direz-vous; la belle question! Je n'ai qu'à vouloir, et les bras, les jambes partent d'eux-mêmes; voyez plutôt! C'est ma volonté qui fait tout. »

— Assurément, ma belle petite princesse, les choses étant comme elles sont, vous n'avez qu'à vouloir pour être obéie. Il faut pourtant que vous le sachiez, s'il arrivait malheur à de certains nerfs qui partent de la colonne vertébrale, de chaque côté des dernières vertèbres du cou, vous auriez beau commander à vos deux bras de se remuer, ils ne vous écouteraient plus, et vous verriez bien si votre volonté fait tout. Sachez également que si, sans toucher aux nerfs, quelque savant, plus curieux que les autres qui s'en tiennent aux animaux, s'avisait d'aller remplir avec l'eau de sa carafe les artères de vos jambes, il faudrait renoncer aussi à donner des ordres aux muscles qui sont par-là : votre volonté et rien, ce serait pour eux la même chose.

Nous traiterons plus au long, en parlant des nerfs, de cette force mystérieuse qui dort dans nos muscles, toujours prête à s'éveiller sur un ordre du cerveau, quand ses auxiliaires sont à leur poste, et qui précipite à un moment donné les grains du chapelet musculaire les uns vers les autres, pour les abandonner ensuite à eux-mêmes en disparaissant tout à coup. Contentons-nous présentement de constater le fait : nous l'expliquerons ensuite comme nous pourrons.

Ainsi donc, au moindre mouvement qu'il vous convient d'exécuter, vous déterminez l'embrassade sur toute la ligne d'une myriade de petits êtres qui se prennent subitement d'une belle passion chacun pour son voisin. C'est par-là seulement que vous êtes reine dans le monde de vos muscles, en forçant vos sujets de s'aimer; et, pour mon compte, je ne voudrais pas d'une autre royauté, si j'avais à choisir.

Pourtant, en regardant de près, on finit par trouver un inconvénient au point de vue de l'action, à cette manière de régner. Le muscle n'agissant sur ce qu'il est chargé de mettre en mouvement que par le fait du rapprochement des petits amis, il en résulte qu'il n'a de force que dans un sens, dans le sens de son raccourcissement, ou de sa contraction, c'est le vrai mot. Vous seriez bien embarrassée après cela de me dire comment s'y prennent les joueurs d'accordéon pour se conformer au programme de leur musique : *tirez, poussez,* puisque leurs muscles ne peuvent que tirer. Je vais vous sortir d'embarras, et j'y suis bien forcé, car c'est là justement la raison du curieux arrangement que l'on rencontre dans le royaume des muscles.

Les Européens qui arrivent aux Grandes-Indes s'y trouvent un peu dépaysés quand ils ne veulent pas se servir eux-mêmes. Dans notre pays, on peut s'en tirer modestement avec un seul domestique, auquel on donne à faire tout ce qui se présente. Là-bas, ce système économique réussirait mal. Il faut un domestique pour faire la cuisine, il en faut un pour balayer la maison, un pour nettoyer les habits, un autre pour laver la vaisselle, et ainsi du reste. Si le maître est fumeur, il aura son porteur de pipe qui, pour rien au monde, ne porterait autre chose.

C'est là précisément ce qui arrive avec les muscles. Il n'y a pas à se demander comment ils viendront à bout d'une double besogne : ce sont des domestiques grands seigneurs qui n'en acceptent qu'une à la fois. Voulez-vous ployer la jambe? Il y a quelque part un muscle qui tire à lui le tibia et l'emmène en arrière. Voulez-vous la redresser? Un autre muscle se charge de ramener le tibia en avant, toujours en le tirant à lui. Le procédé reste le même, seulement il s'applique dans une autre direction.

Supposez que nous soyons deux, moi de-

vant vous et un autre derrière, ayant chacun une main sur votre épaule. Quand je vous aurai fait pencher en avant en vous tirant de mon côté, et qu'il sera question de vous redresser, je n'aurai pas besoin de vous pousser pour cela. L'autre main saura bien le faire, en vous tirant à son tour. Nos os sont ainsi placés entre des puissances rivales, des antagonistes, selon l'expression consacrée ici, qui les font mouvoir à tour de rôle. De cette facon, quand un muscle travaille, son antagoniste se repose, ce qui est fort heureux pour nous, car ce sont des travailleurs à courte haleine, qui demandent à se reposer à chaque instant. Nous ne pourrions pas faire cinquante pas de suite si, pendant la marche, les mêmes muscles étaient constamment en jeu. Sans vous donner de grandes explications, je vous inviterai seulement à tenir sans bouger une jambe étendue, bien droite, à six pouces de terre. Asseyez-vous, si vous voulez être plus à votre aise. Cela ne ressemble en rien à un tour de force; mais comme, dans cette position, les muscles ne peuvent pas se relayer, je suis bien sûr qu'avant cinq minutes vous en aurez assez.

Ce sont les *extenseurs* de la jambe, ces indiscrets dont le nom est venu se jeter en travers de l'histoire de la rotule, qui vous demanderont grâce dans la petite expérience que je viens de vous proposer. Il est inutile maintenant de vous expliquer leur nom : il s'explique assez par leur fonction, qui est de tenir la jambe étendue.

Leurs antagonistes, ceux qui la font ployer, s'appellent les *fléchisseurs*, un nom qui peut se passer aussi d'explication. C'est grâce à eux, en effet, que nous fléchissons le genou.

On a classé ainsi les muscles par catégorie, désignées d'après les fonctions. Il y a, par exemple, les *élévateurs*, qui élèvent, les *abaisseurs*, qui rabaissent, deux classes d'antagonistes, comme vous devez bien le penser, les *rotateurs* (*rota*, roue), qui font tourner, les *abducteurs* (*ducere ab*, conduire hors), qui tirent en dehors, les *adducteurs* (*ducere ad*, conduire vers), qui tirent en dedans, et d'autres encore; le tout sans préjudice des noms particuliers qui ont été donnés à chacun des individus de ces bandes nombreuses, car il y a des extenseurs, des fléchisseurs, et le reste, de tous les côtés, et il a bien fallu les baptiser à part pour s'y reconnaître. Je vous laisse à penser ce que nous deviendrions si nous voulions passer tout ce monde-là en revue, comme nous avons fait pour les os.

Il en sera de nous comme de ceux qui visitent les grands ateliers de construction, et qui se font renseigner minutieusement sur tout l'outillage, sans demander les noms des ouvriers. On leur dit :

« Voici les monteurs; voilà les ajusteurs; ici sont les tourneurs. »

Et on leur explique le travail des uns et des autres; mais que les ouvriers s'appellent Pierre, Jacques ou Jean, il importe peu aux curieux venus là pour étudier.

Ils n'en auraient pas moins un grand tort, vous devez bien le croire, s'ils faisaient moins de cas de l'ouvrier que de son outil. De même, parce que je n'entre pas avec vous dans le détail de la nomenclature des muscles, gardez-vous bien de croire qu'il faille les mettre au-dessous des os que je vous ai tous nommés. Ce sont des organes d'un ordre bien supérieur; mais que voulez-vous? ils sont trop. Et d'ailleurs, l'histoire du travailleur est dans son travail. C'est une histoire assez belle pour qu'il n'en demande pas d'autre. Avec ceux qui ne font rien, il faut bien parler de leur personne, puisqu'il n'y a pas autre chose à dire.

JEAN MACÉ.

La suite prochainement.

LES ANGLAIS AU POLE NORD

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS.

(Vignettes par DE MONTAUT.)



— Ce qu'ils sont devenus, je vais vous l'apprendre! dit John Hatteras d'une voix forte. Oui, ils ont tâché d'arriver à la baie d'Hudson, et se sont fractionnés en plusieurs troupes! Oui, ils ont pris la route du sud! Oui, en 1854, une lettre du docteur Rae apprit qu'en 1850 les Esquimaux avaient rencontré sur cette terre du roi Guillaume un détachement de quarante hommes, chassant le veau marin, voyageant sur la glace, traînant un bateau, maigris, hâves, exténués de fatigues et de douleurs. Et plus tard, ils découvraient trente cadavres sur le continent, et cinq

sur une île voisine, les uns à demi enterrés, les autres abandonnés sans sépulture, ceux-ci sous un bateau renversé, ceux-là sous les débris d'une tente, ici un officier, son télescope à l'épaule et son fusil chargé près de lui, plus loin des chaudières avec les restes d'un repas horrible! A ces nouvelles, l'Amirauté pria la Compagnie de la baie d'Hudson d'envoyer ses agents les plus habiles sur le théâtre de l'événement. Ils descendirent la rivière de Back jusqu'à son embouchure. Ils visitèrent les îles de Montréal, Maconochie, pointe Ogle. Mais rien! Tous ces infortunés étaient morts de misère, morts de souffrance, morts de faim, en essayant de prolonger leur existence par les ressources épouvantables du cannibalisme! Voilà ce qu'ils sont devenus le long de cette route du sud jonchée de leurs cadavres mutilés! Eh bien! voulez-vous encore marcher sur leurs traces? »

La voix vibrante, les gestes passionnés, la physionomie ardente d'Hatteras, produisirent un effet indescriptible. L'équipage, surexcité par l'émotion en présence de ces lettres funestes, s'écria tout d'une voix :

« Au nord! au nord!

Eh bien! au nord! le salut et la gloire sont là! au nord! le ciel se déclare pour nous! le vent change! la passe est libre! parez à virer! »

Les matelots se précipitèrent à leur poste de manœuvre; les ice-streams se dégageaient peu à peu; le *Forward* évolua rapidement et se dirigea en forçant de vapeur vers le canal de Mac Clintock.

Hatteras avait eu raison de compter sur une mer plus libre; il suivait en la remontant la route présumée de Franklin; il longeait la côte orientale de la terre du Prince de Galles, suffisamment déterminée alors, tandis que la rive opposée est encore inconnue. Évidemment la débâcle des glaces vers le sud s'était faite par les pertuis de l'est, car ce détroit paraissait être entièrement dégagé; aussi le *Forward* fut-il en mesure de regagner le temps perdu; il força de vapeur, si bien que, le 14 juin, il dépassait la baie Osborne et les points extrêmes atteints dans les expéditions de 1851. Les glaces étaient encore nombreuses dans le détroit, mais la mer ne menaçait plus de manquer à la quille du *Forward*.

CHAPITRE XVIII.

LA ROUTE AU NORD.

L'équipage paraissait avoir repris ses habitudes de discipline et d'obéissance. Les manœuvres, rares et peu fatigantes, lui laissaient de nombreux loisirs. La température se maintenait au-dessus du point de congélation, et le dégel devait avoir raison des plus grands obstacles de cette navigation.

Duk, familier et sociable, avait noué des relations d'une amitié sincère avec le docteur Clawbonny. Ils étaient au mieux. Mais comme en amitié il y a toujours un ami sacrifié à l'autre, il faut avouer que le docteur n'était pas l'autre. Duk faisait de lui tout ce qu'il voulait. Le docteur obéissait comme un chien à son maître. Duk, d'ailleurs, se montrait aimable envers la plupart des matelots et des officiers du bord; seulement, par instinct sans doute, il fuyait la société de Shandon; il avait aussi conservé une dent, et quelle dent! contre Pen et Foker; sa haine pour eux se traduisait en grognements mal contenus à leur approche. Ceux-ci, d'ailleurs, n'osaient plus s'attaquer au chien du capitaine, « à son génie familier, » comme le disait Clifton.

En fin de compte, l'équipage avait repris confiance et se tenait bien.

« Il semble, dit un jour James Wall à Richard Shandon, que nos hommes aient pris au sérieux les discours du capitaine;

ils ont l'air de ne plus douter du succès.

— Ils ont tort, répondit Shandon; s'ils réfléchissaient, s'ils examinaient la situation, ils comprendraient que nous marchons d'imprudence en imprudence.

— Cependant, reprit Wall, nous voici dans une mer plus libre; nous revenons vers des routes déjà reconnues; n'exagérez-vous pas, Shandon?

— Je n'exagère rien, Wall; la haine, la jalousie, si vous le voulez, que m'inspire Hatteras, ne m'aveuglent pas. Répondez-moi, avez-vous visité les soutes au charbon?

— Non, répondit Wall.

— Eh bien! descendez-y, et vous verrez avec quelle rapidité nos approvisionnements diminuent. Dans le principe, on aurait dû naviguer surtout à la voile; l'hélice étant réservée pour remonter les courants ou les vents contraires, notre combustible ne devait être employé qu'avec la plus sévère économie; car, qui peut dire en quel endroit de ces mers et pour combien d'années nous pouvons être retenus? Mais Hatteras, poussé par cette frénésie d'aller en avant, de remonter jusqu'à ce pôle inaccessible, ne se préoccupe plus d'un pareil détail. Que le vent soit contraire ou non, il marche à toute vapeur, et, pour peu que cela continue, nous risquons d'être fort embarrassés, sinon perdus.



— Dites-vous vrai, Shandon? cela est grave alors!

— Oui, Wall, grave, non-seulement pour la machine qui, faute de combustible, ne nous serait d'aucune utilité dans une circonstance critique, mais grave aussi au point de vue d'un hivernage auquel il faudra tôt ou tard arriver. Or, il faut un peu songer au froid dans un pays où le mercure se gèle fréquemment dans le thermomètre[1].

— Mais, si je ne me trompe, Shandon, le capitaine compte renouveler son approvisionnement à l'île Beechey; il doit y trouver du charbon en grande quantité.

— Va-t-on où l'on veut dans ces mers, Wall? Peut-on compter trouver tel détroit libre de glace? Et s'il manque l'île Beechey, et s'il ne peut y parvenir, que deviendrons-nous?

— Vous avez raison, Shandon; Hatteras me paraît imprudent; mais pourquoi ne

1. Le mercure se gèle à 42° centigrades au-dessus de 0.

lui faites-vous pas quelques observations à ce sujet?

— Non, Wall, répondit Shandon avec une amertume mal déguisée; j'ai résolu de me taire; je n'ai plus la responsabilité du navire; j'attendrai les événements; on me commande, j'obéis, et je ne donne pas d'opinion.

— Permettez-moi de vous dire que vous avez tort, Shandon, puisqu'il s'agit d'un intérêt commun, et que ces imprudences du capitaine peuvent nous coûter fort cher à tous.

— Et si je lui parlais, Wall, m'écouterait-il? »

Wall n'osa répondre affirmativement.

« Mais, ajouta-t-il, il écouterait peut-être les représentations de l'équipage.

— L'équipage, fit Shandon en haussant les épaules: mais, mon pauvre Wall, vous ne l'avez donc pas observé? Il est animé d'un tout autre sentiment que celui de son salut! Il sait qu'il s'avance vers le soixante-douzième parallèle, et qu'une somme de mille livres lui est acquise par chaque degré gagné au delà de cette latitude.

— Vous avez raison, Shandon, répondit Wall, et le capitaine a pris là le meilleur moyen de tenir ses hommes.

— Sans doute, répondit Shandon, pour le présent du moins.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'en l'absence de dangers ou de fatigues, par une mer libre, cela ira tout seul: Hatteras les a pris par l'argent; mais ce que l'on fait pour l'argent, on le fait mal. Viennent donc les circonstances difficiles, les dangers, la misère, la maladie, le découragement, le froid, audevant duquel nous nous précipitons en insensés, et vous verrez si ces gens-là se souviennent encore d'une prime à gagner!

— Alors, selon vous, Shandon, Hatteras ne réussira pas?

— Non, Wall, il ne réussira pas; dans une pareille entreprise, il faut entre les chefs une parfaite communauté d'idées, une sympathie qui n'existe pas. J'ajoute qu'Hatteras est un fou; son passé tout entier le prouve! Enfin, nous verrons! il peut arriver des circonstances telles, que l'on soit forcé de donner le commandement du navire à un capitaine moins aventureux...

— Cependant, dit Wall, en secouant la tête d'un air de doute. Hatteras aura toujours pour lui...

— Il aura, répliqua Shandon, en interrompant l'officier, il aura le docteur Clawbonny, un savant qui ne pense qu'à savoir, Johnson, un marin esclave de la discipline, et qui ne prend pas la peine de raisonner, peut-être un ou deux hommes encore, comme Bell, le charpentier, quatre au plus, et nous sommes dix-huit à bord! Non, Wall, Hatteras n'a pas la confiance de l'équipage, il le sait bien, il l'amorce par l'argent; il a profité habilement de la catastrophe de Franklin pour opérer un revirement dans ces esprits mobiles; mais cela ne durera pas, vous dis-je; et s'il ne parvient pas à atterrir à l'île Beechey, il est perdu!

— Si l'équipage pouvait se douter...

— Je vous engage, répondit vivement Shandon, à ne pas lui communiquer ces observations; il les fera de lui-même. En ce moment, d'ailleurs, il est bon de continuer à suivre la route du nord. Mais qui sait si ce qu'Hatteras croit être une marche vers le pôle n'est pas un retour sur ses pas? Au bout du canal Mac Clintock est la baie Melville, et là débouche cette suite de détroits qui ramènent à la baie de Baffin. Qu'Hatteras y prenne garde! le chemin de l'ouest est plus facile que le chemin du nord. »

On voit par ces paroles quelles étaient les dispositions de Shandon, et combien le capitaine avait droit de pressentir un traître en lui.

Shandon raisonnait juste, d'ailleurs, quand il attribuait la satisfaction actuelle de l'équipage à cette perspective de dépasser bientôt le soixante-douzième parallèle. Cet appétit d'argent s'empara des moins audacieux du bord. Clifton avait fait le compte de chacun avec une grande exactitude. En retranchant le capitaine et le docteur, qui ne pouvaient être admis à partager la prime, il restait seize hommes sur le *Forward*. La prime étant de mille livres, cela donnait une prime de soixante-deux livres et demie[1] par tête et par degré. Si jamais on parvenait au pôle, les dix-huit degrés à franchir réservaient à chacun une somme de onze cent vingt-cinq livres[2], c'est-à-dire une fortune. Cette fantaisie-là coûterait dix-huit mille livres[3] au capitaine; mais il était assez riche pour se payer une pareille promenade au pôle.

Ces calculs enflammèrent singulièrement l'avidité de l'équipage, comme on peut le croire, et plus d'un aspirait à dépasser cette latitude dorée, qui, quinze jours auparavant, se réjouissait de descendre vers le sud.

Le *Forward*, dans la journée du 16 juin, rangea le cap Aworth. Le mont Rawlinson dressait ses pics blancs vers le ciel; la neige et la brume le faisaient paraître colossal en exagérant sa distance; la température se maintenait à quelques degrés au-dessus de glace; des cascades et des cataractes improvisées se développaient sur les flancs de la montagne; les avalanches se précipitaient avec une détonation semblable aux décharges continues de la grosse artillerie. Les glaciers, étalés en longues nappes blanches, projetaient une immense réverbération dans l'espace. La nature boréale aux prises avec le dégel offrait aux yeux un splendide spectacle. Le brick rasait la côte de fort près; on apercevait sur quelques rocs abrités de rares bruyères, dont les fleurs roses sortaient timidement entre les neiges, des lichens maigres d'une couleur rougeâtre, et les pousses d'une espèce de saule nain, qui rampaient sur le sol.

Enfin, le 19 juin, par ce fameux soixante-douzième degré de latitude, on doubla la pointe Minto, qui forme l'une des extrémités de la baie Ommaney; le brick entra dans la baie Melville, surnommée la *mer d'Argent* par Bolton; ce joyeux marin se livra sur ce sujet à mille facéties dont le bon Clawbonny rit de grand cœur.

La navigation du *Forward*, malgré une forte brise du nord-est, fut assez facile pour que, le 23 juin, il dépassât le soixante-quatorzième degré de latitude. Il se trouvait au milieu du bassin de Melville, l'une des mers les plus considérables de ces régions. Cette mer fut traversée pour la première fois par le capitaine Parry dans sa grande expédition de 1819, et ce fut là que son équipage gagna la prime de cinq mille livres promise par acte du gouvernement.

Clifton se contenta de remarquer qu'il y avait deux degrés du soixante-douzième au soixante-quatorzième : cela faisait déjà cent vingt-cinq livres à son crédit. Mais on lui fit observer que la fortune dans ces parages était peu de chose, qu'on ne pouvait se dire riche qu'à la condition de boire sa richesse; il semblait donc convenable d'attendre le moment où l'on roulerait sous la table d'une taverne de Liverpool, pour se réjouir et se frotter les mains.

CHAPITRE XIX.

UNE BALEINE EN VUE.

Le bassin de Melville, quoique aisément navigable, n'était pas dépourvu de glaces; on apercevait d'immenses ice-fields prolongés jusqu'aux limites de l'horizon; çà et là

1. 1,552 fr. 50 c.
2. 23,125 fr.
3. 450,000 fr.

apparaissaient quelques ice-bergs, mais immobiles et comme ancrés au milieu des champs glacés. Le *Forward* suivait à toute vapeur de larges passes où ses évolutions devenaient faciles. Le vent changeait fréquemment, sautant avec brusquerie d'un point du compas à l'autre.

La variabilité du vent dans les mers arctiques est un fait remarquable, et souvent quelques minutes à peine séparent un calme



plat d'une tempête désordonnée. C'est ce qu'Hatteras éprouva le 23 juin, au milieu même de l'immense baie.

Les vents les plus constants soufflent généralement de la banquise à la mer libre, et sont très-froids. Ce jour-là le thermomètre descendit de quelques degrés; le vent sauta dans le sud, et d'immenses rafales, passant au-dessus des champs de glace, vinrent se débarrasser de leur humidité sous la forme d'une neige épaisse. Hatteras fit immédiatement carguer les voiles dont il aidait l'hélice, mais pas si vite cependant que son petit perroquet ne fût emporté en un clin d'œil.

Hatteras commanda ses manœuvres avec le plus grand sang-froid, et ne quitta pas le pont pendant la tempête; il fut obligé

de fuir devant le temps et de remonter dans l'ouest. Le vent soulevait des vagues énormes au milieu desquelles se balançaient des glaçons de toutes formes arrachés aux ice-fields environnants; le brick était secoué comme un jouet d'enfant, et les débris des packs se précipitaient sur sa coque; par moment, il s'élevait perpendiculairement au sommet d'une montagne liquide; sa proue d'acier, ramassant la lumière diffuse, étincelait comme une barre de métal en fusion; puis il descendait dans un abîme, donnant de la tête au milieu des tourbillons de sa fumée, tandis que son hélice, hors de l'eau, tournait à vide avec un bruit sinistre, et frappait l'air de ses branches émergées. La pluie, mêlée à la neige, tombait à torrent.

Le docteur ne pouvait manquer une occasion pareille de se faire tremper jusqu'aux os; il demeura sur le pont, en proie à toute cette émouvante admiration qu'un savant sait extraire d'un tel spectacle. Son plus proche voisin n'aurait pu entendre sa voix; il se taisait donc et regardait; mais en regardant il fut témoin d'un phénomène bizarre et particulier aux régions hyperboréennes.

La tempête était circonscrite dans un espace restreint et ne s'étendait pas à plus de trois ou quatre milles; en effet, le vent qui passe sur les champs de glace perd beaucoup de sa force, et ne peut porter loin ses violences désastreuses; le docteur apercevait de temps à autre, par quelque embellie, un ciel serein et une mer tranquille au-delà des ice-fields; il suffirait donc au *Forward* de se diriger à travers les passes pour retrouver une navigation paisible; seulement, il courait risque d'être jeté sur ces bancs mobiles qui obéissaient au mouvement de la houle. Cependant, Hatteras parvint au bout de quelques heures à conduire son navire en mer calme, tandis que la violence de l'ouragan, faisant rage à l'horizon, venait expirer à quelques encâblures du *Forward*.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

LE MILAN ET LA CIGOGNE

Un milan vit une alouette :
Fondre sur elle, la saisir,
Puis la plumer, puis l'engloutir,
Pour lui ce fut une amusette,
L'affaire de quelques instants.
Une cigogne était présente :
« Las, dit-elle, pauvre innocente!
« Périr ainsi, dans son printemps!
« Quel sort affreux! Et tout-à-l'heure,
« Elle chantait encore si bien!
— Tous vos soupirs n'y feront rien,
« Dame cigogne, et que je meure,
« Si vous-même en êtes meilleure! »
Dit le milan : « sans tant chercher,
« Ne puis-je pas vous chanter pouille
« Touchant cette pauvre grenouille
« Que votre bec vient d'embrocher?
« Quel sort affreux! Et tout-à-l'heure
« Elle aussi coassait si bien! »

Le mal que fait autrui, tendrement on le pleure;
Celui qu'on fait soi-même est comme rien.

Comte DE GRAMONT.
(D'après GLEIM.)

Gleim (Jean-Guillaume-Louis), né en Prusse, en 1719, mort en 1803, dut surtout sa réputation à des chants guerriers. Il a composé un grand nombre d'autres poésies. Ses fables se recommandent par la clarté de la narration et la justesse de la morale.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par FRŒLICH. — Texte par un PAPA.



XXI.

Marie est une bonne petite ménagère,
Marie fait sa petite cuisine elle-même; elle veut en faire goûter au chat,
mais Minet se sauve bien vite.
Marie n'est pas contente; car tout ce qu'elle fait est très-bon :
monsieur Minet est bien difficile!

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par FRŒLICH. — Texte par un PAPA.



XXII.

La cuisine de Marie
ne plaît qu'à moitié au petit Jujules. Il rit; mais il ne se dépêche pas d'ouvrir la bouche:
évidemment cette soupe-là ne lui paraît pas sérieuse.
C'est désolant.
Marie sera donc obligée de manger tout elle-même?

La suite prochainement.

Que je ne parlerais pas de cette affaire à vos parents. Aussi ne leur en ai-je nullement parlé, je vous assure.

— Et pourtant ils nous punissent sévèrement.

— Entendons-nous : je ne leur en ai pas parlé, mais je leur *en ai fait* parler par Gertrude, qui vous a reconduits. Je suis dans mon droit. Ne m'avez-vous pas enseigné tantôt qu'on peut se soustraire à l'évident esprit d'un engagement quand on a pour soi le sens rigoureux des mots? J'ai profité de la leçon. Merci, et au revoir, mes maîtres! »

Sur ce propos, il fit mine de vouloir nous abandonner à nos affligeantes réflexions; mais on l'entoura, mais on supplia, mais on pleura; et enfin le brave homme laissa tomber sur nous, dans une abondante distribution de baisers, le pardon définitif qu'il lui tardait de nous accorder.

Et, tout en nous embrassant, il nous disait de sa voix, redevenue douce à l'ordinaire : « Vous venez de voir, mes enfants, de quelle façon on peut être dans son droit sans pour cela avoir raison. En tout cas, prenez pour juge votre conscience, elle ne vous trompera pas, elle. Elle est plus sévère et meilleur juge que l'esprit.

EUGÈNE MULLER.

BONTÉ DE CŒUR

Il y avait parmi les Juifs un grand maître qui demanda un jour à ses disciples ce qu'il y avait de mieux pour l'homme. L'un vint et dit : « Un bon œil », ce qui, dans le langage figuré des rabbins, signifie un esprit libéral et content; un autre dit : « Un bon compagnon »; un troisième dit : « Un bon voisin »; un quatrième dit : « Une sagesse éclairée, qui puisse prévoir les choses futures ». Mais, après eux, vint un Eleazer, qui dit : « Un bon cœur! — Vous avez bien répondu, s'écria le maître; vous avez résumé en deux mots tout ce que les autres ont dit, car celui qui a un bon cœur sera un esprit content, un bon compagnon, un bon voisin, et il verra aisément ce qu'il est à propos de faire en toute choses. » PATRICK.

Tom était si bienveillant qu'il eût étendu son parapluie sur un canard durant une averse. DOUGLAS JERROLD.

Il ne faut point désespérer de la bonté du monde, quoique nous découvrions peu de cette bonté autour de nous à première vue. L'atmosphère ne laisse pas que d'être bleue, quoique l'air qui se trouve enfermé dans nos appartements soit incolore. ⁂

(*Moralistes anglais.*)

LA PARURE D'UNE JEUNE FILLE

La plus belle parure d'une jeune fille est la bonne humeur. Peu importe combien roses sont ses joues, combien fraîches sont ses lèvres; si elle a un air refrogné, ses amis remarqueront sa mauvaise humeur. Au contraire la jeune fille qui illumine son visage avec un sourire sera regardée comme jolie, quand bien même sa peau serait assez raboteuse pour gratter des noix de muscade. Un bon naturel est à la beauté ce que le parfum est à la rose. ⁂

(*Moralistes anglais.*)

LE ROI DES PINGOUINS

DRAME BOUFFE EN DEUX ACTES ET TRENTE-QUATRE TABLEAUX
AVEC UN PROLOGUE ET DEUX ÉPILOGUES.

PERSONNAGES :

M. BESNARD.
COCO, fils de M. Besnard.
NINI, fille de M. Besnard.
M. BONIFACE, ami de M. Besnard.
LE ROI DES PINGOUINS.
PIF-PAF, personnage frappant.
FLIPOTE, cuisinière de M. Boniface.
UN DOMESTIQUE, personnage muet.

PROLOGUE

M. BESNARD, en costume de voyage, LE DOMESTIQUE, portant sa malle sur le dos, NINI, COCO.

(On est dans le vestibule de la maison.



M. BESNARD, parlant à Coco et à Nini.

Mes enfants, je suis obligé de vous quitter encore une fois; mais ce sera, je l'espère, dernière. L'affaire qui, depuis un an, m'a forcé de confier, pendant mes fréquentes ɔsences, le soin de votre éducation à notre ami Boniface, cette affaire va enfin se ter- ıiner à ma satisfaction. Dans un mois, je serai de retour; d'ici-là, mes enfants, soyez ıges. Toi, Coco, sois doux et bon pour ta sœur, sois docile et poli avec M. Boniface,

apprends tes leçons en garçon qui comprend le prix de l'instruction, fais tes devoirs avec exactitude; et si Boniface, à mon retour, me rend bon compte de ta conduite, je te récompenserai. Ta sœur et toi vous n'abuserez pas de la faiblesse de cet excellent homme, je l'espère : je ne vous le pardonnerais pas. Soyez bien gentils aussi pour Flipote : c'est elle qui aura soin de vous et qui vous fera votre déjeuner et votre diner.

COCO et NINI.

Oh! papa, sois bien tranquille : nous aimons beaucoup M. Boniface, Flipote est une bonne fille, et sa cuisine aussi est très-bonne.

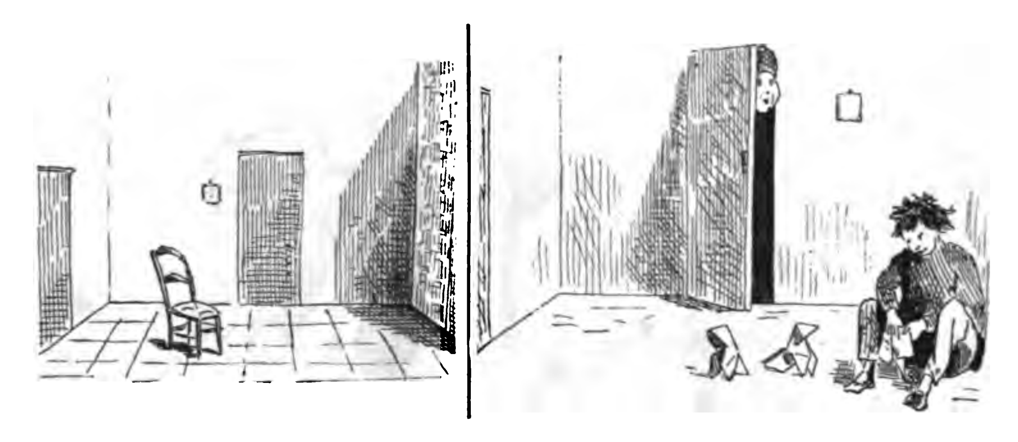
M. Besnard sort après avoir embrassé ses enfants; le domestique est parti devant avec la malle; Coco et Nini suivent leur père, d'un regard attristé, jusqu'au détour de la rue. M. Besnard a disparu.

COCO, se retournant du côté de sa sœur.

Nini, je ne sais pas si tu es comme moi; mais, quand papa n'est pas là, je ne puis plus travailler.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une chambre meublée d'une chaise et d'un petit miroir : porte à droite, porte à gauche, porte au fond. — Au lever du rideau, le jeune Coco, assis par terre, déchire sa grammaire et fait des cocottes avec les feuillets. Ce travail absorbe tellement son attention, qu'il ne se livre à aucune espèce de monologue, et qu'il n'aperçoit pas M. Boniface, qui l'examine depuis longtemps.



M. BONIFACE, entrant.

Eh bien! Coco, sais-tu enfin ta leçon? (Il regarde à sa montre.) Voilà deux heures dix-sept minutes que tu l'étudies : tu dois être en état de me la réciter sans faute.

COCO, toujours attentif à son travail.

Oui, m'sieu Boniface.

M. BONIFACE.

Donne-moi ta grammaire. (Coco lui passe une cocotte.) Comment, c'est là ta grammaire?... Mais, malheureux! c'est la trente-neuvième que ton père t'achète, et voilà ce que tu en fais!!!

COCO, impassible.

M'sieu Boniface, c'est pas moi, c'est Nini qui l'a déchirée.

M. Boniface, qui a vu le coupable Coco déchirer son livre de ses mains, entre dans une colère légitime.



M. BONIFACE, se calmant.

Au fait, je n'ai pas besoin de ton livre pour te faire dire ta leçon... Dans mon jeune âge, j'ai remporté des prix de grammaire. Voyons, Coco, qu'est-ce que l'article?

COCO.

J' sais pas.

M. BONIFACE.

Comment, tu ne sais pas? Et pourquoi ne savez-vous pas, monsieur?

COCO.

Parce que ma grammaire est déchirée.

M. BONIFACE.

Et pourquoi votre grammaire est-elle déchirée?

COCO.

M'sieu Boniface, ça se déchire tout seul, les grammaires : c'est très-mal cousu.

M. BONIFACE.

Et voilà les raisons que tu donnes pour payer ton père des sacrifices que lui coûte déjà ton éducation!... User trente-neuf grammaires, des grammaires d'Antonin Roche revues par M. Nisard, et n'être pas plus fort sur l'article! Tiens, tu ne seras jamais qu'un âne, et tu finiras tes jours sur un échafaud de maçons... Mais, sois tranquille, ça ne peut pas durer, une vie pareille, et un de ces jours-ci je te ferai corriger par le Roi des Pingouins. En attendant, tu seras au pain sec toute la journée. (Il sort majestueusement.)



Les dernières paroles de M. Boniface semblent avoir plongé Coco dans une morne stupeur. Tout à coup il se relève et lance vers le plafond ces deux vers, qu'il croit sublimes d'audace et de poésie :

COCO.

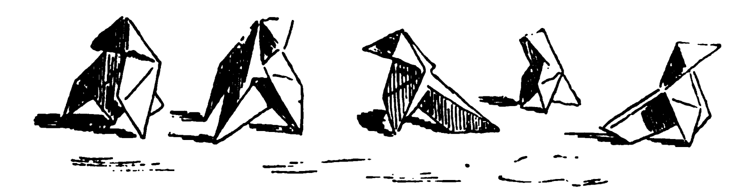
Je ne puis pas souffrir de manger mon pain sec;
J'aime mieux avoir des — confitures avec!

(Il sort désespéré.)

L'orchestre, composé d'un triangle et d'une clarinette, imite le bruit de la tempête et le roulement du tonnerre.



Les cocottes, abandonnées à elles-mêmes, ne disent rien; elles semblent attendre les événements.



Au moment où l'ouragan de l'orchestre s'éteint dans un lent et doux murmure, on entend un grand bruit de vaisselle cassée, des cris, des pas précipités, et Flipote apparaît, le bonnet sur l'oreille, le visage retourné.



FLIPOTE, très-agitée.

Grand Dieu! Non, de ma vie ni de mes jours, je n'ai vu une chose pareille!!.. M. Coco n'est pas un enfant, c'est un véritable ogre, un avale-royaume!... Il vient de dévorer à lui seul tout ce qui restait de confitures à la maison : quatre pots de pruneaux, deux pots de conserve de coings et trois pots de gelée de groseilles, et tout ça pour ne pas manger son pain sec et pour faire bisquer ce bon M. Boniface, qui est la crème des braves gens... J'ai voulu lui arracher les confitures de la bouche; il n'a respecté ni mes ordres, ni mon bonnet : il a tout brisé, les verres, les assiettes!...

Flipote accompagne ce monologue d'une pantomime vive et expressive, en parcourant le théâtre à grands pas.



NINI, entrant.

Qu'est-ce que tu as donc, Flipote, que tu cries toute seule? J'ai entendu que tu parlais de confitures, et je suis venue. Est-ce que tu veux m'en donner?

FLIPOTE, toujours très-agitée.

Ah! mam'zelle, demandez à M. Coco : il a tout dévoré... J'ai eu beau lui dire : « Monsieur Coco, prenez ma tête, mais laissez les confitures... » Rien! il a tout mangé!

Nini verse des larmes amères sur le sort des confitures qu'elle n'a pas goûtées. Les lamentations de ces deux personnages sont interrompues par l'entrée impétueuse de Coco. Sa figure porte des traces nombreuses de ses méfaits



NINI.

Pourquoi as-tu mangé toutes les confitures, Coco? Tu vois bien que ça fait de la peine à Flipote. Si au moins tu m'en avais laissé un peu... Faut-il que tu sois gourmand!

Coco répond par des vivacités aux timides observations de sa sœur. Nini pleure, Flipote crie, M. Boniface arrive : un coup d'œil lui apprend ce qui vient de se passer.



M. BONIFACE.

Mais tu veux donc faire une révolution ici, polisson?... Tu as donc juré d'entasser crimes sur crimes! Décidément, pour arrêter le débordement de ta méchanceté, je vais appeler le Roi des Pingouins.

COCO, *avec dédain.*

Je n'y crois pas, m'sieu Boniface, à votre Roi des Pingouins.

M. BONIFACE, très-irrité.

File, ou crains ma colère.

(Coco s'en va.)



Resté seul, M. Boniface, le bras tendu, se livre à une pantomime où se révèle toute l'amertume de son âme. Il est tiré de ses sombres pensées par un vigoureux coup de tam-tam. Apparition du Roi des Pingouins.



La vue de cet être fantastique, dont M. Boniface menaçait souvent Coco, sans y croire lui-même, lui cause une vive surprise : sa casquette se dresse sur sa tête.

M. BONIFACE, très-ému.

Que désirez-vous, monsieur?

LE ROI DES PINGOUINS.

Je suis le Roi des Pingouins. Je vois avec douleur que, lorsqu'il s'agit de corriger ce méchant garnement de Coco, vous êtes d'une indulgence qui va jusqu'à la faiblesse. Monsieur Boniface, Coco est un paresseux!

(M. Boniface pousse un gémissement.

LE ROI DES PINGOUINS.

Un gourmand!

(Deuxième gémissement de M. Boniface.)

Un menteur!

LE ROI DES PINGOUINS.

(Troisième gémissement de M. Boniface.



LE ROI DES PINGOUINS, continuant.

Un méchant polisson!

M. BONIFACE, avec un quatrième gémissement.

Hélas! monsieur le Pingouin, hélas!

LE ROI DES PINGOUINS, sévèrement.

Votre faiblesse envers lui fera son malheur et celui de son père. Heureusement, j'arrive à votre secours. (Il tire un polichinelle de sa poche.) Voici Pif-Paf, un polichinelle enchanté; donnez-le à ce jeune drôle, et vous m'en direz des nouvelles.



Le Roi des Pingouins disparaît au milieu des accords de la clarinette et du triangle, pendant que M. Boniface se confond en remerciements et en salutations.

Le rideau tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

La fin prochainement.

LE ROBINSON SUISSE

(Vignettes par Yan' Dargent.)

Laissant mon jeune savant se livrer au plaisir d'instruire son petit frère, je m'absorbai tellement dans la confection de la claie, que ma femme et mes deux plus jeunes fils avaient plumé une grande quantité d'oiseaux avant que je m'en fusse aperçu. Ce m'était une preuve que les lacets avaient produit leur effet. La ménagère avait enfilé toutes ces petites pièces de gibier sur une longue et mince épée rapportée du vaisseau, et elle se proposait de les faire rôtir. Je lui fis compliment de sa broche, mais je lui fis observer qu'elle préparait là une quantité trois fois trop grande d'ortolans pour notre repas.

Elle me répondit qu'elle n'agissait pourtant ainsi que pour m'avoir entendu dire qu'on pouvait conserver les ortolans en les mettant dans du beurre, après les avoir fait cuire à moitié.

Je ne pus donc que la remercier de sa prévoyance.

La claie étant près d'être achevée, je résolus de faire dans l'après-midi une nouvelle course à Zeltheim, et je fis savoir qu'Ernest seul m'accompagnerait encore, comme il l'avait fait le matin, car je tenais à dissiper en lui son indolence et sa timidité.

François m'arrêta un instant pour une question qui égaya notre départ.

« Papa, me dit-il, Ernest m'a dit que le feu renfermé dans tous les corps se développe par le mouvement et le frottement. Comme ça, si je courais trop vite, je pourrais donc m'allumer?

— T'allumer, non, lui dis-je, cher petit, mais t'échauffer; les jambes des petits enfants, ni même celles des hommes, ne sont pas assez fortes pour les faire courir avec une vitesse capable de les enflammer. Sois donc rassuré et cours tant que tu voudras.

— Je suis bien content, me dit-il, j'aime bien courir, et je n'osais plus[1]. »

L'heure du départ étant venue, Fritz nous fit présent d'un étui qui pouvait contenir un couvert de table et même une petite hache. Je le louai de son ingénieux travail, et, après avoir embrassé nos chers amis, nous partîmes. L'âne et la vache étaient attelés à la claie. Ernest et moi, une canne de bambou à la main en guise de fouet, notre fusil sur le dos, nous marchions chacun d'un côté de l'attelage; Bill nous suivait.

Nous prîmes le chemin du rivage, et, après un trajet qu'aucun accident ne marqua, nous arrivâmes à la tente.

Les bêtes dételées se mirent à paître en liberté, pendant que nous chargions sur notre traîneau la tonne à beurre, un baril de poudre, des balles, des fromages et quelques autres provisions.

Ce travail nous occupa à ce point que nous ne nous aperçûmes point que l'âne et la vache s'en étaient allés au delà du pont, attirés par l'appât de la verdoyante prairie

1. Nous avons laissé cet écho d'une vieille théorie du feu intérieur dans les corps, à cause de la plaisanterie qui l'amène; mais la science moderne en a fait raison, il est bon que nos jeunes lecteurs le sachent.

qui se trouvait sur la rive opposée du ruisseau.

Je dépêchai Ernest pour les ramener, en lui disant que j'allais me mettre en quête d'une place où l'on pût se baigner commodément, pensant que le bain nous serait très-salutaire après les fatigues de la journée.

La partie la plus intérieure de la baie *de la Délivrance*, que j'allai inspecter, m'offrait un endroit où les rochers, sortant d'un fond de sable, semblaient former des sortes de baignoires séparées. Avant de me mettre à l'eau, j'appelai Ernest à plusieurs reprises, mais il ne répondit pas. Inquiet, je me dirigeai vers la tente en l'appelant encore; toujours même silence. Je commençais déjà à craindre quelque accident, lorsque je l'aperçus endormi sous un arbre, à peu de distance du ruisseau. La vache et l'âne paissaient tranquillement auprès de lui.

« Paresseux! lui criai-je, voilà comme tu as soin de tes bêtes; ne songes-tu pas qu'elles pourraient repasser le pont et se perdre?



— Oh! il n'y a rien à craindre, me répliqua d'un ton convaincu le dormeur, qui se frottait les yeux, j'ai enlevé plusieurs planches du pont.

— Ah! ah! je vois que la paresse te rend inventif; mais, au lieu de dormir comme tu le fais, n'aurait-il pas mieux valu remplir la sacoche de l'âne d'une provision de sel sur laquelle ta mère t'a dit, je crois, qu'elle comptait? Occupe-toi donc de cette récolte, et, lorsqu'elle sera terminée, viens me rejoindre à la première saillie des rochers derrière lesquels je vais me baigner.»

Et en lui parlant ainsi, je montrais de la main l'endroit que j'avais choisi, et où je me rendis.

Comme, après être resté près d'une demi-heure dans l'eau, je m'étonnais de n'avoir pas vu reparaître mon ramasseur de sel, je m'habillai pour aller voir s'il ne s'était point endormi de nouveau. A peine avais-je fait quelques pas, que je l'entendis crier :

« Oh! père, père! viens à mon aide, ou sinon il va m'entraîner! »

Je courus et je vis mon petit philosophe couché à plat ventre sur le sable, non loin de l'embouchure du ruisseau, tenant à deux mains une ligne au bout de laquelle se débattait un énorme poisson.

J'arrivai bien à temps pour épargner au pêcheur le désespoir de voir s'échapper sa magnifique capture, car il était à bout de force. Je pris la corde et j'amenai le poisson dans un bas-fond, où il nous fut facile de nous en emparer, après toutefois qu'Ernest, entré dans l'eau, l'eut étourdi d'un coup de hache.

C'était un saumon pesant au moins une quinzaine de livres.

Je dus complimenter mon fils, non-seu-

lement sur sa chance ou son adresse de pêcheur, mais encore sur la prévoyante idée qu'il avait eue de prendre des lignes avec lui.

Pendant qu'il se baignait à son tour, je vidai et saupoudrai de sel le saumon, que je plaçai sur la claie, en compagnie de quelques autres poissons beaucoup plus petits, qu'Ernest avait pris aussi et enveloppés dans son mouchoir.

Je remis en place les planches du pont; puis, quand mon fils vint me retrouver, les bêtes furent attelées, et nous reprîmes la route de Falkenhorst.

Nous cheminions depuis un quart d'heure en côtoyant la prairie lorsque, tout à coup,



Bill s'élança, en donnant de la voix, vers une large touffe de hautes herbes, de laquelle nous vîmes bientôt sortir un animal, gros à peu près comme une brebis, qui s'enfuyait en faisant des bonds extraordinaires. Je tirai, mais trop précipitamment, et je manquai. Ernest, averti par mon coup, et d'ailleurs placé en ce moment dans la direction que prenait la bête, fit feu à son tour et la tua roide.

Nous courûmes, pour examiner plus tôt le singulier gibier que nous venions de rencontrer.

Cet animal avait le museau et le pelage de la souris, les oreilles du lièvre, la queue du tigre, les pattes de devant excessivement courtes, et celles de derrière excessivement longues. Je l'examinai longtemps avant de pouvoir lui assigner une dénomination. Quant à Ernest, la joie de la victoire l'empêchait de se livrer à ses observations accoutumées. L'importance seule de sa chasse le préoccupait.

« Ah ! s'écria-t-il, que vont dire ma mère et mes frères en voyant un gibier de cette taille, et alors qu'ils sauront que c'est moi qui l'ai abattu !

— Vraiment tu as l'œil bon et la main sûre, lui dis-je, mais je ne serais pas fâché de savoir le nom de ton gibier. Procédons ensemble à un examen minutieux de son individu, et peut-être arriverons-nous... »

Ernest m'interrompit.

« Il a, me dit-il, quatre incisives et peut

appartenir par conséquent à l'ordre des rongeurs.

— C'est fort bien raisonné, repris-je, mais il a aussi, au-dessous des mamelles, une poche qui est le signe distinctif des marsupiaux. Je crois même ne pas me tromper en disant que nous avons sous les yeux une femelle de kanguroo, animal inconnu des naturalistes jusqu'à la découverte de la Nouvelle-Hollande par le célèbre capitaine Cook, qui fut le premier à l'observer et à le décrire. Tu peux donc te flatter d'avoir fait une chasse vraiment extraordinaire.

— Père, me dit Ernest, tu as l'air content que j'aie fait cette belle chasse; comment n'es-tu pas fâché de ne pas l'avoir faite toi-même?



— Parce que j'aime mon fils plus que moi-même, et que son succès me fait plus de plaisir que le mien.

— Ah! père! me dit-il en se jetant dans mes bras. »

Le kanguroo fut placé sur la claie, et tout en marchant je dis à Ernest tout ce que je savais du kanguroo, de ses trop petites pattes de devant, de ses trop grandes pattes de derrière, et de sa queue qui lui sert presque de cinquième jambe, par une sorte de compensation à l'insuffisance de ses pattes de devant.

Dès que les enfants laissés à Falkenhorst nous aperçurent, ils poussèrent des cris de joie, et bientôt nous les vîmes accourir au-devant de nous, mais tous affublés plus comiquement les uns que les autres. Celui-ci était enveloppé d'une longue chemise blanche, celui-là avait le corps perdu dans un ample pantalon bleu qui lui montait jusqu'aux aisselles, le troisième disparaissait sous une veste qui lui descendait jusqu'aux jarrets, et le faisait ressembler à un portemanteau ambulant.

En les voyant s'avancer gravement, solennellement comme des héros de théâtre, je leur demandai quelle était la cause de cette mascarade. Ils m'apprirent que, pendant mon absence, leur mère ayant jugé à propos de laver leurs habits, ils avaient dû, pour attendre que les autres fussent secs,

s'accommoder de ceux-ci, trouvés dans la caisse rapportée par nous du rivage.

Après avoir ri des folies que leur inspirait leur grotesque accoutrement, on s'empressa autour de la claie pour en inspecter le chargement. La ménagère ne manqua pas de nous remercier du beurre, du sel, des poissons que nous apportions; mais l'attention des enfants se concentra principalement sur le saumon et sur le kanguroo, qu'Ernest était tout fier de montrer à ses frères.

Jacques et François poussaient des cris d'admiration à l'aspect de cette importante pièce de gibier. Il n'en était pas tout à fait de même de Fritz, que j'aperçus la lorgnant d'un regard dépité. Toutefois je crus comprendre en même temps qu'il se faisait violence pour maîtriser ce mouvement de jalousie.

« Père, me dit-il en s'approchant de moi, voudras-tu bien m'emmener dans ta prochaine excursion?

— Oui, mon enfant, » lui répondis-je. Et j'ajoutai tout bas à son oreille : « Quand ce ne serait que pour te récompenser du combat intérieur que tu viens de soutenir et de gagner. »

Il m'embrassa et alla vers Ernest, qu'il félicita sincèrement de son adresse, témoignant ainsi que l'ardeur de son caractère ne faisait nullement tort à la bonté de son cœur.

D'autre part, je remarquai avec plaisir la modestie d'Ernest, qui eut la délicate attention de ne pas dire que j'avais manqué le kanguroo.

La claie étant déchargée, je fis une distribution de sel aux animaux, qui en étaient privés depuis quelque temps, et pour qui ce fut une fête véritable. Le kanguroo fut suspendu à une branche d'arbre, et notre souper se fit des petits poissons pêchés par Ernest, et d'un plat de pommes de terre. La nuit étant venue, nous regagnâmes notre demeure aérienne.

XI.

SECOND VOYAGE AU VAISSEAU.

Le lendemain, de très-bonne heure, j'appelai Fritz, à qui j'appris qu'il m'accompagnerait dans un second voyage au vaisseau. Ma femme, qui m'entendit, se récria, ainsi que je l'avais prévu, sur les nouveaux dangers que nous allions courir. Je fis un nouvel appel à sa raison pour lui démontrer qu'il serait vraiment coupable à nous d'abandonner, faute de résolution, les mille objets utiles que pouvait encore renfermer le vaisseau naufragé.

Je descendis ensuite de l'arbre, et m'occupai de dépouiller le kanguroo de sa jolie fourrure grise. La chair fut partagée en deux portions : l'une devait être mangée immédiatement, l'autre était destinée à être salée comme provision.

Puis nous déjeunâmes, et après le repas, je dis à Fritz de garnir nos gibecières et nos gourdes, et de rassembler les armes que nous devions prendre avec nous. Au moment de partir, j'appelai Jacques et Ernest, à qui je voulais donner quelques ordres pour l'emploi du temps pendant notre absence. Comme ils ne répondaient ni l'un ni l'autre, je demandai à ma femme si elle savait ce qu'ils pouvaient être devenus. Elle me répondit qu'ils étaient allés probablement déraciner des pommes de terre, ainsi qu'elle avait cru leur en entendre manifester l'intention. Je fus tranquillisé en remarquant qu'ils avaient emmené Turc avec eux. — Nous partîmes donc sans les attendre, laissant Bill à Falkenhorst.

Comme nous arrivions au pont du *Chacal*, nous entendîmes tout à coup des cris et des rires à quelque distance de nous, et bientôt nous vîmes sortir de derrière un buisson Ernest et Jacques, qui paraissaient se divertir fort du petit tour qu'ils nous avaient joué. Je les grondai sévèrement de s'être ainsi éloignés sans nous

prévenir. Ils m'avouèrent qu'ils n'avaient agi de la sorte que dans l'espoir que je les emmènerais au vaisseau. Je leur fis comprendre que la chose était impossible, d'abord parce que leur mère serait inquiète si elle ne les voyait pas revenir, ensuite parce que leur présence dans le bateau de cuves serait beaucoup plus embarrassante qu'utile; puis je les renvoyai, en les chargeant de dire à leur mère qu'au lieu de revenir le soir, nous pourrions bien être obligés de passer la nuit au vaisseau. Je n'avais pu me résoudre à apprendre moi-même à mon excellente femme cette détermination en la quittant.

« Tâchez, leur dis-je, d'être rentrés avant midi, » et j'ajoutai en m'adressant à Fritz : « Pour que tes frères ne puissent dire qu'ils ignoraient l'heure, donne ta montre à Ernest, tu en prendras une autre sur le vaisseau, et tu en rapporteras aussi une pour Jacques. »

Les deux jeunes garçons reprirent sans trop se faire prier la route de Falkenhorst. Bientôt après, nous voguions dans notre bateau de cuves, emportés par le courant, qui nous conduisit promptement et sans accident jusqu'au vaisseau échoué. Mon premier soin fut de chercher des matériaux pour construire, selon un plan dont Ernest avait eu l'idée la veille, un radeau pouvant porter une charge beaucoup plus lourde que notre bateau de cuves.

Il y avait, dans l'entre-pont, une grande quantité de tonnes à eau vides. Nous en choisîmes douze, que nous liâmes entre elles par des soliveaux solidement cloués; puis sur l'ensemble je posai un plancher, bordé d'un garde-fou haut de deux pieds environ.

Ce travail nous prit une grande partie de la journée. Quand nous l'eûmes achevé, la nuit était trop proche pour que nous pussions espérer de retourner à terre avec notre embarcation convenablement chargée.

Nous étant donc bornés à faire une sorte d'inspection générale du vaisseau, pour inventorier les objets que nous jugions dignes d'être emportés, je me retirai avec Fritz dans la cabine du capitaine. Après un frugal repas, le sommeil réparateur vint nous trouver sur d'excellents matelas.

Le lendemain, au point du jour, nous étions debout, frais et dispos, et il s'agissait de charger nos deux bateaux.

La chambre où nous avions couché fut la première visitée; notre seconde visite fut pour celle que nous avions habitée en famille pendant la traversée; j'en tirai tout ce qui avait pour nous un intérêt de souvenir ou d'utilité. Les autres cabines eurent ensuite leur tour; les serrures, les verrous, les garnitures de fenêtres, les fenêtres elles-mêmes, et jusqu'aux portes, en furent bientôt enlevés. Deux malles abondamment pourvues firent partie du butin; mais ce qui me causa une joie véritable, ce fut la trouvaille des caisses du charpentier et de l'arquebusier. Un coffre où se trouvaient des montres d'or et d'argent, des tabatières, des bagues, nous éblouit un instant; mais notre attention fut bien autrement fixée par des sacs remplis d'avoine, de pois, de maïs, par des arbres à fruit européens que l'on avait soigneusement enveloppés pour les planter sur un autre continent. Je revis avec attendrissement ces productions de ma chère patrie, des poiriers, des cerisiers, des ceps de vigne, et me promis d'essayer de les acclimater dans notre île. Quelle ne fut pas notre joie de trouver, en outre, des barres de fer, des roues, des pioches, des bêches, et surtout un moulin à bras! Rien de ce qui pouvait être utile à une colonie naissante n'avait été oublié dans le chargement du vaisseau qui devait nous conduire dans un autre monde. Nous ne pouvions tout emporter. Aussi une cassette pleine de piastres attira-t-elle à peine nos regards. Qu'étaient pour nous ces valeurs conven-

tionnelles à côté des objets d'utilité pratique? Dans la caisse à bijoux nous n'avions pris que deux montres, que Fritz avait promises à ses frères. Fritz me demanda de lui laisser emporter un filet à poissons, une paire de harpons et un dévidoir à cordage qu'il trouva par hasard.

Notre chargement nous prit une demi-journée; enfin le moment du départ arriva. Ce ne fut pas sans peine que nous pûmes démarrer nos deux bateaux, que nous avions liés côte à côte, et qui étaient passablement surchargés. Heureusement, un vent favorable prenant dans la voile, que j'avais larguée, nous vint en aide.

J'étais au gouvernail; la voile déployée



m'empêchait de voir ce que faisait Fritz sur l'avant du bateau de cuves, quand, tout à coup, j'entendis le sifflement du dévidoir.

« Au nom du ciel! Fritz, m'écriai-je, qu'as-tu fait? »

Mais le jeune homme criait, transporté de joie :

« Touchée! elle ne nous échappera pas! »

Il s'agissait d'une énorme tortue que mon fils avait aperçue dormant à fleur d'eau, et qu'il avait bravement et adroitement harponnée. L'animal, frappé au cou, entraînait notre bâtiment avec une rapidité effrayante. Je carguai à la hâte notre voile, et me précipitai vers la proue pour couper la corde du harpon; mais Fritz me supplia de ne pas le forcer à laisser échapper une aussi belle proie, en m'assurant qu'il couperait la corde s'il voyait que nous fussions en danger.

Ainsi conduits par l'animal, nous avancions avec une effrayante vitesse; j'avais grand'peine à manœuvrer le gouvernail pour éviter les soubresauts que ce singulier remorqueur imprimait au bateau. Bientôt, voyant que la tortue se dirigeait vers la haute mer, je relevai notre voile. Le vent soufflait vers la côte; aussi l'animal, trouvant la résistance trop grande, changea de direction et nagea vers la terre. Nous touchâmes enfin le fond à une portée de fusil de la côte, en face de Falkenhorst. Je sautai dans l'eau, afin d'achever à coups de

…quand les marchands seront ve-

…ïveté nous fit rire de bon cœur.
… à Falkenhorst, je me mis aussitôt
… de dépouiller la tortue de son
… Je découpai des morceaux de chair,
… conseillai à ma femme de faire gril-
… notre repas.

Laisse-moi auparavant enlever cette
… verdâtre qui pend de chaque côté,
… dit-elle.

— Non, ma chère amie, lui répliquai-je, car c'est la graisse, qui est la partie la plus savoureuse de l'animal.

— Cher petit père, dit Jacques, veux-tu me donner l'écaille ? »

Chacun des autres enfants la réclama en même temps. Je leur fis observer qu'elle appartenait de droit à Fritz.

Curieux, cependant, de savoir à quoi chacun d'eux l'emploierait s'il l'avait en sa possession, je m'adressai d'abord à Jacques. Il déclara qu'il en ferait une élégante petite nacelle pour se promener sur le ruisseau.

Ernest, pensant tout d'abord à sa propre conservation, dit qu'il s'en servirait comme d'un bouclier contre les sauvages.

Le petit François rêvait à la construction d'une petite cabane dont l'écaille formerait le toit.

Fritz seul n'avait point encore donné son avis.

P.-J. Stahl. — E. Muller.

La suite prochainement.



LES SERVITEURS DE L'ESTOMAC

NOUVELLES LETTRES A UNE PETITE FILLE SUR LA VIE DE L'HOMME ET DES ANIMAUX

LETTRE XII. — LES MUSCLES.

(Suite.)

Il y a des délicats qui répugnent à tout contact avec les gens d'en bas. Quand ils ont besoin d'eux pour l'exécution d'un travail, ils emploient des intermédiaires qui ont un pied dans le peuple, et se glissent de l'autre dans le monde élégant, qu'ils dominent en faisant ses affaires.

Les muscles sont de ces délicats. Entre leur chair remuante et la pierre inerte des os les rapports ne s'établissent qu'au moyen d'intermédiaires qui, eux aussi, fraternisent avec les masses osseuses, et de l'autre se faufilent au travers des faisceaux musculaires, dont ils sont à la fois les protecteurs et les agents.

Ces intermédiaires, ce sont les organes fibreux.

A chaque fibre musculaire vient se rattacher une fibre d'une nature inférieure, inhabile à se contracter comme à s'étendre, qui forme, en se tissant avec les fibres voisines de même nature, une sorte de toile rigide dans laquelle les divisions intérieures du muscle, et le muscle lui-même se trouvent enveloppés. Cette toile porte le nom d'*aponévrose*[1], un nom grec qui a été conservé, je ne sais trop pourquoi, car il reste là comme le représentant d'une vieille erreur, dont nous avons déjà ri une fois.

Vous vous rappelez ce brave dictionnaire qui qualifiait le tirant, notre ligament jaune, de *nerf jaunâtre*. Il n'était que l'écho de la croyance qui rangeait autrefois tous les organes fibreux dans la catégorie des nerfs, et c'est grâce à cette croyance abandonnée qu'aujourd'hui encore on donne le

1. *Neuron* veut dire nerf, en grec.

nom de *nerfs de bœuf* aux tresses formidables qui se font avec les tendons des bœufs. Les aponévroses étaient donc considérées autrefois comme des nerfs étalés, ce qui justifiait parfaitement leur nom. En y regardant de plus près, on a reconnu l'erreur; mais on a gardé le nom qui la consacrait, et il ne faut pas trop vous en étonner. Vous saurez plus tard qu'on a moins de peine à se débarrasser d'une idée que d'un mot.

Quoi qu'il en soit, les aponévroses, pour n'avoir rien de commun avec les nerfs, n'en sont pas moins très-utiles aux muscles dont elles maintiennent les fibres en place. Sans ces gardiennes sévères, les petits faisceaux dont les muscles se composent s'en iraient à la débandade à chaque contraction, comme les fils d'un écheveau qu'on ramène sur lui-même; mais tout n'est pas profit à être trop bien gardé. Les gouvernements trop forts deviennent gênants pour les peuples que travaille un feu intérieur, et les aponévroses, qui ne cèdent jamais, finissent aussi par opprimer cruellement les muscles quand ceux-ci s'enflamment.

C'est un cas qui se présente souvent dans les hôpitaux qu'on improvise, tant bien que mal, le lendemain d'une bataille. La nature n'a qu'un procédé pour réparer alors le mal qu'ont fait les hommes. Elle envoie le sang à flots dans les chairs séparées, ou meurtries, par le fer et le plomb, et l'accumule sur les endroits attaqués. Il a tant à faire dans ces endroits-là, le cher intendant! Reconstruire à nouveau dans les brèches, les déblayer des matériaux brutalement démolis, faire rentrer, comme on dit, dans le torrent de la circulation les liquides qui, s'échappant de leurs canaux rompus, se sont répandus au milieu des tissus où ils portent le trouble : ce n'est pas une besogne ordinaire, et tant qu'elle dure, il faut bien que l'agent réparateur se maintienne en force sur le théâtre de l'action. Le muscle gorgé de sang se gonfle, et fait effort pour s'élargir; mais il est arrêté dans son essor par l'inflexible aponévrose, qui l'emprisonne de toutes parts. Il est alors comme ces pieds mignons dont nous avons parlé, qu'on a logés dans des souliers plus mignons encore où ils s'étranglent, et bientôt commence pour le malheureux blessé un martyre qu'on ne peut faire cesser qu'en fendant la toile malencontreuse à coups de bistouri. On appelle cela : *débrider* une plaie, et de fait c'est le seul moyen de lâcher la bride aux muscles fougueux qui réclament impérieusement plus d'espace. Le moyen est un peu violent, et m'a bien étonné la première fois que je l'ai vu employer; mais si l'on n'en prenait pas son parti, la gangrène pourrait bien se mettre dans le muscle, — je vous dirai plus loin pourquoi, — et la mort du corps entier finirait par être le résultat de l'entêtement d'une méchante toile qui ne sait pas se plier aux circonstances.

Il faut tout dire. Cette inflexibilité de la fibre intermédiaire, si mortellement dangereuse dans les cas extrêmes, a bien aussi son côté précieux. L'organe fibreux ne protége pas seulement le muscle contre les écarts, il est encore chargé, et c'est sa fonction principale, de faire exécuter ses ordres. Or, s'il était élastique, s'il pouvait s'allonger sous la traction du muscle, il s'y ferait une dépense de force, perdue pour le mouvement, et l'os n'obéirait qu'à demi aux injonctions du seigneur et maître. La rigidité inexorable de l'intermédiaire force l'os à se déplacer juste d'autant que le muscle s'est contracté : les serviteurs gênants sont quelquefois ceux qui servent le mieux.

Maintenant, par où l'agent du muscle a-t-il prise sur le grossier vassal qu'il doit faire marcher?

Vous connaissez bien le périoste, cette membrane qui enveloppe l'os de toutes

parts, et fait corps avec lui, à telles enseignes qu'elle lui fournit, comme nous l'avons vu, une série de couches extérieures, au fur et à mesure que les anciennes se démolissent à l'intérieur. Le périoste est aussi un organe fibreux, et celui du muscle rencontre là, quand il arrive à l'os, un camarade tout prêt à lui donner la main. Ils entrelacent leurs fibres aux points d'attache, et c'est grâce à cette alliance de leurs gens, si je puis m'exprimer ainsi, que le muscle et l'os finissent par se trouver en rapport, malgré la diversité de leur nature.

Ces attaches se font de plusieurs manières. Tantôt c'est une toile, une aponévrose, qui s'implante sur toute sa largeur dans une rainure de l'os. Tantôt les fibres s'éparpillent, et se fixent isolément sur le périoste, comme les fils du velours sur leur trame. Tantôt enfin elles se réunissent toutes en un seul paquet pour former ces longues cordes que nous connaissons déjà, et qu'on appelle des tendons.

En général, les muscles qui président aux grands mouvements des membres s'attachent en haut par des aponévroses, en bas par des tendons, et vous allez voir pourquoi.

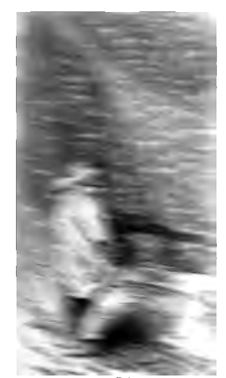
Je n'ai pas besoin de vous apprendre que pour tirer à soi quelque chose, il faut d'abord avoir soi-même un point d'appui. Or le point d'appui général du corps, c'est la colonne vertébrale qui en fait le centre, et les différentes parties des membres s'appuyant les unes sur les autres, en allant des extrémités vers le tronc, il s'ensuit que les muscles qui font mouvoir la main sont fixés à l'avant-bras, que ceux qui font mouvoir l'avant-bras sont fixés au bras, et que ceux qui donnent le mouvement au bras s'implantent dans les os de l'épaule. Il est donc tout naturel qu'ils élargissent leurs attaches au point sur lequel ils s'appuient, car plus un point d'appui est large, plus il est solide.

Observez ce que fait votre frère quand il tire à lui, dans ses jeux de garçon, un camarade qui résiste de toutes ses forces. Il écarte les jambes pour élargir son point d'appui sur la terre, qu'il presse de ses talons en se rejetant en arrière. Les jambes supportent le tronc qui retient les bras, et ceux-ci s'en vont en avant de toute leur longueur, attirant vers le tronc le camarade auquel ils sont attachés par les mains. Dans cette position, tout le corps de votre frère peut vous donner une idée exacte de ce qui se passe pour chacun de ses muscles. En considérant le tronc comme un muscle, les jambes écartées représenteront l'étalement de l'aponévrose qui fixe le muscle à son point d'appui, et les bras seront les tendons par lesquels il tire à lui l'os placé sous sa dépendance.

Mais tout cela ne vous permet pas encore de voir bien clair dans le monde des muscles. Pour connaître un pays, il n'est rien de tel que d'y être allé. Je vais vous faire entrer dans celui-ci en vous décrivant tout au long un muscle avec ses tenants et aboutissants. Vous concevez bien que je n'irai pas choisir le premier venu pour lui faire cet honneur. Celui que nous allons voir est un personnage, un des serviteurs les plus actifs de votre estomac, car vous le faites travailler chaque fois que votre main prend le chemin de la bouche. C'est le fléchisseur du radius, un muscle dont le nom est presque populaire, sinon parmi les demoiselles, au moins parmi les hommes qui ont des prétentions à la force : il s'appelle le *biceps*.

JEAN MACÉ.

La suite prochainement.



— C'est qu'elles y trouvent une nourriture plus abondante.

— Vous êtes certain de ce fait?

— Oh! je l'ai expérimenté cent fois, monsieur Clawbonny, dans la mer de Baffin; je ne vois pas pourquoi il n'en serait pas de même dans la baie Melville.

— Vous devez avoir raison, Simpson.

— Et tenez, répondit celui-ci en se penchant au-dessus du bastingage, regardez, monsieur Clawbonny.

— Tiens, répondit le docteur, on dirait le sillage d'un navire!

— Eh bien, répondit Simpson, c'est une substance graisseuse que la baleine laisse après elle. Croyez-moi, l'animal qui l'a produite ne doit pas être loin! »

En effet, l'atmosphère était imprégnée d'une forte odeur de fraîchin. Le docteur se prit donc à considérer attentivement la surface de la mer, et la prédiction du harponneur ne tarda pas à se vérifier. La voix de Foker se fit entendre au haut du mât.



« Une baleine, cria-t-il, sous le vent à nous! »

Tous les regards se portèrent dans la direction indiquée; une trombe peu élevée qui jaillissait de la mer fut aperçue à un mille du brick.

« La voilà! la voilà! s'écria Simpson que son expérience ne pouvait tromper.

— Elle a disparu, répondit le docteur.

— On saurait bien la retrouver, si cela était nécessaire, » dit Simpson avec un accent de regret.

Mais, à son grand étonnement, et bien que personne n'eût osé le demander, Hatteras donna l'ordre d'armer la baleinière; il n'était pas fâché de procurer cette distraction à son équipage, et même de recueillir quelques barils d'huile. Cette permission de chasse fut donc accueillie avec satisfaction.

Quatre matelots prirent place dans la baleinière; Johnson, à l'arrière, fut chargé de la diriger; Simpson se tint à l'avant, le harpon à la main. On ne put empêcher le docteur de se joindre à l'expédition. La mer était assez calme. La baleinière déborda rapidement, et, dix minutes après, elle se trouvait à un mille du brick.

La baleine, munie d'une nouvelle provision d'air, avait plongé de nouveau; mais elle revint bientôt à la surface et lança à une quinzaine de pieds ce mélange de vapeurs et de mucosités qui s'échappe de ses évents.

« Là! là! » fit Simpson, en indiquant un point à huit cents yards de la chaloupe.

Celle-ci se dirigea rapidement vers l'animal; et le brick, l'ayant aperçu de son côté, se rapprocha en se tenant sous petite vapeur.

L'énorme cétacé paraissait et reparaissait au gré des vagues, montrant son dos noirâtre, semblable à un écueil échoué en pleine mer; une baleine ne nage pas vite, lorsqu'elle n'est pas poursuivie, et celle-ci se laissait bercer indolemment.

La chaloupe s'approchait silencieusement en suivant ces eaux vertes dont l'opacité empêchait l'animal de voir son ennemi. C'est un spectacle toujours émouvant que celui d'une barque fragile s'attaquant à ces monstres; celui-ci pouvait mesurer cent trente pieds environ, et il n'est pas rare de rencontrer, entre le soixante-douzième et le quatre-vingtième degré, des baleines dont la taille

dépasse cent quatre-vingts pieds; d'anciens écrivains ont même parlé d'animaux longs de plus de sept cents pieds; mais il faut les ranger dans les espèces dites *d'imagination.*

Bientôt la chaloupe se trouva près de la baleine. Simpson fit un signe de la main, les rames s'arrêtèrent, et, brandissant son harpon, l'adroit marin le lança avec force; cet engin, armé de javelines barbelées,



s'enfonça dans l'épaisse couche de graisse. La baleine blessée rejeta sa queue en arrière et plongea. Aussitôt les quatre avirons furent relevés perpendiculairement; la corde, attachée au harpon et disposée à l'avant se déroula avec une rapidité extrême, et la chaloupe fut entraînée, pendant que Johnson la dirigeait adroitement.

La baleine dans sa course s'éloignait du brick et s'avançait vers les ice-bergs en mouvement; pendant une demi-heure, elle fila ainsi; il fallait mouiller la corde du harpon pour qu'elle ne prît pas feu par le frottement. Lorsque la vitesse de l'animal parut se ralentir, la corde fut retirée peu à peu et soigneusement roulée sur elle-même; la baleine reparut bientôt à la surface de la mer qu'elle battait de sa queue formi-

dable; de véritables trombes d'eau soulevées par elle retombaient en pluie violente sur la chaloupe. Celle-ci se rapprocha rapidement; Simpson avait saisi une longue lance, et s'apprêtait à combattre l'animal corps à corps.

Mais celui-ci prit à toute vitesse par une passe que deux montagnes de glace laissaient entre elles. La poursuivre devenait alors extrêmement dangereux.

« Diable! fit Johnson.

— En avant! en avant! Ferme, mes amis, s'écriait Simpson possédé de la furie de la chasse; la baleine est à nous!

— Mais nous ne pouvons la suivre dans les ice-bergs, répondit Johnson en maintenant la chaloupe.

— Si! si! criait Simpson.

— Non, non! firent quelques matelots.

— Oui! » s'écriaient les autres.

Pendant la discussion, la baleine s'était engagée entre deux montagnes flottantes que la houle et le vent tendaient à réunir.

La chaloupe remorquée menaçait d'être entraînée dans cette passe dangereuse, quand Johnson s'élançant à l'avant, une hache à la main, coupa la corde.

Il était temps; les deux montagnes se rejoignaient avec une irrésistible puissance, écrasant entre elles le malheureux animal.

« Perdu! s'écria Simpson.

— Sauvés! répondit Johnson.

— Ma foi! fit le docteur qui n'avait pas sourcillé, cela valait la peine d'être vu! »

La force d'écrasement de ces montagnes est énorme. La baleine venait d'être victime d'un accident souvent répété dans ces mers. Scoresby raconte que, dans le cours d'un seul été, trente baleines ont ainsi péri dans la baie de Baffin; il vit un trois-mâts aplati en une minute entre deux immenses murailles de glace, qui, se rapprochant avec une effroyable rapidité, le firent disparaître corps et biens. Deux autres navires, sous ses yeux, furent percés de part en part, comme à coups de lance, par des glaçons aigus de plus de cent pieds de longueur, qui se rejoignirent à travers les bordages.

Quelques instants après, la chaloupe accostait le brick, et reprenait sur le pont sa place accoutumée.

« C'est une leçon, dit Shandon à haute voix, pour les imprudents qui s'aventurent dans les passes! »

CHAPITRE XX.

L'ILE BEECHEY.

Le 25 juin, le *Forward* arrivait en vue du cap Dundas, à l'extrémité nord-ouest de la terre du Prince de Galles. Là, les difficultés s'accrurent au milieu des glaces plus nombreuses. La mer se rétrécit en cet endroit, et la ligne des îles Crozier, Young, Day, Lowther, Garret, rangées comme des forts au-devant d'une rade, obligent les ice-streams à s'accumuler dans le détroit. Ce que le brick, en toute autre circonstance, eût fait en une journée lui prit du 25 au 30 juin; il s'arrêtait, revenait sur ses pas, attendait l'occasion favorable pour ne pas manquer l'île Beechey, dépensant beaucoup de charbon, se contentant de modérer son feu pendant ses haltes, mais sans jamais l'éteindre, afin d'être en pression à toute heure de jour et de nuit.

Hatteras connaissait aussi bien que Shandon l'état de son approvisionnement; mais, certain de trouver du combustible à l'île Beechey, il ne voulait pas perdre une minute par mesure d'économie; il était fort retardé par suite de son détour dans le sud; et, s'il avait pris la précaution de quitter l'Angleterre dès le mois d'avril, il ne se

trouvait pas plus avancé maintenant que les expéditions précédentes à pareille époque.

Le 30, on releva le cap Walker, à l'extrémité nord-est de la terre du Prince de Galles; c'est le point extrême que Kennedy et Bellot aperçurent le 3 mai 1852, après une excursion à travers tout le North-Sommerset. Déjà en 1851, le capitaine Ommaney, de l'expédition Austin, avait eu le bonheur de pouvoir y ravitailler son détachement.

Ce cap, fort élevé, est remarquable par sa couleur d'un rouge brun; de là, dans les temps clairs, la vue peut s'étendre jusqu'à l'entrée du canal Wellington. Vers le soir, on vit le cap Bellot séparé du cap Walker par la baie de Mac-Léon. Le cap Bellot fut ainsi nommé en présence du jeune officier français, que l'expédition an-



glaise salua d'un triple hurrah. En cet endroit, la côte est faite d'une pierre calcaire jaunâtre, d'apparence très-rugueuse; elle est défendue par d'énormes glaçons que les vents du nord y entassent de la façon la plus imposante. Elle fut bientôt perdue de vue par le *Forward*, qui s'ouvrit, au travers des glaces mal cimentées, un chemin vers l'île Beechey, en traversant le détroit de Barrow.

Hatteras, résolu à marcher en ligne droite, pour ne pas être entraîné au-delà de l'île, ne quitta guère son poste pendant les jours suivants; il montait fréquemment dans les barres de perroquet pour choisir les passes avantageuses. Tout ce que peuvent faire l'habileté, le sang-froid, l'audace, le génie même d'um marin, il le fit pendant cette traversée du détroit. La chance, il est vrai, ne le favorisait guère, car à cette époque il eût dû trouver la mer à peu près libre. Mais enfin, en ne ménageant ni sa vapeur, ni son équipage, ni lui-même, il parvint à son but.

Le 3 juillet, à onze heures du matin, l'ice-master signala une terre dans le nord; son observation faite, Hatteras reconnut l'île Beechey, ce rendez-vous général des navigateurs arctiques. Là touchèrent presque tous les navires qui s'aventuraient dans ces mers. Là Franklin établit son premier hivernage, avant de s'enfoncer dans le détroit de Wellington. Là Creswell, le lieutenant de Mac-Clure, après avoir franchi quatre cent soixante-dix milles sur les glaces, rejoignit le *Phénix* et revint en An-

gleterre. Le dernier navire qui mouilla à l'île Beechey avec le *Forward* fut le *Fox;* Mac-Clintock s'y ravitailla, le 11 août 1855, et y répara les habitations et les magasins; il n'y avait pas deux ans de cela; Hatteras était au courant de ces détails.

Le cœur du maître d'équipage battait fort à la vue de cette île; lorsqu'il la visita, il était alors quartier-maître à bord du *Phénix;* Hatteras l'interrogea sur la disposition de la côte, sur les facilités du mouillage, sur l'atterrissement possible; le temps se faisait magnifique; la température se maintenait à cinquante-sept degrés (+ 14° centig.).

« Eh bien Johnson, demanda le capitaine, vous y reconnaissez-vous?

— Oui, capitaine, c'est bien l'île Beechey! Seulement, il nous faudra laisser porter un peu au nord; la côte y est plus accostable.

— Mais les habitations, les magasins? dit Hatteras.

— Oh! vous ne pourrez les voir qu'après avoir pris terre; ils sont abrités derrière ces monticules que vous apercevez là-bas.

— Et vous y avez transporté des provisions considérables?

— Considérables, capitaine. Ce fut ici que l'Amirauté nous envoya en 1853, sous le commandement du capitaine Inglefield, avec le steamer le *Phénix* et un transport chargé de provisions, le *Breadalbane;* nous apportions de quoi ravitailler une expédition tout entière.

— Mais le commandant du *Fox* a largement puisé à ces provisions en 1855, dit Hatteras.

— Soyez tranquille, capitaine, répliqua Johnson, il en restera pour vous; le froid conserve merveilleusement, et nous trouverons tout cela frais et en bon état comme au premier jour.

— Les vivres ne me préoccupent pas, répondit Hatteras; j'en ai pour plusieurs années; ce qu'il me faut, c'est du charbon.

— Eh bien, capitaine, nous en avons laissé plus de mille tonneaux; ainsi vous pouvez être tranquille.

— Approchons-nous, reprit Hatteras, qui, sa lunette à la main, ne cessait d'observer la côte.

— Vous voyez cette pointe? reprit Johnson; quand nous l'aurons doublée, nous serons bien près de notre mouillage. Oui, c'est bien de cet endroit que nous sommes partis pour l'Angleterre avec le lieutenant Creswell et les douze malades de l'*Investigator*. Mais si nous avons eu le bonheur de rapatrier le lieutenant du capitaine Mac-Clure, l'officier Bellot, qui nous accompagnait sur le *Phénix,* n'a jamais revu son pays! Ah! c'est là un triste souvenir. Mais, capitaine, je pense que nous devons mouiller ici-même.

— Bien, » répondit Hatteras.

Et il donna ses ordres en conséquence. Le *Forward* se trouvait dans une petite baie naturellement abritée contre les vents du nord, de l'est et du sud, et à une encâblure de la côte environ.

« Monsieur Wall, dit Hatteras, vous ferez préparer la chaloupe, et vous l'enverrez avec six hommes pour transporter le charbon à bord.

— Oui, capitaine, répondit Wall.

— Je vais me rendre à terre dans la pirogue, avec le docteur et le maître d'équipage. Monsieur Shandon, vous voudrez bien nous accompagner?

— A vos ordres, » répondit Shandon.

Quelques instants après, le docteur, muni de son attirail de chasseur et de savant, prenait place dans la pirogue avec ses compagnons; dix minutes plus tard, ils débarquaient sur une côte assez basse et rocailleuse.

« Guidez-nous, Johnson, dit Hatteras. Vous y retrouvez-vous?

— Parfaitement, capitaine; seulement,

voici un monument que je ne m'attendais pas à rencontrer en cet endroit!

— Cela! s'écria le docteur, je sais ce que c'est; approchons-nous; cette pierre va nous dire elle-même ce qu'elle est venue faire jusqu'ici. »

Les quatre hommes s'avancèrent, et le docteur dit en se découvrant :

« Ceci, mes amis, est un monument élevé à la mémoire de Franklin et de ses compagnons. »

En effet, lady Franklin, ayant remis en 1855 une table de marbre noir au docteur Kane, en confia une seconde en 1858 à Mac-Clintock, pour être déposée à l'île Beechey. Mac-Clintock s'acquitta religieusement de ce devoir, et il plaça cette table non loin d'une stèle funéraire érigée déjà à la mé-



moire de Bellot par les soins de sir John Barrow.

Cette table portait l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE DE
FRANKLIN
CROZIER, FITZJAMES,
ET DE TOUS LEURS VAILLANTS FRÈRES
officiers et fidèles compagnons qui ont souffert et péri
pour la cause de la science et pour la gloire
de leur patrie.
Cette pierre est érigée près du lieu où ils ont passé
leur premier hiver arctique
et d'où ils sont partis pour triompher des obstacles
ou pour mourir.
Elle consacre le souvenir de leurs compatriotes
et amis qui les admirent,
et de l'angoisse maîtrisée par la foi
de celle qui a perdu dans le chef de l'expédition
le plus dévoué et le plus affectionné des époux.

C'est ainsi qu'IL les conduisit
au port suprême où tous reposent.
1855.

Cette pierre, sur une côte perdue de ces régions lointaines, parlait douloureusement au cœur; le docteur, en présence de ces regrets touchants, sentit les larmes venir à ses yeux. A la place même où Franklin et ses compagnons passèrent, pleins d'énergie et d'espoir, il ne restait plus qu'un morceau de marbre pour souvenir; et malgré ce sombre avertissement de la destinée, le *Forward* allait s'élancer sur la route de l'*Erebus* et du *Terror*.

Hatteras s'arracha le premier à cette pénible contemplation, et gravit rapidement un monticule assez élevé et presque entièrement dépourvu de neige.

« Capitaine, lui dit Johnson en le suivant, de là nous apercevrons les magasins. »

Shandon et le docteur les rejoignirent au moment où ils atteignaient le sommet de la colline.

Mais, de là, leurs regards se perdirent sur de vastes plaines qui n'offraient aucun vestige d'habitation.

« Voilà qui est singulier, dit le maître d'équipage.

— Eh bien! et ces magasins? dit vivement Hatteras.

— Je ne sais... je ne vois... balbutia Johnson.

— Vous vous serez trompés de route, dit le docteur.

— Il me semble pourtant, reprit Johnson en réfléchissant, qu'à cet endroit même...

— Enfin, dit impatiemment Hatteras, où devons-nous aller?

— Descendons, fit le maître d'équipage, car il est possible que je me trompe; depuis sept ans, je puis avoir perdu la mémoire de ces localités.

— Surtout, répondit le docteur, quand le pays est d'une uniformité si monotone.

— Et cependant... » murmura Johnson.

Shandon n'avait pas fait une observation.

Au bout de quelques minutes de marche, Johnson s'arrêta.

« Mais non, s'écria-t-il, non, je ne me trompe pas!

— Eh bien? dit Hatteras en regardant autour de lui.

— Qui vous fait parler ainsi, Johnson? demanda le docteur.

— Voyez-vous ce renflement du sol? dit le maître d'équipage en indiquant sous ses pieds une sorte d'extumescence dans laquelle trois saillies se distinguaient parfaitement.

— Qu'en concluez-vous? demanda le docteur.

— Ce sont là, répondit Johnson, les trois tombes des marins de Franklin! J'en suis sûr! je ne me suis pas trompé, et à cent pas de nous devraient se trouver les habitations, et si elles n'y sont pas... c'est que.. »

Il n'osa pas achever sa pensée; Hatteras s'était précipité en avant, et un violent mouvement de désespoir s'empara de lui. Là avaient dû s'élever en effet ces magasins tant désirés, avec ces approvisionnements de toutes sortes sur lesquels il comptait; mais la ruine, le pillage, le bouleversement, la destruction avaient passé là où des mains civilisées créèrent d'immenses ressources pour les navigateurs épuisés. Qui s'était livré à ces déprédations? Les animaux de ces contrées, les loups, les renards, les ours? Non, car ils n'eussent détruit que les vivres, et il ne restait pas un lambeau de tente, pas une pièce de bois, pas un morceau de fer, pas une parcelle d'un métal quelconque, et, circonstance plus terrible pour les gens du *Forward*, pas un fragment de combustible!

Évidemment les Esquimaux, qui ont été souvent en relation avec les navires européens, ont fini par apprendre la valeur de ces objets, dont ils sont complétement dépourvus; depuis le passage du *Fox*, ils étaient venus et revenus à ce lieu d'abondance, prenant et pillant sans cesse, avec l'intention bien raisonnée de ne laisser aucune trace de ce qui avait été: et maintenant, un long rideau de neige à demi fondue recouvrait le sol.

Hatteras était confondu. Le docteur regardait en secouant la tête. Shandon se taisait toujours, et un observateur attentif eût surpris un méchant sourire sur ses lèvres.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par FRŒLICH. — Texte par un PAPA.



XXIII.

Jujules essaye de marcher sur le ventre à l'aide de ses mains,
mais on ne va guère plus vite qu'un petit colimaçon, comme cela.
En regardant M. Minet, il finit par comprendre qu'au lieu de mettre ses pieds en l'air,
il ferait mieux de les ramener sous lui
et de marcher à quatre pattes comme un bon petit chat.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par Frœlich. — Texte par un Papa.



XXIV.

Le petit frère marche toujours comme le minet,

Sa petite maman voudrait bien lui apprendre à marcher encore autrement. Pour lui donner l'idée de se lever sur les deux pieds, elle lui montre des cerises, qu'elle tient très-haut au bout de son bras. M. Jujules les trouve très-rouges, il les regarde avec la plus grande attention, il en a bien envie, mais il n'ose pas encore aujourd'hui se relever.

Alors qui est-ce qui mangera les cerises? Il faudra donc les garder pour demain.

M. Jujules n'aimera pas ce qui ne doit se manger que demain.

La suite prochainement.

HISTOIRE D'UN GRAIN DE BLÉ

Vignette par Baric.

Oh! la longue et laborieuse éducation!

Je vois d'abord deux grands bœufs, qui ont bien travaillé pour lui préparer une bonne place. Ils ont quitté l'étable chaude de grand matin, et sont restés attelés tout le jour à la charrue, mettant toutes leurs forces à creuser le sillon qui devait le recevoir. Mais aussi comme il s'y trouvera à son aise, quand il arrivera! Merci, bons laboureurs! Le cher petit grain de blé vous fera honneur un jour : vous serez payés de vos peines.

Il faut aussi travailler pour lui quand il est dans son berceau. Ce qu'il donne alors de fatigues, demandez-le au brave cheval qui ramène sur lui sa couverture pour l'empêcher de s'envoler.

Le voilà parti! Il pousse; il frétille au vent comme un petit homme. Vite, à la mauvaise herbe! Elle ne manque pas dans les jeunes blés. Elle les aurait bientôt étouffés, si on la laissait faire. Que de gens se donnent des tours de reins pour l'arracher!

Il a fini par grandir. Il se tient droit sur sa paille. Le moment est venu de lui faire quitter le champ paternel. C'est une rude opération; mais il se perdrait sur place si on le laissait là.

Ramassez-moi lestement le gaillard; il est mûr pour aller faire connaissance ailleurs. Qu'on me le mette en botte avec ses camarades, et fouette cocher! en route pour la grange.

Ah! pauvre petit grain de blé, comme on t'arrange là-dedans! Ils se mettent à quatre sur toi pour te rendre la vie dure. Ils n'auront pas de cesse qu'ils ne t'aient chassé du nid où le bonhomme épi te gardait au chaud. Allons, du courage; mettons-nous à l'air. On ne peut pas toujours dormir.

C'est fini. On l'a bien secoué; on a soufflé sur ce qui lui restait de menu enfantillage; le rouleau s'est promené sur lui dans le grand boisseau. Bon voyage, mon garçon, tu as passé tes examens.

Hélas! le voilà moulu, le cher garçon. Qu'est-ce qu'il allait faire sous cette vilaine meule qui l'a écrasé? ne valait-il pas mieux se tenir bien tranquille dans son sac?

Qu'il ne se plaigne pas trop du moulin! Il y est entré sur le dos d'un âne. Il en sort sur le dos d'un homme.

Pourriez-vous me dire ce que c'est que cela? C'est un pétrin. Bon! on l'a mis dedans. Miséricorde! il est tout mouillé. Et comme on le tourne, comme on le retourne! Consolez-vous, il n'y perdra rien. Farine bien pétrie fait la bonne pâte.

Est-ce tout? Oh! que non pas, monsieur le blé. Si maître boulanger ne chauffe pas son four en votre faveur, vous ne serez jamais qu'une pâte insipide, dont personne ne voudra manger. Il vous en cuira; mais quel honneur pour vous!

Vois, maintenant tu peux choisir. Veux-tu être un gâteau des Rois? tu n'as qu'à parler.

Veux-tu faire le gros et peser sur les épaules des pauvres gens? Je ne te le conseille pas. Il y a beaucoup à manger dans une miche, mais ce n'est pas bien bon.

Je t'en prie, ne sois pas un bonhomme de pain d'épice. Tu serais trop roide et trop laid. Un rien te jetterait de côté.

Ne te mets pas non plus dans le plaisir. C'est trop léger, et pas assez nourrissant.

Ah! voici ton affaire! Une bonne pâtis-


SEMAILLE
LABOURAGE
HERSAGE
SARCLAGE
FAUCHAGE
CHAUMAGE
BOTTELAGE
BATTAGE
MESURAGE
VANNAGE
DÉCA-
LITRE
FARINE
BOULANGERIE
FOUR
PÉTRIN
PATISSERIE
PLAISIRS

serie bien sucrée, que les mamans donneront à manger à leurs petites filles quand elles auront été bien sages. Te faire croquer par une jolie petite demoiselle! En vérité, tu ne pouvais pas trouver mieux.

Grain de blé, mon ami, je te vois à la veille de devenir un personnage. Mais avant de nous quitter, regarde un peu là-haut dans le coin. Qu'est-ce qu'il remue donc celui-là, avec ses gros sabots? Il n'est pas précisément élégant, le brave homme; mais il a été ton père nourricier. Arrange-toi pour ne pas l'oublier quand tu feras partie de la belle demoiselle qui t'aura mangé.

JEAN MACÉ.

LE SAVOIR-VIVRE

Il ne faut nulle part se mettre aussi complétement à son aise que chez soi. — « Faites comme chez vous. » — « Vous êtes chez vous, » — sont des formules de politesse, des invitations qu'il ne faut jamais prendre à la lettre, vous vinssent-elles de votre meilleur ami, et dont il faut rabattre partout le plus qu'on peut, sous peine de manquer de goût et de discrétion, sous peine d'être importun et même fâcheux, là où on ne voudrait être qu'agréable.

Cette vérité, bien entendu, n'est pas tout à fait à l'usage des enfants qui sont encore en nourrice; ceux-là ne sont responsables d'aucunes de leurs actions; mais, si petit qu'on soit, dès qu'on marche, dès qu'on pense tout seul, dès qu'on commence à avoir conscience de ce qu'on fait, il faut s'en pénétrer.

Les petits enfants et même les grands trouveront sur ce sujet une leçon au fond de la lettre de Mlle Patience à Franklin, que nous allons citer. Cette Mlle Patience n'était qu'une pauvre boutiquière de Philadelphie; mercière, quincaillière et même lingère, elle devait forcément trouver dans l'exercice de ses diverses industries mille occasions de mériter son nom de Patience. Aucune pourtant ne lui parut dépasser la mesure de ses forces comme celles que lui offraient les trop fréquentes visites d'une de ses voisines et de ses deux enfants. C'est cette visiteuse indiscrète et le trop grand sans-gêne de ses deux marmots qui nous a valu la jolie lettre que voici :

Mlle PATIENCE A FRANKLIN.

« Il faut que vous sachiez que je vis seule, non mariée, et tenant une boutique dans cette ville, pour gagner ma vie. J'ai une certaine voisine d'assez agréable compagnie, et avec laquelle je suis dans une ancienne intimité; mais, depuis quelque temps, elle multiplie tellement ses visites, et les prolonge si fort que toute ma patience est mise à bout. Il ne me reste plus rien à moi-même de mon temps; et vous, qui paraissez être un homme sage, vous devez sentir que chacun a ses petits secrets et ses affaires privées, qui ne sont pas de nature à être exposés, même aux amis les plus intimes. Maintenant, je ne puis rien faire au monde sans qu'il faille qu'elle le sache, et je m'étonne d'avoir trouvé un instant pour vous écrire cette lettre. Mon malheur est que je la respecte beaucoup et que je ne saurais me décider à la désobliger assez pour lui dire que je serais bien aise d'avoir un peu moins sa compagnie; car, si une fois je lui donnais pareille chose à entendre, j'aurais peur qu'elle ne s'en affectât au point de ne plus jamais toucher le seuil de ma porte. Mais hélas! monsieur, je ne vous ai encore conté que la moitié de mes

chagrins. Elle a deux enfants qui sont juste assez grands pour courir autour de nous, en se livrant à leurs fâcheuses gentillesses. Ils sont sans cesse avec leur maman, ou dans ma chambre, ou dans ma boutique, quel que soit le nombre de pratiques ou de chalands avec lesquels je suis occupée. Quelquefois, ils tirent les marchandises de mes tablettes d'en bas, et les jettent par terre, tout justement peut-être à la place même que l'un d'eux vient d'arroser. Mon amie ramasse l'étoffe et s'écrie : « Ah! le méchant petit garnement; mais cependant il n'y a pas grand mal, ce n'est qu'un peu mouillé; » et elle la remet sur la tablette. Quelquefois, ils atteignent mon tonneau de clous, derrière le comptoir, et se divertissent, à mon grand chagrin, à mêler mes clous d'un sou, de deux sous, de trois sous. Je cherche à cacher mon humeur autant qu'il m'est possible, et de l'air le plus calme je me mets en devoir de les rassortir. Elle s'écrie : « Ne prends pas cette peine, voisine; laisse les jouer un peu; je mettrai tout en place avant de partir. » Mais les choses ne sont jamais si bien remises en ordre qu'il ne me reste grandement à faire, lorsque je me trouve seule. Ainsi, monsieur, j'ai tout l'ennui et la déplaisance des enfants, sans avoir le plaisir d'être leur mère; et ils sont maintenant si accoutumés à être chez moi qu'ils ne sauraient être contents ailleurs. Si elle avait été assez bonne pour réduire ses visites à dix par jour, seulement d'une demi-heure chacune, j'aurais été satisfaite; mais encore ce matin, ils m'ont tellement tourmentée que je ne puis les endurer plus longtemps; car, pendant que la mère me faisait vingt questions oiseuses, le plus petit des enfants attrapa mes clous, et se divertit à les jeter tous avec bruit sur le plancher, tandis que l'autre faisait un si terrible vacarme sur le comptoir avec un marteau que j'en devins à moitié folle. J'étais alors occupée à me faire un nouvel assortiment de barbes de bonnets; mais, dans l'agitation et le tumulte, je les taillai tout de travers, et gâtai tout à fait une pièce de mousseline de première qualité. Je vous en prie, monsieur, dites-moi ce que je dois faire, et parlez un peu dans votre prochaine lettre contre ces visiteurs si peu raisonnables : je ne voudrais pourtant pas, pour beaucoup, la voir brouillée avec moi, car j'aime sincèrement elle et ses enfants, autant, je pense, qu'il est possible à une voisine. Mais je voudrais l'amener à considérer qu'elle en use avec moi sans miséricorde, quoique je n'attribue ses importunités qu'à un manque de réflexion. J'ai vingt choses encore à vous dire... O Dieu! la voici encore : il faut que j'en reste là. »

PATIENCE.

Ce n'est point à dire qu'il faille exagérer la leçon renfermée dans les plaintes de M[lle] Patience, et que les enfants qui la liront devront, passant d'un excès à un autre, tomber du sans-façon dans la timidité la plus absolue. Il faut en tout de la modération. Si les petits bonshommes qui, dans les visites qu'ils font en compagnie de leurs parents, parlent à tort et à travers, coupent la conversation des grandes personnes, mettent tout sans dessus dessous, suivant que leur caprice les y pousse, si de pareils fléaux sont insupportables, les enfants qui, en présence d'étrangers, restent comme stupides, sans pouvoir répondre aux questions les plus simples, ne sont guère moins désagréables que les premiers. L'enfant bien élevé ne doit être ni un muet ni un tapageur; il doit partout se montrer simple et naturel et ne gêner les gens ni par un aplomb qui ne convient pas à son âge, ni par un silence et une froideur qui ne sauraient être dans son caractère.

P.-J. STAHL.

LE ROI DES PINGOUINS

DRAME BOUFFE EN DEUX ACTES ET TRENTE-QUATRE TABLEAUX
AVEC UN PROLOGUE ET DEUX ÉPILOGUES.

ACTE DEUXIÈME

Le même théâtre représente la même chambre, ornée de la même chaise et du même petit miroir; même porte à droite, même porte à gauche, même porte au fond.

Nini tient un bouquet et répète un compliment qu'elle doit réciter à M. Boniface, dont c'est la fête. Coco regarde en dessous le beau bouquet.



M. Boniface entre en scène; Nini lui saute au cou et l'embrasse.



Nini, après avoir déposé une couronne sur la tête de M. Boniface, se pose devant lui et déclame.

NINI.

Puisque aujourd'hui c'est la Saint-Boniface,
Cher ami de papa, permets que je t'embrasse,
En t'exprimant les vœux que fait mon cœur
Pour que le ciel te comble de bonheur.



M. BONIFACE, attendri.

Qui a fait cette poésie-là ?

NINI, avec modestie.

C'est moi, m'sieu Boniface.

M. BONIFACE.

Toi, ma mignonne ! Mais c'est charmant ! (Il l'embrasse avec effusion.



M. BONIFACE.

Et toi, Coco, est-ce que tu ne me dis rien pour ma fête ?

COCO, avec orgueil.

Moi, j'ai appris une fable.

M. BONIFACE.

Eh bien, récite-moi ta fable.

COCO, *chantant.*

La cigale ayant chanté tout l'été... tout l'été... tenait en son bec un fromage... qui... un fromage... dont les pieds touchaient à l'empire des morts...

M. BONIFACE.

Allons, je crois que tu t'embrouilles; ta mémoire trahit ta bonne volonté. Mais c'est égal, je ne veux pas être trop difficile aujourd'hui, et je vais vous faire à chacun une surprise. (Il sort et rentre, apportant une brioche et le polichinelle.) — (A part.) C'est le cas de placer le polichinelle de ce bon Pingouin. (Haut.) Tiens, Nini, voilà une fameuse brioche, et à toi, Coco, ce polichinelle : il s'appelle Pif-Paf. Ménage-le bien; car tu n'en auras jamais un pareil. (Il se frotte les mains.)



Nini dépose sa brioche sur la chaise et sort avec M. Boniface. Soudain Coco se jette sur la brioche et la dévore jusqu'à la dernière miette.

Pif-Paf, témoin de sa gloutonnerie, lui exprime son mécontentement par un geste qui va droit au cœur de Coco.



M. Boniface rentre avec Nini; Nini cherche d'un œil inquiet sa brioche.

M. BONIFACE.

Eh bien, Coco, tu ne joues donc pas?

COCO, d'un ton bourru.

Je n'aime pas mon *Porichinelle!*

M. BONIFACE.

D'abord on dit Polichinelle et non *Porichinelle.*

COCO.

Je ne peux pas dire Polichinelle.

M. BONIFACE.

Et pourquoi n'aimes-tu pas Pif-Paf?

COCO.

Parce qu'il m'a battu... oui, battu! Il est vivant.

M. BONIFACE.

Pas possible!

MINI, avec des larmes dans la voix.

Ma brioche! Je veux ma brioche, moi!

COCO, avec impudence.

C'est Pif-Paf qui l'a mangée!

A peine Coco a-t-il articulé ce mensonge, que Pif-Paf lui saute sur la tête comme un singe et lui tire les cheveux avec énergie.

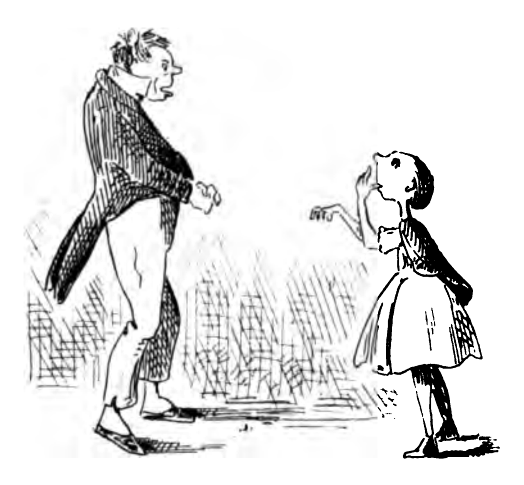


M. BONIFACE, à part.

Voilà un polichinelle vraiment merveilleux! Ce Pingouin serait-il magicien?

Coco s'empresse de quitter la scène pour mettre un terme à celle que lui fait son ami Pif-Paf. Ce dernier s'attache à lui avec obstination.

Nini, voyant que décidément il ne lui reste rien de sa brioche, se résigne à la pleurer. M. Boniface, ému, essaye en vain de la consoler.



L'orchestre s'abandonne aux plus audacieuses conceptions.

Flipote accourt sur la scène, en agitant les bras avec toute l'éloquence de l'effroi.



M. BONIFACE, tiré de sa rêverie.

Hé! Flipote, qu'y a-t-il encore?

FLIPOTE.

Ah! monsieur, les bras m'en tombent.

M. BONIFACE.

On ne le dirait pas, car vous les jetez au plafond.

FLIPOTE.

Ouf! j'en ai le cœur tout en compote.

M. BONIFACE.

Enfin qu'y a-t-il?

FLIPOTE.

Figurez-vous que M. Coco était en train de lancer de l'eau sur la tête des passants par la fenêtre de la cuisine, lorsque son polichinelle s'est jeté sur lui et lui a tiré les oreilles tant et si fort que c'était une bénédiction.

M. BONIFACE, inquiet.

Diable! Ce polichinelle va un peu loin... Serait-il enragé?

Le trop sensible M. Boniface se dispose à voler au secours de Coco; mais Coco lui-même paraît, traînant derrière lui son polichinelle affreusement détérioré.

Coco semble très-animé; il secoue Pif-Paf avec rage et le met en pièces.



M. Boniface enfonce ses bras dans les poches de son pantalon et paraît réfléchir profondément. Nini menace de se changer en borne-fontaine. Flipote est anéantie.



Le Roi des Pingouins apparaît; il tient à la main un martinet.



LE ROI DES PINGOUINS.

Monsieur Boniface, décidément votre monsieur Coco est un polisson.

M. BONIFACE.

Ah! monsieur, à qui le dites-vous?

LE ROI DES PINGOUINS.

Ce n'est pas seulement pour vous apprendre cette fâcheuse nouvelle que j'ai quitté mon royaume de Pingouinie. Mais M. Coco est incorrigible : il faut que j'en fasse un exemple terrible, afin d'épouvanter tous les enfants paresseux, menteurs et gourmands, des temps présents et futurs.

M. BONIFACE, suppliant.

Ah! monsieur le Pingouin, je conjure Votre Majesté de ne pas être trop dure pour Coco : il est jeune, il s'amendera... N'est-ce pas, Coco?

COCO, pleurant.

Oui! oui!



LE ROI DES PINGOUINS, avec gravité.

Soit! M. Coco ne vous sera pas ravi; mais il faut qu'il soit corrigé.

M. BONIFACE.

Ah! si vous parveniez à le changer!...

LE ROI DES PINGOUINS.

C'est précisément mon intention.

Il s'approche de Coco, lui fait sur la tête des signes étranges, et change la susdite tête en une tête d'âne.



Pendant l'opération, Flipote et Nini ont plongé leurs douleurs et leurs visages dans leurs mouchoirs respectifs. M. Boniface prend Coco par la main et le conduit devant le miroir.

M. BONIFACE.

Qu'est-ce que je t'avais dit? Que tu ne serais jamais qu'un âne!

LE ROI DES PINGOUINS.

Si Coco revient à de meilleurs sentiments, peut-être un jour je lui pardonnerai et, ce jour-là, je lui rendrai sa tête. (Il disparaît.)

M. Boniface le reconduit poliment. Nini et Flipote, abîmées dans la douleur, osent à peine contempler la métamorphose de Coco. Celui-ci, pour faire preuve de docilité et se conformer à sa nouvelle position sociale, essaye de brouter un débris de plante tombé de la poche du Roi des Pingouins.



**L'orchestre, pour caractériser la situation, fait entendre une dernière note d'une formidable solennité.
La toile tombe.
Tout redevient silence et mystère!...**



PREMIER ÉPILOGUE

Quelque temps après, le jeune Coco, ayant mieux appris ses leçons, et témoignant chaque jour un sincère repentir de sa mauvaise conduite passée, perdit sa tête d'âne, laquelle n'était autre chose qu'une tête de carton. C'était son oncle qui, pour le corriger, s'était déguisé en Roi des Pingouins, à l'insu même de M. Boniface.



DEUXIEME ÉPILOGUE

Le mois est passé; M. Besnard revient de ses voyages.



M. BESNARD, à Coco.

Avez-vous été bien sage?

COCO, avec franchise.

Non, papa, non, pas en commençant; mais ensuite cela a mieux été. Demande à M. Boniface, demande à Nini, demande à Flipote.

NINI, FLIPOTE et M. BONIFACE, en chœur.

Oui, oui, notre Coco est bien gentil à présent.

M. BONIFACE.

Il sait toujours bien ses leçons, et il n'a pas déchiré une seule page de sa quarantième grammaire.

NINI.

Il ne m'a pas battue une seule fois depuis la dernière fois.

FLIPOTE.

Il n'a rien cassé dans ma cuisine, et il n'a pas eu une seule indigestion depuis quinze jours.

COCO.

Ah! papa, tu verras, tu verras! Je suis corrigé.

M. BESNARD.

Que Dieu t'entende!

(La toile tombe définitivement.)

FIN.

Textes et vignettes par A. HUMBERT.

LE ROBINSON SUISSE

(Vignettes par YAN' DARGENT.)



« Eh bien, mon cher Fritz, lui dis-je, à quoi penses-tu utiliser ta carapace?

— Moi, père, répondit-il, j'en ferai un bassin que je me propose de placer près du ruisseau, et où maman aura toujours de l'eau fraîche à sa disposition.

— A la bonne heure! m'écriai-je, voilà un projet d'une utilité générale, et qui doit être exécuté aussitôt que nous aurons de la terre glaise.

— De la terre glaise! s'écria Jacques, j'en ai fait ce matin un gros tas sous les racines d'un arbre voisin.

— Tant mieux, dis-je, mais où l'as-tu prise?

— Il l'a rapportée de la colline, se hâta de répondre ma femme, et il avait même sali ses habits à ce point que j'ai été obligée de faire une lessive complète.

— Ce n'est pas ma faute, mère, répliqua l'étourdi; le sol était si glissant, que je suis tombé, et c'est même à ma chute que je dois la découverte de la terre glaise.

— C'est une autre affaire, dit la mère; à t'entendre ce matin, j'aurais cru que tu la devais moins au hasard qu'à tes recherches expresses.

— Quand le bassin sera installé, dit Ernest en prenant son petit air doctoral, je veux y tremper des racines que j'ai trouvées aujourd'hui, et qui me paraissent être une espèce de rave ou de raifort. La plante ressemble plus à un arbuste qu'à une herbe; je n'ai pas osé la goûter, bien que notre truie en eût mangé sans difficulté.

— Tu as agi avec prudence, mon fils. Je ne saurais trop vous répéter à tous que tel aliment qui est nuisible à l'homme peut convenir à certains animaux. Montre-moi

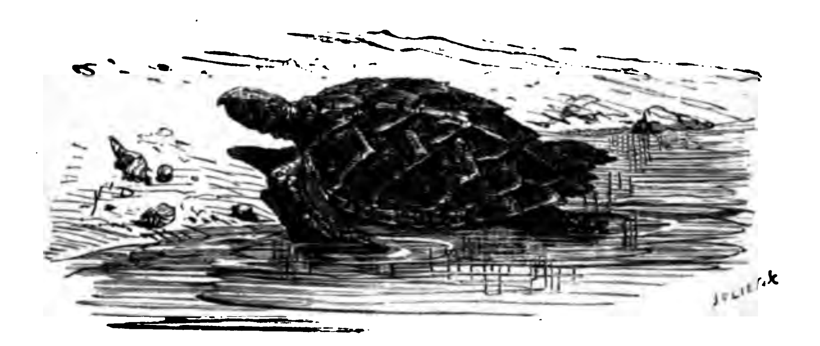
ces racines et dis-moi comment tu les as eues.

— Comme je rôdais aux alentours, répondit-il, je vis la truie qui fouillait le sol près d'un buisson; je me suis approché, et je l'ai trouvée en train de dévorer de grosses racines dont je me suis emparé, et que je vais t'aller chercher. »

Quand je les eus examinées attentivement, « si je ne me trompe, lui dis-je, tu as fait là une précieuse trouvaille, qui, jointe à celle des pommes de terre, pourrait nous préserver à jamais de la famine. Je crois reconnaître dans ces racines celles du manioc avec lesquelles, dans les Indes occidentales, on fait une espèce de pain, nommé cassave. Mais, pour être employées à cet usage, il faut que ces racines subissent une préparation qui leur enlève la substance vénéneuse qu'elles renferment. »

Cette conversation ne nous empêchait pas de travailler au déchargement du traîneau.

Je me remis en route avec mes enfants



pour aller chercher une deuxième charge avant la tombée de la nuit. La mère resta, — en compagnie de François, qui ne dédaignait pas le rôle de marmiton, dans lequel il avait toujours quelque petite aubaine, — pour préparer le souper. Je leur dis que, pour prix de nos fatigues, nous comptions qu'ils allaient nous traiter royalement, grâce à la chair de tortue.

Pendant le trajet, Fritz me demanda si notre tortue n'était pas de l'espèce precieuse dont l'écaille sert à faire des tabatières et des objets d'art, et si ce ne serait pas dommage de l'employer à un bassin.

Je lui appris alors que la tortue dont il voulait parler se nomme caret, que sa chair n'est point bonne à manger; et je lui fis part de ce que je savais des moyens qu'on emploie pour enlever la partie supérieure de l'écaille, qui est transparente et qui reçoit un magnifique poli.

Arrivés près du radeau, la claie fut chargée d'une foule d'objets, entre autres du moulin à bras qui me sembla, à cause de la découverte du manioc, de la plus grande utilité.

Quand nous arrivâmes à Falkenhorst, je vis ma femme venir au-devant de moi en souriant.

« Tu as eu deux jours de pénible travail, me dit-elle; je veux, pour te fortifier, t'offrir une boisson que tu ne pensais pas trouver ici; viens voir où se trouve cette source bienfaisante. »

Je suivis ma femme et j'aperçus, au pied d'un petit figuier, un tonneau à demi enfoncé dans la terre et recouvert de branches touffues.

« J'ai pêché cela aujourd'hui le long du rivage, dit-elle. Ernest pense que c'est du vin des Canaries; je souhaite pour toi qu'il ait raison. »

Je fis un trou au tonneau, et, au moyen d'un chalumeau de paille, je reconnus qu'Ernest ne s'était pas trompé. Aussitôt une douce chaleur pénétra tout mon être.

Pendant que je remerciais ma femme, les enfants m'entourèrent, me priant de leur laisser goûter ce précieux nectar. Je le leur permis; mais ils se montrèrent si avides, que je fus obligé de supprimer le jeu du chalumeau, auquel ils prenaient un goût trop vif. Je crus devoir les gronder. J'avais peur que ce vin trop généreux ne leur montât à la tête.

A cette réprimande, ils se retirèrent confus; je les tirai de leur confusion en leur ordonnant de m'aider à hisser sur l'arbre, à l'aide de poulies, les matelas que nous avions rapportés du vaisseau.

Cette besogne achevée, ma femme nous invita à venir souper. La tortue de Fritz, bien accommodée, fut fêtée par tous. « C'est bien vilain cette grosse bête-là, disait le petit François en s'étendant sur son matelas, et se frottant les yeux, mais c'est joliment bon, hein, Jacques? »

Jacques dormait déjà; nos matelas produisaient leur effet.

XII.

TROISIÈME VOYAGE AU VAISSEAU. LES PINGOUINS.

Les deux embarcations que nous avions simplement amarrées à la côte me causant quelque inquiétude, je me levai avant le jour afin d'aller les visiter. Toute ma famille dormait du plus profond sommeil. Je descendis doucement de l'arbre et trouvai les dogues fort bien réveillés, qui se mirent à gambader autour de moi, à me fêter, comme s'ils eussent compris que j'avais décidé de faire une excursion. Le coq et les poules, battant joyeusement des ailes, quittaient leur perchoir. Les chèvres broutaient déjà l'herbe fraîche. L'âne, que j'avais résolu d'emmener, était nonchalamment étendu. A son grand déplaisir, je le fis lever, et je l'attelai seul à la claie, ne voulant pas fatiguer la vache avant qu'elle eût donné son lait; et, accompagné des deux chiens, je me dirigeai vers la côte.

Je trouvai en bon état mes deux embarcations laissées à sec par la marée, qui était basse en ce moment. Je chargeai modérément notre baudet, afin de ménager ses forces, qui devaient être encore utilisées dans la journée, et afin d'être plus tôt de retour à Falkenhorst. Quel fut mon étonnement, en arrivant auprès de l'arbre, de ne trouver encore personne sur pied, quoique le soleil fût déjà haut! Je me mis à frapper avec un bâton sur des ustensiles de cuivre, et à produire, par conséquent, un tintamarre capable de faire croire à une invasion de sauvages.

Bientôt je vis paraître sur la galerie de l'arbre la tête de ma femme, qui semblait toute confuse de s'être oubliée ainsi. Comme je montais auprès d'elle :

« C'est, dit-elle, la puissance magique des matelas qui m'a retenue si longtemps. Nos pauvres enfants l'éprouvent aussi, car ils peuvent à peine ouvrir les yeux. »

En effet les petits dormeurs bâillaient, s'étiraient et ne paraissaient guère disposés à quitter le lit.

« Debout! debout! criai-je d'une voix forte. Pas de paresse, chers petits! »

Fritz se leva le premier, Ernest vint après tous les autres, et son air disait assez combien il regrettait sa couche.

« Est-il possible, lui dis-je, que tu sois paresseux à ce point de te laisser devancer par le petit François?

— Oh! fit-il en levant ses bras engourdis, c'est si agréable de se rendormir quand on a été éveillé! Je voudrais qu'on m'éveillât tous les matins deux heures avant le jour pour éprouver la douce sen-

sation de me laisser aller de nouveau au sommeil.

— Quel raffinement de paresse! m'écriai-je. Si tu t'abandonnes ainsi à l'indolence, mon pauvre enfant, tu deviendras un homme sans force et sans courage. »

Comme je le vis faire un effort sur lui-même pour secouer un reste d'engourdissement, je n'en dis pas davantage.

Dès que tout le monde fut réuni, ce fut un concert sur la vertu des matelas; décidément les hamacs avaient tort. On déjeuna à la hâte, et, après le déjeuner, nous nous rendîmes au rivage afin d'achever le charroi des objets que nous y avions laissés.

Deux voyages furent faits en très-peu de temps, et comme je vis que la marée montante commençait à atteindre nos bâtiments, je résolus d'en profiter pour conduire nos embarcations dans la baie de la Délivrance, où elles seraient bien mieux en sûreté que sur la plage de Falkenhorst.

Je renvoyai ma femme et ses trois jeunes fils, et j'attendis avec Fritz, dans notre bateau de cuves, que l'eau l'eût mis entièrement à flot.

Cependant maître Jacques, qui s'était attardé sur le rivage, nous regardait d'un œil d'envie; je mis le comble à ses désirs en le prenant avec nous.

Bientôt les vagues nous soulevèrent, et, me laissant séduire par le beau temps, au lieu de diriger l'embarcation vers la baie de la Délivrance, je cinglai encore une fois vers le navire. Mais lorsque nous y arrivâmes, il était trop tard pour entreprendre un chargement important ou volumineux.

Nous parcourûmes néanmoins le vaisseau dans toutes les directions, afin de réunir quelques objets et de ne pas nous en retourner à vide.

Bientôt je vis revenir Jacques, traînant une brouette, et se réjouissant de pouvoir



à l'avenir transporter sans fatigue d'assez lourds fardeaux.

Fritz m'apprit qu'il avait découvert, enfermée dans une cloison de planches, une pinasse démontée [1] avec tous ses agrès et même deux petits canons.

Cette nouvelle me causa une vive joie; j'abandonnai tout pour m'assurer de la vérité du fait. Fritz ne s'était pas trompé; mais je vis aussi que nous aurions un travail immense à faire pour mettre cette embarcation à la mer.

Cette rude besogne fut donc renvoyée à un autre jour; il fallut se contenter pour le moment d'emporter quelques ustensiles de ménage, tels que chaudières, plats de fer, assiettes, verres, etc., etc. Je joignis à ces objets un certain nombre de râpes à tabac, une meule, un nouveau baril de poudre, un autre de pierres à fusil. Non-seulement la brouette de Jacques ne fut point oubliée, mais nous en prîmes plusieurs autres dont la découverte nous fut fort agréable. Il nous fallut embarquer tout cela à la hâte, afin de n'être pas surpris au retour par le vent de terre qui s'élevait chaque soir.

Pendant que nous ramions vers la côte, nous aperçûmes debout sur le rivage une troupe de petites créatures qu'on aurait dites vêtues de blanc, qui paraissaient nous regarder avec curiosité, et qui parfois

1. Espèce de petit navire avec une poupe carrée.

même semblaient nous tendre fraternellement les bras.

« Serions-nous dans le pays des Pygmées? dis-je à Jacques en riant.

— Ou dans celui des Lilliputiens? s'écria Jacques.

— Je crois, dit Fritz, que nous avons tout bonnement devant nous un régiment d'oiseaux, car j'aperçois leurs becs, et ce que nous avons pris pour des bras n'est sans doute autre chose que leurs ailes.

— Tu as raison, mon enfant; ces prétendus êtres fantastiques sont des pingouins ou manchots. Ces oiseaux nagent fort bien, mais la nature leur a donné des ailes si courtes, comparativement à la grosseur de leur corps, et des pattes si mal conformées pour la marche, qu'il est pres-



que toujours facile de les approcher, quand on les surprend à terre. D'ailleurs ils sont d'une indolence telle, que même à l'approche des hommes, ils se dérangent à peine. »

Quand nous ne fûmes qu'à quelques brasses du rivage, Jacques sauta tout à coup dans l'eau armé d'une de nos rames, et avant que les pingouins se fussent émus de son arrivée, il en avait atteint et renversé plusieurs. Les autres, trouvant qu'on les saluait un peu trop brutalement, plongèrent tous à la fois comme à un commandement et disparurent.

Ceux qui n'étaient qu'étourdis par l'agression de Jacques furent liés et déposés par nous sur le rivage.

L'heure était trop avancée pour que nous pussions entreprendre le déchargement de nos bateaux. Nous mîmes seulement sur des brouettes les pingouins et les râpes à tabac, quelques ustensiles de cuisine, et ce fut presque en courant que nous regagnâmes Falkenhorst, où, comme toujours, notre arrivée causa la joie la plus vive. Nos dogues nous annoncèrent par leurs aboiements. La mère fut ravie de la découverte des brouettes, dont le chargement fut curieusement passé en revue. Les râpes à tabac excitèrent quelques petits sourires moqueurs que je feignis de ne pas remarquer; puis chacun examina avec surprise les pingouins, dont plusieurs avaient déjà repris leurs sens. Je les fis lier à nos

canards et à nos oies pour les habituer à la vie de basse-cour.

Notre vigilante ménagère me montra, à son tour, une bonne provision de pommes de terre et de racines de manioc, qui avait été ramassée pendant mon absence. Puis le petit François me dit d'un air de mystère :

« Père, comme tu serais surpris si nous récoltions bientôt du maïs, des courges, des melons et de l'avoine! Maman en a planté beaucoup là-bas.

— Petit bavard! s'écria ma femme, pourquoi m'as-tu trahie? Je me faisais tant de joie de surprendre ton père!

— Je te remercie de ton attention, ma chère amie, lui dis-je en l'embrassant, mais où as-tu trouvé toutes ces semences?

— Encore mon sac enchanté! » répondit-elle en souriant et en regardant ses fils qui, cette fois-ci, ne s'avisèrent plus de contester le mérite de la prévoyance maternelle. « Vous voyant constamment occupés de vos éternels voyages au vaisseau, j'ai pensé que vous n'auriez pas le temps de créer un jardin potager. C'est pourquoi je me suis mise à la besogne. J'ai choisi pour cela le champ des pommes de terre, et il m'a suffi, pour opérer la transformation, de substituer à chaque plante que nous arrachions quelques-unes des graines que j'avais. »

Je la félicitai de cette excellente idée, et Fritz crut lui faire grand plaisir en s'empressant de lui annoncer la découverte de la pinasse. Mais nos voyages en mer causaient à ma femme de trop réelles alarmes pour qu'elle pût se réjouir à l'idée que nous aurions un moyen de plus d'en tenter de nouveaux.

Toutefois elle se rendit un peu quand je lui eus démontré que, puisque ces voyages devaient être faits, il y avait pour nous moins de danger à courir en les faisant sur un véritable navire que sur nos méchants bateaux de cuves.

La nuit étant venue, je donnai le signal de la retraite en disant à mes fils qu'ils se tinssent prêts à apprendre le lendemain un métier nouveau.

P.-J. Stahl. — E. Muller.

La suite prochainement.

LE BIEN ET LE MAL

Le fameux philosophe oriental Lockman, reçut de son maître un melon amer, qu'il mangea aussitôt tout entier.

« Comment avez-vous pu, dit le maître manger un fruit si détestable?

— J'ai reçu de vous tant de faveurs, répondit Lockman, que ce n'est pas merveille si j'ai mangé une fois dans ma vie un melon amer qui me venait de votre main. »

Cette réponse frappa le maître; il donna sur le champ la liberté à son esclave.

N'est-ce pas avec de tels sentiments que chaque homme devrait accepter la part de souffrances que Dieu lui envoie?

Horne.



LES SERVITEURS DE L'ESTOMAC

NOUVELLES LETTRES A UNE PETITE FILLE SUR LA VIE DE L'HOMME ET DES ANIMAUX

LETTRE XIII. — LES MUSCLES.

(Suite.)

Biceps veut dire en latin : qui a deux têtes. C'est un nom qui s'appliquait aux montagnes dont le sommet fait la fourche, et le Parnasse, pour vous citer un exemple, le fameux Parnasse des Muses et d'Apollon, est dans ce cas-là. Il y a quelque part, dans Ovide ou dans Horace, un vers qui me sonne encore à l'oreille, où il est qualifié de montagne à deux têtes, et ce n'est pas un petit honneur, entre nous, pour le fléchisseur du radius de porter en étiquette un mot qui a servi pour le Parnasse.

Notre biceps fait aussi la fourche au sommet, et de là son nom. Je puis bien vous indiquer la place qu'il occupe — c'est à l'intérieur du bras, sur le côté qui touche la poitrine quand nous portons le coude au corps — mais vous auriez un peu de peine à le suivre avec le doigt dans tout son trajet.

Un des étonnements de celui qui met le pied pour la première fois sur un navire c'est que les matelots puissent se reconnaître, pour leurs manœuvres, dans cette foule de cordages qui s'enchevêtrent en tous sens, et dont chacun correspond à un mouvement déterminé des vergues et des voiles du navire. Si nos muscles ne fonctionnaient pas d'eux-mêmes, au premier appel de la volonté, et s'il nous fallait faire notre choix, comme les matelots, pour trouver le cordage qui correspond à chacun des mouvements que nous voulons exécuter, ce serait une besogne encore bien plus compliquée. Non-seulement ces cordages-là sont enchevêtrés ensemble, comme les autres, mais à de certains endroits ils emmêlent leurs tresses, et se confondent un moment pour reparaître plus loin isolés, de sorte qu'on ne sait plus quelquefois si

l'on a affaire à deux muscles ou à un seul.

C'est ce qui arrive pour le biceps.

Il a pour voisin un adducteur de l'humérus — vous vous rappelez ce mot-là qui a figuré dans la nomenclature générale des muscles, il signifie, je vous l'ai dit déjà : qui tire en dedans. — Cet adducteur s'implante en même temps que lui sur une apophyse de l'omoplate par une aponévrose qui leur est commune. J'espère que voilà une belle collection de mots savants dans une seule petite phrase, et je suis tout fier, savez-vous bien, de pouvoir maintenant la risquer avec vous. Toujours est-il que l'aponévrose en question enveloppe à la fois de ses prolongements les deux muscles dont les fibres se confondent au départ, et qu'ils n'en font qu'un d'abord. Puis l'enveloppe se partage à droite et à gauche, et le faisceau qui appartient au biceps, mis en liberté, s'en va rejoindre le corps du muscle dans lequel il se perd aux environs du tiers supérieur de l'humérus.

Le biceps a deux têtes, avons-nous dit; c'est là sa première, la moins importante, la *courte portion,* comme l'ont appelée les anatomistes. L'autre, la *longue portion*, descend d'un renflement du bord supérieur de la cavité où est logée la tête de l'humérus. Elle s'y attache par un tendon très-long qui se contourne, en façon de ligament, sur la tête de l'humérus, et traverse l'articulation, caché dans un repli de la membrane synoviale, comme dans une sorte de gaîne. Sorti de sa gaine synoviale, ce tendon s'élargit et se transforme insensiblement en un faisceau musculaire, épais et rond, qui côtoie d'abord le faisceau de la courte portion, puis vient s'appliquer contre lui, et finit par l'absorber, comme le Rhône absorbe la Saône à Lyon.

C'est au point de jonction des deux faisceaux, à leur confluent, si nous voulons continuer la comparaison, qu'est la grande épaisseur du muscle. Il descend de là en diminuant toujours vers l'articulation du coude, aux approches de laquelle on le voit dégénérer petit à petit en un tendon, large d'abord, très-mince et comme perdu dans les fibres musculaires, d'où il ne tarde pas à se dégager pour aller se fixer, sous la forme d'un cordon compacte, à une tubérosité du radius.

J'emploie exprès ce mot de tubérosité, qui est ici le mot propre, parce qu'il va me fournir l'occasion de développer, en vous l'expliquant, une des conditions principales qui président à l'action des muscles sur les os.

Tubérosité veut dire : petite bosse, et c'est de là que vient ce nom de tubercules donné aux pommes de terre, qui sont de véritables bosses poussant sur les racines de la plante. Or, ce n'est pas sans raison que le tendon d'en bas du biceps vient s'attacher à cette bosse du radius. Ce n'est pas sans raison non plus que le tendon d'en haut va se fixer sur un renflement, et sa camarade, l'aponévrose de la courte portion, sur une apophyse, qui est une bosse aussi, si vous avez bonne mémoire.

Clouez une corde le long d'une petite poutre posée à terre, et cherchez à l'attirer à vous en appuyant, couchée à plat sur le sol, vos deux pieds contre l'extrémité de la poutre. Vous n'en viendrez jamais à bout, à moins de vous soulever un peu de façon à tirer sur la poutre de haut en bas, et non plus en ligne horizontale. Vous pourrez encore attacher la corde au sommet d'une fiche plantée dans la poutre, et si vous employez les deux moyens à la fois, l'opération ne souffrira plus de difficulté.

Eh bien, vous aurez fait là ce que fait le fléchisseur du radius quand il s'accroche aux renflements de l'os, son point d'appui, pour se soulever un peu, et qu'il attache sa corde au sommet de la petite bosse du radius. Les inégalités nombreuses qu'on observe à la surface des os, et dont j'ai né-

gligé la plupart du temps de vous parler, pour ne pas vous fatiguer de détails accessoires, ces inégalités servent invariablement de points d'attache aux muscles. C'est là si bien leur raison d'être qu'on les trouve constamment proportionnés à la force des muscles qui viennent s'y cramponner. A la seule vue du biceps d'un athlète, grand ou petit, on peut affirmer de confiance que la tubérosité qui reçoit son tendon fait sur le radius une saillie bien plus considérable que chez un individu de même taille, mais dont les muscles sont grêles et sans énergie. Et à son tour, la saillie observée sur un os donne la mesure de la puissance du muscle qui s'y attachait, de sorte que l'anatomiste, pour vous citer un des cas les plus frappants, est en droit de déclarer, sans avoir jamais vu un animal, sur la simple inspection d'un fragment de sa mâchoire, qu'il y avait là des muscles formidables, et qu'on est en présence d'un débris de carnassier. Je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'il faut être fort pour manger les autres : c'est une condition qui saute aux yeux.

Du reste, les saillies dont il vient d'être question seraient trop petites dans bien des cas pour soulever suffisamment les muscles, si l'os à faire mouvoir était placé droit en ligne horizontale avec celui qui sert de point d'appui, comme la poutre le serait avec vous dans la supposition que je faisais tout à l'heure. La nature y a pourvu par un autre moyen. Ici, par exemple, l'humérus et le radius se courbent légèrement en dedans tous les deux, et forment une espèce d'arc dont les deux moitiés ne se rejoignent pas en droite ligne. Cette double courbure existe aussi dans les os de la cuisse et de la jambe; mais j'ai attendu pour vous la signaler le moment de vous en dire le pourquoi.

Et voilà surtout, chère enfant, ce qu'il y a d'admirable dans l'étude de la nature, c'est qu'à mesure qu'on avance, la lumière s'y fait toujours davantage, et que les points qui restaient dans l'ombre s'éclairent les uns après les autres à chaque pas nouveau qu'on fait. Là, rien n'est livré au hasard. Pas un caprice apparent dont l'explication n'arrive à son heure. Pas un atome de substance qui ne soit envoyé par une loi intelligente à la place qu'il occupe. Là même où la nature semble s'être réservé le droit de fantaisie, comme avec ces sésamoïdes dont je vous ai raconté les allures irrégulières, la fantaisie a un but. Ces hôtes mystérieux des tendons les aident à leur façon à tirer sur les os, en relevant leurs fibres au-dessus de la ligne horizontale; mais je ne pouvais pas non plus vous donner cette explication-là avant de vous avoir fait connaître les faits auxquels elle se rattache. Quel dommage qu'on ne sache pas tout! On verrait clair partout.

Pour en revenir au biceps, je voudrais bien savoir si vous avez pensé de vous-même à une chose qui devait, il me semble, vous frapper quand je vous ai commencé sa description. Nous avons vu là deux faisceaux musculaires, impossibles à distinguer à leur naissance sous l'aponévrose qui les emmaillotte en un seul paquet; et pourtant ils ont chacun leur destination spéciale, et ce n'est pas le même mouvement qu'ils ont à faire exécuter. Comment ne s'entravent-ils pas mutuellement dans l'exercice de leurs fonctions respectives?

La question serait embarrassante s'il ne se trouvait pas que dans la pratique ces faisceaux travaillent justement ensemble, de façon que presque toujours les deux mouvements se font du même coup par une contraction simultanée. Mettez en jeu l'adducteur de l'humérus pour ramener le bras sur la poitrine, vous verrez que tout naturellement, sans que vous y preniez garde, l'avant-bras s'infléchira sur le bras par une contraction instinctive du biceps. Si, grâce à une intervention de la volonté,

vous portez le bras contre le corps, en maintenant l'avant-bras étendu droit, la gêne et la roideur de ce mouvement commandé vous avertiront bien vite qu'il n'est pas dans les règles. De même, essayez de tirer à vous un objet un peu lourd, en tournant le bras en dehors, c'est-à-dire de contracter les fibres du biceps, en détendant celles de son jumeau, vous vous sentirez bien moins de force que si vous laissiez les deux muscles travailler à l'unisson, et le bras se porter au corps pendant que l'avant-bras se reploie sur lui.

Pour être exact, je dois dire qu'à l'épaule, et sur le haut de la poitrine, il y a d'autres muscles dont les attaches sont à l'humérus, et qui, auxiliaires habituels dans les mouvements dont je viens de parler, les servent ou leur font défaut aussi pour leur part, selon que ces mouvements ont lieu, ou non, dans le sens de leurs contractions. Je vous ai présenté les muscles comme des domestiques grands seigneurs qui ne veulent accepter qu'une seule besogne à la fois. Si grands seigneurs qu'ils soient, ils ne peuvent pas plus que les nôtres s'isoler pour agir, et du haut en bas du corps ils ont besoin que les voisins leur prêtent main forte pour ainsi dire en toute occasion. Il y a entre eux, comme dans toute société organisée, des lois de convenances mutuelles, auxquelles ils ne sauraient se soustraire, sans tomber dans l'impuissance, et nous en avons des exemples à chaque instant. Qu'on donne à exécuter à un homme, même vigoureux, un travail un peu pénible dont il n'a pas l'habitude, sa force semble l'abandonner, et tel qui tiendrait le manche d'une charrue pendant une journée entière, sera mis hors de combat avant d'avoir ramé une heure, s'il n'a jamais touché une rame de sa vie. C'est que le corps, mal au fait des mouvements nouveaux qu'on lui donne à exécuter, ne sait pas prendre dès l'abord les positions convenables pour harmoniser le jeu des muscles qui doivent travailler en même temps. Au lieu de se prêter l'appui mutuel qui fait leur force, ils se trahissent, ou même parfois s'entravent dans leur action, et il n'y a plus alors de vigueur qui tienne. C'est un attelage qui tire à la débandade : les coups de collier des chevaux sont perdus pour la voiture.

JEAN MACÉ.

La suite prochainement.

LE COUCOU ET L'ALOUETTE

« Pourquoi, disait un jour l'Alouette au Coucou,
« Les cigognes qui font de si lointains voyages,
« Qui traversent les mers et sur tous les rivages
« En Égypte, en Hollande, en Perse, Dieu sait où!
« Vont, dit-on, allonger leur cou,
« N'en savent-elles pas, au bout de leurs tournées,
« Un mot de plus que vous et moi ? »
Le Coucou repartit : « Cela provient, je croi,
« De ce qu'elles se sont simplement promenées.
« Elles ont vu beaucoup, mais sans y réfléchir ;
« C'est trop peu pour rien retenir. »

C[te] DE GRAMONT.
(D'après HAGEDORN.)

LES ANGLAIS AU POLE NORD

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS.

(Vignettes par Riou.)

En ce moment, les hommes envoyés par le lieutenant Wall arrivèrent. Ils comprirent tout. Shandon s'avança vers le capitaine et lui dit :

« Monsieur Hatteras, il me semble inutile de se désespérer; nous sommes heureusement à l'entrée du détroit de Barrow, qui nous ramènera à la mer de Baffin!



— Monsieur Shandon, répondit Hatteras, nous sommes heureusement à l'entrée du détroit de Wellington, et il nous conduira au nord!

— Et comment naviguerons-nous, capitaine?

— A la voile, monsieur! Nous avons encore pour deux mois de combustible, et c'est plus qu'il ne nous en faut pendant notre prochain hivernage.

— Vous me permettrez de vous dire, reprit Shandon...

— Je vous permettrai de me suivre à mon bord, monsieur, » répondit Hatteras.

Et, tournant le dos à son second, il revint vers le brick, et s'enferma dans sa cabine.

Pendant deux jours, le vent fut contraire; le capitaine ne reparut pas sur le pont. Le docteur mit à profit ce séjour forcé en parcourant l'île Beechey; il recueillit les quelques plantes qu'une température relativement élevée laissait croître çà et là, sur les rocs dépourvus de neige, quelques bruyères, des lichens peu variés, une espèce de renoncule jaune, une sorte de plante semblable à l'oseille, avec des feuilles larges de quelques lignes au plus, et des saxifrages assez vigoureux.

La faune de cette contrée était supérieure à cette flore si restreinte; le docteur aperçut de longues troupes d'oies et de grues qui s'enfonçaient dans le nord; les perdrix, les eider-ducks d'un bleu noir, les chevaliers, sorte d'échassiers de la classe des scolopax, des northern divers, plongeurs au corps très-long, de nombreux ptarmites, espèce de gelinottes fort bonnes à manger; les dovekies avec le corps noir, les ailes tachetées de blanc, les pattes et le bec rouges comme du corail, les bandes criardes de kitty-wakes, et les gros loons au ventre blanc, représentaient dignement l'ordre des oiseaux. Le docteur fut assez heureux pour tuer quelques lièvres gris qui n'avaient pas encore revêtu leur blan-

che fourrure d'hiver, et un renard bleu que Duk força avec un remarquable talent. Quelques ours, habitués évidemment à redouter la présence de l'homme, ne se laissèrent pas approcher, et les phoques étaient extrêmement fuyards, par la même raison sans doute que leurs ennemis les ours. La baie regorgeait d'une sorte de buccin fort



agréable à déguster. La classe des animaux articulés, ordre des diptères, famille des culicides, division des némocères, fut représentée par un simple moustique, un seul, dont le docteur eut la joie de s'emparer après avoir subi ses morsures. En qualité de conchyliologue, il fut moins favorisé, et il dut se borner à recueillir une sorte de moule et quelques coquilles bivalves.



CHAPITRE XXI.

LA MORT DE BELLOT.

La température, pendant les journées du 3 et du 4 juillet, se maintint à cinquante-sept degrés (+ 14° centig.); ce fut le plus haut point thermométrique observé pendant cette campagne. Mais le jeudi 5, le vent passa dans le sud-est et fut accompagné de violents tourbillons de neige. Le thermomètre tomba dans la nuit précédente de vingt-trois degrés. Hatteras, sans se préoccuper des mauvaises dispositions de l'équipage, donna l'ordre d'appareiller. Depuis treize jours, c'est-à-dire depuis le cap Dundas, le *Forward* n'avait pu gagner un nouveau degré dans le nord; aussi le parti représenté par Clifton n'était pas satisfait; ses désirs, il est vrai, se trouvèrent d'accord en ce moment avec la

résolution du capitaine de s'élever dans le canal Wellington, et il ne fit pas de difficultés pour manœuvrer.

Le brick ne parvint pas sans peine à mettre à la voile; mais, ayant établi dans la nuit sa misaine, ses huniers et ses perroquets, Hatteras s'avança hardiment au milieu des trains de glace que le courant entraînait vers le sud. L'équipage se fatigua beaucoup dans cette navigation sinueuse, qui l'obligeait souvent à contre-brasser la voilure.

Le canal Wellington n'a pas une très-grande largeur; il est resserré entre la côte du Devon septentrional à l'est, et l'île Cornwallis à l'ouest; cette île passa longtemps pour une presqu'île. Ce fut sir John Franklin qui la contourna, en 1846, par sa côte occidentale, en revenant de sa pointe au nord du canal.

L'exploration du canal Wellington fut faite, en 1851, par le capitaine Penny, sur les baleiniers *lady Franklin* et *Sophie;* l'un de ses lieutenants, Stewart, parvenu au cap Beecher, par 76° 20′ de latitude, découvrit la mer libre. La mer libre! Voilà ce qu'espérait Hatteras.

« Ce que Stewart a trouvé, je le trouverai, dit-il au docteur, et alors je pourrai naviguer à la voile vers le pôle.

— Mais, répondit le docteur, ne craignez-vous pas que votre équipage?...

— Mon équipage! » dit durement Hatteras.

Puis, à voix basse :

« Pauvres gens! » murmura-t-il, au grand étonnement du docteur.

C'était le premier sentiment de cette nature que celui-ci surprenait dans le cœur du capitaine.

« Mais non, reprit ce dernier avec énergie, il faut qu'ils me suivent! Ils me suivront! »

Cependant, si le *Forward* n'avait pas à craindre la collision des ice-streams encore espacés, il gagnait peu dans le nord, car les vents contraires l'obligèrent souvent à s'arrêter. Il dépassa péniblement les caps Spencer et Innis, et le 10, le mardi, le soixante-quinzième degré de latitude fut enfin franchi, à la grande joie de Clifton.

Le *Forward* se trouvait à l'endroit même où les vaisseaux américains le *Rescue* et l'*Advance*, commandés par le capitaine de Haven, coururent de si terribles dangers. Le docteur Kane faisait partie de cette expédition; vers la fin de septembre 1850, ces navires, enveloppés par une banquise, furent rejetés avec une puissance irrésistible dans le détroit de Lancastre.

Ce fut Shandon qui raconta cette catastrophe à James Wall devant quelques-uns des hommes du brick.

« L'*Advance* et le *Rescue*, leur dit-il, furent tellement secoués, enlevés, ballottés par les glaces, qu'on dut renoncer à conserver du feu à bord; et cependant la température tomba jusqu'à dix-huit degrés au-dessous de zéro! Pendant l'hiver tout entier, les malheureux équipages furent retenus prisonniers dans la banquise, toujours préparés à l'abandon de leur navire, et pendant trois semaines ils n'ôtèrent même pas leurs habits! Ce fut dans cette situation épouvantable qu'après une dérive de mille milles [1], ils furent drossés jusque dans le milieu de la mer de Baffin! »

On peut juger de l'effet produit par ces récits sur le moral d'un équipage déjà mal disposé.

Pendant cette conversation, Johnson s'entretenait avec le docteur d'un événement dont ces parages avaient été le théâtre; le docteur, suivant sa demande, le prévint du moment précis auquel le brick se trouvait par 75° 30′ de latitude.

« C'est là! c'est bien là! s'écria Johnson. Voilà cette terre funeste! »

1. Plus de 400 lieues.

Et, en parlant ainsi, les larmes venaient aux yeux du digne maître d'équipage.

« Vous voulez parler de la mort du lieutenant Bellot, lui dit le docteur.

— Oui, monsieur Clawbonny, de ce brave officier de tant de cœur et de tant de courage!

— Et c'est ici, dites-vous, que cette catastrophe eut lieu?

— Ici même, sur cette partie de la côte du North-Devon! Oh! il y a eu dans tout cela une très-grande fatalité, et ce malheur ne serait pas arrivé, si le capitaine Pullen fût revenu plus tôt à son bord!

— Que voulez-vous dire, Johnson?

— Écoutez-moi, monsieur Clawbonny, et vous verrez à quoi tient souvent l'existence. Vous savez que le lieutenant Bellot fit une première campagne à la recherche de Franklin, en 1850?

— Oui, Johnson, sur le *Prince-Albert*.

— Eh bien, en 1853, de retour en France, il obtint la permission d'embarquer sur le *Phénix*, à bord duquel je me trouvais en qualité de matelot, sous le capitaine Inglefield. Nous venions avec le *Breadalbane* transporter des approvisionnements à l'île Beechey.

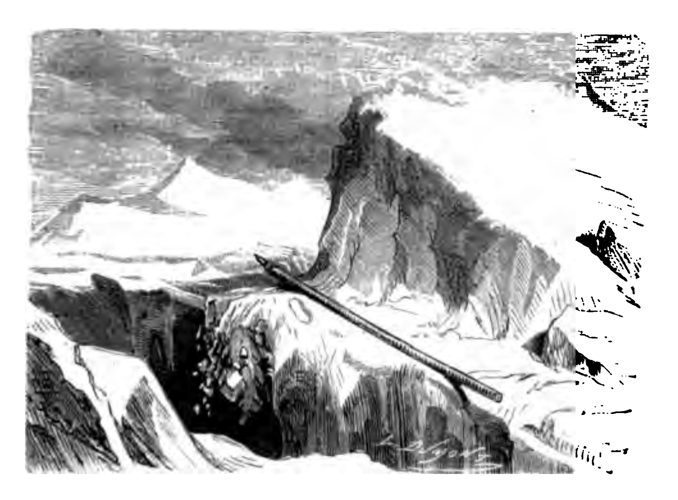
— Ceux-là qui nous ont si malheureusement fait défaut!

— C'est cela même, monsieur Clawbonny. Nous arrivâmes à l'île Beechey au commencement d'août; le 10 de ce mois, le capitaine Inglefield quitta le *Phénix* pour rejoindre le capitaine Pullen, séparé depuis un mois de son navire le *North-Star*. A son retour, il comptait expédier à sir Edward Belcher, qui hivernait dans le canal de Wellington, les dépêches de l'Amirauté. Or, peu après le départ de notre capitaine, le commandant Pullen regagna son bord. Que n'y est-il revenu avant le départ du capitaine Inglefield! Le lieutenant Bellot, craignant que l'absence de notre capitaine ne se prolongeât, et sachant que les dépêches de l'Amirauté étaient pressées, offrit de les porter lui-même. Il laissa le commandement des deux navires au capitaine Pullen, et partit le 12 août avec un traîneau et un canot en caoutchouc. Il emmenait avec lui Harvey, le quartier-maître du *North-Star*, trois matelots, Madden, David Hook et moi. Nous supposions que sir Edward Belcher devait se trouver aux environs du cap Beecher, au nord du canal; nous nous dirigeâmes donc de ce côté, dans notre traîneau, en serrant de près les rivages de l'est. Le premier jour, nous campâmes à trois milles du cap Innis; le lendemain, nous nous arrêtions sur un glaçon, à trois milles à peu près du cap Bowden. Pendant la nuit, claire d'ailleurs comme le jour, la terre étant à trois milles, le lieutenant Bellot résolut d'y aller camper; il essaya de s'y rendre dans le canot de caoutchouc; deux fois une violente brise du sud-est le repoussa; à leur tour, Harvey et Madden tentèrent le passage et furent plus heureux; ils s'étaient munis d'une corde, et ils établirent une communication entre le traîneau et la côte; trois objets furent transportés au moyen de cette corde; mais à une quatrième tentative, nous sentîmes notre glaçon se mettre en mouvement; monsieur Bellot cria à ses compagnons de lâcher la corde, et nous fûmes entraînés, le lieutenant, David Hook et moi, à une grande distance de la côte. En ce moment, le vent soufflait avec force du sud-est, et il neigeait. Mais nous ne courions pas encore de grands dangers, et il pouvait bien en revenir, puisque nous en sommes revenus, nous autres! »

Johnson s'interrompit un instant en considérant cette côte fatale, puis il reprit:

« Après avoir perdu de vue nos compagnons, nous essayâmes d'abord de nous abriter sous la tente de notre traîneau, mais en vain; alors, avec nos couteaux, nous commençâmes à nous tailler une maison

dans la glace. M. Bellot s'assit une demi-heure, et s'entretint avec nous sur le danger de notre situation; je lui dis que je n'avais pas peur. « Avec la protection de « Dieu, nous répondit-il, pas un cheveu ne « tombera de notre tête. » Je lui demandai alors quelle heure il était; il répondit : « Environ six heures et quart. » C'était six heures et quart du matin, le jeudi 18 août. Alors M. Bellot attacha ses livres et dit qu'il voulait aller voir comment la glace flottait; il était parti depuis quatre minutes seulement, quand j'allai, pour le chercher, faire le tour du même glaçon sur lequel nous étions abrités; mais je ne pus le voir, et, en retournant à notre retraite, j'aperçus son bâton du côté opposé d'une crevasse d'environ cinq toises de large, où la glace était toute cassée. J'appelai alors, mais sans réponse. A cet instant le vent



soufflait très-fort. Je cherchai encore autour du glaçon, mais je ne pus découvrir aucune trace du pauvre lieutenant.

— Et que supposez-vous? demanda le docteur ému de ce récit.

— Je suppose que quand M. Bellot sortit de la cachette, le vent l'emporta dans la crevasse, et, son paletot étant boutonné, il ne put nager pour revenir à la surface! Oh! monsieur Clawbonny, j'éprouvai là le plus grand chagrin de ma vie! je ne voulais pas le croire! Ce brave officier, victime de son dévouement! car sachez que c'est pour obéir aux instructions du capitaine Pullen qu'il a voulu rejoindre la terre avant cette débâcle! Brave jeune homme, aimé de tout le monde à bord, serviable, courageux! il a été pleuré de toute l'Angleterre, et il n'est pas jusqu'aux Esquimaux eux-mêmes qui, apprenant du capitaine Inglefield, à son retour de la baie de Pound, la mort du bon lieutenant, ne s'écrièrent en pleurant comme je le fais ici : Pauvre Bellot! pauvre Bellot!

— Mais votre compagnon, et vous, Johnson, demanda le docteur attendri par cette narration touchante, comment parvîntes-vous à regagner la terre?

— Nous, monsieur, c'était peu de chose; nous restâmes encore vingt-quatre heures sur le glaçon, sans aliments et sans feu; mais nous finîmes par rencontrer un champ de glace échoué sur un bas-fond; nous y sautâmes, et, à l'aide d'un aviron qui nous restait, nous accrochâmes un glaçon capable de nous porter et d'être manœuvré comme un radeau. C'est ainsi que nous avons gagné le rivage, mais seuls, et sans notre brave officier! »

A la fin de ce récit, le *Forward* avait dé-

passé cette côte funeste, et Johnson perdit de vue le lieu de cette terrible catastrophe. Le lendemain, on laissait la baie Griffin sur tribord, et, deux jours après, les caps Grinnel et Helpmann; enfin, le 14 juillet, on doubla la pointe Osborn, et, le 15, le brick mouilla dans la baie Baring, à l'extrémité du canal. La navigation n'avait pas été très-difficile; Hatteras rencontra une mer presque aussi libre que celle dont Belcher profita pour aller hiverner avec le *Pionnier* et l'*Assistance* jusqu'auprès du soixante-dix-septième degré. Ce fut de 1852 à 1853, pendant son premier hivernage, car, l'année suivante, il passa l'hiver de 1853 à 1854 à cette baie Baring où le *Forward* mouillait en ce moment.

Ce fut même à la suite des épreuves et des dangers les plus effrayants qu'il dut abandonner son navire l'*Assistance* au milieu de ces glaces éternelles.

Shandon se fit aussi le narrateur de cette catastrophe devant les matelots démoralisés. Hatteras connut-il ou non cette trahison de son premier officier? il est impossible de le dire; en tout cas, il se tut à cet égard.

A la hauteur de la baie Baring se trouve un étroit chenal qui fait communiquer le canal Wellington avec le canal de la Reine. Là, les trains de glace se trouvèrent fort pressés. Hatteras fit de vains efforts pour franchir les passes du nord de l'île Hamilton; le vent s'y opposait; il fallait donc se glisser entre l'île Hamilton et l'île Cornwallis; on perdit là cinq jours précieux en efforts inutiles. La température tendait à s'abaisser, et tomba même, le 19 juillet, à vingt-six degrés (— 4° centigr.); elle se releva le jour suivant; mais cette menace anticipée de l'hiver arctique devait engager Hatteras à ne pas attendre davantage. Le vent avait une tendance à se tenir dans l'ouest et s'opposait à la marche de son navire. Et cependant, il avait hâte de gagner le point où Stewart se trouva en présence d'une mer libre. Le 19, il résolut de s'avancer à tout prix dans le chenal; le vent soufflait debout au brick, qui, avec son hélice, eût pu lutter contre ces violentes rafales chargées de neige, mais Hatteras devait avant tout ménager son combustible; d'un autre côté, la passe était trop large pour permettre de haler sur le brick. Hatteras, sans tenir compte des fatigues de l'équipage, recourut à un moyen que les baleiniers emploient parfois dans des circonstances identiques. Il fit amener les embarcations à fleur d'eau, tout en les maintenant suspendues à leurs palans sur les flancs du navire; ces embarcations étaient solidement amarrées de l'avant et de l'arrière, les avirons furent armés sur tribord des unes et sur bâbord des autres; les hommes, à tour de rôle, prirent place à leurs bancs de rameurs, et durent nager[1] vigoureusement de manière à pousser le brick contre le vent.

Le *Forward* s'avança lentement dans le chenal; on comprend ce que furent les fatigues provoquées par ce genre de travaux; les murmures se firent entendre. Pendant quatre jours, on navigua de la sorte, jusqu'au 23 juin, où l'on parvint à atteindre l'île Baring dans le canal de la Reine.

Le vent restait contraire. L'équipage n'en pouvait plus. La santé des hommes parut fort ébranlée au docteur, et il crut voir chez quelques-uns les premiers symptômes du scorbut; il ne négligea rien pour combattre ce mal terrible, ayant à sa disposition d'abondantes réserves de lime-juice et de pastilles de chaux.

Hatteras comprit bien qu'il ne fallait plus compter sur son équipage; la douceur, la persuasion fussent demeurées sans effet; il résolut donc de lutter par la sévérité, et de se montrer impitoyable à l'occasion; il se défiait particulièrement de Richard

1. Ramer.

Shandon, et même de James Wall, qui cependant n'osait pas parler trop haut. Hatteras avait pour lui le docteur, Johnson, Bell, Simpson; ces gens lui étaient dévoués corps et âme; parmi les indécis, il notait Foker, Bolton, Wolsten, l'armurier, Brunton, le premier ingénieur, qui pouvaient à un moment donné, se tourner contre lui; quant aux autres, Pen, Gripper, Clifton, Waren, ils méditaient ouvertement leurs projets de révolte; ils voulaient entraîner leurs camarades et forcer le *Forward* à revenir en Angleterre.

Hatteras vit bien qu'il ne pourrait plus obtenir de cet équipage mal disposé, et surtout épuisé de fatigue, la continuation des manœuvres précédentes. Pendant vingt-quatre heures, il resta en vue de l'île Baring sans faire un pas en avant. Cependant la température s'abaissait, et le mois de juillet, sous ces hautes latitudes, se ressentait déjà de l'influence du prochain hiver. Le 24, le thermomètre tomba à vingt-deux degrés (— 6° centigr.). La *young-ice*, la glace nouvelle, se reformait pendant la nuit, et acquérait six à huit lignes d'épaisseur; s'il neigeait par-dessus, elle pouvait devenir bientôt assez forte pour supporter le poids d'un homme. La mer prenait déjà cette teinte sale qui annonce la formation des premiers cristaux.

Hatteras ne se méprenait pas à ces symptômes alarmants; si les passes venaient à se boucher, il serait forcé d'hiverner en cet endroit, loin du but de son voyage, et sans même avoir entrevu cette mer libre dont il devait être si rapproché, suivant les rapports de ses devanciers. Il résolut donc, coûte que coûte, de se porter en avant et de gagner quelques degrés dans le nord; voyant qu'il ne pouvait employer ni les avirons avec un équipage à bout de forces, ni les voiles avec un vent toujours contraire, il donna l'ordre d'allumer les fourneaux.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

LE SIFFLET

Quand j'étais un petit garçon de cinq ou six ans, mes parents, un jour de fête, remplirent de sous ma petite poche. Je me dirigeai bien vite vers une boutique où on vendait toutes sortes de jouets fort tentants; mais en chemin je fus charmé du son d'un sifflet que je vis dans les mains d'un autre petit garçon. Je lui offris aussitôt en échange de son sifflet tout mon trésor. Revenu chez moi, je m'en allai sifflant par toute la maison, ravi de mon acquisition, mais fatiguant de ma musique les oreilles de toute la famille. Mes frères, mes sœurs, mes cousines, apprenant à mon retour que j'avais donné tout ce que j'avais pour ce mauvais bruit, me dirent que c'était plus de dix fois sa valeur. Ils me représentèrent ensuite combien de jolies choses j'aurais pu acheter avec le reste de ma monnaie, si j'avais été plus sage, et se moquèrent tellement de ma folie que j'en pleurai de dépit : la réflexion me donna dès lors plus de chagrin que le sifflet ne m'avait donné de plaisir.

Ce petit événement fut cependant plus tard de quelque utilité pour moi. L'impression en resta sur mon âme, et lorsque j'étais tenté d'acheter quelque chose qui ne m'était pas nécessaire, je me disais : « Prends garde de trop donner pour le sifflet, Benjamin ! » et de la sorte j'épargnais mon argent pour un meilleur usage.

BENJAMIN FRANKLIN.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par FRŒLICH. — Texte par un PAPA.



XXV.

Marie, obligée d'aller faire une commission pour sa maman, a attaché bien solidement, avec un grand mouchoir, le petit frère au pied du grand fauteuil rembourré d'un bon oreiller. Avant de sortir, elle recommande au bon chien Wolf d'avoir bien soin de son petit maître. Wolf témoigne par sa contenance recueillie qu'il sera digne de la confiance de Marie.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par FRŒLICH. — Texte par un PAPA.



XXVI.

Dans la joie que lui cause son tête-à-tête
avec son ami Wolf, M. Jujules se démène si bien qu'il coule peu à peu sous son lien :
le voilà maintenant tout de côté; il ne trouve pas la position commode.
Wolf compatit à sa peine
et tâche, par ses regards affectueux, de lui faire prendre patience
en attendant le retour de Marie.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par Frœlich. — Texte par un Papa.



XXVII.

Marie revient, elle trouve Wolf très-agité :
M. Jujules est maintenant sur le dos, le bonnet de travers, les jambes en l'air!
Heureusement Jujules est déjà un peu philosophe,
il n'a pas l'air de trop se déplaire ainsi, Marie en est quitte pour la peur.

La suite prochainement.



HISTOIRE D'UN MOINEAU ET D'UN SERIN

(Vignettes par G. Fath.)

Au commencement de juin, lorsque les jeunes oiseaux ont presque toutes leurs plumes, mais n'ont pas encore appris à voler, c'est une triste chose si, par accident, l'un d'eux tombe du nid. Ce malheur arrive quelquefois quand un nid est trop plein. Cinq ou six petits oiseaux dans un nid pas plus grand qu'une tasse à thé, c'est beaucoup; et il y en a souvent cinq. Nous devons nous rappeler aussi que ces petits êtres sont toujours très-étourdis, très-remuants, très-impatients et très-déraisonnables. Ils s'agitent sans cesse, sautillent à tout propos et se montent à l'envi sur le dos les uns des autres. C'est surtout quand leur maman leur apporte à manger dans son bec que le repos leur paraît impossible.

Il n'y a naturellement pas dans un petit bec assez de nourriture pour que tous en aient à la fois; cependant chacun veut en avoir le premier et tout de suite, et il en est même de vilains et de gourmands, qui essayent d'en attraper une seconde fois avant que leurs frères et sœurs n'en aient eu une première. La bonne mère, qui connaît les défauts de ses enfants, divise avec équité la provision entre eux, afin que chacun puisse en avoir un peu. C'est cette équité même que ne comprennent pas toujours ces turbulents petits êtres. Aussi, tout en les adorant, la pauvre maman est-elle bien souvent obligée de les gronder. Il faut voir comme elle les prie d'être patients, de ne pas s'agiter si fort, de ne point s'égosiller, de moins crier, de ne pas ouvrir non plus le bec si grand, —

et surtout de prendre garde de tomber en dehors du nid en se poussant les uns les autres.

Cela arriva un jour dans un nid de moineaux bâti sur la plus haute branche d'une aubépine. Cet arbuste poussait au milieu d'une haie qui entourait un grand pré où une quantité de faucheurs étaient occupés à faire du foin. Pendant que quelques-uns étalaient l'herbe coupée pour la faire sécher au soleil, d'autres ratissaient le foin déjà sec et le mettaient en petits tas. Hommes, femmes, garçons et filles, étaient occupés de cette manière, chantant à pleine voix, tout en jetant l'herbe avec les fourches ou en la retournant avec de grands râteaux de bois. Quand le foin était ainsi étendu dans le champ, une grenouille paraissait de temps à autre — puis disparaissait en sautillant silencieusement du côté de la haie; quelquefois c'était un rat des champs qui sortait de l'herbe, trop raccourcie pour lui offrir une sûre cachette, et courait se réfugier dans la haie en criant tout le temps, non parce qu'on lui avait fait mal, mais parce qu'il avait été réveillé en sursaut.

Pendant que cela se passait, la femelle du moineau dont le nid était placé dans l'aubépine, avait apporté pour ses petits quelques graines et un morceau de croûte de pain tombé du sac d'un faucheur. Elle distribua facilement sa provision de graines, mais le morceau de croûte était un peu dur, et il fallut bien des coups de bec de la maman avant qu'il se fût assez amolli pour servir de nourriture aux jeunes oiseaux. Ces affamés étaient si pressés de recevoir leur part avant même qu'elle fût prête, qu'ils s'étaient mis à parler tous à la fois. Les plus forts grimpaient sur les plus faibles et les foulaient aux pieds. La bousculade et le tumulte furent tels, que deux d'entre eux se poussèrent jusqu'aux extrémités du nid. Sans prendre garde au danger, chacun tirait de son côté sur la croûte pour en avoir un plus gros morceau. La maman n'approuvait pas cette conduite : elle allait, pour les punir, reprendre la croûte, quand, à force de tirer, l'un d'eux l'emporta. Mais l'effort avait été tel, que l'équilibre leur manqua à tous deux. Ne pouvant se remettre d'aplomb sur leurs pieds, ils tombèrent en voletant hors du nid. L'un tomba sur la branche voisine, mais l'autre dégringola jusque dans la haie, tout à fait au bas de l'arbre. La mère bien vite aida celui qui était le plus près du nid à y remonter, lui montrant à sauter et à voler de branche en branche; mais pour le second, comment faire? Il était trop bas; aussi le pauvre petit restat-il seul tout près de terre, se lamentant et regardant avec tristesse son nid perdu.

Le malheureux oiseau était depuis quelques instants à peine dans cette détresse quand des gamins, qui avaient apporté le dîner des faucheurs, l'aperçurent dans la haie. Ils essayèrent immédiatement de l'attraper. Mais s'il ne pouvait voler, il pouvait encore voltiger, et s'il ne pouvait courir, il pouvait sautiller; aussi chaque fois qu'un des garçons l'approchait, croyant mettre la main dessus, il se hissait sur la branche voisine, et ainsi, de branche en branche, tout le long de la haie. Si ces étourdis avaient vu le chagrin de la mère, impuissante à garantir son enfant, et l'émoi des petits frères du petit oiseau, s'ils avaient compris la frayeur du pauvre enfant perdu, ils n'auraient jamais été assez cruels pour le poursuivre avec tant d'acharnement. Ils ne pensaient pas à mal, leur seule idée était d'avoir un petit oiseau. Enfin l'oisillon arriva au bout de la haie. Il descendit vivement dans le champ, avec les petits garçons à ses trousses. Ceux-ci furent bientôt si près de lui, que le pauvre petit sentait presque leurs doigts sur l'extrémité de ses ailes. Il était si fatigué, qu'il ne pouvait plus en voletant que raser

l'herbe courte. Comme dernier espoir de salut, il se blottit sous une touffe de foin qui se trouva là bien à point. Ah ! comme son cœur battait !

En ce moment, Francis Turner, sa sœur Fanny et leur bonne entrèrent dans le champ, ayant chacun une petite fourche, pour travailler au foin. Ayant aperçu les petits paysans qui couraient très-précipitamment après quelque chose que de loin ils ne pouvaient pas reconnaître, ils coururent eux-mêmes de ce côté pour voir ce que c'était.

« Oh ! s'écria Francis, c'est un pauvre petit oiseau qui ne peut même pas voler !

— Ne lui faites pas de mal, ne lui faites



aucun mal, soyez très-bons, s'écria Fanny. Je t'en prie, Francis, dis-leur de ne pas lui faire de mal. »

Le petit oiseau, harcelé dans sa retraite, avait été forcé de quitter son petit tas de foin et s'était alors abrité sous une meule. Ah ! comme il regrettait de ne pas avoir écouté les avertissements de sa mère ! mais il était trop tard !

« Nous n'avons pas l'intention de lui faire du mal, mademoiselle Fanny, dit un des garçons ; nous voulons seulement l'attraper, et c'est bien difficile. Je crains pourtant que l'un de nous n'ait marché par mégarde sur lui, quand il était sous ces brins d'herbe, et qu'alors il ait mal quelque part. Je serais bien fâché s'il était blessé.

— Je ne voudrais pas déranger le pauvre oiseau dans sa cachette, dit Francis ; mais s'il est blessé, nous ferons mieux de le chercher et d'essayer de lui retrouver son nid.

— Oui, cherchons-le, dit Fanny. Nous le rendrons à sa maman. Elle doit être bien inquiète ? » Et ils se mirent l'un et l'autre à l'œuvre pour ôter le foin et découvrir le blessé sous la meule. Sara, leur bonne, les aidait.

Ils ne tardèrent pas à trouver le malheureux oiseau. Il était couché par terre, les regardant de son brillant petit œil noir tout rond, et il était haletant comme si sa pauvre poitrine allait se briser.

« Nous ne te ferons pas de mal, pauvre

petit, » s'écria Fanny pendant que son frère se baissait et le ramassait doucement avec ses deux mains. Le cœur du jeune oiseau palpitait de plus en plus. Chaque fois que Francis essayait de voir où il était blessé, il faisait une tentative pour s'échapper. Mais quand il vit qu'on s'y prenait doucement, et qu'au lieu de lui faire du mal, les deux enfants se contentaient de caresser les plumes de son dos et de ses ailes, il commença à être plus rassuré, à trembler un peu moins, et finit par ne plus essayer de s'envoler.

« Maintenant qu'il est tranquille, dit Francis, nous pouvons l'examiner. » Alors il ouvrit la main à moitié, et Fanny, ap-



prochant sa bouche tout près de lui, se mit à souffler avec précaution sous ses plumes pour voir où était sa blessure. Mais ils ne purent trouver ni blessure, ni égratignure. Bientôt pourtant, Francis s'écria : « Oh! je vois ce qui est arrivé. Ces garçons, en courant, ont eu la maladresse de marcher sur ses pauvres pattes! Ils les ont mises dans un état horrible. Elles sont toutes rouges, tout enflées, tout de travers, et je ne crois pas qu'elles puissent jamais se guérir complétement. Les petites griffes sont retournées et cassées. Le pauvre petit ne pourra plus jamais sauter, et je suis certain qu'il ne saura plus se tenir sur une branche. Que va-t-il devenir? »

Fanny, en entendant tout cela, se prit à pleurer; puis elle regarda les pauvres petites pattes cassées et vit comme elles avaient été maltraitées. « Il mourra, dit-elle, si nous l'abandonnons. Il ne pourra plus retourner à son nid, ni sauter à la recherche de sa nourriture, et il périra de faim. Emportons-le, cher Francis, à la maison avec nous. S'il est jamais assez bien pour sauter et pour voler, nous lui rendrons sa liberté; sinon, nous prendrons soin de lui. »

Ils rentrèrent donc portant délicatement l'oiseau enveloppé dans un fin mouchoir blanc et tenu avec bien du soin dans les deux mains à demi closes de Fanny. La mère les suivit longtemps de loin. — Mais à la fin, rappelée par les cris de toute sa

nichée, la malheureuse cessa une poursuite qu'elle sentit bien être vaine. Quand Fanny et son frère arrivèrent à la maison, ils se rappelèrent tout d'un coup qu'ils n'avaient pas de cage pour leur petit prisonnier, et ne surent d'abord où le loger. Leur papa et leur maman étant tous deux sortis, Francis alla dans la cour, demander conseil à Timothée, le cocher. A sa grande joie, Timothée lui dit qu'il y avait dans l'écurie une vieille lanterne qui pouvait très-bien servir de cage. On apporta la lanterne et on la tapissa de mousse.



Tout à coup, Timothée s'écria qu'il connaissait un vieux nid de pinson abandonné depuis l'année passée dans un poirier, et il ajouta que, comme il ne s'y trouvait pas de jeunes oiseaux cette année ni aucun autre propriétaire, on pouvait bien le prendre sans faire tort à personne, pour y mettre le pauvre petit estropié, qui se croirait alors presque chez lui. « Presque?

Tu as bien raison, dit Fanny, car il n'aura toujours ni son papa, ni sa maman, ni ses frères avec lui.

— C'est bien vrai, dit Francis, mais il nous aura, et nous tâcherons de les lui remplacer. »

Timothée et Francis allèrent chercher le vieux nid de pinson, pendant que Fanny restait avec le malade, près de la lanterne de fer. En ce moment, madame Brigitte, la cuisinière, arriva en souriant dans la cour. Elle tenait à la main une soucoupe pleine de pain et de lait et une plume. C'était le souper de l'oiseau. « Oh! merci, madame Brigitte, s'écria Fanny, j'avais complétement oublié qu'il devait avoir be-



soin de manger. Voulez-vous nous apprendre à le nourrir? »

Brigitte prit le petit être dans sa main gauche et dans l'autre la plume garnie au bout de pain et de lait en guise de cuiller. L'oiseau, se demandant ce qu'on pouvait vouloir lui faire avec cette plume, se débattait et résistait de son mieux. Il donnait de grandes marques d'inquiétude. Mais la première fois qu'il ouvrit le bec comme pour dire : « Que voulez-vous me faire, madame Brigitte? » les doigts lestes de la bonne cuisinière lui eurent bientôt fourré dans le gosier la plume couverte de pain et de lait. Monsieur le pierrot avait compris. A l'instant, il rouvrit le bec pour une seconde becquée, puis plus grand pour une troisième, et encore plus grand pour une de plus. Ce fut la fin de toute sa résistance. On vit bien par là qu'il était extrêmement content.

Fanny le nourrit tous les jours de cette manière. Elle apprit bientôt à le faire très-gentiment. Le petit oiseau avait bon appétit; il faisait par jour un très-grand nombre de bons petits repas, et la bonne Fanny ne se faisait jamais prier pour le servir.

Le papa et la maman de Francis et de Fanny appelaient le petit oiseau « l'enfant trouvé, » mais Fanny et Francis lui donnaient aussi le nom de Fifi, qui prévalut. Malheureusement, les pauvres pieds de

M. Fifi ne se remirent jamais complétement. Il demeura toujours estropié : les os avaient été sérieusement endommagés. Sous tout autre rapport, il se portait très-bien; il mangeait avec grand plaisir et semblait heureux. Aussitôt que le temps était beau, sa lanterne était suspendue au poirier, près du mur de l'étable.

Le moment est venu de dire que le petit oiseau trouvé n'était pas le seul oiseau de la maison. L'oncle de Fanny lui avait apporté, à son anniversaire de naissance, un magnifique serin qui avait la forme la plus gracieuse, la couleur du plus beau jaune clair, et la voix la plus sonore et la plus joyeuse qu'on eût jamais entendue. Ce personnage habitait une grande cage de brillant fil de fer dont le haut était circulaire, et qui avait trois perchoirs. Le premier était placé juste au niveau de sa longue boîte de graines et y conduisait; le second était au milieu de la cage, et le troisième était dans le petit dôme qui formait une arcade au-dessus de lui en forme de tonnelle. On lui mettait souvent dans les plus hauts barreaux de sa cage du seneçon et du mouron blanc, pour qu'elle eût l'air d'un bosquet. En face de ce perchoir du haut, était une petite glace dans laquelle il pouvait se mirer. En dehors de sa cage il y avait un verre dans lequel il buvait, et, dans un coin, une baignoire ovale, aussi en verre, où monsieur faisait sa toilette. Tous les matins, il prenait son bain; puis il déjeunait; puis il sautait jusqu'au perchoir d'en haut sous son dôme garni de verdure, et là il arrangeait ses plumes devant la glace, car il était très-coquet; souvent encore il se faisait un ou deux saluts (s'imaginant toujours voir un autre serin dans le miroir), et, pour finir, il se mettait à faire de la musique. Il s'appelait Dicky. C'était tout à fait un monsieur comme il faut.

Quand le temps était beau, on portait à l'air ce serin si comme il faut, et, tant que durait le jour, sa cage restait suspendue à un mûrier. Dès qu'il se trouvait au milieu des belles feuilles vertes, il chantait plus haut et plus joyeusement. En considérant un jour ce serin si heureux, Fanny et Francis pensèrent qu'il était dommage de laisser le pauvre Fifi dans le poirier près de l'étable : ils allèrent donc un jour chercher sa drôle de vieille lanterne, et ils l'accrochèrent dans le mûrier à côté de la belle cage du beau serin. Là, tout le jour, le pauvre Fifi resta à regarder avec des yeux humides d'admiration le magnifique oiseau jaune son voisin. Il écoutait son chant avec la plus grande attention et un plaisir évident. De loin en loin seulement, quand le serin s'arrêtait, il se hasardait à faire son cuic! cuic! comme s'il eût voulu dire : « encore! encore! » Les deux oiseaux furent ainsi suspendus tout près l'un de l'autre pendant une semaine ou deux. Ils se regardaient beaucoup; le petit moineau ayant évidemment pour le serin une grande considération, et le serin semblant avoir un peu de pitié pour le pauvre petit infirme.

Un jour Fanny dit à son frère : « As-tu remarqué, Francis, comme ces oiseaux se regardent? J'aimerais tant mettre ce pauvre Fifi dans la cage de Dicky; il s'ennuierait moins.

— J'y songeais justement, dit Francis; allons demander à maman si elle nous le permet. »

Ils coururent bien vite et firent leur demande.

« Je le veux bien, dit leur maman, mais quand vous ferez votre expérience, restez près de vos oiseaux pour voir si elle réussit. Il se pourrait qu'ils ne fissent pas bon ménage ensemble, car ils ne sont pas de la même espèce, et il ne faudrait pas que le pauvre Fifi eût à souffrir de la fierté de Dicky, qui est bien capable de se conduire avec lui en grand seigneur et de le

considérer comme un intrus. Fifi n'est pas fort, il n'a pas de jambes, il ne pourrait pas se défendre.

— Sois tranquille, maman, dit Fanny, nous prendrons bien garde, et si M. Dicky se conduit mal, nous remettrons Fifi dans la lanterne; mais j'espère bien que Dicky, malgré sa fierté, ne sera pas méchant pour son petit compagnon. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Fanny et Francis partirent en courant. Ils tirèrent le petit moineau de sa lanterne, ouvrirent la porte de la cage de Dicky, et après avoir tâché de l'attendrir par quelques paroles



touchantes sur le sort de Fifi, après lui avoir dit quelle bonne intention on avait en lui présentant le moineau, ils refermèrent la petite porte sur les deux oiseaux.

En voyant cet inconnu dans sa maison, M. Dicky, il faut bien le dire, se montra fort surpris. En un clin d'œil il grimpa sur le bâton le plus élevé de son perchoir, et de là, comme d'un observatoire, il se mit à regarder du haut de sa grandeur son humble locataire.

Quant à Fifi, bien qu'avec ses pieds malades il pût encore sautiller un peu, il ne l'osa pas et resta d'abord coi, sans bouger, dans l'attitude du plus profond respect. Il regardait, le nez en l'air, sans se lasser, le bel oiseau jaune qu'il n'avait jamais espéré pouvoir contempler de si près.

Le moineau ressemblait à un petit pauvre mal vêtu qu'un beau monsieur en brillant habit de soie souffrirait par grâce princière auprès de lui.

Cette première entrevue fut, comme on voit, froide et digne du côté de Dicky. Mais enfin tout allait passablement. Par malheur, Fifi qui avait fini par se rassurer un peu, et qui avait toujours faim, aperçut en tournant les yeux, la jolie boîte à graine qui se trouvait tout à côté de lui. Ce qu'il y vit le tenta fort. Déjà il allongeait le bec pour en goûter l'appétissant contenu, quand Dicky, descendant de ses hauteurs, l'éloi-

gna d'un coup de bec de son garde manger. Cette exécution faite sans cruauté, mais d'un air très-ferme, il remonta fièrement sur son bâton. Cette scène se renouvela chaque fois que le pauvre Fifi s'approchait de la graine.

« Sans doute, dit Francis, ce que Dicky fait là n'est pas très-bien, mais il a peut-être peur que Fifi ne mange pas proprement, et il ne faut pas lui en vouloir si cela ne lui fait pas plaisir de n'avoir qu'une assiette avec quelqu'un qu'il ne connaît pas.

— Tu as raison, dit Fanny, nous avons une seconde mangeoire moins jolie, il est vrai, que celle de Dicky, mettons-la dans un coin pour Fifi. Fifi n'est pas difficile, il s'en arrangera, et chacun ainsi pourra prendre ses repas à part. »

Le dernier avertissement de Dicky à Fifi avait été assez rude. Quand Fifi vit arriver son couvert, il parut très-bien comprendre qu'il lui était destiné, et jetant un regard sur Dicky comme pour lui demander cette fois son approbation, il se dirigea du côté où Francis avait placé son dîner.

Dicky, rassuré sur le sort de ses provisions particulières, laissa Fifi dîner tout à son aise. — Fifi n'en demandait pas davantage.

Fanny et Francis étaient enchantés : « Nous avons eu là une bien bonne idée; comme cela ils ne se disputeront plus, » dirent les deux enfants.

Mais, après avoir bien dîné, Fifi eut soif. Comment faire? Outre sa cave, qui était au grenier, pour le dire en passant, M. Dicky avait, comme on le sait, une petite salle de bain dans un des coins de la salle au rez-de-chaussée.

Fifi s'en approcha tout doucement; il n'était pas dégoûté, Fifi, et il but dans la petite baignoire... Voyant cela, M. Dicky se mit à rire, à sa manière, c'est-à-dire qu'il chanta son air le plus gai. Fanny en conclut avec raison que, loin de l'offenser, l'action de Fifi l'avait diverti, et que Dicky, dans la suite, le laisserait continuer.

Les choses se passèrent ainsi, en effet. L'accord était établi entre les deux oiseaux sur le chapitre très-important de la nourriture. Ils ne mangeaient jamais en commun; mais, sans se tromper jamais, chacun prenait ses repas dans son petit particulier.

M. Dicky gardait son rang et ne descendait au rez-de-chaussée que pour prendre son bain ou sa graine; mais il était facile de voir qu'il n'était pas mécontent, au fond, d'avoir un compagnon et que, s'il ne faisait pas vie commune avec lui, c'était tout simplement parce que son caractère ne le portait pas à la familiarité. Il regardait Fifi avec une sorte de bienveillance affectueuse, comme un baron de l'ancien temps eût regardé un de ses vassaux dont il eût estimé la modestie et la soumission.

Fifi ne souffrait pas du tout de la supériorité de messire Dicky.

On eût dit un fidèle serviteur comprenant que les appartements supérieurs devaient être réservés au propriétaire du château. Il devint peu à peu un gros et gras moineau, d'un extérieur convenable, et il montra, par toute sa conduite, qu'il était content de son sort. M. Dicky, malgré sa froideur, avait l'humeur assez aimable. Lorsque son domestique, avec ses « cuic, cuic, » lui demandait humblement un peu de musique, il ne se faisait pas trop prier, et quand il avait bien chanté et bien sauté sur ses perchoirs du haut et qu'il voyait en bas son gros Fifi, les yeux ravis, le bec ouvert dans l'attitude de l'admiration, il paraissait très-satisfait de ce suffrage. C'est ainsi qu'avec l'aide de concessions mutuelles, ces deux êtres que les préjugés de naissance, qui dominent tout en Angleterre, semblaient devoir séparer, parvinrent cependant à vivre très-heureux sous le même toit.

Où l'on vit bien que Dicky avait plus d'attachement qu'il n'en voulait montrer pour son Fifi, ce fut quand un jour le pauvre Fifi tomba malade. Il s'était accroché une patte aux barreaux de la cage; dans le mouvement trop brusque qu'il avait fait pour la retirer, une de ses blessures s'était rouverte, et bientôt la fièvre l'avait pris. Le premier jour Dicky ne pouvait presque plus chanter; il commençait, mais il n'achevait pas; le second jour voyant Fifi se traîner péniblement jusqu'à sa petite mangeoire, il descendit auprès de lui, et comme quelqu'un qui en a pris son parti, il alla tout droit à sa propre boîte à graine, et, en ayant tiré quelques provisions, il vint donner lui-même la becquée à Fifi.

Fanny était là justement. Elle en eut les larmes aux yeux, et courut chercher Francis pour lui montrer comme M. Dicky était bon. La maladie de Fifi dura huit grands jours pendant lesquels Dicky servit de père et de mère au pauvre Fifi. Le neuvième jour le malade alla mieux. Dicky alors lui chanta une chansonnette. Fifi, joyeux et reconnaissant, battit un peu des ailes. — Le lendemain tout était fini. — Fifi trottinait, boitant toujours un peu, mais ses « cuic, cuic » répétés témoignaient de son allégresse et du rétablissement de sa santé.

Dicky, qui n'était pas remonté sur son perchoir tant que son serviteur avait eu besoin de lui, y remonta; mais, à partir de ce jour, on le vit souvent en descendre pour visiter son gros Fifi. Je vous laisse à penser si dans ces instants-là celui-ci était content!

Dicky et Fifi vécurent très-longtemps heureux l'un par l'autre, à leur petite façon. Malheureusement, les oiseaux ne sont pas immortels. Mais la mort même ne sépara pas Dicky et Fifi. Ils eurent le bonheur enviable pour les êtres qui s'aiment, de mourir le même jour. — Dicky quitta le monde le premier; Fifi ne lui survécut que d'une heure. — Francis et Fanny ont toujours été persuadés que le chagrin d'avoir perdu son maître et son ami hâta seul le trépas de Fifi; car, malgré ses infirmités, il était resté très-solide.

J'ai appris l'histoire de Dicky et de Fifi dans un de mes voyages en Angleterre : j'avais été faire une visite à la bonne et jolie milady D... Il y avait chez elle une cage dans laquelle on voyait deux oiseaux, un serin et un moineau. — Le serin en haut, sur le perchoir, le moineau en bas. — C'étaient Dicky et Fifi. — Tous deux étaient empaillés.

Milady D... n'était autre que Fanny, Fanny devenue grande, Fanny mariée et aussi charmante comme femme qu'elle l'avait été comme enfant. Elle avait conservé tout ce qui pouvait être gardé des deux petits amis de son enfance. Cette histoire a été racontée avant moi par un écrivain anglais; mais comme il ne la tenait que de troisième main, il était insuffisamment informé, et son récit était incomplet. Je lui en ai emprunté en grande partie le commencement; mais je tiens le reste de milady D... elle-même. Je suis heureux d'avoir été en mesure de donner au monde, sans qu'il y manque rien, la relation authentique et circonstanciée des aventures de Fifi et de Dicky.

P.-J. Stahl.

(Imité de l'anglais)

AIMER SA CHAMBRE

L'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ami profond et savant de la solitude, a écrit cette pensée : « La cellule fidèlement gardée devient douce à la longue : mal gardée, elle n'engendre que dégoût et ennui. Si, dès les commencements, tu la cultives et la gardes avec constance, elle deviendra bientôt pour toi une amie bien-aimée, et la plus chère des consolations. » Cette belle maxime, qui peut sembler au premier regard écrite pour des moines, considérée de plus près, s'applique avec une justesse admirable à toutes les âmes. Il est vrai pour toutes que le goût de la vie intérieure dépend beaucoup des habitudes qu'elles prennent dès le commencement, et qu'on peut acquérir ou perdre ce goût bienheureux selon qu'on fait dans le principe quelques efforts pour se recueillir, ou qu'on s'abandonne sans réserve à la niaiserie tumultueuse du monde.

Mais je crois cette pensée particulièrement consolante pour les malades, auxquels elle découvre une source ignorée de douceurs en un point où ils ne soupçonnaient la plupart du temps que fatigue et ennui.

Le médecin vient de vous quitter. Il a examiné l'état de votre mal, il s'est rendu compte des menaces et des espérances qu'il présente. Il vous a déclaré que, selon sa conviction, il y a nécessité pour vous de garder la chambre pendant longtemps. Vous voilà seul après son départ, seul avec votre chambre.

Qu'allez-vous lui dire d'abord, à cette chambre que Dieu vous a donnée par miséricorde pour abriter vos infirmités? De quel air allez-vous l'accueillir, quand elle s'ouvre devant vous? d'un air courroucé ou ami? Prenez-y garde : il n'y a rien là d'indifférent.

Au lieu d'y entrer brusquement et de la parcourir avec colère et dépit, au lieu de jeter sur les objets qui la meublent un regard de dédain et comme d'insulte, au lieu d'appuyer votre front sur la vitre de la fenêtre et de rêver avec une ardeur fiévreuse au plaisir qu'il y aurait de courir loin d'elle au dehors, croyez-moi, restez amis; cette chambre vous aimera si vous l'aimez, et, tout considéré, vous avez plus besoin d'elle qu'elle n'a besoin de vous.

Entrez-y donc sans amertume, en esprit de paix; il importe de bien commencer tout d'abord. Dites à cette amie fidèle que la perspective d'une plus longue et plus solitaire intimité avec elle ne vous effraye point, et que, pour la goûter davantage, vous acceptez sans amertume les privations qu'éprouve la nature sensible à garder cette clôture....

Regardez maintenant. N'est-il pas vrai que les choses ont pris un nouveau visage? Qu'a-t-elle de sinistre et de méchant cette chambre où vous allez vivre? Elle vous connaît, et si vous n'avez pas su jusqu'à ce jour goûter le charme de sa conversation paisible, c'est votre faute et non la sienne. Traitez-la donc comme une personne dont on recherche l'amitié. Ne négligez pas de l'embellir un peu et d'y mettre un bon ordre. La propreté de la chambre est comme une extension de celle du corps : l'une et l'autre sont particulièrement nécessaires au malade. Bien ordonnée, cette chambre vous plaira davan-

tage; obscure, elle sera plus claire; pauvre, elle aura la parure des pauvres, et c'est la seule que je lui souhaite! A vrai dire, il me semblerait difficile d'aimer une chambre magnifique, ornée avec luxe, et qui étalerait pompeusement sa vanité superbe. Une telle chambre n'est guère capable d'intimité. Elle aime et appelle la foule; il lui faut du bruit et des fêtes; solitaire, elle boude et s'ennuie. De là vient qu'on peut avoir des palais et ne pas avoir *sa chambre*. Je n'ai donc rien dit qui ne soit applicable aux plus simples et facile aux plus pauvres.

Si simple que je suppose votre cellule de malade, je pense qu'elle renferme plusieurs objets dont la pauvreté ne prive pas les pauvres, dont la richesse ne dispense pas les riches. Regardez ces objets. Ce sont des hôtes connus, mais jamais peut-être, depuis longtemps, ne les avez-vous honorés d'un regard, si ce n'est du regard indifférent de l'homme qui vit au dehors. Revenons à eux : sachez qu'ils ont leur prix; et si vous en doutiez, Dieu veuille ne pas vous l'apprendre en vous faisant connaître la froideur et la nudité de l'exil! Un homme d'esprit, consigné malgré lui chez lui, écrivit jadis un voyage d'un genre nouveau qu'il intitula : *Voyage autour de ma chambre*. Voilà certes un admirable voyage pour un malade! Entreprenez-le courageusement. Si vous y apportez un peu d'attention et de cœur, vous serez étonné vous-même des surprenantes découvertes que ce voyage vous fera faire. Tel homme qui a fait deux fois le tour du monde peut avoir découvert moins de choses qu'un pauvre reclus en faisant le tour de sa chambre. Tout est dans la manière de voyager : car on ne trouve guère dans les voyages que ce qu'on y apporte, et vous pouvez apporter dans celui que je vous propose tant de patience, tant de recueillement, tant de sincérité intérieure, tant de désirs, tant d'espérance, tant d'élan, que vous arriverez à gravir, sans presque vous en douter, des hauteurs admirables, d'où vous découvrirez tout à coup ce qu'il y a de plus grand à voir dans l'univers : votre âme et Dieu!

Courage donc et mettez-vous en marche. Deux mois, trois mois vous paraissent interminables: ils auront passé depuis longtemps qu'à peine aurez-vous commencé le grand voyage dont je voudrais vous donner l'ambition!

Entrez dans ces régions toujours nouvelles de la réflexion et de l'intelligence, où chaque pensée vous dévoilera des aspects nouveaux; laissez pour ces progrès intérieurs les désirs de continuels changements qui vous obsèdent : il n'est rien pour tourmenter les pauvres malades comme le démon du changement. La terre est peu variée comparée à l'âme et au monde intelligible. C'est par là qu'il faut avancer sans relâche, c'est là seulement qu'on peut diriger sans folie les ardeurs insatiables de désirs sans fin; car la terre est plus petite que le cœur de l'homme, et il n'y a de plus grand que Dieu seul!

Or on trouve Dieu surtout dans ce silence ami de la cellule. Mon frère, voilà cette chère cellule, voilà vos livres pour vous parler, vos tableaux pour vous distraire, vos papiers intimes pour vous entretenir doucement du passé.... il n'en faut pas tant, quand il est sage, pour la félicité d'un homme! — *Aimer sa chambre.*

L'abbé Henri Perreyve.

Les pages qu'on vient de lire, et dont tout le monde sentira la pénétrante sagesse, sont empruntées de *la Journée des malades*, livre charmant et excellent de M. l'abbé Perreyve, un des membres les plus distingués et les plus éloquents du clergé parisien, le disciple chéri et l'ami de l'illustre Père Lacordaire.

Nous avons marqué de quelques points les passages de ce morceau qui n'étaient point à l'adresse de nos jeunes lecteurs.

LE ROBINSON SUISSE

(Vignettes par YAN' DARGENT.)



XIII.

LA BOULANGERIE.

Dès qu'ils furent réveillés, les enfants, intrigués par mes dernières paroles de la veille, s'empressèrent de me demander quel était le nouveau métier que j'avais promis de leur enseigner.

« Le métier de boulanger, leur répondis-je.

— Mais, s'écria Jacques, nous n'avons ni four, ni farine!

— Nous tirerons, leur dis-je, la farine de nos racines de manioc; quant au four, nous le remplacerons par des plaques de fer que nous avons prises hier sur le navire. »

Comme leurs regards étonnés semblaient me demander de plus amples détails, je leur expliquai les propriétés des racines de manioc, et l'usage qu'en font les peuples sauvages. Je priai ensuite ma femme de me confectionner un sac avec de la toile à voile, pendant que chacun de mes fils, muni d'une râpe à tabac, attendait mes ordres pour entrer en fonctions. Nos racines avaient été soigneusement lavées; j'en distribuai plusieurs aux garçons et je leur montrai à les râper. Ils se mirent à l'œuvre avec ardeur, non sans rire beaucoup de leur nouvelle occupation, et bientôt nous eûmes une bonne quantité de farine qui ressemblait assez à de la sciure de bois mouillée.

« Nous voilà en possession d'un magnifique plat de son, disait Ernest en riant, mais sans interrompre son travail.

— C'est la première fois que j'entends dire qu'on puisse faire du pain avec des raves, » reprenait Jacques.

Ma femme elle-même semblait peu confiante dans mon talent de boulanger: aussi avait-elle eu soin, après avoir terminé le sac que je lui avais demandé, de mettre à cuire une provision de pommes de terre, pour le cas où mon essai ne réussirait pas. Mais je ne me laissai pas déconcerter.

« Cessez vos plaisanteries, messieurs, dis-je aux petits moqueurs, car vous ne tarderez pas à rendre justice au manioc. Il constitue la principale nourriture de plusieurs peuplades du nouveau monde: il est même des Européens qui le préfèrent au pain de froment. Cependant je ne vous promets point pour aujourd'hui des gâteaux bien levés: mais je vous donnerai des échantillons qui nous permettront d'apprécier la valeur nutritive du manioc, si toutefois l'espèce que nous avons est bonne.

— Il y a donc plusieurs espèces de manioc? demanda Ernest.

— On en compte trois, répondis-je. Les deux premières, mangées crues, sont très-nuisibles; la troisième est tout à fait inoffensive. Mais les deux autres sont préférées, car elles produisent davantage et mûrissent plus promptement.

— Comment! s'écria Jacques, on préfère la plante vénéneuse à la plante saine! mais c'est de la folie. Pour moi, je te remercie d'avance de tes gâteaux empoisonnés.

— Rassure-toi, petit poltron, lui dis-je, car il suffit de presser fortement notre farine avant de nous en servir pour n'avoir rien à craindre.

— Pourquoi la presser? demanda Ernest.

— Pour la débarrasser du poison qui ne se trouve que dans le suc; une fois ce suc extrait, il ne reste qu'une nourriture des plus saines et des plus estimées. Cependant, par surcroît de précaution, nous ne goûterons nos gâteaux qu'après en avoir fait l'essai sur le singe et les poules.

— Mais, s'écria vivement Jacques, je ne désire pas du tout que Knips soit empoisonné!

— Ne crains rien, lui dis-je: ce ne sera pas la première fois que ton singe usera pour nous de l'instinct particulier dont la nature l'a doué, et je puis t'affirmer que, si l'aliment que nous lui donnerons renferme quelque poison, il refusera d'y toucher, ou tout au moins le rejettera dès la première bouchée. »

Jacques, rassuré par mes paroles, reprit sa râpe, qu'il avait laissée tomber, et se remit à la besogne. Bientôt je jugeai que notre provision était suffisante. Cette farine humide fut mise dans le sac de toile que ma femme avait cousu, et nous le liâmes fortement dans le haut. Pour procéder à la pression, j'établis quelques planches au-dessous d'une des racines de l'arbre. Le sac de farine, placé sur ce plancher, fut recouvert d'une autre planche sur laquelle je mis un levier, dont l'une des extrémités passait sous la racine, et je suspendis à l'autre bout des pierres, des morceaux de fer et autres objets très-lourds. Bientôt nous vîmes suinter du sac un jus abondant. Les jeunes gens étaient émerveillés du bon résultat de mon invention.

Quand le jus eut cessé de couler, mes enfants me pressèrent de commencer à faire le pain.

Je diminuai un peu leur ardeur en leur disant que nous ne pétririons ce jour-là qu'un gâteau d'épreuve pour les animaux.

J'étendis la farine au soleil pour la faire sécher; j'en pris ensuite une petite quantité, que je délayai avec de l'eau et que je pétris soigneusement; puis je donnai à la pâte la forme d'une galette que je plaçai sur une de nos plaques de fer au-dessus d'un feu ardent. En peu de temps, nous eûmes un gâteau dont l'odeur et la couleur nous promettaient un vrai régal. Il fallut toute la force de mon autorité pour empêcher mes jeunes fils d'y mettre la dent.

« Comme cela sent bon! disait Ernest; quel dommage de ne pouvoir y toucher dès aujourd'hui!

— Oh! père, un petit morceau, s'écria Jacques.

— Bien petit, gros comme ça, ajouta François en montrant son petit doigt.

— Petits gourmands, leur dis-je, le poison ne vous effraye donc plus maintenant? Je crois que nous pourrions tenter l'expérience sans danger; mais pourtant il est plus prudent d'attendre là-dessus l'avis de maître Knips. »

Quand le gâteau fut refroidi, je l'émiettai devant le singe et les poules, et je vis avec plaisir qu'ils le dévoraient avidement. Cependant je remis à plus tard d'en faire l'essai pour nous-mêmes. Un bon dîner de pommes de terre apaisa l'appétit des jeunes gens, singulièrement éveillé par la bonne odeur et la jolie couleur du gâteau.

Pendant le repas, la conversation roula naturellement sur la nouvelle découverte. J'appris à mes enfants que le pain de manioc s'appelle vulgairement cassave. J'entrai dans de longues explications sur les poisons, en tâchant de rendre mon cours de toxicologie aussi simple que possible. Je les mis en garde contre le fruit du mancenillier, qui pouvait se trouver sur cette côte. Je le leur dépeignis, afin qu'ils ne se laissassent pas tenter par l'aspect attrayant de ce fruit dangereux. Pour la centième fois, enfin, je terminai mes exhortations en leur recommandant de ne manger rien qui leur fût inconnu.

Après dîner, nous allâmes visiter nos poules. A notre grande joie, elles se portaient bien, et les gambades de maître Knips à notre approche nous prouvèrent que sa santé n'avait subi aucune altération. Je commandai alors de se mettre aux travaux de boulangerie. « A l'œuvre! m'écriai-je, et du courage! » Je distribuai à chacun les ustensiles dont il avait besoin. Mes fils bondissaient de joie. En un instant les brasiers furent allumés, les pétrins établis. Les gâteaux pétris en grand nombre dans les formes les plus variées, car de tout l'enfance fait un jeu, furent rangés sur les plaques de fer, puis retirés du feu lorsqu'ils nous parurent cuits à point : et nos poules se portant à merveille, chacun se mit à mordre dans le pain qu'il avait fabriqué. Il fut trouvé excellent, surtout émietté dans du lait. Jamais, depuis que nous étions sur cette côte, nous n'avions fait un repas si friand. Nos animaux s'accommodèrent parfaitement de plusieurs gâteaux brûlés ou mal réussis.

Le reste de la journée fut employé à transporter sur nos brouettes quelques objets que nous avions laissés sur le bateau.

XIV.

LA PINASSE.

La pinasse m'occupait sérieusement, et je ne renonçais point au projet de nous en emparer. Quoique ma femme s'alarmât toujours de nos voyages sur mer, je parvins à obtenir qu'elle me laissât emmener, pour une fois, mes trois fils aînés au vaisseau, car il me fallait beaucoup de bras pour l'entreprise que je méditais. Après lui avoir promis de revenir le soir même, et nous être munis d'une ample provision de manioc, de pommes de terre cuites et de nos corsets de liége qui devaient, en cas d'é-

... qu'au soleil ... et chaque soir un joyeux repas, ... longue causerie, nous faisait ... fatigues de la journée.

... nous étions parvenus à ... la pinasse : elle était d'une struc... d'un aspect élégant, avait à la ... petit tillac, et possédait un ... Nous avions goudronné ... assujetti les deux ... du tillac.

... nous charmait par ... était immobile sur sa ... savions quels moyens ... passer du vaisseau ... possible de penser à ... dans les parois si ... cependant nous ne ... fruit de tant de ... Enfin, m'arrêtant à ... me mis en devoir de ... dire à mes fils.

... un mortier de fer, sem... on se sert dans les cui... planche, et je me mis à ... machine de ma façon. A la ... des crochets de fer, et pra... dans laquelle j'introdui... à canon assez longue pour ... deux heures. Je mis de la ... dans le mortier, et je le recouvris ... dont les crochets de fer se ... sur les anses du mortier. Avec ... je calfeutrai toutes les join... je me vis en possession d'un ... pétard qui devait, par son explo... à la pinasse le chemin de la ... Je suspendis le mortier dans l'enceinte ... se trouvait notre petit bâtiment. Quand ... me sembla disposé convenablement, ... la mèche et je me rembarquai en ... avec mes fils, sans leur avoir rien communiqué de mon projet, que je crai... de voir échouer. En arrivant à Zel... au moment où nous nous mettions à

débarquer les objets que nous avions rapportés, nous entendîmes une effroyable détonation.

Ma femme et mes fils se regardèrent avec surprise.

« C'est le signal d'un vaisseau en détresse, dit Fritz, courons à son secours.

— Non, dit la mère, cette détonation vient plutôt du navire; vous aurez sans doute laissé du feu qui se sera communiqué à quelque baril de poudre. »

Je parus partager son opinion, et proposai à mes fils de retourner immédiatement au vaisseau, pour nous assurer du fait. Ils sautèrent tous trois dans le bateau de cuves, et la curiosité doublant leurs forces, ils ramèrent si bien, qu'en peu de temps nous fûmes au terme de notre voyage. Je remarquai avec plaisir qu'il ne s'élevait ni flamme ni fumée du navire, dont nous fîmes le tour avant que d'aborder. Arrivés en face d'une immense ouverture, la pinasse nous apparut couchée un peu sur le côté, mais en bon état; tout à l'entour la mer était couverte de débris, et mes fils, que ce spectacle attristait, ne pouvaient comprendre la joie que je manifestais.

« Victoire, m'écriai-je! la pinasse est à nous. »

Je leur expliquai alors le stratagème dont j'avais usé. Leur satisfaction fut aussi grande que la mienne, et ils s'extasièrent de mon heureuse idée.

A l'aide du cric, nous fîmes glisser la pinasse sur des rouleaux que nous avions placés sous la quille, et, réunissant nos forces, nous parvînmes à la lancer à la mer, où nous eûmes enfin la satisfaction de la voir se balancer gracieusement. La vue de ce bâtiment, avec ses deux canons, sa provision de poudre, de fusils, de pistolets, éveilla dans mes fils des idées belliqueuses. Ils se flattaient déjà de défier et d'exterminer les sauvages qui pourraient nous attaquer. Je leur affirmai cependant que nous aurions à remercier Dieu s'il ne nous mettait pas dans la nécessité de déployer nos forces militaires, et de faire un sanglant essai de notre héroïsme de fraîche date.

Il nous restait à gréer notre petit navire, à le garnir de ses mâts et de ses voiles; mais comme la journée était trop avancée pour faire ce travail, il dut être ajourné. Chacun convint en outre de ne rien dire à la mère, que nous voulions surprendre par une entrée triomphale dans la baie de la Délivrance.

Il nous fallut encore deux jours pour munir la pinasse de tout ce qui lui était nécessaire. Quand tout fut enfin terminé, je donnai le signal du départ.

Je tenais le gouvernail; Ernest et Jacques étaient placés à côté des canons qu'ils voulaient tirer pour annoncer leur arrivée. Fritz manœuvrait la voilure. Un vent favorable nous poussait vers la terre. Notre pinasse glissait sur l'eau avec une grande rapidité, bien que remorquant le bateau de cuves que nous avions attaché derrière. Quand nous ne fûmes plus qu'à une faible distance de la terre, Fritz, qui s'était réservé le commandement, cria aux canonniers :

« N° 1, feu! N° 2, feu! » Un instant après les rochers nous renvoyèrent l'écho formidable d'une double détonation. Fritz, en même temps, déchargea ses deux pistolets, et nous poussâmes tous de joyeux hourras.

Bientôt nous touchions au rivage où ma femme et son jeune fils nous attendaient. Notre canonnade les avait effrayés, et la vue de notre bâtiment leur avait causé la plus grande surprise; ils accoururent à notre rencontre.

« Soyez les bienvenus, dit ma femme, mais ne me causez plus, à l'avenir, de si grandes frayeurs; votre artillerie nous a terrifiés. Dieu sait où j'aurais fait cacher notre petit François si je n'avais entendu

presque aussitôt vos cris que vos canons. Eh bien, oui, j'en conviens, votre petit navire est fort joli, il a l'air solide et commode, et je crois bien que je pourrais, s'il le fallait, prendre sur moi d'y monter et de retourner sur cette vilaine eau, qui cependant m'effrayera toujours pour vous.

— Oh, mère, dit Fritz, entre dans la pinasse, je t'en prie, pour un instant seulement, si tu veux. Nous lui avons donné ton nom, l'*Élisabeth*! Tiens, vois sur la cabine du capitaine. »

Ma femme nous remercia de cette attention, et nous fîmes tous une petite promenade sur la pinasse, à la grande joie des enfants, enchantés d'avoir vaincu les inquiétudes de leur mère.

Quand le débarquement fut opéré : « Ne croyez pas, dit ma femme, que nous soyons restés inactifs pendant que vous étiez au vaisseau. Nos travaux n'en ont pas moins leur valeur, quoique nous ne puissions, comme vous, les faire annoncer par la voix du canon. Suivez-moi, et vous jugerez de la vérité de mes paroles. »

P.-J. Stahl. — E. Muller.

La suite prochainement.

L'ABEILLE ET L'ENFANT

« Regarde-moi, » dit une abeille
A l'enfant mais sans le blesser :
« Quand, sur la fleur blanche ou vermeille,
« Tu me vois ainsi m'empresser,
« Ne sens-tu pas en toi l'envie
« De composer aussi du miel,
« Et, tandis que fleurit et rayonne ta vie,
« D'extraire de ces biens dont te comble le ciel
« Le baume exquis de la science?

« Sans attendre jusqu'à l'été,
« Emplis ta ruche aussi. Vois-tu! ma prévoyance
« De chaque jour de joie et de clarté
« A su faire un jour d'espérance. »

Marie Marjolaine.

L'ENFANT, LA ROSE ET LE RUISSEAU

Un enfant près de l'eau respirait une rose;
Un léger vent passait : la belle fleur tomba
Sur le fil du ruisseau qui soudain l'emporta
Dans l'abîme où va toute chose.

— « Je suis si petit que je n'ose, »
Disait l'enfant,
« Plonger au fond de ce torrent!
« A quoi bon? ma douleur est vaine,
« On sait que l'onde est inhumaine. »

Le soir encor, l'enfant pleurait,
Mais le ruisseau toujours courait.

Marie Marjolaine.



LES SERVITEURS DE L'ESTOMAC

NOUVELLES LETTRES A UNE PETITE FILLE SUR LA VIE DE L'HOMME ET DES ANIMAUX

LETTRE XIV. — LES MUSCLES.

(Suite.)

Puisque nous avons pris le biceps pour nous servir de type dans l'étude des muscles, demandons-lui encore un dernier renseignement.

Votre grand frère a des prétentions, je le sais, à être un garçon de première force, et de fait il a des bras qui commencent à devenir respectables. Tâtez-lui le bras, quand il le laisse pendre le long du corps : votre doigt enfoncera sans effort. Mais dites-lui de ployer le bras avec force, et remettez le doigt sur son biceps qui se sera contracté alors énergiquement pour tirer à lui l'avant-bras : vous trouverez une espèce de boule passablement dure, dans laquelle il ne sera pas facile d'enfoncer.

D'où provient cette résistance qui n'existait pas auparavant, et qui se fait sentir tout à coup?

Ceci, chère enfant, est un exemple de la puissance de l'amour entre les membres d'une société. L'union fait la force. Elle la fait parmi les hommes, et ailleurs aussi. Quand le bras de votre frère pendait tranquillement le long du corps, son biceps était détendu. Les grains des millions de petits chapelets dont celui-ci se compose n'avaient rien qui les attirât les uns vers les autres; ils allaient flottant pour ainsi dire, et votre doigt pouvait les déplacer facilement. A votre prière, un acte mystérieux de la volonté a mis en jeu une force

d'attraction qui s'est révélée tout à coup chez ces indifférents, et les a précipités, chacun à la rencontre de son voisin, dans une sorte d'embrassement fraternel pendant la durée duquel ils opposent une résistance énergique aux déplacements. C'est une foule disséminée, impuissante, qui se pelotonne subitement en un groupe compacte et uni, et dont il devient difficile d'avoir raison. Vous ne vous doutiez pas qu'il y avait une leçon pour les peuples dans cette boule du biceps, dont la force de résistance disparaît sitôt que l'attraction mutuelle des atomes musculaires s'évanouit. Mais, Dieu me pardonne! je crois, en vérité, que je vais faire de la politique avec vous à propos du biceps. Ce serait bien le cas de dire : où diable la politique va-t-elle se nicher?

Pour rentrer dans l'histoire du corps humain, il est bon de vous apprendre que cette dureté subite du muscle, quand il vient à se tendre, a des conséquences bien plus importantes, sans comparaison, qu'une résistance opposée à la pression du doigt. C'est une sauvegarde précieuse pour nos articulations, et, ce qui est bien autrement grave, nous lui devons de ne pas nous déchirer à tout effort un pen violent.

Les ligaments qui entourent les articulations sont bien forts; pourtant ils ne suffiraient pas toujours à maintenir les os en position, si les muscles, en se roidissant à chaque mouvement, ne formaient pas derrière eux comme une seconde ligne de barrières infranchissables. Je vous ai déjà parlé de cela à propos de l'épaule, où la capsule articulaire laisse tant de jeu à la tête de l'humérus qne la rigidité des muscles voisins est, pour ainsi dire, le seul obstacle aux déplacements de l'os dans les grands efforts. C'est là que les muscles jouent le plus visiblement ce rôle de gardiens de l'ordre autour des articulations; mais, pour être plus obscur ailleurs, il n'en est pas moins sérieux, et quand un membre est paralysé, c'est-à-dire quand ses muscles ont perdu la faculté de se durcir en se contractant, les luxations y deviennent incomparablement plus faciles.

Quand vient la mort, cette grande paralysie universelle et définitive, la force factice, qui se développait dans le muscle à chaque fois qu'il était mis en jeu, disparaît sans retour, et il est bien forcé de nous livrer alors le secret de sa faiblesse réelle. Détachez un muscle d'un corps mort, et suspendez-y un poids, en l'accrochant à son tendon, il ne faudra pas un poids bien lourd pour que le muscle se déchire, et le tendon, resté intact, sera encore de force à supporter une traction bien plus considérable. Or, pendant la vie, c'est le contraire qui a lieu. On n'a pas d'exemple de muscle rompu par un effort si violent qu'il soit, et pendant que le muscle reste intact, on voit des tendons qui se brisent, comme cela arrive quelquefois, par exemple, dans les sauts exagérés, à celui qui vient s'attacher derrière le pied à l'extrémité du calcanéum. Il s'appelle le *tendon d'Achille*, si vous tenez à savoir son nom, un joli nom, qui lui vient de la mythologie[1].

Vous voilà maintenant, il me semble, suffisamment renseignée sur vos petits muscles, qui ne sont pas assurément les moins utiles de vos organes, puisque sans eux vous ne pourriez ni faire un pas, ni écrire un mot, ce qui serait bien triste, ni même embrasser votre maman, ce qui serait bien triste aussi.

Vous croyez que je plaisante? je parle très-sérieusement. Vos lèvres, ce sont des

1. La déesse Thétis, la mère d'Achille, l'avait plongé à sa naissance dans les eaux du Styx, qui rendaient invulnérable. Mais la pauvre mère n'avait pas pris garde qu'elle tenait son enfant par le talon. Ce qui était sous ses doigts ne pouvait pas tremper dans le Styx, et ce fut là qu'entra plus tard la flèche de Pâris, juste à l'endroit où vient s'attacher le tendon du calcanéum.

muscles qui se tendent et se relâchent alternativement, quand vous fermez la bouche pour l'ouvrir ensuite, et les chères joues de votre maman, qui sont des muscles aussi, savent aussi bien que moi que c'est de cette façon-là qu'on les embrasse. Pas de muscles pour faire ce double jeu, adieu les baisers!

Il y a là surtout un certain *labial*[1] qui joue un grand rôle dans tous les exercices de la bouche, et dont il faut pourtant que je vous dise un mot. Ce serait trop dommage de ne pas vous faire connaître, pendant que nous y sommes, un aussi gentil serviteur de votre estomac.

Vous savez comment se ferment ces petits sacs où les demoiselles mettent leur ouvrage. On les garnit d'une coulisse qui fait le tour de l'ouverture, et dans laquelle on passe un double cordon. Quand on veut les fermer, on tire en dehors les deux bouts de chaque cordon : la coulisse se ramasse en un petit paquet tout plissé, et rien ne peut plus sortir du sac. Quand on veut les ouvrir, on tire sur la coulisse en la pinçant par les deux bouts : elle revient sur elle-même en se déplissant, et laisse l'ouverture libre. Tout cela vous est bien connu, et vous avez fait plus d'une fois de ces sacs-là à votre poupée.

Supposez maintenant une coulisse qui se ramasse et se déplisse d'elle-même, sans le secours d'aucun cordon. Vous aurez justement notre labial. Ses fibres sont disposées en rond tout autour de l'ouverture de la bouche, et selon qu'elles se plissent ou se déplissent, cette ouverture se rapetisse ou s'agrandit. Faites un peu la petite bouche, pour essayer, et regardez-vous dans le miroir. Vous verrez vos lèvres se mettre en tas, en faisant toutes sortes de petits plis, absolument comme les coulisses de sacs, et c'est la position qu'elles prennent d'elles-mêmes quand vous sucez un sucre d'orge, ou quand vous buvez d'en haut dans un verre trop plein que vous n'osez pas lever avec la main.

Ce charmant petit labial, le muscle des sucres d'orge et des baisers, ne fonctionne plus, comme vous le voyez, de la même façon que ceux dont nous avons parlé jusqu'à présent. Il n'a pas d'os à faire mouvoir, et ses contractions n'ont d'autre résultat que de le faire revenir sur lui-même. Aussi bien ne fait-il plus partie tout à fait du même système que ses confrères du bras et de la jambe. Placé comme une sentinelle avancée à l'entrée du tube digestif, il lui appartient en quelque sorte, et participe jusqu'à un certain point de la nature de ces muscles intérieurs, comme l'estomac, le cœur et le diaphragme, dont le travail est indépendant de la volonté, qui ne se contractent que pour eux-mêmes, et qui ne se fatiguent jamais. Ceux-là ont aussi les fibres disposées en rond, ou plutôt entre-croisées en tous sens, tandis que celles des autres muscles sont alignées par files parallèles; et bien que nous n'ayons plus à nous en occuper ici, je ne suis pas fâché d'avoir trouvé cette occasion de vous apprendre en quoi le tissu de ces fiers républicains diffère de celui de vos très-humbles sujets.

Quant au labial, s'il n'attend pas toujours pour vous aider à bavarder que la volonté lui ait donné des ordres bien positifs, il n'en est pas moins, c'est vrai, à votre disposition. Par là il se rattache au petit royaume sur la limite duquel il est établi. C'est un muscle de transition, qui fait le passage d'un pays à l'autre, et que revendiquent, chacune de son côté, ces deux vies dont je vous ai entretenue au commencement, la vie de nutrition et la vie de relation. Il en est de lui comme de la langue, sa voisine, muscle de nutrition quand nous avalons, muscle de relation

1. *Labium* veut dire lèvre en latin.

quand nous parlons, mais soumise, dans un cas comme dans l'autre, aux ordres de la volonté; je fais exception, bien entendu, pour les demoiselles qui ne sauraient pas commander à leur langue. Seulement la langue, engagée déjà plus avant dans les confins de la république intérieure, se rapproche encore davantage de ce pays-là. Elle ne connaît pas la fatigue. La mienne du moins ne s'est jamais plainte à moi, par une courbature, d'avoir trop travaillé. Et la vôtre?

Ceci me rappelle qu'il me reste encore quelque chose à vous dire des muscles avant de les quitter. Il n'y a pas bien longtemps que j'appelais votre attention sur cette sensibilité toute particulière des ligaments qui se laissent percer, couper, brûler, sans appeler au secours, c'est-à-dire sans éveiller en nous aucun sentiment de douleur, mais qui protestent énergiquement dès qu'ils se sentent tordus ou tiraillés. Les muscles n'en sont pas là tout à fait, et quand on les coupe cela se fait sentir. Mais la douleur que vous fait éprouver un sabre, par exemple, qui entre dans les chairs, cette douleur tient moins à la section des muscles qu'au contact de l'air qui les enflamme en imprégnant le sang d'oxygène, ni plus ni moins que s'il le rencontrait dans les poumons. Je n'en veux pour preuve que certaines opérations où l'on tranche les muscles presque sans douleur avec un bistouri glissé délicatement sous la peau.

Et pourtant ils ne sont rien moins qu'insensibles, ces braves serviteurs qui nous portent où nous voulons aller. Chaque organe nous avertit à sa façon quand sa fonction est en détresse. Les muscles dont on abuse le font savoir par une douleur spéciale, si je puis m'exprimer ainsi, par la fatigue, et si modestes que soient au début leurs réclamations, elles deviennent impérieuses à la longue quand on n'en tient pas compte. Une petite fatigue, ce n'est rien. Le sentiment d'une grande fatigue peut devenir tellement insupportable qu'on lui préfère la mort, et l'on a vu des malheureux, exténués par la marche, se coucher pour mourir plutôt que de chercher à sauver leur vie en continuant la lutte contre leurs muscles en révolte.

J'espère bien, chère petite, que vous ne connaîtrez jamais ces fatigues pires que la mort. Si bien abrité pourtant que l'on soit contre les excès de lassitude, on est toujours exposé à faire connaissance avec la fatigue. Laissez-moi vous donner un conseil à ce sujet.

Vous rappelez-vous cette promenade de l'autre jour, où l'on s'était un peu perdu dans le bois, et sur la fin de laquelle vous ne marchiez plus qu'en vous traînant avec toutes sortes de gémissements lamentables? L'on a enfin retrouvé le bon chemin, et vous avez fait un saut de joie en apercevant la maison. Aussitôt la fatigue s'est envolée: vous aviez presque des envies de courir aux approches de la petite porte du jardin.

Il y a là un enseignement dont je vous engage à profiter. Les muscles, voyez-vous, sont un peu comme ces enfants méchants qui cessent de crier quand on ne s'occupe plus d'eux. Plus vous compatissez à leur chagrin, plus vous vous apitoyez sur leurs bobos, plus ils se désolent; et il n'y a rien qui augmente la fatigue comme de se dire à chaque instant qu'on est fatigué. Songez donc que vous avez là de petits enfants dont vous êtes la maman, à bien meilleur titre que vous n'étiez la maman de votre poupée, et dont l'éducation vous regarde. Les enfants gâtés à qui l'on n'a pas appris à obéir deviennent incapables du moindre effort. Les muscles aussi, et c'est affaire à vous, si vous voulez qu'ils vous obéissent plus tard quand vous aurez sérieusement besoin d'eux, de ne pas les élever en enfants gâtés.

Mais, à propos de fatigue, j'ai bien peur de vous avoir un peu lassée en vous promenant depuis si longtemps à travers les os et les muscles. Nous en voilà quittes, Dieu merci! Nous allons faire une petite halte, si vous le voulez bien, et je vous montrerai dans quelques semaines comment fonctionne toute cette machine que nous venons d'examiner pièce à pièce si minutieusement. J'ai peut-être été un peu long, mais elle vous touche de si près!

JEAN MACÉ.

La suite prochainement.

LES DEUX CHEVAUX ET LE CHIEN

Deux chevaux de labour, après un rude effort,
Revenaient à la ferme. Allongé sur la pierre,
Médor, en les voyant, entr'ouvre sa paupière,
Frémit, lève la queue, aboie et se rendort.

— Est-il heureux! semblait dire un cheval à l'autre :
Pendre sa langue au frais et dormir dans la cour,
D'un œil, dit-on, la nuit, mais des deux yeux le jour,
C'est le sort de ce chien : peiner, voilà le nôtre!

— C'est vrai, fit le second, penchant un front soumis :
On aurait pu rêver meilleure destinée;
Mais nous portons à deux le poids de la journée,
Nous souffrons côte à côte et nous sommes amis!

Ton œil humide et doux par moments me regarde
Et mon flanc déchiré tressaille près du tien :
Le joug en est moins dur. Il dort, il mange bien,
Mais il n'a point d'ami, ce pauvre chien de garde.

L'isolement sur lui pèse comme un linceul.
Regarde-le bâiller, tant son bien-être est fade;
C'est l'ennui qui l'endort. Crois-moi, mon camarade,

Souffrir à deux vaut mieux que d'être heureux tout seul!

LOUIS RATISBONNE.



LES ANGLAIS AU POLE NORD

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

(Vignettes par Riou.)

CHAPITRE XXII.

COMMENCEMENT DE RÉVOLTE.

A ce commandement inattendu, la surprise fut grande à bord du *Forward*.

« Allumer les fourneaux! dirent les uns.

— Et avec quoi? dirent les autres.

— Quand nous n'avons plus que deux mois de charbon dans le ventre! s'écria Pen.

— Et comment nous chaufferons-nous, l'hiver? demanda Clifton.

— Il nous faudra donc, reprit Gripper, brûler le navire jusqu'à sa ligne de flottaison?

— Et bourrer le poêle avec les mâts, répondit Waren, depuis le perroquet jusqu'au boute-dehors de beaupré? »

Shandon regardait fixement Wall. Les ingénieurs stupéfaits hésitaient à descendre dans la chambre de la machine.

« M'avez-vous entendu? » s'écria le capitaine d'une voix irritée.

Brunton se dirigea vers l'écoutille; mais au moment de descendre, il s'arrêta.

« N'y va pas, Brunton, dit une voix.

— Qui a parlé? s'écria Hatteras.

— Moi! fit Pen, en s'avançant vers le capitaine.

— Et vous dites?... demanda celui-ci.

— Je dis..., je dis, répondit Pen en jurant, je dis que nous en avons assez, que nous n'irons pas plus loin, que nous ne voulons pas crever de fatigue et de froid pendant l'hiver, et qu'on n'allumera pas les fourneaux!

— M. Shandon, répondit froidement Hatteras, faites mettre cet homme aux fers.

— Mais, capitaine, répondit Shandon, ce que cet homme a dit...

— Ce que cet homme a dit, répliqua Hatteras, si vous le répétez, vous, je vous fais enfermer dans votre cabine et garder à vue! — Que l'on saisisse cet homme! m'entend-on? »

Johnson, Bell, Simpson se dirigèrent vers le matelot, que la colère mettait hors de lui.

« Le premier qui me touche!... » s'écria-t-il, en saisissant un anspect qu'il brandit au-dessus de sa tête.

Hatteras s'avança vers lui.

« Pen, dit-il d'une voix presque tranquille, un geste de plus, et je te brûle la cervelle! »

En parlant de la sorte, il arma un revolver et le dirigea sur le matelot.

Un murmure se fit entendre.

« Pas un mot, vous autres, dit Hatteras, ou cet homme tombe mort. »

En ce moment, Johnson et Bell désarmèrent Pen, qui ne résista plus et se laissa conduire à fond de cale.

« Allez, Brunton, » dit Hatteras.

L'ingénieur, suivi de Plover et de Waren, descendit à son poste. Hatteras revint sur la dunette.

« Ce Pen est un misérable, lui dit le docteur.

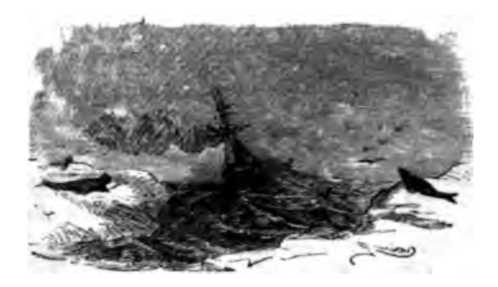
— Jamais homme n'a été plus près de la mort, » répondit simplement le capitaine.

Bientôt la vapeur eut acquis une pression suffisante : les ancres du *Forward* furent levées; celui-ci, coupant vers l'est, mit le cap sur la pointe Beecher, et trancha de son étrave les jeunes glaces déjà formées.

On rencontre entre l'île Baring et la pointe Beecher un assez grand nombre d'îles, échouées pour ainsi dire au milieu des ice-fields; les streams se pressaient en grand nombre dans les petits détroits dont cette partie de la mer est sillonnée; ils tendaient à s'agglomérer sous l'influence d'une température relativement basse; des hummocks se formaient çà et là, et l'on sentait que ces glaçons déjà plus compactes, plus denses, plus serrés, feraient bientôt avec l'aide des premières gelées une masse impénétrable.

Le *Forward* chenalait donc, non sans une extrême difficulté, au milieu des tourbillons de neige. Cependant, avec la mobilité qui caractérise l'atmosphère de ces régions, le soleil reparaissait de temps à autre; la température remontait de quelques degrés; les obstacles se fondaient comme par enchantement, et une belle nappe d'eau, charmante à contempler, s'étendait là où naguère les glaçons hérissaient toutes les passes. L'horizon revêtait de magnifiques teintes orangées sur lesquelles l'œil se reposait complaisamment de l'éternelle blancheur des neiges.

Le jeudi, 26 juillet, le *Forward* rasa l'île Dundas, et mit ensuite le cap plus au nord; mais alors il se trouva face à face avec une banquise, haute de huit à neuf pieds et formée de petits ice-bergs arrachés à la côte; il fut obligé d'en prolonger longtemps la courbure dans l'ouest. Le craquement ininterrompu des glaces, se joignant aux gémissements du navire, formait un bruit triste qui tenait du soupir et de la



plainte. Enfin le brick trouva une passe et s'y avança péniblement; souvent un glaçon énorme paralysait sa course pendant de longues heures; le brouillard gênait la vue.

du pilote; tant que l'on voit à un mille en avant, on peut parer facilement les obstacles; mais au milieu de ces tourbillons embrumés, la vue s'arrêtait souvent à moins d'une encâblure. La houle très-forte fatiguait.

Parfois, les nuages lisses et polis prenaient un aspect particulier, comme s'ils eussent réfléchi les bancs de glace; il y eut des jours où les rayons jaunâtres du soleil ne parvinrent pas à franchir la brume tenace.

Les oiseaux étaient encore fort nombreux, et leurs cris assourdissants; des phoques, paresseusement couchés sur les glaçons en dérive, levaient leur tête peu effrayée et agitaient leurs longs cous au passage du navire; celui-ci, en rasant leur demeure flottante, y laissa plus d'une fois des feuilles de son doublage roulées par le frottement.

Enfin, après six jours de cette lente navigation, le 1er août, la pointe Beecher fut relevée dans le nord; Hatteras passa ces dernières heures dans les barres de perroquet; la mer libre entrevue par Stewart, le 30 mai 1851, vers 76° 20′ de latitude, ne pouvait être éloignée, et cependant, si loin qu'Hatteras promenât ses regards, il n'aperçut aucun indice d'un bassin polaire dégagé de glaces. Il redescendit sans mot dire.

« Est-ce que vous croyez à cette mer libre? demanda Shandon au lieutenant.

— Je commence à en douter, répondit James Wall.

— N'avais-je donc pas raison de traiter cette prétendue découverte de chimère et d'hypothèse? Et l'on n'a pas voulu me croire, et vous-même, Wall, vous avez pris parti contre moi!

— On vous croira désormais, Shandon.

— Oui, répondit ce dernier, quand il sera trop tard. »

Et il rentra dans sa cabine, où il se tenait presque toujours renfermé depuis sa discussion avec le capitaine.

Le vent retomba dans le sud vers le soir. Hatteras fit alors établir sa voilure et éteindre ses feux; pendant plusieurs jours, les plus pénibles manœuvres furent reprises par l'équipage; à chaque instant, il fallait ou lofer ou laisser arriver, ou masquer brusquement les voiles pour enrayer la marche du brick; les bras des vergues déjà roidis par le froid couraient mal dans les poulies engorgées, et ajoutaient encore à la fatigue; il fallut plus d'une semaine pour atteindre la pointe Barrow. Le *Forward* n'avait pas gagné trente milles en dix jours.

Là, le vent sauta de nouveau dans le nord, et l'hélice fut remise en mouvement. Hatteras espérait encore trouver une mer affranchie d'obstacles, au delà du soixante-dix-septième parallèle, telle que la vit Edward Belcher.

Et cependant, s'il s'en rapportait aux récits de Penny, cette partie de mer qu'il traversait en ce moment aurait dû être libre, car, Penny, arrivé à la limite des glaces, reconnut en canot les bords du canal de la Reine jusqu'au soixante-dix-septième degré.

Devait-il donc regarder ces relations comme apocryphes? ou bien un hiver précoce venait-il s'abattre sur ces régions boréales?

Le 15 août, le mont Percy dressa dans la brume ses pics couverts de neiges éternelles; le vent très-violent chassait devant lui une mitraille de grésil qui crépitait avec bruit. Le lendemain, le soleil se coucha pour la première fois, terminant enfin la longue série des jours de vingt-quatre heures. Les hommes avaient fini par s'habituer à cette clarté incessante; mais les animaux en ressentaient peu l'influence; les chiens groënlandais se couchaient à l'heure habituelle, et Duk lui-même s'en-

dormait régulièrement chaque soir, comme si les ténèbres eussent envahi l'horizon.

Cependant, pendant les nuits qui suivirent le 15 août, l'obscurité ne fut jamais profonde; le soleil, quoique couché, donnait encore une lumière suffisante par réfraction.

Le 19 août, après une assez bonne observation, on releva le cap Franklin sur la côte orientale, et sur la côte occidentale, le cap lady Franklin; ainsi, au point extrême atteint sans doute par ce hardi navigateur, la reconnaissance de ses compatriotes voulut que le nom de sa femme si dévouée fît face à son propre nom, emblème touchant de l'étroite sympathie qui les unit toujours!

Le docteur fut ému de ce rapprochement, de cette union morale entre deux pointes de terre au sein de ces contrées lointaines!

Le docteur, suivant les conseils de Johnson, s'accoutumait déjà à supporter les basses températures; il demeurait presque sans cesse sur le pont, bravant le froid, le vent et la neige. Sa constitution, bien qu'il eût un peu maigri, ne souffrait pas des atteintes de ce rude climat. D'ailleurs, il s'attendait à d'autres périls, et constatait avec gaieté même les symptômes précurseurs de l'hiver.

« Voyez, dit-il un jour à Johnson, voyez ces bandes d'oiseaux qui émigrent vers le sud! Comme ils s'enfuient à tire-d'aile en poussant leurs cris d'adieu!

— Oui, monsieur Clawbonny, répondit Johnson; quelque chose leur a dit qu'il fallait partir, et ils se sont mis en route.

— Plus d'un des nôtres, Johnson, serait, je crois, tenté de les imiter!

— Ce sont des cœurs faibles, monsieur Clawbonny; que diable! ces animaux-là n'ont pas un approvisionnement de nourriture comme nous, et il faut bien qu'ils aillent chercher leur existence ailleurs! Mais des marins, avec un bon navire sous les pieds, doivent aller au bout du monde.

— Vous espérez donc qu'Hatteras réussira dans ses projets?

— Il réussira, monsieur Clawbonny.

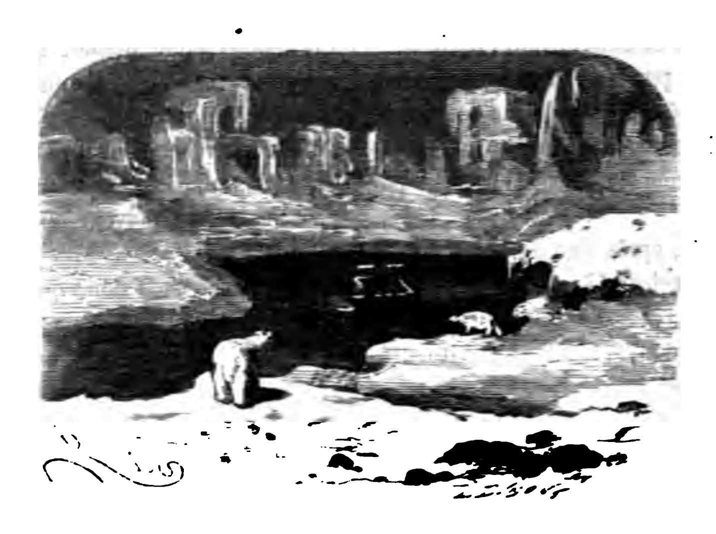
— Je le pense comme vous, Johnson, et dût-il, pour le suivre, ne conserver qu'un seul compagnon fidèle...

— Nous serions deux!

— Oui, Johnson, » répondit le docteur en serrant la main du brave matelot.

La terre du Prince-Albert, que le *Forward* prolongeait en ce moment, porte aussi le nom de terre Grinnel, et bien qu'Hatteras, en haine des Yankees, n'eût jamais consenti à lui donner ce nom, c'est cependant celui sous lequel elle est le plus généralement désignée. Voici d'où vient cette double appellation : en même temps que l'anglais Penny lui donnait le nom de Prince-Albert, le commandant de la *Rescue*, le lieutenant de Haven, la nommait terre Grinnel en l'honneur du négociant américain qui avait fait à New-York les frais de son expédition.

Le brick, en suivant ses contours, éprouva une série de difficultés inouïes, naviguant tantôt à la voile et tantôt à la vapeur. Le 18 août, on releva le mont Britannia à peine visible dans la brume, et le *Forward* jeta l'ancre le lendemain dans la baie de Northumberland. Il se trouvait cerné de toutes parts.



CHAPITRE XXIII.

L'ASSAUT DES GLAÇONS.

Hatteras, après avoir présidé au mouillage du navire, rentra dans sa cabine, prit sa carte et la pointa avec soin; il se trouvait par 76° 57′ de latitude et 99° 20′ de longitude, c'est-à-dire à trois minutes seulement du soixante-dix-septième parallèle. Ce fut à cet endroit même que sir Edward Belcher passa son premier hivernage sur le *Pionnier* et l'*Assistance*. C'est de ce point qu'il organisa ses excursions en traîneau et en bateau; il découvrit l'île de la Table, les Cornouailles septentrionales, l'archipel Victoria et le canal Belcher. Parvenu au delà du soixante-dix-huitième degré, il vit la côte s'incliner vers le sud-est. Elle semblait devoir se relier au détroit de Jones, dont l'entrée donne sur la baie de Baffin. Mais dans le nord-ouest, au contraire, « une mer libre, dit son rapport, s'étendait à perte de vue. »

Hatteras considérait avec émotion cette partie des cartes marines où un large espace blanc figurait ces régions inconnues, et ses yeux revenaient toujours à ce bassin polaire dégagé de glaces.

« Après tant de témoignages, se dit-il, après les relations de Stewart, de Penny, de Belcher, il n'est pas permis de douter! Il faut que cela soit! Ces hardis marins ont vu, vu de leurs propres yeux! peut-on révoquer leurs assertions en doute? Non! — Mais, si cependant cette mer, libre alors, par suite d'un hiver précoce était... Mais non, c'est à plusieurs années d'intervalle que ces découvertes ont été faites; ce bassin existe, je le trouverai! je le verrai! »

Hatteras remonta sur la dunette. Une brume intense enveloppait le *Forward;* du pont on apercevait à peine le haut de sa mâture. Cependant Hatteras fit descendre l'ice-master de son nid de pie, et prit sa place; il voulait profiter de la moindre éclaircie du ciel pour examiner l'horizon du nord-ouest.

Shandon n'avait pas manqué cette occasion de dire au lieutenant :

« Eh bien Wall! et cette mer libre?

— Vous aviez raison, Shandon, répondit Wall, et nous n'avons plus que pour six semaines de charbon dans nos soutes.

— Le docteur trouvera quelque procédé scientifique, répondit Shandon, pour nous chauffer sans combustible. J'ai entendu dire

que l'on faisait de la glace avec du feu; peut-être nous fera-t-il du feu avec de la glace. »

Shandon rentra dans sa cabine en haussant les épaules.

Le lendemain, 20 août, le brouillard se fendit pendant quelques instants. On vit Hatteras de son poste élevé promener vivement ses regards vers l'horizon; puis il redescendit sans rien dire et donna l'ordre de se porter en avant; mais il était facile de voir que son espoir avait été déçu une dernière fois.

Le *Forward* leva l'ancre et reprit sa marche incertaine vers le nord. Comme il fatiguait beaucoup, les vergues des huniers et de perroquet furent envoyées en bas avec tout leur gréement; les mâts furent dépassés; on ne pouvait plus compter sur le vent variable que la sinuosité des passes rendait d'ailleurs à peu près inutile; de larges taches blanchâtres se formaient çà et là sur la mer, semblables à des taches d'huile; elles faisaient présager une gelée générale très-prochaine; dès que la brise venait à tomber, la mer se prenait presque instantanément; mais au retour du vent cette jeune glace se brisait et se dissipait. Vers le soir, le thermomètre descendit à dix-sept degrés (— 7° centig.).

Lorsque le brick arrivait au fond d'une passe fermée, il faisait alors l'office de bélier, et se précipitait à toute vapeur sur l'obstacle qu'il enfonçait. Quelquefois on le croyait définitivement arrêté; mais un mouvement inattendu des streams lui ouvrait un nouveau passage, et il s'élançait hardiment; pendant ces temps d'arrêt, la vapeur, s'échappant par les soupapes, se condensait dans l'air froid et retombait en neige sur le pont. Une autre cause venait aussi suspendre la marche du brick : les glaçons s'engageaient parfois dans les branches de l'hélice, et ils avaient une dureté telle que tout l'effort de la machine ne parvenait pas à les briser; il fallait alors renverser la vapeur, revenir en arrière, et envoyer des hommes débarrasser l'hélice à l'aide de leviers et d'anspects; de là, des difficultés, des fatigues et des retards.

Pendant treize jours il en fut ainsi; le *Forward* se traîna péniblement le long du détroit de Penny. L'équipage murmurait, mais il obéissait; il comprenait que revenir en arrière était maintenant impossible. La marche au nord offrait moins de périls que la retraite au sud; il fallait songer à l'hivernage.

Les matelots parlaient entre eux de cette nouvelle situation, et, un jour, ils en causèrent même avec Richard Shandon, qu'ils savaient bien être pour eux. Celui-ci, au mépris de ses devoirs d'officier, ne craignit pas de laisser discuter devant lui l'autorité de son capitaine.

« Vous dites donc, monsieur Shandon, lui demandait Gripper, que nous ne pouvons plus revenir sur nos pas?

— Maintenant il est trop tard, répondit Shandon.

— Alors, reprit un autre matelot, nous ne devons plus songer qu'à l'hivernage?

— C'est notre seule ressource! On n'a pas voulu me croire...

— Une autre fois, répondit Pen, qui avait repris son service accoutumé, on vous croira.

— Comme je ne serai pas le maître,... répliqua Shandon.

— Qui sait? répliqua Pen. John Hatteras est libre d'aller aussi loin que bon lui semble, mais on n'est pas obligé de le suivre.

— Il n'y a qu'à se rappeler, reprit Gripper, son premier voyage à la mer de Baffin, et ce qui s'en est suivi!

— Et le voyage du *Farewel*, dit Clifton, qui est allé se perdre dans les mers du Spitzberg sous son commandement!

— Et dont il est revenu seul, répondit Gripper.

— Seul avec son chien, répliqua Clifton.

— Nous n'avons pas envie de nous sacrifier pour le bon plaisir de cet homme, ajouta Pen.

— Ni de perdre les primes que nous avons si bien gagnées! »

On reconnaît Clifton à cette remarque intéressée.

« Lorsque nous aurons dépassé le soixante-dix-huitième degré, ajouta-t-il, et nous n'en sommes pas loin, cela fera juste trois cent soixante-quinze livres pour chacun [1], six fois huit degrés!

— Mais, répondit Gripper, ne les perdrons-nous pas, si nous revenons sans le capitaine?

— Non, répondit Clifton, lorsqu'il sera prouvé que le retour était devenu indispensable.

— Mais le capitaine... cependant...

— Sois tranquille, Gripper, répondit Pen, nous en aurons un capitaine, et un bon, que monsieur Shandon connaît. Quand un commandant devient fou, on le casse et on en nomme un autre. N'est-ce pas, monsieur Shandon?

— Mes amis, répondit Shandon évasivement, vous trouverez toujours en moi un cœur dévoué. Mais attendons les événements. »

L'orage, on le voit, s'amassait sur la tête d'Hatteras; celui-ci, ferme, inébranlable, énergique, toujours confiant, marchait avec audace. En somme, s'il n'avait pas été maître de la direction de son navire, celui-ci s'était vaillamment comporté; la route parcourue en cinq mois représentait la route que d'autre navigateurs mirent deux et trois ans à faire! Hatteras se trouvait maintenant dans l'obligation d'hiverner, mais cette situation ne pouvait effrayer des cœurs forts et décidés, des âmes éprouvées et aguerries, des esprits intrépides et bien trempés! Sir John Ross et Mac-Clure ne passèrent-ils pas trois hivers successifs dans les régions arctiques? Ce qui s'était fait ainsi ne pouvait-on le faire encore?

« Certes si, répétait Hatteras, et plus, s'il le faut! Ah! disait-il avec regret au docteur, que n'ai-je pu forcer l'entrée de Smith, au nord de la mer de Baffin, je serais maintenant au pôle!

— Bon! répondait invariablement le docteur, qui eût inventé la confiance au besoin, nous y arriverons, capitaine, sur le quatre-vingt-dix-neuvième méridien au lieu du soixante-quinzième, il est vrai; mais qu'importe? si tout chemin mène à Rome, il est encore plus certain que tout méridien mène au pôle. »

Le 31 août, le thermomètre marqua treize degrés (— 10° centig.). La fin de la saison navigable arrivait; le *Forward* laissa l'île Exmouth sur tribord, et, trois jours après, il dépassa l'île de la Table, située au milieu du canal Belcher. A une époque moins avancée, il eût été possible peut-être de regagner par ce canal la mer de Baffin, mais alors il ne fallait pas y songer: ce bras de mer, entièrement barré par les glaces, n'eût pas offert un pouce d'eau à la quille du *Forward*; le regard s'étendait sur des ice-fields sans fin et immobiles pour huit mois encore.

Heureusement, on pouvait encore gagner quelques minutes vers le nord, mais à la condition de briser la glace nouvelle sous de gros rouleaux, ou de la déchirer au moyen des pétards. Ce qu'il fallait redouter alors, par ces basses températures, c'était le calme de l'atmosphère, car les passes se prenaient rapidement, et on accueillait avec joie même les vents contraires. Une nuit calme, et tout était glacé.

Or, le *Forward* ne pouvait hiverner dans la situation actuelle, exposé aux vents, aux

1. 9,375 francs.

ice-bergs; à la dérive du canal; un abri sûr est la première chose à trouver; Hatteras espérait gagner la côte du Nouveau-Cornouailles, et rencontrer, au delà de la pointe Albert, une baie de refuge suffisamment couverte. Il poursuivit donc sa route au nord avec persévérance.

Mais, le 8 septembre, une banquise continue, impénétrable, infranchissable, s'interposa entre le nord et lui; la température s'abaissa à dix degrés (— 12° centig.). Hatteras, le cœur inquiet, chercha vainement un passage, risquant cent fois son navire, et se tirant de pas dangereux par des prodiges d'habileté. On pouvait le taxer d'imprudence, d'irréflexion, de folie, d'aveuglement, mais pour bon marin, il l'était, et parmi les meilleurs!

La situation du *Forward* devint véritablement périlleuse; en effet, la mer se refermait derrière lui, et dans l'espace de quelques heures, la glace acquérait une dureté telle que les hommes couraient dessus et halaient le navire en toute sécurité.

Hatteras, ne pouvant tourner l'obstacle, résolut de l'attaquer de front; il employa ses plus forts blasting-cylinders, de huit à dix livres de poudre; on commençait par trouer la glace dans son épaisseur; on remplissait le trou de neige, après avoir eu soin de placer le cylindre dans une position horizontale, afin qu'une plus grande partie de glace fût soumise à l'explosion; alors on allumait la mèche, protégée par un tube de gutta-percha.

On travailla donc à briser la banquise; on ne pouvait la scier, car les sciures se recollaient immédiatement. Toutefois, Hatteras put espérer passer le lendemain.

Mais, pendant la nuit, le vent fit rage; la mer se souleva sous sa croûte glacée, comme secouée par quelque commotion sous-marine, et la voix terrifiée du pilote laissa tomber ces mots:

« Veille à l'arrière! veille à l'arrière! »

Hatteras porta ses regards vers la direction indiquée, et ce qu'il vit à la faveur du crépuscule était effrayant.

Une haute banquise, refoulée vers le nord, accourait sur le navire avec la rapidité d'une avalanche.

« Tout le monde sur le pont! » s'écria le capitaine.

Cette montagne roulante n'était plus qu'à un demi-mille à peine; les glaçons se soulevaient, passaient les uns par-dessus les autres, se culbutaient, comme d'énormes grains de sable emportés par un ouragan formidable; un bruit terrible agitait l'atmosphère.

« Voilà, monsieur Clawbonny, dit Johnson au docteur, l'un des plus grands dangers dont nous ayons été menacés.

— Oui, répondit tranquillement le docteur, c'est assez effrayant.

— Un véritable assaut qu'il nous faudra repousser, reprit le maître d'équipage.

— En effet, on dirait une troupe immense d'animaux antédiluviens, de ceux que l'on suppose avoir habité le pôle! Ils se pressent! Ils se hâtent à qui arrivera le plus vite.

— Et, ajouta Johnson, il y en a qui sont armés de lances aiguës dont je vous engage à vous défier, monsieur Clawbonny.

— C'est un véritable siége, s'écria le docteur; eh bien! courons sur les remparts.»

Et il se précipita vers l'arrière, où l'équipage armé de perches, de barres de fer, d'anspects, se préparait à repousser cet assaut formidable.

L'avalanche arrivait et gagnait de hauteur, en s'accroissant des glaces environnantes qu'elle entraînait dans son tourbillon; d'après les ordres d'Hatteras, le canon de l'avant tirait à boulets pour rompre cette ligne menaçante. Mais elle arriva et se jeta sur le brick; un craquement se fit entendre, et, comme il fut abordé par la hanche de tribord, une partie de son bastingage se brisa.

« Que personne ne bouge ! s'écria Hatteras. Attention aux glaces ! »

Celles-ci grimpaient avec une force irrésistible ; des glaçons pesant plusieurs quintaux escaladaient les murailles du navire; les plus petits, lancés jusqu'à la hauteur des hunes, retombaient en flèches aiguës, brisant les haubans, coupant les manœuvres. L'équipage était débordé par ces ennemis innombrables, qui, de leur



masse, eussent écrasé cent navires comme le *Forward*. Chacun essayait de repousser ces rocs envahissants, et plus d'un matelot fut blessé par leurs arêtes aiguës, entre autres Bolton, qui eut l'épaule gauche entièrement déchirée. Le bruit prenait des proportions effrayantes. Duck aboyait avec rage après ces ennemis d'une nouvelle sorte. L'obscurité de la nuit accrut bientôt l'horreur de la situation, sans cacher ces blocs irrités, dont la blancheur répercutait les dernières lueurs éparses dans l'atmosphère.

Les commandements d'Hatteras retentissaient toujours au milieu de cette lutte étrange, impossible, surnaturelle, des hommes avec des glaçons. Le navire, obéissant à cette pression énorme, s'inclinait sur babord, et l'extrémité de sa grande vergue

s'arc-boutait déjà contre le champ de glace, au risque de briser son mât.

Hatteras comprit le danger ; le moment était terrible ; le brick menaçait de se renverser entièrement, et la mâture pouvait être emportée.

Un bloc énorme, grand comme le navire lui-même, parut alors s'élever le long de la coque ; il se soulevait avec une irrésistible puissance ; il montait, il dépassait déjà la dunette ; s'il se précipitait sur le *Forward*, tout était fini ; bientôt il se dressa debout, sa hauteur dépassant les vergues de perroquet, et il oscilla sur sa base.

Un cri d'épouvante s'échappa de toutes les poitrines. Chacun reflua sur tribord.

Mais, à ce moment, le navire fut entièrement soulagé[1]. On le sentit enlevé, et pendant un temps inappréciable il flotta dans l'air, puis il inclina, retomba sur les glaçons, et là, fut pris d'un roulis qui fit craquer ses bordages. Que se passait-il donc?

Soulevé par cette marée montante, repoussé par les blocs qui le prenaient à l'arrière, il franchissait l'infranchissable banquise. Après une minute, qui parut un siècle, de cette étrange navigation, il retomba de l'autre côté de l'obstacle, sur un champ de glace ; il l'enfonça de son poids, et se retrouva dans son élément naturel.

« La banquise est franchie ! s'écria Johnson, qui s'était jeté à l'avant du brick.

— Dieu soit loué ! » répondit Hatteras.

En effet, le brick se trouvait au centre d'un bassin de glace ; celle-ci l'entourait de toutes parts, et, bien que sa quille plongeât dans l'eau, il ne pouvait bouger ; mais s'il demeurait immobile, le champ marchait pour lui.

« Nous dérivons, capitaine ! cria Johnson. »

— Laissons faire, » répondit Hatteras.

Comment, d'ailleurs, eût-il été possible de s'opposer à cet entraînement ?

1. Soulevé.

Le jour revint, et il fut bien constaté que sous l'influence d'un courant sous-marin le banc de glace dérivait vers le nord avec rapidité. Cette masse flottante emportait le *Forward*, cloué au milieu de l'ice-field, dont on ne voyait pas la limite ; dans la prévision d'une catastrophe, dans le cas où le brick serait jeté sur une côte ou écrasé par la pression des glaces, Hatteras fit monter sur le pont une grande quantité de provisions, les effets de campement, les vêtements et les couvertures de l'équipage ; à l'exemple de ce que fit le capitaine Mac-Clure dans une circonstance semblable, il fit entourer le bâtiment d'une ceinture de hamacs gonflés d'air de manière à le prémunir contre les grosses avaries ; bientôt la glace, s'accumulant sous l'influence d'une température de sept degrés (—14° centig.), le navire fut entouré d'une muraille de laquelle sa mâture sortait seule.

Pendant sept jours, il navigua de cette façon ; la pointe Albert, qui forme l'extrémité ouest du Nouveau-Cornouailles, fut entrevue, le 10 septembre, et disparut bientôt ; on remarqua que le champ de glace inclina dans l'est à partir de ce moment. Où allait-il de la sorte ? Où s'arrêterait-on ? Qui pouvait le prévoir ?

L'équipage attendait et se croisait les bras. Enfin, le 15 septembre, vers les trois heures du soir, l'ice-field, précipité sans doute sur un autre champ, s'arrêta brusquement ; le navire ressentit une secousse violente ; Hatteras, qui avait fait son point pendant cette journée, consulta sa carte ; il se trouvait dans le nord, sans aucune terre en vue, par 95° 35′ de longitude et 78° 15′ de latitude, au centre de cette région, de cette mer inconnue, où les géographes ont placé le pôle du froid !

JULES VERNE.

La suite prochainement.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par Frœlich. — Texte par un Papa.



XXVIII.

Jujules a une voiture pour aller se promener; c'est le bon papa qui l'a faite un dimanche pour ses petits enfants. Le plus souvent c'est Marie qui la traîne; quelquefois aussi on y attèle la chèvre. C'est égal à Jujules : pourvu que la voiture roule, il est satisfait.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par Frœlich. — Texte par un Papa.



XXIX.

Marie a trouvé des fraises sur le bord de la route,
elle en a cueilli plein ses deux mains et les donne au petit frère
qui paraît de plus en plus satisfait.

La suite prochainement.

LE PETIT CHINOIS

Un enfant, destiné à devenir un des hommes les plus éminents de ce monde, montrait, dès l'âge le plus tendre, un goût d'enseignement et de réflexion singulièrement développé. Dès qu'il avait appris quelque chose, il s'empressait de le communiquer aux autres enfants de son âge. Il mettait à répandre ainsi sa science récente tant de bon vouloir et de douceur, qu'on pouvait prévoir dès lors que les plus distraits et les moins clairvoyants seraient un jour captivés et éclairés par ce petit Chinois,—car c'était un Chinois.

N'allez pas croire pourtant qu'il ressemblât à ces affreux magots qui grimacent sur les éventails et les meubles de laque prodigués à tous les pays de la terre par l'industrie de ses compatriotes. Ce petit penseur, en dépit de son teint jaune, avait une figure pleine de grâce et de noblesse. Sa physionomie exprimait la force et la bonté, une bonté sérieuse et une force tranquille.

Il avait à peine trois ans que, ayant remarqué l'intelligence d'un gros chat blanc qu'on lui avait donné, et qu'il aimait beaucoup, il entreprit de perfectionner cette intelligence par l'éducation. Souvent on le voyait assis gravement sur le seuil de la maison de ses parents, avec l'animal sur ses genoux et un livre ouvert à la main. Le chat comprenait du moins une chose, c'est que son petit maître était rempli d'affection pour lui et ne pouvait songer à le tourmenter. Aussi se laissait-il docilement prendre la patte, que l'enfant promenait sur les pages du livre, en l'arrêtant à chacun des caractères de la leçon qu'il venait lui-même d'apprendre. En même temps, il en expliquait le sens, en s'efforçant de rendre ses paroles aussi lucides et sa voix aussi caressante que possible. Le chat, chinois comme son maître, regardait celui-ci avec ses yeux verts fendus de noir, et ne paraissait pas trop étonné de ce qu'on lui disait. Cependant la parole ne lui venait pas. S'il répondait aux questions qui lui étaient adressées, ce n'était que par des miaulements ou des murmures inintelligibles. L'enfant s'attristait un peu de ce médiocre succès, mais il ne se rebutait pas.

« Assez pour aujourd'hui, disait-il à son élève; demain nous recommencerons, et tu tâcheras de mieux dire et d'en retenir davantage. J'ai mis aussi plus d'un jour pour apprendre ce que je t'enseigne. »

Souvent le père du petit Chinois, sans être aperçu de lui, l'avait regardé se livrant avec une douce persistance à ce singulier acte de dévouement, et, ravi en même temps qu'étonné de la grâce ineffable et de la précoce raison qui se révélaient au milieu de cette bizarrerie d'enfant, il avait conçu l'espérance que son fils surpasserait un jour la plupart des hommes en sagesse et en bonté. Il ne se trompait pas.

Un jour, — c'était dans le plus beau mois de l'année; le soleil rougissait la terre et teignait de flamme toutes les fleurs, — l'enfant, plus âgé alors de dix lunes (dix mois), était dans le jardin de son père, contemplant avec ses yeux calmes les oiseaux blancs qui rayaient l'air de leurs traces resplendissantes : un mystérieux attrait l'attachait à ce spectacle.

Il y avait avec lui un autre petit garçon, le fils d'un voisin de son père. Ce n'était qu'un enfant qui avait peine encore à se tenir debout, et qui préférait, pour sa commodité et son agrément, ramper à quatre pattes sur la pelouse. Pas d'autre témoin, en outre, que le gros chat blanc, aussi peu

lettré que jamais, et malgré cela, toujours chéri de son instituteur, qui ne désespérait pas d'entendre enfin chez lui la parole succéder au vulgaire miaou.

Tandis que les parents des enfants prenaient le thé en causant à l'intérieur de la maison, et ne songeaient pas à s'inquiéter, le petit être nouvellement sevré se délectait au milieu de la belle herbe fleurie, tout auprès d'une large cuve de porcelaine remplie d'eau, où l'on puisait pour arroser le jardin, et où les oiseaux qui l'habitaient venaient aussi se désaltérer. Cette espèce de bassin reposait sur des étais enveloppés de lianes dont les branches aux grappes parfumées jouaient à l'entour sur le sol. Le fond, sans adhérer à la terre, entrait dans un creux pratiqué en dessous, de sorte que les bords ne dépassaient pas de plus d'une coudée le niveau de la pelouse.

Le plus grand des deux enfants s'était mis à lire au pied d'un arbre; puis il avait interrompu sa lecture pour observer son chat, qui se livrait, en ce moment, à un manége assez singulier. L'animal, en effet, avait amené jusque-là, en le faisant rouler, un œuf que quelque domestique de la maison lui avait donné, par moquerie, sans doute. Du reste, il ne paraissait pas avoir pris la chose en mauvaise part. Tant que les enfants avaient marché, il les avait suivis ou précédés, en poussant son œuf de droite et de gauche, comme il eût fait d'une boule de bois ou de papier. Mais, depuis qu'on était arrêté, il était devenu évident qu'il y avait là pour lui quelque chose de plus qu'un simple joujou. Il léchait doucement la coquille de l'œuf et tournait ensuite à l'entour, en levant par instants les yeux vers son maître, et miaulant doucement, comme pour lui demander conseil. L'enfant n'avait pu se méprendre au sens de cette interrogation.

« Oui, répondit-il, c'est très-bon, un œuf; mais pour le manger, il faut d'abord le casser. Malheureusement, tu ne sais pas comment t'y prendre. Eh bien, tâche de trouver un moyen. Tu préférerais sans doute que je te vinsse en aide; je comprends cela; mais, vois-tu, il est bon de s'habituer à se tirer d'embarras tout seul et à ne recourir aux autres que dans le cas d'une nécessité absolue. Sache-le bien : pas plus pour casser les œufs que pour apprendre à lire, il ne suffit d'ouvrir les yeux; il faut s'efforcer, se donner du mal, et tu n'aimes pas cela. Tu es paresseux, mon gros chat, je suis fâché de te le dire. »

Comme il achevait de parler, le chat, qui, depuis un instant, avait eu l'air de réfléchir profondément, bondit de nouveau sur son œuf, et, d'un coup de patte vivement appliqué, il le lança contre une pierre qui se trouvait à un pas de distance environ. La coquille fut brisée, et, avant que le contenu eût eu le temps de se répandre à terre, le chat, avec sa prestesse naturelle, en avait humé la meilleure partie.

« Voilà qui est bien, lui dit son petit maître; comme tu l'as éprouvé, pour réussir à quoi que ce soit, il ne s'agit que de le vouloir. Maintenant que tu as compris cela, j'espère qu'à ta prochaine leçon de lecture, tes progrès seront plus satisfaisants. »

L'enfant se remit alors à lire. Cependant son petit compagnon avait continué, à l'aide de ses bras et de ses jambes, ses évolutions impatientes sur le gazon. Il était arrivé ainsi jusqu'à la cuve de porcelaine. Là, il se dressa sur ses petits pieds, et l'intérieur du bassin apparut à ses regards. Merveilleux spectacle! Des poissons rouges, dorés, nacrés, tournoyaient, plongeaient, remontaient dans l'eau étincelante. Et ce n'était pas tout : il y avait au milieu d'eux, sous la belle surface flottante, un autre enfant vivant, palpitant, étonné, ravi, qui s'avançait vers le petit spectateur, quand celui-ci se penchait vers lui, et qui lui rendait tous ses regards et tous ses sou-

rires. Le pauvre petit innocent, charmé de sa propre image, redoubla d'efforts pour s'en approcher. Il fit si bien des pieds et des mains, en s'accrochant après les lianes, qu'il se trouva bientôt suspendu sur le rebord de la cuve. Il tendit alors ses bras au petit camarade des poissons rouges; ce brusque mouvement lui fit perdre l'équilibre, et il tomba dans l'eau la tête la première.

Le bruit de sa chute éveilla aussitôt l'attention du petit liseur. D'un élan, il fut auprès du bassin. Que faire? Il voyait l'enfant étendu au fond de l'eau, agitant faiblement ses pieds et sa tête. Lui-même était trop petit pour l'atteindre, trop faible pour le retirer. La maison était trop éloignée aussi pour que ses cris y fussent entendus. Le chat s'associait à cette anxiété en miaulant douloureusement. Son maître l'entendit, et le souvenir de la façon dont s'y était pris l'animal pour casser son œuf fut pour lui un trait de lumière. Le même moyen, et c'était le seul, devait sauver son pauvre petit compagnon. Saisissant à deux mains une des grosses pierres qui garnissaient le pied des étais, il en frappa de toutes ses forces la paroi de la cuve, qui fut rompue. L'eau s'écoula rapidement. Au bout de deux minutes, il n'en restait plus une goutte. L'enfant avait un peu trop bu, mais il n'était pas noyé. Il demeura quelques instants sans bouger, rejetant l'eau qu'il avait absorbée; puis il se releva et sourit à son sauveur, qui parvint, non sans peine, à le ramener sur la pelouse.

Tous deux regagnèrent la maison, où l'aîné raconta ce qui était arrivé et ce qu'il avait fait, sans oublier la part qui en revenait à son chat favori.

On pense bien qu'il ne fut pas grondé pour avoir brisé la cuve et mis par là les poissons en danger de mort.

« Cher enfant, lui dit son père en le regardant avec une pieuse émotion, le ciel a joint en toi l'intelligence à la bonté; la bénédiction du ciel est sur toi et sur tes parents. »

Cet enfant se nommait Kong-fu-tze. C'est celui que nous avons appelé Confucius, et qui fut, chez les Chinois, le grand législateur de la morale et de la science.

Mme DESBORDES-VALMORE.

(*Inédit.*)

COURAGE ET TÉMÉRITÉ

Pour arriver plus tôt, afin de sauver son jeune frère qu'il venait de voir tomber dans une mare, où il allait périr, le petit Claude s'élança un jour de la fenêtre du premier étage. Grâce à Dieu, il sortit sain et sauf de cette périlleuse prouesse et ramena son frère, vivant, sur le bord.

Comme on le félicitait à propos de sa généreuse action : « Ah! le beau miracle, se prit à dire jalousement André, son cousin, j'ai bien sauté de plus haut, moi, l'autre jour. Vous savez la grande échelle du fenil. Eh bien! je ne m'y suis pas repris à deux fois. D'un bond : hop! Et je n'ai rien de cassé, moi, non plus.

— Tu as fait cela ? demanda le père du jaloux.

— Oui.

— Et dans quel but t'exposer si follement?

— Pour m'amuser, pour prouver que je n'ai pas peur!

— Ah oui!...

Le père, irrité de la sotte gloriole de son fils et du mauvais sentiment qui l'avait porté à essayer de s'en faire honneur, vint droit à lui et, le prenant par l'oreille, il lui apprit à ne plus confondre le courage utile et la sotte témérité.

EUGÈNE MULLER.

FAITES RON-RON QUAND VOUS ÊTES CONTENT

Ils avaient été soignés et débarbouillés par la même patte, ils avaient vécu dans la même maison, ils avaient reçu exactement la même nourriture, la même éducation, et cependant jamais deux chatons, jamais frère et sœur ne se ressemblèrent moins que ces deux-là. L'un, — c'était Minette — avait un cœur aimant et un caractère ouvert. Était-elle contente, il fallait qu'elle le témoignât à tout le monde. Son frère, M. Minet, au contraire, se tenait toujours sur son quant-à-soi, et, quoi qu'il pût éprouver en lui-même, il n'en laissait presque rien voir au dehors.

Il faut dire aussi que les deux petits chats avaient perdu leur mère lorsqu'ils ne faisaient à peine que de naître. C'était leur grand'mère qui les avait élevés et qui avait donné à ses petits-enfants l'exemple de cette réserve exagérée. On ne l'entendait que bien rarement faire ron-ron, et encore si bas qu'on voyait bien que ce qu'elle en faisait était uniquement pour elle-même. Mais, pauvre créature, on pouvait bien l'excuser; elle avait eu tant de peines! La vie est dure pour les chats en général, et pour les chattes encore plus. A celles-ci on enlève continuellement leurs petits chats, ce qui est peut-être une nécessité pour les garde-manger mal gardés, mais ce qui est trop affreux, on le conçoit, pour qu'elles puissent s'y résigner : et tous, on les rebute, on les malmène. Se commet-il dans la maison quelque larcin de rôt ou de crème, y a-t-il quelque porcelaine ou quelque verrerie cassée, tout de suite, c'est le chat. On dirait que les chats sont coupables de tous les crimes. Et on les pourchasse, on les expulse des appartements; les chiens courent après eux; et bien souvent les enfants ne savent qu'inventer pour les tourmenter : en vérité, n'est-il pas étonnant après cela qu'ils puissent encore faire le moindre ron-ron?

Maintenant, si grand'mère chatte ne se sentait pas disposée à la gaieté, ce n'était pas une raison pour qu'elle en comprimât les élans chez ses chatons qui n'avaient encore, quant à eux, aucun sujet réel de mélancolie. Elle aurait dû comprendre cela; mais non!... les rons-rons de sa fille étaient entre elles deux un perpétuel motif de querelle.

Chaque matin, par exemple, quand Franz, le fils de la maison — un joyeux petit garçon à la tête frisée — apportait aux chatons une pleine soucoupe de lait de son déjeuner, les remontrances de la grand'mère étaient immédiatement oubliées. Avant même que la soucoupe fût déposée sur le plancher, Mlle Minette était là, le nez en l'air et la queue dressée, exprimant son impatience de sa voix la meilleure et la plus pénétrante. Son gosier tout entier vibrait et filait des sons à faire croire que c'était un rouet qui les produisait. M. Minet, lui, avait une tenue bien différente. Certainement il ne dédaignait pas une pareille aubaine; mais il en profitait sans souffler mot, et ne marquait sa satisfaction que par de petits mouvements de queue pleins de lenteur et de majesté.

C'était là ce que la vieille chatte appelait garder sa dignité et maintenir le respect de soi-même. On peut donc se figurer à quel point les façons expansives de sa fille encouraient sa désapprobation.

« Sotte petite créature, » disait-elle à la

pauvre Minette qui, le repas fini, se couchait devant le feu pour y moduler des rons-rons indéfinis, « pourquoi tout ce bruit et ces embarras? Qu'avez-vous besoin de tant remercier les gens de ce qu'ils font pour vous, comme s'ils n'y étaient pas obligés, comme si ce n'était pas un devoir pour eux de vous fournir une nourriture convenable et de vous tenir chaudement? En vérité, je suis honteuse de ces témoignages de reconnaissance que vous prodiguez ridiculement pour la moindre bagatelle. Ayez un peu d'amour-propre, de grâce, et prenez des façons moins vulgaires. Voyez votre frère; il accepte tout comme lui étant dû, et il garde ses sentiments pour lui : aussi on le respecte de plus en plus. Mais vous, vous serez percée à jour tout de suite et dédaignée. Il faut s'estimer davantage dans ce monde et ne pas se montrer satisfait pour si peu. Je vous demande ce que cela deviendrait si tous les gens se mettaient à faire ron-ron dès qu'ils sont contents. »

Minette n'avait pas la moindre idée de ce qui arriverait en pareil cas; seulement elle dut supposer que ce serait quelque chose d'affreux, et se sentit tout horrifiée d'avoir pu y concourir. Elle forma mille résolutions de ne plus contrevenir au respect d'elle-même par le moindre ron-ron, afin d'échapper au sort terrible et mystérieux dont l'avait menacée sa mère.

Mais c'était en vain. Survenait-il quelque chose qui lui apportait bien-être ou amusement, son cœur s'épanouissait aussitôt comme la fleur au printemps, et son gosier chantait en dépit d'elle-même. Et les tentations étaient continuelles.

Souvent Lisbeth, la cousine de Franz, une pâle, timide et silencieuse enfant, prenait Minette sur ses genoux et la gardait ainsi une demi-heure de suite, en la caressant doucement de sa petite main. Le moyen alors de s'empêcher de faire ron-ron?

Ou bien c'était Franz qui suspendait à la poignée de quelque tiroir de table un bouchon lié au bout d'une ficelle, et qu'on voyait danser, de ci de là, au contact le plus léger. Comment se retenir de sauter après, de taper dessus à coup de patte, pour le lancer en l'air, puis de s'élancer soi-même pour le rattrapper? Et dans les intervalles de ce jeu ravissant, comment ne pas exhaler sa joie par des rons-rons multipliés? On doit le comprendre, ce bouchon était irrésistible.

Et il n'en fallait pas tant pour faire oublier à Minette toute sa gravité d'emprunt. Apercevait-elle par hasard le bout de sa queue, c'était assez; elle se mettait à tourner en rond pendant un quart d'heure comme une petite folle, en essayant de l'attraper, et ronronnait d'aise après cela pendant un autre quart d'heure tout au moins.

M. Minet, lui, quoiqu'il partageât quelquefois les ébats de mademoiselle sa sœur, ne se laissait jamais aller à lui faire chorus. C'était là pour Minette un grand sujet d'ébahissement. Comment faisait-il? Aussi un jour qu'ils se trouvaient seuls tous deux, elle voulut en avoir le cœur net et lui demanda carrément, en autant de paroles : « Pourquoi ne faites-vous jamais ron-ron quand vous êtes content? »

Toute simple et naturelle qu'était la question, elle parut surprendre profondément M. Minet.

« Ne vous souvenez-vous pas, répondit-il après y avoir un peu rêvé, que grand'maman nous a dit que c'est la marque d'un esprit faible? M'abaisser à cela, j'en serais honteux... D'ailleurs, ajouta-t-il avec une certaine hésitation, pour vous dire toute la vérité — mais ceci entre nous — dès qu'il me vient envie de chanter un peu, je sens dans mon gosier quelque chose qui m'étouffe et qui m'arrête. Pas un mot de cela surtout, car grand'mère me mépriserait.

Vous savez, elle aime qu'on garde sa dignité. »

Il est probable en effet que, si mère chatte avait pu entendre ces paroles, elle eût été médiocrement flattée d'un pareil succès de ses enseignements. Mais elle n'eut pas le chagrin d'apprendre que la noble tenue de son fils fût due à une autre influence que celle de ses conseils.

Ce qui est à noter, c'est qu'elle-même ressentait quelquefois à la gorge cet humiliant étranglement.

A la fin, il arriva un grand changement dans l'existence des deux chatons. Un matin, leur ami Franz, le garçon aux cheveux frisés, se précipita dans la cuisine, où ils dormaient le nez entre les pattes de leur grand' mère. Il fut suivi de sa cousine Lisbeth, aussi pâle et aussi peu bruyante qu'à l'ordinaire. Franz se saisit des deux petits à la fois, et les roula l'un sur l'autre entre ses mains pour les éveiller.

« Voyons, cousine, dit-il à la petite fille, à présent que ces petits chats nous appartiennent en propre, dis-moi quel est celui que tu aimes le mieux. J'ai si peur que tu ne veuilles pas choisir, comme je t'en ai priée! Alors, moi, tu comprends, si je suis obligé de me décider le premier, je ne saurais pas celui des deux que tu préférerais avoir. Et je tiens tant à ce que tu sois contente : ainsi, là, dis-moi d'abord ton goût.

— Oh! ils me plaisent tous les deux, répondit Lisbeth de ce ton monotone et indifférent qui lui était habituel.

— A moi aussi, repartit Franz; pourtant je sais bien celui que j'aime le mieux, et toi de même, seulement tu ne veux pas le dire. A moins cependant que tu ne veuilles pas du tout de petit chat? ajouta-t-il en fixant un regard scrutateur sur le visage impassible de Lisbeth.

Puis lui mettant Minette et Minet tout près de la figure et les lui faisant embrasser à tour de rôle. « Ma chère petite cousine, dit-il d'un ton caressant, si tu ne veux pas parler, fais-moi connaître par ton air ce que tu penses. Allons! un petit sourire pour le petit chat-chat préféré... Est-ce celui-ci? Est-ce celui-là? Une fois... deux fois... trois fois...

Il alla jusqu'à dix, inutilement. Il eut beau faire passer et repasser les deux petits animaux devant les yeux de sa cousine, en les tournant de tous les sens, pour qu'elle pût bien apprécier leur physionomie et les dessins de leur fourrure, elle se borna à répéter qu'ils lui plaisaient tous les deux et qu'elle serait contente d'avoir l'un ou l'autre, jusqu'à ce que Franz, découragé, eut cessé de l'interroger.

Rien n'est pénible pour les gens comme d'avoir des amis qui ne veulent pas faire ron-ron quand ils sont contents. Aussi lorsque les enfants s'en retournèrent ensemble au salon, des deux c'était Franz qui était le plus triste, quoique sans doute il n'eût pas su dire exactement pourquoi.

Et alors ce qu'il avait craint arriva. La mère de Franz s'informa si le partage était fait, et comme il lui fut répondu que non, elle dit que ce serait à Lisbeth de choisir entre les deux petits chats; mais, au lieu d'accepter cette marque de faveur avec une joyeuse reconnaissance, comme elle l'aurait dû, Lisbeth se borna à répondre froidement qu'elle n'avait pas de préférence, et que n'importe lequel, de Minette ou de Minet, lui ferait le même plaisir. On aurait bien plutôt pensé, à voir sa mine, que Minette et Minet lui seraient également désagréables.

Comment ne remarqua-t-elle pas le regard d'affectueuse tristesse que sa tante, la bonne madame Reinert, tenait arrêté sur elle, tandis qu'elle parlait? Il y avait là certainement une expression de chagrin bien au-dessus de toute sollicitude possible

pour le sort des deux petits chats. Mais Lisbeth ne vit rien.

« Allons, dit la tante avec un soupir, puisqu'il en est ainsi, Franz choisira. »

Le bon petit garçon devint tout rouge de contrariété; mais il eut beau interroger les yeux de sa cousine à plusieurs reprises, il ne put y surprendre le moindre indice de ses sentiments.

« Eh bien! dit-il en se décidant tout à coup, je prendrai Minette.

« C'est elle que j'aime le mieux, ajouta-t-il après être allé chercher la gentille petite bête; oh! beaucoup mieux. Et sais-tu pourquoi, maman? C'est parce qu'elle fait ron ron quand elle est contente. »

Alors Lisbeth prit Minet, et, sans dire un mot, elle l'emporta dans sa chambre.

Une semaine s'écoula. Les deux enfants avaient grand soin de leurs petits chats, mais jamais ils n'en parlaient ni n'en discutaient entre eux les qualités, comme ils auraient fait naguère : depuis cette scène du partage, ils se sentaient timides et gênés l'un vis à vis de l'autre.

Un matin, Franz était allé faire une promenade avec son père, et Lisbeth était restée seule à la maison. Il arriva que madame Reinert, entrant à l'improviste dans la salle d'étude, y trouva la petite fille à genoux devant un canapé et pleurant à chaudes larmes sur la fourrure de Minette. Celle ci, pendant tout ce temps, faisait entendre les rons-rons les plus sympathiques. Quant à Minet, il dormait près du feu, sans se soucier de personne et sans qu'on se souciât de lui davantage.

Il faut vous dire que la cousine de Franz était, depuis deux ans déjà, orpheline de père et de mère, et il y avait seulement trois mois qu'elle demeurait chez sa tante. Jusque-là, après le double malheur qui l'avait frappée, elle était restée sous la garde d'un tuteur, lequel, bien que marié, n'avait jamais eu d'enfants. Lui et sa femme étaient certainement d'honnêtes gens, mais dont les intentions étaient meilleures que leurs manières n'étaient prévenantes. Ils ne connaissaient pas les enfants; ils n'avaient pas su se concilier le cœur de la petite orpheline, dissiper, par de douces et affectueuses paroles, l'effroi qu'elle éprouvait à se trouver au milieu d'étrangers, de sorte que la pauvre Lisbeth s'était renfermée de plus en plus dans sa tristesse et son silence, comme dans une armure défensive aussi pénible, hélas! pour elle-même que répulsive pour les autres.

Madame Reinert avait compris cette situation, et, sentant à quel point il était urgent d'y porter remède, elle avait demandé et obtenu que sa nièce lui fût désormais confiée. Mais jusqu'à ce moment ni sa tendresse, ni ses soins, ni tous ceux de son mari, ni l'expansive amitié du bon petit Franz n'avaient pu vaincre la gêne glaciale que s'était imposée Lisbeth.

Ils ne s'étaient pas lassés cependant; ils s'étaient dit que le temps ferait beaucoup, et le temps, en effet, leur était venu en aide, et Minette aussi pour sa bonne part; Minette, sans s'en douter, avait donné une bonne leçon de morale à la petite fille, car celle-ci, tandis qu'elle continuait à pleurer dans les bras de sa tante, lui avouait maintenant naïvement qu'elle avait été bien malheureuse pendant toute la semaine de n'avoir à caresser qu'un petit chat qui ne faisait jamais ron-ron quand il était content.

Chacun à présent peut se figurer combien il était charmant, dix minutes plus tard, de voir Lisbeth, le cœur enfin épanoui, les joues colorées par le plaisir, sourire à travers ses larmes à l'idée qu'elle avait été elle-même tout comme le petit chat qui ne voulait jamais faire ron-ron. Il n'est guère besoin de dire non plus avec quelle joyeuse explosion Franz, au retour de la promenade, salua le changement de

sa cousine. Il voulut ensuite, quoiqu'elle s'en défendît, mais d'un air qui n'avait plus rien que de gracieux et de gentil, il voulut absolument que le partage fût réformé et que ce fût à elle que Minette appartînt.

« Sois tranquille, lui dit-il, nous nous arrangerons très-bien, M. Minet et moi, et je saurai m'y prendre de telle sorte qu'il faudra bien, plaise ou non, qu'il apprenne à faire ron-ron. »

Et Franz ne se vantait pas : il apporta tant de patience à son entreprise, il montra pour son élève de si délicates attentions, qu'il n'y eut pas de morgue ni d'étouffement qui pussent y tenir. Minet devint tout à fait un bon petit garçon de chat. Non-seulement il aima son petit maître du fond du cœur, mais il trouva, pour exprimer cette affection, des vibrations d'une éloquence qu'aucun gosier de chat ne surpassa jamais.

Il n'y avait pas maintenant de plus heureux intérieur que celui de M. et de madame Reinert. Franz avait une sœur dans sa cousine, comme Lisbeth un frère dans son cousin. Charmants, pleins de soins l'un pour l'autre, ils vivaient ensemble à cœur ouvert, et si contents toujours, que leurs parents ne pouvaient manquer de l'être aussi. La même harmonie régnait entre Minette et Minet, et grand'mère chatte elle-même en venait par degrés à se relâcher de sa roideur et de sa fierté, soit qu'elle fût touchée de voir qu'on ne la séparait pas de ses enfants, soit que son cœur eût été en quelque façon pénétré par le bon cœur de Minette, on ne sait pas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle cessa d'interposer ses gronderies dans les ébats de ses petits-enfants. Comment donc! il lui arriva même quelquefois d'y prendre part du bout de la patte, et de joindre aussi sa voix à leurs voix joyeuses. Par exemple, nous ne dirons pas que son ron-ron valût jamais ceux de Minette et de Minet; mais cela tenait sans doute à ce malheureux étranglement qui était trop invétéré chez elle pour qu'elle s'en guérît entièrement. Espérons qu'il en est ainsi chez tous les gens qui ne savent pas dire merci quand ils sont contents.

Quant à vous, chers petits lecteurs, si vous êtes par hasard affligés d'une si fâcheuse infirmité, nous ne saurions trop vous engager à tâcher, par tous les efforts possibles, de vous en débarrasser, tandis qu'il en est temps, tandis que vous êtes jeunes. Il y va du bonheur de toute votre vie. Un visage toujours refrogné et mécontent éloigne tout le monde, vous devez le comprendre, car en outre que ce n'est pas agréable à contempler, on y croit voir la marque d'un cœur sec et d'un naturel ingrat. Après tout, ce n'est que juste. Vous avez beau en vous-même être heureux et reconnaissants du bien qu'on vous fait, si vous n'en témoignez rien, si vous ne faites pas un peu ron-ron, comment voulez-vous qu'on le devine?

Cte DE GRAMONT.

(*Imité de l'anglais.*)



LE ROBINSON SUISSE

(Vignettes par YAN' DARGENT.)



Cela dit, elle nous conduisit du côté où la rivière du Chacal forme une cascade. Là nous vîmes un jardin potager parfaitement disposé.

« Voilà notre œuvre, dit-elle. Ici j'ai planté les pommes de terre ; là, les racines de manioc; de ce côté les laitues, et j'ai laissé plus loin une place pour les cannes

à sucre. J'ai semé, en outre, des graines de melons, de choux, des pois, des fèves. Autour de chaque plantation j'ai eu soin de mettre des graines de maïs, afin que leurs tiges préservent les jeunes plantes de l'ardeur du soleil. »

Je félicitai ma femme de son heureuse idée et de son activité; je n'oubliai pas non plus de louer la discrétion de François.

« Je n'aurais jamais cru qu'avec l'aide de François seulement, lui dis-je, tu aurais pu mener à bout une telle besogne.

— Je n'espérais pas, moi non plus, réussir, répondit ma femme; c'est pour cela que je ne t'avais rien dit de nos projets. En tous cas, je suis heureuse d'avoir pu vous rendre surprise pour surprise. Je ne regrette qu'une chose, c'est d'avoir négligé mes voyages à Falkenhorst, où nos plantes d'Europe doivent être en bien mauvais état. Je t'engage à t'y rendre le plus tôt possible. »

Je lui promis d'y aller le lendemain.

La pinasse fut déchargée et fixée au rivage à l'aide d'une ancre; puis, comme rien ne nous retenait à Zeltheim, nous reprîmes le chemin de Falkenhorst, où ma femme ne s'était rendue que deux ou trois fois pendant les dix jours, pour donner de la nourriture à nos animaux.

XV.

PROMENADE. — LE SORCIER DE L'ARBRE. — LE COCHON SAUVAGE ET LE CROCODILE.

Le lendemain était un dimanche. Ce jour appartint, comme de coutume, à la prière, aux lectures, aux instructions pieuses et aux exercices du corps, auxquels mes fils prenaient beaucoup de goût. Je leur donnai ce jour-là une leçon de gymnastique, et leur appris à grimper à un cordage suspendu — ceci en vue des manœuvres de la pinasse.

Pendant qu'ils faisaient assaut de force et d'adresse, j'attachai deux balles de plomb aux deux extrémités d'une longue corde. Ernest, qui fut le premier à s'en apercevoir, me demanda quelle était mon intention.

« Mon ami, lui répondis-je, j'essaye de confectionner une arme analogue à celle qui est si redoutable dans les mains de quelques peuples de l'Amérique méridionale. Je veux parler du *lasso* dont se servent les chasseurs mexicains et patagons. Ces hommes intrépides partent, montant à nu un cheval rapide. Quand ils aperçoivent l'animal dont ils veulent s'emparer, ils piquent des deux et, en passant au galop, lancent de toutes leurs forces le lasso qu'ils ont fait d'abord tourner rapidement autour de leur tête. Les lanières tendues, rencontrant un obstacle, s'enroulent vivement par l'élan des balles. Aussi voit-on des buffles, des chevaux sauvages et autres animaux robustes, arrêtés tout à coup par cette arme singulière, tomber, les jambes entravées, au pouvoir des chasseurs. »

L'idée d'une pareille chasse séduisit beaucoup l'esprit aventureux de mes fils aînés; ils me prièrent avec instance de faire l'essai de la nouvelle arme contre un petit tronc d'arbre qui se trouvait près de là. Mon premier coup fut un coup de maître; la corde s'enroula si bien autour de l'arbre, que non-seulement mes enfants crurent à l'adresse des chasseurs américains, mais encore se promirent de l'acquérir. Fritz commença à s'exercer sur-le-champ, et, grâce à ses aptitudes particulières, il fut bientôt à même d'être le professeur de ses frères.

Le lendemain, un vent violent s'étant élevé, je vis du haut de notre arbre que la mer était extrêmement agitée. Nous restâmes donc à Falkenhorst.

Ma femme me fit parcourir notre domaine, où, grâce à elle, pendant notre ab-

sence, s'étaient accomplies de véritables améliorations.

Elle me montra en outre, dans nos tonnes, un grand nombre de grives et d'ortolans qu'elle avait pris au lacet, et qu'ensuite elle avait fait rôtir pour les déposer dans le beurre.

Nos pigeons, qui avaient fait leur nid sur les hautes branches de l'arbre, étaient en train de couver. Quant aux arbustes, je les trouvai dans un état de desséchement qui me fit craindre de les perdre, si nous ne les mettions en terre au plus tôt.

Le reste du jour se passa à ce travail, et, le soir venu, tous nos végétaux européens étaient convenablement replantés.

Le lendemain, de bonne heure, toute la petite colonie était sur pied, car j'avais annoncé, pour ce jour-là, une course en famille au bois des Calebasses, où nous devions quérir un nouvel approvisionnement de vaisselle.

L'âne fut attelé à la claie, sur laquelle nous mîmes nos provisions de bouche et des munitions de chasse.

Comme à l'ordinaire, Turc, harnaché de sa cotte de mailles, ouvrait la marche. Au second rang s'avançaient les garçons, formidablement armés. Ma femme et moi nous formions l'arrière-garde, suivis toutefois de Bill, assez embarrassée de son cavalier, maître Knips.

Nous fîmes le tour du marais des Flamants, derrière lequel se trouvait une plaine dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer la splendeur.

Cependant Fritz, l'infatigable chasseur, s'était écarté de la troupe, emmenant Turc avec lui. Les grandes herbes les dérobaient tous deux à nos regards. Bientôt nous entendîmes le chien aboyer, un coup de feu retentir, et nous vîmes un grand oiseau, qui avait paru vouloir prendre son vol, retomber lourdement sur la terre. Mais cet oiseau, qui n'était que blessé, s'enfuit à toutes jambes. Turc le poursuivit avec rage; Fritz excitait le chien de la voix et du geste. Bill ne put pas rester indifférente. D'un bond de côté, elle se débarrassa du singe, qui roula tout penaud sur le sol, puis elle s'élança dans le fourré, coupa le chemin au fugitif, le saisit par une aile et le tint en respect jusqu'à l'arrivée de Fritz.

Mais l'animal n'était pas d'humeur à se laisser prendre comme le flamant : ses pattes nerveuses, qui frappaient à droite et à gauche, intimidaient le jeune chasseur. Turc, qui s'était aventuré, avait reçu un coup si vigoureux sur le nez, qu'il n'osait retourner à la charge. Fritz m'appela; j'accourus aussi vite que me le permettaient le poids de mon bagage et les entraves des hautes herbes. Épiant un moment favorable, je jetai mon mouchoir sur la tête de l'animal, qui, se trouvant aveuglé, cessa presque aussitôt de se débattre. Je liai les ailes et les pattes du prisonnier avec une ficelle que j'avais dans ma poche. Puis nous retournâmes, avec notre capture, près de nos compagnons qui nous attendaient sur le bord du marais.

« C'est une *oie-outarde*, dit notre petit



naturaliste après avoir examiné l'animal.

— Une oie! répondit Fritz en haussant les épaules, une oie! tu vois bien que ses pieds sont dépourvus de membranes.

— Tu te presses trop de prononcer, mon cher Fritz, lui dis-je; Ernest a raison, c'est bien là l'outarde ou, pour mieux dire, l'*oie*

tardive, ainsi nommée à cause de la brièveté de ses ailes. Entre autres caractères qui m'aident à la reconnaître, je remarque particulièrement les pieds dépourvus de pouces et composés seulement de trois doigts tous dirigés en avant, et, si j'en juge



par l'absence de moustaches, ce doit être une femelle.

— Alors, dit Jacques, c'est probablement la même que nous avons fait lever une autre fois, et que nous n'avons pas tirée : t'en souvient-il, mère?

— En ce cas, s'écria ma femme, je demande grâce pour elle, car il me serait pénible de penser que sa protection maternelle manquera aux petits qui, lors de notre passage ici, avaient, selon toute apparence, quitté leur nid depuis peu.

— Rassure-toi, ma chère amie, lui dis-je, rassure-toi sur le sort de ces petits orphelins. Pendant les trois semaines qui se sont écoulées, ils ont appris à se suffire. Quant à la mère que nous venons de prendre, nous l'emporterons pour tâcher de la domestiquer, si elle peut se guérir de sa blessure. En supposant qu'elle vive, elle attirera sans aucun doute son mâle, dont nous viendrons peut-être à bout de nous emparer, et ce sera une nouvelle source de richesse pour notre basse-cour. »

Après avoir attaché l'animal sur le traîneau, nous prîmes notre course vers le bois des Singes.

Arrivé là, Fritz raconta très-gaiement à ses frères comment, à notre première visite, les singes avaient été nos pourvoyeurs de cocos.

Ernest, qui s'était écarté de la troupe, contemplait, appuyé à un tronc d'arbre, les cocotiers gigantesques chargés de noix magnifiques.

Arrêté à quelque distance de lui, je m'amusais à voir se peindre à la fois, sur le visage du jeune garçon, l'admiration que causait à son esprit méditatif la vue de ces prodiges de la nature, et le désir de se délecter des beaux fruits qui pendaient aux branches.

« Tu voudrais bien, lui dis-je, que ces noix pussent choir d'elles-mêmes dans ta bouche?

— Certes non, répondit-il en se retournant, je courrais grand risque d'avoir les dents brisées. »

Il parlait encore, lorsqu'une noix vint tomber à ses pieds. Il fit un saut en arrière; au même instant, une autre noix roula devant moi, et, bientôt après, une troisième.

« C'est donc ici comme dans les contes de fées, dit le petit docteur; un souhait s'accomplit aussitôt qu'il est fait.

— On pourrait le croire; mais je suppose que l'enchanteur perché dans l'arbre a plutôt le dessein de nous chasser d'ici que d'accomplir nos souhaits. »

Quoi qu'il en pût être, Ernest et moi nous ramassions les noix, qui, à en juger par leur poids, devaient être pleines et excellentes à manger.

« Le sorcier de l'arbre serait bien charmant, dit Jacques, s'il voulait nous envoyer quelques noix, à mon petit François et à moi. »

Cette fois encore, deux fruits tombèrent consécutivement de l'arbre.

« Père! s'écria Fritz au même instant, je vois le sorcier. C'est une horrible bête, de forme ronde, armée de deux effroyables pinces; la voilà même qui s'apprête à descendre le long du tronc. »

A ces paroles, le bon petit François se réfugia derrière sa mère. Ernest ne bougea pas, mais il chercha du regard une retraite sûre. Quant à Jacques l'intrépide, qui venait aussi d'apercevoir l'animal, il s'écria en levant d'un air menaçant la crosse de son fusil :

« Je vais lui dire deux mots, à ce sorcier, moi! »

L'étrange animal, implantant ses serres dans l'écorce de l'arbre, descendait rapidement. Au moment où il n'était plus qu'à quelques pas de terre, Jacques alla à lui, et frappa de toutes ses forces; mais le coup mal mesuré porta sur l'arbre et non sur la bête, qui, se laissant tomber à terre, marcha bravement, ses pinces largement entr'ouvertes, contre l'agresseur. Jacques frappa de nouveau, mais sans plus de bonheur, car son adversaire évitait agilement les coups qu'il voyait venir.

Dépité de cet insuccès, Jacques battit en retraite. Déjà ses frères le plaisantaient, mais le petit rusé avait son projet. Nous le vîmes se débarrasser, en courant toujours, de son fusil et de sa gibecière, puis quitter sa veste, puis s'arrêter brusquement, et

attendre de pied ferme l'animal, sur lequel il se jeta, et qu'il couvrit de son vêtement.

« Ah! méchant dragon, s'écria-t-il en cherchant à envelopper le mieux possible sa capture, je t'apprendrai à montrer tes pinces d'une façon si menaçante. »

Notre petit espiègle avait alors une mine si plaisamment héroïque, que nous ne pûmes nous empêcher de rire des efforts qu'il faisait pour maîtriser l'animal.

J'allai toutefois à son aide, et, après quelques coups du dos de ma hache frappés sur la veste, je compris que l'ennemi devait être hors de combat. Je ne me



trompais pas; mais, bien que mort, il gardait encore un aspect effroyable.

« Comment appelle-t-on cette méchante bête? demanda Jacques.

— C'est, lui répondis-je, le *crabe à coco*, et, vraiment, je suis tenté de créer pour toi l'ordre des *Crustacés*, dont je te ferai chevalier; car voilà le second démêlé que tu as avec des animaux de ce genre. Il est juste de dire que tu as fait preuve de plus de courage et de présence d'esprit que la première fois; je doute même que tu eusses pu réussir à t'emparer de ton agresseur sans l'heureuse idée qui t'est venue, car le crabe à coco a autant de courage que de ruse, et il peut être un dangereux adversaire, tout au moins pour un enfant. Je suis loin de croire, cependant, que, friand de noix de coco, il soit, comme on le prétend, assez fort pour les ouvrir après les avoir détachées des arbres, ainsi que nous venons de le lui voir faire. J'aime mieux penser qu'il compte qu'elles se briseront dans la chute, ou bien encore qu'il en suce le contenu par les trous qui sont près de la queue. »

P.-J. Stahl. — E. Muller.

La suite prochainement.

LA SAGESSE DE TOUS LES AGES

Un observateur ingénieux disait qu'en parcourant les rues, par un jour de verglas, on peut reconnaître les maisons où demeurent les bonnes gens, par les cendres qui sont répandues sur la glace devant leur porte. FRANKLIN.

L'activité est la mère de la prospérité, et Dieu ne refuse rien au travail. Labourez pendant que le paresseux dort, vous aurez du blé à vendre et à garder. FRANKLIN.

L'affectation ne fait qu'allumer une chandelle pour éclairer nos défauts; elle fait remarquer soit notre manque de sens, soit notre manque de sincérité. LOCKE.

La naissance donne moins d'honneur qu'elle n'en ordonne. Mme DE LAMBERT.

Les bons ouvrages sont ceux qui ressemblent à de bonnes actions. DROZ.

Ayez l'âme riche et vous trouverez; c'est quand le cœur mendie que la pauvreté arrive. ÉPIPHANE.

Montrez-moi une terre qui ait des montagnes sans avoir de vallées, et je vous montrerai un être humain qui a des joies sans avoir de peines. ***

A Rome il y avait deux temples qui se touchaient par l'extrémité de leur abside, l'un consacré à la vertu et l'autre à l'honneur; on ne pouvait entrer dans le second qu'en traversant le premier. ***

Celui qui suit un avis se montre souvent supérieur à celui qui le donne. POPE.

Vivez avec les hommes comme si Dieu vous voyait; parlez à Dieu comme si les hommes vous entendaient. SÉNÈQUE.

Il ne dépend pas de nous d'être heureux; mais il dépend de nous de mériter de l'être. SENANCOURT.

Qui peut-on appeler un homme pieux? disait Yan-Chi. — Celui qui aime les autres, répondit Confucius. — Et l'homme sage, quel est-il? ajouta Yan-Chi. — Celui qui connaît les autres, dit Confucius.

(*Livre des sentences de Confucius.*)

L'aumône est le sel des richesses; sans ce préservatif elles se corrompent.

(*Proverbe oriental.*)

Fais du bien et jette-le à la mer; si les poissons l'ignorent, Dieu le saura.

(*Proverbe oriental.*)

Dieu n'a fait personne pour le superflu.

(*Maxime portugaise.*)

On s'avilit toujours quand on néglige de s'élever au bien; ne pas avancer dans le chemin de la perfection, c'est rétrograder. SENANCOURT.

L'estime vaut mieux que la célébrité; la considération vaut mieux que la renommée, et l'honneur vaut mieux que la gloire. CHAMFORT.



AUX LECTEURS DES SERVITEURS DE L'ESTOMAC

Je suis un peu honteux d'avoir conservé si longtemps la première place avec des pages d'anatomie qui ne sont pas encore arrivées à leur terme. Elles auront beau faire, je ne peux pas me dissimuler qu'il faudra toujours à notre jeune public un peu de vertu pour les lire. Ce n'est pas précisément un mal, à vrai dire, de l'habituer d'avance à la vertu, et nous croirions lui rendre un mauvais service en le mettant, en fait de lectures, au régime exclusif des sucreries : il est bon pourtant de veiller à le maintenir en appétit. Sur une table bien garnie, même une table de dînette, on doit trouver à côté des friandises ce que l'on appelle les plats de résistance ; mais la dînette finit par perdre de son charme quand les mêmes reviennent trop souvent. Je crois donc qu'il est de bonne politique aux Serviteurs de l'Estomac de s'éclipser un moment pour faire place à d'autres merveilles que celles du corps humain. L'étude de soi-même et de sa vie propre est bien sans contredit la première de toutes ; mais il est bon d'en sortir de temps en temps pour aller voir comment vivent les êtres qui nous font cortége dans la création. On y revient ensuite plus modeste et plus désireux de savoir.

Donc, au revoir, mes chers enfants, et quand vous aurez rafraîchi votre attention dans les miracles de cet aquarium, rendez-la moi pour ceux qui me restent à vous raconter.

JEAN MACÉ.

HISTOIRE D'UN AQUARIUM
ET DE SES HABITANTS.

(Dessins par RIOU, d'après LÉON BECKER.)

AU LECTEUR

L'histoire d'un aquarium et de ses habitants n'a d'autre but que de donner aux lecteurs, d'une manière succincte, quelques notions sur les mœurs, jusqu'ici peu connues, des êtres bizarres et intéressants qui peuplent les marais, les étangs et les

les étangs, et désormais, tranquille sur le sort de mes prisonniers futurs, je partis pour la pêche.

J'en revins avec une cargaison de larves, d'insectes et de petits poissons, qui frétillaient pêle-mêle dans deux ou trois flacons au large goulot, dont je m'étais muni au départ. Mon bocal présenta bientôt l'aspect le plus animé, et je le peuplai en une matinée. C'était plaisir que de voir tous ces êtres singuliers, nageant dans tous les sens, s'éviter, se poursuivre, exécuter mille évolutions plus inattendues les unes que les autres. Des milliers de bulles d'air, brillantes comme des diamants, s'étaient formées autour de mes plantes, et donnaient à mon aquarium improvisé un aspect féerique.

Ma joie fut de courte durée. Mes captifs, se sentant à l'étroit dans le cylindre où je les avais logés, et trouvant facilement à satisfaire leur monstrueux appétit, s'attaquèrent bientôt avec fureur, et se mirent à s'entre-dévorer. C'était un massacre général, qui semblait ne devoir cesser que faute de combattants. L'imagination d'un auteur de mélodrames n'eût jamais pu rêver de telles horreurs, et je prévoyais le moment où le dernier de mes insectes, après s'être repu de tous les autres, mourrait d'inanition sous mes yeux.

Décidément mon système était mauvais, et mes premières tentatives aboutissaient à un échec complet.

Que faire? Je me rendis à un établissement de pisciculture, où l'on me montra de véritables aquariums, dont la vue suffit pour me rendre toute confiance dans un nouvel essai.

Il s'agissait, cette fois, d'un réservoir carré, d'un pied et demi de long, formé à la base d'une feuille de marbre, et dont les quatre côtés étaient en verre. Une tablette, également en verre, posée sur la partie supérieure du carré, à quelque distance de l'eau, empêchait la poussière d'y arriver.

Je crus n'avoir plus rien à désirer; cet arrangement me parut excellent sous tous les rapports. Je fis l'emplète de l'un de ces bassins; j'en garnis le centre de quelques pierres anguleuses, dont les contours pittoresques offraient à mes hôtes des retraites sûres et profondes. Autour de ce rocher artificiel, s'étendait un lit de sable et de gravier, du milieu duquel s'élevaient quelques plantes.

J'étais enchanté de mon œuvre, et je ne doutais pas, pour le coup, de pouvoir commencer mes observations. Naturaliste improvisé que j'étais, peut-être allait-il m'être donné d'enrichir la science de faits inconnus, de découvertes précieuses! Pourquoi non? Newton, avant d'avoir vu tomber une pomme dans un pré vert, n'avait pas encore songé aux lois de la pesanteur!

Je me rendis à la pêche avec enthousiasme. Je m'étais fait confectionner un filet en fine toile blanche, afin que les plus petits insectes ne pussent m'échapper, et j'espérais beaucoup de cette idée. Elle me valut une nouvelle déception. L'eau, s'engouffrant dans mon filet, n'y trouvait point d'issue, et sortait en tourbillonnant par où elle était entrée, entraînant toute ma chasse dans la profondeur des étangs. Je découvris plus tard que la toile d'emballage, plus perméable, convient beaucoup mieux à cet usage.

Je parvins cependant à remplir mes flacons, et plus tard mon aquarium. Il était assez spacieux; aussi je constatai bientôt avec plaisir que larves, poissons et insectes y vivaient en assez bonne intelligence, et ne paraissaient nullement souffrir de leur captivité. Quelquefois cependant, divers débris informes, abandonnés au fond du bassin, témoignaient de la voracité de quelque féroce coléoptère, mais je faisais

aussitôt disparaître les restes de la victime, et je me persuadais que tout était pour le mieux dans le meilleur des aquariums possibles.

Un soir, après une belle et chaude journée de juin, durant laquelle le soleil avait dardé tous ses rayons sur mon réservoir, je remarquai que le verre en devenait extrêmement trouble, et qu'il se couvrait d'une végétation envahissante. Le mal ne parut pas, d'abord, sans remède; et, adaptant un morceau d'éponge à une baguette de jonc, j'eus bientôt fait disparaître cette famille de cryptogames parasites. Le lendemain — un malheur ne vient jamais seul, — j'eus de plus sérieuses causes d'inquiétude. La surface de l'eau contenue dans l'aquarium se couvrit de conferves, qui, s'abaissant jusqu'au milieu du bassin, y formèrent un nuage opaque, au centre duquel je vis se débattre et mourir quelques-uns de mes poissons. Tous paraissaient malades, inquiets, et nageaient convulsivement vers la partie supérieure de l'aquarium.

Quelle était la cause de ce nouveau désastre? Décidément l'œuvre de la nature, que j'avais étudiée d'une manière si superficielle, était beaucoup plus compliquée que je ne le supposais, et je me voyais cruellement puni de ma présomptueuse négligence.

J'allai chercher des inspirations au bord d'un joli ruisseau, dont l'industrie humaine n'avait pas encore gâté les ondes cristallines, et qui fuyait en bondissant librement à travers les herbes fleuries. Un rayon de soleil, lumineux et chaud, se répandait en réseau d'or à sa surface. A quelques pouces de profondeur, l'eau devenait plus sombre, obscurcie qu'elle était entre deux rives couvertes de végétations. La lumière n'y pénétrait que de haut en bas, tandis que mon aquarium la recevait de tous côtés. Il en résultait que le flot murmurant du ruisseau conservait toujours une certaine fraîcheur, la terre absorbant peu à peu tout excès de calorique, tandis que la masse liquide renfermée dans mon réservoir, exposée au plein jour, s'échauffait insensiblement au point d'y rendre la vie animale impossible.

Je m'en retournai chez moi fort satisfait. J'avais, il est vrai, à recommencer mon travail, mais je me sentais désormais dans la bonne voie.

Mon premier soin fut de vider entièrement mon aquarium... en expiation de mes fautes! J'en fis fermer les deux côtés latéraux et celui du fond à l'aide de tablettes de marbre assez minces, mais suffisamment opaques. Le quatrième côté, clos à l'aide d'une glace bien unie, servait aux observations.

Là ne s'arrêtèrent point mes réformes. Je me procurai une autre feuille de marbre, plus grande que les précédentes, et après l'avoir fait percer de quelques trous, je la posai diagonalement dans mon bassin, de manière à le diviser en deux parties, dont la première seule était éclairée, la seconde formant une espèce de chambre obscure, inaccessible aux habitants de l'aquarium. Cette combinaison les garantissait non-seulement contre les effets d'une élevation trop brusque de température, mais déterminait l'existence d'un courant continuel entre les eaux refroidies, qui se trouvaient dans la chambre obscure et celles que le soleil avait déjà échauffées. Ce système offrait en outre l'avantage d'établir dans mon bassin différentes profondeurs et de ramener le volume le plus considérable de liquide contre le verre dont nous avons déjà parlé. Cette dernière circonstance devait faciliter considérablement les études, en groupant en cet endroit la plupart des animaux.

Mes infortunes passées m'avaient rendu défiant; mais cette fois, du moins, j'eus le



LES ANGLAIS AU POLE NORD

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

(Vignettes par Riou.)

CHAPITRE XXIV.

PRÉPARATIFS D'HIVERNAGE.

L'hémisphère austral est plus froid à parité de latitude que l'hémisphère boréal; mais la température du nouveau continent est encore de quinze degrés au-dessous de celle des autres parties du monde; et, en Amérique, ces contrées, connues sous le nom de pôle du froid, sont les plus redoutables.

La température moyenne pour toute l'année n'est que de deux degrés au dessous de zéro (— 19° centig.). Les savants ont expliqué cela de la façon suivante, et le docteur Clawbonny partageait leur opinion à cet égard.

Suivant eux, les vents qui règnent avec la force la plus constante dans les régions septentrionales de l'Amérique sont les vents de sud-ouest; ils viennent de l'océan Pacifique avec une température égale et supportable; mais pour arriver aux mers arctiques, ils sont forcés de traverser l'immense territoire américain, couvert de neiges; ils se refroidissent à son contact et couvrent alors les régions hyperboréennes de leur glaciale âpreté.

Hatteras se trouvait au pôle du froid, au delà des contrées entrevues par ses devanciers; il s'attendait donc à un hiver terrible, sur un navire perdu au milieu des glaces, avec un équipage à demi révolté. Il résolut de combattre ces dangers divers avec son énergie habituelle. Il regarda sa situation en face, et ne baissa pas les yeux.

Il commença par prendre avec l'aide et l'expérience de Johnson toutes les mesures nécessaires à son hivernage. D'après son

calcul, le *Forward* avait été entraîné à deux cent cinquante milles de la dernière terre connue, c'est-à-dire le Nouveau-Cornouailles; il était étreint dans un champ de glace, comme dans un lit de granit, et nulle puissance humaine ne pouvait l'en arracher.

Il n'existait plus une goutte d'eau libre dans ces vastes mers frappées par l'hiver arctique. Les ice-fields se déroulaient à perte de vue, mais sans offrir une surface unie. Loin de là. De nombreux ice-bergs hérissaient la plaine glacée, et le *Forward* se trouvait abrité par les plus hauts d'entre eux, sur trois points du compas; le vent du sud-est seul soufflait jusqu'à lui. Que l'on suppose des rochers au lieu de glaçons, de la verdure au lieu de neige, et la mer reprenant son état liquide, le brick eût été tranquillement à l'ancre dans une jolie baie



et à l'abri des coups de vent les plus redoutables. Mais quelle désolation sous cette latitude! quelle nature attristante! quelle lamentable contemplation!

Le navire, quelque immobile qu'il fût, dut être néanmoins assujetti fortement au moyen de ses ancres; il fallait redouter les débâcles possibles ou les soulèvements sous-marins. Johnson, en apprenant cette situation du *Forward* au pôle du froid, observa plus sévèrement encore ses mesures d'hivernage.

« Nous en verrons de rudes! avait-il dit au docteur; voilà bien la chance du capitaine! aller se faire pincer au point le plus désagréable du globe! Bah! vous verrez que nous nous en tirerons. »

Quant au docteur, au fond de sa pensée, il était tout simplement ravi de la situation. Il ne l'eût pas changée pour une autre! Hiverner au pôle du froid! quelle bonne fortune!

Les travaux de l'extérieur occupèrent d'abord l'équipage; les voiles demeurèrent enverguées au lieu d'être serrées à fond de cale, comme le firent les premiers hiverneurs; elles furent uniquement repliées dans leur étui, et bientôt la glace leur fit une enveloppe imperméable; on ne dépassa même pas les mâts de perroquet, et le nid de pie resta en place. C'était un observatoire naturel; les manœuvres courantes furent seules retirées.

Il devint nécessaire de couper le champ autour du navire, qui souffrait de sa pression. Les glaçons, accumulés sur ses flancs, pesaient d'un poids considérable; il ne reposait pas sur sa ligne de flottaison habi-

tuelle. Travail long et pénible. Au bout de quelques jours, la carène fut délivrée de sa prison, et l'on profita de cette circonstance pour l'examiner ; elle n'avait pas souffert, grâce à la solidité de sa construction ; seulement son doublage de cuivre était presque entièrement arraché. Le navire, devenu libre, se releva de près de neuf pouces ; on s'occupa alors de tailler la glace en biseau suivant la forme de la coque; de cette façon, le champ se rejoignait sous la quille du brick, et s'opposait lui-même à tout mouvement de pression.

Le docteur participait à ces travaux ; il maniait adroitement le couteau à neige ; il excitait les matelots par sa bonne humeur. Il instruisait et s'instruisait. Il approuva fort cette disposition de la glace sous le navire.

« Voilà une bonne précaution, dit-il.

— Sans cela, monsieur Clawbonny, répondit Johnson, on n'y résisterait pas. Maintenant, nous pouvons sans crainte élever une muraille de neige jusqu'à la hauteur du plat-bord ; et, si nous voulons, nous lui donnerons dix pieds d'épaisseur, car les matériaux ne manquent pas.

— Excellente idée, reprit le docteur ; la neige est un mauvais conducteur de la chaleur ; elle réfléchit au lieu d'absorber, et la température intérieure ne pourra pas s'échapper au dehors.

— Cela est vrai, répondit Johnson ; nous élevons une fortification contre le froid, mais aussi contre les animaux, s'il leur prend fantaisie de nous rendre visite ; le travail terminé, cela aura bonne tournure, vous verrez ; nous taillerons dans cette masse de neige deux escaliers, donnant accès l'un à l'avant, l'autre à l'arrière du navire ; une fois les marches taillées au couteau, nous répandrons de l'eau dessus ; cette eau se convertira en une glace dure comme du roc, et nous aurons un escalier royal.

— Parfait, répondit le docteur, et, il faut l'avouer, il est heureux que le froid engendre la neige et la glace, c'est-à-dire de quoi se protéger contre lui. Sans cela, on serait fort embarrassé. »

En effet, le navire était destiné à disparaître sous une couche épaisse de glace, à laquelle il demandait la conservation de sa température intérieure ; un toit fait d'épaisses toiles goudronnées et recouvertes de neige fut construit au dessus du pont sur toute sa longueur ; la toile descendait assez bas pour recouvrir les flancs du navire. Le pont, se trouvant à l'abri de toute impression du dehors, devint un véritable promenoir ; il fut recouvert de deux pieds et demi de neige ; cette neige fut foulée et battue de manière à devenir très-dure ; là elle faisait encore obstacle au rayonnement de la chaleur interne ; on étendit au-dessus d'elle une couche de sable, qui devint, s'incrustant, un macadamisage de la plus grande dureté.

« Un peu plus, disait le docteur, et avec quelques arbres, je me croirais à Hyde-Parck, et même dans les jardins suspendus de Babylone. »

On fit un trou à une distance assez rapprochée du brick ; c'était un espace circulaire creusé dans le champ, un véritable puits, qui devait être maintenu toujours praticable ; chaque matin, on brisait la glace formée à l'orifice ; il devait servir à se procurer de l'eau en cas d'incendie, ou pour les bains fréquents ordonnés aux hommes de l'équipage par mesure d'hygiène ; on avait même soin, afin d'épargner le combustible, de puiser l'eau dans des couches profondes, où elle est moins froide ; on parvenait à ce résultat au moyen d'un appareil indiqué par un savant français[1] ; cet appareil, descendu à une certaine profondeur, donnait accès à l'eau

1. François Arago.

environnante au moyen d'un double fond mobile dans un cylindre.

Habituellement, on enlève, pendant les mois d'hiver, tous les objets qui encombrent le navire, afin de se réserver de plus larges espaces; on dépose ces objets à terre dans des magasins. Mais ce qui peut se pratiquer près d'une côte est impossible à un navire mouillé sur un champ de glace.

Tout fut disposé à l'intérieur pour combattre les deux grands ennemis de ces latitudes, le froid et l'humidité; le premier amenait le second, plus redoutable encore; on résiste au froid, on succombe à l'humidité, il s'agissait donc de la prévenir.

Le *Forward*, destiné à une navigation dans les mers arctiques, offrait l'aménagement le meilleur pour un hivernage : la grande chambre de l'équipage était sagement disposée; on y avait fait la guerre aux coins, où l'humidité se réfugie d'abord; en effet, par certains abaissements de température, une couche de glace se forme sur les cloisons, dans les coins particulièrement, et quand elle vient à se fondre, elle entretient une humidité constante. Circulaire, la salle de l'équipage eût encore mieux convenu; mais enfin, chauffée par un vaste poêle, et convenablement ventilée, elle devait être très-habitable; les murs étaient tapissés de peaux de daims, et non d'étoffes de laine, car la laine arrête les vapeurs qui s'y condensent, et imprègnent l'atmosphère d'un principe humide.



Les cloisons furent abattues dans la dunette, et les officiers eurent une salle commune plus grande, plus aérée, et chauffée par un poêle. Cette salle, ainsi que celle de l'équipage, était précédée d'une sorte d'antichambre, qui lui enlevait toute communication directe avec l'extérieur. De cette façon, la chaleur ne pouvait se perdre, et l'on passait graduellement d'une température à l'autre. On laissait dans les antichambres les vêtements chargés de neige; on se frottait les pieds à des scrapers [1] installés au dehors, de manière à n'introduire avec soi aucun élément malsain.

Des manches en toile servaient à l'introduction de l'air destiné au tirage des poêles; d'autres manches permettaient à la vapeur d'eau de s'échapper. Au surplus, des condensateurs étaient établis dans les deux salles, et recueillaient cette vapeur au lieu de la laisser se résoudre en eau; on

1. Grattoirs.

les vidait deux fois par semaine, et ils renfermaient quelquefois plusieurs boisseaux de glace. C'était autant de pris sur l'ennemi.

Le feu se réglait parfaitement et facilement, au moyen des manches à air; on reconnut qu'une petite quantité de charbon suffisait à maintenir dans les salles une température de cinquante degrés (+ 10° centigr.). Cependant Hatteras, après avoir fait jauger ses soutes, vit bien que même avec la plus grande parcimonie, il n'avait pas pour deux mois de combustible.

Un séchoir fut installé pour les vêtements qui devaient être souvent lavés; on ne pouvait les faire sécher à l'air, car ils devenaient durs et cassants.

Les parties délicates de la machine furent aussi démontées avec soin ; la chambre qui la renfermait fut hermétiquement close.

La vie du bord devint l'objet de sérieuses méditations; Hatteras la régla avec le plus grand soin, et le règlement fut affiché dans la salle commune. Les hommes se levaient à six heures du matin ; les hamacs étaient exposés à l'air trois fois par semaine ; le plancher des deux chambres fut frotté chaque matin avec du sable chaud ; le thé brûlant figurait à chaque repas, et la nourriture variait autant que possible suivant les jours de la semaine; elle se composait de pain, de farine, de gras de bœuf et de raisins secs pour les puddings, de sucre. de cacao, de thé, de riz, de jus de citron, de viande conservée, de bœuf et de porc salé, de choux et de légumes au vinaigre; la cuisine était située en dehors des salles communes ; on se privait ainsi de sa chaleur ; mais la cuisson des aliments est une source constante d'évaporation et d'humidité.

La santé des hommes dépend beaucoup de leur genre de nourriture ; sous ces latitudes élevées, on doit consommer le plus possible de matières animales. Le docteur avait présidé à la rédaction du programme d'alimentation.

« Il faut prendre exemple sur les Esquimaux, disait-il ; ils ont reçu les leçons de la nature et sont nos maîtres en cela ; si les Arabes, si les Africains peuvent se contenter de quelques dattes et d'une poignée de riz, ici il est important de manger, et beaucoup. Les Esquimaux absorbent jusqu'à dix et quinze livres d'huile par jour. Si ce régime ne vous plaît pas, nous devons recourir aux matières riches en sucre et en graisse. En un mot, il nous faut du carbone, faisons du carbone! c'est bien de mettre du charbon dans le poêle, mais n'oublions pas d'en bourrer ce précieux poêle que nous portons en nous! »

Avec ce régime, une propreté sévère fut imposée à l'équipage ; chacun dut prendre tous les deux jours un bain de cette eau à demi glacée, que procurait le trou à feu, excellent moyen de conserver sa chaleur naturelle. Le docteur donnait l'exemple; il le fit d'abord comme une chose qui devait lui être fort désagréable ; mais ce prétexte lui échappa bientôt, car il finit par trouver un plaisir véritable à cette immersion très-hygiénique.

Lorsque le travail, ou la chasse, ou les reconnaissances entraînaient les gens de l'équipage au dehors par les grands froids, ils devaient prendre garde surtout à ne pas être *frost bitten*, c'est-à-dire gelés dans une partie quelconque du corps ; si le cas arrivait, on se hâtait, à l'aide de frictions de neige, de rétablir la circulation du sang. D'ailleurs, les hommes soigneusement vêtus de laine sur tout le corps portaient des capotes en peau de daim et des pantalons de peaux de phoque, qui sont parfaitement imperméables au vent.

Les divers aménagements du navire, l'installation du bord, prirent environ trois semaines, et l'on arriva au 10 octobre sans incident particulier.



CHAPITRE XXV.

UN VIEUX RENARD DE JAMES ROSS.

Ce jour-là, le thermomètre s'abaissa jusqu'à trois degrés au dessous de zéro (— 16° centig.). Le temps fut assez calme; le froid se supportait facilement en l'absence de la brise. Hatteras, profitant de la clarté de l'atmosphère, alla reconnaître les plaines environnantes ; il gravit l'un des plus hauts ice-bergs du nord, et n'embrassa dans le champ de sa lunette qu'une suite de montagnes de glaces et d'ice-fields. Pas une terre en vue, mais bien l'image du chaos sous son plus triste aspect. Il revint à bord, essayant de calculer la longueur probable de sa captivité.

Les chasseurs, et parmi eux, le docteur, James Wall, Simpson, Johnson, Bell, ne manquaient pas de pourvoir le navire de viande fraîche. Les oiseaux avaient disparu, cherchant au sud des climats moins rigoureux. Les ptarmigans seuls, perdrix de rocher particulières à cette latitude, ne fuyaient pas devant l'hiver ; on pouvait les tuer facilement, et leur grand nombre promettait une réserve abondante de gibier.

Les lièvres, les renards, les loups, les hermines, les ours ne manquaient pas ; un chasseur français, anglais ou norwégien n'eût pas eu le droit de se plaindre ; mais ces animaux très-farouches ne se laissaient guère approcher ; on les distinguait difficilement d'ailleurs sur ces plaines blanches dont ils possédaient la blancheur, car avant les grands froids, ils changent de couleur et revêtent leur fourrure d'hiver. Le docteur constata, contrairement à l'opinion de certains naturalistes, que ce changement ne provenait pas du grand abaissement de la température, car il avait lieu avant le mois d'octobre; il ne résultait donc pas d'une cause physique, mais bien de la prévoyance providentielle, qui voulait mettre les animaux arctiques en mesure de braver la rigueur d'un hiver boréal.

On rencontrait souvent des veaux marins, des chiens de mer, animaux compris sous la dénomination générale de phoques; leur chasse fut spécialement recommandée aux chasseurs, autant pour leurs peaux que pour leur graisse éminemment propre à servir de combustible. D'ailleurs le foie de ces animaux devenait au besoin un excellent comestible ; on en comptait par cen-

taines, et à deux ou trois milles au nord du navire, le champ était littéralement percé à jour par les trous de ces énormes amphibies ; seulement ils éventaient le chasseur avec un instinct remarquable, et beaucoup furent blessés, qui s'échappèrent aisément en plongeant sous les glaçons.

Cependant, le 19, Simpson parvint à s'emparer de l'un d'eux à quatre cents yards du navire ; il avait eu la précaution de boucher son trou de refuge, de sorte que l'animal fut à la merci des chasseurs. Il se débattit longtemps, et, après avoir essuyé plusieurs coups de feu, il finit par être assommé. Il mesurait neuf pieds de long ; sa tête de bull-dog, les seize dents de ses mâchoires, ses grandes nageoires pectorales en forme d'ailerons, sa queue petite et munie d'une autre paire de nageoires, en faisaient un magnifique spécimen de la famille des chiens de mer. Le docteur, voulant conserver sa tête pour sa collection d'histoire naturelle, et sa peau pour les besoins à venir, fit préparer l'une et l'autre



par un moyen rapide et peu coûteux. Il plongea le corps de l'animal dans le trou à feu, et des milliers de petites crevettes enlevèrent les moindres parcelles de chair ; au bout d'une demi-journée, le travail était accompli, et le plus adroit de l'honorable corporation des tanneurs de Liverpool n'eût pas mieux réussi.

Dès que le soleil a dépassé l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire le 23 septembre, on peut dire que l'hiver commence dans les régions arctiques. Cet astre bienfaisant, après avoir peu à peu descendu au dessous de l'horizon, disparut enfin le 23 octobre, effleurant de ses obliques rayons la crête des montagnes glacées. Le docteur lui lança le dernier adieu du savant et du voyageur. Il ne devait plus le revoir avant le mois de février.

Il ne faut pourtant pas croire que l'obscurité soit complète pendant cette longue absence du soleil ; la lune vient chaque mois le remplacer de son mieux ; il y a encore la scintillation très-claire des étoiles, l'éclat des planètes, de fréquentes aurores boréales, et des réfractions particulières aux horizons blancs de neige ; d'ailleurs, le soleil, au moment de sa plus grande déclinaison australe, le 21 décembre, s'approche encore de treize degrés de l'horizon polaire ; il règne donc, chaque jour, un certain crépuscule de quelques heures. Seulement le brouillard et les tourbillons de neige venaient souvent plonger ces froides régions dans la plus complète obscurité.

Cependant, jusqu'à cette époque, le temps fut assez favorable ; les perdrix et les lièvres seuls purent s'en plaindre, car les chasseurs ne leur laissaient pas un moment de repos ; on disposa plusieurs trappes à renard ; mais ces animaux soupçonneux ne s'y laissèrent pas prendre ; plusieurs fois même, ils grattèrent la neige au-dessous de la trappe, et s'emparèrent de l'appât sans courir aucun risque ; le docteur les donnait au diable, fort peiné toutefois de lui faire un semblable cadeau.

Le 25 octobre, le thermomètre ne mar-

qua plus que quatre degrés au-dessous de zéro (— 20° centig.). Un ouragan d'une violence extrême se déchaîna ; une neige épaisse s'empara de l'atmosphère, ne permettant plus à un rayon de lumière d'arriver au *Forward*. Pendant plusieurs heures on fut inquiet du sort de Bell et de Simpson, que la chasse avait entraînés au loin; ils ne regagnèrent le bord que le lendemain, après être restés une journée entière couchés dans leur peau de daim, tandis que l'ouragan balayait l'espace au-dessus d'eux, et les ensevelissait sous cinq pieds de neige. Ils faillirent être gelés, et le docteur eut beaucoup de peine à rétablir en eux la circulation du sang.

La tempête dura huit longs jours sans interruption. On ne pouvait mettre le pied dehors. Il y avait, pour une seule journée, des variations de quinze et vingt degrés dans la température.

Pendant ces loisirs forcés, chacun vivait à part, les uns dormant, les autres fumant, certains s'entretenant à voix basse et s'interrompant à l'approche de Johnson ou du docteur ; il n'existait aucune liaison morale entre les hommes de cet équipage; ils ne se réunissaient qu'à la prière du soir, faite en commun, et le dimanche, pour la lecture de la Bible et de l'office divin.



Clifton s'était parfaitement rendu compte que, le soixante-dix-huitième parallèle franchi, sa part de prime s'élevait à trois cent soixante-quinze livres[1] ; il trouvait la somme ronde, et son ambition n'allait pas au delà. On partageait volontiers son opinion, et l'on songeait à jouir de cette fortune acquise au prix de tant de fatigues.

Hatteras demeurait presque invisible. Il ne prenait part ni aux chasses ni aux promenades. Il ne s'intéressait aucunement aux phénomènes météorologiques qui faisaient l'admiration du docteur. Il vivait avec une seule idée; elle se résumait en trois mots : le pôle nord. Il ne songeait qu'au moment ou le *Forward*, libre enfin, reprendrait sa course aventureuse.

En somme, le sentiment général du bord, c'était la tristesse. Rien d'écœurant en effet comme la vue de ce navire captif, qui ne se repose plus dans son élément naturel, dont les formes sont altérées sous ces épaisses couches de glace; il ne ressemble à rien : fait pour le mouvement, il ne peut bouger; on le métamorphose en maison de bois, en magasin, en demeure sédentaire, lui qui sait braver le vent et les orages ! Cette anomalie, cette situation fausse, portait dans les cœurs un indéfinissable sentiment d'inquiétude et de regret.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

1. 9,375 francs.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par Frœlich. — Texte par un Papa.



XXX.

Comme Marie est de plus en plus sage
et raisonnable, sa maman lui a permis de débarbouiller le petit frère.
Jujules n'a aucun goût pour cette opération.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par FRŒLICH. — Texte par un PAPA.



XXXI.

Jujules a fait son premier pas, c'est un homme! Marie est dans l'admiration.

Quel bonheur!

A présent ils pourront aller partout ensemble tous les deux.

Ils ne se quitteront jamais.

La suite prochainement.

HISTOIRE D'UN PETIT BERGER ET D'UNE VIEILLE CARPE

Par un de ces beaux jours qui font des bords du Rhin une série d'enchantements pour les rêveurs de tous les pays, le petit Peters, qui aimait beaucoup à voir l'eau couler, était descendu tout doucement avec ses quatre chèvres des plateaux en arrière de Saint-Goar que domine le beau rocher de la fée Lorely, sur les rives de son fleuve bien-aimé. Pendant que son petit troupeau broutait l'herbe rare qui croît entre les fentes des rochers, l'enfant allait de ci de là sur la berge neuve à l'endroit même où, dans les temps légendaires, la bonne fée Lorely, dont on a si injustement essayé de faire une méchante fée, veillait complaisamment du haut de son roc pour avertir, par la voix de ses sept échos, les voyageurs et les bateliers des dangers de la route.

Peters n'avait guère que sept ans, il était aussi enfant que ses chèvres et avait comme elles le goût des endroits escarpés et des passages difficiles. Aussi ce qu'il aimait le plus au monde c'était le lieu d'aspect rude et sauvage où il se trouvait. Quand il était parvenu à y conduire ses chèvres, il y oubliait un peu ses peines. Déjà il en avait, le pauvre garçon. Ses grands yeux bleus suivaient alors sans se lasser les flots jaunes du grand fleuve, cherchant leur chemin à travers les hautes barrières de rochers qui, à cet endroit du parcours, resserrent le vieux Rhin et lui font comme une prison de pierre de leurs abruptes parois.

Voir couler l'eau, pour les riverains d'un beau fleuve comme le Rhin, c'est une joie toujours nouvelle, on suit la vague et sa blanche écume, la pensée roule ou glisse ou s'endort avec elle, une autre vient, on recommence; cela a l'air d'être toujours la même chose, mais, comme ce n'est pas la même vague, il est clair que ce n'est pas non plus la même idée; il suffit d'un brin d'herbe égaré sur les flots, d'une fleurette imprudente qui a quitté la rive, d'un oiseau rapide traversant et rasant les eaux, d'un souffle du vent qui change les plis des flots et les agite, d'un regard du soleil qui apaise tout cela, d'un nuage qui assombrit le tableau mouvant, pour qu'à chaque instant l'aspect en soit renouvelé. Ah! ceux qui savent regarder l'eau couler, ceux-là sont bien heureux. Ces fleuves qui s'en vont, ce clair et profond chemin qui marche, comme on l'a dit, c'est le miroir de nos jours, c'est l'image de la vie qui s'écoule, elle aussi, et on peut penser à bien des choses, de ce monde et de l'autre, en voyant comment une goutte d'eau, fille du ciel, s'en va avec ses compagnes rejoindre la mer immense.

Pendant que nous parlons, Peters s'est arrêté. Son regard, incertain jusque-là, s'était tout à coup animé et fixé, sa bonne petite figure avait perdu l'air triste qui semblait lui être habituel, et un sourire de malice et même de gaieté avait un instant entr'ouvert et comme éclairé ses lèvres. Peters, avec ses yeux d'enfant, avait distingué un bon gros poisson aux écailles brunes et brillantes qui passait et repassait comme à dessein devant lui.

J'ai oublié de dire que le petit Peters tenait dans sa main un gros morceau de kougloff.

« Est-ce moi que tu regardes, ou n'est-ce pas plutôt mon bon kougloff? Tu es peut-être une grosse gourmande, madame la carpe, dit gaiement l'enfant au poisson.

— Gourmande, oui, mon petit Peters, dit le poisson, gourmande comme toi des bonnes choses et des belles choses, curieuse aussi par conséquent. Je me promène sur les bords de mon fleuve comme toi, mais mes promenades ne sont pas toujours gaies comme les tiennes. Mon beau rocher de Lorely a été bien abîmé par les ingénieurs; et le terrible chemin de fer devant lequel tout cède, et cette route creusée dans les flancs de la montagne, toutes ces choses peuvent être utiles aux hommes qui les ont faites, mais cela gâte bien le pays, je t'assure, pour nous autres vieux enfants du vieux Rhin. Quand le grand roc coupait à moitié le fleuve et le fermait presque en le dominant comme une grande forteresse de pierre, c'était bien plus beau! Les poissons pouvaient se promener, vivre en sûreté sous ses abris gigantesques, les pêcheurs et les bourgeois d'Oberwesel ne pouvaient pas, de la côte, là du moins, venir jeter leurs filets dans nos eaux, et il n'était ligne à pêcher si longue qui du haut du rocher de la Fée pût venir nous tendre son appât perfide. Les bateliers eux-mêmes, tenus à distance par les roches à fleur d'eau, nous laissaient tranquilles dans nos profondes retraites. On pouvait vieillir en ce temps-là, et grossir, et songer tout à son aise. Aujourd'hui ce n'est qu'avec de grandes précautions, et au péril de ses jours, que les grands poissons comme moi, que les vieilles carpes et les saumons, peuvent quitter de temps en temps le fond sombre du fleuve. C'était pourtant bien bon d'avoir un espace où l'on pût venir prendre l'air et la lumière, où l'on pût admirer le beau ciel, et s'endormir en sécurité, sur l'eau chauffée par le soleil, en rêvant aux temps anciens et aux choses d'autrefois. Les chemins de fer, les bateaux à vapeur de la compagnie de Cologne et de Dusseldorf, nous font une vie bien dure, mon petit Peters. Tout cela n'est pas au bénéfice des poissons.

— C'est vrai, dit Peters attendri. Et cela fait bien peur aux chèvres. Tout tremble quand cela passe, et j'ai eu de la peine, moi aussi, à m'y habituer. Mais que veux-tu? madame la carpe, c'est la volonté de Dieu qu'il en soit ainsi, et il se peut que ce qui nous gêne, toi et moi et mes chèvres, soit utile pour tous les autres. La maîtresse de la ferme qui n'avait pas vu ces changements de bon œil, dans les commencements, en est contente aujourd'hui. Il paraît que cela répand la prospérité dans les pays, — et tiens, madame la carpe, tous les dimanches, quoiqu'elle soit un peu chiche, elle me donne maintenant un gros morceau de kougloff, à la place du schwartz brod d'autrefois. Et c'est bon le kougloff : veux-tu y goûter? Vois ce morceau, il est doré comme tes écailles, ou bien aimes-tu mieux la mie? Si tu n'as pas de bonnes dents, madame la carpe, la mie fera peut-être mieux ton affaire.

— Cher petit Peters, répondit la carpe, ton kougloff est superbe, il m'a l'air cuit à point, il est rissolé et très-appétissant, il doit être excellent et par conséquent il me plaît. Mais toi, mon petit Peters, tu me plais encore plus que lui, bien que Dieu ne t'ait pas fait pour être mangé comme les kougloff, et aussi, hélas! comme les poissons. Tu me plais avec ta mine rose, tes bons grands regards innocents qui me disent que tu n'es pas méchant du tout; aussi je te considérais, cher petit Peters, avec plus de plaisir encore que ton kougloff.

— Ah! dit Peters, tu n'es pas un méchant poisson, toi non plus, quoique tu

sois déjà bien grosse, et si tu veux rester là et faire un petit déjeuner, je vais te jeter miette à miette la moitié de mon kougloff. Pendant que tu le mangeras, je regarderai tes belles couleurs et tes jolis mouvements sous l'eau. »

Peters jeta alors un beau petit morceau de son kougloff au poisson.

« Ne crains rien, dit-il à la carpe, il n'y a point d'hameçon dans mon kougloff, tu peux le manger avec tranquillité, » et s'asseyant sur la rive en face de la carpe, le déjeuner des deux amis commença.

« Quel âge as-tu, madame la carpe? dit Peters entre deux bouchées.

— J'ai cent ans, dit la carpe.

— Cent ans, dit Peters, est-ce bien vrai?

— Cent ans, répondit la carpe. Les carpes ne mentent jamais.

— Cent ans, reprit l'enfant tout attristé, cent ans comme grand'mère, quand elle est morte. Ah! pauvre carpe, est-ce que tu vas donc mourir aussi? Quand grand'mère m'a quitté pour retourner au bon Dieu, on m'a dit, pour me consoler, que personne ne pouvait vivre plus de cent ans.

— Et cela t'a consolé? dit la carpe.

— Oh! non, dit l'enfant. Je pense à grand'mère tous les jours, et je ne l'oublierai jamais. Pauvre grand'mère! »

Le cœur de Peters s'était gonflé à ce souvenir, ses yeux s'étaient remplis de larmes, et il fut obligé de tirer son mouchoir de sa poche, pour s'essuyer les yeux et se moucher.

« Chère grand'mère, reprit-il, ce n'est pas sa faute si elle n'est plus auprès de moi, elle ne voulait pas mourir. « Tu es trop petit encore, me disait-elle. Pauvre Peters, qui aura soin de toi? tu n'as plus ni père ni mère, tu n'avais plus que moi, mon pauvre enfant, et je sens que Dieu va me rappeler. » C'est alors que la fermière a dit à grand'mère : « Je prendrai Peters pour berger de mes chèvres, tranquillisez-vous, je lui ferai gagner son pain. » Alors grand'mère a fait de la tête un geste de merci à la fermière, ses yeux m'ont regardé, d'un air encore content, et puis elle n'a plus bougé, plus parlé; je l'ai appelée, elle n'a plus répondu. Ah! grand'mère était morte, et elle est morte encore aujourd'hui! Ah! madame la carpe, pourquoi la mort de ceux qu'on aime tant dure-t-elle toujours et pas leur vie? »

Peters s'était remis à pleurer. La bonne carpe aurait voulu avoir des bras pour l'attirer à elle et le consoler, où des jambes pour monter la berge et aller l'embrasser.

— Mon Peters, lui disait-elle, mon Petérs, tu as de la peine, notre conversation t'a affligé, bon petit Peters. Comme ta grand'mère devait t'aimer!

— Ah! oui, dit Peters, elle m'aimait bien, grand'mère. Mais aujourd'hui personne ne pense plus à m'aimer. Madame la fermière n'est pas mauvaise, mais elle n'est pas bien bonne non plus. Il est triste de n'être l'enfant de personne, madame la carpe, et de ne pas pouvoir dire « maman » à quelqu'un. »

La bonne grosse carpe fit un si gros soupir que l'eau jaillit tout autour d'elle. Ah! pensait-elle, pourquoi, au lieu d'être l'aïeule et la trisaïeule de tant de carpillons qui courent d'un bout à l'autre du Rhin sans se soucier de moi, pourquoi ne suis-je pas la mère de ce petit Peters qui a un si bon cœur?

Les deux amis étaient si absorbés dans leur chagrin, qu'ils n'avaient pas seulement remarqué que depuis déjà longtemps il y avait, non loin de là, à quelques pas à peine, quelqu'un qui les écoutait.

Ce quelqu'un, c'était une belle jeune

dame à l'air doux et compatissant, qui s'était approchée pendant qu'ils parlaient. Son beau visage était pâle d'une pâleur qu'expliquaient ses vêtements de deuil. Elle était venue par le revers du rocher et, entendant parler, elle s'était arrêtée au tournant pour ne pas troubler les confidences du petit berger et de la bonne carpe.

Pourtant quand elle vit que Peters, suffoqué par ses sanglots, s'était laissé glisser tout de son long sur la terre pour pleurer plus à son aise, elle ne put se retenir de courir à lui.

Peters fut d'abord bien effrayé, mais la dame avait l'air si bon, et ses yeux regardaient d'un air de si tendre pitié qu'il fut bientôt rassuré.

« Pauvre orphelin, dit la dame à Peters, j'ai entendu ce que tu viens de dire aux poissons du Rhin, comment tes plaintes n'auraient-elles pas été jusqu'à mon cœur? Qui, mieux que moi, peut comprendre ta peine? J'ai perdu, il y a un an, un beau petit garçon de ton âge, veux-tu essayer de me le remplacer, petit Peters? Quant à moi je tâcherai d'être pour toi une bonne maman. »

Peters, timide encore, n'osait pas répondre.

« Ose, lui dit une voix, ose et dis oui, cher Peters, c'est le ciel qui t'envoie ce cœur vide d'affection comme le tien; en unissant vos deux chagrins, vous parviendrez à les adoucir. »

Peters crut reconnaître la voix de la carpe son amie. Il tendit sa petite main à la jolie dame et lui dit :

« Je veux bien être votre petit garçon, mais pour vous aimer je n'aurai pas besoin d'oublier grand'mère, n'est-ce pas?

— Non, non, mon cher enfant, répondit la dame en le serrant dans ses bras, est-ce que j'oublierai mon enfant, moi! »

La carpe ravie ne se tenait plus de joie; elle avait le corps à moitié hors de l'eau, et ne pouvait rien dire si ce n'est :

« Ah! la bonne dame, ah! le bon petit garçon, quelle grâce d'en haut qu'ils se soient rencontrés! »

Quand elle se fut un peu remise et qu'elle vit que le petit Peters la cherchait des yeux :

« Adieu, mon petit Peters, lui dit-elle, adieu, je vois bien que le présent vaut le passé, et qu'il y a toujours de bonnes fées sur le Rhin. »

Rapprochant alors par une brusque secousse sa tête de sa queue, comme on l'eût fait des deux extrémités d'un arc, elle exécuta, en forme de salut, un si grand saut hors de l'eau, que Peters ne sut jamais si sa vieille amie s'était envolée dans les airs ou avait disparu subitement au plus profond des eaux.

Et comme la dame le voyait tout interdit, elle passa doucement la main sur sa joue de même que l'eut fait autrefois sa grand'mère. Cette petite caresse le réveilla comme d'un songe. Peters qui, jusque-là, n'avait jamais parlé avec aucun poisson, ne savait, en effet, s'il avait rêvé ou s'il était bien éveillé.

Ce dont il ne pouvait douter cependant, c'est que la belle dame, c'est que sa mère adoptive était là qui lui tendait les bras.

Vous croyez bien qu'il ne se fit pas prier pour s'y jeter. Le vieux Rhin n'avait jamais vu deux cœurs émus d'une plus douce émotion.

« Tu m'appelleras ta mère, lui disait la belle jeune femme, et je t'appellerai mon cher enfant.

— Oui, oui, oui, disait Peters tout étourdi de son honheur. Oui, oui, oui, madame, tu es ma mère, et je suis ton petit garçon. »

Peters était un honnête petit homme. Quand sa nouvelle maman et lui furent un peu remis :

« Maman, dit-il, il faut que je reconduise mes chèvres à madame la fermière, il faut que je prenne congé d'elle, car sans elle grand'mère aurait été bien plus triste en mourant. »

On vit alors la jolie dame prendre, comme Peters, une petite baguette, et à eux deux ils ramenèrent le petit troupeau.

La fermière, comprenant que c'était pour le bonheur de Peters, lui donna congé d'aller où il voudrait.

Voulez-vous savoir ce qu'est Peters au moment où je vous écris : c'est un grand et beau jeune homme de dix-huit ans, le plus savant élève de la savante université d'Heidelberg. Il a été un si bon fils pour sa mère adoptive, qu'elle se fâcherait si on s'avisait de lui dire que Peters n'est pas son vrai fils.

On a remarqué une singularité dans Peters : il n'a jamais voulu manger de carpe. Il n'a point oublié que c'était pendant qu'il admirait la belle carpe de Lorely et que, s'étant endormi, il avait cru causer avec elle, que sa seconde mère l'avait rencontré et recueilli.

P.-J. Stahl.

LA FORCE DE LA VOLONTÉ

La chose la plus difficile dans le monde, c'est de *vouloir*. Personne ne peut savoir quelle est la force de la volonté, même dans les arts.

Le célèbre Harrison, de Londres, était au commencement du dernier siècle, jeune garçon charpentier, au fond d'une province, lorsque le parlement proposa le prix de 20,000 livres sterling pour celui qui inventerait une montre à équation (marquant à la fois le temps vrai et le temps moyen) pour le problème des longitudes.

Harrison se dit à lui-même : « Je veux gagner ce prix ; » il jeta la scie et le rabot, vint à Londres, se fit ouvrier horloger, TRAVAILLA QUARANTE ANS, et gagna le prix. — Voilà ce qui s'appelle vouloir.

Joseph de Maistre.
(*Correspondance.*)

Le temps vrai et le temps moyen. — Il nous est permis de supposer, sans faire tort à l'érudition de nos jeunes lecteurs, qu'un certain nombre d'entr'eux ne sont pas très-exactement renseignés sur le sens de ces deux termes. Nous n'entreprendrons pas de leur en donner ici une explication catégorique, ce qui, de question en question et pour tout éclaircir, pourrait nous conduire à leur faire un cours complet d'astronomie. Nous nous bornerons à leur dire ou à leur rappeler que la terre exécute dans l'espace un double mouvement : de révolution autour du soleil, et de rotation sur elle-même. Il y a un jour d'accompli lorsque, par suite du second mouvement, combiné avec le premier, le même point de la terre se trouve ramené dans la même position par rapport au soleil. Si la terre, en tournant autour de cet astre, gardait une vitesse toujours égale, tous les jours aussi auraient précisément la même durée ; mais, comme sa révolution a lieu suivant une ligne elliptique, il en résulte que nous sommes tantôt plus rapprochés, tantôt plus éloignés du soleil ; or, en vertu des lois qui président au mouvement de révolution des planètes, dans le premier cas, le mouvement de la nôtre, c'est-à-dire de la terre, s'accélère ; dans le second, il se ralentit. Il suit de là qu'en certains temps les jours sont un peu plus courts et en d'autres temps un peu plus longs. Les horloges et les montres, dont la marche est uniforme quand elles sont bien faites, ne se rencontrent donc pas toujours exactement avec les cadrans solaires. L'heure qu'elles marquent s'appelle *le temps moyen*, celle des cadrans solaires est *le temps vrai* ; la différence entre l'une et l'autre se nomme *équation du temps*. La plus grande différence est d'environ seize minutes.

D. G.

LE ROBINSON SUISSE

(Vignettes par Yan' Dargent

Après nous être rafraîchis du lait de quelques noix, nous chargeâmes celles qui restaient, ainsi que le crabe, et nous nous remîmes en marche. Nous avancions lentement, car, à mesure que nous pénétrions dans la profondeur du bois, les broussailles encombraient de plus en plus la route, que nous étions obligés d'ouvrir à coups de hache. Ernest, avec son esprit habituel d'observation, remarqua que de certaines lianes que nous coupions, coulait une eau claire, qu'il eut la fantaisie de goûter, et qu'il trouva aussi bonne que la meilleure eau de source.



Les autres enfants s'étaient déjà précipités vers les lianes, dont ils suçaient à qui mieux mieux les extrémités, sans obtenir autant d'eau qu'ils en auraien désiré. Je dus leur rappeler de nouveaut le procédé déjà employé pour sucer les cannes à sucre. Ils s'empressèrent donc de faire avec leur couteau des entailles aux lianes, pour que l'entrée de l'air facilitât l'aspiration du liquide, et bientôt chacun d'eux fut complétement désaltéré.

Après quelques minutes de marche, nous arrivâmes au bois des Calebasses, et nous fîmes halte dans le même emplacement où Fritz et moi nous nous étions déjà une fois si agréablement reposés.

Ayant cueilli un grand nombre de courges, nous nous mîmes tous à les façonner plus ou moins adroitement pour différents usages. Après avoir montré à mes enfants à fabriquer des vases à lait et des formes à égoutter les fromages, je confectionnai un joli panier à œufs pour notre ménagère. Les assiettes, les écuelles ne furent point oubliées. On tailla même, pour nos poules et nos pigeons, des nids si jolis, que François regretta de n'être pas plus petit pour avoir un berceau semblable.

Tout en travaillant à la fabrication de ces divers objets, Ernest et Jacques avaient formé le singulier projet de faire cuire le crabe à la façon des sauvages, c'est-à-dire en chauffant l'eau à l'aide de cailloux rougis au feu. Ils disposèrent donc une énorme calebasse en guise de marmite. Mais, au moment d'allumer le feu qui devait rougir les cailloux, ils s'aperçurent qu'ils manquaient d'eau. Comme je leur dis que je croyais me rappeler avoir vu, lors de notre premier voyage, une source dans les environs, ils s'élancèrent chacun dans une direction différente, pour tâcher de la découvrir. A peine avaient-ils disparu, que nous entendîmes Ernest crier à tue-tête :

« Un cochon sauvage! un cochon sauvage! peut-être un sanglier! »

Je me levai et courus dans la direction où j'apercevais mon petit savant, qui revenait en toute hâte sur ses pas. Je ne tardai pas à voir remuer, à travers un épais fourré, l'animal, qui paraissait s'enfuir rapidement. Je mis les chiens sur la piste et les excitai de la voix à la suivre. Ils partirent en aboyant.

« C'est là ! vois-tu, père, me dit Ernest, qui marchait *bravement* derrière moi, c'est là que j'ai trouvé cette terrible bête faisant entendre de sourds grognements. »

J'aperçus, à l'endroit qu'il me désignait, quelques tubercules épars sur la terre fraîchement remuée.

« Je ne m'étonne pas qu'il grognât, lui dis-je, car tu l'as dérangé d'un excellent repas. »

Le bruit que faisaient les chiens en ce moment m'apprenant qu'ils étaient aux prises avec l'animal, je laissai Ernest examiner à loisir les tubercules, pour me porter sur le lieu du combat.

Fritz, qui m'avait rejoint, marchait à mon côté. Nous avancions prudemment, le doigt sur la détente de nos fusils.

Mais quelle surprise et quels éclats de rire lorsque, dans l'animal que les chiens tenaient en arrêt, chacun d'un côté, nous reconnûmes notre laie qui, délivrée de ses bruyants adversaires, se mit presque à nous faire fête, et, en bonne personne qu'elle était, marcha tranquillement derrière nous.

Dieu sait si, de retour auprès d'Ernest, on le plaisanta de la frayeur qui l'avait pris à l'aspect du *terrible animal!* Nos lazzis eussent duré plus longtemps, si le peureux, rentré dans ses véritables attributions, n'eût attiré notre attention sur de petites pommes qu'il venait de trouver dans l'herbe.

Fritz, avec sa légèreté d'appréciation ordinaire, craignait que ce ne fussent les fruits du mancenillier dont j'avais parlé naguère, et contre le danger desquels je leur avais recommandé de se prémunir. Mais comme la truie ne dédaignait nullement ces fruits, je ne voulus pas les tenir pour suspects avant que maître Knips eût prononcé. J'en emportai donc un certain nombre pour les soumettre au petit appréciateur.

Nous nous préparions à rejoindre ma femme laissée avec François dans le bois des Calebasses, lorsque nous entendîmes Jacques, qui, de son côté, s'était mis à la recherche de l'eau, crier en accourant vers nous :

« Papa ! papa, un crocodile ! un crocodile !...

— Un crocodile ! répétai-je avec un éclat de rire, un crocodile dans un endroit où nous ne trouvons pas une goutte d'eau. — Jacques devient fou !

— Je t'assure, père, répliqua l'enfant tout effaré, que c'est un crocodile ; je l'ai vu là-bas tout de son long endormi sur un rocher au soleil. »

De plus en plus convaincu que mon étourdi s'était frappé l'imagination, j'allai avec Fritz vers l'endroit qu'il nous indiqua, et je ne tardai pas à reconnaître que ce qu'il avait pris pour un crocodile n'était rien de plus qu'une sorte de grand lézard vert, appelé iguane, qui, bien que d'assez forte dimension, n'est dangereux qu'autant qu'on l'irrite, et dont la chair est très-recherchée par les Indiens.

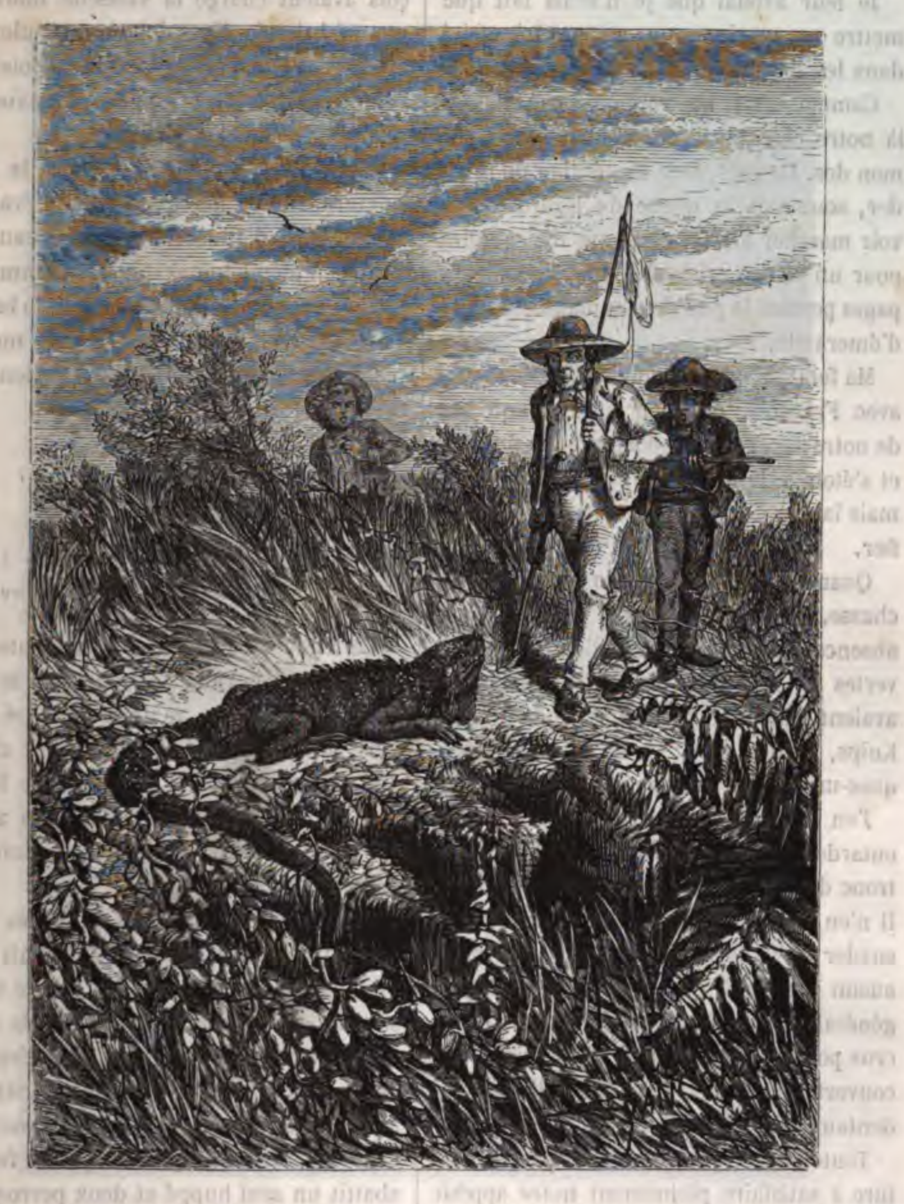
Déjà Fritz, l'éternel tireur, le couchait en joue.

« Tu te hâtes toujours trop, lui dis-je, en relevant son arme ; l'iguane a la vie très-dure ; tu pourrais perdre ton coup et faire fuir l'animal dont nous réussirons, je crois, à nous emparer, en profitant adroitement de son sommeil.

Je coupai dans le buisson une gaule, au bout de laquelle j'attachai une ficelle terminée par un nœud coulant, et que je tins dans ma main gauche ; puis je pris une petite baguette dans l'autre main, et je m'appro-

chai avec précaution du lézard, qui sommeillait toujours. Quand je n'en fus plus éloigné que de la longueur de la gaule, je me mis, au grand étonnement des enfants, à siffler un air de notre pays.

L'iguane s'éveilla, regarda d'un air



étonné autour de lui, et parut saisir avec avidité les moindres notes qu'il entendait; je continuai à siffler, et quoique ma musique n'eût sans doute rien de fort harmonieux, je ne laissai pas de voir bientôt l'animal plongé dans une sorte d'extase. — Je profitai de ce moment pour lui passer autour du cou le nœud coulant. Je tirai alors vivement à moi : le nœud coulant nous rendit maîtres de notre nouveau gibier.

Mes fils poussèrent leur cri de triomphe

habituel, en s'émerveillant des procédés que j'avais employés pour m'emparer de l'iguane.

Je leur avouai que je n'avais fait que mettre en pratique un moyen très-usité dans les Indes occidentales.

Comme nous ne voulions pas laisser là notre chasse, je chargeai l'iguane sur mon dos. Jacques, avec l'intention de m'aider, soutenait la queue du lézard. A me voir marcher ainsi, on eût pu me prendre pour un prince oriental, suivi d'un de ses pages portant le pan de son manteau brodé d'émeraude.

Ma femme, que nous avions laissée seule avec François, commençait à s'inquiéter de notre absence; elle nous gronda un peu, et s'étonna de nous voir revenir sans eau; mais la vue de l'iguane suffit à nous justifier.

Quand nous eûmes fait le récit de notre chasse, elle nous apprit que pendant notre absence les pommes nouvellement découvertes et déposées au pied d'un arbre avaient excité la gourmandise de maître Knips, qu'elle avait vu en dérober quelques-unes et les croquer à belles dents.

J'en présentai une moi-même à notre outarde, que nous avions attachée à un tronc d'arbre, et qui la dévora avidement. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader qu'il ne devait y avoir pour nous aucun danger à en manger. Elles furent généralement trouvées excellentes, et je crus pouvoir affirmer que nous avions découvert les *goyaves*, dont les Indiens occidentaux font grand cas.

Toutefois cet aliment n'était pas de nature à satisfaire pleinement notre appétit que l'exercice avait grandement excité; force nous fut donc d'avoir recours aux provisions que nous avions apportées de Falkenhorst, car il était trop tard pour songer à faire cuire le crabe de Jacques.

Un peu fortifiés, il fallut penser au retour. La journée était si avancée que nous résolûmes de laisser là jusqu'au lendemain le traîneau sur lequel ma femme et François avaient chargé la vaisselle nouvellement fabriquée. Nous donnâmes seulement à porter au baudet le petit François, qui commençait à être fatigué, l'iguane, et quelques ustensiles déjà secs.

A notre arrivée à Falkenhorst, la mère fit cuire, sur le feu que le petit François s'était hâté d'allumer, un morceau d'iguane en même temps que des pommes de terre, mises tout simplement dans la braise. La chair de l'iguane nous parut mériter pleinement la réputation d'excellent comestible qui lui est faite.

XVI.

LE COQ DE BRUYÈRE. — LA CIRE. — LE NID DE PERROQUETS. — LE CAOUTCHOUC.

Le lendemain je me mis en route avec Fritz sous prétexte d'aller chercher le reste de notre vaisselle, mais en réalité pour faire une excursion au delà de la chaîne des rochers et tâcher de connaître l'étendue de la terre sur laquelle nous avions été jetés. Outre les chiens, le grison seul nous accompagna.

Arrivés auprès d'un bois de chênes verts, notre truie nous apparut. Elle était tranquillement étendue sous les arbres et faisait un copieux déjeuner de glands; nous n'eûmes pas l'impolitesse de la déranger. Le bois était rempli d'oiseaux; Fritz, qui avait senti se réveiller ses instincts de chasseur, tira quelques coups de fusil et abattit un geai huppé et deux perroquets, dont l'un était un magnifique ara rouge. Mais, pendant que le jeune homme chargeait de nouveau son arme, nous entendîmes un bruit semblable au roulement sourd d'un tambour. L'idée nous vint que c'était peut-être la musique militaire de

quelque bande de sauvages; pleins d'effroi, nous nous glissâmes derrière un épais buisson, et, nous avançant doucement, nous connûmes bientôt la cause de ces sons étranges.

Sur un tronc d'arbre renversé, se tenait



un superbe coq de bruyère, exécutant les plus singulières évolutions qu'on puisse imaginer, devant une vingtaine de gelinottes qui semblaient prendre grand plaisir à ce spectacle.

Tantôt il tournait en cercle, en hérissant le collier de plumes qui faisait, autour de son cou, une auréole brillante; tantôt il étendait sa queue en éventail, battait des ailes et poussait des cris étranges. J'étais curieux de savoir comment se terminerait cette représentation, lorsqu'un coup de feu

de Fritz étendit le coq sur le sable et dispersa les femelles. Je le grondai sévèrement de cette ardeur immodérée. « Pourquoi, lui dis-je, cette rage de mort et d'anéantissement? La vue de la nature vivante n'est-elle pas préférable mille fois au triste spectacle de la destruction ? » Fritz parut sincèrement regretter sa précipitation et devint triste et pensif. Pour lui rendre sa bonne humeur, je lui dis de ramasser sa proie et de l'offrir à sa mère. Le coq fut placé sur le dos de l'âne, et nous revînmes au bois des arbres à calebasses où nous retrouvâmes en bon état tous les objets que nous y avions laissés. Il était encore de bonne heure, le temps nous permettait donc l'excursion projetée dans la partie de l'île qui nous était inconnue.

La route était assez difficile à cause des hautes herbes et des racines qui l'encombraient. De temps en temps nous rencontrions de petits ruisseaux, auxquels nous nous désaltérions. Là croissaient en abondance des pommes de terre et du manioc. Un peu plus loin, je remarquai, dans un épais fourré, des arbustes dont les baies étaient recouvertes d'une cire qui se collait à nos doigts quand nous voulions les cueillir. Je savais qu'il existait en Amérique une espèce d'arbuste que les botanistes nomment *myrica cerifera* ou porte-cire ; je ne doutai pas que nous ne l'eussions devant nous, et je m'en réjouis sincèrement. Fritz, qui remarqua ma joie, me demanda à quoi ces baies pouvaient nous servir ; je lui appris qu'on en retirait une cire qui brûle aussi bien que celle des abeilles, et qui répand, de plus, une odeur très-agréable. Il en fit une ample provision qu'il mit dans un sac sur le dos du baudet.

Un peu plus loin, un spectacle singulier excita notre curiosité. C'était une colonie d'oiseaux de la taille de nos pinsons d'Europe et recouverts d'un plumage brun bariolé de blanc. Ils vivaient en société et habitaient un même nid, placé sur un arbre isolé, et tressé avec habileté. Ce nid qui semblait servir de refuge à un grand nombre de familles, nous parut être surmonté d'une espèce de toit fait avec des joncs et des racines entrelacés. Sur les côtés se voyaient plusieurs ouvertures formant les portes et les fenêtres de chaque cellule particulière qui se trouvait dans l'habitation commune. Le tout ressemblait assez à une énorme éponge. Une foule d'oiseaux entraient et sortaient sans s'inquiéter beaucoup de notre présence. Pendant que nous examinions cette étrange colonie, nous aperçûmes plusieurs petits perroquets qui volaient çà et là, et se querellaient avec les colons, auxquels ils paraissaient disputer l'entrée de leurs cellules.

Fritz, désireux de prendre quelques-uns de ces oiseaux, se débarrassa de son fusil et monta sur l'arbre ; arrivé près du nid, il passa la main dans le trou d'une cellule et chercha à s'emparer de la couvée qui s'y trouvait ; mais il se sentit pincé si fortement qu'il poussa un cri de douleur et retira vivement sa main qu'il secoua convulsivement. Cependant il ne voulut pas renoncer à sa capture. Dès que la douleur fut un peu calmée, il pénétra avec précaution dans la cellule et en retira un oiseau qu'il enferma dans sa veste ; puis se laissant glisser le long du tronc, il arriva sain et sauf auprès de moi. Il n'eut rien de plus pressé que d'examiner son petit prisonnier. C'était un perroquet-moineau à plumage vert. Fritz me demanda de le lui laisser emporter pour l'élever, et lui apprendre à parler. J'y consentis de grand cœur. Qu'avions-nous de mieux à faire que de tromper notre solitude en la peuplant d'amis nouveaux?

Selon toute probabilité, le nid appartenait aux perroquets, et les oiseaux que nous avions remarqués en premier lieu étaient des intrus qui cherchaient à s'en

emparer. De là le petit combat dont nous avions été témoins.



Fritz s'extasiait sur l'instinct de ces oiseaux habitant une demeure commune.

« On trouve, lui dis-je, dans la plupart des classes du règne animal des architectes qui s'associent de la sorte. Tels sont les abeilles, les fourmis, les castors et beaucoup d'autres. » Et, à ce sujet, je lui dis tout ce que je savais des animaux que le besoin de sociabilité rend propres à la vie commune.

Tout en causant, nous étions arrivés sur la lisière d'un bois que nous ne connaissions pas encore. Les arbres ressemblaient un peu aux figuiers sauvages et atteignaient une très-grande élévation. Fritz remarqua que de l'écorce crevassée du tronc était sortie une espèce de résine qui s'était durcie à l'air : il en prit une petite quantité qu'il pétrit entre ses doigts. Quand il vit qu'elle se ramollissait et se distendait à la chaleur, et qu'il ne pouvait que la plier sans la rompre, émerveillé, il vint à moi en criant :

« En vérité, père, je crois que j'ai découvert le caoutchouc !

— Comment, dis-je plein de joie, mais c'est un véritable trésor pour nous. »

Ayant examiné moi-même la gomme, je vis que Fritz ne se trompait point, et comme il me demandait quels services le caoutchouc devait nous rendre, je lui appris que nous pourrions, entre autres choses, nous en faire d'excellentes chaussures.

La curiosité du jeune homme était éveillée ; je fus obligé de lui expliquer, tout en marchant, comment je m'y prendrais pour arriver au résultat que je me proposais.

P.-J. Stahl. — E. Muller.

La suite prochainement.

CONSEILS DE LECTURES

A NOS ABONNÉS.

Il n'est guère de parents qui, à l'occasion du nouvel an, ne se fassent un devoir en même temps qu'un plaisir d'accroître de quelques volumes choisis la bibliothèque de leurs enfants. On donne des livres aux enfants studieux et appliqués pour récompenser et favoriser leurs progrès, et on en donne aussi à ceux qui le sont moins pour les encourager et leur inspirer le goût du travail. D'ailleurs une année fait souvent beaucoup pour le développement d'une jeune intelligence. Au bout d'un an les ouvrages les mieux appropriés sont forcément dépassés et deviennent, sinon inutiles, du moins insuffisants. Il en faut de nouveaux; mais, chacun le sait, quand le bon choix a cette importance, on ne trouve pas que ce soit si peu de chose de n'avoir que l'embarras du choix. Comment se reconnaître parmi tous ces ouvrages annoncés, vantés, parés des titres les plus recommandables? On ne saurait les acheter tous, et on pourrait encore bien moins les lire. Et cependant tout est à considérer dans un livre destiné à être mis aux mains des enfants : tel, dont la morale sera excellente, sera mal conçu, mal écrit et aura l'inconvénient de leur fausser le goût; tel autre, irréprochable sous le rapport de la forme et du style, péchera par le fond des idées et leur inculquera, sur le sujet dont il traite, des notions erronées et dès lors préjudiciables. D'un autre côté, il est bien certain qu'il n'y a pas d'éducation possible sans la lecture comme auxiliaire et comme complément. La leçon orale ne peut pas tout dire, et en outre elle n'a que ses heures. Le livre est un maître toujours présent, dont les conseils ne viennent que lorsqu'on est bien disposé à les écouter, et dont les réprimandes ne blessent jamais. Autant l'influence d'un mauvais livre est pernicieuse, autant celle d'un bon livre peut être bienfaisante. Ajoutons qu'il n'y en a guère qui soient ni bons ni mauvais, ceux qui semblent par eux-mêmes insignifiants ayant tout au moins ce fâcheux résultat de fatiguer le cerveau des enfants et de leur prendre un temps qui serait employé plus utilement à une partie de balle ou de cerceau.

Il suit de là que la composition d'une bibliothèque d'enfant exige des attentions minutieuses et une étude en quelque sorte toute spéciale que peu de personnes ont le loisir d'y consacrer. Nous avons donc pensé que c'était pour nous une obligation inhérente à la tâche que nous avons entreprise, de venir en aide aux parents de nos jeunes lecteurs, en les renseignant sur les divers ouvrages qui nous sont connus et que nous savons leur convenir dans cette circonstance, à un titre ou à un autre.

Qu'il nous soit permis de rappeler tout d'abord que le *Magasin d'Éducation et de Récréation* n'est pas un hors-d'œuvre parmi les publications de notre éditeur, qu'il en forme au contraire le complément tout naturel, la partie en quelque sorte active et continue, et que la pensée qui l'a inspiré présidait déjà, et depuis longtemps, à la formation de la Bibliothèque des familles, à laquelle M. Hetzel a attaché son nom.

Cette bibliothèque, comme notre recueil, comporte deux parties qui ne peuvent, qui ne doivent jamais être absolument distinctes : éducation, récréation. Nous en rangerons seulement les volumes dans l'une ou l'autre des deux catégories, suivant que l'un ou l'autre élément y prédomine, et

nous nous occuperons d'abord de ceux qui ressortissent plus particulièrement à l'éducation et vont plus directement au but d'utilité qui n'est jamais absent des autres.

L'étude de la langue étant la base même de l'instruction, les divers ouvrages de M. le professeur Antonin Roche qui se rapportent à cette matière nous semblent devoir tenir la première place. Ce n'est pas chose facile de faire une bonne grammaire française, et ce n'est pas non plus un mince cadeau à faire à un enfant que de lui en donner une qui soit telle, qui lui élucide toutes les difficultés, toutes les bizarreries de notre orthographe et de notre syntaxe, et qui ne le laisse pas dans la nécessité, après l'avoir apprise dix fois par cœur, d'apprendre longuement et péniblement de sa propre expérience à parler et à écrire correctement. M. Roche a fait cette œuvre utile entre toutes, puisque sans elle, la plupart des autres connaissances restent souvent infructueuses. Ses *Exercices sur la grammaire française*, son *Traité du style et de la composition littéraire*, son *Histoire des principaux écrivains* et ses deux volumes des *prosateurs* et des *poëtes français* forment avec le premier ouvrage un cours complet de langue et de littérature française, où l'exemple vient fortifier et animer le précepte; livres excellents auxquels n'a manqué d'ailleurs aucune distinction, aucun témoignage de succès.

Parmi les ouvrages d'instruction positive, en voici encore un qui, pour être nouveau venu, n'est pas moins digne d'attention : *La Plante*, par M. Grimard, qui a fait là très-réellement une œuvre neuve, et non pas une simple compilation des travaux de ses devanciers. Son ouvrage est divisé en deux volumes : le premier est consacré à la plante en général, à la plante vivante qu'il décrit, raconte, chante avec l'enthousiasme le plus aimable et le plus communicatif; le second volume initie le lecteur à la connaissance détaillée des familles, des genres et des espèces. Nous ne saurions trop louer l'auteur des soins qu'il s'est donnés pour simplifier cette nomenclature et de l'habileté avec laquelle il y est parvenu, sans rompre avec la tradition. Il a su en outre l'égayer de toutes les particularités descriptives et anecdotiques qui pouvaient servir à la vivifier et à la rendre plus mnémonique. Nous ne craignons pas de le dire, le travail de M. Grimard, dicté par un amour sincère et élevé de la nature, fera plus de vrais botanistes qu'aucun de ceux qui l'ont précédé.

Les *Révolutions du Globe* de M. A. Bertrand sont un livre, nous ne dirons pas plus sérieux, mais plus austère, qui sera néanmoins d'un haut intérêt pour les jeunes gens et les jeunes filles touchant au terme de leurs études et qui ont déjà quelque teinture des investigations de la science moderne.

Nous rangerons aussi parmi les ouvrages de science très-positive les travaux géographiques de M. Jules Verne, que leur forme pittoresque et dramatique rend cependant accessibles à des enfants beaucoup plus jeunes. « Tout ce qui éveille l'imagination facilite l'étude, » a dit Fénelon. Personne, mieux que M. Verne, n'a su mettre en pratique cette maxime de l'illustre et charmant archevêque. *Cinq semaines en ballon*, qui est à sa quatrième édition, *les Anglais au pôle nord*, que les lecteurs du Magasin connaissent, et *le Voyage au centre de la terre*, qui vient de paraître, sont des ouvrages d'une valeur égale et qui seront lus et relus avec autant de profit que de plaisir.

Citons encore rapidement, — car l'espace va nous manquer, — *les Tempêtes*, excellent traité de météorologie de MM. Zurcher et Margollé; *le Secret des grains de sable*, géométrie de la nature, par Mme Pape-Carpentier; *les Conseils à une mère sur l'éducation littéraire de ses enfants*, par M. A. Sayous,

livre où l'on apprend à lire et à tirer profit de ses lectures. Enfin, rappelons uniquement pour mémoire, — car il serait superflu d'en parler plus longuement à cette place, — l'*Histoire d'une bouchée de pain* et l'*Arithmétique du grand-papa,* de M. Jean Macé.

M. Hetzel n'a pas d'ailleurs la prétention, et nous ne saurions l'avoir pour lui, de s'être approprié le monopole de tous les livres véritablement bons et bien faits à l'usage de l'enfance et de la jeunesse. Parmi ceux qui ont paru chez d'autres éditeurs, nous en connaissons quelques-uns qui sont assurément d'un très-grand mérite, et si nous ne les citons pas ici, c'est uniquement pour ne pas avoir l'air de donner l'exclusion à tous ceux que nous ne pouvons connaître. Nous ne ferons d'exception que pour les ouvrages de Mme Emmeline Raymond, qui dirige avec tant de goût, de distinction et de raison, le journal *la Mode illustrée.*

Les Lettres d'une Marraine à sa filleule, le Journal d'une jeune fille pauvre, l'Histoire d'une famille sont de vrais livres d'éducation, des leçons de morale et de conduite inspirées du sentiment le plus délicat et le plus élevé et présentées sous la forme la plus attrayante. Au dernier de ces ouvrages se trouvent annexés divers morceaux sur la *distinction,* la *simplicité,* l'*élégance* qui offrent, à l'usage des jeunes personnes, un code complet de savoir-vivre, — grande science aussi, dont une femme pouvait seule formuler les préceptes avec ce tact et cette autorité.

Dans le numéro prochain, nous parlerons des livres de récréation. Ceux que nous qualifions ainsi plus spécialement doivent être, eux aussi, à certain égard, des livres d'éducation. L'instruction qui ne confinerait pas à la morale pècherait par la base même, et former le caractère de l'enfant et de la jeune fille ou du jeune homme, c'est faire encore son éducation, et par le côté le plus essentiel. Nos scrupules sur ce point sont tels que nous ne recommanderons rien à l'attention des familles qui ne puisse défier l'examen le plus sévère et le plus exact. C'est avec toute sincérité que nous exposerons, en quelques mots, les qualités particulières des ouvrages que nous voulons, à l'approche du jour de l'an, désigner aux préférences de nos lecteurs.

Cte DE GRAMONT.



HISTOIRE D'UN AQUARIUM

ET DE SES HABITANTS.

(Suite.)

(Dessins par Riou, d'après Léon Becker, gravés par Hildibrand.)

Il en est de certaines splendeurs morales — aspirations vives et passionnées vers un idéal qui absorbe — comme de certaines forces toutes matérielles, dont l'usage est trop redoutable pour être abandonné à des intelligences obscures. Prométhée, c'est-à-dire l'homme, peut seul manier le feu du ciel : il n'est donné à l'aigle, c'est-à-dire à la brute, que d'en observer de loin le lumineux éclat.

Sous les eaux dormantes — et ce sont les pires, d'après l'opinion commune — il n'y a donc que des victimes et des bourreaux. Qu'on ne s'imagine pas cependant qu'un aquarium soit une géhenne, comme celle du Dante, à l'entrée de laquelle il faudrait écrire, comme à la porte de son enfer, qu'il n'est plus d'espérance pour ceux qui y tombent. La nature, comme je l'ai dit plus haut, n'abandonne pas l'individu sans lui donner des armes pour se défendre. Les uns portent une épaisse cuirasse, et opposent leur rude épiderme à l'aiguillon ennemi ; d'autres terrifient leurs adversaires en prenant des poses menaçantes ; ici sont des êtres armés de dards aigus, qu'ils lancent en avant comme des flèches ; là-bas nous voyons des créatures si agiles que l'œil a peine à les suivre dans leurs mouvements rapides et saccadés. Les plus faibles détendent leurs muscles sous la griffe meurtrière, — se laissent retomber inertes sur la vase, et simulent la mort avant de l'avoir reçue. Tous ont quelque don en partage : les uns la force, les autres la ruse. Ils ne se massacrent point, ils se combattent. Le spectateur de leurs batailles n'assiste pas à une hideuse boucherie, mais à un drame palpitant d'intérêt, dont le dénoûment est souvent incertain.

De gracieuses images, poétiques et fraîches comme un rêve de printemps, douces et pures comme une illusion de jeunesse,

se mêlent à cette exubérance de vie brutale. Voyez plutôt cette larve paresseuse, à la tête énorme, à l'abdomen aplati et court, qui se traîne péniblement, sur de longues pattes d'araignée, au fond de l'aquarium. Son immobilité trompeuse, ses habitudes discrètes la sauvent à grand peine d'une légion d'animaux féroces, acharnés à sa perte. Elle vit longtemps obscure, change péniblement de peau, se modifie lentement, puis un beau jour, sortant de l'eau, voici que son corps se couvre de couleurs brillantes, devient svelte; elle se pare d'ailes légères et transparentes, frémit au souffle de la brise, et prend son vol dans l'espace étincelant de lumière. Est-ce l'existence d'un insecte que je viens de décrire ou bien n'est-ce pas plutôt celle de l'homme, enchaîné à la terre, la cultivant à la sueur de son front, souffrant, pleurant, gémissant, et se réveillant enfin de ce triste rêve, grandi, transformé, pour s'élancer vers ces sphères immortelles où il va commencer une autre destinée?

Dans le monde aquatique, il n'y a point d'oisifs. Il s'y fait un travail incessant, la nuit comme le jour, et si la scène change d'acteurs, elle est toujours remplie. Les uns s'attaquent aux plantes, qui, sans leur intervention, finiraient par tout envahir, et s'en assimilent les sucs nourrissants. Ils font un premier travail de digestion, ou plutôt de *spiritualisation*, si je puis me servir de ce mot. Ils transforment des aliments grossiers en un composé plus succulent, digne de créatures d'un ordre plus élevé. Ils labourent pour d'autres moissonneurs. C'est la plèbe des étangs; ils composent des bataillons compacts : leur nom est légion.

Immédiatement au-dessus d'eux viennent les carnassiers, gens de cape et d'épée, dont l'estomac délicat dédaigne les végétaux pour des substances déjà animalisées, et plus convenables à leur nature supérieure. Ils se divisent en plusieurs tribus, toutes également farouches, — mais ayant des mœurs différentes. Les uns fondent résolûment sur leur proie, maîtrisent sa résistance, et l'entraînent, blessée et sanglante, au fond des eaux. D'autres, moins braves, se traînent à la suite des premiers, attendant respectueusement que ces tyrans aquatiques aient terminé leur repas, puis, courtisans intéressés de la fortune, viennent piteusement dévorer leurs restes. De pareilles scènes ne sont-elles pas réellement instructives, et ne rappellent-elles pas quelques épisodes, étonnamment semblables, jouées par d'autres personnages? L'aristocratie des étangs, hâtons-nous de le dire ne mérite point cependant de blâme, car la nature l'a créée telle, ce qu'on ne pourrait affirmer de toutes les aristocraties.

III.

LA TRIBU DES ANOURES ET DES URODÈLES.

La tribu des Anoures est l'une des plus puissantes et des plus redoutées de cette société aquatique. Liée par des liens de parenté fort étroits avec les reptiles, elle forme l'un des rameaux de la grande famille des batraciens. Parmi ses représentants les plus distingués, nous citerons — ne jetez pas les hauts cris, — les grenouilles et les crapauds.

Leur gloire est bien établie, et leur généalogie, Dieu merci, est à l'abri de toute attaque. Écoutez plutôt cet extrait de la *Batrachomyomachie* — poëme charmant, dont le titre seul est trop long, — et dans lequel le divin Homère raconte l'une des épisodes de l'histoire nationale de la grenouille.

Psicharpax, rat de bonne famille, se désaltérait un jour en lapant l'eau d'un



1. Hydrocharis. — 2. Ranatre. — 3. Larve de la Colymbète. — 4. Limnée. — 5. Planorbe.
6. Hottonia. — 7. Cresson.

marais, lorsque Physignathe, roi des grenouilles, lui adressa la parole.

Tous deux, comme des héros de l'*Iliade*, se racontent leur origine. Une commune sympathie ne tarde pas à les rapprocher, et Physignathe détermine le rat à monter sur son dos, et à venir jouir, dans sa grenouillère, des douceurs d'une noble hospitalité. Malheureusement, durant le trajet, le roi des grenouilles se voit forcé de plonger tout à coup pour éviter un péril imminent, et l'infortuné Psicharpax, délaissé par son [illegible]

[illegible]

bénévolement le spectacle qui allait leur être donné.

Sur ces entrefaites, la mêlée s'engage. Le poëte grec, échauffé peu à peu par l'importance de son sujet, décrit avec beaucoup de verve les coups et les blessures infligés de part et d'autre. Le terrible Méridapax eût exterminé les grenouilles, si Jupiter n'avait eu pitié d'elles. Il pressa de nouveau Minerve de les secourir; mais que peut la sagesse en présence des passions violemment surexcitées? Le maître des dieux, fidèle observateur jusqu'à ce moment du principe de non-intervention, se décida à lancer sa foudre... Hélas! l'arme qui avait vaincu les Titans resta impuissante contre les rats. Mieux avisé, il envoie enfin aux grenouilles un bataillon d'écrevisses, et celles-ci, à force de couper des queues et de trancher des pattes, inspirent une terreur panique aux compatriotes de Méridapax, et les mettent en fuite.

Célébrée par les poëtes, la grenouille n'est pas oubliée par les annalistes, les chroniqueurs et les historiens. Qui ne s'est apitoyé sur le sort de ces malheureux vassaux qui, au moyen âge, battaient à grands coups de gaule les fossés de quelque vieux château féodal, afin d'empêcher les grenouilles de faire monter leur croassement jusqu'aux fenêtres du seigneur.

Les savants — et notre pauvre batracien n'a pas trop à s'en louer — lui ont accordé également une attention spéciale. Son stoïcisme au sein des souffrances les plus aiguës, qu'il endure sans pousser un cri, l'ont fait choisir par les physiciens et physiologistes pour un grand nombre d'expériences scientifiques. C'est sur une grenouille que Galvani, le célèbre anatomiste bolonais, étudia les effets des phénomènes électriques connus sous le nom de galvanisme.

Le crapaud, moins sympathique que sa

congénère, n'est pas moins illustre. Son aspect hideux, la forme plus ramassée de son corps, sa peau recouverte de tubercules d'où suinte un liquide visqueux, en ont fait, dès les temps les plus reculés, un objet de dégoût et d'horreur. Admis dans l'antre des sorcières, il servait à leurs mystérieuses préparations, et devenait mille fois plus redoutable après sa mort que pendant sa vie. Il est question, dans nos vieilles annales, de pluies de crapauds, dûment constatées, puisqu'elles sont affirmées par des gens qui avaient entendu dire que d'autres personnes en avaient été témoins. D'aucuns affirment enfin que le crapaud peut vivre, durant plusieurs siècles, enfermé dans une pierre, engourdi dans la nuit, existant à l'état neutre, morne gardien des traditions du passé.

Et pourquoi non ? Sans vouloir faire de comparaisons blessantes, n'y a-t-il pas plus d'un théoricien attardé qui, tout encroûté dans quelque vieux système, mériterait, lui aussi, d'être rangé dans la tribu des Anoures ?

Tout le monde connaît les grenouilles. Ces animaux se nourrissent de larves, d'insectes aquatiques, de vers, de petits mollusques, et choisissant toujours une proie vivante et en mouvement, se mettent à l'affût pour la surprendre. Bien qu'assez amusants, à cause de leurs exploits natatoires et de leurs plongeons précipités, il est bon de ne pas les multiplier dans l'aquarium, et de ne les y conserver que durant leur jeune âge. Ils y commettent des dégâts qui ne justifient que trop ce bannissement.

Dans leur état naturel, on les trouve ordinairement, comme chacun le sait, dans les lieux humides, au milieu des prés et sur le bord des ruisseaux, dans lesquels ils s'élancent à la moindre alarme, et où ils nagent facilement au moyen de leurs pattes palmées. Les mâles seuls croassent, tandis que les femelles ne font entendre qu'un seul cri, plus bref et plus aigu. En automne, les grenouilles, sentant les premières impressions du froid, s'enfoncent dans la vase, où elles ne tardent pas à s'engourdir. Elles se réunissent par troupes dans le même lieu, de manière à couvrir parfois le sol à une épaisseur d'environ 30 centimètres. On peut, dans un de ces gîtes, en prendre des milliers à la fois.

Elles en sortent au printemps, et, secouant leur torpeur, subissent la douce influence qui fait chanter les rossignols et roucouler les tourterelles. Chaque femelle pond près d'un millier d'œufs par an, et les abandonne, entourés d'une substance gélatineuse, à la surface des eaux. Au bout de quelques jours, l'œuf se brise pour livrer passage au jeune animal qui s'y est formé en se nourrissant d'abord de la gelée transparente dont il est entouré. Il n'a aucune des formes de la grenouille, ni même de ses habitudes. Connu sous le nom de têtard, il n'a point de membres, est armé d'une espèce de bec, et porte une longue queue comprimée latéralement. On remarque de chaque côté de son cou deux espèces de panaches, composés de filaments rameux, qui constituent des branchies, à l'aide desquelles il puise dans les eaux la quantité d'air nécessaire à son existence. C'est un véritable poisson, aux mouvements prompts et saccadés, ne se nourrissant que de végétaux.

Bientôt cependant le jeune têtard commence à grossir et à s'organiser. Quinze jours après sa naissance on aperçoit ses yeux et les rudiments de ses pattes de derrière. Sa bouche et ses organes digestifs se modifient également ; il perd son bec et devient insectivore. Quinze jours plus tard, il subit une nouvelle métamorphose, et ses pattes de devant finissent par apparaître. Poursuivi par une foule d'ennemis, il est exposé, dans cet état,

aux plus grands dangers, et n'y échappe, au bout de deux ou trois mois, qu'en se dépouillant entièrement de sa physionomie primitive. Sa peau se fend alors sur le dos, et le têtard, dépourvu de queue, fait place à la grenouille. Il a cessé d'être poisson pour devenir amphibie. Ajoutons, pour compléter notre description que ces batraciens muent plusieurs fois dans l'année, vivent longtemps, et ne se reproduisent qu'à la troisième année de leur existence.

On en compte en Europe plusieurs espèces. Nous mentionnerons entre autres la grenouille verte, *Rana viridis*, qui atteint une longueur de deux décimètres, depuis le bout de son museau jusqu'à l'extrémité de ses pattes postérieures.

Sa coloration varie considérablement. Dans la variété la plus commune, les parties supérieures du corps sont d'une belle teinte verte, irrégulièrement marquées de taches brunes ou noirâtres, et offrent trois bandes dorsales d'un beau jaune d'or : sur le devant de la tête, on distingue deux raies noires, qui partent de chaque coin de l'œil et vont se réunir à la pointe du museau ; une autre raie également noire, se prolonge de l'épaule à la face supérieure du bras. Le dessous du corps est blanc ou jaunâtre.

La grenouille rousse ou muette est plus petite que la précédente. Son dos est d'une couleur rousse uniforme ou tâchetée de noir, avec des reflets gris, verdâtres, bruns ou blancs. Son abdomen est d'un blanc jaunâtre, semé de taches brunes. Ce qui la caractérise tout particulièrement est d'avoir la région latérale de la tête comprise entre l'œil et l'épaule teinte de noir ou de brun foncé.

Nous avons déjà dit quelques mots du crapaud. Il diffère de la grenouille par la forme des pattes, l'absence de dents et les glandes volumineuses qu'il a au cou, d'où sort une humeur extrêmement âcre. Sa peau, très-flexible, présente peu d'adhérence avec les muscles sous-jacents, ce qui lui permet de la gonfler considérablement. Il rampe plutôt qu'il ne saute, et se nourrit, comme la grenouille, de petits mollusques, de vers et d'insectes vivants. Il habite les lieux sombres et humides, et ne quitte sa retraite qu'à l'approche de la nuit ou après les pluies d'orage. Vivant presque toujours à terre, il ne fréquente guère les étangs, où les femelles vont cependant déposer leurs œufs, qui ressemblent assez à ceux que nous venons de décrire. Lorsqu'on l'attaque, il lance à son agresseur un liquide d'une fétidité remarquable, mais qui n'a rien de vénéneux. Il cherche même à mordre, mais la disposition de sa mâchoire rend sa morsure peu dangereuse.

Les crapauds ont une vitalité peu active, mais extrêmement tenace. Il leur faut dans leur état d'engourdissement, très-peu d'air pour exister.

On en connait différentes variétés. Le *crapaud commun* a les pattes de devant demi-palmées, et son épiderme est couvert de tubercules, de la grosseur d'une lentille. Il pond vers avril, dans les eaux dormantes. Ses œufs, très-nombreux, sont réunis en deux chapelets, et donnent naissance à des têtards, dont les métamorphoses sont semblables à celles de la grenouille. Cette espèce vit près des habitations et a paru quelquefois susceptible de s'apprivoiser.

Le *crapaud brun*, qu'on rencontre plus rarement, a les pattes tout à fait palmées. Une troisième espèce offre cette particularité, que le mâle recueille les œufs abandonnés par la femelle, et qu'il les porte jusqu'à ce qu'ils soient près d'éclore. Il plonge alors dans un étang, où les œufs dont nous venons de parler se fendent, et livrent passage à des légions de têtards.

La tribu des Urodèles, représentée ici par la Salamandre aquatique, mérite d'occuper une place distinguée dans l'Aquarium. Je viens de passer une demi-heure à suivre les mouvements de l'un de ces gracieux animaux qui, perché sur une pierre, guettait sournoisement une proie. Qu'il était charmant, et que j'aurais de peine à vous le décrire si le crayon, dans cette circonstance, ne venait au secours de la plume. Il avait environ six pouces de long, et son corps, d'un noir sombre, était parsemé de taches rondes d'un jaune vif. L'œil brillant, le cou tendu, il restait quelque temps immobile, puis s'avançait lentement vers quelque larve imprudente, qui s'était approchée inconsidérément de sa retraite. La larve prenait-elle l'éveil, il renonçait à la suivre, se mettait à nager jusqu'à la surface de l'eau en agitant la queue, y respirait un peu d'air, et se laissait retomber sur son rocher, les quatres pattes allongées, dans la position d'un cheval de course qui vient de faire un saut périlleux.

La salamandre aquatique, ou triton, passe la plus grande partie de sa vie dans l'eau. Sa queue, au lieu d'être cylindrique comme celle des lézards, est comprimée, se transformant ainsi en véritable rame natatoire. Elle la conserve toute sa vie, ce qui la distingue des anoures, chez lesquels cet organe disparaît, comme nous l'avons déjà dit, à un certain âge.

Les tritons se nourrissent, d'ailleurs, comme les grenouilles, de larves d'insectes et de petits mollusques. Leurs œufs, qui forment de longs chapelets visqueux, éclosent au commencement de l'été, quinze jours après la ponte. Les petits gardent leurs branchies plus ou moins longtemps, suivant les espèces, et les individus qui ne les ont pas encore perdues vers l'arrière-saison ne s'en débarrassent pas avant le printemps suivant.

D'après les poëtes, la salamandre posséderait une faculté que nous pourrions lui envier. D'anciennes gravures nous représentent en effet le gracieux animal, s'agitant au sein de flammes dévorantes, entre lesquelles il semble frétiller d'aise et de plaisir. Esclave soumis des esprits ignés, la protection de ces êtres fantasques le préservait, disait-on, de la mort cruelle qui eût atteint toute créature respirant cette atmosphère embrasée. François Ier, le plus chevaleresque des Valois, avait choisi la salamandre pour emblème.

Ernest Van Bruyssel.

La suite prochainement.

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE

PAR JULES VERNE

Un volume in-18. — Prix : 3 francs (*franco* par la poste). — J. Hetzel, éditeur.

C'est une bonne fortune pour nous d'avoir à signaler à l'attention de nos lecteurs un nouveau et charmant livre de M. Jules Verne. Le *Voyage au centre de la terre,* comme *Cinq Semaines en ballon* et comme *les Anglais au pôle Nord,* joint aux plus solides qualités scientifiques tout l'agrément et l'intérêt d'un drame et d'un récit. Les jeunes gens et les personnes du monde ne sauraient trouver un plus aimable et plus excellent guide que M. Verne pour les initier aux découvertes modernes de la géologie et à l'histoire mystérieuse et si peu connue du massif terrestre sur lequel nous vivons. Stahl.

LES ANGLAIS AU POLE NORD

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

(Vignettes par Riou.)



Pendant ces heures inoccupées, le docteur mettait en ordre les notes de voyage, dont ce récit est la reproduction fidèle; il n'était jamais désœuvré, et son égalité d'humeur ne changeait pas. Seulement il vit venir avec satisfaction la fin de la tempête, et se disposa à reprendre ses chasses accoutumées.

Le 3 novembre, à six heures du matin, et par une température de cinq degrés au-dessous de zéro (— 21° centig.), il partit, en compagnie de Johnson et de Bell; les

plaines de glace étaient unies; la neige, répandue en grande abondance pendant les jours précédents et solidifiée par la gelée, offrait un terrain assez propice à la marche ; un froid sec et piquant se glissait dans l'atmosphère; la lune brillait avec une incomparable pureté, et produisait un jeu de lumière étonnant sur les moindres aspérités du champ; les traces de pas s'éclairaient sur leurs bords et laissaient comme une traînée lumineuse par le chemin des chasseurs, dont les grandes ombres s'allongeaient sur la glace avec une surprenante netteté.

Le docteur avait emmené son ami Duk avec lui; il le préférait, pour chasser le gibier, aux chiens groënlandais, et cela avec raison ; ces derniers sont peu utiles en semblable circonstance, et ne paraissent pas avoir le feu sacré de la race des zones tempérées. Duk courait en flairant la route, et tombait souvent en arrêt sur des traces d'ours encore fraîches. Cependant, en dépit de son habileté, les chasseurs n'avaient pas rencontré même un lièvre, au bout de deux heures de marche.

« Est-ce que le gibier aurait senti le besoin d'émigrer vers le sud? dit le docteur en faisant halte au pied d'un hummock.

— On le croirait, monsieur Clawbonny, répondit le charpentier.

— Je ne le pense pas pour mon compte, répondit Johnson; les lièvres, les renards et les ours sont faits à ces climats ; suivant moi, la dernière tempête doit avoir causé leur disparition ; mais avec les vents du sud, ils ne tarderont pas à revenir. Ah! si vous me parliez de rennes ou de bœufs musqués, ce serait autre chose.

— Et cependant, à l'île Melville, on trouve ces animaux-là par troupes nombreuses, reprit le docteur ; elle est située plus au sud, il est vrai, et pendant ses hivernages, Parry a toujours eu de ce magnifique gibier à discrétion.

— Nous sommes moins bien partagés, répondit Bell ; si nous pouvions seulement nous approvisionner de viande d'ours, il ne faudrait pas nous plaindre.

— Voilà précisément la difficulté, répliqua le docteur; c'est que les ours me paraissent fort rares et très-sauvages; ils ne sont pas encore assez civilisés pour venir au-devant d'un coup de fusil.

— Bell parle de la chair de l'ours, reprit Johnson; mais la graisse de cet animal est plus enviable en ce moment que sa chair et sa fourrure.

— Tu as raison, Johnson, répondit Bell; tu penses toujours au combustible?

— Comment n'y pas penser? même en le ménageant avec la plus sévère économie, il ne nous en reste pas pour trois semaines!

— Oui, reprit le docteur, là est le véritable danger, car nous ne sommes qu'au commencement de novembre, et février est le mois le plus froid de l'année dans la zone glaciale; toutefois, à défaut de graisse d'ours, nous pouvons compter sur la graisse de phoques.

— Pas longtemps, monsieur Clawbonny, répondit Johnson, ces animaux-là ne tarderont pas à nous abandonner; raison de froid ou d'effroi, ils ne se montreront bientôt plus à la surface des glaçons.

— Alors, reprit le docteur, je vois qu'il faut absolument se rabattre sur les ours, et, je l'avoue, c'est bien l'animal le plus utile de ces contrées, car, à lui seul, il peut fournir la nourriture, les vêtements, la lumière et le combustible nécessaires à l'homme. Entends-tu, Duk, fit le docteur en caressant le chien, il nous faut des ours, mon ami; cherche! voyons, cherche! »

Duk, qui flairait la glace en ce moment, excité par la voix et les caresses du docteur, partit tout d'un coup avec la rapidité d'un trait. Il aboyait avec vigueur, et malgré son éloignement, ses aboiements

arrivaient avec force jusqu'aux chasseurs.

L'extrême portée du son par les basses températures est un fait étonnant; il n'est égalé que par la clarté des constellations dans le ciel boréal; les rayons lumineux et les ondes sonores se transportent à des distances considérables, surtout par les froids secs des nuits hyperboréennes.

Les chasseurs, guidés par ces aboiements lointains, se lancèrent sur les traces de Duk; il leur fallut faire un mille, et ils arrivèrent essoufflés, car les poumons sont rapidement suffoqués dans une semblable atmosphère. Duk demeurait en arrêt à cinquante pas à peine d'une masse énorme qui s'agitait au sommet d'un monticule.

« Nous voilà servis à souhait! s'écria le docteur en armant son fusil.

— Un ours, ma foi, et un bel ours, dit Bell en imitant le docteur.

— Un ours singulier, » fit Johnson, se réservant de tirer après ses deux compagnons.

Duk aboyait avec fureur. Bell s'avança d'une vingtaine de pieds et fit feu; mais l'animal ne parut pas être atteint, car il continua de balancer lourdement sa tête.

Johnson s'approcha à son tour, et, après avoir soigneusement visé, il pressa la détente de son arme.

« Bon! s'écria le docteur; rien encore! Ah! maudite réfraction! nous sommes hors de portée; on ne s'y habituera donc jamais! Cet ours est à plus de mille pas de nous!

— En avant! » répondit Bell.

Les trois compagnons s'élancèrent rapidement vers l'animal que cette fusillade n'avait aucunement troublé; il semblait être de la plus forte taille, et, sans calculer les dangers de l'attaque, les chasseurs se livraient déjà à la joie de la conquête. Arrivés à une portée raisonnable, ils firent feu; l'ours, blessé mortellement sans doute, fit un bond énorme et tomba au pied du monticule.

Duk se précipita sur lui.

« Voilà un ours, dit le docteur, qui n'aura pas été difficile à abattre.

— Trois coups de feu seulement, répondit Bell d'un air méprisant, et il est à terre.

— C'est même singulier, fit Johnson.

— A moins que nous ne soyons arrivés juste au moment où il allait mourir de vieillesse, répondit le docteur en riant.

— Ma foi, vieux ou jeune, répliqua Bell, il n'en sera pas moins de bonne prise. »

En parlant de la sorte, les chasseurs arrivèrent au monticule, et, à leur grande stupéfaction, ils trouvèrent Duk acharné sur le cadavre d'un renard blanc!



« Ah! par exemple, s'écria Bell, voilà qui est fort!

— En vérité, dit le docteur! nous tuons un ours, et c'est un renard qui tombe! »

Johnson ne savait trop que répondre.

« Bon! s'écria le docteur avec un éclat de rire, mêlé de dépit: encore la réfraction! toujours la réfraction!

— Que voulez-vous dire, monsieur Clawbonny? demanda le charpentier.

— Eh oui, mon ami: elle nous a trompés sur les dimensions comme sur la distance! elle nous a fait voir un ours sous la peau d'un renard! pareille méprise est arrivée plus d'une fois aux chasseurs dans des circonstances identiques! Allons! nous en sommes pour nos frais d'imagination.

« Ma foi, répondit Johnson, ours ou renard, on le mangera tout de même. Emportons-le. »

Mais, au moment où le maître d'équipage allait charger l'animal sur ses épaules :

« Voilà qui est plus fort ! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce donc? demanda le docteur.

— Regardez, monsieur Clawbonny, voyez ! il y a un collier au cou de cette bête !

— Un collier? » répliqua le docteur, en se penchant sur l'animal.

En effet, un collier de cuivre à demi usé apparaissait au milieu de la blanche fourrure du renard ; le docteur crut y remarquer des lettres gravées ; en un tour de main, il l'enleva de ce cou autour duquel il paraissait rivé depuis longtemps.

« Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Johnson.

— Cela veut dire, répondit le docteur,



que nous venons de tuer un renard âgé de plus de douze ans, mes amis, un renard qui fut pris par James Ross en 1848.

— Est-il possible! s'écria Bell.

— Cela n'est pas douteux; je regrette que nous ayons abattu ce pauvre animal ! Pendant son hivernage, James Ross eut l'idée de prendre dans des piéges une grande quantité de renards blancs ; on riva à leur cou des colliers de cuivre sur lesquels étaient gravée l'indication de ses navires, *l'Entreprise* et *l'Investigator*, ainsi que celle des dépôts de vivres. Ces animaux traversent d'immenses étendues de terrain en quête de leur nourriture, et James Ross espérait que l'un d'eux pourrait tomber entre les mains de quelques hommes de l'expédition Franklin. Voilà toute l'explication, et cette pauvre bête qui aurait pu sauver la vie de deux équipages, est venu inutilement tomber sous nos balles.

— Ma foi, nous ne le mangerons pas, dit Johnson; d'ailleurs, un renard de douze ans! En tous cas, nous conserverons sa peau en témoignege de cette curieuse rencontre. »

Johnson chargea la bête sur ses épaules. Les chasseurs se dirigèrent vers le navire en s'orientant sur les étoiles ; leur expédition ne fut pas cependant tout à fait infructueuse ; ils purent abattre plusieurs couples de ptarmigans.

Une heure avant d'arriver au *Forward*, il survint un phénomène qui excita au plus haut degré l'étonnement du docteur. Ce fut une véritable pluie d'étoiles filantes; on pouvait les compter par milliers, comme les fusées dans un bouquet de feu d'artifice.

La lumière de la lune pâlissait. L'œil ne pouvait se lasser d'admirer ce phénomène qui dura plusieurs heures. Pareil météore fut observé au Groënland par les Frères Moraves en 1799. On eût dit une véritable fête que le ciel donnait à la terre sous ces latitudes désolées. Le docteur, de retour à bord, passa la nuit entière à suivre la marche de ce météore, qui cessa vers les sept heures du matin, au milieu du profond silence de l'atmosphère.



CHAPITRE XXVI.

LE DERNIER MORCEAU DE CHARBON.

Les ours paraissaient décidément imprenables; on tua quelques phoques pendant les journées des 4, 5 et 6 novembre; puis, le vent venant à changer, la température s'éleva de plusieurs degrés; mais les drifts[1] de neige recommencèrent avec une incomparable violence. Il devint impossible de quitter le navire, et l'on eut fort à faire pour combattre l'humidité. A la fin de la semaine, les condensateurs recélaient plusieurs boisseaux de glace.

Le temps changea de nouveau le 15 novembre, et le thermomètre, sous l'influence de certaines conditions atmosphériques, descendit à vingt-quatre degrés au dessous de zéro (— 31° centig.). Ce fut la plus basse température observée jusque-là. Ce froid eût été supportable dans une atmosphère tranquille; mais le vent soufflait alors, et semblait fait de lames aiguës qui traversaient l'air.

Le docteur regretta fort d'être ainsi captif, car la neige, raffermie par le vent, offrait un terrain solide pour la marche, et il eût pu tenter quelque lointaine excursion.

Cependant, il faut le dire, tout exercice violent par un tel froid amène vite l'essoufflement. Un homme ne peut alors produire le quart de son travail habituel; les outils de fer deviennent impossibles à manier; si la main les prend sans précaution, elle éprouve une douleur semblable à celle d'une brûlure, et des lambeaux de sa peau restent attachés à l'objet imprudemment saisi.

L'équipage, confiné dans le navire, fut donc réduit à se promener pendant deux heures par jour sur le pont recouvert, où il avait la permission de fumer, car

1. Tourbillons.

cela était défendu dans la salle commune.

Là, dès que le feu baissait un peu, la glace envahissait les murailles et les jointures du plancher; il n'y avait pas une cheville, un clou de fer, une plaque de métal qui ne se recouvrît immédiatement d'une couche glacée.

L'instantanéité du phénomène émerveillait le docteur. L'haleine des hommes se condensait dans l'air, et, sautant de l'état fluide à l'état solide, elle retombait en neige autour d'eux. A quelques pieds seulement des poêles, le froid reprenait alors toute son énergie, et les hommes se tenaient près du feu, en groupe serré.

Cependant, le docteur leur conseillait de s'aguerrir, de se familiariser avec cette température, qui n'avait certainement pas dit son dernier mot; il leur recommandait de soumettre peu à peu leur épiderme à ses cuissons intenses, et prêchait d'exemple; mais la paresse ou l'engourdissement clouait la plupart d'entre eux à leur poste; ils n'en voulaient pas bouger, et préféraient s'endormir dans cette mauvaise chaleur.

Cependant, d'après le docteur, il n'y avait aucun danger à s'exposer à un grand froid en sortant d'une salle chauffée; ces transitions brusques n'ont d'inconvénient en effet que pour les gens qui sont en moiteur; le docteur citait des exemples à l'appui de son opinion, mais ses leçons étaient perdues ou à peu près.

Quant à John Hatteras, il ne paraissait pas ressentir l'influence de cette température. Il se promenait silencieusement, ni plus ni moins vite. Le froid n'avait-il pas prise sur son énergique constitution? Possédait-il au suprême degré ce principe de chaleur naturelle qu'il recherchait chez ses matelots? Était-il cuirassé dans son idée fixe, de manière à se soustraire aux impressions extérieures? Ses hommes ne le voyaient pas sans un profond étonnement affronter ces vingt-quatre degrés au-dessous de zéro; il quittait le bord pendant des heures entières, et revenait sans que sa figure portât les marques du froid.

« Cet homme est étrange, disait le docteur à Johnson; il m'étonne moi-même! il porte en lui un foyer ardent! C'est une des plus puissantes natures que j'aie étudiées de ma vie!

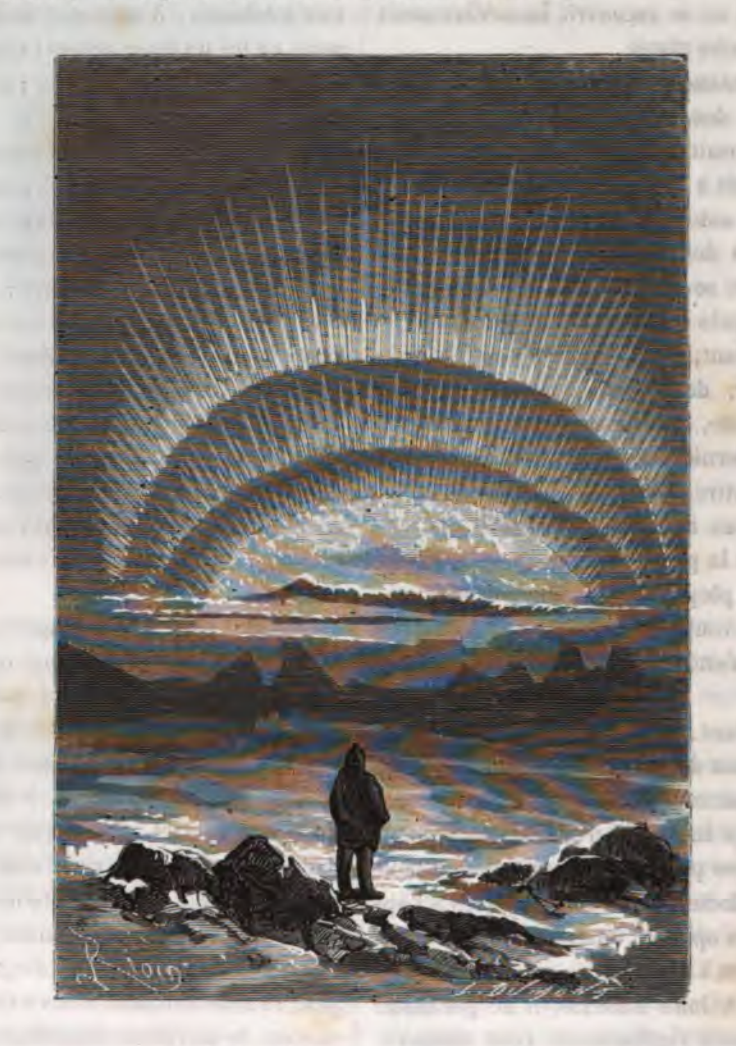
— Le fait est, répondit Johnson, qu'il va, vient, circule en plein air, sans se vêtir plus chaudement qu'au mois de juin.

— Oh! la question de vêtement est peu de chose, répondait le docteur; à quoi bon vêtir chaudement celui qui ne peut produire la chaleur de lui-même? C'est essayer d'échauffer un morceau de glace en l'enveloppant dans une couverture de laine! Mais Hatteras n'a pas besoin de cela; il est ainsi bâti, et je ne serais pas étonné qu'il fît véritablement chaud à ses côtés, comme auprès d'un charbon incandescent. »

Johnson, chargé de dégager chaque matin le trou à feu, remarqua que la glace mesurait plus de dix pieds d'épaisseur.

Presque toutes les nuits, le docteur pouvait observer de magnifiques aurores boréales; de quatre heures à huit heures du soir, le ciel se colorait légèrement dans le nord; puis, cette coloration prenait la forme régulière d'une bordure jaune pâle, dont les extrémités semblaient s'arc-bouter sur le champ de glace. Peu à peu, la zone brillante s'élevait dans le ciel suivant le méridien magnétique, et apparaissait striée de bandes noirâtres; des jets d'une matière lumineuse s'élançaient, s'allongeaient alors, diminuant ou forçant leur éclat; le météore, arrivé à son zénith, se composait souvent de plusieurs arcs, qui se baignaient dans les ondes rouges, jaunes ou vertes de la lumière. C'était un éblouissement, un incomparable spectacle. Bientôt, les diverses courbes se réu-

nissaient en un seul point, et formaient des couronnes boréales d'une opulence toute céleste. Enfin, les arcs se pressaient les uns contre les autres, la splendide aurore pâlissait, les rayons intenses se fondaient en lueurs pâles, vagues, indéterminées, indécises, et le merveilleux phénomène, affaibli, presque éteint, s'évanouissait insensiblement dans les nuages obscurcis du sud.



On ne saurait comprendre la féerie d'un tel spectacle, sous les hautes latitudes, à moins de huit degrés du pôle; les aurores boréales, entrevues dans les régions tempérées, n'en donnent aucune idée, même affaiblie; il semble que la Providence ait voulu réserver à ces climats ses plus étonnantes merveilles.

Des parasélènes nombreuses apparaissaient également pendant la durée de la lune, dont plusieurs images se présentaient alors dans le ciel, en accroissant son éclat; souvent aussi, de simples halos lunaires entouraient l'astre des nuits, qui brillait au centre d'un cercle lumineux avec une splendide intensité.

Le 26 novembre, il y eut une grande marée, et l'eau s'échappa avec violence

par le trou à feu; l'épaisse couche de glace fut comme ébranlée par le soulèvement de la mer, et des craquements sinistres annoncèrent la lutte sous-marine; heureusement le navire tint ferme dans son lit, et ses chaînes seules travaillèrent avec bruit; d'ailleurs, en prévision de l'événement, Hatteras les avait fait assujettir.

Les jours suivants furent encore plus froids; le ciel se couvrit d'un brouillard pénétrant; le vent enlevait la neige amoncelée; il devenait difficile de voir si ces tourbillons prenaient naissance dans le ciel ou sur les ice-fields; c'était une confusion inexprimable.

L'équipage s'occupait de divers travaux à l'intérieur, dont le principal consistait à préparer la graisse et l'huile produites par



les phoques; elles se convertissaient en blocs de glace qu'il fallait travailler à la hache; on concassait cette glace en morceaux, dont la dureté égalait celle du marbre; on en recueillit ainsi la valeur d'une dizaine de barils. Comme on le voit, toute espèce de vase devenait inutile ou à peu près; d'ailleurs ils se seraient brisés sous l'effort du liquide que la température transformait.

Le 28, le thermomètre descendit à trente-deux degrés au dessous de zéro (– 36° centigr.); il n'y avait plus que pour dix jours de charbon, et chacun voyait arriver avec effroi le moment où ce combustible viendrait à manquer.

Hatteras, par mesure d'économie, fit éteindre le poêle de la dunette, et dès lors, Shandon, le docteur et lui durent partager la salle commune de l'équipage. Hatteras fut donc plus constamment en rapport avec ses hommes, qui jetaient sur lui des regards hébétés et farouches. Il entendait leurs récriminations, leurs reproches, leurs menaces même, et ne pouvait les punir. Du reste, il semblait sourd à toute observation. Il ne réclamait pas la place la plus rapprochée du feu. Il restait dans un coin, les bras croisés, sans mot dire.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par Frœlich. — Texte par un Papa.



XXXII.

Marie va donner à manger aux poules en compagnie de Jujules.
Jujules témoigne son intérêt par une pantomime expressive.
Cela mange très-vite, les poules!

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par Frœlich. — Texte par un Papa.



XXXIII.

Marie a mené le petit frère dans le pré pour voir les beaux moutons. Ils font *bée! bée!* en le regardant. C'est parce qu'ils sont contents de voir Jujules. Ils sont très-polis. Ils lui disent : « bonjour. »

La suite prochainement.



HISTOIRE D'UN SAPIN

(Vignettes par FRŒLICH.)

Au milieu d'une forêt, en une belle place bien aérée et éclairée par le soleil, croissait un charmant petit sapin. Tout autour se trouvaient une quantité de camarades plus âgés et par conséquent plus grands que lui : des pins altiers et des chênes énormes.

Le plus ardent désir du petit sapin était d'égaler en hauteur ses voisins. Ce désir était tel, qu'il ne faisait plus attention au brillant soleil et au ciel bleu ; les enfants du voisinage qui, en chantant et babillant, cueillaient des fraises et des framboises, passaient inaperçus devant lui. Souvent, quand ils avaient fait de fruits ample provision, ils venaient s'asseoir auprès du petit sapin en disant :

« Comme il est joli et mignon ! Ah ! le beau petit arbre ! »

Ces paroles, qui auraient dû lui plaire, le remplissaient de dépit.

« Petit, disait-il, toujours petit ! »

Chaque année, au printemps, il faisait une poussée, et l'année suivante une poussée encore. Il eût voulu en faire dix.

« Oh ! que je voudrais donc être grand, soupirait-il ; j'étendrais mes branches au loin, et de ma cime je dominerais le monde ! Les oiseaux construiraient leurs nids dans mon feuillage, et, lorsque le vent souffle, je saurais m'incliner avec autant de majesté et de grâce que mes orgueilleux camarades. »

Ces mauvaises pensées le rendaient insensible à tout ce qui aurait dû le charmer.

Il ne se souciait plus ni des concerts joyeux des oiseaux qui chantaient dans la

feuillée, ni des beaux nuages pourprés qui, matin et soir, flottaient au-dessus de lui, dans l'azur des cieux.

L'hiver arriva, et avec lui la neige blanche et étincelante. Souvent un lièvre, poursuivi par les chasseurs, franchissait d'un saut le petit sapin, et cette familiarité blessait au vif son orgueil.



Après deux hivers, il avait grandi assez pour que les lièvres fussent obligés de passer sous ses branches. Mais les petits enfants pouvaient encore mettre leurs petites mains au-dessus de sa tête. Ce progrès était trop lent à son gré.

« Pousser, grandir et devenir vieux, c'est ce qu'il y a au monde de plus beau, pensait l'arbre. »

En automne vinrent des bûcherons qui abattirent quelques-uns des plus grands arbres; tous les ans ils en firent autant. Le jeune sapin ne les voyait plus qu'avec terreur; car les grands et magnifiques arbres tombaient avec fracas sous leurs cognées. On en coupait les branches, et ils avaient alors l'air si nus et si décharnés qu'on pouvait à peine les reconnaître. Puis on les chargeait sur une voiture, et les chevaux les traînaient hors de la forêt. — Où allaient-ils? que devenaient-ils?

Au printemps, lorsque les hirondelles et les cigognes revenaient, l'arbre leur disait : « Ne savez-vous pas où on les a conduits, ne les auriez-vous pas rencontrés? »

Les hirondelles n'en savaient rien, mais une cigogne, réfléchissant un peu, répondit :

« Je crois le savoir; en m'envolant de l'Égypte, j'ai rencontré plusieurs navires ornés de mâts neufs et magnifiques; je crois que c'étaient eux : ils exhalaient une forte odeur de sapin. Comme ils étaient fiers de leur nouvelle position!

— Oh! si j'étais assez grand pour naviguer sur la mer! Dites-moi, comment est la mer? A quoi ressemble-t-elle?

— Ce serait trop long à expliquer, » dit la cigogne, et elle s'envola.

« Réjouis-toi de ta jeunesse, lui disaient les rayons du soleil. Réjouis-toi de ta beauté et de ta vie pleine de séve et de fraîcheur! »

Et le vent caressait l'arbre, et la rosée répandait ses larmes sur lui; mais le sapin n'y prenait point intérêt.

Vers la Noël, les bûcherons coupaient souvent de jeunes arbres, qui n'étaient pas même aussi grands que notre sapin. Comme les autres, ils étaient chargés sur une voiture et traînés par des chevaux hors de la forêt.

« Où vont-ils? demanda le sapin. Il y en a qui sont plus petits que moi; on leur a laissé toutes leurs branches. Où vont-ils?

— Nous le savons bien, nous le savons bien, gazouillèrent les moineaux. Nous avons été dans la ville, et nous avons regardé à travers les fenêtres. Ils sont arrivés au plus haut point du bonheur et de la magnificence; on les a plantés au milieu d'une belle chambre bien chauffée pour les orner ensuite de pain d'épices, de bonbons, de joujoux et de cent lumières.

— Et puis... demanda le sapin en frémissant de toutes ses branches; et puis qu'est-il arrivé?

— C'est tout ce que nous avons vu, mais c'était bien beau !

— Est-ce que moi aussi je serais destiné à une carrière aussi brillante? pensa le sapin; cela vaudrait encore mieux que de naviguer sur la mer. Oh! que le temps est long! Quand serons-nous à Noël, pour que je parte avec les autres? Je me vois déjà dans une belle chambre bien chaude, chargé d'ornements. — Et ensuite?... — Oui, ensuite il viendrait probablement quelque chose de mieux encore; sans cela pourquoi nous parer avec tant de luxe? Comme je suis curieux de savoir ce qui m'arriverait! je souffre d'impatience; vraiment je suis bien malheureux!

— Réjouis-toi, lui disaient le ciel et les rayons du soleil; réjouis-toi de ta jeunesse qui fleurit au sein de la nature paisible. »

Toujours inquiet, le sapin croissait toujours. Son feuillage, devenu plus épais et d'un beau vert, attirait les yeux du passant, qui ne pouvait s'empêcher de dire : « Voilà un bien joli sapin! »

Noël arriva, et il fut choisi le premier. La hache le frappa au cœur. Après un soupir, il tomba presque évanoui. Au lieu de ne penser qu'à son bonheur, il se sentit tout affligé de quitter le lieu de sa naissance. Il savait qu'il ne reverrait plus ses anciens camarades, les petits buissons, les gracieuses fleurs qui l'avaient entouré, peut-être pas même les oiseaux.

Son départ le rendait tout triste.

L'arbre ne revint à lui qu'au moment où, avec plusieurs autres, il fut déchargé dans une grande cour. Un homme arriva et dit en le désignant : « Celui-ci est magnifique; c'est ce qu'il nous faut. »

Vinrent ensuite deux domestiques en superbe livrée, qui portèrent le sapin dans le salon d'un grand seigneur : partout des tableaux d'un grand prix, sur la cheminée des porcelaines de Chine; les meubles étaient d'ébène et garnis de satin; les tables couvertes d'objets d'art, de livres illustrés et de magnifiques gravures.

« Il y en a pour cent fois cent écus, » disaient les enfants.

On planta le sapin dans une grande caisse pleine de sable. Cette caisse était recouverte et comme vêtue d'étoffes de mille couleurs.

Oh! comme il tremblait! que devait-il donc lui arriver?

Les enfants et les domestiques se mirent à l'orner. Ils suspendirent à ses branches de petits cornets de papier doré remplis de bonbons. Ensuite ils y attachèrent des pommes et des noisettes argentées, toutes sortes de joujoux et plus de cents petites bougies rouges, bleues et blanches. Des poupées qui ressemblaient à de véritables enfants, telles que l'arbre n'en avait jamais vu, se reposaient sur ses branches, et au sommet de sa couronne étincelait une étoile semblable à un diamant.

Quel luxe! quelle splendeur!

« Ce soir, s'écrièrent les enfants, comme il sera beau et brillant de lumières!

— Oh! pensa l'arbre, je voudrais déjà être à ce soir, et que toutes les bougies fussent allumées; mais qu'arrivera-t-il après? Les autres arbres de la forêt viendront-ils me regarder? Les moineaux me verront-ils à travers la fenêtre? Resterai-je ici, hiver et été, toujours paré ainsi? »

Pauvre sapin, qu'il devinait mal! Et ce-

pendant ces réflexions étaient un supplice pour lui.

Le soir arriva, et les bougies furent allumées. Quelle magnificence! L'arbre tremblait si fort qu'une bougie en tombant mit le feu à l'une de ses branches :

« Aïe! aïe! s'écria-t-il en frémissant.

— Au secours! au secours! crièrent les enfants.

Les domestiques accoururent et éteignirent le feu.

Dès ce moment l'arbre n'osa plus trembler; il avait peur d'endommager sa parure, il était tout étourdi de sa splendeur.



Tout à coup les portes s'ouvrirent, et une joyeuse troupe d'enfants se précipita dans le salon. Derrière eux venaient les parents.

D'abord les petits restèrent muets d'admiration à la vue de l'arbre de Noël; mais bientôt ils commencèrent à pousser des cris de joie, et se mirent à danser en rond autour de lui. Bientôt le tirage des lots commença. Chacun avait son numéro; peu à peu l'arbre se dégarnit. A mesure qu'un numéro était appelé, il perdait un de ses joyaux, qui, de ses branches, passait aux mains émues des enfants.

« Que font-ils? pensa l'arbre; que va-t-il m'arriver? »

Cependant tout ce qu'il avait eu de plus précieux avait peu à peu été détaché de ses branches, les bougies aussi se consumèrent et furent éteintes l'une après l'autre. Alors les parents permirent le pillage des menus objets et des bonbons qui restaient. Les enfants ne se le firent pas dire deux fois. Ils se jetèrent sur le sapin avec tant d'impétuosité qu'il eût été renversé, si son étoile qui le fixait au plafond ne l'eût retenu. Après l'avoir complétement dépouillé de ses ornements, les jeunes pillards se re-

mirent à danser et à jouer: et personne ne fit plus attention à l'arbre, si ce n'est la vieille bonne, qui vint regarder si l'on n'y avait pas laissé, par hasard, une orange ou une figue dont elle pût faire son profit.

« Une histoire! une histoire! » s'écrièrent les enfants, et ils attirèrent vers l'arbre un bon et gai vieillard qui s'était fait le compagnon de leurs jeux, malgré son âge, et qui s'assit.

« Nous sommes là sous un arbre, dit-il. Ce pauvre sapin coupé nous représente une forêt, et peut-être pourra-t-il profiter de ce que je vais vous raconter. Je ne vous dirai qu'une seule histoire. Voulez-vous celle d'Ivède-Avède, ou celle de Cloumpe-Doumpe qui roula en bas d'un escalier; ce qui ne l'empêcha pas d'arriver plus tard à de grands honneurs et d'épouser une princesse?



— Ivède-Avède! crièrent les uns; Cloumpe-Doumpe, » dirent les autres.

Et le bonhomme raconta l'histoire de Cloumpe-Doumpe qui roula en bas d'un escalier et épousa une princesse.

Les enfants applaudirent en criant : « Encore une! encore une! »

Ils voulaient entendre aussi celle d'Ivède-Avède; mais ils furent obligés de se contenter de Cloumpe-Doumpe.

Cependant le sapin restait muet et pensif; jamais les oiseaux de la forêt ne lui avaient raconté rien de pareil.

« Cette histoire doit être vraie, se dit-il, car celui qui l'a racontée m'a l'air d'un bien honnête homme. Qui sait si, moi aussi, je ne finirai pas par rouler en bas d'un escalier et par épouser une princesse? Demain ils vont probablement m'orner de nouveau, me couvrir de lumières, de joujoux d'or et de fruits; je me redresserai fièrement et j'entendrai encore une fois l'histoire de Cloumpe-Doumpe et peut-être celle d'Ivède-Avède par-dessus le marché.

Puis il s'abandonna à ses pensées et resta toute la nuit sombre et silencieux.

Le lendemain matin, les domestiques entrèrent dans le salon.

« Ils vont me faire une nouvelle toilette, » pensa l'arbre.

Mais il fut traîné hors de la chambre, monté dans le grenier et jeté dans un coin obscur.

« Qu'est-ce que cela signifie? se demanda-t-il; que vais-je faire ici? »

Et il s'appuya contre le mur en réfléchissant.

En vérité, il avait le temps de réfléchir;

car les jours et les nuits se passèrent sans que personne entrât dans le grenier : lorsqu'on y vint un jour, c'était pour chercher quelques vieilles caisses, le sapin restait où il était; on l'eût dit complétement oublié.

« Maintenant nous sommes en hiver, pensa-t-il, la terre durcie est couverte de neige, il faut qu'on attende le printemps pour me planter; c'est pour cela sans doute qu'ils m'ont mis à l'abri; les hommes sont vraiment bons, et ils savent prendre leurs précautions; seulement, c'est dommage que ce grenier soit si triste et si abandonné : pas même un petit lièvre. C'était pourtant bien gentil, lorsque dans la forêt un petit animal venait jouer sous mon ombre, ou quand les oiseaux babillards venaient se dire leurs secrets sur mes branches. Il est vrai que dans ce temps-là je m'en fâchais; ah! que j'avais donc tort. Ici, rien de tout cela; je m'ennuie horriblement!

Pip! pip! firent deux petites souris qui sortaient de leur trou, accompagnées bientôt d'une troisième. Elles flairèrent le sapin et se glissèrent dans ses branches.

« Quel terrible froid, dit l'une, n'est-ce pas, mon vieux sapin?

— Je ne suis pas vieux du tout, répondit l'arbre, il y en a de bien plus âgés que moi.

— D'où viens-tu? Que sais-tu? As-tu vu les plus beaux pays du monde? Connais-tu l'office, ce bon endroit où de nombreux fromages sont couchés sur des planches, où sont suspendus tant de jambons; là où l'on danse sur des paquets de chandelles, où l'on entre maigre et d'où l'on sort gras?

— Je ne connais rien de tout cela; mais je connais la forêt où le soleil brille au milieu des arbres, et où les oiseaux chantent gaiement leur refrain. »

Puis il raconta sa jeunesse; et les petites souris, qui n'avaient jamais rien vu de semblable, s'écrièrent :

« Comme tu es heureux d'avoir vu toutes ces belles choses!

— Oui, dit le sapin, dans ce temps-là, il est vrai, j'étais assez heureux. »

Puis il leur raconta son aventure du soir de Noël, sans oublier la magnificence avec laquelle on l'avait orné.

Les petites souris l'écoutaient avec plaisir.

« Tu sais raconter d'une manière charmante, » dirent-elles.

Et la nuit suivante, elles revinrent avec quatre de leurs compagnes pour que le sapin leur répétât son histoire.

L'arbre raconta de nouveau, et ajouta tout bas cette réflexion :

« Oui, c'était un temps bien heureux, et il peut revenir encore. Cloumpe-Doumpe roula bien en bas de l'escalier, ce qui ne l'empêcha pas d'épouser une princesse. »

Et ce disant, il pensa à une petite aubépine qui poussait dans la forêt, et qui lui semblait une véritable princesse.

La nuit suivante, il eut un auditoire encore plus nombreux, et, le dimanche d'après, deux gros rats se joignirent aux souris pour l'écouter.



« Vous ne savez que cette histoire? demandèrent les rats.

— Rien que celle-là, et le soir où je l'entendis pour la première fois fut le moment le plus heureux de ma vie.

— Elle n'est pourtant pas bien intéressante; n'en sauriez-vous pas une autre qui parlât de lard et de chandelle ou qui concernât l'office?

— Non, répondit l'arbre.

— En ce cas, merci et portez-vous bien, » dirent les rats, et ils s'en retournèrent chez eux.

Peu à peu, les souris disparurent aussi, et l'arbre resta seul de nouveau.

« C'était pourtant bien gentil, se dit-il, lorsque les petites souris venaient s'asseoir autour de moi pour m'entendre raconter; maintenant cela aussi est fini! Comme je serai content, lorsqu'on me retirera d'ici! »

En effet, il fut retiré du grenier. Un matin les domestiques arrivèrent et le descendirent dans la cour.

« Je revis enfin, » pensa l'arbre, en sentant le grand air et les rayons du soleil; et, dans sa joie, il oubliait de se regarder lui-même.

La cour aboutissait à un jardin magnifique. Les roses et le chèvrefeuille se montraient à travers le grillage, l'air était embaumé de leurs doux parfums. Sous les tilleuls les hirondelles volaient en chantant: « *Quirrevire vite! mon mari est venu!* » Mais en chantant ainsi, elles ne pensaient guère au sapin.

« Je me sens revivre, » disait-il toujours, en étendant ses branches, sans s'apercevoir qu'elles étaient jaunes et desséchées, et que lui-même se trouvait dans un coin au milieu des orties.

Cependant il avait conservé à son sommet l'étoile dorée, qui brillait au soleil. Dans la cour jouaient quelques-uns de ces joyeux enfants qui, dans la soirée de Noël, avaient dansé autour de l'arbre; le plus petit courut vers lui et arracha l'étoile.



« Regardez ce que j'ai trouvé sur ce vilain vieux sapin, » s'écria-t-il, en marchant sur les branches, qu'il faisait craquer sous ses pieds.

L'arbre se regarda et soupira. Ah! qu'il se trouva laid en effet à côté des arbres et des fleurs qui vivaient, fleurissaient et verdissaient à quelques pas de lui. Il eût voulu se cacher dans le coin obscur du grenier; il pensait à sa vivante et calme jeunesse dans la forêt, aux gloires de Noël, et aux aimables visites des petites souris qui étaient venues entendre l'histoire de Cloumpe-Doumpe.

« Hélas! hélas! dit-il, j'ai été heureux, j'ai tenu le bonheur, et je n'ai pas su en jouir. Tout est fini pour moi. »

Bientôt vint un homme qui coupa le sapin en petits morceaux, en fit un fagot, le porta dans la cuisine et le mit sous la marmite. En se sentant dévoré par le feu, il poussa, en petillant, soupirs sur soupirs: il se rappelait les beaux jours d'été dans la forêt, les nuits d'hiver lorsque les étoiles étincelaient au ciel; toute sa vie passa dans sa mémoire comme un rêve. — Quelques instants après, l'arbre n'était plus que cendres et poussière.

Cependant les enfants jouaient toujours au jardin, et le plus jeune avait attaché sur sa poitrine l'étoile dorée que le sapin vaniteux avait portée pendant la soirée la plus brillante de sa vie.

C'était là tout ce qui restait du pauvre arbre.

L'histoire de ce sapin est celle de beaucoup d'hommes. Heureux dans la condition modeste où ils ont vu le jour, ils méconnaissent leur bonheur. La vanité les pousse vers des contrées lointaines. Comme des arbres à qui manque le sol natal, ils vont mourir sur la terre étrangère — déplorant, mais trop tard, leur sotte ambition.

ANDERSEN.

LA PLANTE, PAR E. GRIMARD

Deux beaux volumes in-18 avec figures. — Prix : 10 francs.

Nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux un extrait de la préface dont M. Jean Macé a fait précéder l'excellent livre de M. Grimard, *la Plante*. L'œuvre de M. Grimard n'est point un vulgaire travail de compilation comme on en fait trop de nos jours; c'est une œuvre originale d'une grande sûreté scientifique, et dont le talent de l'écrivain a fait le livre le plus attachant qui ait été publié sur la matière. M. Jean Macé est sobre de ses recommandations, et cette sévérité en double le prix :

« L'étude de la plante est accessible à tous, s'accomode à tous les goûts, donne à chacun ce qu'il veut bien lui demander. Elle a des émerveillements joyeux pour l'enfant qui a mis une graine en terre et vient la regarder pousser tous les matins, des enseignements gros de richesses pour celui qui possède la terre, des abîmes mystérieux pour le philosophe, des distractions sans cesse renaissantes pour l'oisif qui voudrait se faire observateur — le changement serait si facile !

« A ceux qui voudraient entrer dans cette voie d'études au grand air, je ne saurais de livre meilleur à conseiller que celui-ci. Je n'en ai pas rencontré jusqu'à présent qui soit mieux fait pour inspirer le goût de la botanique, telle que je la comprends. Les merveilles de la vie végétale y sont chantées pour ainsi dire avec une fraîcheur d'enthousiasme qui semblerait presque enfantine, si l'on ne sentait derrière ce lyrisme une science réelle et un esprit habitué à contempler en face les grands problèmes de la nature. C'est un poëme, mais un poëme fait par un savant. La science des poëtes est si maigre d'habitude, et si maigre aussi la poésie des savants, qu'il y a un charme tout particulier à tenir ainsi l'histoire de la plante d'un homme qui l'a étudiée aux meilleures sources, et qui la raconte moins en professeur qu'en amoureux.

« Ajoutez à cela que le professeur se retrouve quand il le faut, qu'en usant de ménagements infinis pour rester toujours clair et amusant il s'arrange pour tout dire, et que ce n'est pas une botanique de fantaisie qu'on apprend avec lui. D'ailleurs, si dans le premier volume, qui appartient à la plante, il donne carrière à toutes les fougues d'une admiration contagieuse pour le lecteur, dans le second, consacré aux plantes, il devient un guide calme et méthodique que l'on peut emporter de confiance avec soi dans les campagnes d'herborisation.

« JEAN MACÉ. »

LE ROBINSON SUISSE

(Vignettes par Yan' Dargent.)

« Le caoutchouc, comme tu viens de le voir, lui dis-je, tombe goutte à goutte des arbres ; on le recueille dans des vases. Pendant qu'il est encore limpide, on en recouvre de petites bouteilles de terre qu'on expose à la fumée qui dessèche le caoutchouc et lui donne la couleur noire que nous lui connaissons. Enfin on casse la bouteille qui a servi de moule, on en fait sortir les morceaux par le col, et il ne reste qu'un flacon lisse, flexible. C'est à peu près le même procédé que j'emploierai pour nos chaussures. Nous remplirons de sable une paire de bas, nous l'enduirons de caoutchouc et nous aurons des bottes solides et imperméables. »

Très-contents de notre découverte et chaussés déjà en imagination de nos bottes, nous avions fait du chemin. Un nouveau bois de cocotiers était devant nous. « Faisons halte ici, » dis-je à Fritz. En observant attentivement les arbres qui se trouvaient autour de nous, j'en remarquai quelques-uns que je crus reconnaître pour être des sagoutiers. Non-seulement je vis dans le tronc d'un de ces arbres, que le vent avait brisé, cette moelle succulente que l'on vend en Europe sous le nom de sagou, mais encore, — pour me confirmer davantage dans mon opinion, — les gros vers blancs que les habitants des Indes occidentales recherchent comme un mets qu'ils trouvent délicieux, et sur la valeur duquel je résolus de m'édifier. J'embrochai donc un certain nombre de ces vers dans une baguette que je posai ensuite sur deux petites fourches de bois au-dessus du feu que nous avions allumé.

Tout d'abord, à l'aspect du singulier rôti qu'il me voyait préparer, Fritz déclara qu'il ne porterait jamais à ses lèvres une pareille pitance. Mais ma grillade exhala bientôt une odeur si suave, que la gourmandise du jeune homme se trouva vivement excitée et qu'il fut le premier à se régaler de cet aliment qu'il avait si hautement dédaigné.

Après ce repas, dont les vers et quelques pommes de terre avaient fait les frais, notre route ne nous offrit plus rien qui fût digne de remarque. Enfin, nous revînmes au bois des Calebasses ; notre grison fut attelé à la claie que nous y avions laissée, et le soir nous retrouvâmes Falkenhorst, où notre famille commençait à s'inquiéter de notre absence.

Le récit de notre excursion fit le sujet de la conversation de la soirée. Mais ce qui excita le plus de transports parmi les jeunes gens, ce fut le perroquet ; chacun s'offrait pour être son précepteur ; il fallut, pour faire cesser les prétentions de tous ses frères, que Fritz déclarât vouloir se charger seul d'instruire le nouveau venu.

Quant à la mère, elle fut surtout charmée par la découverte du caoutchouc et des baies à cire qui lui donnaient l'espoir d'avoir des bougies à sa disposition. Je lui promis donc que, le lendemain, j'essayerais d'en fabriquer.

XVII.

LES BOUGIES. — LE BEURRE. — PLANTATIONS. — DERNIER VOYAGE AU VAISSEAU. — EXCURSION. — LE VIN DE PALMIER. — LE BUFFLE. — LE PETIT CHACAL.

Dès le réveil, ma famille ne me laissa pas de repos que je n'eusse tenu ma promesse de la veille. Je cherchai à me rappeler tout ce que je savais sur l'art du

cirier, et je me mis à la besogne. Je fis bouillir les baies dans une chaudière d'eau. La cire verte se montra bientôt à la surface du liquide. Je la recueillis dans des vases que je laissai près du feu pour l'empêcher de se figer. Quand ma femme eut terminé les mèches qu'elle préparait avec du fil de toile à voile, je les trempai dans la cire et je les suspendis à l'air pour les faire sécher. En renouvelant plusieurs fois cette immersion, nous obtînmes des bougies qui n'avaient à la vérité ni le poli, ni la rondeur de celles qui se coulent dans des moules, mais dont la lumière, quoique peu brillante, nous affranchit de la triste nécessité de nous coucher avec le jour.



Ce premier succès nous encouragea à mettre à exécution un autre projet dont le résultat, s'il était heureux, devait remplir de joie notre ménagère.

Il en coûtait à ma femme de voir se perdre la crème qui se formait sur ses pots de lait, et qu'elle eût convertie en beurre si elle avait eu une baratte à sa disposition. Pour tâcher de suppléer à cet ustensile qui nous faisait défaut, je pris une de nos grandes bouteilles de calebasse, je la remplis de crème aux trois quarts, je la bouchai hermétiquement, puis, je la posai sur un morceau de toile à voile dont les quatre bouts étaient attachés à des pieux. Je chargeai mes fils d'imprimer à la toile un balancement assez fort; et cette occupation leur parut si amusante, qu'ils s'en firent une récréation. Au bout d'une heure j'ouvris la courge, où je trouvai une petite masse d'excellent beurre. Ma femme ne savait comment m'exprimer son contentement, et les jeunes garçons, qui accueillaient toujours bien une nouvelle friandise, se montraient aussi contents qu'elle.

La réussite de ces différents essais me donna la hardiesse d'entreprendre un travail bien autrement long et difficile que tout ce que j'avais fait jusqu'à ce jour. Il s'agissait de fabriquer une petite voiture pour remplacer la claie, que nos animaux ne traînaient qu'avec une grande déperdition de force. Je croyais avoir assez examiné en Europe toute espèce de voitures

pour savoir faire un simple char; mais lorsqu'il me fallut fabriquer les roues, assujettir les planches, je me trouvai dans un grand embarras. Le plus simple métier demande de l'apprentissage, de l'étude et une sorte de talent spécial dont on ne fait pas toujours assez de cas.

Enfin, après maints efforts, maints tâtonnements, j'eus un chariot à deux roues, lourd, difforme, affreux, j'en conviens, mais qui nous fut d'une grande utilité pour le transport de nos récoltes.

Pendant que je m'étais occupé de ces divers travaux, ma femme et mes fils n'étaient pas restés oisifs. Ils avaient transplanté nos arbres d'Europe chacun dans l'emplacement le plus convenable. Les ceps de vigne furent transportés sous de gros



arbres, dont le feuillage épais devait les protéger des ardeurs du soleil. Une allée de châtaigniers, de noyers, de cerisiers borda, par les soins de nos vigilants ouvriers, le chemin qui conduisait au ruisseau du *Chacal*.

Nous prîmes un soin particulier d'embellir Zeltheim. Tous ceux de nos arbres qui ne craignaient pas l'ardente chaleur, tels que limoniers, citronniers, pistachiers, mûriers, amandiers, y furent plantés, transformant ainsi le lieu le plus aride en une retraite agréable. Nous en fîmes de plus un refuge en cas de danger, en l'entourant d'une large haie de plantes épineuses, pour le mettre à l'abri des attaques des bêtes féroces.

Tous ces arrangements ne nous avaient pas pris moins de six semaines, pendant lesquelles nous n'avions pas omis de célébrer le dimanche. J'admirais l'infatigable ardeur de mes fils, qui, après six jours d'un travail pénible, trouvaient assez de force pour se livrer aux exercices du corps, dans lesquels ils devenaient d'une adresse et d'une agilité remarquables.

Cependant, l'état déplorable de nos habits rendait indispensable un voyage au vaisseau, où se trouvaient encore quelques caisses de linge et de vêtements. Je parvins à décider ma femme à nous laisser faire cette course. Le premier jour de calme, la pinasse nous conduisit au navire. Il était fort endommagé par le vent et la fureur du dernier orage; les caisses de vêtements et les munitions de guerre avaient eu beaucoup à souffrir. Nous chargeâmes notre embarcation de tous les objets qui pou-

vaient nous être utiles, tels qu'ustensiles de cuisine, armes de toute espèce, entre autres une batterie de pièces de quatre; puis, après nous être emparés, dans plusieurs voyages successifs, de tout ce qui pouvait avoir quelque valeur pour nous, je résolus de faire sauter la coque du navire pour nous procurer les poutres et les planches que le vent apporterait sur le rivage.



A cet effet, je roulai derrière la quille un baril de poudre, auquel je pratiquai une petite ouverture. Au moment de partir, j'y introduisis, à l'aide d'un petit bâton, une longue mèche allumée, et nous nous éloignâmes à force de rames.

Dès que nous fûmes débarqués et arrivés à Zeltheim, je proposai à ma femme de porter notre souper sur une pointe de terre d'où l'on apercevait le vaisseau. Elle y consentit. Il y avait à peine une heure que nous étions établis sur la petite côte, quand l'obscurité, qui dans ces contrées succède sans crépuscule au jour, nous enveloppa entièrement. Tout à coup, une terrible explosion se fit entendre, et une large colonne de feu, qui s'éleva de la mer jusqu'aux nuages, nous annonça la destruction complète du navire. C'était le dernier lien nous unissant à l'Europe qui venait de se rompre; il existait désormais, entre notre patrie et nous, un abîme infranchissable. Cette pensée changea les cris de joie auxquels mes fils s'étaient préparés, en soupirs et en sanglots que j'eus moi-même de la peine à étouffer. Nous retournâmes très-attristés à Zeltheim; cependant, le repos de la nuit effaça un peu les terribles impressions de la veille. Nous étions sur pied de bonne heure pour nous rendre sur le bord de la mer, où flottaient çà et là une masse de débris, parmi lesquels je vis avec plaisir de grandes tonnes auxquelles j'avais attaché des chaudières de cuivre que je n'avais pas pu charger sur notre pinasse, et que je destinais à ma raffinerie de sucre.

Pendant plusieurs jours nous fûmes occupés à pêcher les débris que le vent poussait vers la terre. Ma femme, pendant que nous étions ainsi occupés au rivage, découvrit que deux de nos canes et une de nos oies avaient couvé une nombreuse famille de poussins, dont la gentillesse lui rappelait et lui faisait regretter son petit peuple emplumé de Falkenhorst. Chacun de nous désirait le départ; enfin je l'annonçai pour le lendemain.

En route, Ernest remarqua que les jeunes arbres plantés dans l'avenue qui conduit à Falkenhorst n'étaient pas assez vigoureux pour se soutenir et s'élever par leurs propres forces; il fut convenu que nous ferions bientôt une course au cap de l'Espoir-Trompé, afin d'en rapporter des cannes de bambou pour faire des tuteurs. Cette excursion devenait indispensable, car nos bougies diminuaient, et nous voulions faire une nouvelle provision de baies à cire; nos poules étant prêtes à couver, il fallait aller chercher des œufs de poules à collier. Chacun des garçons trouva un pré-

CONSEILS DE LECTURES

(DEUXIÈME ARTICLE)

Pour apprendre à lire aux enfants, il faut leur donner un livre bien relié, doré même sur la tranche, avec de belles images et des caractères bien formés.
FÉNELON (*Éducation des filles*).

Les paroles que nous citons ici, écrites il y a près de deux cents ans, semblent l'avoir été en vue de la *Bibliothèque d'éducation et de récréation* que publie M. Hetzel, et l'autorité du nom de Fénelon — considérable et sympathique pour tous — peut nous dispenser de toute apologie des livres de luxe à l'usage de l'enfance.

Tous les ouvrages qui composent la collection spéciale dont il est parlé ici sont, chacun dans son genre, de vraiment bons et aimables livres; le même examen sévère a présidé à leur choix, les mêmes soins à leur exécution. Tous enfin ont les mêmes droits à prendre place dans une bibliothèque de famille; mais naturellement ils sont et ils devaient être très-divers, aussi divers que les éléments dont peut se composer une famille. C'est là surtout ce que nous avons dessein d'indiquer, en commençant par les volumes qui forment le contingent de cette année.

La Princesse Ilsée, qui a été, pendant un certain nombre de livraisons, le charme et la grâce du *Magasin d'Éducation*, est avant tout un livre de jeunes filles, écrit pour elles en allemand par une jeune fille de génie, — princesse ou bergère, on ne sait, — et mis en français par Stahl. Jamais l'instruction morale n'a su revêtir une forme plus pure, plus exquise et plus délicate et plus austère à la fois. Les dessins dont M. Froment a enrichi ces pages charmantes compteront parmi les meilleures inspirations de son talent si poétique aussi et si correct. L'édition que nous signalons, imprimée grand in-8° sur vélin, avec titres et filets en couleur, est un chef-d'œuvre typographique.

M. Anatole de Ségur appartient à une famille où le goût des lettres est héréditaire. Son recueil de *Fables* est l'œuvre d'un penseur, d'un homme du monde et d'un écrivain. Les jeunes gens y trouveront, dans un excellent style, d'excellentes leçons sur les choses de la vie, d'un sentiment juste et élevé, et par conséquent, exemptes de misanthropie. Le livre est illustré par M. Frœlich qui y a fait preuve, comme toujours, d'une ingénieuse et attrayante naïveté.

Que dire du *Nouveau Robinson suisse?* C'est le livre chéri de l'enfance. Cette existence en famille au grand air, dans cette île bénie et étrange, pleine d'aventures et de bonnes choses, n'est-ce pas pour elle en effet l'idéal, le *hoc erat in votis?* Il reste d'ailleurs de cette lecture enchanteresse beaucoup de notions usuelles d'histoire naturelle, de physique, de géographie et de morale. Les enfants trouveront dans cette nouvelle édition, entièrement refondue et écrite par Stahl, toutes ces notions ramenées au niveau de la science moderne.

La Vie des fleurs, de M. Eugène Noël, illustrée comme le *Robinson* et d'une manière non moins charmante, par M. Yan' Dargent, est un livre parfait pour initier les enfants et particulièrement les jeunes filles à la connaissance de la botanique, et

pour leur inspirer ce goût de la nature qui arrive, dans les plus grandes épreuves, à être une véritable consolation.

La Comédie enfantine, par M. Louis Ratisbonne, livre célèbre, livre classique de la récréation, *les Récits enfantins* de M. Eugène Müller, *le Petit Monde*, de M. Marelle, conviennent aux enfants du premier et même du second âge, qui achèveront d'y apprendre à lire, sans être ennuyés par de niaises ou emphatiques maximes, des narrations banales, des phrases lourdes ou prétentieuses. Loin de là, ils y trouveront, prose ou vers, de bons enseignements tout à leur portée, gaiement, agréablement présentés, des récits amusants, intéressants, touchants parfois dans une juste mesure, et enfin, pour reposer leur attention prompte à se distraire, de beaux dessins signés Froment, Flameng, G. Fath, Gérard Séguin, etc. — *Les Bébés*, poésies de l'enfance, et *les Bons Petits Enfants*, en prose, par l'auteur de cet article, qui n'a naturellement ni bien ni mal à en dire, rentrent dans la même catégorie. L'un de ces volumes est illustré par Oscar Pletsch, l'autre par Richter, les deux dessinateurs d'enfants les plus en rénom de l'Allemagne.

Pour les enfants un peu plus âgés, nous indiquerons *les Contes* et *le Théâtre du Petit-Château*, de M. J. Macé, *les Fées de la famille*, recueil de contes empreints du sentiment moral le plus délicat et le plus solide, par Mme S. Lockroy, et enfin les *Aventures d'un petit Parisien*, par M. de Bréhat, ouvrage à mettre en regard du *Robinson suisse*, dont il a égalé le succès.

Les jeunes personnes et les jeunes gens auront leur part dans les autres grands ouvrages de la collection, tels que l'admirable recueil des *Enfants* de V. Hugo, illustré par Froment, la traduction du *Vicaire de Wakefield*, par Charles Nodier, et ses *Contes*, écrits dans ce style dont aucun écrivain peut-être n'a égalé l'élégante pureté; *Picciola*, de M. Saintine, un des chefs-d'œuvre de notre temps, comme chacun sait. Ces derniers ouvrages conviennent d'ailleurs aussi bien aux esprits les plus mûrs qu'à la jeunesse. Nous en dirons autant de la célèbre édition des *Contes de Perrault*, publiée par Stahl, illustrée par Gustave Doré, où ce merveilleux artiste a su faire apparaître aux yeux tout ce qu'avaient pu faire rêver les naïfs récits du conteur.

Les bébés mêmes n'ont pas été oubliés par M. Hetzel. *La journée de Mademoiselle Lili, l'Histoire du grand roi Cocombrinos* et *les Mésaventures du petit Paul* sont de vrais livres suivant leur cœur, des livres d'images qu'ils ne voudront plus quitter une fois qu'il les auront reçus.

Nous le répétons en terminant, parmi tous ces ouvrages que nous venons d'énumérer si rapidement, il n'en est aucun, des plus considérables aux plus simples, qui ne doive apporter son contingent à l'œuvre de l'éducation, et qui ne fournisse à ses jeunes lecteurs, au lieu d'un stérile passe-temps, un ample sujet de bonnes et utiles réflexions. Tous les petits ou grands défauts qui peuvent atteindre la jeunesse s'y trouvent ingénieusement et délicatement combattus, toutes ses bonnes dispositions affectueusement encouragées. Écrivains et artistes, ceux qui ont concouru à la formation de cette belle et aimable collection se sont évidemment entendus pour ne rien offrir à l'intelligence et aux yeux de l'enfant dont il ne dût résulter pour lui profit moral en même temps qu'amusement, et si, comme on l'a dit, « les bons ouvrages sont ceux qui ressemblent le plus à de bonnes actions », aucunes de leurs œuvres ne pourront être meilleures que celles-ci. En contribuant à les propager, les abonnés du *Magasin* auront eux-mêmes bien mérité de l'avenir.

Cte de Gramont.



HISTOIRE D'UN AQUARIUM

ET DE SES HABITANTS.

(Suite.)

(Dessins par Riou, d'après Léon Becker, gravés par Hildibrand.)

Symbole des fantaisies royales durant la renaissance, la salamandre rappelle, de notre temps, une mésaventure scientifique. Les savants, paraît-il, y sont exposés comme les autres hommes, et ne se regardent pas toujours sans rire, non plus que les augures d'autrefois.

Voici le fait. Quelques ouvriers, fouillant un massif de schiste dans les environs d'Œningen, y découvrirent des débris fossiles, formant un squelette assez complet, de quelques pieds de longueur. Ce squelette rappelait vaguement celui d'un être humain, et fut déclaré tel par le professeur Scheuchzer, qui en fit l'objet d'une pompeuse dissertation académique, publiée sous le titre de *Homo diluvii testis*. Ce travail fit d'abord autorité, et les restes précieux de l'homme témoin du déluge empêchèrent longtemps certains anatomistes de dormir en paix. Cuvier vint tout à coup dissiper le charme en prouvant que le squelette d'Œningen appartenait, non à un homme, mais à une gigantesque salamandre!

Ce que c'est que de nous! Il avait fallu des études ardues et profondes pour dissiper l'erreur commune, et empêcher les physiologistes de confondre un être de notre espèce avec un reptile.

Il est vrai que le reptile était antédiluvien!

Nous venons de voir que les Anoures et les Urodèles appartiennent aux races amphibies. Pour les élever convenablement, j'eus à faire de nouveaux changements a mon aquarium. Je le fis entourer de trois côtés de caisses en bois, pleines de terre, et que je remplis de plantes. Ce *jardin*, égayé çà et là par quelques touffes de fougères, formait la rive de mon étang en miniature. Accessible à tous les habitants du bassin, il devait servir non-seulement aux ébats des batraciens, mais aussi aux larves

qui se retirent dans la terre afin d'y subir leur dernière métamorphose. Pour les empêcher de s'échapper, je fis couvrir réservoir et *jardin* d'un toit de verre, mobile à volonté.

Mes amphibies paraissant approuver ces modifications, je m'en sus un gré infini et, me rappelant les paroles de Job : « Interroge la nature et elle t'instruira », je me remis en observation devant mon aquarium, revu, corrigé, et considérablement augmenté. J'y vis une chose surprenante, mais j'en réserve le récit au chapitre suivant.

IV.

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE DES POISSONS.

C'est à ne pas y croire, mais voici ce dont je fus témoin :

Une petite tanche, *Cyprinus Tinca*, nageait paresseusement entre deux eaux, à quelques pouces d'une carpe fort mignonne, dont les mouvements rapides contrastaient singulièrement avec ceux de sa voisine, plus calmes et plus réguliers. L'une, parée de couleurs sombres, parmi lesquelles miroitaient çà et là quelques rayons lumineux, avait les écailles petites, le dos bombé, et deux barbillons à la bouche. L'autre, d'un magnifique brun doré, et dont les nageoires dorsales étaient plus développées, paraissait aussi active que vigoureuse.

Toutes deux se suivaient, cherchant sans doute quelque vibrion à dévorer, lorsqu'un gros insecte, sortant tout à coup de quelque retraite obscure, terrible de sauvagerie féroce, s'élança vers elles, hésita un instant avant de faire son choix, puis se précipita brusquement sur la carpe, qu'il mordit au flanc. Celle-ci, bien que surprise, s'agita avec frénésie, donna des coups de queue, plongea désespérément, et finit par se débarrasser de son adversaire, qui, honteux et confus, renonça à ses desseins carpicides.

La pauvre blessée saignait abondamment et nagea aussitôt vers la tanche, qui avait conservé, durant cette grave affaire, le flegme le plus imperturbable. Les deux poissons, marchant côte à côte, semblèrent d'abord tenir conseil. La victime paraissait encore assez ahurie de ce qui venait d'arriver ; sa compagne avait toute la gravité d'un médecin appelé au lit d'un malade. Je les examinais avec intérêt, me demandant quelle allait être l'issue de cette consultation, lorsque je vis la carpe se mettre en contact avec la tanche, et se frotter le flanc contre les écailles muqueuses de cette dernière. Le sang cessa aussitôt de couler de la plaie, et nos deux amies, tout à fait tranquillisées, disparurent enfin derrière une touffe de *Stratiotes aloïdes*.

La carpe devait sans doute sa guérison au mucus abondant qui lubréfie tout le corps de la tanche.

La famille des cyprins, auxquels ces deux poissons appartiennent l'un et l'autre, est fort nombreuse. Ils se distinguent par la petitesse de leur bouche, dont les mâchoires sont dépourvues de dents. Leur palais est lisse, et leurs organes de mastication adhèrent aux os pharyngiens inférieurs, dont l'action, combinée avec celle de la langue, suffit pour faire subir une pression convenable aux aliments. La carpe, *cyprinus carpio*, a la vie extrêmement dure. On en transporte de Bruxelles à Paris en se bornant à leur remplir les ouïes d'un peu de mousse humide, et elles ne paraissent pas souffrir du voyage. Les étangs, les fossés de quelque vieux château, les rivières tranquilles, sont la patrie de prédilection des carpes. Elles parviennent à une grande vieillesse ; on en cite qui ont vécu plus d'un siècle, que l'âge avait rendues toutes blanches, et sur le dos desquelles s'était accumulé assez de limon pour y permettre la formation de quelques végétaux.



1. Larve de Lépidoptère. — 2. Spongille. — 3. Polype. — 4. Chabot. — 5. Gyrin. — 6. Paludina vivipaa.
7. Épin che. — 8. Sangsue.

Les carpes s'apprivoisent aisément. Celles qu'on élève dans les viviers, autour des habitations, et auxquelles les mêmes personnes donnent à manger aux mêmes heures, finissent par connaître la main nourricière, accourent à son approche, et sortent de leurs cachettes mystérieuses en entendant le bruit qui l'annonce. On les fait surtout apparaître en sifflant. Elles se plaisent dans les lieux herbeux, et l'on prétend qu'elles peuvent pondre jusqu'à 600,000 œufs : ce qu'il y a de moins incertain, c'est que cette ponte a lieu vers les mois de mai et de juin.

Pour les empêcher de s'attaquer aux jeunes larves, il est bon, lorsqu'on désire mettre quelques cyprins dans l'aquarium, de leur jeter de temps en temps un peu de vermicelle pilé ou du jaune d'œuf durci à l'eau bouillante.

Le *Cyprinus auratus*, si connu sous le nom de « poisson rouge, » appartient à la même famille. Il nous vient de la Chine, d'où les Hollandais le rapportèrent après avoir étendu leurs relations au-delà du cap de Bonne-Espérance. Le « poisson rouge, » appelé aussi dorade, est désormais naturalisé dans nos climats. On le trouve, rarement, il est vrai, dans nos étangs; mais sa rareté n'a d'autre cause que la guerre acharnée que lui font les animaux carnassiers, auxquels il n'a aucun moyen de résister, et que l'éclat de ses couleurs ne manque jamais d'attirer. Ces animaux ne craignent nullement le froid. On raconte que Host, naturaliste de Vienne, ayant élevé une dorade dans un globe de verre, l'oublia sur une croisée durant l'une des nuits de l'hiver d'Austerlitz. Le lendemain, en la retrouvant, il l'aperçut environnée de glaces, et ne pouvant bouger. Il la crut morte, et la laissa engagée dans l'eau gelée. La température s'étant élevée, le poisson revint peu à peu à lui, reprit des forces, agita ses nageoires et ne parut plus se ressentir, au bout de quelque temps, de sa réclusion forcée.

Le *Cyprinus auratus* atteint jusqu'à dix pouces. Dans sa jeunesse, il est d'un brun glauque brillant, et ne prend que par degrés la belle teinte orangée qui le distingue d'ordinaire. Il blanchit avec l'âge, non point nécessairement, car il est des individus blancs de bonne heure, et d'autres qui demeurent toujours vivement colorés. Quelques-uns sont nuancés de brun et de rouge, d'autres de rouge et de blanc : il en est même des trois couleurs.

Ils vivent longtemps et n'acquièrent toute leur taille qu'à condition d'être plongés dans une assez grande quantité d'eau. On en a vu qui, mis dans un bocal de près d'un pied de diamètre à l'âge d'un an, restaient onze ans sans croître d'une ligne. Placés dans un bassin plus vaste, ils grandirent de près de quatre pouces en dix mois.

On sait quel effet la domesticité exerce sur certaines races, particulièrement sur le chien, le pigeon et la poule, dont les variétés pourraient, au premier coup d'œil, être prises aujourd'hui pour des espèces différentes. La réclusion a fait perdre au *cyprinus auratus* une nageoire dorsale, en lui donnant, par compensation, une caudale supplémentaire, exemple de transformation unique parmi les poissons.

Les Barbeaux sont également rangés parmi les Cyprins, ainsi que les Goujons.

Les Barbeaux portent quatre barbillons à la bouche, et leurs nageoires, tant la dorsale que l'anale, sont courtes. La première porte un aiguillon assez fort au second ou au troisième rayon. Ils sont plus allongés que les autres poissons du même genre, et leur chair est assez estimée. Ils vivent de petites coquilles, de jeunes poissons, de vermisseaux, et surtout de cadavres, quand ils peuvent trouver des animaux noyés. Leur croissance est rapide, et ils atteignent

parfois jusqu'à trois pieds de long. Leur couleur est assez terne, si ce n'est vers l'abdomen, où elle s'anime de quelques reflets argentés brillants.

Le Goujon, éminemment sociable de sa nature, vit en troupes nombreuses. La nageoire dorsale et l'anale, entièrement dépourvues de rayons épineux, sont assez courtes chez ce cyprin, dont les teintes varient beaucoup, sans être jamais fort vives. Il a aussi des barbillons à la bouche, et quelques taches noires sur le corps. Il atteint tout au plus huit pouces de longueur.

On dit généralement que la captivité subjugue les tempéraments les plus fiers et les plus énergiques, et peut-être en est-il ainsi en effet lorsqu'il s'agit de l'homme, mais à coup sûr l'Épinoche commune, *Gasterosteus aculeatus,* échappe à cette règle générale. Elle va et vient dans l'aquarium comme un écolier durant les premières minutes de la récréation. A peine vient-on de l'y jeter, qu'on la voit s'élancer avec la rapidité d'une flèche, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, de manière à se familiariser en très-peu de temps avec tous les coins et les recoins de sa nouvelle résidence. Au bout de quelques heures, elle a pris son parti, qui consiste à se faire une proie de tout ce qu'elle peut atteindre, à attaquer tout ce qu'elle rencontre, à avaler tout ce qui n'est pas trop grand pour sa bouche, à tourmenter outre mesure toutes les créatures qu'elle ne saurait dévorer. Comme le Goujon, les Épinoches voyagent souvent en bandes considérables, non pour unir leurs forces contre l'ennemi, mais — semble-t-il — pour le plaisir de se quereller entre elles après la victoire.

Un morceau de bois, une petite pierre ou tout autre débris sans valeur nutritive tombe-t-il dans les eaux, aussitôt une Épinoche s'en empare, et commence par l'avaler gloutonnement. A peine l'a-t-elle rejeté, que son exemple est suivi par quelque autre ravisseur de la même bande, puis par un suivant, et ce n'est que lorsque le corps étranger est arrivé au fond que l'absence de mouvement finit par le faire abandonner. Une malheureuse larve se présente-t-elle à portée, une Épinoche est là pour la saisir, et bien heureuse est l'imprudente si elle s'en retire au prix d'une tête froissée et de deux ou trois pattes endolories. Un ver de terre est-il entraîné dans l'eau, aussitôt toute la troupe se précipite à sa suite. Le premier venu s'élance sur la proie désirée et en saisit ce qu'il peut, selon sa taille, fuyant avec ce qui en reste. Ses compagnons, envieux de son bonheur, le poursuivent impitoyablement, et il faut voir avec quelle adresse il les évite, fendant les eaux à droite, à gauche, comme un daim poursuivi par une meute. Il est enfin rattrapé, et l'un de ses camarades saisit la queue pendante de l'infortuné ver de terre, et la tire à lui. Une lutte s'engage, mais elle reste sans résultat pour le vainqueur, car à peine le plus faible des deux poissons s'est-il vu forcé de céder la place, qu'un autre lui succède, tiraillant à son tour le lombric, qui n'en peut mais, et finissant par se trouver, tout en avalant, nez à nez avec un compétiteur, qui vient, de son côté, de commencer l'ingurgitation de l'autre partie du ver.

La situation est grave, et mérite réflexion. Tous deux nagent d'abord côte à côte, comme deux chiens de chasse attachés à la même laisse, puis enfin le plus faible ou le moins persévérant finit par céder, renonce à sa moitié, et va chercher fortune ailleurs.

L'Épinoche appartient aux Gastérostées. La variété la plus connue, le *Gasterosteus aculeatus,* pullule dans tous les ruisseaux. Ses ventrales sont soutenues chacune par une forte épine, et il n'a point de fausses nageoires derrière l'anale ou la dorsale.

Nous disions donc qu'il abonde dans nos cours d'eau. Il est des cantons où on recueille ce petit poisson en assez grande quantité pour en exprimer une huile et en couvrir la terre comme engrais. Sa chair n'est pas bonne, et fût-elle agréable, on ne rechercherait guère comme aliment un animal dont la douzaine suffirait tout au plus à une demi-bouchée. Outre la fécondité des Épinoches, une autre particularité contribue à en favoriser la propagation, c'est la faculté de vieillir qui leur est assurée par les pointes formidables qui se dressent sur leur dos. Peu d'animaux voraces en font leur proie; les poissons carnassiers expérimentés ne s'attaquent jamais à elles; les jeunes brochets seuls en avalent quelquefois une ou deux, mais n'y reviennent plus, s'ils ont le bonheur de survivre à cet acte de gloutonnerie. L'épinoche en danger hérisse aussitôt les redoutables piquants dont se composent sa dorsale et ses pectorales, de manière à déchirer l'œsophage qui l'engloutit, et de telles piqûres sont, en général, sans remède. Terrible dans sa défense, il meurt cependant, mais avec la consolation de s'être cruellement vengé !

Sa cuirasse, hâtons-nous de le dire, n'est pas tout à fait sans défauts ; comme Achille, il a aussi son point vulnérable. Rien n'est parfait dans ce monde, hélas ! pas même l'Épinoche !

Elle est attaquée parfois par d'horribles sangsues, qui la piquent aux yeux, se laissent entraîner à sa suite, et ne quittent que son cadavre. Un petit binocle, ou ver intestinal, lui fait aussi la guerre, suce sa peau ou déchire ses entrailles. Parvient-elle à fuir ces deux ennemis, elle a encore à redouter certains crustacés, qui lui dévorent les branchies, et les canards, dont le bec est assez dur pour les écraser sans souci de leurs épines.

Les vives couleurs des Épinoches, qui sont celles de la souris, de l'argent, de l'or et du rubis même, jointes à l'élégance de leur forme, les rendraient extrêmement remarquables, si l'exiguïté de leur taille ne les faisaient presque toujours confondre avec les objets qui les entourent.

L'Épinochette, *Gasterosteus pungitius*, est encore plus petite que l'épinoche commune. Elle habite les rivières, d'où elle descend quelquefois jusqu'à la mer, et porte neuf ou dix aiguillons sur le dos.

Si l'on désire voir régner, de loin en loin, un peu de paix dans l'aquarium, on doit n'y introduire les Gastérostées qu'avec discrétion. Bien des carpes ont perdu leurs queues et leurs nageoires en se dérobant à ces êtres rancuniers, et on raconte sur leur compte d'effrayantes histoires.

Nous ferons la même observation à propos de la Perche, *Perca fluviatilis*, qu'on peut reconnaître à ses mâchoires avancées, ses dents petites et pointues, ses nageoires dorsales épineuses, d'une teinte violette, et aux bandes transverses d'un brun foncé qu'elle porte sur le dos. Elle est extrêmement commune dans tout le nord de l'Europe. On en a pêché dans les lacs de Suède et de Laponie qui atteignaient jusqu'à quatre pieds de long, et Marc-Éliézer Bloch, dans son *Histoire des Poissons*, rapporte qu'en en prit une en Sibérie, dont la tête — conservée dans l'église du lieu, — avait plus de onze pouces.

La Perche est bien connue des industriels, qui tirent de ses téguments une espèce de colle, vendue dans le commerce avec celle qu'on obtient des esturgeons. Elle nage avec beaucoup de vélocité, montant et descendant rapidement, en ligne droite, de la surface de l'eau vers le fond du réservoir. On la rencontre fréquemment par petites troupes, presque au niveau des ondes, flottant tranquillement au milieu de ses voisines, sur la même ligne parallèle. Au moindre mouvement inquiétant opéré au-

tour d'elles, à la plus vague menace de danger, toutes disparaissent à la fois, comme si elles étaient mues par une volonté unique, avec la rapidité de l'éclair.

La Perche se nourrit de têtards, de tritons, de grenouilles, de vers et de mollusques. Sans crainte devant l'Épinoche, elle ne redoute pas même le brochet, qui n'ose braver ses nageoires acérées. Un frêle crustacé, appartenant au genre cymothée, l'attaque seul avec succès, s'attache en parasite à ses branchies, et cause bientôt sa mort. Elle se reproduit au bout de trois ans, et les femelles se débarrassent de leurs œufs au commencement du printemps, en se frottant contre les branches inondées qui s'accumulent au bord des des étangs, et contre les tiges des *Carex* ou des Roseaux. Ses œufs ressemblent à ceux des batraciens, et forment de longs chapelets glaireux.

L'Ablet ou l'Ablette, autre poisson d'eau douce, mérite, par l'élégance et la beauté de ses formes, une place distinguée dans l'aquarium. Il n'a ni barbillons ni épines, et son corps, plus allongé que celui de la Perche, brille dans l'eau comme un lingot d'argent, poli et ciselé. Ses écailles se détachent facilement et servent à la fabrication des perles fausses. L'ablet acquiert de trois à huit pouces de longueur.

J'ai hâte de vous parler d'un poisson qui, sans être répulsif, est positivement laid, mais laid d'une façon naïve et originale, laid sans fard, tout naturellement, comme il n'est pas donné à tout le monde de l'être, et dont la laideur est presque une beauté. Je veux parler du Chabot, qu'on appelle en Angleterre — je ne sais trop pourquoi — *Pouce de meunier*, et qui porte scientifiquement le nom de *Cottus Gobio*. On peut le reconnaître, parmi tous les habitants des rivières, à sa tête démesurément large, encadrée de deux longues nageoires. Caché au fond de l'eau, dans quelque trou obscur, il se confond avec la pierre ou le sable sur lequel il repose, et c'est à peine si on parvient à l'apercevoir tant son immobilité est complète. Épiant, à la façon du chat, quelque proie lointaine, il s'élance vers elle d'un seul bond, puis retombe lourdement dans la vase, comme si cet effort avait épuisé sa vigueur, bien qu'il soit prêt à le renouveler aussitôt. Il est fort égayant, médiocrement destructeur, et nul ne regrettera de lui avoir donné asile.

ERNEST VAN BRUYSSEL.

La suite prochainement.

LE FANFARON

Un homme, après de longs voyages,
Dans sa patrie étant rentré,
Se vantait de s'être illustré
Par force beaux exploits, sur différents rivages.
A Rhodes notamment il avait fait un saut
Tel qu'aucun Rhodien n'avait été capable
De sauter si loin ni si haut.
Il avait des témoins de ce fait mémorable
Dans l'endroit même. « Ami, c'est trop de soin,
Lui repartit quelqu'un, si tu n'es pas en faute,
Qu'as-tu besoin
D'aucun témoin?
C'est ici Rhodes, allons, saute. »

Ce dont on se prévaut il faut l'exécuter
Rien ne sert de le raconter.

C[te] DE GRAMONT.

(D'après Ésope.)

LES ANGLAIS AU POLE NORD

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

(Vignettes par Riou.)

En dépit des recommandations du docteur, Pen et ses amis se refusaient à prendre le moindre exercice; ils passaient les journées entières accoudés au poêle ou sous les couvertures de leur hamac : aussi leur santé ne tarda pas à s'altérer; ils ne purent réagir contre l'influence funeste du climat, et le terrible scorbut fit son apparition à bord.

Le docteur avait cependant commencé depuis longtemps à distribuer chaque matin le jus de citron et les pastilles de chaux; mais ces préservatifs, si efficaces d'habitude, n'eurent qu'une action insensible sur les malades, et la maladie, suivant son cours, offrit bientôt ses plus horribles symptômes.

Quel spectacle que celui de ces malheureux dont les nerfs et les muscles se contractaient sous la douleur! Leurs jambes enflaient extraordinairement et se couvraient de larges taches d'un bleu noirâtre; leurs gencives sanglantes, leur lèvres tuméfiées, ne livraient passage qu'à des sons inarticulés; la masse du sang complétement altérée, défibrinisée, ne transmettait plus la vie aux extrémités du corps.

Clifton, le premier, fut attaqué de cette cruelle maladie; bientôt Gripper, Brunton, Strong, durent renoncer à quitter leur hamac. Ceux que la maladie épargnait encore ne pouvaient fuir le spectacle de ces souffrances : il n'y avait pas d'autre abri que la salle commune; il y fallait demeurer : aussi fut-elle promptement transformée en hôpital, car sur les dix-huit marins du *Forward*, treize furent en peu de jours frappés par le scorbut. Pen semblait devoir échapper à la contagion; sa vigoureuse nature l'en préservait; Shandon ressentit les premiers symptômes du mal; mais cela n'alla pas plus loin, et l'exercice parvint à le maintenir dans un état de santé suffisant.

Le docteur soignait ses malades avec le plus entier dévouement, et son cœur se serrait en face de maux qu'il ne pouvait soulager. Cependant, il faisait surgir le plus de gaieté possible du sein de cet équipage désolé; ses paroles, ses consolations, ses réflexions philosophiques, ses inventions heureuses, rompaient la monotonie de ces longs jours de douleur; il lisait à voix haute; son étonnante mémoire lui fournissait des récits amusants, tandis que les hommes, encore valides, entouraient le poêle de leur cercle pressé; mais les gémissements des malades, les plaintes, les cris de désespoir l'interrompaient parfois, et, son histoire suspendue, il redevenait le médecin attentif et dévoué.

D'ailleurs, sa santé résistait; il ne maigrissait pas; sa corpulence lui tenait lieu du meilleur vêtement, et, disait-il, il se trouvait fort bien habillé comme un phoque ou une baleine, qui, grâce à leurs épaisses couches de graisse, supportent facilement les atteintes d'une atmosphère arctique.

Hatteras, lui, n'éprouvait rien, ni au physique ni au moral. Les souffrances de

son équipage ne paraissaient même pas le toucher. Peut-être ne permettait-il pas à une émotion de se traduire sur sa figure; et cependant un observateur attentif eût surpris parfois un cœur d'homme à battre sous cette enveloppe de fer.

Le docteur l'analysait, l'étudiait, et ne parvenait pas à classer cette organisation étrange, ce tempérament surnaturel.

Le thermomètre baissa encore; le promenoir du pont restait désert; les chiens esquimaux l'arpentaient seuls en poussant de lamentables aboiements.

Il y avait toujours un homme de garde auprès du poêle, et qui veillait à son alimentation; il était important de ne pas le laisser s'éteindre; dès que le feu venait à baisser, le froid se glissait dans la salle, la glace s'incrustait sur les murailles, et l'humidité, subitement condensée, retombait en neige sur les infortunés habitants du brick.

Ce fut au milieu de ces tortures indicibles que l'on atteignit le 8 décembre; ce matin-là, le docteur alla consulter, suivant son habitude, le thermomètre placé à l'extérieur. Il trouva le mercure entièrement gelé dans la cuvette.

« Quarante-quatre degrés au-dessous de zéro! » se dit-il avec effroi.

Et ce jour-là, on jeta dans le poêle le dernier morceau de charbon du bord.



CHAPITRE XXVII.

LES GRANDS FROIDS DE NOEL.

Il y eut alors un moment de désespoir. La pensée de la mort, et de la mort par le froid, apparut dans toute son horreur; ce dernier morceau de charbon brûlait avec un crépitement sinistre; le feu menaçait déjà de manquer, et la température de la salle s'abaissait sensiblement. Mais Johnson alla chercher quelques morceaux de ce nouveau combustible que lui avaient fourni les animaux marins, et il en chargea le poêle; il y ajouta de l'étoupe imprégnée d'huile gelée, et obtint bientôt une chaleur suffisante. L'odeur de cette graisse était fort insupportable ; mais comment s'en débarrasser? il fallait s'y faire. Johnson convint lui-même que son expédient laissait à désirer, et n'aurait aucun succès dans les maisons bourgeoises de Liverpool.

« Et pourtant, ajouta-t-il, cette odeur fort déplaisante amènera peut-être de bons résultats.

— Et lesquels donc? demanda le charpentier.

— Elle attirera sans doute les ours de notre côté, car ils sont friands de ces émanations.

— Bon, répliqua Bell, et la nécessité d'avoir des ours?

— Ami Bell, répondit Johnson, il ne nous faut plus compter sur les phoques; ils ont disparu et pour longtemps; si les ours ne viennent pas à leur tour fournir leur part de combustible, je ne sais pas ce que nous deviendrons.

— Tu dis vrai, Johnson; notre sort est loin d'être assuré; cette situation est effrayante. Et si ce genre de chauffage vient à nous manquer... je ne vois pas trop le moyen...

— Il y en aurait encore un!...

— Encore un? répondit Bell.

— Oui, Bell! en désespoir de cause... mais jamais le capitaine... Et cependant, il faudra peut-être en venir là. »

Le vieux Johnson secoua tristement la tête, et tomba dans des réflexions silencieuses, dont Bell ne voulut pas le tirer. Il savait que ces morceaux de graisse, si péniblement acquis, ne dureraient pas huit jours, malgré la plus sévère économie.

Le maître d'équipage ne se trompait pas. Plusieurs ours, attirés pas ces exhalaisons fétides, furent signalés sous le vent du *Forward:* les hommes valides leur donnèrent la chasse; mais ces animaux sont doués d'une vitesse remarquable et d'une finesse qui déjoue tous les stratagèmes; il fut impossible de les approcher, et les balles les plus adroites ne purent les atteindre.

L'équipage du brick fut sérieusement menacé de mourir de froid: il était incapable de résister quarante-huit heures à une température pareille, qui envahirait la salle commune. Chacun voyait venir avec terreur la fin du dernier morceau de combustible.

Or, cela arriva le 20 décembre, à trois heures du soir; le feu s'éteignit; les matelots, rangés en cercle autour du poêle, se regardaient avec des yeux hagards. Hatteras demeurait immobile dans son coin; le docteur, suivant son habitude, se promenait avec agitation; il ne savait plus à quoi s'ingénier.

La température tomba subitement dans la salle à sept degrés au-dessous de zéro. (— 22° centig.)

Mais si le docteur était à bout d'imagination, s'il ne savait plus que faire, d'autres le savaient pour lui. Aussi, Shandon, froid et résolu, Pen, la colère aux yeux, et deux ou trois de leurs camarades, de ceux qui pouvaient encore se traîner, s'avancèrent vers Hatteras.

« Capitaine, » dit Shandon.

Hatteras, absorbé dans ses pensées, ne l'entendit pas.

« Capitaine! » répéta Shandon en le touchant de la main.

Hatteras se redressa.

« Monsieur, dit-il.

— Capitaine, nous n'avons plus de feu.

— Eh bien? répondit Hatteras.

— Si votre intention est que nous mourions de froid, reprit Shandon avec une terrible ironie, nous vous prions de nous en informer!

— Mon intention, répondit Hatteras d'une voix grave, est que chacun ici fasse son devoir jusqu'au bout.

— Il y a quelque chose au-dessus du devoir, capitaine, répondit le second, c'est le droit à sa propre conservation. Je vous répète que nous sommes sans feu, et si cela continue, dans deux jours, pas un de nous ne sera vivant!

— Je n'ai pas de bois, répondit sourdement Hatteras.

— Eh bien! s'écria violemment Pen, quand on n'a plus de bois, on va en couper où il en pousse! »

Hatteras pâlit de colère.

« Où cela? dit-il.

— A bord, répondit insolemment le matelot.

— A bord! reprit le capitaine, les poings crispés, l'œil étincelant.

— Sans doute, répondit Pen, quand le navire n'est plus bon à porter son équipage, on brûle le navire! »

Au commencement de cette phrase, Hatteras avait saisi une hache; à la fin, cette hache était levée sur la tête de Pen.

« Misérable! » s'écria-t-il.

Le docteur se jeta au-devant de Pen, qu'il repoussa; la hache, retombant à terre, entailla profondément le plancher. Johnson, Bell, Simpson, groupés autour d'Hatteras, paraissaient décidés à le soutenir. Mais des voix lamentables, plaintives, douloureuses sortirent de ces cadres transformés en lits de mort.

« Du feu! du feu! » criaient les infortunés malades, envahis par le froid sous leurs couvertures.

Hatteras fit un effort sur lui-même, et, après quelques instants de silence, il prononça ces mots d'un ton calme :

« Si nous détruisons notre navire, comment regagnerons-nous l'Angleterre?

— Monsieur, répondit Johnson, on pourrait peut-être brûler sans inconvénient les parties les moins utiles, le plat-bord, les bastingages...

— Il resterait toujours les chaloupes, reprit Shandon; et, d'ailleurs, qui nous empêcherait de reconstruire un navire plus petit avec les débris de l'ancien?...

— Jamais! répondit Hatteras.

— Mais... reprirent plusieurs matelots en élevant la voix...

— Nous avons de l'esprit-de-vin en grande quantité, répondit Hatteras; brûlez-le jusqu'à la dernière goutte.

— Eh bien, va pour de l'esprit-de-vin! » répondit Johnson, avec une confiance affectée qui était loin de son cœur.

Et, à l'aide de larges mèches, trempées dans cette liqueur dont la flamme pâle léchait les parois du poêle, il put élever de quelques degrés la température de la salle.

Pendant les jours qui suivirent cette scène désolante, le vent revint dans le sud, le thermomètre remonta; la neige tourbillonna dans une atmosphère moins rigide. Quelques-uns des hommes purent quitter le navire aux heures les moins humides du jour; mais les ophthalmies et le scorbut retinrent la plupart d'entre eux à bord; d'ailleurs, ni la chasse ni la pêche ne furent praticables.

Au reste, ce n'était qu'un répit dans les atroces violences du froid, et, le 25, après une saute de vent inattendue, le mercure gelé disparut de nouveau dans la cuvette de l'instrument; on dut alors s'en rapporter au thermomètre à esprit-de-vin, que les plus grands froids ne parviennent pas à congeler.

Le docteur, épouvanté, le trouva à 66 degrés au-dessous de zéro (— 52° centig.). C'est à peine s'il avait jamais été donné à l'homme de supporter une telle température.

La glace s'étendait en longs miroirs ternis sur le plancher; un épais brouillard



envahissait la salle; l'humidité retombait en neige épaisse; on ne se voyait plus; la chaleur humaine se retirait des extrémités du corps; les pieds et les mains devenaient

bleus; la tête se cerclait de fer, et la pensée confuse, amoindrie, gelée, portait au délire. Symptôme effrayant : la langue ne pouvait plus articuler une parole.

Depuis ce jour où on le menaça de brûler son navire, Hatteras rôdait pendant de longues heures sur le pont. Il surveillait, il veillait. Ce bois, c'était sa chair à lui! On lui coupait un membre en en coupant un morceau! Il était armé et faisait bonne



garde, insensible au froid, à la neige, à cette glace qui roidissait ses vêtements et l'enveloppait comme d'une cuirasse de granit. Duk, le comprenant, aboyait sur ses pas et l'accompagnait de ses hurlements.

Cependant, le 25 décembre, il descendit à la salle commune. Le docteur, profitant d'un reste d'énergie, alla droit à lui.

« Hatteras, lui dit-il, nous allons mourir faute de feu.

— Jamais! fit Hatteras, sachant bien à quelle demande il répondait ainsi.

— Il le faut, reprit doucement le docteur.

— Jamais, reprit Hatteras avec plus de force, jamais je n'y consentirai! Que l'on me désobéisse, si l'on veut! »

C'était la liberté d'agir donnée ainsi. Johnson et Bell s'élancèrent sur le pont. Hatteras entendit le bois de son brick craquer sous la hache. Il pleura.

Ce jour-là, c'était le jour de Noël, la fête de la famille, en Angleterre, la soirée des réunions enfantines! Quel souvenir amer que celui de ces enfants joyeux autour de leur arbre encore vert! Qui ne se rappelait ces longues pièces de viande rôtie que fournissait le bœuf engraissé pour cette circonstance? Et ces tourtes, ces minced-pies, où les ingrédiens de toutes sortes se trouvaient amalgamés pour ce jour si cher aux cœurs anglais? Mais ici, la douleur, le désespoir, la misère à son dernier degré, et pour bûche de Noël ces morceaux du bois d'un navire perdu au plus profond de la zone glaciale!

Cependant, sous l'influence du feu, le sentiment et la force revinrent à l'esprit des matelots; les boissons brûlantes de thé ou de café produisirent un bien-être instantané, et l'espoir est chose si tenace à l'esprit, que l'on se reprit à espérer. Ce fut dans ces alternatives que se termina cette funeste année 1860, dont le précoce hiver avait déjoué les hardis projets d'Hatteras.

Or, il arriva que précisément ce premier janvier 1861 fut marqué par une découverte inattendue. Il faisait un peu moins froid; le docteur avait repris ses études accoutumées: il lisait les relations de sir Edward Belcher sur son expédition dans les mers polaires. Tout d'un coup, un passage, inaperçu jusqu'alors, le frappa d'étonnement; il relut; on ne pouvait s'y méprendre.

Sir Edward Belcher racontait qu'après être parvenu à l'extrémité du canal de la Reine, il avait découvert des traces importantes du passage et du séjour des hommes.

« Ce sont, disait-il, des restes d'habitations bien supérieures à tout ce que l'on peut attribuer aux habitudes grossières des tribus errantes d'Esquimaux. Leurs murs

sont bien assis dans le sol profondément creusé; l'aire de l'intérieur, recouvert d'une couche épaisse de beau gravier, a été pavée. Des ossements de rennes, de morses, de phoques, s'y voient en grande quantité. *Nous y rencontrâmes du charbon.* »

Aux derniers mots, une idée surgit dans l'esprit du docteur; il emporta son livre et vint le communiquer à Hatteras.

« Du charbon! s'écria ce dernier.

— Oui, Hatteras, du charbon; c'est-à-dire le salut pour nous!

— Du charbon! sur cette côte déserte! reprit Hatteras. Non, cela n'est pas possible!

— Pourquoi en douter, Hatteras? Belcher n'eût pas avancé un tel fait sans en être certain, sans l'avoir vu de ses propres yeux.

— Eh bien, après, docteur?

— Nous ne sommes pas à cent milles de la côte où Belcher vit ce charbon! Qu'est-ce qu'une excursion de cent milles? Rien. On a souvent fait des recherches plus longues à travers les glaces, et par des froids aussi grands. Partons donc, capitaine!

— Partons! » s'écria Hatteras, qui avait rapidement pris son parti, et, avec la mobilité de son imagination, entrevoyait des chances de salut.

Johnson fut aussitôt prévenu de cette résolution; il approuva fort le projet; il le communiqua à ses camarades; les uns y applaudirent, les autres l'accueillirent avec indifférence.

« Du charbon sur ces côtes! dit Wall, enfoui dans son lit de douleur.

— Laissons-les faire, » lui répondit mystérieusement Shandon.

Mais avant même que les préparatifs de voyage fussent commencés, Hatteras voulut reprendre avec la plus parfaite exactitude la position du *Forward*. On comprend aisément l'importance de ce calcul, et pourquoi cette situation devait être mathématiquement connue. Une fois loin du navire, on ne saurait le retrouver sans chiffres certains.

Hatteras monta donc sur le pont; il recueillit à divers moments plusieurs distances lunaires, et les hauteurs méridiennes des principales étoiles.

Ces observations présentaient de sérieuses difficultés, car, par cette basse température, le verre et les miroirs des instruments se couvraient d'une couche de glace au souffle d'Hatteras; plus d'une fois ses paupières furent entièrement brûlées en s'appuyant sur le cuivre des lunettes.

Cependant, il put obtenir des bases très-exactes pour ses calculs, et il revint les chiffrer dans la salle. Quand ce travail fut terminé, il releva la tête avec stupéfaction, prit sa carte, la pointa et regarda le docteur.

« Eh bien? demanda celui-ci.

— Par quelle latitude nous trouvions-nous au commencement de l'hivernage?

— Mais par soixante-dix-huit degrés, quinze minutes de latitude, et quatre-vingt-quinze degrés, trente-cinq minutes de longitude, précisément au pôle du froid.

— Eh bien, ajouta Hatteras à voix basse, notre champ de glace dérive! nous sommes de deux degrés plus au nord et plus à l'ouest, à trois cents milles au moins de votre dépôt de charbon!

— Et ces infortunés qui ignorent!... s'écria le docteur.

— Silence! » fit Hatteras en portant son doigt à ses lèvres.

CHAPITRE XXVIII.

PRÉPARATIFS DE DÉPART.

Hatteras ne voulut pas mettre son équipage au courant de cette situation nouvelle. Il avait raison. Ces malheureux, se sachant entraînés vers le nord avec une force irrésistible, se fussent livrés peut-être aux

biscuit en quantité suffisante, une petite cuisine portative, avec une notable quantité de mèches et d'étoupes, de la poudre, des munitions, et quatre fusils à deux coups. Les hommes de l'expédition, d'après l'invention du capitaine Parry, devaient se ceindre de ceintures en caoutchouc, dans lesquelles la chaleur du corps et le mouvement de la marche maintenaient du café, du thé et de l'eau à l'état liquide.

Johnson soigna tout particulièrement la confection des snow-shoes[1], fixées sur des montures en bois garnies de lanières de cuir; elles servaient de patins; sur les terrains entièrement glacés et durcis, les moccassins de peau de daim les remplaçaient avec avantage; chaque voyageur dut être muni de deux paires des unes et des autres.

Ces préparatifs, si importants, puisqu'un détail omis peut amener la perte d'une expédition, demandèrent quatre jours pleins. Chaque midi, Hatteras eut soin de relever la position de son navire; il ne dérivait plus, et il fallait cette certitude absolue pour opérer le retour.

Hatteras s'occupa de choisir les hommes qui devaient le suivre. C'était une grave décision à prendre; quelques-uns n'étaient pas bons à emmener, mais on devait aussi regarder à les laisser à bord. Cependant, le salut commun dépendant de la réussite du voyage, il parut opportun au capitaine de choisir avant tout des compagnons sûrs et éprouvés.

Shandon se trouva donc exclu; il ne manifesta, d'ailleurs, aucun regret à cet égard. James Wall, complétement alité, ne pouvait prendre part à l'expédition.

L'état des malades, au surplus, n'empirait pas; leur traitement consistait en frictions répétées et en fortes doses de jus de citron; il n'était pas difficile à suivre, et ne nécessitait aucunement la présence du docteur. Celui-ci se mit donc en tête des voyageurs, et son départ n'amena pas la moindre réclamation.

Johnson eût vivement désiré accompagner le capitaine dans sa périlleuse entreprise; mais celui-ci le prit à part, et d'une voix affectueuse, presque émue :

« Johnson, lui dit-il, je n'ai de confiance qu'en vous. Vous êtes le seul officier auquel je puisse laisser mon navire. Il faut que je vous sache là pour surveiller Shandon et les autres. Ils sont enchaînés ici par l'hiver; mais qui sait les funestes résolutions dont leur méchanceté est capable? Vous serez muni de mes instructions formelles, qui remettront au besoin le commandement entre vos mains. Vous serez un autre moi-même. Notre absence durera quatre à cinq semaines au plus, et je serai tranquille, vous ayant là où je ne puis être. Il vous faut du bois, Johnson. Je le sais! mais, autant qu'il sera possible, épargnez mon pauvre navire. Vous m'entendez, Johnson?

— Je vous entends, capitaine, répondit le vieux marin, et je resterai, puisque cela vous convient ainsi.

— Merci! » dit Hatteras en serrant la main de son maître d'équipage, et il ajouta :

« Si vous ne nous voyez pas revenir, Johnson, attendez jusqu'à la débâcle prochaine, et tâchez de pousser une reconnaissance vers le pôle. Si les autres s'y opposent, ne pensez plus à nous, et ramenez *le Forward* en Angleterre.

— C'est votre volonté, capitaine?

— Ma volonté absolue, répondit Hatteras.

— Vos ordres seront exécutés, » dit simplement Johnson.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

1. Chaussures à neige.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par Frœlich. — Texte par un Papa.



XXXIV.

Jujules marche très-bien ; cependant il tombe quelquefois sur ses mains, et quelquefois autrement. Jujules n'aime pas du tout cela.

Pour le consoler, Marie lui montre le beau petit pantin que le grand-papa a taillé avec son couteau dans un morceau de bois.

Mais comme Jujules pleure encore un peu, il ne peut pas rire tout à fait ni remarquer tout de suite toutes les beautés du pantin.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par Frœlich. — Texte par un Papa.



XXXV.

Le petit pantin était bien joli; mais il était si petit, si petit que Jujules l'a perdu.
Voici un grand Polichinelle
qui l'a bien vite, trop vite fait oublier. Comme il remue, M. Polichinelle!
Quels bras! quelles jambes!
Il est très-gai. Jujules n'a jamais rien vu de si étonnant.

La suite prochainement.

LES DÉGUISEMENTS DE L'AMOUR-PROPRE

I.

On peut faire abus des meilleures choses, et d'une qualité un défaut. La modestie est certes une qualité. Il est bon qu'on ne se croie pas parfait, qu'on ne s'exagère pas son mérite et que, quand on a fait œuvre de son esprit ou de son savoir, on ne se persuade pas qu'on a fait un chef-d'œuvre.

Qu'on soit un écrivain de génie ou un écolier sur les bancs, il n'est donc pas mauvais qu'après un travail accompli on ait une sorte de crainte de l'accueil qui pourra être fait à ce travail, soit par le public, qui est le juge, et en quelque sorte le maître des hommes de génie eux-mêmes, soit par son professeur et par ses camarades. Mais ce qui est mauvais, c'est que cette crainte d'un jugement peu flatteur vous conduise à fuir tout jugement, et par suite à ne donner la juste mesure ni de ce qu'on est, ni de ce qu'on a tenté.

Pour ne parler que des écoliers, j'en ai connu un qui ne doit pas être le seul de son genre, j'en ai connu un, dis-je, brave garçon, loyal, travailleur, désireux de bien faire, mais que la crainte de n'avoir pas bien fait avait conduit peu à peu à passer pour ne rien faire du tout. Il ne se décidait à montrer ses devoirs à son professeur que quand il les croyait tout à fait réussis, et, comme il était loin d'être infatué de son mérite, il en résultait qu'il arrivait très-rarement à soumettre un travail à son juge. Aux jours de composition, s'il avait l'espoir que sa composition fût bonne et pouvait lui valoir un bon rang, il la donnait; s'il la croyait imparfaite, il la déchirait. Il avait ainsi trouvé le beau secret de se faire punir comme cancre sur toute la ligne, pour ne pas se montrer inférieur dans un détail. Pour ce qui est des examens, s'il n'était pas assuré de répondre sur tous les points à une question, il se changeait en statue, ne répondait rien du tout et s'assurait un zéro, quand l'effort d'une réponse eût pu lui obtenir un chiffre passable. Sot calcul, à coup sûr?

Faute de comprendre qu'on n'est jamais un juge infaillible de soi-même, soit en bien, soit en mal, ce bon garçon avait résolu ainsi, sans s'en douter, le problème de faire d'une qualité aimable, la modestie, un défaut insupportable, le défaut même qui, au premier aspect, semble l'ennemi irréconciliable, le contraire et l'antipode de la modestie. Sa modestie, mal entendue, était devenue, bel et bien, de l'amour-propre, non moins mal entendu.

Il va sans dire que ses professeurs, découragés, cessèrent peu à peu de s'occuper de lui, et que, faute d'avoir su affronter les conseils, les leçons, les critiques salutaires des personnes chargées de son éducation, il resta pendant longtemps ce qu'il avait précisément à cœur de ne point être, un élève obscur et médiocre.

Votre élève était peut-être tout bonnement, me dira-t-on, un garçon extrêmement timide?

Non; quand on ose faire voir par où l'on brille, on n'est pas plus timide qu'on n'est modeste. Cette timidité-là n'est pas la bonne en tout cas; ce n'est pas la timi-

dité qui plaît dans un jeune homme, et que dans tous les âges on excuse.

— Peut-être, ajoutera-t-on, craignait-il, en cas de sottise, les railleries de ses camarades, peut-être reculait-il devant le ridicule?

Pauvre excuse ! et qui le ferait pire qu'il n'était. Les railleurs sont des sots, pour ne pas dire des méchants, dont le tour n'est jamais loin, et les craindre, ce n'est plus être modeste ni timide, c'est tout bonnement manquer du plus simple courage et de cette bonne humeur de l'esprit qui fait qu'en reconnaissant ses imperfections on se les fait bientôt pardonner; c'est là de l'amour-propre qui a peur.

Ce n'est pas quand le devoir est bon et qu'il va vous attirer un compliment que la leçon du maître est profitable. Ce jour-là, elle n'est qu'agréable; mais c'est lorsque le devoir est mal compris, et que le professeur a, dès lors, à vous faire voir en quoi il pèche. Là est la véritable leçon, le vrai profit de l'enseignement.

Soumettons donc, tous tant que nous sommes, grands et petits, avec simplicité, nos œuvres à l'appréciation de leurs juges naturels. Apportons notre pierre à l'œuvre générale en toute humilité, et ne soyons pas dupes de cette fausse modestie qui nous pousse en secret à ne montrer que nos qualités et à cacher nos imperfections à ceux qui seuls pourraient les redresser si nous les leur faisions connaître. Cette modestie n'est que de la vanité qui s'ignore ou se déguise.

II.

Il me revient en souvenir quelque chose qui appuiera et détendra la petite homélie qui précède.

J'assistai un jour à une visite que faisait un médecin de mes amis à une jolie petite fille de trois ou quatre ans, qui s'était laissé prendre le doigt dans une porte. La chère mignonne savait déjà sans doute que les médecins font rarement du bien sans faire un peu de mal. Les médecins, hélas! ne sont pas les seuls, pour le dire en passant, car tout bien s'achète ici-bas. Aussi le docteur n'avait pas fait deux pas vers sa petite malade, que déjà mademoiselle Lili avait caché ses deux mains sous son petit tablier.

—Allons, allons, lui dit le docteur de cet air demi-bourru, demi-paterne qui convient aux médecins, et aux malades, — allons, mademoiselle Lili, retirez-moi bien vite cette petite main-là de sa cachette et mettez-la, toute grande ouverte, dans la mienne; je ne puis pas guérir les bobos sans les voir.

Mademoiselle Lili hésitait, quand tout à coup je vis briller dans ses grands yeux, encore humides des pleurs qu'elle venait de verser, comme une lueur de cette jolie malice enfantine, qui est à la fois fine comme l'ambre et grosse comme une maison. Mademoiselle Lili avait, ou du moins elle croyait avoir trouvé une bien bonne idée pour tromper le médecin et, après le mal, éviter le remède... D'un joli geste brusque elle plaça sa petite main droite dans la paume de la main du bon docteur.

Le médecin tourna et retourna cette petite main : elle était blanche, potelée, charmante, et semblait n'avoir jamais eu de bobo de sa vie.

— Ah! ah! dit le docteur, voilà qui est particulier; on dirait que le bobo de Lili s'est guéri tout seul. C'est égal, comme le mal est sans doute en dedans, nous allons mettre un bon bandage sur cette petite main-là, et mademoiselle Lili en sera quitte pour jouer, manger, jusqu'à demain matin, avec sa main gauche.

Prenant alors dans sa poche une bande qu'il avait préparée, il se mit avec le plus grand sérieux à embobeliner la main de

mademoiselle Lili de façon à ce qu'elle ne fût plus bonne à rien du tout.

Aussi longtemps qu'elle put remuer dans son lien, mademoiselle Lili eut le triomphe de voir que sa ruse avait réussi. Mais quand elle se sentit les doigts bien pris, bien emmaillottés dans la bande du bon docteur, et comme l'opération allait finir et devenir définitive, la réflexion lui vint qu'elle faisait là, en somme, une bien mauvaise affaire, puisque, pour sauver du pansement sa main gauche qui, étant malade, ne lui était bonne à rien, elle allait se priver des services de sa bonne petite main droite qui pouvait lui être très-utile pendant que la gauche se guérirait.

Tirant alors avec lenteur et les yeux baissés sa main gauche.

« Lili s'est trompée, dit-elle en rougissant, c'est celle-là qui a le bobo.

— C'est parbleu vrai, dit le médecin sans se déferrer, et nous allions faire là une jolie besogne! La pauvre Lili n'aurait plus eu de bonne main du tout. Comme c'est heureux qu'elle se soit aperçue à temps de son erreur!

Et de la main gauche le bandage passa à la main droite.

Tout cela fut fait avec gravité. On laissa Lili avec son petit mensonge sur la conscience.

Mais la bonne petite avait le cœur très-droit. Lorsqu'elle vit le docteur chercher sa canne et son chapeau, pour prendre congé, elle se glissa derrière lui tout doucement, et le tirant par le pan de sa redingote, — Bon docteur, dit-elle, Lili est bien méchante; elle a voulu mentir. Lili savait la main qui n'était pas malade.

On pardonna, bien entendu, cet innocent mensonge à l'aveu de la chère enfant. — Toute cette petite scène était de son âge. — Mais quand un grand écolier montre à quinze ou seize ans sa main droite, qui se porte bien, à son médecin, pour lui cacher sa main gauche, qui est malade, en vérité, et c'est à lui que je le demande, où est sa raison, où est son excuse?

P.-J. Stahl.

LES PASSEREAUX

Apollonius cherchait un jour à démontrer aux Éphésiens l'obligation où ils étaient de s'entr'aider et de se faire part mutuellement de leurs biens. Il y avait là, sur un arbre, des passereaux tranquillement perchés, lorsqu'il en arriva un à tire d'aile, criant comme pour appeler les autres. Toute la bande aussitôt prit sa volée et le suivit. Apollonius avait continué son discours, mais, voyant que tout le monde n'était occupé que des oiseaux, et que plusieurs personnes considéraient déjà ce qui venait de se passer comme un prodige : « Un esclave, dit-il, est tombé avec du blé qu'il portait, et il en a laissé beaucoup de répandu à terre dans la ruelle voisine. Ce passereau, qui se trouvait là par hasard, est accouru aussitôt pour inviter les autres à partager le festin qui lui était échu. » Plusieurs des assistants allèrent vérifier le fait, et ils revinrent bientôt l'attester avec une grande admiration. « Vous voyez, dit alors Apollonius, comme ces petits animaux se soutiennent entre eux et se plaisent à se faire part des biens dont ils se trouvent gratifiés. Et nous, hommes, nous refuserions d'en faire autant? » Philostrate.

(Moralistes grecs.)

LE ROBINSON SUISSE

(Vignettes par Yan' Dargent.)



Nous dételâmes nos bêtes de trait pour les laisser paître en liberté l'herbe touffue qui croissait à l'ombre des palmiers, puis on se divisa pour aller, les uns cueillir des bambous dont nous voulions faire des tuteurs pour nos arbres, les autres ramasser une provision de cannes à sucre; mais ce travail éveilla l'appétit des enfants, qui vinrent demander à la mère de leur abandonner les provisions destinées au souper. La prudente ménagère ne fut pas tout à fait de cet avis, et les engagea à s'ingénier pour satisfaire leur faim. Ils portèrent alors des regards d'envie vers les hauts palmiers où pendaient des noix magnifiques; mais, à moins d'être de la race des écureuils, comment atteindre une telle hauteur? Je les tirai d'embarras en liant autour de leur corps les morceaux de peau de requin qui devaient faciliter leur ascension. Je leur appris aussi à s'aider pour cette ascension d'un nœud de corde passé autour du tronc,

et qui devait leur fournir le moyen de se reposer quand ils se sentiraient trop fatigués.

Le moyen réussit au-delà de mes espérances; les jeunes gens arrivèrent heureusement au sommet des palmiers. Avec la hachette qu'ils portaient à leur ceinture, ils firent tomber une grêle de noix fraîches dont nous nous régalâmes tous, sans dommage pour les provisions du soir. Fritz et Jacques étaient fiers de leurs prouesses et raillaient Ernest de son oisiveté pendant la grande ascension. Mais Ernest, insensible à leurs moqueries, paraissait fort occupé de quelque grand projet. Tout à coup il se leva, me demanda de lui scier en deux parts une noix de coco pour en faire une coupe qu'il suspendit à sa boutonnière.

« Messieurs et dames, dit-il enfin, il est vrai que je me sens peu de goût pour les aventures périlleuses, mais je suis cependant, à l'occasion, tout aussi courageux qu'un autre. J'ai l'espoir de vous faire un présent peut-être plus agréable que les noix de coco de mes frères; veuillez attendre quelques instants. »

Après un salut des plus comiques, il s'approcha d'un haut palmier.

« Bravo, bravo, mon cher Ernest, m'écriai-je, le sentiment d'émulation qui t'anime est digne d'éloge. »

Je lui offris le même secours qu'à ses frères et lui recommandai d'agir prudemment. Mais le jeune homme s'élança lestement sur le palmier qu'il avait choisi, et, avec une agilité que je ne lui connaissais pas, grimpa jusqu'au sommet de l'arbre. Fritz et Jacques, qui n'apercevaient aucun fruit sur le palmier où se trouvait Ernest, se mirent à rire d'un air moqueur; mais notre naturaliste, sans répondre à leurs railleries, coupa la partie supérieure de l'arbre, qui tomba à nos pieds.

« Oh! le méchant enfant! s'écria la mère, dans son dépit de ne pas trouver de noix de coco : il abat la tête d'un superbe palmier qui maintenant va périr.

— Ne te fâche pas, mère, dit Ernest du haut de son arbre, car ce que je vous envoie est un chou palmiste, bien préférable à la noix de coco; et je me condamne à rester ici si j'avance rien qui ne soit très-vrai.

— Ernest a parfaitement raison, dis-je. Le chou du palmier est un mets très-délicat, fort recherché dans les Indes, et notre naturaliste a bien plus droit à l'admiration qu'aux sarcasmes dont certains messieurs ne lui ont pas fait défaut. » En prononçant ces paroles, je regardais les petits railleurs.

Cependant Ernest ne se pressait pas de descendre: il s'était, au contraire, commodément installé à la place du chou abattu, et nous nous efforçâmes en vain de voir ou de deviner ce qu'il faisait. Il descendit enfin et tira de sa poche un flacon rempli d'une liqueur colorée, qu'il vida dans la noix de coco que je lui avais préparée, et qu'il me présenta.

« Goûte, père, dit-il, si ce vin de palmier n'est pas délicieux. »

Je trouvai la boisson fraîche et agréable; je remerciai mon petit échanson, et après que la mère eut goûté la douce liqueur, je fis passer à la ronde le flacon, qui fut vidé en un instant à la santé d'Ernest.

La journée était avancée, et comme nous avions résolu de passer la nuit dans ce lieu charmant, nous nous occupâmes de dresser une hutte de feuillage, pour nous mettre à l'abri de la fraîcheur de la nuit.

Pendant que nous étions occupés de ce travail, notre âne, qui broutait tranquillement l'herbe au pied d'un arbre, poussa tout à coup de formidables *hi-han!* caracolant, ruant d'un air effrayé, et, prenant le galop, il disparut. Nous courûmes après lui, mais sans pouvoir retrouver ses traces. Nous revînmes tout attristés. Cette dispari-

tion subite m'inquiétait doublement. Nous perdions d'abord un animal très-utile, ensuite je craignais qu'il ne se fût enfui effrayé par le voisinage de quelque animal féroce. Cette crainte nous inspira l'idée d'allumer de grands feux autour de la hutte. La nuit était sereine; ma famille s'étendit sur des lits de mousse; pour moi je veillai à la sûreté des miens, jusqu'au point du jour, où je pris un instant de repos.

Le matin, après avoir remercié Dieu de nous avoir préservés de toute mauvaise aventure, et nous être fortifiés par un bon déjeuner que nous avait préparé la mère, je songeai à aller à la recherche de notre âne. Je pris Jacques avec moi, laissant les



deux aînés veiller à la sûreté de leur mère et de François. Après une demi-heure de marche environ, je reconnus les traces des sabots du grison qui, un peu plus loin, parurent se mêler à d'autres empreintes plus larges.

Ces indications nous conduisirent à une plaine immense s'étendant à perte de vue devant nous. Dans l'éloignement, nous crûmes apercevoir des troupeaux d'animaux qui nous semblaient être de la taille des chevaux. Je pensai que notre âne pourrait bien se trouver parmi eux, et je me dirigeai de ce côté. Dans le terrain marécageux qu'il nous fallut traverser, nous vîmes des roseaux d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuse; je ne doutai pas que ce ne fût là le bambou proprement dit, ou roseau géant d'Amérique, qui n'atteint pas moins de trente ou quarante pieds d'élévation.

En sortant de cette espèce de marais couvert, nous n'étions plus qu'à une centaine de pas des animaux que je reconnus alors pour être des buffles. Je savais combien la férocité de ces animaux est grande; aussi ne pouvant maîtriser un mouvement de terreur, je jetai sur mon fils un regard d'anxiété. Je ne songeai même pas à charger mon fusil, tant cette vue me bouleversait. Il n'y avait pas moyen de penser à fuir; les buffles étaient là en face de nous, nous regardant cependant avec plus de surprise que de colère; car, sans aucun

doute, nous étions les premiers hommes qu'ils eussent jamais vus. Tout à coup, nos chiens, qui étaient restés en arrière, débusquèrent en aboyant. Nos efforts pour les retenir furent vains; en apercevant les buffles, ils s'étaient précipités au milieu du troupeau.

Le combat devint terrible: les buffles couraient çà et là en poussant d'horribles mugissements, battant la terre du pied, la fouillant de leurs cornes et se précipitant avec fureur sur nos dogues qui ne se laissaient pas intimider et s'attachaient aux oreilles de leurs adversaires. Nous avions eu le temps de charger nos armes et de reculer de quelques pas. Bientôt nos chiens, qui s'étaient tous deux précipités aux oreilles d'un jeune buffle, se rapprochèrent de nous en traînant l'animal qui beuglait d'une façon effrayante. Sa mère furieuse vint à son secours, et nous la voyions déjà éventrer avec ses cornes l'un de nos chiens, quand Jacques, sur un signe que je lui fis, lâcha la détente de son fusil. A ce bruit, toute la troupe effrayée prit la fuite avec rapidité. En un instant ils furent tous hors de vue, et les rochers ne nous renvoyèrent plus qu'un faible écho de leurs mugissements.

Nos braves chiens n'avaient pas lâché le jeune buffle. La mère, sur laquelle j'avais tiré aussi et qui était frappée de deux balles, avait roulé dans la poussière. Délivrés d'un péril imminent, je respirai plus librement, et je félicitai Jacques du courage qu'il avait montré. Cependant nous avions encore à maîtriser le buffletin, qui se débattait toujours contre les dogues; nous ne voulions pas faire usage de nos fusils. Je tenais à nous en emparer vivant, pour remplacer notre âne, que nous n'avions pas eu envie d'aller chercher plus loin. Jacques eut l'heureuse idée de faire usage de son lasso; il le lança avec tant d'adresse, que l'animal, fortement lié par les jambes de derrière, se laissa tomber. J'accourus aussitôt, j'éloignai nos chiens et je remplaçai le lasso par des entraves. Mais il s'agissait de le décider à nous suivre, et ce n'était pas chose facile. A bout d'expédient j'eus recours à un moyen cruel, à la vérité, mais sûr. Pendant que le jeune buffle avait les jambes solidement liées et que les chiens tenaient chacun une oreille, je perçai avec le poinçon de mon couteau la cloison des narines et j'y passai une corde qui devait servir à le diriger; j'attachai cette corde à un arbre et je me mis à dépecer l'animal mort. Comme nous n'avions aucun des outils nécessaires pour bien faire cette opération, je pris seulement la langue et quelques morceaux de chair, que nous frottâmes avec du sel, dont nous avions toujours une petite provision sur nous. Il fallut bien se résigner à faire ce métier de boucher, c'était la loi de notre situation. Je ne pus jamais cependant parvenir à vaincre tout à fait la répugnance qu'il m'inspirait. L'habitant des villes échappe à ces nécessités. Quand les mets arrivent sur sa table, il peut du moins ne pas penser à cette incroyable condition de la vie de l'homme, obligé de porter la mort partout où il lui faut vivre.

Le reste du buffle fut abandonné aux vautours et autres oiseaux de proie, qui, après avoir tournoyé au-dessus de nos têtes, se précipitèrent comme un nuage noir sur le cadavre.

Parmi ces oiseaux, je remarquai le *vautour royal* et le calao, nommé quelquefois oiseau *rhinocéros*, à cause de l'excroissance qu'il porte au-dessus du bec.

Pour détourner Jacques du spectacle de ces oiseaux s'acharnant sur le cadavre du buffle, je l'occupai à couper dans le marais un certain nombre de bambous dont je voulais faire des moules à bougies.

Après avoir pris quelque nourriture, nous nous remîmes en route, conduisant par la

corde le buffle, qui ne se montra pas trop récalcitrant.

Comme nous longions une petite colline, nos chiens firent lever une femelle de chacal qu'ils poursuivirent et saisirent comme elle allait entrer dans un creux de rocher



où elle avait déposé ses petits. Les chiens, après avoir eu raison de la pauvre mère, se précipitèrent sur les jeunes. Jacques, si prompt qu'il fût, ne put leur en arracher qu'un, qu'il me demanda la permission de garder. J'y consentis d'autant plus volontiers que cet animal me parut devoir nous rendre quelques services, si nous parvenions à le dresser pour la chasse. Jacques était au comble de la joie; il ne se lassait pas d'admirer la jolie mine de son futur élève, son poil jaune d'or et ses yeux d'une

« Cher ami, me dit ma femme, nous ne voulons pas abandonner, sans en tirer parti le palmier que les enfants ont abattu hier. Ernest prétend que la moelle doit être du sagou, et je t'avoue que si notre petit docteur a dit vrai, je serais ravie d'emporter d'ici une provision de cet aliment aussi sain qu'agréable. «

J'examinai l'arbre et je reconnus qu'Ernest ne s'était pas trompé; mais ce n'était pas une petite besogne que d'ouvrir, pour en extraire la moelle, ce tronc qui mesurait au moins cinquante pieds de longueur. Je fis savoir toutefois, à la famille réunie, que nous allions procéder à la préparation du sagou.

Il nous fallut des efforts inouïs pour fendre le palmier. Les coups de hache, les coins enfoncés en vinrent enfin à bout. Tout en travaillant à cette opération difficile, j'eus l'idée de réserver les deux parties du tronc pour en faire des canaux destinés à amener du ruisseau du Chacal l'eau nécessaire à l'arrosement du jardin potager.

Une des extrémités de l'arbre fut évidée pour servir d'auge. Nous y mîmes la moelle, que nous arrosâmes d'eau, et que deux des enfants, les manches retroussées, pétrirent minutieusement. Quand la pâte me parut au degré de densité voulu, j'attachai une râpe à tabac à l'un des bouts de l'auge, puis, poussant la pâte de ce côté, nous vîmes bientôt sortir par chaque trou de la râpe de petits grains de farine, que nous mettions sécher au soleil après les avoir recueillis sur des linges.

J'eus même la fantaisie de fabriquer du vermicelle. Je n'eus pour cela qu'à rendre la pâte plus épaisse, et à exercer une pression continue qui faisait jaillir des trous de petits fils de pâte se tordant sur les linges où ils tombaient.

Le lendemain, au point du jour, nous étions sur la route de Falkenhorst. La vache et le buffle avaient été attelés au chariot, et nous n'eûmes qu'à nous louer de la docilité du buffle. Le chemin que nous avions pris pour venir nous ramena en bon état vers nos sacs de baies, et les calebasses que nous avions laissées au pied des arbres à caoutchouc étaient remplies de gomme.

Comme nous traversions le petit bois de goyaves, nos chiens s'élancèrent, à plusieurs reprises en aboyant, dans un fourré d'où ils ressortaient aussitôt. Croyant à la présence de quelque bête sauvage, nous entourions tous, l'arme au bras, ce fourré, lorsque Jacques, qui s'était baissé presque à plat ventre pour découvrir la cause de cette alarme, s'écria :

« — Eh, pardieu ! c'est encore notre laie qui fait des siennes. »

Un grognement bien connu répondit à l'exclamation du jeune garçon, et à ce grognement, qui n'avait rien d'imposant, succéda un éclat de rire général.

La pauvre bête allaitait six jolis marcassins qui paraissaient nés depuis quatre à cinq jours.

Après avoir délibéré sur ce que nous devions faire de tous ces petits animaux, il fut résolu que nous en prendrions deux seulement et que les autres seraient abandonnés dans les bois, où ils multiplieraient.

Notre arrivée à Falkenhorst fut un vrai triomphe; nous éprouvions une joie indicible de revoir nos animaux, qui nous faisaient fête et qui semblaient heureux de notre retour.

Le buffle et le chacal furent attachés, en attendant que l'habitude les eût rendus doux et dociles. L'aigle de Fritz fut attaché aussi ; mais mon fils eut l'imprudence de lui enlever le bandeau dont il avait eu jusque-là les yeux couverts. Aussitôt, l'oiseau se mit à lancer à droite et à gauche des coups de griffes et de bec si redouta-

Nous mîmes sur notre char une bonne provision de cannes à sucre et un pieu de fer long et pointu, pour creuser la terre au pied des arbres, puis nous partîmes, en recommandant à ma femme et au petit François, qui restaient seuls au logis, de nous préparer un bon dîner avec le chou du palmier et la pâte de sagou.

La vache pouvant bien suffire à traîner la voiture, qui n'était que modérément chargée, le buffletin fut laissé à l'écurie; je ne voulais, d'ailleurs, le soumettre à aucun travail avant que la blessure de ses naseaux fût cicatrisée.

Les tuteurs étaient de première utilité, car nos arbres étaient tous couchés par les vents violents qui avaient soufflé sur la plage les jours précédents. Pendant que nous travaillions à redresser ces jeunes tiges, et à les assujettir aux bambous qui devaient leur servir d'appui, mes fils m'accablèrent de questions sur l'agriculture. Je tâchai d'y répondre de mon mieux. J'aurais voulu tout savoir, pour pouvoir tout apprendre à ces pauvres petits !

« Les arbres que nous avons plantés ici sont-ils tels qu'on les trouve dans la nature, ou bien dans un état résultant de la culture à laquelle ils ont été soumis ? demanda Fritz ?

— Ah ! la drôle de question ! s'écria Jacques. A t'entendre, ne dirait-on pas que l'on apprivoise les arbres ainsi que les animaux ? Tu comptes peut-être qu'il est des moyens de les rendre dociles comme ton aigle, et de leur apprendre à s'incliner poliment pour se laisser dépouiller de leurs fruits !

— Tu crois avoir trouvé là, mon pauvre Jacques, une chose spirituelle, et tu n'as dit qu'une bonne petite sottise. Sans doute on ne connaît pas d'arbres qui obéissent à la voix de leur propriétaire, mais s'il y en a qui croissent sans culture, d'eux-mêmes, il y en a, au contraire, que l'on soumet à une véritable éducation, pour améliorer la nature de leurs produits. Puisque tu mets tous les êtres dans la même catégorie, je devrais, lorsque tu n'es pas docile, dompter ton insubordination en te passant une corde dans le nez, ainsi que je l'ai fait pour le buffletin.

— Mais ce ne serait pas un trop mauvais moyen, fit observer malicieusement Ernest.

— Oui, répliquai-je en riant, un moyen que je devrais souvent employer pour vous tous, sans en excepter M. le docteur. Mais si l'on traite les hommes autrement que les animaux, on a aussi des moyens particuliers pour modifier la nature de certains végétaux ; ce sont l'ente et la greffe, la transplantation, les engrais, et, en général, les soins, dont l'ensemble constitue l'art de l'agriculteur. »

Je leur appris, à cette occasion, que la plupart de nos arbres fruitiers sont d'origine étrangère : par exemple, que l'olivier vient de la Palestine ; le pêcher, de la Perse ; le figuier, de la Lydie ; l'abricotier, de l'Arménie ; le prunier, de la Syrie, et le poirier, de la Grèce. J'ajoutai encore que beaucoup d'autres sont cultivés dans nos pays depuis tant d'années, que l'on serait tenté de les en croire originaires.

Vers midi, notre travail terminé, nous retournâmes à Falkenhorst, où un excellent repas nous attendait.

L'exécution d'un projet que nous avions formé depuis quelque temps occupa notre après-dînée.

Il s'agissait de substituer un escalier fixe à l'échelle de corde qui conduisait à notre château aérien, et dont l'ascension était périlleuse, surtout pour ma femme et mon plus jeune fils. Je ne devais guère songer à construire extérieurement cet escalier, qui eût été en ce cas d'une exécution trop difficile, pour ne pas dire impossible.

Je résolus donc de l'établir dans le tronc même du figuier, que je supposais être creux, parce qu'il servait d'asile à un essaim d'abeilles; mais il fallait avant tout expulser ces hôtes incommodes.

Pour sonder la cavité de l'arbre, nous prîmes, mes enfants et moi, chacun une hache, avec le dos de laquelle nous nous mîmes à frapper çà et là le long du tronc. Ce bruit troubla les abeilles : elles sortirent en grand nombre, et se jetèrent avec furie sur mon étourdi de Jacques, qui, malgré ma recommandation, s'était aventuré tout près du trou servant d'issue à la ruche. Il eut en un instant le visage et les mains criblées de piqûres, qui lui causaient d'atroces douleurs. Je parvins à soulager le pauvre petit en le frottant avec de la terre mouillée.

Cet accident m'avertit que nous ne devions pas espérer déposséder nos voisins sans recourir à des moyens violents. J'avais eu tout d'abord l'idée de ne les forcer qu'à un déménagement, et j'avais construit, avec un petit tronc d'arbre creux recouvert par un bout d'une calotte de calebasse, une ruche dans laquelle je pensais installer ce petit peuple ailé : mais je ne savais comment m'y prendre pour opérer cette translation de la colonie; et d'ailleurs, il ne m'était pas prouvé qu'on pût espérer de voir un essaim d'abeilles adopter une nouvelle demeure.

Pendant que je cherchais la solution de ce problème, je remarquai, à l'ouverture de la ruche, un mouvement inaccoutumé : les abeilles sortaient, rentraient, allaient, venaient avec une agitation extraordinaire; je compris qu'un nouvel essaim allait se séparer de la ruche mère. En effet, au bout de quelques minutes, une armée innombrable de mouches sortit du tronc, tourbillonna quelques instants dans l'air, puis alla se reposer en masse sur la première branche d'un petit arbre, où elle se suspendit en forme de grosse grappe. J'avais été plusieurs fois témoin de la manière dont on recueille un essaim, je résolus d'employer les mêmes moyens. Je me couvris, par mesure de précaution, la tête d'un morceau de toile où j'avais pratiqué quelques petits trous qui me permissent de voir et de respirer, j'enveloppai mes mains d'un mouchoir, je m'approchai de l'arbre et je renversai la ruche, que j'avais préparée, sous la branche où se trouvaient les abeilles. Ces précautions prises, d'un coup de pied, j'imprimai une forte secousse à l'arbre. La plus grande partie de l'essaim tomba dans la ruche, que je m'em-



pressai alors de replacer sur une planche disposée à cette fin au pied du tronc. Le plus difficile était fait, j'avais eu soin de laisser au bas une ouverture par laquelle les abeilles pussent entrer et sortir. Un bruyant va-et-vient s'établit d'abord entre les abeilles qui étaient restées sur l'arbre et celles de la ruche; une heure après, l'essaim entier avait pris possession de sa nouvelle demeure. Le soir, lorsque

les abeilles furent endormies, la ruche fut transportée par nous contre la cloison de notre jardin potager, l'entrée tournée vers le sud, et dès le lendemain la petite république commença à travailler. Devenu ainsi possesseur d'un essaim qui promettait, en se multipliant, de nous assurer à l'avenir une double provision de miel et de cire, nous avions moins de regret de sacrifier celui qui était en possession de notre figuier. Nous le fîmes donc périr, non sans remords, en jetant par l'ouverture, que nous bouchâmes ensuite hermétiquement, deux ou trois mèches de soufre allumées.

Le lendemain, nous pûmes non-seulement nous emparer des provisions accumulées depuis plusieurs années, mais encore nous livrer sans obstacle à la construction de notre escalier.

Je sondai alors avec une perche le tronc de l'arbre, et je reconnus, à ma grande satisfaction, qu'il était creux depuis le bas jusque vers les branches sur lesquelles nous avions établi le plancher de notre maison. Il en résultait pour nous la certitude de pouvoir construire dans l'intérieur un escalier tournant. Sans perdre de temps, je me mis au travail, aidé de mes trois fils aînés.

Nous pratiquâmes d'abord dans le bas de l'arbre une grande ouverture à laquelle fut adaptée la porte de la cabine du capitaine. Ainsi, notre demeure se trouva bien fermée.

Une longue et grosse solive du vaisseau fut fixée dans toute sa hauteur au milieu du tronc pour servir de support aux marches qui reposaient par leur autre extrémité dans des rainures creusées aux parois intérieures de l'arbre, et des ouvertures auxquelles nous ajustâmes les fenêtres que nous avions rapportées du vaisseau furent pratiquées dans le tronc de distance en distance, et firent du tronc une sorte de tour vivante surmontée d'une maison à moitié perdue dans le feuillage.

Ce travail, qui nous occupa plusieurs jours, laissait peut-être beaucoup à désirer sous le rapport de l'architecture et de l'élégance ; mais il était solide et commode, c'était ce que nous désirions. Il nous parut superbe.

Pendant que nous travaillions à notre escalier, Bill mit bas deux petits chiens de l'espèce danoise pure, un mâle et une femelle, et je permis à Jacques d'adjoindre son chacal aux petits chiens, comme frère de lait.

La docile chienne ne fit aucune difficulté pour allaiter le nouveau nourrisson, qui se trouva fort bien de cette adoption.

Les deux chèvres nous avaient, presque en même temps, donné chacune une couple de petits chevreaux, et les brebis cinq ou six agneaux.

Nous voyions avec plaisir le troupeau s'augmenter ; mais, prévoyant le cas où nos animaux prendraient fantaisie de s'éloigner, à l'exemple de l'âne, Jacques eut la bonne idée de leur attacher au cou de petites clochettes que nous avions trouvées sur le navire, et dont le bruit devait nous mettre sur la piste des fuyards.

L'incision que j'avais faite à notre jeune buffle était entièrement cicatrisée ; j'y passai, ainsi que font les Hottentots, un petit bâton, qui avançait de chaque côté, et avec lequel nous pûmes le guider comme avec un mors.

Grâce à cet expédient, il devint bientôt facile à conduire ; mais ce ne fut pas sans peine qu'il se résigna à se laisser monter et à porter des fardeaux.

Fritz s'occupait avec zèle de l'éducation de son aigle. L'oiseau connaissait parfaitement son maître, il obéissait à sa voix ; mais il se montrait encore trop désireux de conquérir sa liberté pour qu'on le délivrât de la corde qui le retenait.

Ernest, pris lui aussi de la fièvre d'éducation, qui semblait devenue générale, entreprit d'instruire le singe que Fritz lui avait cédé. C'était un spectacle vraiment comique de voir le flegmatique garçon user sa patience pour dompter l'étourderie et la turbulence de son élève.

Le nonchalant professeur, à qui les plus petits fardeaux semblaient toujours trop lourds, eut l'idée d'habituer maître Knips, qui s'était fortifié, à les porter. Il lui attacha donc sur le dos, à l'aide de deux courroies, une petite hotte qu'il avait tressée avec des roseaux et dans laquelle il mit d'abord des charges légères. Le singe, trouvant l'exercice fort peu de son goût, se roula dans le sable, grinça des dents, et fit usage de toutes ses ruses pour se débarrasser de cette corvée. Mais, en alternant les corrections et les friandises, Ernest l'amena à porter, de la meilleure grâce, de petits paquets qui ne laissaient pas d'être considérables pour sa taille.

Jacques, à son tour, s'occupa de dresser son chacal, qu'il avait par anticipation appelé le *Chasseur*, et dont il pensait faire une sorte de chien couchant, restant en arrêt devant le gibier vivant, et le rapportant après qu'on l'aurait tué. L'animal se prêtait mal à cette éducation. Il rapportait assez bien les objets qu'on lui jetait, mais il ne tenait nullement l'arrêt. Toutefois, Jacques ne désespérait pas d'arriver à de meilleurs résultats.



Nous employions de la sorte les quelques heures que nous ne donnions pas à nos travaux, il n'y avait pas place pour l'ennui dans nos jours si bien occupés.

P.-J. Stahl. — E. Muller.

La suite prochainement.



HISTOIRE D'UN AQUARIUM

ET DE SES HABITANTS.

(Suite.)

(Dessins par Riou, d'après Léon Becker, gravés par Hildibrand.)

Nous n'avons rien à dire de bon du Brochet, que nous croyons inutile de décrire, et dont la voracité n'est que trop bien établie.

« Requin des eaux douces, dit Lacépède, « il y domine comme le squale formidable « règne au milieu des mers. Insatiable « sans appétit, il ravage avec une promptitude effrayante les rivières et les étangs : « il dévore même ses propres petits. Goulu « sans choix, il déchire, il avale, avec une « sorte de fureur, jusqu'aux restes des « cadavres putréfiés. »

Il atteint, dès sa première année, huit à dix pouces de longueur, et grandit rapidement. On en a vu de huit pieds. Willowghbi, naturaliste anglais, qui écrivait au XVIIe siècle, parle d'un Brochet qui pesait 43 livres ; mais, de tous les faits de cette nature, le plus remarquable est le suivant : en 1497, on prit à Kaiserslautern, dans le Palatinat, un Brochet qui avait dix-neuf pieds de long et qui pesait 350 livres. On conserve encore au château de Lautern un tableau qui le représente, et l'on a vu longtemps son squelette à Manheim.

Quel était l'âge de ce géant des eaux douces ? Certains auteurs lui assignent 255 ans, et prétendent qu'il avait été jeté, en 1262, dans l'étang où il fut pris, par l'empereur Frédéric Barberousse. Cette origine illustre pourrait bien être assez douteuse ; mais lorsqu'un poisson — j'allais dire un parvenu — s'engraisse à ce point, peut-on faire moins que d'ennoblir son berceau en l'entourant de quelques fables ?

L'Anguille ne convient pas mieux à nos aquariums que le Brochet. Jeune, elle y vit à peine quelques heures, et ne tarde pas à périr sous les mandibules de quelque

maraudeur; parvenue à un âge plus avancé, elle s'y rend beaucoup trop redoutable. L'Anguille, comme chacun a pu le constater, est d'un brun noirâtre, tirant quelquefois sur le fauve. Ses mœurs sont analogues à sa tournure suspecte. Nageant avec autant de facilité en arrière qu'en avant, elle n'abuse pas de cette faculté, et rampe le plus souvent au fond des mares, sur la vase. Nocturne, sauvage, vorace, elle se vautre dans la boue comme dans son élément naturel. On la tue difficilement, et elle vit encore quelque temps, même après avoir été écorchée.

Les Anguilles aiment à voyager. On les trouve parfois à de grandes distances de leur lieu natal, dans les prairies humides de rosée, s'allongeant entre les herbes, à la manière des couleuvres, pour passer d'un étang dans un autre. On pense qu'elles produisent un petit nombre d'œufs, qui éclosent dans leur corps, et en sortent à l'état parfait pour grouiller à leur tour dans la boue. Les jeunes Anguilles vivent d'abord de larves, de lombrics et d'autres faibles animaux, puis, à mesure qu'elles acquièrent plus de volume, s'attaquent aux petits poissons et aux grenouilles. Devenues grandes — on en a pêché en Angleterre qui pesaient dix-huit livres, — elles finissent par se jeter sur les carpes, voire même sur les canards, qu'elles saisissent par les pattes, et dont elles se repaissent après les avoir entraînés au fond des eaux.

Terminons cette longue énumération par une remarque qui ne sera pas hors de propos : c'est qu'il ne convient pas d'introduire beaucoup de poissons dans un aquarium où l'on veut réunir une collection assez nombreuse d'insectes aquatiques. Bien qu'il n'y ait pas de proverbe auquel on ne puisse en opposer un autre — tant la sagesse des nations est infaillible — rappelons-nous cependant ce vieil adage, fruit des observations d'un physiologiste expérimenté : « Il n'est pas bon de courir deux lièvres à la fois. »

V.

RECHERCHES SUR LES COLÉOPTÈRES D'EAU DOUCE.

Et d'abord, commençons par quelques observations préliminaires.

La classe des insectes, très-nombreuse, se compose de tous les animaux articulés ayant trois paires de pattes, et dont le corps est formé de trois parties distinctes, la tête, le corselet, l'abdomen. Presque tous subissent des métamorphoses, et semblent n'arriver à leur état parfait que pour se reproduire et mourir peu de temps après. Leur respiration se fait à l'aide de stigmates, espèces de trous ayant la forme d'une boutonnière, qui communiquent avec certains tubes ou trachées répandus dans tout le corps. Chez ces animaux il n'y a pas de circulation régulière ; leur sang incolore s'épanche dans tous les interstices que les organes laissent entre eux. Leur système nerveux consiste en une double série de petits centres musculaires, ou ganglions, réunis entre eux par des cordons longitudinaux, et dont le nombre correspond à celui des anneaux du corps. Leurs sens sont très-développés : la vue, le toucher, l'odorat, l'ouïe et le goût existent évidemment chez eux à des degrés divers, quoique le siége de deux de ces sens soit peu connu ou incertain.

On divise les insectes en douze ordres, dont le premier est celui des coléoptères, comprenant tous ceux qui ont quatre ailes dont les deux supérieures sont solides, et recouvrent pendant le repos deux autres ailes, membraneuses et repliées.

Parmi les coléoptères aquatiques, es seuls qui nous intéressent en ce moment, il est impossible de ne pas remarquer tout d'abord, après une demi-heure de pêche



1. Frigane. — 2. Larve de la Frigane. — 3. Colymbète femelle. — 4. Colymbète mâle.
5. Dytique marginal mâle. — 6. Dytique marginal femelle.

au bord d'un étang, le Dytique marginal, *Dytiscus marginalis*, que nous appellerions volontiers le Tigre des eaux douces, s'il n'était déjà baptisé d'un autre nom. Sa larve, dès sa sortie de l'œuf, c'est-à-dire huit à douze jours après la ponte, se montre aussi féroce qu'avide. D'un gris brun sur le dos, elle a l'abdomen d'une teinte jaunâtre, et son corps se compose de douze anneaux, qui vont en s'amincissant, pour se terminer par une espèce de fourche à deux pointes, dont les contours sont frangés de poils. Sa tête est grande, large et plate vers la bouche, plus rétrécie du côté du cou. Elle possède de fortes mandibules, en demi-cercle, pointues et acérées comme des épées.

Toujours disposée à la curée, elle nage sournoisement, en agitant vivement les pattes, et livre volontiers bataille. Quelque gros insecte, mieux armé qu'elle, la menace-t-il à son tour, elle donne un mouvement prompt et vermiculaire à son corps, se redresse terrible et superbe, bat rapidement les eaux avec sa queue, et s'en va exercer sa tyrannie en quelque autre lieu, mais non sans avoir fait face à son ennemi. Elle vient fréquemment à la surface de l'eau, et y reste quelque temps suspendue, la tête en bas, pour permettre à l'air de s'introduire dans les deux stigmates qu'elle porte à sa partie postérieure.

La larve du Dytique marginal, qu'on peut nourrir de cousins et d'œufs de fourmis pour l'empêcher de multiplier outre mesure ses ravages, sort de l'eau après y avoir subi plusieurs mues, et pénètre dans la terre. Elle s'y transforme en nymphe au bout de quatorze jours, et présente en ce moment l'apparence d'une petite momie, d'un blanc jaunâtre. Sa tête est grande, ornée de deux grands yeux noirs, et son corps est entièrement dépourvu des franges ciliées qu'il portait précédemment. Elle reste dans cet état durant trois semaines, puis elle fend tout à coup son linceul, et l'insecte parfait apparaît. Il est d'une faiblesse extrême, pâle et d'une teinte presque uniforme. Ses ailes cornées ne tardent pas cependant à acquérir de la résistance, et deviennent plus foncées. Il se hasarde enfin à faire quelques mouvements, et, au bout de huit jours d'une réclusion sévère, finit par abandonner sa coque pour se lancer dans le monde.

Le Dytique marginal est d'une longueur d'environ quinze lignes. Les élytres du mâle sont lisses, celles de la femelle marquées de longs sillons. Leurs antennes sont d'un jaune obscur, leur tête d'un noir verdâtre. La lèvre supérieure de ces insectes, ainsi qu'une bande qui vient immédiatement au-dessus de cet organe, sont jaunâtres. Leur corselet est d'un noir vert bordé de jaune. Le dessous de leur corps et leurs pattes sont d'un jaune brun, légèrement mélangé de noir.

Le Dytique, à l'état parfait, de même que sa larve, est conformé pour la lutte. Sa grosse tête, un peu enfoncée dans le corselet, aux yeux arrondis, assez gros, un peu saillants, porte deux mandibules puissantes, deux mâchoires et une bouche formée d'une lèvre supérieure, d'une lèvre inférieure et de six antennules. Ses pattes sont robustes, vigoureuses, et les deux dernières, disposées en forme de rames, lui permettent de nager vivement dans tous les sens.

On doit le considérer comme un véritable amphibie. En effet, bien que l'eau semble être son élément principal et qu'il y vive presque continuellement, il possède aussi la faculté de se rendre sur terre, et de s'élever dans les airs. C'est surtout vers le soir qu'il aime à entreprendre ses voyages, et on le prendrait de loin, au bourdonnement qu'il fait entendre, pour quelque gigantesque Hanneton.

Ce genre, indépendamment du Dytique marginal — que nous avons pris pour type, parce qu'il est fort commun dans le nord de l'Europe — est composé d'une grande variété d'espèces. Il y a des Dytiques de plus d'un pouce et demi de long, et d'autres qui ne sont guère plus grand que des puces. Tous, quelle que soit leur taille, sont carnassiers, et vivent d'insectes aquatiques et terrestres. Ils leur font une chasse perpétuelle, de même qu'aux jeunes poissons, aux larves et aux mollusques. S'ils parviennent à s'en emparer, ils les saisissent avec les pattes antérieures, dont ils se servent comme de mains, et les portent ensuite à la bouche pour les dévorer.

Pour bien juger de leur férocité, il suffit de suspendre dans l'aquarium, à l'aide d'un fil, un petit morceau de viande crue. On les voit aussitôt arriver de toutes parts, se hâtant à qui mieux mieux, et se précipiter sur cette proie comme des bêtes fauves. Les plus forts et les plus gros, après y avoir profondément enfoncé leurs mandibules, la secouent violemment pour en écarter les plus petits; mais ceux-ci, la tête tout entière dans la chair, s'y attachent comme des dogues, et finissent toujours par en emporter quelques lambeaux.

Les Dytiques, tout en étant conformés de manière à rester longtemps immergés, ont besoin cependant de renouveler, à certains intervalles, leur provision d'air. Ils doivent remonter dans ce but à la surface, et, pour y parvenir, n'ont qu'à tenir les pattes en repos et à se laisser flotter; plus légers que l'eau, ils ne tardent pas à surnager. Présentant la partie postérieure de leur corps à l'action de l'atmosphère, ils élèvent un peu leurs ailes cornées ou, par un mouvement de contraction, abaissent leur abdomen. L'air extérieur pénètre soudain dans le vide qui vient de s'établir entre ces organes, et est porté aux stigmates, placés au-dessous des élytres, des deux côtés du ventre de l'insecte. Quand l'animal veut retourner au fond de l'eau, il resserre brusquement ses élytres, et bouche la cavité dont nous venons de parler.

Le Dytique large, qu'on trouve dans les étangs et les mares du nord de l'Europe, ressemble assez au Dytique marginal. Il a environ un pouce et demi de long sur un pouce de large. Son corps est d'un brun obscur noirâtre, sauf le devant de la tête et la lèvre supérieure, qui sont d'un jaune fauve. Son corselet est également bordé de jaune. Les élytres, lisses chez le mâle, sont cannelées chez la femelle, avec une large raie tout le long du bord externe, et une bande vers l'extrémité. Le dessous du corps et les pattes sont d'un brun marron.

Nous ne citerons que pour mémoire le *Dytique costal*, noir, portant une bande colorée sur la tête, le corselet et les élytres, d'une teinte ferrugineuse. Il n'habite que les pays chauds.

Le *Dytique pointillé* a les antennes et les antennules fauves. Sa tête est d'un noir verdâtre, marquée d'une ligne jaune. On y remarque quelquefois une tache ferrugineuse en forme de V. Les tarses antérieures du mâle forment de véritables palettes. On le trouve en France et en Allemagne.

Nous pourrions grossir considérablement cette nomenclature, mais notre objet est moins de réunir en ces quelques pages les éléments d'une monographie, que de donner quelques notions générales sur les mœurs et les habitudes des insectes aquatiques.

Passons donc, sans plus de préparation, à l'étude d'un autre insecte, qui a bien des rapports, d'ailleurs, avec les Dytiques : nous voulons parler de la Colymbète.

Ses œufs, assez ovales, sont d'un jaune

clair, et se fendent pour livrer passage à la jeune larve, après quatorze jours d'incubation. Celle-ci, éminemment carnassière, change plusieurs fois de peau. Elle mesure 1 1/4 pouce dans son plus grand développement. Elle est assez élégante de formes, et ses anneaux, larges vers le milieu de son corps, s'amincissent vers ses deux extrémités. Le plus long, vers la partie antérieure, compose le cou de l'animal, dont la tête est petite, plus large devant que derrière, et assez plate. Ses yeux sont fort perçants, et lui permettent d'apercevoir un animalcule à une distance considérable.

Sa couleur n'est pas facile à définir. Hors de l'eau, la larve de la Colymbète est grisâtre; mais si on l'y replonge, elle nous apparaît d'un pâle brun, tirant sur le jaune mélangé de gris. Ses teintes ne sont pas constantes, et certains individus sont plus foncés que d'autres. Sa tête est nuancée de jaune, et son abdomen presque blanc. Elle est marquée, au milieu du dos, d'une longue ligne, assez sombre, qui se répète sur les deux côtés de ses flancs. Ses pattes, qui sortent de ses trois premiers anneaux, sont d'un jaune pâle, et fort délicates.

Veut-elle attaquer un insecte, elle s'avance rapidement vers lui, le saisit et plonge immédiatement. La Colymbète, comme le Dytique, fait un trou dans la terre au moment de sa dernière métamorphose, et s'y réfugie. Ce trou, qu'elle creuse de la tête, est ovale. Sa nymphe est d'un blanc jaunâtre, a les yeux bruns, et porte une espèce de crête sur le front. Elle reste environ quatre semaines dans sa cellule avant d'en sortir.

La Colymbète mâle a les ailes lisses, d'un brun noir, marbré de gris, et ornées d'un pourtour d'ocre jaune. Son corselet est aussi entouré d'un cercle jaune. Ses six pattes sont d'un brun brillant, et les dernières servent de rames. Elles sont plus longues et plus larges que les précédentes, dont elles se distinguent en outre par leur forme courbe. De longs poils bruns les recouvrent en partie.

Leur vélocité est fort grande. Nous comparions tout à l'heure les Dytiques, à cause de la cruauté de leurs habitudes, au Tigre; les Colymbètes sont les Panthères de l'aquarium. Moins fortes que les Dytiques, elles sont plus agiles, plus insatiables, et leur appétit n'a point de bornes.

L'Hydrophile, autre grand coléoptère aquatique, a des mœurs plus douces et plus sociables, du moins à l'état parfait. C'est un insecte de forme elliptique, de consistance très-dure et coriacée. Il est fort couvert en dessus, plat en dessous. Ses antennes sont courtes, composées de neuf parties, dont les quatre dernières forment une masse ovale, comprimée et perfoliée. Ses mandibules sont fortes et cornées. Son corps se prolonge en arrière en une pointe forte, droite, très-aiguë; ses pattes postérieures sont longues, et ciliées en partie, de manière à servir à la natation.

Les Hydrophiles affectionnent surtout les eaux stagnantes. Leur manière de respirer est la même que celle des Colymbètes et des Dytiques. Les femelles offrent cette particularité qu'elle construisent une coque soyeuse, surmontée d'un petit mât, pour renfermer leurs œufs. Leurs larves vivent aussi dans l'eau; elles sont épaisses, atténuées en arrière, de consistance molle. Leur tête est fort grosse, armée de mandibules courtes, épaisses et arquées. Lorsqu'on les saisit, elles lancent par l'anus une eau fétide et noirâtre. Elles sont fort carnassières, ce qui leur a valu le nom vulgaire de « ver assassin, » et se nourrissent particulièrement de mollusques, dont elles brisent la coquille entre leurs redoutables mâchoires.

Pour se changer en nymphes, elles sortent de l'eau et, au moyen de leurs man-

dibules et de leurs pattes, elles se creusent dans le sol une cavité presque sphérique, très-unie, où elles restent environ trois semaines.

Les Hydrophiles, très-nombreux dans les régions tropicales, ne nous offrent en Europe que deux ou trois espèces. Le type du genre est l'Hydrophile brun, *H. piceus*, qui est entièrement d'un brun noir luisant. Lorsqu'il nage, son abdomen se couvre d'une magnifique teinte argentée.

Quelle variété inépuisable parmi tous ces êtres, si imparfaitement connus, et dont la structure est cependant si curieuse! A côté des hardis nageurs que je viens de citer, voici venir un petit insecte, brillant comme une perle, plus rapide qu'un éclair, et qui les dépasse tous en beauté et en prestesse : il s'agit du Gyrin. Glissant avec une facilité merveilleuse à la surface des eaux, il y décrit mille cercles fantastiques, ce qui lui a fait donner parmi le peuple le nom de « tourniquet. » Rien n'est réjouissant comme de voir quelques-unes de ces éblouissantes créatures se croiser, s'éviter, se chercher, se fuir, comme autant d'étincelles, aux rayons d'un beau soleil d'été. Leurs courses d'ailleurs ont un but, comme on peut s'en convaincre en jetant un cousin, ou quelque petite mouche, à la surface de l'aquarium. On les verra s'en rapprocher aussitôt, et la dépecer avant qu'elle n'ait eu le temps de disparaître sous les flots. Le Gyrin, bien qu'il soit presque toujours sur l'eau, plonge d'ailleurs parfaitement.

Outre les coléoptères que nous venons de décrire, on rencontre encore fréquemment dans nos marais et nos étangs un insecte d'environ cinq lignes de long, dont la tête et les antennes sont d'une teinte ferrugineuse, ayant une tache noire autour des yeux, et un corselet noir, rayé d'une large bande de la même couleur que les antennes : c'est l'Hygrobie de Hermann. Ajoutons, afin de mieux le faire reconnaître, que ses élytres sont noires, un peu raboteuses, avec le bord extérieur et la base ferrugineux; le dessous du corps offre la même couleur, la poitrine et l'extrémité du ventre sont noires.

Les Hygrobies ont des mandibules saillantes, leur tête est dégagée postérieurement et mobile; leurs antennes sont plus courtes que le corps et le corselet, ce qui suffirait pour les faire distinguer des Dytiques et des Colymbètes.

L'Hydropore érythrocéphale, également fort commun dans nos eaux douces, a un peu plus d'une ligne de long. Tout son corps est d'un brun foncé; sa tête est rouge brique, ainsi que ses pattes et les bords latéraux de ses élytres, qui sont ponctuées et pubescentes, c'est-à-dire garnies de poils. Ce coléoptère, malgré sa petite taille, doit faire partie de toute collection bien emménagée. Il anime l'aquarium par ses allées et ses venues continuelles, et n'y attaque que des animalcules qui se reproduisent en quantité, et dont la perte est d'ailleurs peu sensible. On le recueillera sans peine en emportant, au retour de la pêche, quelques conferves parmi lesquelles il aime à se cacher. Remarquons à ce sujet qu'un moyen infaillible de se procurer une foule de petits animaux, trop exigus pour être capturés au filet, est de prendre, à la surface d'une mare, quelques herbes flottantes, qu'on laisse tremper ensuite, durant quelques minutes, enfermées dans un sac en tulle, au milieu de l'aquarium. On en verra sortir des légions de petites créatures, qui, tout en nageant, se remuant, s'agitant de mille manières, plongeront au fond des eaux.

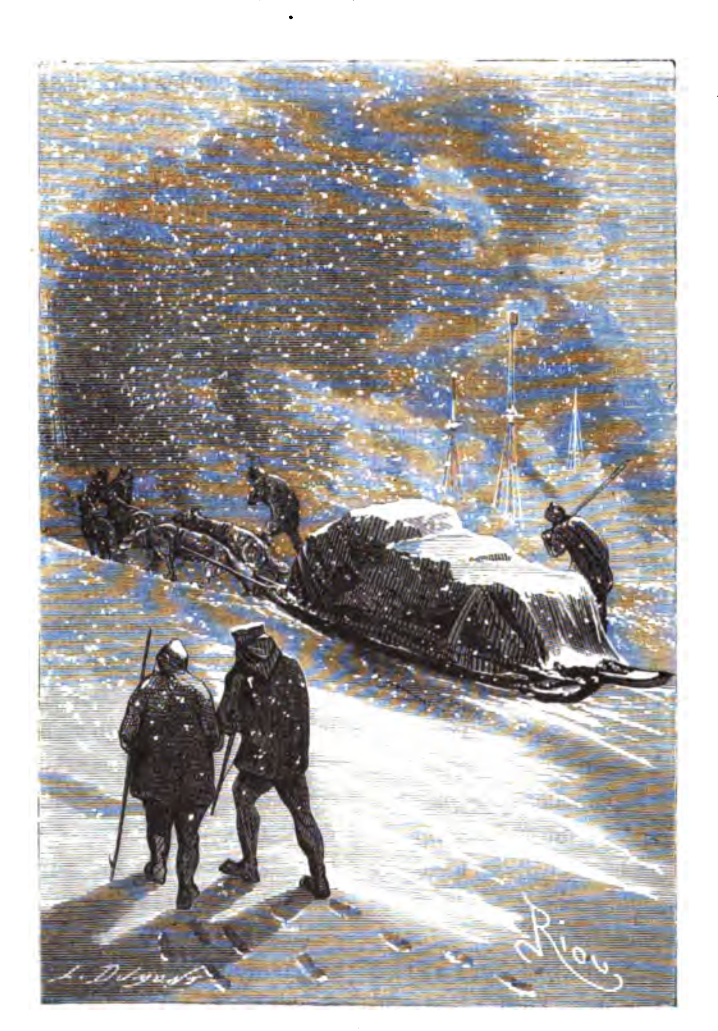
ERNEST VAN BRUYSSEL.

La suite prochainement.

LES ANGLAIS AU POLE NORD

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

(Vignettes par RIOU.)



Cette décision prise, le docteur regretta son digne ami, mais il dut reconnaître qu'Hatteras faisait bien en agissant ainsi.

Les deux autres compagnons de voyage furent Bell, le charpentier, et Simpson. Le premier, bien portant, brave et dévoué, devait rendre de grands services pour les campements sur la neige; le second, quoique moins résolu, accepta cependant de prendre part à une expédition dans laquelle il pouvait être fort utile en sa double qualité de chasseur et de pêcheur.

Ainsi ce détachement se composa d'Hatteras, de Clawbonny, de Bell, de Simpson et du fidèle Duk : c'étaient donc quatre hommes et sept chiens à nourrir. Les approvisionnements avaient été calculés en conséquence.

Pendant les premiers jours de janvier, la température se maintint en moyenne à trente-trois degrés au-dessous de zéro (— 37° centigr.). Hatteras guettait avec impatience un changement de temps ; plusieurs fois il consulta le baromètre, mais il ne fallait pas s'y fier ; cet instrument semble perdre sous les hautes latitudes sa justesse habituelle ; la nature, dans ces climats, apporte de notables exceptions à ses lois générales : ainsi la pureté du ciel n'était pas toujours accompagnée de froid, et la neige ne ramenait pas une hausse dans la température ; le baromètre restait incertain, ainsi que l'avaient déjà remarqué beaucoup de navigateurs des mers polaires ; il descendait volontiers avec des vents du nord et de l'est ; bas, il amenait du beau temps ; haut, de la neige ou de la pluie. On ne pouvait donc compter sur ses indications.

Enfin, le 5 janvier, une brise de l'est ramena une reprise de quinze degrés ; la colonne thermométrique remonta à dix-huit degrés au-dessous de zéro (— 28° centigr.). Hatteras résolut de partir le lendemain ; il n'y tenait plus, à voir sous ses yeux dépecer son navire ; la dunette avait passé tout entière dans le poêle.

Donc, le 6 janvier, au milieu de rafales de neige, l'ordre du départ fut donné ; le docteur fit ses dernières recommandations aux malades ; Bell et Simpson échangèrent de silencieux serrements de main avec leurs compagnons. Hatteras voulut adresser ses adieux à haute voix, mais il se vit entouré de mauvais regards. Il crut surprendre un ironique sourire sur les lèvres de Shandon. Il se tut. Peut-être même hésita-t-il un instant à partir, en jetant les yeux sur *le Forward*.

Mais il n'y avait pas à revenir sur sa décision ; le traîneau chargé et attelé attendait sur le champ de glace ; Bell prit les devants ; les autres suivirent. Johnson accompagna les voyageurs pendant un quart de mille ; puis Hatteras le pria de retourner à bord, ce que le vieux marin fit après un long geste d'adieu.

En ce moment, Hatteras, se retournant une dernière fois vers le brick, vit l'extrémité de ses mâts disparaître dans les sombres neiges du ciel.

CHAPITRE XXIX.

A TRAVERS LES CHAMPS DE GLACE.

La petite troupe descendit vers le sud-est. Simpson dirigeait l'équipage du traîneau. Duk l'aidait avec zèle, ne s'étonnant pas trop du métier de ses semblables. Hatteras et le docteur marchaient derrière, tandis que Bell, chargé d'éclairer la route, s'avançait en tête, sondant les glaces du bout de son bâton ferré.

La hausse du thermomètre annonçait une neige prochaine ; celle-ci ne se fit pas attendre, et tomba bientôt en épais flocons. Ces tourbillons opaques ajoutaient aux difficultés du voyage ; on s'écartait de la ligne droite ; on n'allait pas vite ; cependant, on put compter sur une moyenne de trois milles à l'heure.

Le champ de glace, tourmenté par les pressions de la gelée, présentait une surface inégale et raboteuse ; les heurts du traîneau devenaient fréquents, et, suivant les pentes de la route, il s'inclinait parfois sous des angles inquiétants ; mais enfin on se tira d'affaire.

Hatteras et ses compagnons se renfermaient avec soin dans leurs vêtements de peau taillés à la mode groënlandaise ; ceux-ci ne brillaient pas par la coupe, mais ils

s'appropriaient aux nécessités du climat; la figure des voyageurs se trouvait encadrée dans un étroit capuchon impénétrable au vent et à la neige; la bouche, le nez, les yeux, subissaient seuls le contact de l'air, et il n'eût pas fallu les en garantir; rien d'incommode comme les hautes cravates et les cache-nez, bientôt roidis par la glace; le soir, on n'eût pu les enlever qu'à coups de hache, ce qui, même dans les mers arctiques, est une vilaine manière de se déshabiller. Il fallait au contraire laisser un libre passage à la respiration, qui devant un obstacle se fût immédiatement congelée.

L'interminable plaine se poursuivait avec une fatigante monotonie; partout des glaçons amoncelés sous des aspects uniformes, des hummoks dont l'irrégularité finissait par sembler régulière, des blocs fondus dans un même moule, et des ice-bergs entre lesquels serpentaient de tortueuses vallées; on marchait, la boussole à la main; les voyageurs parlaient peu. Dans cette froide atmosphère, ouvrir la bouche constituait une véritable souffrance; des cristaux de glace aigus se formaient soudain entre les lèvres, et la chaleur de l'haleine ne parvenait pas à les dissoudre. La marche restait silencieuse, et chacun tâtait de son bâton ce sol inconnu. Les pas de Bell s'imprégnaient dans les couches molles; on les suivait attentivement, et, là où il passait, le reste de la troupe pouvait se hasarder à son tour.

Des traces nombreuses d'ours et de renards se croisaient en tous sens; mais il fut impossible pendant cette première journée d'apercevoir un seul de ces animaux; les chasser eût été d'ailleurs dangereux et inutile : on ne pouvait encombrer le traîneau déjà lourdement chargé.

Ordinairement, dans les excursions de ce genre, les voyageurs ont soin de laisser des dépôts de vivres sur leur route; il les placent dans des cachettes de neige à l'abri des animaux, se déchargeant d'autant pour leur voyage, et, au retour, ils reprennent peu à peu ces approvisionnements qu'ils n'ont pas eu la peine de transporter.

Hatteras ne pouvait recourir à ce moyen sur un champ de glace peut-être mobile; en terre ferme, ces dépôts eussent été praticables, mais non à travers les ice-fields, et les incertitudes de la route rendaient fort problématique un retour aux endroits déjà parcourus.

A midi, Hatteras fit arrêter sa petite troupe à l'abri d'une muraille de glace; le déjeuner se composa de pemmican et de



thé bouillant; les qualités revivifiantes de cette boisson produisirent un véritable bien-être, et les voyageurs ne s'en firent pas faute.

La route fut reprise après une heure de repos; vingt milles environ avaient été franchis pendant cette première journée de marche; au soir, hommes et chiens étaient épuisés.

Cependant, malgré la fatigue, il fallut construire une maison de neige pour y passer la nuit; la tente eût été insuffisante. Ce fut l'affaire d'une heure et demie. Bell se montra fort adroit; les blocs de glace, taillés au couteau, se superposèrent avec rapidité, s'arrondirent en forme de dôme, et un dernier quartier vint assurer la solidité de l'édifice, en formant clef de voûte; la neige molle servait de mortier; elle.

remplissait les interstices, et, bientôt durcie elle fit un bloc unique de la construction tout entière.

Une ouverture étroite, et par laquelle on se glissait en rampant, donnait accès dans cette grotte improvisée; le docteur



s'y enfourna non sans peine, et les autres le suivirent. On prépara rapidement le souper sur la cuisine à esprit-de-vin. La température intérieure de cette snow-house était fort supportable: le vent, qui faisait rage au dehors ne pouvait y pénétrer.

« A table! » s'écria bientôt le docteur de sa voix la plus aimable.

Et ce repas, toujours le même, peu varié, mais réconfortant, se prit en commun. Quand il fut terminé, on ne songea plus qu'au sommeil; les toiles de mackintosh, étendues sur la couche de neige, préservaient de toute humidité. On fit sécher à la flamme de la cuisine portative les bas et les chaussures; puis, trois des voyageurs, enveloppés dans leur couverture de laine, s'endormirent tour à tour sous la garde du quatrième; celui-là devait veiller à la sûreté de tous, et empêcher l'ouverture de la maison de se boucher, car, faute de ce soin, on risquait d'être enterré vivant.

Duk partageait la chambre commune; l'équipage de chiens demeurait au dehors, et, après avoir pris sa part du souper, il se blottit sous une neige qui lui fit bientôt une imperméable couverture.

La fatigue de cette journée amena un prompt sommeil. Le docteur prit son quart de veille à trois heures du matin; l'ouragan se déchaînait dans la nuit. Situation étrange que celle de ces gens isolés, perdus dans les neiges, enfouis dans ce tombeau dont les murailles s'épaississaient sous les rafales!

Le lendemain matin, à six heures, la marche monotone fut reprise; toujours mêmes vallées, mêmes ice-bergs, une uniformité qui rendait difficile le choix des points de repère. Cependant la température, s'abaissant de quelques degrés, rendit plus rapide la course des voyageurs, en glaçant les couches de neige. Souvent on rencontrait certains monticules qui ressemblaient à des cairns ou à des cachettes d'Esquimaux; le docteur en fit démolir un pour l'acquit de sa conscience, et n'y trouva qu'un simple bloc de glace.

« Qu'espérez-vous, Clawbonny? lui disait Hatteras; ne sommes-nous pas les premiers hommes à fouler cette partie du globe?

— Cela est probable, répondit le docteur, mais enfin qui sait?

— Ne perdons pas de temps en vaines recherches, reprenait le capitaine; j'ai hâte d'avoir rejoint mon navire, quand même ce combustible si désiré viendrait à nous manquer.

— A cet égard, répondit le docteur, j'ai bon espoir.

— Docteur, disait souvent Hatteras, j'ai eu tort de quitter le *Forward*, c'est une faute! la place d'un capitaine est à son bord, et non ailleurs.

— Johnson est là.

— Sans doute! enfin... hâtons-nous! hâtons-nous! »

L'équipage marchait rapidement; on entendait les cris de Simpson qui excitait les chiens; ceux-ci, par suite d'un curieux phénomène de phosphorescence, couraient sur un sol enflammé, et les châssis du

traîneau semblaient soulever une poussière d'étincelles. Le docteur s'était porté en avant pour examiner la nature de cette neige, quand tout d'un coup, en voulant sauter un hummock, il disparut. Bell, qui se trouvait rapproché de lui, accourut aussitôt.

« Eh bien, monsieur Clawbonny, cria-t-il avec inquiétude, pendant qu'Hatteras et Simpson le rejoignaient, où êtes-vous?

— Docteur! fit le capitaine.

— Par ici! au fond d'un trou, répondit une voix rassurante; un bout de corde, et je remonte à la surface du globe. »

On tendit une corde au docteur, qui se trouvait blotti au fond d'un entonnoir creux d'une dizaine de pieds; il s'attacha par le milieu du corps, et ses trois compagnons le halèrent, non sans peine.

« Êtes-vous blessé? demanda Hatteras.

— Jamais! il n'y a pas de danger avec moi, répondit le docteur en secouant sa bonne figure toute neigeuse.

— Mais comment cela vous est-il arrivé?

— Eh! c'est la faute de la réfraction! répondit-il en riant, toujours la réfraction! j'ai cru franchir un intervalle large d'un pied, et je suis tombé dans un trou profond de dix! Ah! les illusions d'optique! ce sont les seules illusions qui me restent, mes amis, mais j'aurai de la peine à les perdre! Que cela vous apprenne à ne jamais faire un pas sans avoir sondé le terrain, car il ne faut pas compter sur ses sens! ici les oreilles entendent de travers et les yeux voient faux! C'est vraiment un pays de prédilection.

— Pouvons-nous continuer notre route? demanda le capitaine.

— Continuons, Hatteras, continuons! cette petite chute m'a fait plus de bien que de mal. »

La route au sud-est fut reprise, et, le soir venu, les voyageurs s'arrêtaient, après avoir franchi une distance de vingt-cinq milles; ils étaient harassés, ce qui n'empêcha pas le docteur de gravir une montagne de glace, pendant la construction de la maison de neige.

La lune, presque pleine encore, brillait d'un éclat extraordinaire dans le ciel pur; les étoiles jetaient des rayons d'une intensité surprenante; du sommet de l'ice-berg la vue s'étendait sur l'immense plaine, hérissée de monticules aux formes étranges; à les voir épars, resplendissant sous les faisceaux lunaires, découpant leurs profils nets sur les ombres avoisinantes, semblables à des colonnes debout, à des fûts renversés, à des pierres tumulaires, on eût dit un vaste cimetière sans arbres, triste, silencieux, infini, dans lequel vingt générations du monde entier se fussent couchées à l'aise pour le sommeil éternel.

Malgré le froid et la fatigue, le docteur demeura dans une longue contemplation dont ses compagnons eurent beaucoup de peine à l'arracher; mais il fallait songer au repos; la hutte de neige était préparée : les quatre voyageurs s'y blottirent comme des taupes et ne tardèrent pas à s'endormir.

Le lendemain et les jours suivants se passèrent sans amener aucun incident particulier; le voyage se faisait facilement ou difficilement, avec rapidité ou lenteur, suivant les caprices de la température, tantôt âpre et glaciale, tantôt humide et pénétrante; il fallait, selon la nature du sol, employer soit les mocassins, soit les chaussures à neige.

On atteignit ainsi le 15 janvier; la lune, dans son dernier quartier, restait peu de temps visible; le soleil, quoique toujours caché sous l'horizon, donnait déjà six heures d'une sorte de crépuscule, insuffisant encore pour éclairer la route; il fallait la jalonner d'après la direction donnée par le compas. Puis Bell prenait la tête; Hatteras marchait en ligne droite derrière lui;

Simpson et le docteur, les relevant l'un par l'autre, de manière à n'apercevoir qu'Hatteras, cherchaient ainsi à se maintenir dans la ligne droite; et cependant, malgré leurs soins, ils s'en écartaient parfois de trente et quarante degrés; il fallait alors recommencer le travail des jalons.

Le 15 février, le dimanche, Hatteras estimait avoir fait à peu près cent milles dans le sud; cette matinée fut consacrée à



la réparation de divers objets de toilette et de campement; la lecture du service divin ne fut pas oubliée.

A midi, l'on se remit en marche; la température était froide; le thermomètre marquait seulement trente-deux degrés au-dessous de zéro (— 36° centigr.), dans une atmosphère très-pure.

Tout à coup, et sans que rien pût faire présager ce changement soudain, il s'éleva de terre une vapeur dans un état complet de congélation; elle atteignit une hauteur de quatre-vingt-dix pieds environ, et resta immobile; on ne se voyait plus à un pas de distance; cette vapeur s'attachait aux vêtements qu'elle hérissait de longs prismes aigus.

Les voyageurs, surpris par ce phéno-

mène du frost-rime[1], n'eurent qu'une pensée d'abord, celle de se réunir; aussitôt ces divers appels se firent entendre :

« Oh! Simpson!

— Bell! par ici!

— Monsieur Clawbonny!

— Docteur!

— Capitaine! où êtes-vous? »

Les quatre compagnons de route se cherchaient, les bras étendus dans ce



brouillard intense, qui ne laissait aucune perception au regard. Mais ce qui devait les inquiéter, c'est qu'aucune réponse ne leur parvenait; on eût dit cette vapeur impropre à transmettre les sons.

Chacun eut donc l'idée de décharger ses armes, afin de se donner un signal de ralliement. Mais, si le son de la voix paraissait trop faible, les détonations des armes à feu étaient trop fortes, car les échos s'en emparèrent, et, repercutées dans toutes les directions, elles produisirent un roulement confus, sans direction appréciable.

Chacun agit alors suivant ses instincts. Hatteras s'arrêta et, se croisant les bras, attendit. Simpson se contenta, non sans peine, de retenir son traîneau. Bell revint sur ses pas, dont il rechercha soigneusement les marques avec la main. Le docteur, se heurtant aux blocs de glace, tombant et se relevant, alla de droite et de gauche, coupant ses traces et s'égarant de plus en plus.

Au bout de cinq minutes, il se dit :

« Cela ne peut pas durer! Singulier climat! Un peu trop d'imprévu, par exemple! On ne sait sur quoi compter, sans parler de ces prismes aigus qui vous déchirent la figure. Aho! aho! capitaine! » cria-t il de nouveau.

Mais il n'obtint pas de réponse; à tout hasard, il rechargea son fusil, et, malgré ses gants épais, le froid du canon lui brûlait les mains. Pendant cette opération, il lui sembla entrevoir une masse confuse qui se mouvait à quelques pas de lui.

« Enfin! dit-il, Hatteras! Bell! Simpson! Est-ce vous? Voyons, répondez! »

Un sourd grognement se fit entendre.

« Haï! pensa le bon docteur, qu'est cela? »

La masse se rapprochait; en perdant leur dimension première, ses contours s'accusaient davantage. Une pensée terrible se fit jour à l'esprit du docteur.

« Un ours! » se dit-il.

En effet, ce devait être un ours de grande dimension; égaré dans le brouillard, il allait, venait, retournait sur ses pas, au risque de heurter ces voyageurs dont certainement il ne soupçonnait pas la présence.

« Cela se complique! » pensa le docteur en restant immobile.

Tantôt il sentait le souffle de l'animal, qui, peu après, se perdait dans ce frost-rime; tantôt il entrevoyait les pattes énormes du monstre battant l'air, et elles passaient si près de lui que ses vêtements furent plus d'une fois déchirés par des griffes aiguës; il sautait en arrière, et alors la masse en mouvement s'évanouissait à la façon des spectres fantasmagoriques.

Mais en reculant ainsi, le docteur sentit le sol s'élever sous ses pas; s'aidant des

1. Fumée-gelée.

mains, se cramponnant aux arêtes des glaçons, il gravit un bloc, puis deux; il tâta du bout de son bâton.

« Un ice-berg! se dit-il; si j'arrive au sommet, je suis sauvé! »

Et, ce disant, il grimpa avec une agilité surprenante à quatre-vingts pieds d'élévation environ; il dépassait de la tête le brouillard gelé, dont la partie supérieure se tranchait nettement.

« Bon! » se dit-il, et, portant ses regards autour de lui, il aperçut ses trois compagnons émergeant de ce fluide dense.

« Hatteras!

— Monsieur Clawbonny!

— Bell!

— Simpson! »

Ces quatre cris partirent presque en même temps; le ciel, allumé par un magnifique halo, jetait des rayons pâles qui



coloraient le frost-rime à la façon des nuages, et le sommet des ice-bergs semblait sortir d'une masse d'argent liquide. Les voyageurs se trouvaient circonscrits dans un cercle de moins de cent pieds de diamètre. Grâce à la pureté des couches d'air supérieures, par une température très-froide, leurs paroles s'entendaient avec une extrême facilité, et ils purent converser du haut de leur glaçon. Après les premiers coups de fusil, chacun d'eux, n'entendant pas de réponse, n'avait eu rien de mieux à faire que de s'élever au-dessus du brouillard.

« Le traîneau! cria le capitaine.

— A quatre-vingts pieds au-dessous de nous, répondit Simpson.

— En bon état?

— En bon état.

— Et l'ours? demanda le docteur.

— Quel ours? répondit Bell.

— L'ours que j'ai rencontré, qui a failli me briser le crâne.

— Un ours! fit Hatteras; descendons alors.

— Mais non! répliqua le docteur : nous nous perdrions encore, et ce serait à recommencer.

— Et si cet animal se jette sur nos chiens?... » dit Hatteras.

En ce moment, les aboiements de Duk retentirent; ils sortaient du brouillard, et ils arrivaient facilement aux oreilles des voyageurs.

« C'est Duk! s'écria Hatteras! Il y a certainement quelque chose. Je descends. »

Jules Verne.

La suite prochainement.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par FRŒLICH. — Texte par un PAPA.



XXXVI.

Marie est une petite maman.

Il faut qu'elle montre tout ce qu'elle connaît à son Jujules. Pour commencer, ils vont f une visite aux canards, Jujules les invite à dîner, et leur jette de bonnes petites mie de pain. — *Can, can, can!* — Qu'est-ce qu'ils disent, petite sœur? — Leur mai le sait bien, mon Jujules, mais moi, je ne suis pas la maman des petits canards.

— Ah! dit Jujules.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par Frœlich. — Texte par un Papa.



XXXVII.

L'éducation de Jujules continue, il veut tout voir.

Aujourd'hui Marie montre les jolis petits cochons à Jujules. Jujules aime mieux les moutons et les petits oiseaux.

Cependant les petites queues en boucles des petits cochons le font rire.

La suite prochainement.

LE SCAPHANDRE

On a constaté que certains hommes, doués sans doute d'une organisation particulière, peuvent supporter une assez longue immersion, et, en dehors de ces faits exceptionnels, les habitants des côtes ont pu remarquer que le métier de plongeur habitue à une suspension prolongée de la respiration. Sur la côte du Malabar, les pêcheurs d'huîtres perlières, qui descendent à des profondeurs de douze mètres, en accélérant leur immersion au moyen d'une grosse pierre, peuvent rester sous l'eau jusqu'à une minute. Mais le plus souvent, ils n'y demeurent pas au delà de trente secondes, la pression de l'eau à ces profondeurs les obligeant d'interrompre fréquemment leur travail.

M. Lamiral, dans son intéressant Mémoire sur les coquilles à perles [1], décrit ainsi cette pêche :

« Au moment de plonger, chaque homme, pourvu d'un sac ou filet, pour y mettre les huîtres, prend entre les doigts du pied la corde à laquelle la pierre est attachée; puis, saisissant la corde d'appel de la main droite et se bouchant les narines de la main gauche, il plonge droit ou accroupi sur ses talons. Arrivé au fond de l'eau, il s'empresse de mettre dans son filet les huîtres qui sont à sa portée, et à l'aide de la corde d'appel, qu'il n'a pas quittée et qu'il roidit, il avertit les camarades du bord, qui l'aident à remonter rapidement avec sa cargaison. Ce travail est si pénible qu'une fois remontés dans la barque, les plongeurs rendent par la bouche, par le nez, par les oreilles, de l'eau souvent teinte de sang. Néanmoins, lorsque le temps les favorise, ils répètent jusqu'à quinze et vingt fois chacun les descentes sur les bancs; mais, si le temps est mauvais, ils ne plongent guère que deux ou trois fois.

« Les plongeurs ne deviennent pas vieux : leur corps se couvre de plaies, par l'effet de la rupture interne de vaisseaux sanguins; leur vue s'affaiblit, et souvent, au sortir de l'eau, ils sont frappés d'apoplexie. Mais ce que ces pauvres gens redoutent le plus, c'est le danger d'une rencontre avec un requin, vorace ennemi qui rôde dans ces parages et qui est l'effroi perpétuel des pêcheurs de perles. »

On voit que, pour cette pêche, ainsi que pour celle du corail et des éponges qui présente les mêmes difficultés, des appareils propres à seconder les courageux efforts du plongeur, à diminuer ses souffrances et ses périls, ont dû être depuis longtemps désirés; mais on n'avait cependant rien découvert jusqu'à l'invention, assez récente, de la cloche à plongeur.

Cette cloche, qui a été souvent employée dans la construction des bassins de nos grands ports, ou dans celle des ponts jetés sur nos fleuves et nos rivières, permet de travailler assez facilement au fond de l'eau et d'y rester pendant plusieurs heures. Mais l'appareil, trop compliqué, n'est guère employé dans la plupart des circonstances ordinaires, tandis que le scaphandre peut être mis à bord de tous les bâtiments, déposé dans tous les ports, où il rendrait, à l'occasion, de très-grands services.

Le résumé suivant est extrait d'une intéressante notice due à M. le lieutenant

1. *Bulletin de la Société impériale d'acclimatation.* — Avril 1862.

de vaisseau L. Du Temple, professeur au port de Brest[1] :

« Le scaphandre se compose de deux parties essentielles : la première comprend tous les objets destinés à couvrir le plongeur; la seconde est la pompe à air qui, de la surface, doit lui fournir l'air nécessaire à son existence.

« La première partie elle-même peut se diviser en deux : le casque et la pèlerine métallique; — le vêtement imperméable.

« Le casque est en cuivre étamé. En avant se trouvent quatre glaces : l'une, celle du milieu, est circulaire; les deux de chaque côté et celle de dessus sont elliptiques. Toutes sont protégées contre les chocs par un grillage en fil de cuivre. — Sans tourner la tête ni le corps, le plongeur peut voir à droite et à gauche par les glaces de côté; il peut de même voir au-dessus de lui par la glace du haut.

« Au-dessous de la glace ronde, à l'endroit qui correspond à la bouche du plongeur, est une espèce de soupape-robinet, qui est d'un grand secours, comme nous le verrons plus loin.

« Sur l'arrière du casque arrive la conduite d'air envoyé par la pompe; cet air, déversé le long des parois intérieures du casque par trois orifices plats, vient lécher toutes les glaces et entraîne ainsi la vapeur qui pourrait les ternir. Sur le côté droit, est la soupape qui laisse échapper l'air respiré par le plongeur et celui en excès fourni par la pompe. — Enfin, le casque porte des crochets sur lesquels viennent se fixer les cordes de suspension des poids nécessaires pour que le plongeur puisse facilement rester au fond de l'eau. La partie inférieure du casque est à vis, pour pouvoir se réunir avec la partie supérieure de la pèlerine métallique, sur laquelle se fixe le vêtement en caoutchouc, qui est d'un seul morceau et fait en coton ou en toile, doublé d'une épaisse couche de caoutchouc. Les mains seules et la tête sortent du vêtement, hermétiquement fermé aux poignets. Le haut est terminé par un morceau de cuir, fortement serré entre la pèlerine et les brides de cuivre qui aident à le maintenir.

« Le plongeur doit porter, sous le vêtement du scaphandre, un costume en laine, pour que sa transpiration, qui est toujours très-abondante, soit absorbée. — Par-dessus le vêtement imperméable, il chausse des brodequins en cuir, portant de fortes semelles en plomb; il boucle une ceinture en cuir sur laquelle est fixé le fourreau en cuivre d'un poignard, qui lui permettrait de couper sous l'eau ce qui lui ferait obstacle. Devant et derrière, c'est-à-dire sur le dos et sur la poitrine, il porte des poids en plomb, suspendus aux crochets du casque. Enfin, la ceinture reçoit encore le dormant d'une corde maniable, dont l'autre extrémité est tenue à la surface de l'eau par un homme intelligent. C'est cette corde qui établit sans cesse la communication entre le plongeur et ceux qui sont restés à la surface.

« Le plongeur ne doit pas oublier que la soupape à air peut être plus ou moins ouverte par lui et, par suite, qu'il peut ainsi, à sa volonté, garder une quantité d'air plus ou moins grande. Mais il peut arriver que, malgré l'ouverture complète de la soupape, l'air qu'il reçoit soit en trop grande abondance. C'est alors que devient indispensable la soupape-robinet placée au-dessous de la glace circulaire : en l'ouvrant, le plongeur laisse évacuer une partie de l'air et se soulage immédiatement.

« On entretient la pompe à une température assez basse pour que l'air qu'elle refoule dans le tube conducteur ne soit pas échauffé, ce qui peut arriver quand ce refoulement s'opère avec une forte pression.

1. *Du Scaphandre et de son emploi à bord des navires.* — Arthus Bertrand, éditeur.

« En général, tous les hommes peuvent descendre sous l'eau, recouverts du scaphandre, et y séjourner quelques minutes; mais il faut une nature particulière pour faire un bon plongeur, capable d'exécuter des travaux pénibles et qui demandent plusieurs heures de travail. Parmi les ouvriers exercés journellement au port de



Brest, ceux qui restent le plus longtemps sous l'eau sont robustes, et surtout ont la poitrine bien développée.

« Il est bon d'accoupler les plongeurs de telle sorte que celui de dessus et celui de dessous aient une confiance entière l'un dans l'autre; alors l'un d'eux tient toujours l'extrémité de la corde de communication, tandis que l'autre est au fond, et réciproquement. »

La figure ci-jointe, qui représente le plongeur recouvert du scaphandre, fera bien comprendre la description dont nous avons reproduit un court extrait. Le plongeur tient en main la hache et la pince en fer qui doivent l'aider dans son travail, et il nous semble que cette simple figure ouvre à l'esprit de nouvelles perspectives.

Non-seulement on est parvenu à dimi-

nuer les dangers et la peine, à rendre possible une assez longue immersion à de grandes profondeurs (on peut descendre jusqu'à cinquante mètres), mais encore on a fait entrevoir la possibilité d'une exploration du fond des mers, au moins dans les parages qui avoisinent la côte. Les avantages de cette exploration ne seraient pas bornés à la connaissance des faits nombreux, des observations curieuses qui pourraient servir au progrès des sciences naturelles; ces sciences, dans leurs utiles applications au bien-être général, nous ont aujourd'hui mis à même de chercher une abondante source d'alimentation dans la culture des eaux, pour laquelle l'investigation des profondeurs est évidemment nécessaire.

Les zoophytes, les mollusques, les poissons, les mammifères qui peuplent les eaux peuvent être considérés à un double point de vue, soit qu'on examine leurs fonctions dans l'économie générale de la nature, soit qu'on s'applique à obtenir l'accroissement des nombreux produits que nous fournit leur exploitation.

Nous voyons ainsi s'ouvrir un vaste champ d'études dont nous pouvons apprécier l'étendue lorsque, après les grandes marées de l'équinoxe, la mer, en se retirant, laisse à découvert les plages sablonneuses, les prairies de varechs, les roches couvertes d'algues où la multitude des êtres vivants nous découvre la prodigieuse fécondité de l'Océan. A la surface des pierres, au-dessous, dans leur intérieur même, toute une population habite. Mais au delà de cette zone découverte commence la région d'où la mer ne se retire jamais, et que nous ne pouvons connaître qu'à l'aide des appareils qui nous permettent d'y descendre.

La culture et la récolte des fruits de la mer, la découverte de nouveaux faits scientifiques ne sont pas les seules promesses par lesquelles l'Océan nous attire dans son mystérieux domaine.

« Qui sait, dit Jean Reynaud, tout le profit dont la masse des mers sera peut-être un jour la source? Je ne puis croire que cette immense partie du domaine de l'homme soit condamnée à une stérilité perpétuelle, et à ne verser jamais d'autres richesses dans nos sociétés qu'un peu de sel et de poisson. Je me persuade que c'est la faiblesse de notre esprit, et non la parcimonie de la nature, qui fait la pauvreté de ce vaste territoire; et quand je considère le parti que le Créateur en a tiré pour l'économie de la planète, je ne puis m'empêcher de penser que le genre humain, devenu plus puissant, en tirera également parti, à l'exemple de Dieu, pour sa propre économie. »

Si nous pouvons maintenant explorer une partie des profondeurs de la mer, c'est principalement à sa surface que nous recueillons encore les faits qui nous conduisent à mieux la connaître, à la parcourir avec plus de sécurité, à la traverser plus rapidement. Mais, malgré tous les progrès obtenus dans l'art de la navigation, les naufrages sont encore fréquents, les avaries nombreuses, et très-souvent alors le scaphandre peut rendre de grands services, soit pour le sauvetage du navire ou de la cargaison, soit pour la réparation des parties de bâtiment qui sont immergées.

C'est dans une circonstance semblable, à Malte, pendant la guerre de Crimée, que nous vîmes pour la première fois fonctionner cet appareil. Nous avions à bord des soldats éprouvés par un long séjour en Afrique, et dont les traits expressifs marquaient le ferme courage. Ce ne fut cependant pas sans émotion qu'ils virent descendre sous le navire le brave ouvrier qui, se confiant à son compagnon de travail, allait réparer notre avarie. Émus aussi, nous le regardions revêtu de ce costume

qui nous rappelait l'ancienne chevalerie, et nous pensions que, si l'énergie du cœur est toujours nécessaire à l'homme pour avancer vers sa destinée, il ne sera pas toujours contraint d'appliquer cette énergie à la destruction de son semblable pour faire triompher ses convictions.

Une nouvelle carrière s'ouvre maintenant à lui, par les conquêtes de l'industrie, par les progrès de la science, par le développement des forces morales, qui accroîtront notre bien-être, en assurant, par la concorde, notre domination sur la nature. Aux vaillants explorateurs du globe, à ceux qui pénètrent dans ses déserts, qui affrontent les glaces du pôle, qui gravissent les hautes cimes, qui descendent dans les régions souterraines ou dans les profondeurs de l'Océan, qui s'élèvent dans les hauteurs de l'atmosphère, à tous, ouvriers ou savants, naturalistes ou voyageurs, nous devons un cordial hommage de reconnaissance. Guidés par le génie de la science, ils nous ouvrent le monde inconnu où nous admirons, dans une vivante réalité, des phénomènes plus merveilleux que les poétiques inventions de la fable et de la légende. Par leur courage, par leur dévouement, par le zèle généreux qui les attache à la recherche du bien commun, ils préparent un nouvel essor à nos plus nobles facultés, ils éclairent les routes sombres où, après avoir été si longtemps broyés par la guerre, dure nécessité des premiers âges, nous devons nous unir par la science et par l'industrie, par le travail fécond, par la justice, dans la grande paix, dans la durable alliance d'un âge meilleur.

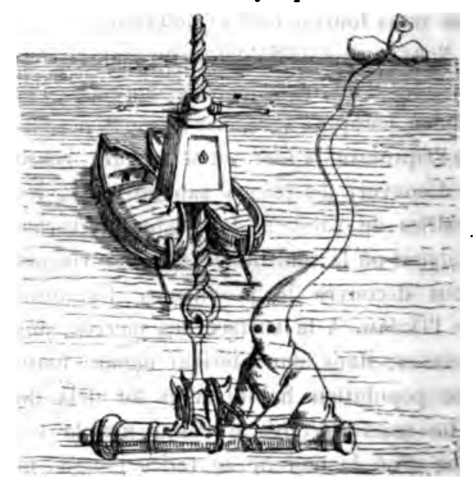
Élie Margollé.

ANCIEN APPAREIL DE PLONGEUR

Nous avons pensé qu'il serait curieux pour nos lecteurs de trouver ici la description d'un ancien appareil de plongeur qui a servi de point de départ à l'appareil perfectionné du scaphandre moderne. Nous empruntons cette description et le dessin qui l'accompagne au beau livre *l'Encyclopédie militaire et maritime* rédigé par M. le comte de Chesnel et publié par M. Armand Le Chevalier.

« Dans son *Artillerie,* Diego Ufano indique la manière de retirer du fond de l'eau des pièces d'artillerie, au moyen d'une corde dont une extrémité est fixée à un cabestan placé sur deux bateaux, et dont l'autre bout est attaché à la pièce par un plongeur.

« Afin que le plongeur, dit-il, soit plus à son aise sous l'eau pour travailler, les anciens ont inventé un capuchon singulièrement propre, fait de bonne vache ointe, et si bien cousu que l'eau n'y puisse entrer par aucune couture. La façon est telle, que de la tête, il descend jusqu'à la ceinture;



il doit être bien lié et serré aux extrémités des bras, afin que l'eau n'y puisse pénétrer. A l'endroit des yeux sont enchâssées des lunettes de corne bien menue et bien claire. Au sommet de la tête, il y a une

longue trompe, faite de même cuir, d'une longueur telle que, celui qui l'a en tête étant au fond, elle ait le bout sur l'eau, où il faut aussi attacher des vessies de bœuf ou de pourceau pour la tenir haute, qui est le moyen de donner l'air et la respiration à celui qui est au fond de l'eau. Celui-ci, pourvu de contre-poids aux pieds, afin que l'eau ne l'élève, il aura en main une corde attachée en certain lieu du bateau, tant pour donner signe de ce qu'il aura fait que pour se guider en haut après l'accomplissement de l'œuvre. »

Nous ne pensons pas que cet appareil ait jamais pu rendre beaucoup de services. On voit assez quelles étaient les imperfections qui s'opposaient à ce qu'il fût d'un usage commode et avantageux. On n'y avait pas pourvu d'une manière suffisante au renouvellement de l'air. On n'avait pas songé non plus à prévenir l'inconvénient résultant de la vapeur produite par la respiration. Par suite, le plongeur, avec cette armature, ne pouvait rester encore sous l'eau que pendant un temps très-limité. L'idée était là en germe cependant, mais il restait à la rendre pratique : c'est ce qui a été réalisé de la façon la plus complète dans le scaphandre décrit par M. Margollé.

C[te] DE GRAMONT.

CHACUN SON GOUT

« C'est à n'y pas tenir, disait un jour un Rossignol en se démenant dans sa cage comme un petit diable. Tout cet appartement est rempli d'une odeur abominable. Pouah ! On dirait d'une écurie ou pis encore. Je voudrais bien savoir qui prend plaisir à nous empester de la sorte?

— Personne autre que notre maître, répondit un Sansonnet qui habitait une cage voisine ; ce charmant parfum provient d'une certaine herbe nommée tabac, qu'il s'amuse à brûler dans une espèce de fourneau, une pipe, comme il l'appelle. Croiriez-vous qu'il trouve cela si bon qu'il en avale même la fumée?

— Voilà un singulier goût! reprit le Rossignol. Manger de la fumée ! Eh ! que ne se nourrit-il plutôt d'œufs de fourmis?

— Avec votre permission, repartit le Sansonnet, ce serait encore là une triste chère. Mais parlez-moi d'un vieux fromage tout fourmillant de jolis vers : voilà un régal vraiment délicieux, et qui conviendrait bien à notre maître !

— Allons donc! s'écria à son tour un Chardonneret qui avait écouté ce dialogue d'un air moqueur, en sifflotant du bout de son bec, êtes-vous fous de vouloir imposer aux autres vos goûts dépravés? Un homme d'importance comme notre maître, s'il avait le palais délicat, ne devrait vivre que de têtes de chardons. Il n'y a pas au monde de mets plus exquis, plus distingué, et l'ambroisie même, j'en suis sûr, n'est rien en comparaison. »

Ainsi ces trois oiseaux, le chardonneret comme les deux autres, n'admettaient pas que leur aliment favori ne fût pas pour tout le monde ce qu'il y a de mieux. Un pareil travers n'est pas rare parmi les hommes et même parmi les enfants. En toute chose, on est disposé à se poser pour règle. Ce qu'on aime, ce qu'on préfère, chacun est tenu d'en faire le même cas. Eh! mon ami, si tu aimes les chardons, donne-t'en à cœur-joie; cela n'incommode personne — je n'en dirai pas tout à fait autant du tabac — mais pourquoi veux-tu me forcer à en manger aussi, puisque j'ai la faiblesse de les trouver mauvais? Chacun son goût.

Imité de LICHTWER.

LE ROBINSON SUISSE

(Vignettes par YAN' DARGENT.)

A peine notre escalier fut-il terminé, qu'il fallut songer à perfectionner la fabrication de nos bougies; nos moules de roseaux nous furent d'un grand secours.

Les mèches nous manquaient, car ma femme refusa, non sans raison, de nous laisser déchirer nos mouchoirs et nos cravates de coton.

J'eus l'idée de faire un essai avec une espèce de bois très-inflammable, et connu dans les Antilles sous le nom de *bois de lumière*. J'en coupai des baguettes minces, que je plaçai à l'intérieur des moules.

La mère, comptant peu sur ces mèches de bois, eut l'idée d'en faire avec des fils extraits des feuilles de karatas, qu'elle fit sécher au soleil et qu'elle tordit ensuite.

Quand les moules furent garnis de ces mèches différentes, nous mîmes dans une chaudière pareille quantité de cire d'abeille et de cire d'arbre, que nous fîmes fondre sur un feu doux. Dès que le mélange fut bien chaud, les moules, dont l'extrémité inférieure était plongée dans l'eau froide pour que la cire se figeât instantanément, furent remplis de cire à l'aide de nos cuillers.

La nuit approchait; lorsque nous pûmes enlever les bougies des moules, j'en allumai deux, une de chaque sorte, afin de juger lequel devait être préféré, du bois de lumière ou du fil de karatas.

Hélas! ni l'un ni l'autre ne pouvait remplacer le coton; le bois de lumière se consumait trop vite, et les fils de karatas se carbonisaient; nous soupirâmes donc après le jour où il pourrait nous être donné d'obtenir des mèches de coton, autrement qu'en détruisant notre linge.

Après la fabrication des bougies, je tournai mes vues vers la confection des chaussures en caoutchouc. J'employai le procédé dont j'avais parlé à Fritz quand nous avions découvert l'arbre à caoutchouc. Je remplis de sable une paire de bas et je l'enduisis de terre glaise que je fis ensuite sécher au soleil; puis, avec un pinceau de poils de chèvre, j'étendis sur les bas du caoutchouc liquide; quand cette couche fut sèche, j'en mis une autre; ainsi de suite, jusqu'à ce que l'épaisseur me parût suffisante. Je suspendis alors la paire de chaussures dans un endroit aéré, et quand je me fus assuré que le caoutchouc était solidifié, je vidai le sable, je retirai avec précaution les bas, la terre glaise, et je me trouvai en possession de bottes assez élégantes et surtout si commodes, que mes fils me supplièrent de leur en faire de semblables.

Comme il arrivait souvent que les enfants, en puisant de l'eau au ruisseau, la rapportaient trouble, parce qu'ils remuaient la vase, je résolus d'installer le bassin d'écaille de tortue, placé de telle façon que les tuyaux de sagoutier y amenassent l'eau, dont nous avions élevé le niveau par une sorte d'écluse établie à quelques pas plus haut.

C'est ainsi que de jour en jour se succédaient les projets d'amélioration et l'exécution de ces projets.

Chacune de nos découvertes était saluée par les cris de joie des enfants, et par les actions de grâces que ma femme et moi

adressions au ciel, qui bénissait si visiblement nos efforts.

XIX.

L'ONAGRE. — LE LIN. — LA SAISON DES PLUIES.

Un matin, comme nous allions nous mettre au travail, des bruits bizarres et terribles se firent entendre au loin; c'était une sorte de hurlement entremêlé d'un sifflement aigu qui se terminait en sons lamentables.

Dans la crainte de quelque agression, nous nous hâtâmes de rassembler notre bétail sous les racines de l'arbre et de nous retirer dans notre château fort, pendant que nos chiens, l'oreille aux aguets, se préparaient à la défense.

Le silence se rétablit pendant quelques instants; puis les sons étranges retentirent



de nouveau, mais cette fois beaucoup plus rapprochés. Nous regardions tous à qui mieux mieux dans la direction d'où paraissaient venir ces cris, ces sons inconnus, lorsque tout à coup Fritz, qui avait les yeux plus perçants que nous tous, jeta de côté son fusil, et s'écria en riant aux éclats :

« C'est notre âne; oui, c'est lui-même qui entonne la fanfare du retour. C'est égal, sa voix a gagné; quel chanteur! »

Aussitôt chacun des enfants de ressentir quelque dépit de s'être laissé alarmer par l'approche d'un semblable ennemi.

J'étais moins rassuré qu'eux.

« Il se peut que notre âne soit pour quelque chose dans cette étrange musique, dis-je à Fritz, mais il n'y est pas pour tout, à coup sûr.

— Père, me dit Fritz, tu dois avoir raison, car notre baudet nous amène de la compagnie. »

Je regardai dans la direction que Fritz m'indiquait, et je vis un magnifique onagre, ou âne sauvage, qui trottait, en hennissant, à côté de notre aliboron.

Je songeai sans retard aux moyens de nous en emparer. Je descendis doucement de l'arbre, suivi de Fritz, après avoir recommandé à tous de faire le moins de bruit possible.

Je pris une longue corde, dont j'attachai l'extrémité à une des racines de notre arbre, et à laquelle je fis un nœud coulant qu'un petit bâton tenait ouvert.

Avec un morceau de bambou, je façonnai une sorte de pince dont Fritz, fort intrigué, s'efforçait en vain de deviner l'usage. Dans son impatience de capturer l'onagre, il voulait employer son lasso; je

l'arrêtai en lui affirmant que mon moyen était bien préférable, au moins en cette occasion, à la méthode patagonaise.

Les deux animaux se rapprochant de l'arbre, l'onagre nous aperçut; comme il voyait pour la première fois sans doute un visage humain, il recula effrayé. Mais, à ce moment, Fritz présenta à notre âne sa main pleine d'avoine; maître baudet n'était pas fier : il s'avança avec une avidité telle, que l'onagre, jugeant de la saveur du mets par l'empressement de son compagnon, l'imita sans méfiance. Je profitai de cet instant pour lui jeter autour du cou le nœud coulant que je tenais au bout d'une perche.

Aussitôt il fit un bond vigoureux en arrière pour s'enfuir, mais le nœud le serra si fortement que la pauvre bête tomba à terre comme suffoquée.

Je m'empressai d'enlever ce lien qui l'étouffait et de le remplacer par le licou de notre âne; puis, avant que l'onagre fût revenu de son étourdissement, je lui serrai les naseaux avec ma pince de bambou que je liai par le bas avec ma ficelle, employant, pour dompter cet animal, le moyen dont se servent les maréchaux qui ont à ferrer un cheval farouche.

J'attachai ensuite le licou avec deux longues cordes aux racines de l'arbre, et j'attendis que notre captif revînt à lui pour savoir ce qu'il serait utile de faire afin de le soumettre entièrement.

Pendant ce temps, toute la famille était descendue de l'arbre. Réunis autour de l'animal, nous ne pouvions nous lasser d'admirer la grâce des formes qui élève cette espèce d'âne presque à la dignité du cheval.

Au bout de quelques instants, il se releva en bondissant et chercha à reprendre sa liberté; mais la douleur que lui faisait éprouver la pince de bambou rabattit singulièrement son ardeur; il se montra même assez docile pour se laisser conduire jusqu'à l'endroit qui devait lui servir d'étable. Il s'agissait, en outre, de prévenir une nouvelle désertion de notre baudet; notre confiance dans sa fidélité était justement ébranlée. Lui ayant donc mis des entraves aux pieds de devant, je l'attachai à côté de l'onagre, afin que cette société forcée apprivoisât l'étranger à son nouveau genre de vie.

Ce n'était pas une petite affaire de dompter notre nouvel hôte. Nous le soumîmes aux privations, aux coups même, mais je n'achevai cette difficile éducation qu'en employant de temps en temps un moyen fort en usage en Amérique, et qui consiste à mordre l'oreille de l'animal rétif.

Au bout de quelques semaines, Leichtfus (pied léger), c'est le nom que nous avions donné à l'onagre, fut si bien apprivoisé, que nous le montions sans crainte. Pour le diriger, j'imaginai une sorte de petit caveçon, composé d'un licou auquel était attaché de chaque côté une baguette frappant à volonté l'oreille droite ou l'oreille gauche de l'animal, qui les avait très-sensibles.

Pendant ce temps, une triple éclosion des couvées de nos poules nous avait donné plus de quarante poussins qui couraient çà et là en caquetant joyeusement.

Cette augmentation de notre volaille, jointe à l'acquisition de l'onagre, me rappela le projet que j'avais formé, il y avait quelque temps, d'édifier, en prévision de la saison des pluies, qui ne pouvait manquer d'arriver, une écurie et un poulailler fermés.

Sur les racines voûtées de notre demeure, nous construisîmes un toit avec des cannes de bambou que nous assujettîmes fortement, et entre lesquelles nous enlaçâmes des cannes plus minces; nous recouvrîmes cette charpente de mousse et de terre glaise, puis d'une couche de goudron;

nous eûmes ainsi un toit solide, sur lequel on pouvait se promener sans crainte. Nous l'entourâmes d'une jolie balustrade, si bien qu'il avait l'aspect d'une terrasse.

L'intérieur fut partagé en plusieurs compartiments servant, les uns d'écurie ou de grange, les autres de laiterie et d'entrepôt pour les céréales ou autres provisions que nous amassions en prévision de la saison pluvieuse, qui constitue l'hiver des régions situées sous les latitudes tropicales et qui devait nous imposer une retraite absolue.

Peu de jours se passaient sans que nous enrichissions notre magasin de quelque nouvelle acquisition.

Un soir que nous venions de récolter des pommes de terre, j'eus l'idée de laisser ma femme et les deux plus jeunes garçons conduire seuls l'attelage jusqu'à Falkenhorst, pendant qu'Ernest et Fritz me suivaient au bois des Chênes-Verts, afin de joindre au butin de la journée une provision de glands doux. Fritz était monté fièrement sur l'onagre; Ernest portait son singe sur son épaule.



Nous emportions des sacs vides, nous proposant de les remplir et de les faire porter par l'onagre, qu'il fallait bien habituer à nous rendre quelques services de ce genre, puisqu'il avait jusque-là refusé de se laisser atteler.

Lorsque nous fûmes arrivés au milieu du bois, je liai Leichtfus à un arbre, et nous nous mîmes avec ardeur à remplir nos sacs, ce qui fut vite fait, la moisson étant facile et abondante. Comme nous étions occupés à cette besogne, tout à coup notre singe bondit dans le fourré voisin, devant lequel, depuis quelques instants, il semblait se tenir aux aguets. Nous entendîmes en même temps des cris d'oiseaux et des battements d'ailes qui nous firent soupçonner un combat entre maître Knips et quelque habitant des broussailles.

Ernest, qui était le plus près du champ de bataille, s'avança avec précaution, et bientôt il se mit à crier : « Viens, Fritz! il y a un nid tout plein d'œufs; viens les prendre pendant que je tiendrai maître Knips, qui veut s'en régaler. La poule aussi veut s'échapper. »

Fritz courut en toute hâte vers le buisson, et quelques instants après, me rapporta une de ces poules à collet, dites du Canada, qu'il avait tirée, sans l'atteindre, un des jours précédents. J'aidai Fritz à lier les jambes de cet animal, dont la capture me parut être une précieuse acquisition pour notre basse-cour. Ernest, qui

avait écarté maître Knips, revint avec son chapeau plein d'œufs et couvert de feuilles à peu près semblables à celles de l'iris. En me montrant sa trouvaille, il me dit :

« J'ai rapporté aussi quelques-unes des feuilles dont le nid était fait; elles ressemblent à des lances, et mon petit François s'en amusera. »

Nos sacs remplis furent chargés sur le dos de l'onagre en ménageant toutefois une place pour Fritz, cavalier habituel de l'animal; et, le prudent Ernest portant ses œufs, moi la poule, nous nous dirigeâmes vers Falkenhorst.

La joie de ma femme fut grande à la vue de notre nouvelle conquête. Elle eut tant de soin de la poule que celle-ci couva docilement les œufs qu'on lui rendit, et nous donna, au bout de vingt jours, une quinzaine de poussins.



A quelque temps de là, comme les feuilles à glaive qui avaient servi de jouet à François, et qui étaient alors desséchées, se trouvaient éparses autour de notre arbre, Fritz dit à l'enfant, dans l'intention de l'amuser sans doute ;

« Vois-tu, François, nous allons faire avec tes ci-devant joujoux des fouets qui nous serviront pour conduire nos bêtes. »

Et, après avoir fendu quelques-unes de ces feuilles en trois ou quatre lanières, il se mit à en former de longues tresses. Par hasard, je le regardais faire. En voyant la flexibilité et la force de ces lanières, j'examinai de plus près cette plante, et j'eus la joie de reconnaître le *Phormium tenax*, plante qui, pour les Indiens, remplace sans désavantage notre lin d'Europe.

Dieu sait si ma joie fut partagée par notre ménagère, qui ne manqua pas de s'écrier : « C'est la plus belle découverte que nous ayons faite jusqu'à présent; ramassez-moi beaucoup de ces feuilles, et je vous confectionnerai des chemises et des habits de toute espèce! » Elle oubliait, la chère femme, combien il y a loin de la simple matière première à la toile confectionnée.

Pendant que j'essayais de le lui faire comprendre, dans le dessein d'atténuer la déception qui suit très-souvent l'enthousiasme, je vis Fritz monter sur l'onagre, Jacques sur le buffle, puis sans nous avoir rien dit, disparaître, au galop de leurs montures, dans la direction du bois des Chênes-Verts.

Un quart d'heure après, nous les vîmes revenir. Comme des hussards fourrageurs, ils avaient accroché, aux deux côtés de leurs bêtes, d'énormes paquets de plan-

tes à lin, qu'ils déchargèrent à nos pieds.

Je les félicitai de cet empressement, et je promis à ma femme que, quoi qu'il pût advenir de nos tentatives, nous nous efforcerions de tirer le meilleur parti de notre lin :

« D'abord, dis-je, nous nous occuperons du rouissage.

— Qu'est-ce que le rouissage, père? demanda Fritz. Devons-nous faire du feu?

— Non, il n'est pas besoin de feu, lui répondis-je, car le rouissage consiste à exposer le lin ou le chanvre alternativement à l'humidité et au grand air pour laisser la plante se corrompre à un certain degré. Les parties molles se séparent alors facilement des fils longs et tenaces; la colle végétale qui les liait se dissout, et on ob-



tient les fils de lin en broyant ou en tillant les tiges.

— Mais ces fils ne se pourrissent donc pas avec le reste? demanda encore Fritz.

— Cela pourrait arriver, dis-je, si l'on n'arrêtait pas le rouissage assez tôt. Cependant la ténacité de ces fils rend cet accident fort rare. D'ailleurs, l'on n'a rien à craindre, si, au lieu d'exposer la plante aux ardeurs du soleil, on la met simplement rouir dans l'eau. »

Ma femme fut d'avis qu'il vaudrait mieux, à cause de la grande chaleur de cette contrée, employer ce dernier mode de rouissage, et nous indiqua le marais des Flamants comme un lieu très-commode pour cette opération. L'idée était bonne, et, le lendemain matin, nous attelâmes notre âne au char sur lequel nous avions empilé nos paquets de lin. François et maître Knips prirent place au milieu. Armés de nos pelles et de nos pioches, nous suivions le convoi.

Quand nous fûmes arrivés là, les bottes, divisées en plusieurs petits paquets, furent posées au fond de l'eau et chargées de grosses pierres, pour que le lin fût entièrement submergé.

Tout en travaillant, mes fils eurent l'occasion d'admirer l'instinct des flamants dans la construction de leurs nids, dont plusieurs étaient abandonnés. Ces nids ont la forme d'un cône tronqué s'élevant au-dessus de l'eau; les œufs sont au fond, de

s'éclaircir, et le soleil briller radieux sur la nature réjouie. Ce fut avec de véritables transports que nous quittâmes nos chambres malsaines, que nous aspirâmes l'air frais, et qu'il nous fut donné de contempler la belle végétation qui nous entourait.

Tout semblait être rajeuni ; nous-mêmes nous nous sentions animés d'une telle ardeur, que nous rejetions loin derrière nous le souvenir des ennuis et des douleurs de l'hiver, pour songer à nos travaux futurs, qui nous souriaient comme des jeux.

Ma femme ne cessait de bénir Dieu qui rendait enfin le soleil aux joues déjà pâlies de nos jeunes enfants, et l'espoir du travail à leur membres engourdis. .

Un de nos premiers soins fut de visiter ce que nous appelions nos domaines. Notre plantation d'arbrisseaux était en très-bon état, les semences que nous avions confiées à la terre avaient germé, le feuillage des arbres se renouvelait, et le sol fécond se parait d'un nombre infini de fleurs, dont le vent nous apportait les suaves senteurs. De toutes parts chantaient des oiseaux au plumage varié. Nous n'avions jamais assisté à un retour de printemps si gai, si riant.

La mère voulut sans retard s'occuper du cardage et de la filature du lin. Pendant que les plus jeunes garçons faisaient paître le bétail dans l'herbe fraîche, Fritz et moi nous étalions au soleil les paquets de lin. Quand les tiges furent suffisamment desséchées, ce fut le tour du battage, du tillage et du peignage.

Les garçons, armés chacun d'un gros bâton, battirent les tiges. La courageuse



ménagère, aidée de François et d'Ernest, s'occupa du tillage. Moi, je fis le peigneur, et je réussis si bien, que la mère, ravie, infatigable, me pria de lui fabriquer sans retard un fuseau, afin qu'elle pût convertir en fil mes belles touffes de lin.

P.-J. Stahl. — E. Muller.

La suite prochainement.





HISTOIRE D'UN AQUARIUM

ET DE SES HABITANTS.

(Suite.)

(Dessins par Riou, d'après Léon Becker, gravés par Hildibrand.)

VI. — LES RAVISSEURS.

J'avais une petite larve à laquelle je m'intéressais extrêmement, à cause de sa bizarrerie. Elle était jaune, portait à la queue de superbes panaches, et agitait constamment ses nageoires, au nombre de douze, rangées de chaque côté de son corps. Après avoir longtemps habité un trou à fleur d'eau, où je ne soupçonnais point sa présence, elle venait d'en sortir, sans doute pour opérer sa métamorphose.

Elle s'était placée sur un rocher, craintive et affairée. La sollicitude que j'éprouvais pour elle augmenta quand je la reconnus pour appartenir à ces insectes dont l'apparition sur la terre est si fugitive, et qu'on appelle, en raison de cette circonstance, Éphémères.

Leur vie cependant est loin d'être si courte, car ils demeurent trois ans dans la vase avant d'atteindre leur état parfait. Parvenus à ce point, leurs joies, il est vrai, ne durent guère, et ils n'ont plus qu'à mourir.

Ma petite larve se mit enfin à nager. Elle cherchait sans doute quelque tige verdoyante, afin de s'y fixer, lorsqu'un animal fort singulier s'approcha d'elle en s'avançant sous les ondes par brusques saccades. Il appartenait évidemment à l'ordre des hémiptères. Ses antennes, très-courtes, étaient cachées sous ses yeux et très-grêles vers leur extrémité. Il portait, à l'extrémité de la tête, une espèce de bec conique, déprimé, à trois articles. Ses pattes antérieures étaient courbées, égales aux intermédiaires, et terminées chacune par un fort crochet. Les autres, au contraire, étaient longues, repliées en dedans,

et éminemment propres à la natation. Son corps était d'une forme ovale, plus ou moins convexe en dessus, plat en dessous. On eût cru voir une grosse mouche, d'un jaune verdâtre, dont les ailes auraient été arrachées.

Je tremblai pour mon éphémère, car je venais de reconnaître aussi ce nouveau venu : c'était la Notonecte, *Notonecta glauca*, bête dangereuse s'il en fut, et qui ne se fait nul scrupule de dévorer d'autres hémiptères, de saigner un têtard, ou même d'assassiner un jeune poisson. Elle n'a cependant que quelques lignes de longueur, mais on sait ce que peut l'énergie unie à de mauvais instincts.

Elle s'avançait donc par saccades, repoussant l'eau vigoureusement à l'aide de ses pattes de derrière, lorsqu'elle plongea tout à coup sous la pauvre petite larve d'Éphémère, vers laquelle je la vis bientôt remonter, en suivant une ligne droite, sans faire le moindre mouvement. Arrivée près de sa proie, elle étendit les pattes, la saisit, et l'attira vivement vers elle. Tout était fini, car un tel contact était la mort! déjà un horrible suçoir plongeait dans une plaie béante faite à la victime, que je n'avais pu sauver. Pauvre petite larve! il lui eût été si doux de voler, ne fût-ce qu'une heure, aux rayons du soleil levant! Les insectes ne mériteraient-ils pas, eux aussi, une petite part de ce meilleur monde, où tout est bien, qui nous est promis au-delà de la tombe?

Tous les insectes de la tribu des ravisseurs possèdent comme les Notonectes, des pattes antérieures propres à la préhension. Parmi eux figurent, à côté de ceux que nous venons de décrire, la Nèpe, qu'on aura l'occasion de rencontrer souvent.

Le corps des Nèpes est elliptique, très-déprimé; leur tête est petite, logée en partie dans une échancrure du corselet, avec les yeux assez saillants. Leurs antennes n'ont que trois articles bien distincts, et le dernier seul offre une dilatation latérale en forme de dent. Leur abdomen est terminé par deux filets sétacés, presque aussi longs que le corps, et qui leur servent pour respirer dans les lieux aquatiques et vaseux où ils vivent.

Les Nèpes, sous leurs trois états, habitent les eaux dormantes des fossés, des canaux, des marais et des lacs. Elles nagent lentement, et marchent le plus souvent sur la vase, en cherchant à saisir avec leurs pattes les petits animaux dont elles font leur nourriture. La femelle pond des œufs qui, vus au microscope, ressemblent à une graine couronnée de sept petits filets dont les extrémités sont rongées : elle les enfonce dans la tige des plantes aquatiques.

Les larves sortent des œufs vers le milieu de l'été; elles ne diffèrent de l'insecte parfait que parce qu'elles n'ont ni ailes ni filets au bout de l'abdomen. La nymphe n'a de plus que la larve que les fourreaux contenant les ailes; ils sont placés sur les côtés du corps. L'insecte parfait quitte les eaux à la tombée de la nuit, et vole avec assez d'agilité.

Somme toute, la Nèpe est peu agréable à voir, et ce n'est pas à tort que les Anglais lui ont donné le nom de « scorpion d'eau, » car ses pattes préhensives, qui font l'effet de deux pinces toujours ouvertes, et sa longue queue, rappellent vaguement cette arachnide.

La Nèpe cendrée, *Nepa cinerea*, existe dans tous les marais du nord de l'Europe. Elle est longue d'environ huit lignes, cendrée, avec le dessus de l'abdomen rouge, et la queue un peu plus courte que le corps. Elle inflige de profondes piqûres.

Le Ranatre, qui offre plus d'un trait de ressemblance avec la Nèpe, s'en distingue



1. Ephémère. — 2. Larve de l'Éphémère. — 3. Araignée aquatique. — 4. Salamandre.
5. Têtard. — 6. Grenouille. — 7. Nèpe.

par la forme de son bec, qui est dirigé en avant, et par la forme de son corps, qui est presque linéaire. On a peine à comprendre en le voyant si exténué, si aminci, qu'il puisse exister, et cependant sa vie est assez longue, car j'en ai dans mon aquarium depuis fort longtemps. Porté sur de longues pattes, extrêmement grêles, il ne nage point rapidement, et se montre peu actif. La ruse supplée chez lui à l'agilité, et d'ailleurs il lui faut si peu, si peu!

Fermement posé sur quelque feuille immergée, la tête en bas, sa longue soie dirigée vers la surface de l'eau, il est là, les deux crocs antérieurs levés, attendant sa proie. Il n'est pas pressé et sait modérer son impatience, tout viendra à son heure. Voici une jolie larve de Colymbète, grasse et dodue, qui ferait bien son affaire, mais elle se doute de sa présence, se retourne brusquement, et ouvre des mandibules redoutables... Décidément elle paraît un peu verte. Peut-être ferait-elle le déjeuner d'un goujon, mais d'un Ranatre! Il y tient si peu, le bon apôtre!

Mais voici qu'il s'agite, cette fois pour une attaque réelle. Étendant brusquement les pattes, il les resserre sur quelque animal qui se débat lourdement, comme un niais, et qui va devenir sa victime. La Colymbète est partie, mais un malheureux Têtard expire à sa place, dévoré lentement, voluptueusement par le Ranatre, qui semble s'applaudir de sa philosophie. Faute de merles on mange des grives.

On se rappelle que nous avons fait remarquer, en parlant de l'hydrophile, la teinte argentée de son abdomen, durant l'immersion. Ce phénomène, dont les Notonectes offrent un autre exemple, est surtout frappant chez une araignée, *Argyroneta aquatica*, au moins aussi rapace que les ravisseurs.

Cette espèce est brune, légèrement velue, et semble n'avoir, sur terre, rien de particulier; mais l'endroit où on la trouve et ses manœuvres sont bien dignes d'attention. Sa vie se passe, en effet, au fond des eaux: c'est là qu'elle vit, qu'elle file et qu'elle chasse. Cette araignée est donc aquatique, en quoi elle diffère déjà de toutes les autres, qui, dans l'eau, ne tarderaient pas à périr. Elle sort parfois de son élément, peut s'en passer même pendant quelque temps; mais elle ne tarde pas à y retourner. Lorsqu'elle nage, elle se trouve ordinairement le dos tourné vers le bas et le ventre en haut: c'est alors qu'apparaît, au dessous de son corps, ce vernis brillant, semblable à du vif-argent, qui lui est propre. Cette cuirasse étincelante est formée par une couche d'air, comprimée entre l'abdomen de l'animal, qui est enduit d'une couche huileuse, et l'eau, que cette dernière circonstance empêche de s'y attacher. L'insecte emploie habilement le gaz dont il est entouré pour résoudre un problème assez difficile, qui consiste à se procurer un domicile sec, spacieux et convenable, au milieu des flots. Voici comment il s'y prend.

Il commence par attacher, dans l'eau même, quelques fils à des brins d'herbes. Il affectionne surtout une plante aquatique assez commune, la *Glyceria fluctans*, qu'on fera bien de mettre à sa portée. Montant ensuite à la surface de l'aquarium, toujours sur le dos, il prolonge son abdomen hors de l'eau, puis le retire vivement, entraînant à sa suite une forte bulle d'air avec laquelle il descend vers ses fils, sous lesquels, par de rapides mouvements des pattes, il finit par la laisser. Ce petit ballon, retenu comme dans un réseau, ne peut remonter, à moins d'accidents. Voilà donc déjà le commencement d'une cloche à plongeur. L'araignée reprend son travail, rapporte de nouvel air à sa cloche et en augmente le volume, répétant ce manége jusqu'à ce que son habitation soit de la grosseur d'une noisette. On la voit

alors y entrer, en sortir, et y apporter les insectes dont elle désire faire ses repas. L'air captif se trouve insensiblement renouvelé, car chaque fois que l'animal pénètre dans ses pénates il y entraîne une bulle nouvelle, et il en emporte une quantité équivalente lorsqu'il en sort.

Cette curieuse arachnide, qu'il est bon d'élever à part, dans quelque bocal, et à laquelle on doit jeter de temps en temps de petites larves, a 5 lignes de long sur 2 lignes de large. Les femelles sont plus rondes et plus ramassées que les mâles.

Un petit crustacé, l'Aselle, devient souvent sa proie. L'Aselle ressemble beaucoup au cloporte domestique, avec lequel il a été d'abord confondu. Il en diffère cependant par un caractère très-essentiel, le nombre des antennes. Le cloporte n'en a que deux, comme la plupart des insectes, tandis que l'Aselle en a quatre, deux plus longues et deux plus courtes. Au reste, ces antennes sont composées de plusieurs articles coudés en angle, comme celles du cloporte. L'Aselle se rapproche encore de ce dernier par la forme de sa queue, qui se termine en deux filets, mais ces appendices, simples chez l'un, sont fourchus et divisés en deux dans le crustacé aquatique.

Les espèces de cette nature vivent toutes dans l'eau. Nous n'en avons trouvé qu'une seule dans les mares et les petits ruisseaux, mais la mer en fournit des variétés nombreuses et fort grandes. L'analogie ferait supposer que ces insectes sont vivipares.

L'Aselle d'eau douce est de couleur cendrée, et assez lisse. Son corps est composé de sept articles, sans compter la tête et la queue. Cette dernière partie est beaucoup plus grande que les autres anneaux, arrondie par le bout, et terminée, comme nous l'avons dit, par quatre filets. Les petits crustacés marins présentent les mêmes caractères, mais ils ont dix anneaux au lieu de sept. L'Aselle d'eau douce a sept pattes de chaque côté, et les dernières, croissant en longueur, sont constamment plus grandes que les premières. Elle se plait entre les herbes, sous les feuilles, au pied des racines des plantes aquatiques. Elle est extrêmement commune dans nos étangs.

VII.

LE MONDE DES LARVES.

Détournons nos yeux de la surface de l'eau ; ne nous occupons plus des herbes qui croissent sur la rive : regardons le fond de l'aquarium, le dessous des feuilles immergées, les racines chevelues dont le pied fouille le sable, et les angles des pierres qui verdissent dans l'ombre. Nous ne sommes plus dans la région des coléoptères, amoureux de soleil et de lumière : nous nous trouvons plongés dans le monde mystérieux où la nature élabore ses créations, au sein des asiles où vivent les larves.

Que de variétés dans toutes ces ébauches de l'insecte parfait! Les unes enfouies en terre, dans le tissu des plantes, dans les sinuosités des rochers, attendent, comme la Belle au bois dormant, l'heure désirée du réveil ; d'autres ont la fièvre du mouvement, et se déplacent sans cesse, comme si elles avaient la conscience qu'elles seront appelées à d'autres destinées. En voici qui ressemblent à de petits vers cylindriques; plus loin nous découvrons de véritables chenilles; ailleurs, des espèces d'araignées, des mouches incomplètes, des poissons fantastiques. La peau de l'animal devient-elle trop étroite pour le contenir, on le voit cesser de prendre de la nourriture, se retirer à l'écart, devenir flasque, et se décolorer. Il se gonfle et se contracte alternativement, fend enfin son vieil épi-

derme à toutes les soudures, et en sort méconnaissable.

Le dépouillement est quelquefois tellement complet qu'on retrouve, avec la peau rejetée, les fourreaux des antennes, des palpes, des mâchoires, des pattes, des épines et des poils mêmes.

C'est ce qui arrive, par exemple à la Libellule, espèce de névroptère caractérisé par ses ailes horizontales, ses tarses de trois articles, des antennes très-courtes, terminées par une soie, une lèvre inférieure formée de deux grandes pièces séparées par une intermédiaire très-petite, et une tête très-grosse. Les Libellules, comme tous les insectes de la même tribu, sont connues sous le nom de « Demoiselles, » qu'elles doivent sans doute à leur forme élégante et svelte, à leurs ailes de gaze, souvent ornées de taches violettes, bleues, vertes ou purpurines. Arrivées à leur dernière transformation, elles sont parées des couleurs les plus brillantes, et semblent avoir épuisé, à leur profit, le riche écrin de la nature. Leur beauté est le prix de bien des souffrances, et elles ont passé, par bien des dangers avant d'en arriver là !

La larve de la Libellule est très-singulière, et c'est ce qui nous a engagé a en donner la figure. Elle est plus courte et plus ramassée que l'insecte parfait, et on peut aisément distinguer les trois parties qui composent son corps, c'est-à-dire sa tête, son corselet et son abdomen. Ce dernier, fort long, quoique gros dans quelques espèces, est composé de dix anneaux. Au corselet sont attachés six grandes pattes, avec lesquelles cette larve va et vient dans l'eau. Elle avance avec des mouvements assez irréguliers, par secousses, et s'arrête fréquemment, tantôt sur la tige d'une plante, tantôt sur quelque caillou roulé, à moitié enfoui dans la vase. Au dessus du corselet, on voit quatre espèces de boutons, d'abord peu sensibles, mais qui deviennent plus gros et plus apparents à chaque mue, et finissent par couvrir la moitié de l'abdomen de l'insecte, au moment où il devient chrysalide. C'est dans ces moignons que sont renfermées les quatre grandes ailes dont sera parée la Libellule.

Durant son existence aquatique, elle est munie de stigmates de chaque côté du corps, dont l'extrémité présente, en outre, un appareil respiratoire fort étrange. En effet, les cinq derniers anneaux de sa partie postérieure forment un tube qui reçoit l'eau, et s'ouvre par un petit trou rond, entouré de cinq pièces pointues, dont les trois plus grandes sont triangulaires. Lorsque la larve veut aspirer de l'eau, elle fait le vide en retirant vers l'intérieur de l'abdomen un gros tampon, qui remplit l'office d'un piston, et attire le liquide à sa suite.

L'insecte veut-il rejeter le fluide qu'il vient de s'incorporer, il contracte son tissu, ramène en avant le tampon dont nous venons de parler, et force l'eau à jaillir au dehors.

De toutes les parties de cette créature singulière, il n'en est pas de plus bizarrement construite que sa tête. On y distingue des yeux, de petites antennes et une bouche ; mais pour les voir, il faut lever une espèce de masque dur et épais qui le couvre entièrement. Cet organe étrange est creux en dedans, irrégulier, et on y remarque les différentes cavités qui doivent recevoir les éminences de la face de la larve. Il n'est point fixé, car elle le remue à volonté, et il ne tient que par une espèce de pied, long et coudé, qui se rattache au cou.

La disposition de cet instrument, dont on ne comprend pas d'abord l'usage, supplée heureusement à la lenteur relative des mouvements de l'insecte, qui, dans

la vase et au milieu des racines, verrait sa proie lui échapper fréquemment, tandis qu'il s'en empare sans peine en déployant rapidement cet appendice, et en se servant de la tenaille formée par ses palpes et sa languette.

Lorsque l'insecte est arrivé à sa grosseur définitive, il sort de l'eau, monte sur une plante, et s'y cramponne avec les pattes, la tête en haut. Il commence, après s'être séché quelque temps, à fendre la peau de son corselet; cette fente s'allonge, et l'on voit la Libellule y passer la tête, et ensuite les pattes. Pour retirer l'abdomen, elle se renverse un instant la tête en bas, et n'est plus soutenue dans cette position que par les derniers segments abdominaux qui sont restés engagés dans la dépouille. Elle se redresse au bout de quelque temps, puis, se raccrochant à la partie antérieure de son fourreau, elle achève d'en retirer son abdomen. A ce moment, ses ailes sont encore épaisses, plissées, molles, et il lui faut une heure ou deux pour les affermir.

Les Demoiselles ont le corps beaucoup plus long et plus étroit que leur larve. Leurs couleurs varient considérablement, et leurs mœurs, en changeant de milieu, ne cessent pas d'être féroces. Elles font une guerre acharnée aux Moucherons, qu'elles saisissent au vol, et aux Tipules, qu'on trouve en grandes quantités sur le bord des eaux.

On divise les Libellules en plusieurs genres, d'après la disposition de leurs ailes. Les unes les tiennent parallèlement, et de niveau avec le corps; d'autres au contraire les placent dans la même direction que leur corps, mais en les relevant, et les adossent les unes contre les autres. Ces espèces volent moins vite, et sont en général plus petites que celles que nous avons citées d'abord, dont les mouvements sont très-vifs et très-rapides.

Parmi les Libellules à ailes relevées, l'une des plus répandues est celle qu'on appelle vulgairement « la Louise. » Les individus qui la composent ont la tête grosse, les yeux réticulés, saillants, bruns, écartés les uns des autres. Le col sur lequel la tête est appuyé est court et étroit. Le corselet est gros, d'une brillante couleur, verte et bleue. De la partie inférieure de ce corselet partent six longues pattes, chargées d'une double rangée de petites épines ou pointes. De la partie supérieure du même organe naissent quatre ailes, toutes de même grandeur. Ces ailes sont marquées, vers leur milieu, d'une grande tache d'un brun bleuâtre, qui en occupe plus de la moitié.

D'autres Libellules appartenant à ce groupe ont les ailes blanchâtres, finement veinées de noir, avec un point noir sur leur bord extérieur. Leur corselet est bleu, orné de trois bandes longitudinales brunes : cette espèce abonde, à certaines saisons, dans les prés humides.

Parmi les Demoiselles à ailes étendues, l'une des plus grandes, dans nos climats, est la *Libellula quadrimaculata*. Sa teinte générale est brune, ses ailes sont jaunes à leur base, et marquées de deux taches marginales d'un beau noir. La *Libellula quadrimaculata* est assez rare.

Il n'en est pas de même de la Libellule à ventre déprimé, *Libellula dipressa*, dont les ailes sont transparentes, teintes de jaune brun, à la base, et portant une petite tache noire à leur extrémité externe. L'abdomen de cet insecte est large et aplati, noir en dessus, jaune en dessous.

ERNEST VAN BRUYSSEL.

La suite prochainement.

LES ANGLAIS AU POLE NORD

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

(Vignettes par Riou.)



Des hurlements de toute espèce sortaient alors de la masse, comme un concert effrayant; Duk et les chiens donnaient avec rage. Tout ce bruit ressemblait à un bourdonnement formidable, mais sans éclat, ainsi qu'il arrive à des sons produits dans une salle capitonnée. On sentait qu'il se passait là, au fond de cette brume épaisse, quelque combat invisible, et la vapeur s'agitait parfois comme la mer pendant la lutte des monstres marins.

« Duk! Duk! s'écria le capitaine en

se disposant à rentrer dans le frost-rime.

— Attendez! Hatteras, attendez! répondit le docteur; il me semble que le brouillard se dissipe. »

Il ne se dissipait pas, mais il baissait comme l'eau d'un étang qui se vide peu à peu; il paraissait rentrer dans le sol où il avait pris naissance; les sommets resplendissants des ice-bergs grandissaient au-dessus de lui; d'autres, immergés jusqu'alors, sortaient comme des îles nouvelles; par une illusion d'optique facile à concevoir, les voyageurs, accrochés à leurs cônes de glace, croyaient s'élever dans l'atmosphère, tandis que le niveau supérieur du brouillard s'abaissait au-dessous d'eux.

Bientôt le haut du traîneau apparut, puis les chiens d'attelage, puis d'autres animaux au nombre d'une trentaine, puis de grosses masses s'agitant, et Duk sautant, dont la tête sortait de la couche gelée et s'y replongeait tour à tour.

« Des renards! s'écria Bell.

— Des ours, répondit le docteur! un! trois! cinq!

— Nos chiens! nos provisions! » fit Simpson.

Une bande de renards et d'ours, ayant rejoint le traîneau, faisait une large brèche aux provisions. L'instinct du pillage les réunissait dans un parfait accord; les chiens aboyaient avec fureur, mais la troupe n'y prenait pas garde, et la scène de destruction se poursuivait avec acharnement.

« Feu! » s'écria le capitaine en déchargeant son fusil.

Ses compagnons l'imitèrent. Mais à cette quadruple détonation, les ours, relevant la tête et poussant un grognement comique, donnèrent le signal du départ; ils prirent un petit trot que le galop d'un cheval n'eût pas égalé, et, suivis de la bande de renards, ils disparurent bientôt au milieu des glaçons du nord.



CHAPITRE XXX.

LE CAIRN.

La durée de ce phénomène particulier aux climats polaires avait été de trois quarts d'heure environ; les ours et les renards eurent le temps d'en prendre à leur aise; ces provisions arrivaient à point pour remettre ces animaux, affamés pendant ce rude hiver; la bâche du traîneau déchirée par des griffes puissantes, les caisses de pemmican ouvertes et défoncées,

les sacs de biscuits pillés, les provisions de thé répandues sur la neige, un tonnelet d'esprit-de-vin aux douves disjointes et vide de son précieux liquide, les effets de campement dispersés, saccagés, tout témoignait de l'acharnement de ces bêtes sauvages, de leur avidité famélique, de leur insatiable voracité.

« Voilà un malheur, dit Bell en contemplant cette scène de désolation.

— Et probablement irréparable, répondit Simpson.

— Évaluons d'abord le dégât, reprit le docteur, et nous en parlerons après. »

Hatteras, sans mot dire, recueillait déjà les caisses et les sacs épars; on ramassa le pemmican et les biscuits encore mangeables; la perte d'une partie de l'esprit-de-vin était une chose fâcheuse: sans lui, plus de boisson chaude, plus de thé, plus de café. En faisant l'inventaire des provisions épargnées, le docteur constata la disparition de deux cents livres de pemmican, et de cent cinquante livres de biscuits; si le voyage continuait, il devenait nécessaire aux voyageurs de se mettre à demi-ration.

On discuta donc le parti à prendre dans ces circonstances. Devait-on retourner au navire, et recommencer cette expédition? Mais comment se décider à perdre ces cent cinquante milles déjà franchis? Revenir sans ce combustible si nécessaire serait d'un effet désastreux sur l'esprit de l'équipage! Trouverait-on encore des gens déterminés à reprendre cette course à travers les glaces?

Évidemment, le mieux était de se porter en avant, même au prix des privations les plus dures.

Le docteur, Hatteras et Bell étaient pour ce dernier parti; Simpson poussait au retour; les fatigues du voyage avaient altéré sa santé; il s'affaiblissait visiblement; mais enfin, se voyant seul de son avis, il reprit sa place en tête du traîneau, et la petite caravane continua sa route au sud.

Pendant les trois jours suivants, du 15 au 17 janvier, les incidents monotones du voyage se reproduisirent; on avançait plus lentement; les voyageurs se fatiguaient; la lassitude les prenait aux jambes; les chiens de l'attelage tiraient péniblement; cette nourriture insuffisante n'était pas faite pour réconforter bêtes et gens. Le temps variait avec sa mobilité accoutumée, sautant d'un froid intense à des brouillards humides et pénétrants.

Le 18 janvier, l'aspect des champs de glace changea soudain; un grand nombre de pics, semblables à des pyramides terminées par une pointe aiguë, et d'une grande élévation, se dressèrent à l'horizon; le sol, à certaines places, perçait la couche de neige; il semblait formé de gneiss, de schiste et de quartz avec quelque apparence de roches calcaires. Les voyageurs foulaient enfin la terre ferme, et cette terre devait être, d'après l'estimation, ce continent appelé le Nouveau-Cornouailles.

Le docteur ne put s'empêcher de frapper d'un pied satisfait ce terrain solide; les voyageurs n'avaient plus que cent milles à franchir pour atteindre le cap Belcher; mais leurs fatigues allaient singulièrement s'accroître sur ce sol tourmenté, semé de roches aiguës, de ressauts dangereux, de crevasses et de précipices; il fallait s'enfoncer dans l'intérieur des terres, et gravir les hautes falaises de la côte, à travers des gorges étroites dans lesquelles les neiges s'amoncelaient sur une hauteur de trente à quarante pieds.

Les voyageurs vinrent à regretter promptement le chemin à peu près uni, presque facile, des ice-fields si propices au glissage du traîneau; maintenant, il fallait tirer avec force; les chiens éreintés n'y suffisaient plus; les hommes, forcés de s'atteler près d'eux, s'épuisaient à les soulager;

plusieurs fois, il devint nécessaire de décharger entièrement les provisions pour franchir des monticules extrêmement roides, dont les surfaces glacées ne donnaient aucune prise; tel passage de dix pieds demanda des heures entières; aussi, pendant cette première journée, on gagna cinq milles à peine sur cette terre de Cornouailles, bien nommée assurément, car elle présentait les aspérités, les pointes aiguës, les arêtes vives, les roches convulsionnées de l'extrémité sud-ouest de l'Angleterre.

Le lendemain, le traîneau atteignit la partie supérieure des falaises; les voyageurs, à bout de forces, ne pouvant construire leur maison de neige, durent passer la nuit sous la tente, enveloppés dans les peaux de buffle, et réchauffant leurs bas mouillés sur leur poitrine. On comprend les conséquences inévitables d'une pareille hygiène; le thermomètre, pendant cette nuit, descendit plus bas que quarante-quatre degrés (— 42° centigr.), et le mercure gela.

La santé de Simpson s'altérait d'une façon inquiétante : un rhume de poitrine opiniâtre, des rhumatismes violents, des douleurs intolérables, l'obligeaient à se coucher sur le traîneau, qu'il ne pouvait plus guider. Bell le remplaça; il souffrait, mais ses souffrances n'étaient pas de nature à l'aliter. Le docteur ressentait aussi l'influence de cette excursion par un hiver terrible; cependant il ne laissait pas une plainte s'échapper de sa poitrine; il marchait en avant, appuyé sur son bâton; il éclairait la route, il aidait à tout. Hatteras, impassible, impénétrable, insensible, valide comme au premier jour avec son tempérament de fer, suivait silencieusement le traîneau.

Le 20 janvier, la température fut si rude, que le moindre effort amenait immédiatement une prostration complète. Cependant les difficultés du sol devinrent telles, que le docteur, Hatteras et Bell, s'attelèrent près des chiens; des chocs inattendus avaient brisé le devant du traîneau; on dut le raccommoder. Ces causes de retard se reproduisaient plusieurs fois par jour.

Les voyageurs suivaient une profonde ravine, engagés dans la neige jusqu'à mi-corps, et suant au milieu d'un froid violent. Ils ne disaient mot. Tout à coup, Bell, placé près du docteur, se prend à regarder celui-ci avec effroi; puis, sans prononcer une parole, il ramasse une poignée de



neige et en frotte vigoureusement la figure de son compagnon.

« Eh bien, Bell! » faisait le docteur en se débattant.

Mais Bell continuait et frottait de son mieux.

« Voyons, Bell, reprit le docteur, la bouche, le nez, les yeux pleins de neige, êtes-vous fou? Qu'y a-t-il donc?

— Il y a, répondit Bell, que si vous possédez encore un nez, c'est à moi que vous le devez!

— Un nez! répliqua vivement le docteur en portant la main à son visage.

— Oui, monsieur Clawbonny, vous étiez complétement frost-bitten; votre nez était tout blanc quand je vous ai regardé, et sans mon traitement énergique, vous seriez privé de cet ornement, incommode en voyage, mais nécessaire dans l'existence. »

En effet, un peu plus, le docteur avait le nez gelé; la circulation du sang s'étant heureusement refaite à propos, grâce aux

vigoureuses frictions de Bell, tout danger disparut.

« Merci! Bell, dit le docteur, et à charge de revanche.

— J'y compte, monsieur Clawbonny, répondit le charpentier; et plût au ciel que nous n'eussions jamais de plus grands malheurs à redouter!

— Hélas! Bell, reprit le docteur, vous faites allusion à Simpson : le pauvre garçon est en proie à de terribles souffrances.

— Craignez-vous pour lui? demanda vivement Hatteras.

— Oui, capitaine, reprit le docteur.

— Et que craignez-vous?

— Une violente attaque de scorbut; ses jambes enflent déjà, et ses gencives se prennent; le malheureux est là, couché sous les couvertures du traîneau, à demi gelé, et les chocs ravivent à chaque instant



ses douleurs; je le plains, Hatteras, et je ne puis rien pour le soulager!

— Pauvre Simpson! murmura Bell.

— Peut-être faudrait-il nous arrêter un jour ou deux, reprit le docteur.

— S'arrêter! s'écria Hatteras, quand la vie de dix-huit hommes tient à notre retour!

— Cependant... fit le docteur.

— Clawbonny, Bell, écoutez-moi, reprit Hatteras; il ne nous reste pas pour vingt jours de vivres! Voyez si nous pouvons perdre un instant! »

Ni le docteur ni Bell ne répondirent un seul mot, et le traîneau reprit sa marche, un moment interrompue.

Le soir, on s'arrêta au pied d'un monticule de glace dans lequel Bell tailla promptement une caverne; les voyageurs s'y réfugièrent; le docteur passa la nuit à soigner Simpson; le scorbut exerçait déjà sur le malheureux ses affreux ravages, et les souffrances amenaient une plainte continuelle sur ses lèvres tuméfiées.

« Ah! monsieur Clawbonny!

— Du courage, mon garçon! disait le docteur.

— Je n'en reviendrai pas! je le sens! je n'en puis plus! j'aime mieux mourir! »

A ces paroles désespérées, le docteur répondait par des soins incessants; quoique brisé lui-même des fatigues du jour, il employait la nuit à composer quelque potion calmante pour le malade; mais déjà le lime-juice restait sans action, et les frictions n'empêchaient pas le scorbut de s'étendre peu à peu,

Le lendemain, il fallait replacer cet in-

fortuné sur le traîneau, quoiqu'il demandât à rester seul, abandonné, et qu'on le laissât mourir en paix; puis on reprenait cette marche effroyable au milieu de difficultés sans cesse accumulées.

Les brumes glacées pénétraient ces trois hommes jusqu'aux os; la neige, le grésil, leur fouettaient le visage; ils faisaient le métier de bêtes de somme, et n'avaient plus une nourriture suffisante.



Duk, semblable à son maître, allait et venait, bravant les fatigues, toujours alerte, découvrant de lui-même la meilleure route à suivre; on s'en remettait à son merveilleux instinct.

Pendant la matinée du 23 janvier, au milieu d'une obscurité presque complète, car la lune était nouvelle, Duk avait pris les devants; durant plusieurs heures, on le perdit de vue; l'inquiétude prit Hatteras, d'autant plus que de nombreuses traces d'ours sillonnaient le sol; il ne savait trop quel parti prendre, quand des aboiements se firent entendre avec force.

Hatteras hâta la marche du traîneau, et bientôt il rejoignit le fidèle animal au fond d'une ravine.

Duk, en arrêt, immobile comme s'il eût

été pétrifié, aboyait devant une sorte de cairn, fait de quelques pierres à chaux recouvertes d'un ciment de glace.

« Cette fois, dit le docteur en détachant ses courroies, c'est un cairn, il n'y a pas à s'y tromper.

— Que nous importe? répondit Hatteras.

— Hatteras, si c'est un cairn, il peut contenir un document précieux pour nous; il renferme peut-être un dépôt de provisions, et cela vaut la peine d'y regarder.

— Et quel Européen aurait poussé jusqu'ici? fit Hatteras en haussant les épaules.

— Mais à défaut d'Européens, répliqua le docteur, les Esquimaux n'ont-ils pu faire une cache en cet endroit, et y déposer les produits de leur pêche ou de leur chasse? c'est assez leur habitude, ce me semble.

— Eh bien! voyez, Clawbonny, répondit Hatteras; mais je crains bien que vous n'en soyez pour vos peines. »

Clawbonny et Bell, armés de pioches, se dirigèrent vers le cairn. Duk continuait d'aboyer avec fureur. Les pierres à chaux étaient fortement cimentées par la glace; mais quelques coups ne tardèrent pas à les éparpiller sur le sol.

« Il y a évidemment quelque chose, dit le docteur.

— Je le crois, » répondit Bell.

Ils démolirent le cairn avec rapidité. Bientôt une cachette fut découverte; dans cette cachette se trouvait un papier tout humide. Le docteur s'en empara, le cœur palpitant. Hatteras accourut, prit le document et lut :

« Altam..., *Porpoise*, 13 déc... 1860,
« 12..° long... 8..° 35′ lat... »

« Le *Porpoise!* dit le docteur.

— Le *Porpoise!* répéta Hatteras. Je ne connais pas de navire de ce nom à fréquenter ces mers.

— Il est évident, reprit le docteur, que des navigateurs, des naufragés peut-être, ont passé là depuis moins de deux mois.

— Cela est certain, répondit Bell.

— Qu'allons-nous faire? demanda le docteur.

— Continuer notre route, répondit froidement Hatteras. Je ne sais ce qu'est ce navire le *Porpoise*, mais je sais que le brick le *Forward* attend notre retour. »

CHAPITRE XXXI.

LA MORT DE SIMPSON.

Le voyage fut repris; l'esprit de chacun s'emplissait d'idées nouvelles et inattendues, car une rencontre dans ces terres boréales est l'événement le plus grave qui puisse se produire. Hatteras fronçait le sourcil avec inquiétude.

« Le *Porpoise!* se demandait-il; qu'est-ce que ce navire? Et que vient-il faire si près du pôle? »

A cette pensée, un frisson le prenait en dépit de la température. Le docteur et Bell, eux, ne songeaient qu'aux deux résultats que pouvait amener la découverte de ce document : sauver leurs semblables ou être sauvés par eux.

Mais les difficultés, les obstacles, les fatigues revinrent bientôt, et ils ne durent songer qu'à leur propre situation, si dangereuse alors.

La situation de Simpson empirait; les symptômes d'une mort prochaine ne purent être méconnus par le docteur. Celui-ci n'y pouvait rien; il souffrait cruellement lui-même d'une ophthalmie douloureuse qui pouvait aller jusqu'à la cécité, s'il n'y prenait garde. Le crépuscule donnait alors une quantité suffisante de lumière, et cette lumière, réfléchie par les neiges, brûlait les yeux; il était difficile de se protéger contre cette réflexion, car les verres des lunettes, se couvrant d'une croûte glacée, devenaient opaques et interceptaient la vue. Or, il fallait veiller avec soin aux moindres accidents de la route et les rele-

ver du plus loin possible : force était donc de braver les dangers de l'ophthalmie ; cependant le docteur et Bell, se couvrant les yeux, laissaient tour à tour à chacun d'eux le soin de diriger le traîneau.

Celui-ci glissait mal sur ses châssis usés ; le tirage devenait de plus en plus pénible ; les difficultés du terrain ne diminuaient pas ; on avait affaire à un continent de nature volcanique, hérissé et sillonné de crêtes vives ; les voyageurs avaient dû, peu à peu, s'élever à une hauteur de quinze cents pieds pour franchir le sommet des montagnes. La température était là plus âpre ; les rafales et les tourbillons s'y déchaînaient avec une violence sans égale, et



c'était un triste spectacle que celui de ces infortunés se traînant sur ces cimes désolées.

Ils étaient pris aussi du mal de la blancheur ; cet éclat uniforme écœurait ; il enivrait, il donnait le vertige ; le sol semblait manquer et n'offrir aucun point fixe sur cette immense nappe blanche ; le sentiment éprouvé était celui du roulis, pendant lequel le pont du navire fuit sous le pied du marin ; les voyageurs ne pouvaient s'habituer à cet effet, et la continuité de cette sensation leur portait à la tête. La torpeur s'emparait de leurs membres, la somnolence de leur esprit, et souvent ils marchaient comme des hommes à peu près endormis ; alors un choc, un heurt inattendu, une chute même, les tirait de cette inertie, qui les reprenait quelques instants plus tard.

Le 25 janvier, ils commencèrent à descendre des pentes abruptes ; leurs fatigues s'accrurent encore sur ces déclivités glacées : un faux pas, bien difficile à éviter, pouvait les précipiter dans des ravins profonds, et, là, ils eussent été perdus sans ressource.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

PETITES TRAGÉDIES ENFANTINES

Vignettes par Froment. — Texte par un Papa.



LE PUITS.

Le petit Michel a trouvé un carreau du vestibule qui ne tient plus. L'idée lui vient de creuser là un joli puits — bien profond — où il y aura beaucoup d'eau, comme dans celui qui est à la campagne, chez sa bonne-maman.

Marguerite, la sœur de Michel, une petite personne très-réfléchie et très-posée, à ce que l'on dit, approuve le projet.

PETITES TRAGÉDIES ENFANTINES

Vignettes par FROMENT. — Texte par un PAPA.



LE PUITS.

Marguerite est allée chercher sa pelle. Michel s'est armé de la canne de son grand-papa, et ils creusent tous deux à qui mieux mieux. Quand on fait une grande entreprise, il ne faut pas épargner ses peines.

PETITES TRAGÉDIES ENFANTINES

Vignettes par Froment. — Texte par un Papa.



LE PUITS.

Le travail marche. Michel constate que la
canne entre déjà presque tout entière
dans le puits
et, pendant qu'il se repose un peu,
Marguerite va regarder à la fenêtre
pour voir si le trou n'a pas
déjà pénétré jusque dans
la cour.

PETITES TRAGÉDIES ENFANTINES

Vignettes par FROMENT. — Texte par un PAPA.



LE PUITS.

La cour est tranquille; personne ne dit rien. Comme les deux puisatiers sont fatigués, et d'ailleurs un peu pressés de jouir de leur œuvre, ils jugent le puits assez profond pour qu'on y mette enfin de l'eau. Michel et Marguerite vont en chercher, sans rien dire, avec tous les pots et toutes les tasses de la cuisine. Ils tâchent de remplir leur puits.

Mais cela tient beaucoup d'eau, un puits! Qui est-ce qui le croirait?

PETITES TRAGÉDIES ENFANTINES

Vignettes par Froment. — Texte par un Papa.



LE PUITS.

C'est comme le tonneau des Danaïdes, dans lequel on verse toujours et qui ne se remplit jamais. Comment s'expliquer une pareille aventure? Après un examen approfondi, Michel et Marguerite découvrent avec terreur le secret du mystère. Il parait que l'eau s'en allait à travers le plancher, à mesure qu'on la versait. Pas une goutte n'en est restée dans le puits. Si cela avait continué, la maison tout entière eût été inondée, tous les locataires auraient été noyés!

On entend des voix et des pas dans l'escalier... Mesdames les cuisinières sont en émoi. Toute l'eau a coulé dans l'appartement du premier, et elle est tombée justement sur le lit d'un vieux monsieur très-enrhumé qui l'habite. Il se tenait dans son lit, par ordre du médecin, pour guérir son rhume. Il dormait! Tout à coup il se sent submergé et glacé. Il a été obligé de se lever bien vite, quoiqu'il fût en moiteur. M. Michel et Mlle Marguerite s'en tireront comme ils pourront : la vieille bonne du vieux monsieur, madame Gertrude, exaspérée, va monter pour châtier les coupables.

Grand Dieu! c'est elle... madame Gertrude! Déjà elle apparaît! Elle a ses grandes lunettes sur le nez... c'est terrible! Où se cacher?

Michel et Marguerite, désespérés, reconnaissent, mais trop tard, que leur puits était une sottise. Ils prennent la fuite en criant : « Madame Gertrude! madame Gertrude, nous ne le ferons plus! »

Ils voient bien maintenant que c'était une très-mauvaise idée. Ils ne feront plus de puits dans les appartements, ni au premier, ni au second étage, et, si l'on veut, ils n'en feront même plus dans le jardin. Au fait, ce n'est pas leur état de creuser des trous et de mettre de l'eau dedans. Avec cela que la canne du bon papa est toute abîmée par le bout! Qu'est-ce qu'il va dire quand il va voir ça?

Et puis ce n'est pas tout... Il a fallu demander pardon au vieux monsieur. Comme il est bon, il a pardonné; mais c'est égal, il est resté, à la suite de cette algarade, toujours plus enrhumé. Il ne cesse pas d'éternuer. Il faut lui dire à chaque instant : Dieu vous bénisse! Il tousse encore, et c'est très-malheureux.

SUR LA RECONNAISSANCE

Benjamin Franklin avait écrit la note suivante comme argument à opposer à Granville, qui s'efforçait de lui persuader de faire la paix avec l'Angleterre en abandonnant la France, alliée de l'Amérique. La morale ne change pas avec la grandeur de l'objet. Il n'y a pas deux morales. C'est ce que cette note a pour but de démontrer.

« Les hommes n'ont pas des idées très-correctes de leurs devoirs sur les bienfaits, les obligations, la reconnaissance. La plupart d'entre eux trouvent si pénible de se sentir obligés, qu'ils ne sont occupés qu'à chercher des raisons et des arguments pour prouver qu'ils n'ont point contracté de dettes, ou qu'ils se sont amplement acquittés de ce qu'ils devaient, et ils ne tardent pas à se persuader à eux-mêmes qu'il en est ainsi. Posons des faits pour savoir s'ils ne se trompent pas.

« Pierre et Paul sont entièrement étrangers l'un à l'autre; ce dernier est sur le point d'être mis en prison pour dettes. Pierre lui prête l'argent nécessaire pour se libérer. Paul, devenu le débiteur de Pierre, lui rend, après quelque temps, la somme qu'il en a reçue. Est-il désormais tout à fait quitte? Sans doute, il est dégagé de la dette pécuniaire; mais la dette de reconnaissance subsiste, et Paul reste toujours moralement le débiteur de Pierre, qui, par pure humanité, lui est venu en aide dans sa détresse. Que par la suite, Paul, à son tour, trouve Pierre dans une situation pareille à celle où il était lui-même quand Pierre lui

a prêté de l'argent, il pourra alors lui payer, *en partie*, sa dette de reconnaissance, en lui prêtant une somme égale. Je dis *en partie*, et non *entièrement*; en effet, lorsque Pierre a assisté Paul de sa bourse, il n'y était engagé par aucun bienfait antérieur. C'est pourquoi je pense que, si Pierre vient à se retrouver une seconde fois dans un besoin semblable, Paul sera tenu, s'il le peut, de lui rendre encore le même service. »

LES OISEAUX DE BIDPAÏ

Bidpaï l'Indien était un sage — un vrai sage.

Il ne se bornait pas à enseigner aux autres ce qu'il fallait faire; il mettait lui-même tout le premier ses préceptes en pratique.

Cependant Bidpaï n'était pas parfait. Lorsqu'il était venu en aide à quelque être souffrant ou affligé, qu'il l'avait guéri ou consolé, et qu'ensuite il s'en voyait oublié, il ne pouvait s'empêcher de s'attrister.

C'était là une sorte d'égoïsme, il le sentait, et ce qu'il y avait de pire, c'est que ce manque de gratitude de la part de ses obligés était cause à la longue qu'il ne faisait plus le bien avec tant de plaisir et de spontanéité.

Un jour il se promenait solitairement dans la campagne, lorsqu'il entendit auprès de lui de petits cris plaintifs. Il s'arrêta et vit un petit oiseau qui se traînait péniblement dans l'herbe, sans pouvoir reprendre son essor.

« Pauvre frêle créature, se dit Bidpaï, accoutumée à planer à travers les airs, et obligée maintenant de ramper contre terre! »

En même temps, il avait pris dans sa main le petit blessé qui n'avait pas essayé de s'enfuir. Il y avait eu un violent orage la nuit précédente. L'oiseau avait été probablement saisi par le vent et jeté contre un arbre ou un rocher. Une de ses ailes était cassée. Bidpaï parvint à la lui remettre; puis il garda et soigna le petit oiseau jusqu'à ce que celui-ci fut entièrement rétabli. Bibpaï lui rendit alors la volée, en disant avec un soupir:

« Toi aussi tu vas m'oublier. Tu n'as plus besoin de moi; je ne te reverrai plus. »

Quelque temps après, le sage était assis dans sa demeure, il lisait, et par instants il s'interrompait pour contempler le grand ciel bleu. Tout à coup un petit point brillant tourbillonna devant ses yeux : c'était le petit oiseau qui se précipitait dans la chambre par la fenêtre. Il volait très bien à présent et n'avait lui-même aucun mal: mais il montrait une inquiétude et une agitation singulières, allant et venant de Bidpaï à la fenêtre, comme pour inviter le philosophe à sortir.

Bidpaï fit ce que désirait le petit oiseau, et s'étant laissé guider par lui, il trouva à quelque distance un autre oiseau blessé que le premier lui avait amené pour qu'il le guérit comme il l'avait guéri lui-même.

Ainsi le petit oiseau n'avait pas oublié son bienfaiteur, et quand il avait pu lui procurer une nouvelle occasion de faire le bien, il était venu vers lui avec confiance, sans craindre que son appel ne fût pas entendu. N'y avait-il pas là une preuve suffisante de reconnaissance?

C'était ce que se disait Bidpaï, tout en prenant soin de l'oiseau malade.

Et depuis ce temps Bidpaï fut mieux que sage; il fut bon, c'est-à-dire qu'il fit le bien sans aucune pensée personnelle, sans rien demander en retour à la bonté divine ni aux êtres créés, sinon de n'être jamais jugé indigne de servir d'intermédiaire entre ceux-ci et celle-là.

Mme Desbordes-Valmore. (*Inédit.*)

LE ROBINSON SUISSE

(Vignettes par Yan' Dargent.)

A force d'adresse et d'application (de quoi ne vient pas à bout la volonté?), j'arrivai à faire non-seulement un fuseau, mais encore un rouet et un dévidoir. Ma femme, transportée de zèle, se mit à



l'œuvre sans même s'accorder une promenade, dont cependant elle avait été privée pendant si longtemps; elle consentit volontiers à rester seule avec François, pendant que nous irions en excursion à Zeltheim, son unique désir du moment étant de nous prémunir contre le manque de vêtements.

Je me rendis donc, avec mes fils aînés, à la tente. Elle était dans un fort triste état. Une partie avait été complétement emportée par le vent, la plupart de nos provisions étaient gâtées par la pluie.

Nous fîmes immédiatement sécher tout ce qui parut pouvoir être encore utilisé.

Heureusement, la pinasse n'avait pas souffert. Notre bateau de cuves, au contraire, était entièrement hors de service.

La perte qui m'affligea le plus, fut celle de deux barils de poudre qui étaient défoncés, et que j'avais laissés sous la tente, au lieu de les porter dans le magasin des rochers, où heureusement, j'en avais transporté quatre autres. Cet accident me fit concevoir le projet de construire un quartier d'hiver où nous trouverions, ainsi que nos provisions, un abri contre les pluies torrentielles.

Je n'osais nullement espérer que, selon l'audacieuse proposition de Fritz, nous pussions nous creuser une demeure dans la paroi du rocher, car, avec nos outils et nos petites forces, plusieurs étés n'eussent pas suffi à ce travail; mais je voulus, en tous cas, essayer de creuser une cave pour y renfermer nos provisions les plus précieuses. Je partis un matin, avec Fritz et Jacques, muni de leviers, de pioches et de marteaux. Je choisis un endroit où le roc s'élevait presque uni et perpendiculaire au sol. Je marquai avec du charbon le contour de l'ouverture que nous voulions faire, et nous nous mîmes à l'œuvre.

A la fin du jour, notre travail était si peu avancé, que nous fûmes sur le point de tout abandonner. Cependant, nous reprîmes un peu courage en remarquant que la pierre devenait moins dure à mesure que nous creusions, et qu'en certains endroits nous pouvions même la détacher avec le courses de la bêche.

Nous avions pénétré à une profondeur de sept pieds lorsque Jacques, qui était entré dans la cavité, et qui essayait, avec un levier, de détacher un morceau de roc, s'écria tout à coup :

« J'ai percé! père, j'ai percé!

— Percé quoi? lui demandai-je; la montagne de part en part?

— Oui, j'ai percé la montagne, répondit-il plein de joie. Vivat! vivat!

— Il a raison! s'écria Fritz, qui s'était hâté d'accourir, et la preuve, c'est que son levier est retombé en dedans. »

Je m'avançai et me convainquis de la vérité de ces paroles. D'un vigoureux coup de pioche je frappai le roc, qui s'abattit devant nous en montrant une ouverture, où chacun des garçons voulait pénétrer à l'instant.

Je les arrêtai, car l'air qui sortait de ce trou était méphitique, et je faillis être frappé de vertige lorsque je m'approchai pour essayer de regarder à l'intérieur de l'excavation.

Je saisis cette occasion d'apprendre à mes fils les conditions dans lesquelles doit être l'air pour être respirable.

« Il faut, leur dis-je, que les principes dont l'air normal est formé soient en juste proportion, et non mélangés d'autres gaz qui émanent des différents corps de la nature.

« Il y a plusieurs moyens de reconnaître cet air vicié et d'échapper à ses effets nuisibles. La plus sûre épreuve est celle du feu, qui non-seulement ne brûle que dans l'air respirable, mais encore chasse celui qui est corrompu. »

Nous fîmes une première expérience, en jetant par l'ouverture des paquets d'herbes sèches allumées, qui s'éteignirent instantanément.

J'eus alors recours à un moyen que je crus devoir être plus efficace.

Nous avions sauvé une caisse de fusées et de grenades, comme on en emploie sur les vaisseaux pour les signaux nocturnes. Je pris quelques-unes de ces pièces, que je plaçai au bord de l'ouverture et dont j'allumai les mèches. Les fusées sifflèrent, les grenades éclatèrent, et, à la lueur qu'elles répandirent, nous entrevîmes l'intérieur du souterrain, qui nous parut très-profond, et dont les parois étincelaient comme si elles eussent été taillées dans le diamant; puis tout retomba dans l'obscurité et le silence, et il ne resta plus que des flots de fumée que vomissait l'entrée de la grotte.

Quand nous eûmes encore tiré quelques coups de fusil, je fis un second essai avec une touffe d'herbes qui, cette fois, brûla parfaitement. J'en conclus qu'il n'y avait plus le moindre danger d'asphyxie à courir en pénétrant dans la grotte. Toutefois, comme il y régnait une profonde obscurité et qu'il pouvait s'y trouver des précipices et des amas d'eau, je crus prudent de ne pas nous y aventurer sans lumière.

Je dépêchai Jacques à Falkenhorst pour annoncer l'heureuse découverte à ceux des nôtres qui s'y trouvaient et pour les engager à venir nous rejoindre, et à rapporter des bougies qui nous étaient nécessaires pour explorer la grotte dans toute son étendue.

Pendant l'absence de Jacques, aidé de Fritz, j'élargis l'entrée du souterrain et je débarrassai les abords des décombres qui l'obstruaient.

Nous venions d'achever ce travail lorsque nous aperçûmes ma femme et ses trois fils qui s'avançaient sur la charrette dont Jacques s'était constitué le bruyant conducteur. Ernest et François agitaient leurs chapeaux en signe de joie.

Nous entrâmes tous ensemble dans la caverne; chacun de nous portait une bougie allumée. Fritz et moi nous étions mu-

s de briquets pour le cas où les lumières 'teindraient.

Notre expédition avait quelque chose de ave, de solennel. J'ouvrais prudemment la marche, sondant le terrain et inspectant la voûte. Mes fils, aiguillonnés par la curiosité, me suivaient bravement.

Le sol de cette caverne, qu'une main



ovidentielle semblait avoir préparée pour us recevoir, était ferme et recouvert d'un ble très-sec et très-fin.

Ayant examiné le mode de cristallisation un fragment que je détachai d'une paroi que je portai ensuite à mes lèvres, je reconnus que la grotte était creusée dans un gisement de sel gemme.

Cette découverte me causa une joie extrême, car elle nous assurait, pour nous et notre bétail, une provision de sel facile à recueillir et remplaçant avec avantage celui

que nous amassions à grand'peine au bord de la mer.

En pénétrant plus avant dans la grotte, notre admiration éclata devant de véritables merveilles produites autant par les jeux de la lumière que par la structure des parois. Là, des blocs s'élevaient majestueusement en colonnes torses jusqu'à la voûte, recouverte elle-même de bizarres figures qui prenaient, selon la disposition de nos flambeaux, les aspects d'hommes ou d'animaux fabuleux: plus loin, c'étaient des siéges orientaux, des lustres, des lampes gothiques, ou des silhouettes fantastiques admirablement sculptées. Le petit François se crut dans une cathédrale, Jacques rêvait au palais des fées; Ernest, pensif, examinait et réfléchissait; ma femme



me serrait les mains. « Plus d'hiver pour les petits! » murmurait-elle. Fritz bondissait. « C'est un château de diamant, s'écriait-il, le plus beau du monde! — Et Dieu est l'architecte, mon fils! » lui dit sa mère.

Fritz l'embrassa. « Dieu est puissant, dit-il à sa mère, les yeux humides; il a fait tout ce qui est grand, tout ce qui est bon, mais ce qu'il a fait de meilleur, c'est de donner à de pauvres enfants une mère parfaite, comme toi, maman.

— Ah! le bonheur est partout où l'on s'aime, » dit tout bas ma femme en embrassant ses enfants.

Je trouvai, à quelques endroits, des morceaux de cristal qui paraissaient s'être détachés de la voûte.

Cette découverte devait nous faire craindre de nouveaux éboulements; mais je compris bientôt que ces accidents provenaient de nos décharges de poudre et nullement de l'humidité. Toutefois, ce fut un avertissement, et pour nous préserver de tout événement de ce genre, je fis retourner tout mon monde à l'entrée de la grotte d'où je tirai, avec des balles, sur les saillies de cristal qui nous semblaient les moins solides; ensuite, avec de longues perches, nous sondâmes la voûte, et nous ne sortîmes de la grotte qu'après en avoir reconnu la parfaite solidité.

Quand nous eûmes décidé que nous choisirions la grotte pour résidence d'hiver, Dieu sait les nombreux projets que nous

inspira l'aménagement de cette nouvelle habitation !

Falkenhorst demeura notre résidence d'été, mais nous ne songeâmes plus aux améliorations que nous avions résolu d'y faire en vue de la mauvaise saison. Notre attention était dirigée vers le château souterrain qui devait nous assurer une retraite confortable pendant l'époque des pluies. Tout d'abord je fis tailler le contour de l'entrée et, de chaque côté, creuser des fenêtres dans le roc. J'y adaptai ensuite la porte et les fenêtres de Falkenhorst, devenues inutiles dès l'instant que le château aérien devait nous servir exclusivement pour l'été.

La caverne étant très-spacieuse, elle fut divisée en plusieurs compartiments par des



cloisons. A droite de l'entrée se trouvait notre habitation; à gauche, la cuisine, les écuries et la chambre de travail. Au fond furent placés la cave et le magasin. Nous fîmes plus : la partie destinée à l'habitation fut distribuée en plusieurs pièces. La première devait nous servir de chambre à coucher, à ma femme et à moi; la seconde, de salle à manger; puis venaient le dortoir de mes fils et la salle de réunion, où furent placés les livres, les armes et les quelques objets curieux que nous avions rassemblés.

Dans le compartiment destiné à la cuisine, nous construisîmes un vaste foyer avec une cheminée assez haute pour donner issue à la fumée.

Tous nos outils et nos provisions eurent une place marquée, et, malgré l'étendue de notre grotte, il nous fallut de nombreuses combinaisons pour loger convenablement notre volaille et nos bestiaux. Jamais, depuis que nous habitions sur cette terre, nous n'avions déployé autant d'adresse et d'activité. Il est vrai de dire que notre ardeur était stimulée par d'heureux résultats.

Pendant que nous travaillions à l'aménagement de la grotte, nous habitions forcément la tente, et nous avions pour principale nourriture les œufs et la chair de quelques tortues qui venaient pondre sur le rivage et dont nous nous emparions. J'eus l'idée de former une sorte de parc

aux tortues, où nous pourrions nous pourvoir selon les besoins de notre table. Aussitôt donc que nous apercevions de loin un de ces indolents animaux, Fritz ou Jacques courait lui couper la retraite; nous les aidions ensuite à le renverser sur le dos; puis, nous percions avec une vrille, au bord de la carapace, un trou dans lequel nous passions une corde fixée a un piquet. La tortue avait ainsi la liberté de se plonger dans la mer et de se promener; mais elle n'en était pas moins notre captive.

Un matin que nous nous rendions de Falkenhorst à la baie de la Délivrance, un spectacle étrange nous frappa. Sur la mer, à mille pas de nous environ, une étendue d'eau semblait en ébullition et scintillait au soleil. Au-dessus de ces vagues brillantes, une nuée de mouettes, de frégates et d'autres oiseaux voltigeaient en poussant des cris aigus. Mes fils se perdaient en conjectures, car ce curieux phénomène s'offrait à nous pour la première fois.

Fritz voulait que ce fût un volcan souterrain qui avait éclaté. La mère soupçonnait l'existence d'un banc de sable que nous n'avions pas remarqué; le *docteur* déclara que ce mouvement des vagues pourrait bien être causé par la croupe d'un monstre marin. Cette idée parut fort acceptable aux enfants, toujours prêts à voir du merveilleux dans l'inconnu. Mais un instant d'observation m'avait fait connaître la vérité.

Il fut avéré pour moi que nous assistions à l'arrivée d'un banc de harengs.

« Vous n'ignorez pas, dis-je à mes fils, qu'on nomme ainsi une multitude de harengs qui marchent en colonnes si serrées qu'elles couvrent souvent une étendue de plusieurs lieues. Ces troupes sont ordinairement escortées de dauphins, d'esturgeons et d'autres animaux marins très-friands de la chair des harengs. En outre, les oiseaux de mer les guettent et saisissent ceux des petits poissons qui s'aventurent à la surface. Dans l'espoir d'échapper à leurs ennemis des eaux, les harengs recherchent les bas-fonds où les gros poissons n'oseraient s'aventurer; mais alors ils tombent dans les filets des hommes qui en prennent des quantités innombrables. Il y a même des peuples qui vivent exclusivement de cette pêche, dont les produits sont expédiés dans le monde entier. On pourrait s'étonner que de pareils moyens de destruction n'amenassent pas l'anéantissement de la race, si l'on ne savait qu'une femelle seule pond jusqu'à cinquante mille œufs. »

Pendant que je parlais, le banc de harengs s'était engagé plus avant dans la baie et avec une telle précipitation que nous voyions les poissons se heurter, sauter les uns par dessus les autres; ainsi nous fut expliqué le scintillement des lames que nous avions tout d'abord remarqué.

Je résolus d'organiser une pêche afin de profiter de la nouvelle ressource alimentaire que la Providence nous envoyait.

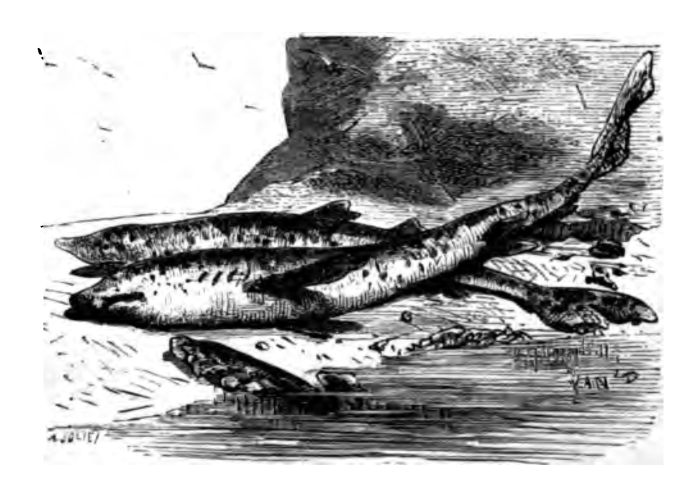
Fritz entra dans la mer avec une corbeille qu'il lui suffisait d'immerger pour qu'elle fût pleine de poissons. Il jetait ensuite les harengs sur le sable. François les ramassait et les apportait à Ernest et à Jacques qui, à l'aide d'un couteau, les vidaient; quant à moi, je les rangeais dans les anciennes cuves du bateau, et la mère répandait du sel pilé entre chaque couche de poissons que j'avais formée. Nous remplîmes ainsi tous nos tonneaux; je les fermai avec des planches clouées, et l'âne et la vache les transportèrent ensuite dans notre magasin de la grotte.

Ce travail nous occupa pendant trois jours. A peine avions-nous fini avec cette pêche et cette salaison, que nous vîmes la baie hantée par une troupe de chiens de mer, venus sans doute à la suite des harengs. Ils jouaient, se poursuivaient jus-

que sur la rive sans paraître effrayés de notre présence. Nous pûmes en tuer une dizaine, dont je conservai seulement la peau et la graisse. La peau fut destinée à faire des harnais pour notre bétail, et même des vêtements pour nous. La graisse au besoin, devait, après avoir été fondue, nous fournir une sorte d'huile qui nous permettrait de ménager nos bougies.

Nous jetâmes la chair dans le ruisseau des Chacals qui fourmillait d'écrevisses. Il en vint des milliers à la curée de la proie que nous leur avions offerte. Les enfants en pêchèrent facilement une quantité, et sur mon conseil, ils les placèrent dans une caisse qu'ils percèrent de plusieurs trous et qu'ils fixèrent ensuite au bord du ruisseau en la chargeant de grosses pierres qui la tenaient immergée.

Nous en fîmes autant pour garder vivants



dans de l'eau de mer les poissons que l'un ou l'autre de mes fils prenait chaque jour. Provisoirement nous parquâmes une centaine de harengs.

Ces différentes pêches terminées, nous nous remîmes activement à l'emménagement de notre habitation souterraine. En examinant certains débris de rocher qui se trouvaient épars sur le sol de la grotte, je reconnus qu'ils étaient détachés d'une couche de pierre à plâtre. J'inspectai donc attentivement la grotte sur tous les points, et au fond, du côté de notre magasin, je découvris la veine du précieux minéral.

Avec une pioche, j'en détachai plusieurs morceaux, que nous fîmes rougir au feu, et qui, pulvérisés ensuite, nous donnèrent un plâtre d'excellente qualité. Cette découverte nous permettait d'apporter beaucoup de perfectionnement dans la distribution, voire même dans l'ornementation de notre nouvelle demeure. Pour le moment, je me contentai de l'utiliser à couler, sur le fond des tonnes où nous avions mis les harengs, un enduit qui les préservât du contact de l'air extérieur. Toutefois, le contenu des deux tonnes fut réservé pour en faire des harengs fumés ou harengs saurs. J'avais lu la description du procédé qu'emploient les boucaniers pour fumer les viandes, et je résolus de le mettre en pratique.

Nous construisîmes donc, à quelque distance de l'habitation, une grande hutte de branchages et de roseaux entrelacés. Les harengs furent rangés sur des claies suspendues, et au-dessous nous fîmes, avec de la mousse et des herbes humides, un feu dégageant beaucoup de fumée ; puis la hutte fut close hermétiquement. En renou-

velant plusieurs fois cette opération, j'obtins des harengs bien secs, bien appêtissants, d'un beau jaune-bronze, qui furent enfermés dans des sacs, et transportés dans le magasin aux provisions.

Environ un mois après que le banc de harengs eut disparu, notre ruisseau fut envahi par une quantité de saumons et d'esturgeons qui s'efforçaient d'en remonter le courant pour aller, selon les mœurs de quelques espèces, déposer leurs œufs dans l'eau douce.

Jacques, qui aperçut le premier ces nouveaux visiteurs, les prit pour de jeunes baleines.

Je n'eus pas de peine à lui démontrer son erreur, et je me pris à réfléchir sur les moyens que nous pourrions employer pour



opérer la capture d'un certain nombre de ces poissons, dont la chair est un excellent manger.

Jacques, remarquant ou plutôt devinant mon embarras, partit comme un trait du côté de la grotte en me criant : « Attends, attends, papa, tu vas voir; je sais le moyen, moi. »

Il ne tarda pas à revenir portant un arc, des flèches à crocs recourbés, un paquet de ficelle, et deux ou trois vessies de chiens de mer. Curieux de connaître le procédé qu'il avait inventé, sa mère, ses frères et moi nous faisions cercle autour de lui. Il lia autour d'une vessie la ficelle qu'il attacha d'un bout à une flèche et de l'autre à une énorme pierre qui se trouvait sur le rivage. Puis, bandant son arc, il visa l'un des plus gros saumons. Le trait partit et alla s'enfoncer profondément dans le corps du poisson.

« Touché! touché! » criait le petit archer en bondissant de joie.

Le saumon plongea et voulut s'enfuir, mais il se trouva retenu et par le poids de la pierre et par l'air contenu dans la vessie. Cette lutte, jointe à la douleur que lui faisait éprouver le fer de la flèche, eut bientôt épuisé ses forces, et nous pûmes, sans trop de peine, le tirer sur le rivage.

L'adresse et l'heureux succès de Jacques nous piquèrent d'émulation. Fritz alla chercher le harpon et le dévidoir; moi, je m'armai, comme le dieu Neptune, d'un trident;

nit d'hameçons qu'il amorça
›ux du premier saumon; et
›a dans toutes les règles.
pas au moyen qui lui
décocha encore deux
ıne seule atteignit
sans de grands
le sa nouvelle
ıt aux hame-
ıı aider par François
pour le tirer hors de l'eau.
. ıı successivement deux poissons,
..ıs je ne pus en capturer qu'un seul, mon engin étant le moins commode de tous.

Quant à Fritz, qui ménageait ses coups, il ne se décida à lancer le harpon que lorsqu'il vit passer à sa portée un esturgeon qui pouvait mesurer au moins dix pieds de longueur. L'énorme bête, frappée en plein dos, se débattait terriblement, bondissant, faisant voler l'eau. Nous fûmes obligés de nous cramponner tous à la corde du dévidoir pour empêcher cette proie importante de nous échapper. Peu à peu nous l'attirâmes dans un bas-fond. Pour achever de nous en rendre maîtres, force fut à l'un de nous d'entrer dans l'eau et de passer derrière les branchies de l'animal le nœud coulant de la corde, à laquelle le buffle fut attelé, pour l'amener sur terre.

Cette pêche achevée, quand on eut vidé les poissons, je fis mettre de côté les œufs d'esturgeon et les vessies, que je destinais à des usages particuliers. La majeure partie de la chair, coupée en morceaux, fut salée comme les harengs. J'essayai de mariner le reste, comme on fait du thon sur les bords de la Méditerranée. Pour cela, nous le fîmes cuire dans de l'eau fortement salée, et nous l'enfermâmes ensuite dans un tonneau où je versai une certaine quantité d'huile.

Ma femme, ne se doutant pas que nous puissions utiliser les œufs et les vessies, se disposait à jeter tout cela au ruisseau, mais je lui déclarai que j'avais l'intention de préparer avec les œufs un mets très-recherché que les Russes appellent caviar, et, avec les vessies, de la colle dite de poisson.

Je fis donc sans retard laver soigneusement à la mer les œufs, dont la masse pouvait bien peser une trentaine de livres. Nous les mîmes tremper ensuite dans l'eau salée pendant plusieurs heures. Il ne nous resta plus qu'à en remplir des calebasses trouées, où ils s'égouttèrent, pour obtenir une douzaine de pains compactes et fermes qui furent exposés dans la hutte à fumer. Cela augmenta d'une friandise nos provisions d'hiver.

Je me rappelai avoir lu ou avoir entendu rapporter le procédé employé pour la préparation de la colle de poisson, et je le mis en pratique. Je taillai les vessies par lanières que nous fîmes tremper dans l'eau pour les ramollir et qui ensuite séchèrent au soleil. Nous obtînmes ainsi des espèces de copeaux qui, jetés dans l'eau bouillante, s'y fondaient et donnaient une gelée très-pure. Cette gelée, versée sur un plat, formait en se refroidissant des lames transparentes dont j'eus l'espoir de pouvoir me servir pour vitrer nos fenêtres.

Le jardin de Zeltheim était en pleine prospérité, et nous donnait, presque sans culture, d'excellents légumes de toute espèce. Il nous suffisait d'arroser pour obtenir une riche végétation, et encore cet entretien nous coûtait-il peu de peine, car nous avions installé, à l'aide de tiges de sagoutier, comme je crois l'avoir signalé plus haut, un petit système de canaux amenant les eaux du ruisseau du Chacal.

La généralité des graines et des plantes confiées à cette terre était parfaitement acclimatée. Les tiges rampantes des melons et des concombres se garnissaient déjà d'une quantité de beaux fruits, les

ananas donnaient de magnifiques promesses, et le maïs montrait de nombreux épis mûrs. A en juger par l'état de cette plantation voisine de notre demeure, nous devions augurer bien de nos plantations éloignées. Un matin donc nous partîmes en famille pour aller les visiter.

En nous dirigeant vers Falkenhorst, nous fîmes une halte à l'ancien champ des pommes de terre que ma femme avait ensemencé après la récolte faite. Là encore, nous vîmes de véritables merveilles de végétation; l'orge, les pois, les lentilles, le millet, l'avoine et plusieurs autres espèces de céréales avaient poussé magnifiquement dans cette terre bénie.



Je me demandai même où ma femme avait pu trouver une quantité suffisante de graines pour faire de si importantes semailles. Je remarquai surtout un quartier couvert de pieds de maïs gigantesques en pleine maturité. Il va sans dire que les richesses de ce champ ne devaient pas manquer d'attirer un certain nombre de parasistes dont il nous fut facile de constater le préjudiciable passage.

P.-J. Stahl. — E. Muller.

La suite prochainement.

LE MÉROPS

— Savez-vous ce qu'on m'a raconté? disait un jour un Aiglon, à peine sorti de son aire, à un vieux et sage Hibou qui habitait dans son voisinage. On m'a dit qu'il existe, je ne sais trop où, un oiseau nommé le Mérops qui, pour s'élever vers le ciel, vole la queue la première et la tête en bas. Vous avez beaucoup voyagé, beaucoup étudié; vous devez savoir ce qu'il en est, mais j'ai peine à me figurer que ce soit vrai.

— Et vous avez raison, répondit le Hibou. Nulle part au monde on n'a rien vu de pareil. Il n'y a là qu'une invention de l'homme qui en a trouvé beaucoup du même genre et qui sans doute s'est désigné lui-même sous l'emblème de ce Mérops, car l'homme est ainsi : il voudrait bien monter au ciel, mais sans perdre un seul moment la terre de vue.

Lessing.



HISTOIRE D'UN AQUARIUM

ET DE SES HABITANTS.

(Suite.

(Dessins par Riou, d'après Léon Becker, gravés par Hildibrand.)

Nous en avons dit assez, pour le moment, sur les insectes parfaits : retournons à nos larves, infiniment plus originales.

Quelques-unes d'entre elles, se sachant faibles et sans défenses suffisantes, travaillent industrieusement à se faire une cuirasse. Elles se fabriquent donc une espèce de gaîne, dont l'intérieur est délicatement doublé de soie — car les pauvres bêtes ont la peau fine — et dont l'extérieur est recouvert de diverses matières, tantôt de sable, parfois de feuilles, souvent de coquilles encore vivantes, que l'insecte a fortement reliées à l'aide de fils. La larve de la Perle jaune, dont le tissu est fort mou, se prépare un fourreau tout à fait élégant. — Elle taille et coupe les feuilles de la lentille d'eau, en forme une foule de petits carrés extrêmement réguliers et les ajustant bout à bout, en fait une espèce de spirale semblable à un ruban vert qu'on aurait roulé sur un cylindre. Rien n'est plus joli que cette spirale ainsi travaillée, qu'on ne prendrait pas, à coup sûr, pour la demeure d'un insecte.

La larve de la Perle se métamorphose dans son fourreau. Lorsqu'elle sent qu'elle va bientôt changer d'état, elle commence, en animal prévoyant, par boucher l'ouverture de son habitation à l'aide de quelques fils, qui, tout en permettant à l'eau de continuer à y pénétrer, en défend l'accès aux insectes voraces qui pourraient lui nuire durant son engourdissement. Cet ouvrage achevé, la larve change de peau, et devient chrysalide. Sa période de réclusion terminée, elle sort de son enveloppe, qui se trouve vers la surface de l'eau, et ne tarde pas à secouer ses grandes ailes, chargées de nervures, pour s'élever enfin dans les airs.

On ne doit pas confondre cet insecte

avec la Frigane, dont les habitudes sont à peu près les mêmes. Tous deux ont des antennes longues et minces, quatre barbillons à la bouche et trois petits yeux lisses sur la tête; mais la Perle porte à la queue deux longs appendices, extrêmement minces, déliés comme des cheveux, et qui n'existent point chez la Frigane. De plus, les ailes de la Perle sont croisées et couchées le long de son corps, tandis que la Frigane porte les siennes latéralement, en toit aigu, et relevées par le bout à peu près comme celles des teignes.

On distingue, parmi les Perles, des variétés brunes à raies jaunes; d'autres, auxquelles ces raies manquent, et dont les pattes seules sont jaunes. Leur longueur varie de huit à deux lignes. La plus petite espèce, jaune, aux ailes blanches, aux yeux noirs, entre souvent dans les maisons durant les belles soirées d'été.

Ainsi que nous venons de le constater, les larves des Friganes ressemblent à celles des Perles. Elles sont longues, composées de plusieurs anneaux, et ont une tête écailleuse et six pattes. Deux crochets, extrêmement forts, placés à l'extrémité de leur corps, les aident à se cramponner à leur fourreau, d'où il est assez difficile de les arracher sans les blesser. Si l'on y parvient, et qu'ensuite on pose ce fourreau vide à côté de la larve dépossédée, elle y rentre la tête la première, et ensuite, se retournant dans cet étroit espace, fait bientôt reparaître sa bouche armée de serres, à l'ouverture par laquelle elle venait de disparaître. Sa gaîne, au contraire, est-elle introuvable, elle se résigne à en construire une autre, en y employant les mêmes éléments que pour la première.

Sa nymphe est grande, allongée, et d'un blanc citron. On y distingue déjà toutes les parties que doit avoir l'insecte parfait, et de plus quelques organes particuliers à la chrysalide, consistant en deux cornes charnues, destinées à pomper l'air, et deux petits crocs, à l'aide desquels elle déchirera plus tard la grille de son fourreau, opération que l'insecte ailé ne pourrait exécuter.

Les Friganes, durant leur vie aquatique, se nourrissent tantôt de végétaux, tantôt de petits insectes. Devenues habitantes des airs, elles sont de couleur fauve — comme la *Phrygania striata* — ou panachée, comme la *Phrigania rhombica*. Il serait trop long de les citer toutes; il en est de brunes à ailes fauves; d'autres chez lesquelles la couleur brune est remplacée par des teintes plombées; on en rencontre à antennes panachées, à ailes tachetées et à courtes antennes. Quelques-unes sont noires; il en est dont le corps est d'un beau vert.

Mais voici bien un autre sujet d'étude ! Là-bas, à quelques pouces d'une feuille de nénuphar, s'agite un long ver sans pattes, un peu aplati, de couleur brune. Ses deux extrémités sont fort effilées, et c'est à peine si l'on remarque sa petite tête, oblongue et écailleuse. C'est la larve de la *Stratiomys*, ou Mouche armée. Ses premiers anneaux sont courts; les derniers sont longs, menus et cylindriques. Sa peau est forte, dure et peu flexible, ce qui rend sa démarche assez singulière. Comme elle ne peut ployer ses anneaux, il faut qu'elle les coude, en leur faisant faire différents angles à leur point de jonction, ce qui donne à l'insecte un air tortu.

En apparence inoffensif, il est cependant carnassier, et vit d'animalcules aquatiques. Il porte, en effet, à la bouche quelques crochets durs et écailleux, accompagnés de barbillons dont il se sert pour saisir ses victimes. Il est muni, en outre, d'un suçoir, dont il sait faire bon usage.

L'autre extrémité de la larve, ou sa queue, est encore plus remarquable. Au



1. Larve de la Libellula depressa. — 2. Eclosion de la Libellule.
3. Nid de l'Hydrophile. — 4. Naissance des larves de l'Hydrophile. — 5. Larve de l'Hydrophile.
6. Hydrophile.

bout de cette partie se trouve une ouverture ou stigmate, qui lui sert d'organe respiratoire. Cette ouverture est entourée d'une frange rayonnante de poils barbus, qui empêchent l'eau d'y pénétrer. L'insecte applique ce stigmate à la surface de l'eau, et respire la tête en bas. Quand il veut descendre dans le fond du réservoir, il reploie les barbes de la frange que nous venons de décrire, et en forme une espèce de boule, sous laquelle l'ouverture de la queue se trouve cachée, de façon à y retenir la provision d'air qui s'y est amassée.

Lorsque l'existence de la Mouche armée approche de sa fin, elle ne change point de figure : seulement sa peau se durcit encore davantage, et devient rigide. Ce sera là sa coque, et elle n'en aura point d'autre. La nymphe, beaucoup plus petite que la larve, est loin de la remplir, et les quatre derniers anneaux de son ancien corps restent vides. L'insecte demeure dans cet état une douzaine de jours, puis, faisant sauter la cloison qui le sépare du monde, finit par prendre son vol.

La Mouche armée ne retourne plus vers l'eau, dès ce moment, que pour y déposer ses œufs. Tout à fait semblables aux autres mouches par ses ailes et la trompe qui garnit sa bouche, elle s'en distingue par ses antennes et son corselet. Les premières ressemblent à un fil, sont coudées vers leur milieu, et forment un angle presque droit. Le corselet porte des pointes aiguës à son extrémité, d'où vient le nom que l'on a donné à la Stratiomys. Ces épines sont au nombre de deux dans la plupart des espèces.

Nous décrirons comme type du genre, la *Stratiomys fusca*. Ses yeux, bruns et brillants, occupent la plus grande partie de sa tête. Son corselet est un peu velu, de couleur fauve, excepté à son extrémité, qui est jaune, ainsi que les deux pointes qui en naissent. Le ventre de la mouche, plat et presque rond, a six taches triangulaires, formées en croissant, de couleur jaune, trois de chaque côté, outre une septième tache impaire, placée plus bas. Le dessous du corps, également jaune, est marqué de quelques taches noires.

La larve du cousin, qui naît également dans les eaux, est fort Connue. Swammerdam, Réaumur, et plusieurs autres auteurs célèbres, se sont plu à retracer, dans le plus grand détail, l'histoire de ses métamorphoses. Nous nous bornerons donc à en dire quelques mots.

La larve du Cousin habite principalement les eaux stagnantes. Un réservoir rempli, abandonné dans un jardin, ne tarderait pas à en pulluler. Elle est composée de neuf anneaux, sans compter sa tête, qui porte deux yeux, deux mâchoires aiguës et plusieurs aigrettes de poils. Du dernier des anneaux qui forment le corps de l'animal, part un long tuyau, évasé et frangé par le bout. C'est une espèce de stigmate, un tube par lequel entre l'air qu'il respire. Nous avons déjà eu l'occasion d'étudier ce mécanisme. Notre larve vient donc fréquemment à la surface, mais, à la moindre alarme, elle plonge au fond en faisant de nombreux zigzags, et en nageant avec la plus grande agilité. Elle se nourrit de Monocles et d'autres insectes aquatiques.

Après avoir changé plusieurs fois de peau, elle songe enfin à sortir de l'élément liquide où elle se trouve immergée. Elle subit alors une nouvelle transformation, se dépouille du tuyau postérieur par lequel elle respirait, et devient nymphe.

Cette nymphe est des plus étranges. De sa partie antérieure, beaucoup plus grosse que le reste du corps, partent deux tubes respiratoires, évasés vers leur ouverture, comme des espèces de cornets. Elle a acquis, à l'extrémité de son dernier anneau, une espèce de queue aplatie qui lui sert

à nager et à courir dans l'eau. La nymphe du Cousin est aussi agile que sa larve, et, comme cette dernière, est obligée de remonter de temps en temps pour respirer.

Au bout de huit ou dix jours, l'insecte parfait sort de sa chrysalide. Pour en arriver là, la nymphe se tient à la surface de l'eau. Bientôt sa peau s'ouvre entre les deux tuyaux respiratoires du corselet, Alors le Cousin, sortant par cette ouverture, commence à dégager sa tête, puis ses pattes de devant, à l'aide desquelles il tire enfin le reste de son corps, s'appuyant sur sa dépouille, qui lui sert de radeau. Malheur à lui si le vent en creusant quelques rides sur les ondes, renverse le frêle esquif! Le pauvre cousin périrait noyé dans cet élément où il a passé toute sa vie, mais où il lui est défendu de rentrer, sous peine de mort.

Il s'en rapproche cependant, après quelques voyages aériens, pour y déposer ses œufs, dont la forme rappelle celle de petites quilles, et qu'on voit bientôt flotter sur l'eau. Ils sont placés verticalement, les uns à côté des autres, et éclosent au bout de quelques jours.

VIII.

LES CRUSTACÉS ET LES MOLLUSQUES D'EAU DOUCE.

Les crustacés, enveloppés dans leur épaisse armure, généralement amphibies, se divisent en deux grands groupes, d'après la conformation de leur bouche. Les uns, en effet, ont cet organe muni de mâchoires et de mandibules propres à la mastication, tandis que les autres n'ont qu'un bec tubuleux, garni de suçoirs. Il en est même, les Xyphosures, qui ne possèdent ni mandibules ni suçoirs; mais, dans ce cas, leurs pattes sont organisées de manière à remplacer les outils manquants.

L'*Astacus fluviatilis*, ou Écrevisse d'eau douce, figure sur nos tables, et chacun peut en étudier l'anatomie. On la trouve sur le gravier, parmi les herbes, au fond des cours d'eau bien clairs et bien limpides. Si on la met, en revenant de la pêche, dans un réservoir où se trouvent déjà de petits poissons, on ne tardera pas à voir disparaître rapidement ces derniers. Là se borne l'activité et le talent de l'*Astacus fluviatilis*. Habitué au mouvement rapide des fleuves et des rivières, il se fait difficilement à la vie calme et uniforme de l'aquarium. On peut cependant le conserver longtemps dans un bassin en terre, en ayant soin d'en renouveler fréquemment le contenu. Il ne faut pas y mettre beaucoup d'eau, car l'Écrevisse manque d'air à de trop grandes profondeurs.

Remarquons en passant que ce crustacé jouit d'une faculté assez heureuse. Ses pattes, comme personne ne l'ignore, sont grosses vers le bout, minces à leur origine, et composées de plusieurs articulations fort étroites. Il en résulte qu'elles se brisent facilement. L'Écrevisse n'en souffre que momentanément, car il lui repousse bientôt un nouveau membre, partant du moignon de celui qu'elle a perdu. Ce membre supplémentaire est d'abord fort petit, mais il croît avec le temps, et acquiert enfin toute la grosseur de l'ancien.

Indépendamment de l'Écrevisse, il existe dans nos ruisseaux un autre crustacé, qui, par sa taille exiguë, convient beaucoup mieux à l'aquarium : nous faisons allusion à la Crevette d'eau douce.

Cette Crevette est d'un jaune couleur de rouille : ses yeux sont noirs; ses antennes sont fines et fort longues. Elle a dix pattes et plusieurs appendices à la queue. Son corps, composé de douze anneaux sans la tête, est fort étroit, d'où il résulte que l'animal, soit qu'il se meuve, soit qu'il reste en place, se trouve généralement couché sur le flanc. Les plus petits se re-

tirent et se tiennent à l'abri sous le ventre et entre les pattes des plus gros. Lorsqu'ils se mettent à nager, ils rapprochent, par des mouvements vifs, la tête et la queue l'une de l'autre. On les trouve partout, mais particulièrement entre les touffes de la Callitriché, charmante plante, dont le feuillage abondant, quoique léger, leur sert de retraite.

Les Monocles, dans leur infime petitesse, sont de la même nature que les Crevettes. Ils ont six pattes, un seul œil, des antennes branchues avec plusieurs poils latéraux, et un corps crustacé. Tous sont aquatiques, et se développent en quantité dans les eaux dormantes. Leur démarche est bizarre. La plupart se servent de leurs antennes branchues pour nager, et s'avancent dans l'eau en sautillant. Leurs pattes les aident également à se pousser en avant. Elles sortent d'une espèce de fente, ménagée entre les deux lames dont leur corps est couvert, et y sont tellement serrées qu'elles ne peuvent faire de mouvements que de haut en bas, et nullement sur les côtés. Les Monocles sont munis en outre d'une autre partie qui leur sert d'aviron : c'est leur queue, simple dans quelques espèces, fourchue dans d'autres, mais toujours plus ou moins mobile.

Ils se nourrissent de débris de plantes, et leur couleur varie d'après la nature de leurs aliments habituels. Ils servent, à leur tour de nourriture à un grand nombre d'animaux marins.

Les Binocles, autre genre, ne diffèrent du précédent que parce que les petits crustacés qui en font partie ont deux yeux, des antennes simples, et une queue fourchue.

Il nous reste à parler, avant de terminer ce chapitre, d'une famille qui fournit aux collectionneurs les plus utiles auxiliaires, en travaillant avec lui à maintenir le verre qui garnit l'un des côtés de l'aquarium dans un état de parfaite propreté, et en l'aidant à faire disparaître les débris de tous genres qui pourraient en troubler les eaux. Ces ouvriers habiles, diligents, infatigables, sont les Mollusques.

On comprend sous ce nom un groupe particulier et très-nombreux d'animaux d'une structure fort variée, dont le corps est mou et d'une substance presque gélatineuse. Ils sont couverts d'une peau, dans laquelle ou sur laquelle se développe le plus souvent un test calcaire ou coquille, dont la solidité leur offre abri et protection. Ce test n'est autre chose qu'une croûte dure, plus ou moins épaisse, produite par le Mollusque, et grandissant en même temps que lui. C'est une espèce de squelette extérieur, qu'on peut comparer aux os qui soutiennent les chairs et les viscères des animaux des ordres plus élevés. Tous les Mollusques, cependant, ne sont pas couverts d'une coquille. Chez quelques-uns, cette partie est cachée sous une masse charnue, c'est-à-dire si peu développée et si imparfaite qu'on ne la reconnaît que par analogie. Il arrive même qu'elle devient parfois, comme chez la Limace, par exemple, entièrement nulle.

Ces différences, assez remarquables, ont fait désigner sous le nom de *Mollusques nus* ceux chez lesquels la coquille n'est qu'apparente ou manque tout à fait, pour les distinguer des *Mollusques à coquille*.

ERNEST VAN BRUYSSEL.

La fin prochainement.

LES ANGLAIS AU POLE NORD

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

(Vignettes par Riou.)

Vers le soir, une tempête d'une violence extrême balaya les sommets neigeux; on ne pouvait résister à la violence de l'ouragan; il fallait se coucher à terre; mais la température étant fort basse, on risquait de se faire geler instantanément.

Bell, aidé d'Hatteras, construisit avec beaucoup de peine une snow-house, dans laquelle les malheureux cherchèrent un abri; là, on prit quelques pincées de pemmican et un peu de thé chaud; il ne restait pas quatre gallons d'esprit-de-vin; or il était nécessaire d'en user pour satisfaire la soif, car il ne faut pas croire que la neige puisse être absorbée sous sa forme naturelle; en est forcé de la faire fondre. Dans les pays tempérés, où le froid descend à peine au-dessous du point de congélation, elle ne peut être malfaisante; mais au-delà du cercle polaire, il en est tout autrement; elle atteint une température si basse, qu'il n'est pas plus possible de la saisir avec la main qu'un morceau de fer rougi à blanc, et cela, quoiqu'elle conduise très-mal la chaleur; il y a donc entre elle et l'estomac une différence de température telle, que son absorption produirait une suffocation véritable. Les Esquimaux préfèrent endurer les plus longs tourments à se désaltérer de cette neige, qui ne peut aucunement remplacer l'eau et augmente la soif au lieu de l'apaiser. Les voyageurs ne pouvaient donc étancher la leur qu'à la condition de fondre la neige en brûlant l'esprit-de-vin.

A trois heures du matin, au plus fort de la tempête, le docteur prit le quart de veille; il était accoudé dans un coin de la maison, quand une plainte lamentable de Simpson appela son attention; il se leva pour lui donner ses soins, mais en se levant il se heurta fortement la tête à la voûte de glace; sans se préoccuper autrement de cet incident, il se courba sur Simpson et se mit à lui frictionner ses jambes enflées et bleuâtres; après un quart d'heure de ce traitement, il voulut se relever, et se heurta la tête une seconde fois, bien qu'il fût agenouillé alors.

« Voilà qui est bizarre, » se dit-il.

Il porta la main au-dessus de sa tête : la voûte baissait sensiblement.

« Grand Dieu ! s'écria-t-il. Alerte, mes amis! »

A ses cris, Hatteras et Bell se relevèrent vivement, et se heurtèrent à leur tour; ils étaient dans une obscurité profonde.

« Nous allons être écrasés! dit le docteur; au dehors! au dehors ! »

Et tous les trois, traînant Simpson à tra-



vers l'ouverture, ils quittèrent cette dangereuse retraite; il était temps, car les

tirent et se tiennent à l'abri sous le ventre et entre les pattes des plus gros. Lorsqu'ils se mettent à nager, ils rapprochent, par des mouvements vifs, la tête et la queue l'une de l'autre. On les trouve p... tout, mais particulièrement entre les ... de la Callitriché, charmante pl... feuillage abondant, quoiqu... de retraite.

Les Monocles, dan... ...te **sont de la mêm...** ...ner **Ils ont six pat...** ... dan- **branchues** ... **un corps** ... avant le **se dé...** ...ns insuffi- **dor...** ...ut que trois **pl...** ...cé à ronger ...ux paraissaient ...vaient aller loin. ...reprit sa marche ... il restait encore ...chir avant d'atteindre

... allait en avant, appela ...ses compagnons. Ceux-ci ac- ... leur montra d'un air stu- ... appuyé sur un glaçon. ... s'écria le docteur.



Hatteras le prit; il était en bon état et chargé.

« Les hommes du *Porpoise* ne peuvent être loin, » dit le docteur.

Hatteras, en examinant l'arme, remarqua qu'elle était d'origine américaine; ses mains se crispèrent sur le canon glacé.

collectio... en route ! » dit-il d'une voix en tr...

...ntinua de descendre la pente des ...gnes. Simpson paraissait privé de ... sentiment; il ne se plaignait plus; la ...ve lui manquait.

La tempête ne discontinuait pas; la marche du traîneau devenait de plus en plus lente : on gagnait à peine quelques milles par vingt-quatre heures, et, malgré l'économie la plus stricte, les vivres diminuaient sensiblement; mais, tant qu'il en restait au-delà de la quantité nécessaire au retour, Hatteras marchait en avant.

Le 27, on trouva presque enfoui sous la neige un sextant, puis une gourde; celle-ci contenait de l'eau-de-vie, ou plutôt un morceau de glace, au centre duquel tout l'esprit de cette liqueur s'était réfugié sous la forme d'une boule de neige; elle ne pouvait plus servir.

Évidemment, Hatteras suivait sans le vouloir les traces d'une grande catastrophe; il s'avançait par le seul chemin praticable, ramassant les épaves de quelque naufrage horrible. Le docteur examinait avec soin si de nouveaux cairns ne s'offriraient pas à sa vue, mais en vain.

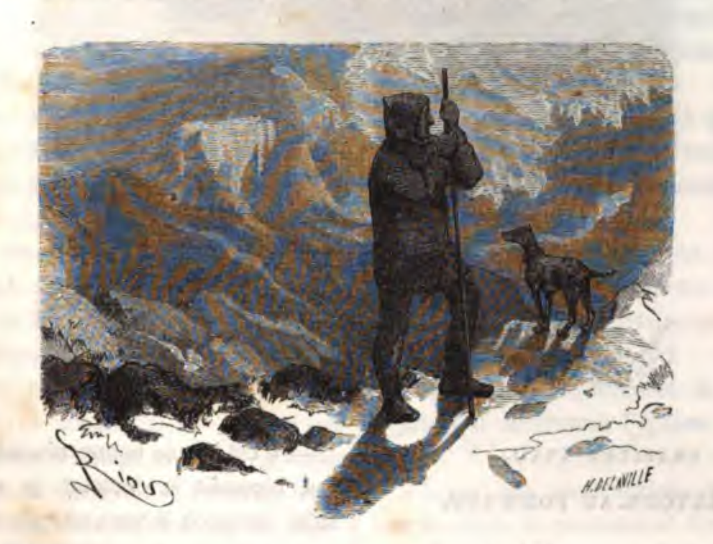
De tristes pensées lui venaient à l'esprit : en effet, s'il découvrait ces infortunés, quels secours pourrait-il leur apporter? Ses compagnons et lui commençaient à manquer de tout : leurs vêtements se déchiraient, leurs vivres devenaient rares. Que ces naufragés fussent nombreux, et ils périssaient tous de faim. Hatteras semblait porté à les fuir! N'avait-il pas raison, lui sur qui reposait le salut de son équipage? Devait-il, en ramenant des étrangers à bord, compromettre la sûreté de tous?

Mais ces étrangers, c'étaient des hommes, leurs semblables, peut-être des compatriotes! Si faible que fût leur chance de salut, devait-on la leur enlever? Le docteur voulut connaître la pensée de Bell

[illegible]ard. Bell ne répondit pas. Ses [illegible]uffrances lui endurcissaient le [illegible]bonny n'osa pas interroger [illegible]n rapporta donc à la Provi- [illegible]

[illegible]vier, vers le soir, Simpson pa- [illegible] à toute extrémité; ses membres, [illegible]jà roidis et glacés, sa respiration haletante qui formait un brouillard autour de sa tête, des soubresauts convulsifs, annonçaient sa dernière heure. L'expression de son visage était terrible, désespérée, avec des regards de colère impuissante adressés au capitaine. Il y avait là toute une accusation, toute une suite de reproches muets, mais significatifs, mérités peut-être!

Hatteras ne s'approchait pas du mourant. Il l'évitait, il le fuyait, plus taciturne, plus concentré, plus rejeté en lui-même que jamais!



La nuit suivante fut épouvantable; la tempête redoublait de violence; trois fois la tente fut arrachée, et le drift de neige s'abattit sur ces infortunés, les aveuglant, les glaçant, les perçant de dards aigus arrachés aux glaçons environnants. Les chiens hurlaient lamentablement; Simpson restait exposé à cette cruelle température. Bell parvint à rétablir le misérable abri de toile, qui, s'il ne défendait pas du froid, protégeait au moins contre la neige. Mais une rafale, plus rapide, l'enleva une quatrième fois, et l'entraîna dans son tourbillon au milieu d'épouvantables sifflements.

« Ah! c'est trop souffrir! s'écria Bell.

— Du courage! du courage! » répondit le docteur en s'accrochant à lui pour ne pas être roulé dans les ravins.

Simpson râlait. Tout à coup, par un dernier effort, il se releva à demi, tendit son poing fermé vers Hatteras, qui le regardait de ses yeux fixes, poussa un cri déchirant et retomba mort au milieu de sa menace inachevée.

« Mort! s'écria le docteur.

— Mort! » répéta Bell.

Hatteras, qui s'avançait vers le cadavre, recula sous la violence du vent.

C'était donc le premier de cet équipage qui tombait frappé par ce climat meurtrier, le premier à ne jamais revenir au port, le premier à payer de sa vie, après d'incalculables souffrances, l'entêtement intraitable du capitaine. Ce mort l'avait traité d'assassin, mais Hatteras ne courba pas la tête sous l'accusation. Cependant, une

larme glissant de sa paupière vint se congeler sur sa joue pâle.

Le docteur et Bell le regardaient avec une sorte de terreur. Arc-bouté sur son long bâton, il apparaissait comme le génie de ces régions hyperboréennes, droit au milieu des rafales surexcitées, et sinistre dans son effrayante immobilité.

Il demeura debout, sans bouger, jusqu'aux premières lueurs du crépuscule, hardi, tenace, indomptable, et semblant défier la tempête qui mugissait autour de lui.



CHAPITRE XXXII.

LE RETOUR AU FORWARD.

Le vent se calma vers six heures du matin, et, passant subitement dans le nord, il chassa les nuages du ciel; le thermomètre marquait trente-trois degrés au-dessous de zéro (— 37° centigr.). Les premières lueurs du crépuscule argentaient cet horizon qu'elles devaient dorer quelques jours plus tard.

Hatteras vint auprès de ses deux compagnons abattus, et d'une voix douce et triste, il leur dit :

« Mes amis, plus de soixante milles nous séparent encore du point signalé par sir Edward Belcher. Nous n'avons que le strict nécessaire de vivres pour rejoindre le navire. Aller plus loin, ce serait nous exposer à une mort certaine, sans profit pour personne. Nous allons retourner sur nos pas.

— C'est là une bonne résolution, Hatteras, répondit le docteur; je vous aurais suivi jusqu'où il vous eût plu de me mener, mais notre santé s'affaiblit de jour en jour; à peine pouvons-nous mettre un pied devant l'autre: j'approuve complétement ce projet de retour.

— Est-ce également votre avis, Bell? demanda Hatteras.

— Oui, capitaine, répondit le charpentier.

— Eh bien, reprit Hatteras, nous allons prendre deux jours de repos. Ce n'est pas trop. Le traîneau a besoin de réparations importantes. Je pense donc que nous devons construire une maison de neige, dans laquelle puissent se refaire nos forces.

Ce point décidé, les trois hommes se mirent à l'ouvrage avec ardeur; Bell prit les précautions nécessaires pour assurer la solidité de sa construction, et bientôt une retraite suffisante s'éleva au fond de la

ravine où la dernière halte avait eu lieu.

Hatteras s'était fait sans doute une violence extrême pour interrompre son voyage; tant de peines, de fatigues perdues! une excursion inutile, payée de la mort d'un homme! Revenir à bord sans un morceau de charbon! qu'allait devenir l'équipage? Qu'allait-il faire sous l'inspiration de Richard Shandon? Mais Hatteras ne pouvait lutter davantage.

Tous ses soins se reportèrent alors sur les préparatifs du retour; le traîneau fut réparé, sa charge avait bien diminué d'ailleurs, et ne pesait pas deux cents livres. On raccommoda les vêtements usés, déchirés, imprégnés de neige et durcis par la gelée; des mocassins et des snow-shoes nouveaux remplacèrent les anciens mis hors d'usage. Ces travaux prirent la journée du 29 et la matinée du 30; d'ailleurs, les trois voyageurs se reposaient de leur mieux et se réconfortaient pour l'avenir.

Pendant ces trente-six heures passées dans la maison de neige et sur les glaçons de la ravine, le docteur avait observé Duk, dont les singulières allures ne lui semblaient pas naturelles; l'animal tournait sans cesse en faisant mille circuits imprévus qui paraissaient avoir entre eux un centre commun; c'était une sorte d'élévation, de renflement du sol produit par différentes couches de glaces superposées; Duk, en contournant ce point, aboyait à petit bruit, remuant sa queue avec impatience, regardant son maître et semblant l'interroger.

Le docteur, après avoir réfléchi, attribua cet état d'inquiétude à la présence du cadavre de Simpson, que ses compagnons n'avaient pas encore eu le temps d'enterrer.

Il résolut donc de procéder à cette triste cérémonie le jour même; on devait repartir le lendemain matin dès le crépuscule.

Bell et le docteur se munirent de pioches et se dirigèrent vers le fond de la ravine; l'éminence signalée par Duk offrait un emplacement favorable pour y déposer le cadavre; il fallait l'inhumer profondément, pour le soustraire à la griffe des ours.

Le docteur et Bell commencèrent par enlever la couche superficielle de neige molle, puis ils attaquèrent la glace durcie; au troisième coup de pioche, le docteur rencontra un corps dur qui se brisa; il en retira les morceaux, et reconnut les restes d'une bouteille de verre.

De son côté, Bell mettait à jour un sac racorni, et dans lequel se trouvaient des miettes de biscuit parfaitement conservé.

« Hein? fit le docteur.

— Qu'est-ce que cela veut dire? » demanda Bell en suspendant son travail.

Le docteur appela Hatteras, qui vint aussitôt.

Duk aboyait avec force, et, de ses pattes, il essayait de creuser l'épaisse couche de glace.

« Est-ce que nous aurions mis la main sur un dépôt de provisions? dit le docteur.

— Cela y ressemble, répondit Bell.

— Continuez! » fit Hatteras.

Quelques débris d'aliments furent encore retirés, et une caisse au quart pleine de pemmican.

« Si c'est une cache, dit Hatteras, les ours l'ont certainement visitée avant nous. Voyez, ces provisions ne sont pas intactes.

— Cela est à craindre, répondit le docteur, car... »

Il n'acheva pas sa phrase; un cri de Bell venait de l'interrompre : ce dernier, écartant un bloc assez fort, montrait une jambe roide et glacée qui sortait par l'interstice des glaçons.

« Un cadavre! s'écria le docteur.

— Ce n'est pas une cache, répondit Hatteras, c'est une tombe. »

Le cadavre, mis à l'air, était celui d'un

matelot d'une trentaine d'années, dans un état parfait de conservation; il avait le vêtement des navigateurs arctiques; le docteur ne put dire à quelle époque remontait sa mort.

Mais après ce cadavre Bell en découvrit un second, celui d'un homme de cinquante ans, portant encore sur sa figure la trace des souffrances qui l'avaient tué.

« Ce ne sont pas des corps enterrés, s'écria le docteur; ces malheureux ont été surpris par la mort, tels que nous les trouvons.

— Vous avez raison, monsieur Clawbonny, répondit Bell.

— Continuez! continuez! » disait Hatteras.

Bell osait à peine. Qui pouvait dire ce que ce monticule de glace renfermait de cadavres humains?



— Ces gens ont été victimes de l'accident qui a failli nous arriver à nous-mêmes, dit le docteur; leur maison de neige s'est affaissée. Voyons si quelqu'un d'eux ne respire pas encore! »

La place fut déblayée avec rapidité, et Bell ramena un troisième corps, celui d'un homme de quarante ans; il n'avait pas l'apparence cadavérique des autres; le docteur se baissa sur lui, et crut surprendre encore quelques symptômes d'existence.

« Il vit! il vit! » s'écria-t-il.

Bell et lui transportèrent ce corps dans la maison de neige, tandis que Hatteras, immobile, considérait la demeure écroulée.

Le docteur dépouilla entièrement le malheureux exhumé; il ne trouva sur lui aucune trace de blessure; aidé de Bell, il le frictionna vigoureusement avec des étoupes imbibées d'esprit-de-vin, et il sentit peu à peu la vie renaître; mais l'infortuné était dans un état de prostration absolue, et complétement privé de la parole; sa langue adhérait à son palais, comme gelée.

Le docteur chercha dans les poches de ses vêtements; elles étaient vides. Donc pas de document. Il laissa Bell continuer ses frictions et revint vers Hatteras.

Celui-ci, descendu dans les cavités de la maison de neige, avait fouillé le sol avec soin, et remontait en tenant à la main un fragment à demi brûlé d'une enveloppe de lettre. On pouvait encore y lire ces mots :

. . . tamont,
. . . . *orpoise*
w-York.

« Altamont! s'écria le docteur, du navire *le Porpoise!* de New-York!

— Un Américain! fit Hatteras en tressaillant.

— Je le sauverai! dit le docteur, j'en réponds, et nous saurons le mot de cette épouvantable énigme. »

Il retourna près du corps d'Altamont, tandis que Hatteras demeurait pensif. Grâce à ses soins, le docteur parvint à rappeler l'infortuné à la vie, mais non au sentiment; il ne voyait, ni n'entendait, ni ne parlait, mais enfin il vivait!

Le lendemain matin, Hatteras dit au docteur :

« Il faut cependant que nous partions.

— Partons, Hatteras! le traîneau n'est pas chargé; nous y transporterons ce malheureux, et nous le ramènerons au navire.

— Faites, dit Hatteras. Mais auparavant ensevelissons ces cadavres. »

Les deux matelots inconnus furent replacés sous les débris de la maison de neige; le cadavre de Simpson vint remplacer le corps d'Altamont.

Les trois voyageurs donnèrent, sous forme de prière, un dernier souvenir à leur compagnon, et, à sept heures du matin, ils reprirent leur marche vers le navire.

Deux des chiens d'attelage étant morts, Duk vint lui-même s'offrir pour tirer le traîneau, et il le fit avec la conscience et la résolution d'un groënlandais.

Pendant vingt jours, du 31 janvier au 19 février, le retour présenta à peu près les mêmes péripéties que l'aller. Seulement, dans ce mois de février, le plus froid de l'hiver, la glace offrit partout une surface résistante; les voyageurs souffrirent terriblement de la température, mais non des tourbillons et du vent.

Le soleil avait reparu pour la première fois depuis le 31 janvier; chaque jour il se maintenait davantage au-dessus de l'horizon. Bell et le docteur étaient au bout de leurs forces, presque aveugles et à demi écloppés; le charpentier ne pouvait marcher sans béquilles.

Altamont vivait toujours, mais dans un état d'insensibilité complète; parfois on désespérait de lui, mais des soins intelligents le ramenaient à l'existence. Et cependant le brave docteur aurait eu grand besoin de se soigner lui-même, car sa santé s'en allait avec les fatigues.

Hatteras songeait au *Forward!* à son brick! Dans quel état allait-il le retrouver? Que se serait-il passé à bord? Johnson aurait-il pu résister à Shandon et aux siens? Le froid avait été terrible. Avait-on brûlé le malheureux navire? ses mâts, sa carène, étaient-ils respectés?

En pensant à tout cela, Hatteras marchait en avant, comme s'il eût voulu voir son *Forward* de plus loin.

Le 24 février, au matin, il s'arrêta subitement. A trois cents pas devant lui, une lueur rougeâtre apparaissait, au-dessus de laquelle se balançait une immense colonne de fumée noirâtre qui se perdait dans les brumes grises du ciel!

« Cette fumée! » s'écria-t-il.

Son cœur battit à se briser.

— Voyez! là-bas! cette fumée! dit-il à ses deux compagnons qui l'avaient rejoint; mon navire brûle!

— Mais nous sommes encore à plus de trois milles de lui, repartit Bell. Ce ne peut être *le Forward!*

— Si, répondit le docteur, c'est lui; il se produit un phénomène de mirage qui le fait paraître plus rapproché de nous.

— Courons! » s'écria Hatteras en devançant ses compagnons.

Ceux-ci, abandonnant le traîneau à la garde de Duk, s'élancèrent rapidement sur les traces du capitaine.

Une heure après, ils arrivaient en vue du navire. Spectacle horrible! le brick brûlait au milieu des glaces qui se fondaient

dans son désespoir, se releva tout d'un coup.

« Mes amis, dit-il d'une voix énergique, les lâches ont pris la fuite! les forts réussiront! Johnson, Bell, vous avez le courage; docteur, vous avez la science; moi, j'ai la foi! le pôle nord est là-bas; à l'œuvre donc, à l'œuvre! »

Les compagnons d'Hatteras se sentirent renaître à ces mâles paroles.

Et cependant, la situation était terrible pour ces quatre hommes et ce mourant, abandonnés sans ressource, perdus, seuls, sous le quatre-vingtième degré de latitude, au plus profond des régions polaires!

JULES VERNE.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Au prochain numéro
le commencement de la seconde partie :
LE DÉSERT DE GLACE.

DE LA SOCIABILITÉ.

L'homme est fait avant tout pour la société; la privation de tout rapport avec ses semblables est pour lui, sans contredit, le plus cruel des châtiments. On a écrit beaucoup de belles choses sur la solitude, et c'est un propos assez habituel dans la bouche de ceux qui se targuent de sagesse, *qu'ils ne sont jamais moins seuls que lorsqu'ils sont seuls*. La solitude, en effet, peut être un délassement et un repos agréable pour un homme très-occupé; il n'en est pas moins vrai que, si ces grands penseurs étaient contraints à rester toujours seuls, ils tarderaient peu à être excédés de leur propre entretien. Voici, à ce propos, ce qu'on raconte d'un personnage qui fut enfermé au secret, pendant sept années, dans la prison de la Bastille. C'était un homme d'intelligence et de réflexion; mais, se trouvant privé de toute conversation, à quoi lui aurait servi le travail de son esprit; car on lui refusait même les moyens d'exprimer ses pensées par écrit. Il n'y a pas au monde de fardeau plus lourd que celui d'un temps qu'on ne sait comment employer. Pour s'alléger les heures, le prisonnier eut recours à cet expédient : après avoir semé sur le plancher de sa chambre quantité de petits morceaux de papier, il s'occupait à les ramasser, puis à en former des lignes et des figures diverses. Lorsqu'il eut été rendu à la liberté, il disait souvent à ses amis que, s'il n'avait pas trouvé ce passe-temps, il serait certainement devenu fou. C'est toujours une terrible chose pour l'homme que d'être obligé de se suffire à lui-même. Aussi Platon avait-il coutume de dire qu'il préférerait être la créature du monde la plus ignorante que de posséder des connaissances universelles, à la charge de n'avoir aucun être intelligent à qui les communiquer.

I. FRANKLIN.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par Frœlich. — Texte par un Papa.



XXXVIII.

Et puis après, Marie mène Jujules à l'étable
où elle lui fait faire connaissance avec la vache, la bonne grande Jeannette.
Elle a des grandes cornes qui intimident un peu M. Jujules,
mais Jeannette regarde Jujules avec de si bons yeux qu'il est tout de suite rassuré.
Marie apprend alors à Jujules
que c'est Jeannette qui donne du lait tous les matins à sa maman
pour faire la bonne soupe à Jujules.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS.

Vignettes par FRŒLICH. — Texte par un PAPA.



XXXIX.

Le lendemain matin, Jujules qui n'a point oublié Jeannette la laitière,
va lui porter sa grande tasse
et lui demande pour deux sous de lait, la bonne Jeannette le lui donne pour rien.
Bien entendu Jujules lui dira : « merci Jeannette. »

La suite prochainement.

LES RUBANS ROSES

Il y a des jours où l'on est content d'être au monde, des jours où l'on serait tenté de croire que le bon Dieu nous a fait naître pour être tout à fait heureux ici-bas.

Blanche était dans un de ces jours-là. Le matin même, elle avait eu ses huit ans. Son père, sa mère, ses sœurs, l'avaient embrassée plus tendrement encore que de coutume. Sa jolie chambre était pleine de fleurs : il y en avait sur la table, sur la cheminée, sur l'étagère, dans tous les coins : — Le soleil entrait à pleins rayons par la fenêtre ; l'air apportait par bouffées les senteurs du beau temps ; les oiseaux chantaient sur le vieux marronnier de la grande cour, et les petites feuilles vertes se montraient aux branches des lilas.

On eût dit que le printemps se levait pour fêter, lui aussi, cette jeune vie. C'est gai d'être né un jour d'avril ! La nature est pleine de promesses et semble se parer pour embellir le joyeux anniversaire !

Après avoir admiré, l'une après l'autre, toutes les fleurs qu'on lui avait données, Blanche, voulant leur faire prendre l'air, les apporta sur le balcon. Puis, pour ne rien oublier, elle remplit d'eau fraîche deux vases de cristal, et alla chercher aussi les deux gros bouquets de violettes que ses cousins avaient cueillis pour elle, le matin, dans les bois, et qu'ils avaient coquettement noués avec de longs rubans roses pour ajouter à leur air de fête.

En ce moment, une musique bizarre se fit entendre.

« Des pifferari ! s'écria Blanche avançant sa mignonne tête au milieu des fleurs. Est-ce qu'ils viennent aussi pour fêter mes huit ans ? »

Blanche avait vu souvent dans les rues de Paris ces pauvres enfants des Abbruzzes, qui, chaque hiver, abandonnent leurs montagnes pour venir ramasser un peu d'argent dans nos villes. Leur misère ne ressemble point à celle de nos contrées : ils demandent l'aumône en dansant et en chantant, et gardent, sous leurs haillons bariolés, un type noble et fier.

Ils étaient trois dans la cour avec leurs chapeaux pointus, leurs peaux de mouton, leurs petites culottes rapiécées et leurs éclatants gilets rouges.

L'aîné, Marco, âgé d'environ douze ans, brun et fort, les traits vigoureusement accentués, vint se camper contre le mur, vis-à-vis de la fenêtre, et continua à souffler dans son piffero avec une nonchalante dignité. Le second, Beppo, à la mine espiègle, ouverte et gaie, se démenait en cadence à la manière de son pays, suivant d'instinct la mesure sans avoir besoin d'y songer. Le troisième, Giacomo, un tout petit garçon qui n'avait pas plus de quatre ou cinq ans, pâle et maladif, s'était adossé au marronnier pour regarder plus à son aise, de ses deux grands yeux mélancoliques, un gros chat noir qui dormait au pied de l'arbre. L'enfant ne jouait pas, il ne dansait pas : son rôle dans l'association se bornait à attendre les petits sous et à les ramasser.

Il en tomba bientôt une assez belle moisson ; car, attirées par la musique, Thérèse et Lucie, les deux sœurs de Blanche étaient

accourues; et toutes les trois avaient jeté leur offrande aux Italiens.

— *Su! su!* Giacomino! cria le musicien, voyant que son petit frère, absorbé dans sa contemplation, ne faisait pas mine de bouger.

Rappelé à lui par cette interpellation, Giacomino s'avança machinalement pour ramasser les pièces de monnaie, souleva son chapeau en guise de remercîment, et s'en vint reprendre sa place à côté du gros chat.

Pendant ce temps, le danseur semblait en proie à une vive émotion. Ses yeux, levés vers le balcon, suivaient avec anxiété la petite Blanche, qui jouait avec ses bouquets de violettes, dont les rubans flottaient au vent. La danse, tout à l'heure sans entrain et distraite, s'était animée tout d'un coup. Beppo sautait, pirouettait, frappait dans ses mains, envoyait des baisers du côté du balcon, et faisait mille gestes expressifs, qui, pourtant, n'étaient pas compris.

« Est-il content des sous que nous leur avons donnés! dit Blanche.

— Mais c'est qu'il y en avait beaucoup! reprit Lucie.

— C'est pour en avoir d'autres sans doute qu'il se démène encore, ajouta Thérèse. » Et Thérèse, qui était généreuse, jeta au pied de l'arbre les pièces de monnaie qui étaient restées au fond de sa bourse.

Le chat noir, réveillé en sursaut par cette grêle inattendue, fit un bond de côté. Le petit Giacomo glissa silencieusement l'argent dans sa poche comme il avait fait la première fois. Quant à Beppo, il n'y prit seulement pas garde. Sa pantomime, de plus en plus animée, était accompagnée de regards suppliants et entrecoupée d'exclamations inintelligibles. Dans son baragouin, moitié français, moitié italien, on ne distinguait que ces mots : « *Ma buona damigella.* »

Las de ne pouvoir se faire entendre, il s'avisa enfin de saisir son chapeau et montra d'un air piteux, tout en dansant, le ruban rouge très-fané qui l'entourait.

— Ah! cette fois, j'y suis! » s'écria Blanche. Et aussitôt, détachant le ruban de l'un de ses bouquets, elle le jeta à l'enfant.

Un cri de joie lui répondit. — Blanche avait deviné juste. — Le petit danseur se précipita les bras tendus; mais le beau ruban, un instant balancé dans l'air, vint s'accrocher à l'une des branches du marronnier.

A cette vue, le pauvre Beppo se roula tout d'abord par terre dans un véritable désespoir. Mais soudain il se releva : une bonne idée lui était venue. Grimpant comme un écureuil au vieux tronc d'arbre, il atteignit en un clin d'œil la haute branche où son trésor était suspendu, le saisit et, joyeux, redescendit en faisant mille gambades et en agitant au-dessus de sa tête le joli ruban.

Son petit frère regardait sa joie d'un air ébahi. Quant à Marco, le chef de la petite troupe, jusque-là si indifférent et si calme, il attachait à son tour sur les trois sœurs ses grands yeux noirs devenus tout brillants. Blanche prit à peine le temps de plier dans un papier le second ruban et le lança dans la cour. Bondissant avec transport vers cette précieuse conquête, Marco s'en empara d'un air de triomphe. Il fit alors du ruban un beau nœud qu'il attacha à son chapeau, et se mit à marcher de long en large sous les fenêtres, aussi fier que s'il eût été décoré par une reine.

Le petit Giacomo, sans mot dire, leva vers Blanche un regard de détresse que celle-ci comprit aussitôt.

« Attends! attends! pauvre petit, dit-elle, tu auras ton ruban, toi aussi, et il sera encore plus beau que les autres. »

Et en même temps, elle détacha vivement de son cou une petite cravate algérienne garnie de franges rouge et or qu'on lui avait donnée le matin même, et qui alla presque aussitôt tomber aux pieds de l'enfant.

Un éclair brilla dans les yeux du petit Italien, et son pâle visage se colora d'une vive rougeur sous l'émotion et le contentement.

Les trois frères se prirent alors par la main, riant, sautant en rond et agitant triomphalement leurs chapeaux. Puis ils chantèrent en chœur des airs de leur pays : tout leur répertoire y passa ; et quand ils eurent fini, ils s'en allèrent en dansant encore et se retournèrent bien des fois pour envoyer des saluts aux belles et compatissantes demoiselles.

Blanche les regardait s'éloigner, leur répondant de la main, et leur souriant ; mais, tout en leur souriant, elle avait des larmes dans les yeux.

« Comme on pourrait faire plaisir aux pauvres gens avec peu de chose, s'écria-t-elle, si l'on y pensait plus souvent !

— C'est singulier, dit Lucie, l'esprit fort de la famille, les voilà qui sautent de joie pour un bout de ruban, et c'est à peine s'ils ont dit *merci* quand nous leur avons donné tous nos sous. Cependant avec des sous on a de quoi acheter du pain, tandis que des rubans, cela n'avance guère les affaires de ces petits malheureux. »

Quoi qu'en puisse penser la trop positive mademoiselle Lucie, faire plaisir, c'est faire la charité aussi. Et, comme disait la petite Blanche, on devrait joindre à l'autre, le plus souvent possible, cette charité-là.

Une fleur, un ruban, un sourire, c'est peu de chose sans doute, et c'est inutile si l'on veut. Comme le disait Lucie, cela ne se mange pas ; mais c'est précisément à ceux qui manquent du nécessaire que le moindre superflu apparaît comme une douceur inestimable. C'est pour eux un bonheur d'autant plus grand qu'il est inattendu.

Les pauvres aiment comme nous les jolies choses, les bonnes paroles et les doux sourires ; ils sont nés comme nous avec des yeux ouverts pour tout ce qui plaît en ce monde, et ils ont sous leurs haillons des cœurs faits comme les nôtres pour s'ouvrir à tous les sentiments. Aussi le mot *charité* ne veut-il pas dire aumône seulement, il veut dire encore « *amour* et *bonté*. » Ce n'est donc point assez de faire l'aumône aux pauvres, il faut de plus la leur faire de façon à leur prouver qu'on les aime. Oui, il faut aimer ceux qui souffrent, il faut, par conséquent, les réjouir autant qu'on le peut, pour qu'ils deviennent meilleurs ; car ceux qui ne connaissent ni joie ni tendresse, ceux que le dédain repousse, ont bien de la peine et, en tous cas, bien du mérite à rester bons.

Il viendra un temps, espérons-le, où l'on aura pitié de l'âme des pauvres aussi bien que de leurs corps.

En attendant, sourire aux délaissés, faire luire à leurs yeux une espérance, réveiller dans leur cœur un doux sentiment, les aider d'un bon propos, c'est de la charité et de la mieux entendue.

Un beau chant qui console et attendrit l'enfant du pauvre et lui laisse un instant oublier sa rude vie, une image attachée au pied de son lit, qui le fait s'endormir sur une pensée plus douce, un bon livre qui lui parle d'un monde meilleur, tout cela, comme le ruban rose qui avait rendu la gaieté au petit vagabond, tout cela, c'est encore de la charité.

La misère est si pénible à regarder de près, que volontiers on en détourne les yeux. Le pauvre qui reçoit de l'argent et du pain, s'il ne voit point la sainte pitié dans les yeux de celui qui lui donne, est

secouru, c'est vrai; il n'est pas consolé. Mais qu'un regard, une parole d'affectueuse sympathie accompagnent l'aumône, aussitôt il naît dans son cœur un sentiment de reconnaissance qui l'adoucit et le relève; il naît en même temps dans l'âme de celui qui donne une émotion qui le purifie et fait fondre en lui l'égoïsme.

Une bonne action bien faite rend ainsi meilleurs et celui qui donne et celui qui reçoit.

NANCY FLEURY.

IL FAUT PENSER AU RETOUR.

Étienne allait de son village à la ville. On était en plein hiver, il tombait de la neige, et un vent violent la chassait droit au visage d'Étienne, qui était obligé de se tenir tout ployé pour résister aux rafales. A moitié route, il rencontra Michel qui arrivait, lui, en sens contraire, marchant gaillardement sous le vent, les deux mains dans ses poches. Tous deux se connaissaient bien, ils étaient du même endroit, ils avait le même âge, — seize à dix-sept ans; — seulement Étienne était resté avec ses parents à travailler la terre, et Michel avait préféré se mettre en service à la ville.

« Ou t'en vas-tu comme ça? demanda Michel à Étienne. — A la ville, parler à des bourgeois de la part de mon père pour de l'ouvrage. — Eh bien, je te plains, ce temps est atroce, tu n'arriveras jamais. — Sois tranquille, je suis alerte et dispos, je m'en tirerai. Et toi-même, Michel, que viens-tu faire par ici? — Je vais au village porter une lettre de mon maître à son fermier. Après cela, j'irai trouver les camarades et je ne les quitterai qu'à la nuit close. — De sorte que tantôt tu auras à supporter toutes les incommodités dont je souffre à présent, avec ta lassitude et la nuit en plus. Moi, au contraire, quand je m'en reviendrai, fatigué de mes courses, je n'aurai à mon tour qu'à me laisser pousser par le vent. En bonne conscience, tu es donc plus à plaindre que moi. Si tu étais sage, tu tâcherais plutôt de ne pas t'attarder. — Bah! repartit Michel, ce soir le vent et la neige auront peut-être cessé, et puis je ne pense jamais au retour. »

Et ils s'en allèrent, chacun de son côté.

Vingt ans plus tard, Étienne était à la tête de la ferme que son père avait longtemps dirigée. Il était marié, et tout en élevant ses enfants, il mettait de côté, chaque année, un peu d'argent dont il achetait à l'occasion quelque bon morceau de terre.

Michel était revenu au village. Après avoir mangé, en deux ou trois ans, le petit héritage de ses parents, il était obligé, d'aller en journée chez les uns et les autres, ne gagnant sa vie qu'à grand'peine. Il n'en continuait pas moins à aller chercher les camarades et à ne pas songer au retour, c'est-à-dire au lendemain.

Aujourd'hui Étienne, de fermier devenu propriétaire, se repose doucement de tous ses travaux, au milieu d'une famille qui l'aime et le vénère et dont le bonheur est son ouvrage. Quant à Michel, il est à l'hôpital. Il pouvait lui arriver pis.

L'imprévoyance, ainsi que tout autre défaut, s'aggrave avec les années. Enfants, elle nous exposera seulement à nous casser le cou; hommes faits, elle nous mène à la détresse et au mépris; vieillards, elle nous inflige l'abandon et le remords. Pensons donc toujours au retour.

D. G.

L'HEURE

I

MIDI.

« Quelle heure est-il ? »

Paul-Louis Courier, un contemporain de vos grands-papas, qui aimait à rire, dit quelque part en parlant des princes élevés au collége :

« Là, point de menins : personne qui dise au jeune prince : « Tout est à vous ; vous pouvez tout : *il est l'heure que vous voulez.* »

Je serai ce menin, petits princes et petites princesses qui m'écoutez, et je vous dirai :

« Il est l'heure que vous voudrez. »

Seulement, vous me laisserez choisir le pays.

Ceci demande une explication, comme bien vous pensez, et même une explication un peu longue. Commençons par le commencement.

Vous saurez d'abord, si vous ne le savez pas déjà, que la terre est une grosse boule qui court. autour du soleil, en tournant sur elle-même. Figurez-vous la boule du jeu de quilles qui ferait un rond autour d'une quille, en pirouettant.

La course en rond de la terre autour du soleil dure 365 jours, 6 heures, 9 minutes, 10 secondes et 37 centièmes de seconde. Vous voyez qu'on a mesuré cela bien juste : il n'y a pas de commis de nouveautés qui soit en état d'auner ses étoffes avec plus de précision.

Le tour que la terre fait sur elle-même dure 24 heures.

C'est là notre année et notre jour.

Au 1er janvier 1866, la terre se retrouvera dans le ciel, vis-à-vis le soleil, au point d'où elle est partie le 1er janvier 1865. Je dis le point; il s'en faudra bien d'un peu, mais de si peu qu'entre nous ce n'est pas la peine d'en parler.

De même pour le jour. Tout à l'heure, à midi, la terre, en faisant sa pirouette, vient d'amener juste en face le soleil l'endroit où vous êtes. Dans 24 heures, le même endroit sera revenu faire face directement au soleil ; et vous concevez bien que dans l'intervalle tous les endroits que, nous autres Français, nous avons à droite et à gauche quand nous regardons le soleil à midi, depuis l'Angleterre et l'Irlande, nos voisines de droite, jusqu'à l'Allemagne, notre voisine de gauche, en passant par l'Atlantique, l'Amérique du Nord, l'océan Pacifique, le Japon, la Chine, la Tartarie et la Russie, vous concevez bien que tous ces endroits auront défilé l'un après l'autre devant le soleil, et qu'ils auront eu midi chacun à leur tour.

Mais vous allez me demander à quoi l'on reconnaît qu'on a midi. Je vais vous expliquer cela ; c'est très-facile.

Vous savez bien que quand le soleil se lève il est tout à fait bas dans le ciel, qu'il va toujours en montant jusqu'au milieu de la journée, et qu'il se met ensuite à descendre jusqu'à ce qu'enfin il disparaisse au-dessous de l'horizon, en se couchant le soir juste du côté opposé à celui par où il s'est levé le matin.

Je n'ai plus besoin de vous apprendre

que le soleil reste tranquillement en place pendant tout ce temps-là. Sa montée, comme sa descente, n'est qu'une fantasmagorie produite par le mouvement de la terre. Comme elle est ronde, nous ne pouvons voir qu'une moitié du ciel à la fois. L'autre est vue par ceux qui sont juste derrière nous, de l'autre côté du globe, par les habitants des îles Kouriles, si vous êtes curieux de le savoir, entre le Kamtchatka et le Japon. Au fur et à mesure que la terre nous emporte avec eux en tournant, la scène change à nos yeux comme aux leurs. Les différents points du ciel deviennent visibles pour nous d'un côté de l'horizon, et disparaissent de l'autre. Ils ont l'air de monter tant que nous allons vers eux, et de descendre dès que nous commençons à les fuir. Le moment précis où nous sommes tout juste en face d'eux est donc celui où ils s'élèvent le plus haut dans le ciel. Eh bien! c'est quand ce moment-là est arrivé pour le soleil qu'il est midi pour nous; et la manière de s'assurer de son arrivée est bien simple. C'est de braquer sur le soleil de certaines lunettes, arrangées tout exprès pour donner l'instant exact de sa plus grande hauteur. Ceux qui règlent leurs montres sur le soleil peuvent alors mettre de confiance les deux aiguilles en haut l'une sur l'autre : ils ont le *midi vrai*. Si vous êtes bien sages, je vous expliquerai une autre fois ce midi vrai, un mot qui n'a l'air de rien du tout, et sous lequel il y a bien des choses.

Il est donc midi. Remettons-nous en place, la figure tournée vers le soleil. Nous sommes en France, bien entendu.

Le soleil continue sa course, et s'en va à droite. Qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire que la terre en tournant nous emporte à gauche : rappelez-vous comme on voit les arbres et les maisons filer en sens inverse du train, quand on regarde par la portière d'un wagon. L'Angleterre qui vient derrière nous, puisqu'elle est à notre droite, est donc en marche pour arriver à son midi. L'Allemagne, qui est à notre gauche, y est arrivée par conséquent avant nous. Quand Paris a midi, il n'est encore que 11 heures, 51 minutes, 15 secondes à Londres; il est déjà midi, 25 minutes, 24 secondes à Francfort. Les secondes ne m'embarrassent pas, comme vous pouvez le voir : c'est un calcul à faire, et rien de plus.

Étendez les bras, dans la position où vous êtes, et figurez-vous une ligne qui, partant de votre main droite, irait rejoindre la gauche en faisant derrière vous tout le tour de la terre. Vous savez maintenant que tous les points de cette ligne viendront chercher midi, l'un après l'autre, en 24 heures. Le point placé juste au milieu, là-bas, dans les îles Kouriles, a donc juste la moitié de 24 heures, autrement dit 12 heures, à attendre pour avoir midi. Il n'est pas précisément nécessaire d'être sorcier pour se permettre de vous annoncer que les gens qui habitent sur ce point-là ont minuit à l'heure qu'il est. Là où commence à droite le dernier quart de la ligne, sur le littoral du lac Supérieur dans l'Amérique du Nord, il n'y a plus que 6 heures à attendre : il est 6 heures du matin. Là où finit à gauche le premier quart, audessus du désert de Gobi dans la Tartarie, il faut attendre encore 18 heures : il est 6 heures du soir. Le calcul n'est pas plus difficile à faire pour tous les points intermédiaires, et j'étais donc parfaitement en droit de vous dire : « Il sera l'heure que vous voudrez, si vous me laissez choisir le pays. » Vous n'avez qu'à m'en nommer une, il sera toujours cette heure-là quelque part. Et si vous l'aimez mieux, nommez-moi tel pays que vous voudrez, en cherchant un peu je me fais fort de vous dire quelle heure il est dans ce pays-là, quand il est midi, 6 heures du matin, 6 heures du

soir, ou n'importe quelle heure là où vous êtes, que ce soit à Paris ou ailleurs.

Avec tout cela je ne suis pas bien sûr que les 15 secondes de Londres et les 24 secondes de Francfort ne vous intriguent pas encore un peu, quelque confiance que vous puissiez du reste avoir en moi, et je voudrais vous mettre là-dessus l'esprit en repos, si je puis en venir à bout. Toutes les fois qu'on peut se dispenser de faire croire une chose sur parole, cela vaut toujours mieux. JEAN MACÉ.

La suite prochainement.

HORACE VERNET AU COLONEL DU ROYAL-GAMIN.

(Nous empruntons à un charmant et très-aimable livre publié par M. Amédée Durande sous le titre : *Joseph Carle et Horace Vernet* (*Correspondances et Biographies*), une lettre d'Horace Vernet qui montrera que si Horace Vernet était un peintre éminemment Français, il était aussi le meilleur, le plus gai, le plus tendre, le plus ravissant, et par conséquent le plus Français des grands-papas qu'il soit permis à un petit-fils de rêver. — Nous sommes bien assuré que nos petits lecteurs, pas plus que ne l'a fait l'heureux *colonel du Royal-Gamin*, à qui cette très-jolie lettre a été adressée, ne prendront, comme on dit, *au pied de la lettre*, les conseils *pernicieux* qui s'y trouvent. Aux choses spirituelles, il faut des lecteurs spirituels, et il va sans dire que tous nos petits et jeunes abonnés, sans exception, seront en fonds d'esprit pour comprendre l'aimable ironie qui se cache sous les paroles du bon et illustre grand-père de M. Horace Delaroche. Cette lettre du grand-papa *gâteau* ne veut dire que ceci : « Je t'aime et je te gâte, c'est mon lot de grand-père. » — Pour le fonds, — il ne faut éborgner ni aveugler personne, il faut respecter toutes les robes : que ceci soit bien entendu.) P.-J. STAHL.

« Cher petit-fils,

« Je viens de voir fameusement de soldats de toutes les grandeurs et de toutes les couleurs, et sur de fameux chevaux qui n'étaient pas de bois; mais ce qui t'aurait bien amusé, c'est un régiment turc. Ah! ceux-là, en voilà de mirobolants avec leur fusil, leur sabre, leur poignard et leurs pistolets! Figure-toi qu'ils se servent de toutes leurs armes debout sur leur cheval, et qu'ils tirent au but aussi bien que s'ils étaient à pied; mais ce qui te ravirait, c'est qu'ils ont avec eux leurs petits garçons qui font la même chose que leurs pères. Il y a, en outre, un régiment tatar; ceux-là sont aussi bien bons, mais dans un autre genre; ils ont des lances comme la tienne, et, quand ils s'en servent, ils visent aux yeux. J'espère qu'à mon retour tu seras aussi adroit qu'eux et que je trouverai toutes les personnes de notre connaissance, si ce n'est aveugles, au moins borgnes. Songe bien à cette recommandation. — J'oubliais de te dire que les chevaux des Turcs ont des robes de chambre en étoffe magnifique. Je te conseille d'en faire faire une à ton cheval de bois avec la plus belle robe de ta mère. Lala la choisira sans rien dire, et lorsqu'on te verra monté sur la bête, ta mère sera dans l'enchantement, je la connais.

« Adieu, cher petit-fils. Suis toujours les conseils de ton vieux grand-père. Sa longue expérience se voue entièrement à diriger toutes tes actions. N'oublie donc pas d'aveugler ou au moins d'éborgner tous nos amis, et de choisir la plus belle robe de ta maman pour couvrir ton cheval, mais ne touche jamais à mes affaires; je me réserve le plaisir de les travailler à ma façon.

« Il faut ménager ton petit frère Philippe. Tu es plus grand que lui; tu lui dois protection. Aime-le bien, car j'ai vu dans le journal qu'il t'aimait tendrement. Embrasse-le pour grand-père, qui vous aime tous deux comme une vieille bête, puisque de ne pas vous voir lui fait tant de chagrin.

« Adieu, cher petit. Sois heureux autant que nous le désirons tous.

« HORACE VERNET. »

Saint-Pétersbourg, 29 octobre 1842.

LE ROBINSON SUISSE

(Vignettes par Yan' Dargent.)



Comme nous nous approchions de la plantation de maïs pour la moissonner, il en sortit une demi-douzaine d'outardes qui se levèrent avec un grand bruit d'ailes, pendant qu'une quantité d'autres oiseaux beaucoup plus petits, que je reconnus pour être de jeunes cailles, s'enfuirent en courant. Il faut ajouter encore deux ou trois kanguroos qui détalèrent à grands sauts, et que nos chiens poursuivirent sans pouvoir les atteindre.

Fritz déchaperonna son aigle, qui s'éleva

d'abord comme une flèche dans l'air et fondit sur une magnifique outarde qu'il terrassa sans lui faire de trop profondes blessures, de sorte que nous pûmes la garder vivante.

Le chacal de Jacques, qui commençait à devenir excellent chasseur, rapporta presque coup sur coup une douzaine de cailles très-grasses qui nous fournirent un excellent repas.

Nous nous remîmes en route, et vers le milieu de l'après-midi nous fûmes de retour à Falkenhorst. Comme la chaleur du jour et la marche nous avaient fort altérés, ma femme eut l'idée de nous préparer un breuvage d'un nouveau genre : en écrasant des grains de maïs encore tendre et en les pressant ensuite dans un linge, elle obtint une pâte qu'elle délaya dans de l'eau adoucie avec du jus de canne. Elle nous offrit ainsi une sorte de lait aussi agréable que réconfortant.

Le reste du jour fut employé à égrainer notre récolte de maïs et à tout disposer pour l'exécution d'un projet que j'avais conçu quelques jours auparavant. Il s'agissait de créer, en pleine campagne, une sorte de colonie d'animaux qui, s'ils s'acclimataient et se propageaient, nous épargneraient, tout en restant à notre disposition, la tâche fort assujettissante de les surveiller et de les nourrir. Je pouvais me permettre de tenter cet essai, car notre basse-cour et notre troupeau étaient alors assez nombreux pour que nous pussions, sans inconvénient, sacrifier, au besoin, quelques individus de chaque espèce.

XXI.

LE COTON. — LA MÉTAIRIE. — L'ANIMAL A BEC. LA PIROGUE.

Le lendemain donc, au point du jour, nous partîmes en ayant eu soin de charger sur la voiture, outre des provisions, une dizaine de poules, deux coqs, trois jeunes cochons et deux couples de chèvres. La vache, le buffle et l'âne étaient attelés; Fritz, monté sur l'onagre, marchait devant en éclaireur, à quelque distance de la caravane.

Notre course fut dirigée vers un point de nos domaines que nous n'avions pas encore exploré : c'est-à-dire vers la contrée qui s'étendait de Falkenhorst jusqu'à la grande baie, au-delà de l'Observatoire et du cap de l'Espoir-Trompé.

Au commencement, nous dûmes plus d'une fois nous frayer la route en faisant usage de nos haches, car nous traversions des champs obstrués de hautes herbes et de buissons; mais bientôt la caravane atteignit un petit bois au sortir duquel nous vîmes devant nous un plateau couvert d'arbrisseaux chargés de flocons blancs.

« De la neige! de la neige! s'écria joyeusement François qui sauta à bas de la charrette sur laquelle il était assis. A la bonne heure, voilà un pays où il y a le véritable hiver : ce n'est pas comme là-bas, où ne tombent que d'ennuyeuses pluies. »

Et en répétant : De la neige! de la neige! il courut pour en faire au plus vite des pelotes.

Tout en riant de la naïveté de l'enfant, je n'avais pas tardé à reconnaître la nature de cette prétendue neige. Le docteur riait aussi :

« Eh bien, lui dis-je, sais-tu le nom de ces arbrisseaux?

— Je le soupçonne, répliqua-t-il avec une certaine suffisance; autant que je puis juger, ce sont là des cotonniers, et, si bon nous semble, il nous est, dès à présent, facile de faire, sans trop de peine, une ample provision de coton. »

Ernest disait vrai. C'était d'ailleurs un spectacle fort curieux que celui de ce champ. Les capsules des arbrisseaux, crevées par la maturité, avaient laissé échap-

per le duvet dont elles étaient pleines ; une partie pendait aux branches des arbres,



le vent en enlevait des touffes qu'il faisait flotter avant de les laisser retomber, le reste blanchissait le sol.

Cette découverte nous causa à tous une grande joie ; mais ma femme s'en applaudissait particulièrement. Elle me demanda aussitôt s'il ne serait pas possible de lui fabriquer un métier à tisser, et il lui semblait déjà être à même de renouveler notre linge lorsqu'il serait usé. Je lui promis de songer aux moyens de satisfaire à sa demande.

En attendant mieux, nous nous mîmes en devoir de remplir de coton ceux de nos sacs qui restaient vides. Ma femme recueillit ensuite une certaine quantité de graines qu'elle se proposait de semer aux environs de Zeltheim, afin de naturaliser le précieux arbrisseau à proximité de notre habitation.

La récolte faite, nous continuâmes notre route. Bientôt nous atteignîmes une petite colline, du haut de laquelle on avait une vue magnifique, et dont le versant était couvert de la plus riche végétation. Au bas s'étendait la plaine que nous venions de traverser, fertilisée par les eaux d'un large ruisseau. Chacun m'approuva lorsque je proposai de choisir ce lieu pour l'établissement projeté.

La tente fut aussitôt dressée ; un foyer fut construit, et la mère, aidée de François et de Jacques, s'occupa de préparer notre repas.

Pendant ce temps, j'allai, accompagné de Fritz et d'Ernest, explorer les alentours pour faire connaissance avec la contrée et choisir l'emplacement le plus favorable à la fondation de la colonie.

Je remarquai un groupe d'arbres disposés si convenablement les uns par rapport aux autres que je résolus sur-le-champ de les faire servir de piliers à l'édifice que nous devions élever.

Nos plans tirés pour les travaux du lendemain, nous revînmes à la tente, où un excellent souper nous attendait.

Ma femme avait fait diviser le coton récolté, de façon que chacun de nous eût un confortable oreiller pour la nuit. Nous dûmes à cette précaution de jouir jusqu'au matin du plus doux sommeil dont nous eussions dormi depuis longtemps.

Les arbres que j'avais choisis pour la construction de la cabane étaient au nombre de six, disposés en un carré long, dont un des grands côtés regardait la mer.

Dans le tronc des trois premiers (j'appelle ainsi ceux qui étaient le plus près du rivage) je fis, à douze pieds du sol environ, des entailles dans lesquelles une forte perche fut fixée ; j'en fis autant dans le tronc des trois autres, mais alors à une hauteur de huit pieds seulement. Puis sur l'une et sur l'autre de ces perches reposèrent d'autres perches moins fortes, très-rapprochées et couvertes de plaques d'écorce simulant des tuiles.

A l'aide de lianes et de roseaux flexibles tressés fortement ensemble, les parois furent élevées à une hauteur de cinq pieds. L'espace vide qui s'étendait jusqu'au toit fut garni d'un léger grillage, qui permettait à l'air et à la lumière de pénétrer dans l'intérieur.

La porte s'ouvrait du côté de la mer, sur le côté principal de la maisonnette.

Le dedans fut aménagé conformément au but que nous nous étions proposé, et en employant le moins de bois possible.

Une cloison qui s'élevait à demi-hauteur de la cabane la coupait en deux parties inégales, dont la plus grande fut destinée à la bergerie, dans laquelle je disposai pour les poules une place réservée, au moyen de palissades dont les barreaux ne pouvaient donner passage qu'à la gent emplumée.

Une porte conduisait de la bergerie dans l'autre partie de la cabane, dont nous fîmes notre pied-à-terre.

Tout cela avait été fait très-vite, et laissait, par conséquent, beaucoup à désirer; mais je me promis d'y mettre de nouveau la main, quand nous pourrions disposer d'un peu de temps. Pour le moment, il suffisait que notre bétail fût à l'abri. Afin de l'accoutumer à rentrer le soir à l'étable, les auges furent remplies de grains mêlés de sel, et il fut convenu que cet appât serait renouvelé jusqu'à ce que les colons se fussent habitués à leur nouvelle demeure.

Ces travaux, que nous nous étions promis de terminer en trois ou quatre jours, nous prirent plus d'une semaine; aussi nos provisions de bouche touchaient à leur fin. Cependant, nous ne voulions pas retourner à Falkenhorst avant d'avoir mené à bon terme l'établissement de la métairie. J'envoyai donc Fritz et Jacques, avec mission de nous ravitailler, et de donner de la nourriture pour plusieurs jours au bétail que nous avions laissé là-bas. Nos deux envoyés prirent l'âne pour porter les fardeaux, l'onagre et le buffle pour leur servir de montures.

Pendant leur absence, j'allai avec Ernest parcourir les environs, dans l'espoir de trouver quelques pommes de terre et quelques noix de coco, et aussi pour faire une plus ample connaissance avec les lieux où nous nous trouvions.

Nous remontâmes d'abord un petit ruisseau, jusqu'à ce que nous fussions arrivés dans l'ancien chemin que nous connaissions déjà. Une marche de quelques instants nous conduisit près d'un petit lac dont l'aspect était des plus pittoresques; les rives de cette pièce d'eau étaient entièrement couvertes de plantes de riz sauvage, dont se régalaient une troupe d'oiseaux qui, en nous apercevant, s'envolèrent avec grand bruit.

Je réussis à abattre au vol cinq ou six poules à collet, mais notre habileté eût été infructueuse si le chacal, qui nous avait suivis, ne se fût jeté à l'eau à chaque pièce qui tombait, et ne nous l'eût apportée.

Un peu plus loin, maître Knips, qui chevauchait sur le dos de Bill, en descendit précipitamment et se mit à courir vers un petit fourré, où je le découvris occupé à se régaler de fraises magnifiques.

Nous ne pouvions vraiment rencontrer mieux pour rafraîchir nos palais desséchés.

Ces fruits délicieux se trouvaient en telle abondance, que nous pûmes non-seulement nous en rassasier, mais encore en remplir la hotte de Knips, que je recouvris d'un petit linge propre et de feuilles d'arbres solidement liées, en prévision du cas où le porteur se donnerait le plaisir de renverser sa charge, avec l'intention d'en croquer le contenu.

Je pris quelques épis de riz pour les éprouver par la cuisson, et savoir si cette plante pourrait nous servir d'aliment.

En repassant près du lac, nous vîmes sur l'eau de magnifiques cygnes noirs qui

se miraient gracieusement, et cherchaient leur nourriture en plongeant avec agilité. Je me gardai bien de troubler par un coup de fusil un spectacle si beau et si nouveau pour nous; mais Bill, qui ne partageait pas sans doute notre admiration, s'élança dans l'eau avant que nous eussions seulement pensé à le retenir, et en retira une bête d'une forme étrange, que je pris de loin pour une loutre. Étant arrivé à temps pour arracher l'animal, déjà mort, au dogue qui s'apprêtait à le dépecer, je l'examinai en détail. Les pieds étaient munis d'une membrane pour la nage; il avait une longue queue poilue, arquée dans le haut; une tête fort petite, des yeux et des oreilles



presque nuls; le museau, ou pour mieux dire le bec, ressemblait à celui d'un canard. Un ensemble si singulier me fit rire de bon cœur, mais il me mit dans un véritable embarras : mes notions en histoire naturelle ne me donnaient aucune idée de l'espèce à laquelle appartenait cet individu, qui participait de l'oiseau, du poisson et du quadrupède.

Pensant qu'il pouvait bien être inconnu des naturalistes, je lui donnai sans plus de façon le nom d'*animal à bec*, et je dis à Ernest de l'emporter, car je me proposais de l'empailler et de le conserver comme une rareté.

« Je le connais, me dit mon savant, c'est l'ornithorhynque. J'en ai lu ces jours-ci la description dans un des livres du capitaine. Il a déjà bien intrigué les savants.

— Eh bien, repris-je en riant, ce sera le commencement de notre cabinet d'histoire naturelle. »

Chargés de notre butin, nous regagnâmes la métairie presque en même temps que Fritz et Jacques, qui nous rapportèrent en détail ce qu'ils avaient fait à Falkenhorst; je vis avec satisfaction que non-seulement ils s'étaient souvenus de mes prescriptions, mais qu'ils avaient encore pensé d'eux-mêmes à plusieurs choses utiles.

Le lendemain de ce jour, après avoir abondamment pourvu de vivres les bêtes que nous laissions, nous quittâmes la métairie, à laquelle nous avions donné le nom

de *Waldegg*. Dans le premier bois qui se trouva sur notre route, nous fîmes la rencontre d'une troupe de singes qui nous souhaitèrent la bienvenue par des cris horribles accompagnés d'une grêle de pommes de pin; je tirai en l'air, pour nous en débarrasser, plusieurs coups de feu. En examinant quelques-unes des pommes de pin que les singes nous avaient lancées, je reconnus le fruit du pin-pignon, dont le goût est très-agréable, et qui donne une huile excellente; je recommandai donc aux enfants d'en ramasser une provision abondante. Puis nous nous remîmes en route, et ne tardâmes pas à arriver au cap de l'Espoir-Trompé, sur lequel j'avais résolu d'édifier un pavillon, qui nous servît de pied-à-terre en cas d'excursion de ce côté.

Nous nous mîmes courageusement au travail. L'essai de notre talent à Waldegg nous avait rendus habiles : aussi en moins d'une semaine eûmes-nous terminé l'édifice, qui fut décoré par le docteur du nom sonore de Prospect-Hill.

Depuis quelque temps, j'étais à la recherche d'un arbre dont l'écorce pût me servir à fabriquer une nacelle tout à la fois forte et légère; mais, bien que mes perquisitions eussent été jusque-là infructueuses, je n'avais pourtant pas perdu tout espoir. Aussitôt la nouvelle construction achevée, je me mis à explorer avec mes fils les environs, qui abondaient en arbres rares. J'en trouvai enfin quelques-uns, que nous aurions pu prendre pour des chênes à leur élévation et à leur feuillage, si les fruits qu'ils portaient, d'ailleurs assez semblables aux glands, n'en eussent différé par leur extrême petitesse.

Après avoir choisi celui qui me semblait le mieux répondre à mon dessein, j'attachai, avec l'aide de Fritz, aux premières branches, l'échelle de corde que nous avions apportée. Fritz, parvenu à l'extrémité du tronc, scia l'écorce jusqu'à l'aubier, pendant que je faisais la même opération dans le bas. J'en enlevai ensuite dans toute la hauteur une légère bande. Puis, au moyen de coins de bois poussés prudemment, le reste fut séparé peu à peu. Comme l'arbre était en pleine séve, et que l'écorce était assez flexible, cette partie du travail réussit parfaitement. Mais le plus difficile restait à faire; il s'agissait de changer cette grande planche d'écorce en un bateau commode.

Pendant que l'écorce était encore humide et souple, je lui donnai la forme que je désirais. Je fis avec ma hache une longue fente dans les deux bouts qui, naturellement, se réunissaient en formant un rouleau de la grosseur du tronc que nous avions dépouillé. Je rejoignis avec des clous les deux morceaux séparés, de sorte qu'en se réunissant ils formaient une pointe à chaque extrémité. J'eus de cette manière deux becs, qui devaient faciliter beaucoup la navigation de ma nacelle. Cependant le milieu restait entièrement plat; avec des cordes je serrai les deux côtés, pour leur faire prendre une position plus verticale. Je réussis assez bien; mais, comme pour mettre la dernière main à mon ouvrage il me manquait plusieurs outils, j'envoyai Jacques et Fritz à la tente, en leur recommandant de ramener le traîneau auquel j'avais fixé les roues de l'un des canons trouvés au navire; je me proposais d'y charger le bateau, que je voulais transporter à une place plus commode pour l'achever. En les attendant, nous fîmes encore, Ernest et moi, une course dans les environs, où je trouvai un certain arbre nommé bois de lumière par les Indiens, qui l'emploient pour s'éclairer dans leurs courses nocturnes. Je taillai aussi des douves, ou courbes, pour servir de nervures à la nacelle. Nous fîmes en même temps la découverte d'une nouvelle résine, qui, en séchant, devenait ferme et imperméable, et dont je fis une grande provision,

car je reconnus qu'elle serait préférable au mastic et à la térébenthine pour le goudronnage du canot.

Mes deux garçons ne nous rejoignirent qu'à la nuit tombante; comme il était trop tard pour entreprendre le chargement, il fut remis au lendemain.

De grand matin, le jour suivant, nous plaçâmes sur le traîneau, le canot, les pièces de bois et toutes les choses que nous pensions devoir nous être utiles, après quoi nous partîmes pour Zeltheim. Nous nous arrêtâmes à Falkenhorst seulement deux heures, c'est-à-dire le temps de dîner et de faire manger nos animaux.

Nous revînmes à la tente bien avant le coucher du soleil, mais trop fatigués pour rien faire ce soir-là. La journée entière du lendemain fut employée à l'achèvement de la chaloupe. Pour la consolider, je clouai sous chacun des becs un morceau de bois recourbé, et dans toute la longueur une quille solide. Dans le haut, nous fîmes un rebord de lattes flexibles et de perches, auxquelles furent fixés des anneaux pour y passer les cordages du mât.

Je jetai au fond, comme lest, des pierres et de la terre glaise; le tout recouvert d'un plancher sur lequel on pouvait se tenir debout et marcher commodément. Des bancs mobiles furent placés en travers. Dans le milieu s'éleva notre grand mât, garni d'une voile triangulaire; derrière, j'attachai le gouvernail.

Il me vint une heureuse idée pour rendre plus léger encore notre petit bâtiment. Je fis faire par ma femme des outres de peau de chien de mer; je les remplis d'air, je les goudronnai de toutes parts et je les attachai à l'extérieur des bordages. Ces vessies devaient non-seulement aider au flottage de l'embarcation, mais encore l'empêcher de chavirer et d'être submergée.

P.-J. Stahl. — E. Muller.

La suite prochainement.

LE PAPILLON ET LE CHOU.

Un jour, sur la touffe fleurie
D'un beau chou, certain papillon,
A la mine un peu renchérie,
Allait faisant son tourbillon.
En vain l'appétit l'aiguillonne;
Sans s'arrêter, il touche à tout,
Suce une fleur, puis l'abandonne,
En s'écriant : « Quel affreux goût!
« Jamais je ne trouvai de chère
« Si fâcheuse de mon vivant :
« Mon chou, tu n'es pas mon affaire;
« Nous ne nous verrons pas souvent. »
A ce compliment un peu leste,
Le chou répliqua gravement :
« Mon cher enfant, ceci m'atteste
« En vos goûts bien du changement.
« Naguère, en plus humble posture,
« Simple chenille, je vous vis;
« Je vous donnai la nourriture,
« Et de berceau je vous servis.
« Ma feuille, à présent négligée,
« Faisait alors votre bonheur;
« Mais votre fortune est changée,
« Et vous avez changé d'humeur. »

Cette fable tout droit s'adresse
A ces gens de petit esprit,
Dont, quand leur sort monte ou s'abaisse,
L'âme aussi s'enfle ou s'amoindrit.
Le sage, lui, comme vétille
Prend la misère et la grandeur :
Qu'il soit papillon ou chenille,
Il a toujours le même cœur.

Cte de Gramont.

(Imité de l'italien.)

AVIS IMPORTANT. — *Nous croyons devoir mettre sous les yeux des personnes qui ont reçu jusqu'ici le* MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION *PAR L'INTERMÉDIAIRE DU* TEMPS, *la lettre suivante adressée à M. le rédacteur en chef de ce journal.*

MON CHER NEFFTZER,

Vous aviez entrepris, dans une intention dont les abonnés du *Temps* ont dû vous savoir gré, une chose impossible. Vous aviez entrepris, ce qui devait nous coûter fort cher à tous les deux, de leur donner, POUR RIEN, *le Magasin d'Éducation et de Récréation.*

Pour rendre cette générosité possible, je vous l'ai donné, moi, à un prix très-inférieur à celui de revient.

Le nombre de vos abonnés s'est accru dans de telles proportions que nous voici tout d'un coup l'un et l'autre dans la position de ce fameux marchand de petits pâtés qui, ayant établi le prix de ses petits pâtés au-dessous de leur prix de fabrication, avait espéré se retirer sur la quantité, des pertes qu'il faisait sur les unités, et s'était aperçu un beau matin que son calcul était naïf.

C'est le débit même de nos *petits pâtés* qui nous force de couper court à leur émission dans les conditions où ils étaient offerts, non p.s au public tout entier, mais par privilége aux seuls abonnés du *Temps*.

Bref, mon cher Nefftzer, nous avons à faire savoir à vos abonnés que nous ne pouvons recommencer pour l'année nouvelle l'effort qui, pour avoir trop réussi, nous coûte à chacun cent mille francs pour l'année expirée.

Pour continuer à fournir notre *Magasin d'Education et de Récréation* aux abonnés du *Temps* à un prix qui vous permît de le leur offrir en pur don, il nous faudrait changer toutes les conditions qui ont fait sa valeur morale et littéraire, il nous faudrait supprimer les gravures, diminuer son texte, le fabriquer enfin dans des conditions d'économie qui lui ôteraient son caractère de publication de vrai luxe, donnée à un extrême bon marché.

Nos devoirs envers le passé de notre maison, envers l'idée fondamentale de notre œuvre, nos engagements vis-à-vis de nos abonnés directs payants, ne nous permettraient pas cette regrettable transformation. Le seul moyen de sortir de cette impasse, c'est d'expliquer à vos abonnés l'impossibilité où nous sommes l'un et l'autre d'y demeurer plus longtemps et la nécessité de séparer désormais deux opérations qui n'ont de conditions d'existence normale qu'en se divisant.

Vos abonnés auront eu gratuitement les deux premiers volumes d'une publication qui a coûté 12 francs pour Paris et 14 francs pour les départements à tous autres; nous ne pensons pas qu'il en soit un seul qui puisse vous faire un grief de lui avoir donné ce que vous n'étiez pas tenu de lui offrir.

J'ose croire que dans le nombre de ceux de vos abonnés qui sont pères de famille, il en est beaucoup qui, rendant justice aux directeurs, aux écrivains et aux artistes qui ont conquis une place hors ligne au *Magasin d'Éducation et de Récréation*, lui resteront fidèles et deviendront de bonne grâce ses abonnés payants, en souvenir même de ce qu'ils ont pu être pendant toute une année ses abonnés gratuits.

Quant à la partie de votre intelligente clientèle qui, plus désintéressée dans les questions de famille, n'a dû considérer le *Magasin* que comme un superflu agréable, elle restera tout naturellement dévouée à votre excellent journal; je n'ai pas à lui apprendre ce que personne, même parmi vos adversaires, n'ignore, c'est que, grâce à votre direction et au concours de votre rédaction si distinguée, le *Temps* a mérité, parmi les organes les plus sérieux de la grande presse, une position qui l'a fait dès son début l'égal des journaux les plus autorisés.

Agréez, mon cher Nefftzer, avec l'assurance de mon regret, celle de mes plus affectueux sentiments.

4 février 1865. J. HETZEL.

MM. les abonnés du TEMPS *sont donc priés, pour ne pas éprouver d'interruption dans le service du* MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION, *de nous envoyer en un mandat sur la poste, à l'ordre de M. HETZEL,* 12 *fr. pour Paris,* 14 *fr. pour les départements* (avec leur adresse bien lisible), *pour leur réabonnement à la seconde année qui courra du 20 mars 1865 au 20 mars 1866.*



HISTOIRE D'UN AQUARIUM

ET DE SES HABITANTS.

(Suite et fin.)

(Dessins par RIOU, d'après LÉON BECKER, gravés par HILDIBRAND.)

Les mollusques qui sont privés d'un test protecteur possèdent cependant d'autres moyens de défense ; leur peau sécrète une humeur âcre, d'une odeur repoussante, qui suffit pour éloigner la plupart de leurs ennemis, et chez ceux dont la coquille est interne ou seulement rudimentaire, on reconnaît que ce faible rempart est placé de manière à couvrir les organes les plus importants.

Leur nourriture varie beaucoup. Ceux qui ont une bouche garnie de lèvres extensibles multiples peuvent saisir leurs aliments, et ils vivent aux dépens de petits animaux ou de plantes ; ceux qui, mieux partagés, ont des bras armés de ventouses puissantes et nombreuses, s'emparent de vive force de leur proie et la dévorent. Presque tous avalent de la terre, des grains de sable, de petites pierres, et paraissent y trouver des parties nutritives ou des moyens de digestion.

Ajoutons, pour compléter ces détails, que l'ouverture de la coquille de certains mollusques est fermée par une pièce calcaire ou cornée, que l'on considère généralement comme une sécrétion de la peau de leur pied, et à laquelle on donne le nom d'*opercule*.

Le mode de reproduction de ces animaux n'est pas encore complétement connu. Les uns sont ovovivipares, c'est-à-dire qu'ils produisent des petits provenant d'œufs qui ont été conservés dans un organe particulier jusqu'au moment de l'éclosion, comme on le remarque dans certains reptiles ; les autres sont ovipares, et pondent des œufs dont la forme et la consistance varient beaucoup. Il y en a qui ressemblent au frai de la grenouille, et d'autres

qui sont enveloppés d'un sac membraneux et réunis en chapelets ou en grappes; d'autres enfin sont enduits d'une matière visqueuse qui les colle aux corps sur lesquels ils doivent éclore, et auxquels les jeunes mollusques s'attacheront plus tard d'une manière plus solide. Au moment de l'éclosion, le petit sort de l'œuf avec sa coquille déjà formée, mais très-mince et comme à l'état de pellicule transparente; ce n'est qu'en grandissant qu'elle devient calcaire.

Les œufs des espèces fluviatiles sont mous, petits, et entourés d'une gelée transparente.

Le mode de fécondation des mollusques est des plus curieux. Dans quelques-uns les sexes sont distincts, mais dans les autres, les deux sexes se rencontrent sur le même individu.

Parmi les espèces qu'on peut élever dans les aquariums, nous citerons d'abord les Mulettes ou moules de rivières, qui vivent dans les fonds vaseux des eaux douces de tous les pays. On en connaît un grand nombre de variétés, qu'il est très-difficile de bien distinguer. Les transitions presque insensibles par lesquelles on passe feraient presque croire qu'on a affaire à des êtres de même nature, modifiés à l'infini selon les climats et les localités.

Les Mulettes sont nacrées à l'intérieur, et cette nacre offre plusieurs nuances de pourpré violet, cuivré et irisé. Ces coquilles produisent des perles, mais elles ont peu de valeur. Linné, ayant remarqué que les perles n'étaient autre chose que des excroissances dues à une blessure ou à une maladie de l'animal, a proposé de faire pêcher un grand nombre de Mulettes, de les percer sur un point avec une tarière très-fine, de les parquer comme on fait pour les huîtres, et d'attendre le temps nécessaire pour que les perles soient formées. Ce procédé, que le gouvernement suédois crut assez important pour en faire un secret, a bien réussi à fournir quelques perles; mais, la dépense l'emportant de beaucoup sur la recette que ces perles médiocres pouvaient produire, on fut obligé d'y renoncer.

Une autre coquille, le *Planorbis corneus*, mérite également de fixer l'attention. On peut la trouver dans les eaux stagnantes. Elle est d'une riche couleur brune et balaye fort diligemment l'aquarium.

Le *Planorbis carinatus*, de la même famille, est plus petite, et existe en grande quantité dans les marécages, particulièrement là où flottent beaucoup de débris végétaux.

La Limnée auriculaire, *Limnæus auricularius*, d'une texture fort délicate, est fort commune au bord des canaux et des rivières. Lorsque son écaille, d'une forme très-élégante, est vide, elle a la consistance et la couleur de la corne. La Limnée des marais, *Limnæus palustris*, diffère un peu de la précédente. Sa coquille forme une spire plus allongée. Toutes deux sont ovipares, et leurs œufs servent de pâture aux poissons et à une foule d'animaux.

La Paludine, *Paludina vivipara* est beaucoup mieux logée que les mollusques que nous venons de nommer. Sa coquille est fermée par un opercule, et est marquée de trois bandes noires, parallèles à ses spires. Elle est vivipare, et donne naissance à des petits auxquels rien ne manque en venant au monde, pas même leur écaille. Elle est souvent couverte de conferves, plantes dont elle est extrêmement friande.

Le Cyclas est un joli bivalve, de grandeur moyenne, d'une couleur pourprée un peu terne. Il est fort amusant à observer, étant possesseur de deux tubes appelés siphons, qu'il fait sortir de temps en temps de sa coquille, et qui lui servent dans les opérations respiratoires et digestives. Il marche, comme la Moule, à l'aide d'une

membrane, à laquelle on donne le nom de pied, et dont l'action lui permet de changer de position, et même de grimper sur les parois d'un bocal. Bien que tout à fait inoffensive, cette petite créature est capable de repousser vivement une attaque. J'avais, il y a quelque temps, dans un même bocal, deux grands Dytiques et quelques Cyclades. Un matin, en me levant, j'aperçus l'un des Dytiques pris par la patte entre les deux valves du mollusque. Ce dernier se laissait traîner partout à la suite de l'insecte, mais sans lâcher prise. Le jour suivant, même spectacle. Mais cette étrange alliance approchait de sa fin, car, quelques heures plus tard, le coléoptère tombait sur le sable, épuisé de fatigue, pour ne plus se relever.

Il est probable que le Dytique, voyant apparaître les siphons de la Cyclade, avait cru pouvoir s'en emparer, et avait glissé l'une de ses pattes dans la coquille avec cette intention. Cet excès de gourmandise, comme on vient de le voir, lui avait coûté cher.

Beaucoup de mollusques, — ressemblant à cet égard aux poissons, — craignent le froid. Il est bon, par conséquent, si on veut les élever séparément, de couvrir le bocal où ils se trouvent durant les longues nuits d'hiver.

IX.

LES FRONTIÈRES DE L'INCONNU.

Un savant naturaliste suisse, Abraham Tremblez, observait un jour une plante aquatique, lorsqu'il y aperçut quelques corps fibreux, qui ne semblaient pas y appartenir, et dont il ne devina pas d'abord la merveilleuse conformation. Il les prit pour des végétaux parasites, mais, en les examinant avec plus d'attention, il reconnut en eux l'existence d'un principe de vie animale.

Excité par cette découverte, il poursuivit ses investigations avec plus d'intérêt, les réunit en un volume in-8°, et publia enfin son *mémoire pour servir à l'histoire d'un genre de Polype d'eau douce*, dans lequel il révélait, pour la première fois, les mystères de l'organisation des Hydres aquatiques.

Qu'on ne se figure pas, en lisant ces mots, quelque immense reptile, aux têtes énormes, au corps de serpent, ouvrant des centaines de gueules, se tordant sur des centaines de queues, presque immortel sous cette horrible forme, et que le bras puissant d'un Hercule peut seul dompter et vaincre. L'hydre dont nous voulons vous entretenir, tout en étant aussi fantastique, n'a pas de telles proportions, ainsi que les explications qui précèdent ont déjà dû vous le faire supposer.

Prenons une plume de pigeon, couponsen la partie supérieure à un pouce de son extrémité, et nous pourrons, à l'aide de ce fragment, nous faire une idée de l'apparence extérieure et de la taille de l'Hydre verte, décrite par M. Tremblez, et qui habite encore nos marais et nos étangs.

Est-ce la descendante dégénérée de cet être aux proportions énormes, qui ne vit plus que dans les traditions mythologiques ?

On crut longtemps qu'elle n'était autre chose qu'une espèce de tube animé, rempli d'une substance gélatineuse, mêlée çà et là de quelques granulations. M. Gervais, après avoir étudié l'un de ces animaux à l'aide d'un excellent microscope, nous a donné des notions plus complètes sur sa conformation, beaucoup plus compliquée qu'on ne se l'était d'abord imaginé. Les granulations dont nous venons de parler lui parurent être de deux natures, les unes plates, destinées à envelopper l'animal comme autant d'écailles; les autres, d'une forme plus conique, servant aux fonctions

digestives. De longs filaments assez déliés garnissent la bouche de l'Hydre, et font l'office de bras ou de pattes.

L'Hydre verte aime la lumière, et semble la rechercher. Lorsqu'on la met dans un bocal, pour mieux l'examiner, elle se dirige invariablement sur la partie la plus éclairée de sa prison, puis, lorsqu'elle en a fait l'inspection, s'y suspend par son extrémité inférieure, appelée pied. Quelque mouvement insolite dans les eaux l'avertit-il de l'approche de quelque créature hostile, aussitôt, prenant ses précautions, elle se contracte, retire ses bras, s'épaissit, et se donne la forme d'une toupie, espérant de cette manière éviter ses persécuteurs.

Sa marche, entre les tiges et les feuilles, au fond de l'eau est assez pénible. Se fixant solidement par le pied, elle se courbe, projette son corps en avant, lui fait faire un demi-cercle, saisit à l'aide de la bouche ou des bras quelque objet voisin, et s'y cramponne. Ensuite levant son pied, elle le rapproche de ce nouveau point d'appui, et répète la même opération pour aller plus loin. Il lui faut, pour parcourir de cette manière une distance de quelques pouces, plusieurs heures de travail.

Quelquefois, lorsque l'impatience la gagne, elle a recours à un procédé moins sûr, mais plus expéditif. Sa marche se compose alors d'une série de culbutes. Elle s'imprime une sorte de mouvement de rotation, et ne se donne plus la peine de s'attacher par le pied, sur lequel elle ne fait que poser un instant.

Lorsqu'elle se trouve en pleine eau, elle est beaucoup plus à l'aise. Suspendue à la surface, les bras ballants, elle se laisse emporter par le flot. Le vent ou la marée la pousse-t-il vers quelque endroit convenable, elle s'y accroche et s'y arrête. Veut-on savoir comment l'Hydre se procure sa nourriture ? Qu'on coupe une feuille à laquelle un de ces animaux se trouve attaché, et qu'on la place sans trop l'agiter, dans un flacon de verre rempli d'eau. L'Hydre, d'abord contractée, y développe bientôt ses appendices préhensibles, et se met en observation. Un petit lombric, ou ver de terre, est-il ensuite précipité dans le liquide, on le voit aussitôt se débattre en faisant mille contorsions singulières, comme s'il se doutait de la présence d'un ennemi terrible.

L'Hydre, sur ces entrefaites, se prépare à une lutte ; elle étend ses bras, qui s'allongent successivement de manière à former une véritable toile d'araignée. Tous ces filaments se resserrent enfin autour du lombric, dont les mouvements cessent tout à coup, et qui semble frappé instantanément de paralysie.

Que lui est-il arrivé? Il est probable que son ennemi, en le saisissant, l'inonde d'un fluide vénéneux qui met fin à son agonie, en le plongeant dans l'engourdissement.

Les Hydres jouissent de facultés de reproduction vraiment extraordinaires. Si on leur enlève la tête et une partie du corps, les parties enlevées ne tardent pas à se compléter par la formation d'une queue nouvelle; leur retranche-t-on ce dernier membre, il se garnit rapidement d'une autre tête.

Un Anglais, nommé Baker, fit à cet égard les expériences les plus curieuses. Ayant découpé l'un de ces animaux en quarante morceaux, chacun de ces débris se développa peu à peu, et ressuscita à la vie. Il eut bientôt quarante Hydres au lieu d'une, toutes aussi voraces, aussi insatiables que la première.

M. Baker, en rapportant ce fait, ajoute — chose encore plus étonnante — que les animaux traités de cette manière étaient plus grands, plus vigoureux et plus alertes que ceux auxquels on avait épargné ce martyre scientifique.

Abandonnés à elles-mêmes, les Hydres se multiplient à la façon des végétaux. Leur corps se couvre d'un bourgeon, qui grossit peu à peu, et devient exactement semblable à celui qui lui a donné naissance. La nourriture avalée par la plus vieille des deux Hydres passe en partie dans le corps de la plus jeune, jusqu'à ce que celle-ci puisse saisir à son tour de petites proies, et contribuer, pour une part, aux repas communs. Digne enfin de vivre d'une existence indépendante, la jeune Hydre, se détachant du sein maternel, s'en va à son tour fonder un établissement à quelques pouces de son lieu de naissance.

La biographie qu'on vient de lire ne prouve-t-elle pas que tous les êtres, jusqu'aux plus petits, aux plus infimes, sont dignes d'étude? Il semblerait même que les moins organisés de tous, précisément à cause de cette simplicité de structure, excitent un intérêt spécial. Leur mécanisme est si élémentaire qu'on se prend à espérer, en l'observant, de surprendre quelques-uns de ces mystères, dont nous sommes si avides, et qui sont le secret de Dieu.

Vain espoir! la science, où les ignorants ne voient qu'un ensemble de faits plus ou moins bien catalogués, se complique d'une manière effrayante à mesure que l'on en apprend davantage. Une goutte de cette eau qui remplit nos aquariums, vue au microscope, s'anime tout à coup, et nous présente une variété infinie d'êtres de tous genres, dont il nous eût été impossible de nous faire une idée. Ils n'on que la quatre-vingt-seizième, ou même la deux-millième partie d'une ligne de diamètre, et quelques-uns d'entre eux se meuvent cependant avec énergie, rapides comme des flèches, au point d'échapper au regard. D'autres, plus flegmatiques, se traînent lentement, de toute leur paresseuse langueur, à la façon des sangsues. On en voit qui tournent brusquement sur eux-mêmes, comme s'ils étaient sur pivot, tandis que quelque voisin, s'amusant à leurs côtés, fait des bonds gigantesques par dessus leur tête. Tous savent éviter l'ennemi, et n'ont garde de se heurter en prenant leurs ébats. Ils sont cependant si nombreux parfois dans leur goutte d'eau, que l'espace qui les sépare est à peine aussi grand qu'eux.

Où allons-nous, bon Dieu, et quand l'homme parviendra-t-il seulement à nommer tous les êtres qui, comme lui, ont leur place au soleil et leurs destinées en ce monde?

Quelques-uns de ces animalcules sont fort communs, d'autres se rencontrent rarement. On peut cependant se les procurer en laissant tremper, durant quelque temps, des feuilles sèches, — surtout celle de la sauge, — dans un vase rempli d'eau. Ce mélange, exposé durant quelques jours à l'action de la lumière, se remplit d'êtres vivants. Comment y sont-ils venus? Mystère!

On n'a pas encore pu se mettre d'accord sur leur classification. Quelques-uns d'entre eux ont été appelés *Polygastrica*, à cause des sacs internes qu'on aperçoit dans leur corps, et qu'on regarde généralement comme autant d'estomacs. On ne remarque, dans toute leur organisation, ni filaments nerveux ni cerveau. On suppose que la matière nerveuse, au lieu de se ramifier, comme chez les animaux supérieurs, se trouve répandue chez eux dans tout le système, mais cette théorie est loin d'être démontrée d'une manière satisfaisante.

La Monade, c'est-à-dire le plus simple de tous les animalcules, comprend déjà vingt-six espèces, parfaitement décrites. Elles n'ont d'autre moyen de locomotion qu'un *proboscis*, qui se développe près de

la bouche, et qui exécute quelques mouvements rotatoires.

Une autre famille, également bien analysée, se distingue de toutes les autres par une petite tache rouge, en forme d'œil, placée à l'intérieur du corps, et que l'on considère en effet comme un organe visuel rudimentaire. Ces atomes vivants ont tous une organisation en rapport avec leurs besoins, et les outils dont ils se servent sont aussi soignés, aussi bien adaptés à leurs forces, que ceux des plus grands poissons.

Quelques animalcules possèdent une enveloppe gélatineuse, qu'on appelle *lorica*. Cette enveloppe affecte différentes formes, et se présente, tantôt comme un bouclier ouvert, tantôt sous la forme d'une boîte fermée, dans le genre de l'écaille de l'Huître.

Le *Gonium* cuirassé n'est autre chose, en réalité qu'une colonie d'infiniments petits, consistant en seize globules sphériques, enfermés dans une seule écaille, où ils sont dispersés quadrangulairement, d'une manière régulière, comme des perles sur la plaque pectorale d'un grand prêtre juif. Ils sont transparents, et d'un vert superbe.

Les deux genres que nous venons de citer se rattachent à la grande division dont il a été question plus haut, celle des *Polygastrica*. Le *Protée*, qui n'a point de coquille, se crée à volonté de nouveaux organes de locomotion, et change sans cesse de formes, ce qui lui a valu son nom. Il fait sortir de son corps semi-fluide, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, des espèces de rames, qu'il rentre après s'en être servi, pour les produire bientôt ailleurs, avec le même succès,

Ehrenberg, dont les travaux ont considérablement élucidé cette branche de la science, décrit un autre de ces petits êtres, qui porte sous le corps une espèce de pied, à l'aide duquel il peut se traîner, à la façon des limaces, et rapprocher ou écarter les objets qui sont à sa portée.

Comment décrire tout ce qui se présente dans le champ de notre microscope? L'*Euplœa chaaon* que voilà, mériterait cependant qu'on le dépeignît, entouré qu'il est d'appendices ayant l'apparence d'épines, toujours en mouvement, et portant en outre de petits crochets, à l'aide desquels il s'attache çà et là, où il lui plaît de se fixer.

Une nombreuse tribu se sert, pour la natation, de cils vibratoires. Ces cils se trouvent répandus sur toute la surface du corps de la bête, ou groupés à certains endroits seulement. Leur action est circulaire, et ils produisent un petit courant en poussant l'animalcule en avant. Dans quelques espèces, comme dans le *Paramecium aurelia*, ces cils sont arrangés régulièrement, de manière à former un cercle autour du corps; mais cette disposition est rare, et on les trouve généralement autour de la bouche, ou dans son voisinage. En effet, ils n'agissent pas seulement comme propulseurs, mais aussi comme agents nourriciers, en entraînant, vers l'ouverture buccale, par l'agitation qu'ils font subir à l'eau, une foule d'infusoires et de débris végétaux.

La bouche des animalcules polygastriques est, en général, susceptible de se dilater et de se contracter.

Elle nous apparaît quelquefois cependant sous la forme d'un bec, ou plutôt d'un tube, composé de dents nombreuses, assez longues, destinées à la mastication des aliments. Elle n'est point ciliée dans ce dernier cas, ces appendices étant devenus tout à fait inutiles.

On est arrivé à la conclusion que les sacs renfermés dans le corps des *Polygastrica* servaient d'estomac, en colorant les eaux dans lesquelles vivaient quelques

Vorticelles. Cette expérience est fort curieuse à faire.

Lorsqu'on ajoute une faible solution d'indigo à une goutte d'eau contenant de ces animalcules, on assiste bientôt. grâce à un maniement intelligent du microscope, à une scène des plus animées. Avides de nourriture, les Vorticelles mettent aussitôt leurs appendices ciliés en mouvement, produisent des courants, et font converger autour de leur bouche les particules d'indigo dont elles sont entourées. Un certain nombre de taches, d'un bleu sombre, ne tardent pas à se dessiner sous la peau transparente des Vorticelles et permettent d'en étudier la conformation intérieure.

Ehrenberg, auquel on doit cette découverte, a basé la classification des *Polygastrica* sur la nature et la position de ces sacs stomacaux. Un Anglais, le professeur Jones, tout en admettant une partie des vues du naturaliste allemand, les combat sous quelque rapports. Il fait remarquer que ces prétendus estomacs sont mobiles dans quelques espèces, et ne se relient pas toujours entre eux ou avec l'intestin par un canal suffisant.

Nous n'avons nul moyen de décider cette question, que nous laissons à de plus habiles.

L'histoire de la reproduction des animalcules n'est pas moins intéressante que celle de leurs luttes et de leurs courses vagabondes. Les uns se multiplient en bourgeonnant à certaines saisons, comme l'hydre; d'autres, le *Volvox globator*, par exemple, porte ses petits dans son corps, à l'intérieur duquel on les voit nager, comme leurs parents nagent eux-mêmes dans les eaux. Au bout de quelque temps la peau du vieux *Volvox* éclate, et livre passage à sa progéniture, qu'attend à son tour un sort semblable.

Il arrive fréquemment que l'animalcule parvient à un certain degré de croissance, puis se divise en plusieurs fragments, qui deviennent bientôt des individus parfaits, et se propagent de la même manière. La *convallaria*, espèce curieuse et intéressante, se multiplie à la fois par bourgeons et par division. Ces créatures bizarres ont la forme d'une fleur en cloche, posée sur une tige délicate et contractile, qu'elles resserrent en spirale en cas de danger.

Nous n'en finirions pas si nous racontions tout ce qui se trouve dans une goutte d'eau, tant l'infini est partout, en haut, en bas, dans ces mondes incommensurables qui roulent à travers l'espace comme dans les atomes que nous foulons aux pieds.

L'histoire naturelle, si sèche et si aride pour certaines gens, ne fournirait-elle pas d'admirables textes à nos orateurs sacrés ?

ERNEST VAN BRUYSSEL.



LE DÉSERT DE GLACE

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS.

(Vignettes par Riou.)

CHAPITRE PREMIER.

L'INVENTAIRE DU DOCTEUR.

C'était un hardi dessein qu'avait eu le capitaine Hatteras de s'élever jusqu'au nord, et de réserver à l'Angleterre, sa patrie, la gloire de découvrir le pôle boréal du monde. Cet audacieux marin venait de faire tout ce qui était dans la limite des forces humaines. Après avoir lutté pendant neuf mois contre les courants, contre les tempêtes, après avoir brisé les montagnes de glace et rompu les banquises, après avoir lutté contre les froids d'un hiver sans précédent dans les régions hyperboréennes, après avoir résumé dans son expédition les travaux de ses devanciers, contrôlé et refait pour ainsi dire l'histoire des découvertes polaires, après avoir poussé son brick *le Forward* au delà des mers connues, enfin, après avoir accompli la moitié de sa tâche, il voyait ses grands projets subitement anéantis! La trahison ou plutôt le découragement de son équipage usé par les épreuves, la folie criminelle de quelques meneurs, le laissaient dans une épouvantable situation : des dix-huit hommes embarqués à bord du brick, il en restait quatre, abandonnés sans ressources, sans navire, à plus de deux mille cinq cents milles de leur pays!

L'explosion du *Forward*, qni venait de sauter devant eux, leur enlevait les derniers moyens d'existence.

Cependant, le courage d'Hatteras ne faiblit pas en présence de cette terrible catastrophe. Les compagnons qui lui restaient, c'étaient les meilleurs de son équipage; des gens héroïques. Il avait fait appel à l'énergie, à la science du docteur Clawbonny, au dévouement de Johnson et de Bell, à sa propre foi dans son entreprise; il osa parler d'espoir dans cette situation désespérée; il fut entendu de ses vaillants camarades, et le passé d'hommes aussi résolus répondait de leur courage à venir.

Le docteur, après les énergiques paroles du capitaine, voulut se rendre un compte exact de la situation, et, quittant ses compagnons arrêtés à cinq cents pas du bâtiment, il se dirigea vers le théâtre de la catastrophe.

Du *Forward*, de ce navire construit avec tant de soin, de ce brick si cher, il ne restait plus rien; des glaces convulsionnées, des débris informes, noircis, calcinés, des barres de fer tordues, des morceaux de câbles brûlant encore comme des boutefeu d'artillerie, et, au loin, quelques spirales de fumée rampant çà et là sur l'ice-field, témoignaient de la violence de l'explosion. Le canon du gaillard d'avant, rejeté à plusieurs toises, s'allongeait sur un glaçon semblable à un affût. Le sol était jonché de fragments de toute nature dans un rayon de cent toises; la quille du brick gisait sous un amas de glaces; les ice-bergs, en partie fondus à la chaleur de l'incendie,

avaient déjà recouvré leur dureté de granit.

Le docteur se prit à songer alors à sa cabine dévastée, à ses collections perdues, à ses instruments précieux mis en pièce, à ses livres lacérés, réduits en cendre. Tant de richesses anéanties ! Il contemplait d'un œil humide cet immense désastre, pensant, non pas à l'avenir, mais à cet irréparable malheur qui le frappait si directement.

Il fut bientôt rejoint par Johnson ; la figure du vieux marin portait la trace de ses dernières souffrances ; il avait dû lutter contre ses compagnons révoltés, en défendant le navire confié à sa garde.

Le docteur lui tendit une main que le maître d'équipage serra tristement.



« Qu'allons-nous devenir, mon ami? dit le docteur.

— Qui peut le prévoir, répondit Johnson.

— Avant tout, reprit le docteur, ne nous abandonnons pas au désespoir, et soyons hommes !

— Oui, monsieur Clawbonny, répondit le vieux marin, vous avez raison : c'est au moment des grands désastres qu'il faut prendre les grandes résolutions ; nous sommes dans une vilaine passe ; songeons à nous en tirer.

— Pauvre navire ! dit en soupirant le docteur, je m'étais attaché à lui ; je l'aimais comme on aime son foyer domestique, comme la maison où l'on a passé sa vie entière, et il n'en reste pas un morceau reconnaissable !

— Qui croirait, monsieur Clawbonny, que cet assemblage de poutres et de planches pût ainsi nous tenir au cœur !

— Et la chaloupe? reprit le docteur en cherchant du regard autour de lui, elle n'a même pas échappé à la destruction !

— Si, monsieur Clawbonny : Shandon et les siens, qui nous ont abandonnés, l'ont emmenée avec eux !

— Et la pirogue?

— Brisée en mille pièces ! tenez, ces quelques plaques de fer blanc encore chaudes, voilà tout ce qu'il en reste.

— Nous n'avons plus alors que l'Halkett-iboat[1]?

— Oui, grâce à l'idée que vous avez eue de l'emporter dans votre excursion.

— C'est peu, dit le docteur.

— Les misérables traîtres qui ont fui ! s'écria Johnson ; puisse le ciel les punir comme ils le méritent !

— Johnson, répondit doucement le docteur, il ne faut pas oublier que la souffrance les a durement éprouvés ! Les meilleurs seuls savent rester bons dans le malheur, là où les faibles succombent ! Plaignons nos compagnons d'infortune, et ne les maudissons pas ! »

Après ces paroles, le docteur demeura pendant quelques instants silencieux, et promena des regards inquiets sur le pays.

« Qu'est devenu le traîneau? demanda Johnson.

— Il est resté à un mille en arrière.

— Sous la garde de Simpson?

— Non ! mon ami ; Simpson, le pauvre Simpson a succombé à la fatigue.

— Mort ! s'écria le maître d'équipage.

— Mort ! répondit le docteur.

— L'infortuné ! dit Johnson, et qui sait,

1. Canot de caoutchouc, fait en forme de vêtement, et qui se gonfle à volonté.

pourtant, si nous ne serons pas bientôt réduits à envier son sort!

— Mais pour un mort que nous avons laissé, reprit le docteur, nous rapportons un mourant.

— Un mourant?

— Oui! le capitaine Altamont. »

Le docteur fit en quelques mots au maître d'équipage le récit de leur rencontre.

« Un Américain! dit Johnson en réfléchissant.

— Oui, tout nous porte à croire que cet homme est citoyen de l'Union. Mais qu'est-ce que ce navire *le Porpoise* évidemment naufragé, et que venait-il faire dans ces régions?

— Il venait y périr, répondit Johnson; il entraînait son équipage à la mort, comme tous ceux que leur audace conduit sous de pareils cieux! Mais, au moins, monsieur Clawbonny, le but de votre excursion a-t-il été atteint?

— Ce gisement de charbon? répondit le docteur.

— Oui, » fit Johnson.

Le docteur secoua tristement la tête.

« Rien? dit le vieux marin.

— Rien! les vivres nous ont manqué, la fatigue nous a brisés en route! Nous n'avons pas même gagné la côte signalée par Edward Belcher!

— Ainsi, reprit le vieux marin, pas de combustible?

— Non!

— Pas de vivres?

— Non!

— Et plus de navire pour regagner l'Angleterre! »

Le docteur et Johnson se turent; il fallait un bien fier courage pour envisager en face cette terrible situation.

« Enfin, reprit le maître d'équipage, notre position est franche, au moins! nous savons à quoi nous en tenir! Mais allons au plus pressé; la température est glaciale; il faut construire une maison de neige.

— Oui, répondit le docteur, avec l'aide de Bell, ce sera facile; puis nous irons chercher le traîneau, nous ramènerons l'Américain, et nous tiendrons conseil avec Hatteras.

— Pauvre capitaine! fit Johnson, qui trouvait moyen de s'oublier lui-même, il doit bien souffrir! »

Le docteur et le maître d'équipage revinrent vers leurs compagnons.

Hatteras était debout, immobile, les bras croisés suivant son habitude, muet et regardant l'avenir dans l'espace. Sa figure avait repris sa fermeté habituelle. A quoi pensait cet homme extraordinaire? Se préoccupait-il de sa situation désespérée ou de ses projets anéantis? Songeait-il enfin à revenir en arrière, puisque les hommes, les éléments, tout conspirait contre sa tentative?

Personne n'eût pu connaître sa pensée. Elle ne se trahissait pas au dehors. Son fidèle Duk demeurait près de lui, bravant à ses côtés une température tombée à trente-deux degrés au-dessous de zéro (— 36° centig.).

Bell, étendu sur la glace, ne faisait aucun mouvement; il semblait inanimé; son insensibilité pouvait lui coûter la vie; il risquait de se faire geler tout d'un bloc.

Johnson le secoua vigoureusement, le frotta de neige, et parvint non sans peine à le tirer de sa torpeur.

« Allons, Bell, du courage! lui dit-il; ne te laisse pas abattre; relève-toi; nous avons à causer ensemble de la situation, et il nous faut un abri! As-tu donc oublié comment se fait une maison de neige? Viens m'aider, Bell! Voilà un ice-berg qui ne demande qu'à se laisser creuser! Travaillons! Cela nous redonnera ce qui ne doit pas nous manquer ici, du courage et du cœur! »

Bell, un peu remis à ces paroles, se laissa diriger par le vieux marin.

« Pendant ce temps, reprit celui-ci, monsieur Clawbonny prendra la peine d'aller jusqu'au traîneau, et le ramènera avec les chiens.

— Je suis prêt à partir, répondit le docteur; dans une heure, je serai de retour.

— L'accompagnez-vous, capitaine? » ajouta Johnson en se dirigeant vers Hatteras.

Celui-ci, quoique plongé dans ses réflexions, avait entendu la proposition du maître d'équipage, car il lui répondit d'une voix douce :

« Non, mon ami, si le docteur veut bien se charger de ce soin... Il faut qu'avant la fin de la journée une résolution soit prise, et j'ai besoin d'être seul pour réfléchir. Allez. Faites ce que vous jugerez convenable pour le présent. Je songe à l'avenir. »

Johnson revint vers le docteur.

« C'est singulier, lui dit-il, le capitaine semble avoir oublié toute colère; jamais sa voix ne m'a paru si affable.

— Bien! répondit le docteur; il a repris son sang-froid. Croyez-moi, Johnson, cet homme-là est capable de nous sauver! »

Ces paroles dites, le docteur s'encapuchonna de son mieux, et, le bâton ferré à la main, il reprit le chemin du traîneau,



au milieu de cette brume que la lune rendait presque lumineuse.

Johnson et Bell se mirent immédiatement à l'ouvrage; le vieux marin excitait par ses paroles le charpentier qui travaillait en silence; il n'y avait pas à bâtir, mais à creuser seulement dans un grand bloc; la glace, très-dure, rendait pénible l'emploi du couteau, mais, en revanche, cette dureté assurait la solidité de la demeure; bientôt Johnson et Bell purent travailler à couvert dans leur cavité, rejetant au dehors ce qu'ils enlevaient à la masse compacte.

Hatteras marchait de temps en temps, et s'arrêtait court; évidemment, il ne voulait pas aller jusqu'à l'emplacement de son malheureux brick.

Ainsi qu'il l'avait promis, le docteur fut bientôt de retour; il ramenait Altamont étendu sur le traîneau et enveloppé des plis de la tente; les chiens groënlandais, maigris, épuisés, affamés, tiraient à peine, et rongeaient leurs courroies; il était temps que toute cette troupe, bêtes et gens, prît nourriture et repos.

Pendant que la maison se creusait plus profondément, le docteur, en furetant de côté et d'autre, eut le bonheur de trouver un petit poêle que l'explosion avait à peu près respecté, et dont le tuyau déformé put être redressé facilement; le docteur l'apporta d'un air triomphant. Au bout de trois heures, la maison de glace était logeable; on y installa le poêle; on le bourra avec les éclats de bois; il ronfla bientôt, et répandit une bienfaisante chaleur.

L'Américain fut introduit dans la demeure et couché au fond sur les couvertures; les quatre Anglais prirent place au feu. Les dernières provisions du traîneau, un peu de biscuit et du thé brûlant, vinrent les réconforter tant bien que mal; Hatteras ne parlait pas; chacun respecta son silence.

Quand ce repas fut terminé, le docteur fit signe à Johnson de le suivre au dehors.

« Maintenant, lui dit-il, nous allons faire

l'inventaire de ce qui nous reste. Il faut que nous connaissions exactement l'état de nos richesses; elles sont répandues çà et là; il s'agit de les rassembler; la neige peut tomber d'un moment à l'autre, et il nous serait impossible de trouver ensuite la moindre épave du navire.

— Ne perdons pas de temps alors, répondit Johnson; vivres et bois, voilà ce qui a pour nous une importance immédiate.

— Eh bien, cherchons chacun de notre côté, répondit le docteur, de manière à parcourir tout le rayon de l'explosion; commençons par le centre, puis nous gagnerons la circonférence. »

Les deux compagnons se rendirent immédiatement au lit de glace qu'avait occupé *le Forward*; chacun examina avec soin à la douteuse lumière de la lune les débris du navire. Ce fut une véritable chasse; le docteur y apporta la passion, pour ne pas dire le plaisir d'un chasseur, et le cœur lui battait fort quand il découvrait quelque caisse à peu près intacte; mais la plupart étaient vides, et leurs débris jonchaient le champ de glace.

La violence de l'explosion avait été considérable; un grand nombre d'objets n'était plus que cendre et poussière; les grosses pièces de la machine gisaient çà et là, tordues ou brisées; les branches rompues de l'hélice, lancées à vingt toises du navire, pénétraient profondément dans la neige durcie; les cylindres faussés avaient été arrachés de leurs tourillons; la cheminée, fendue sur toute sa longueur et à laquelle pendaient encore des bouts de chaînes, apparaissait à demi écrasée sous un énorme glaçon; les clous, les crochets, les capes de mouton, les ferrures du gouvernail, les feuilles du doublage, tout le métal du brick s'était éparpillé au loin comme une véritable mitraille.

Mais ce fer, qui eût fait la fortune d'une tribu d'Esquimaux, n'avait aucune utilité dans la circonstance actuelle; ce qu'il fallait rechercher avant tout, c'était les vivres, et le docteur faisait peu de trouvailles en ce genre.

« Cela va mal, se disait-il; il est évident que la cambuse, située près de la soute aux poudres, a dû être entièrement anéantie par l'explosion; ce qui n'a pas brûlé doit être réduit en miettes. C'est grave, et si Johnson ne fait pas meilleure chasse que moi, je ne vois pas trop ce que nous deviendrons. »

Cependant, en élargissant le cercle de ses recherches, le docteur parvint à recueillir quelques restes de pemmican[1], une quinzaine de livres environ, et quatre bouteilles de grès qui, lancées au loin sur une neige encore molle, avaient échappé à la destruction, et renfermaient cinq ou six pintes d'eau-de-vie.

Plus loin, il ramassa deux paquets de graines de cochlearia; cela venait à propos pour compenser la perte du lime-juice[2], si propre à combattre le scorbut.

Au bout de deux heures, le docteur et Johnson se rejoignirent. Ils se firent part de leurs découvertes; elles étaient malheureusement peu importantes sous le rapport des vivres : à peine quelques pièces de viande salée, une cinquantaine de livres de pemmican, trois sacs de biscuit, une petite réserve de chocolat, de l'eau-de-vie, et environ deux livres de café, récolté grain à grain sur la glace.

Ni couvertures, ni hamacs, ni vêtements, ne purent être retrouvés; évidemment l'incendie les avait dévorés.

En somme, le docteur et le maître d'équipage recueillirent des vivres pour trois semaines au plus du strict nécessaire; c'était peu pour refaire des gens épuisés. Ainsi, par suite de circonstances désas-

1. Préparation de viande condensée.
2. Jus de citron.

treuses, après avoir manqué de charbon, Hatteras se voyait à la veille de manquer d'aliments.

Quant au combustible fourni par les épaves du navire, les morceaux de ses mâts et de sa carène, il pouvait durer trois semaines environ; mais encore, le docteur, avant de l'employer au chauffage de la maison de glace, voulut savoir de Johnson si, de ces débris informes, on ne saurait pas reconstruire un petit navire ou tout au moins une chaloupe.

« Non, monsieur Clawbonny, lui répondit le maître d'équipage, il n'y faut pas songer; il n'y a pas une pièce de bois intacte dont on puisse tirer parti; tout cela n'est bon qu'à nous chauffer pendant quelques jours, et après...

— Après? dit le docteur.

— A la grâce de Dieu! » répondit le vieux marin.

Cet inventaire terminé, le docteur et Johnson revinrent chercher le traîneau; ils y attelèrent bon gré mal gré les pauvres chiens fatigués, retournèrent sur le théâtre de l'explosion, chargèrent ces restes de la cargaison si rares, mais si précieux, et les rapportèrent auprès de la maison de glace; puis, à demi gelés, ils prirent place auprès de leurs compagnons d'infortune.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

LES DEUX AVEUGLES ET LEUR CHIEN.

Il y avait une fois deux aveugles que le malheur avait unis. Ils mendiaient ensemble, et le même chien leur servait de guide.

Un soir qu'ils comptaient les aumônes qu'ils avaient reçues de la charité des passants, une mince pièce de monnaie s'échappa de leurs doigts et tomba dans un ruisseau qui coulait à leurs pieds.

« Vous êtes la cause de ce malheur, dit l'un...

— N'en accusez que vous répliqua l'autre.

— Comment, vous osez nier?...

— Eh! quoi vous osez soutenir?... »

La querelle s'envenima si bien que le premier aveugle dit au second :

« Séparons-nous.

— Séparons nous, » dit l'autre.

Ils firent chacun quelques pas, et se heurtèrent l'un à une pierre, l'autre à un tronc d'arbre.

« Ici Fidèle!

— Fidèle, ici! »

Crièrent en même temps les deux aveugles.

Fidèle, c'était le chien.

La pauvre bête qui avait eu autant de caresses d'une main que de l'autre, ne sut à qui obéir, et se mit à pousser des hurlements plaintifs.

Alors les deux vieillards se cherchèrent à tâtons, s'embrassèrent étroitement, et quand l'un d'eux appela Fidèle, le chien accourut joyeux et les trois amis ne se quittèrent plus.

A. KAEMPFEN.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par FRŒLICH. — Texte par un PAPA.



XL.

Marie est allée au bois avec sa pauvre maman, qui n'est pas riche, chercher des fagots pour se chauffer parce qu'il fait froid.
C'est bien loin le bois et c'est très-lourd, mais Marie est courageuse,
et elle est bien contente d'être déjà assez forte pour pouvoir aider sa chère maman.
Elle voudrait l'être encore davantage
pour éviter toutes les peines aux autres. C'est une brave enfant et bien bonne,
cette petite Marie-là.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS

Vignettes par **Frœlich**. — Texte par un **Papa**.



XLI.

La maman a allumé un grand feu dans la cheminée avec le fagot de Marie
pour faire le dîner.
Jujules est enchanté; il trouve que c'est très-beau la flamme,
mais que cela chauffe un peu trop.
La bonne petite Marie veille sur le dîner, et aussi sur le petit frère :
Il ne faut pas que l'étourdi s'approche trop près du feu.

La suite prochainement.

L'HEURE

II.

LES DEGRÉS.

On fait de très-jolies boules en carton, un peu trop chères malheureusement, qui représentent notre globe en miniature, avec les continents, les îles, les mers, dessinés au naturel, tels qu'on les verrait d'en haut, si l'on pouvait embrasser d'un coup d'œil tout un hémisphère du globe. Je vous suppose assez forts en géographie pour savoir ce que c'est qu'un hémisphère. Le mot signifie, comme vous le savez, moitié d'une sphère; et sphère est le nom que les savants donnent aux boules. Aussi les globes en carton dont je vous parle s'appellent-ils des sphères terrestres chez les marchands.

Or les géomètres qui règnent en maîtres sur les angles, les triangles, les sphères et les autres choses du même genre, ont de temps immémorial partagé la surface de la sphère en 360 tranches égales, qu'ils ont appelées des degrés. Je dis : de la sphère, comme s'il n'y en avait qu'une au monde; mais c'est tout comme en réalité. Étant faites toutes sur le même modèle, qu'elles soient grosses ou petites, cela n'y met pas de différence. Les tranches en sont quittes pour être plus larges ou plus minces; mais il y en a toujours 360. C'est un chiffre convenu, et ces messieurs y tiennent. Ils ont du reste une bonne raison pour cela, et je puis bien vous la dire en passant. Ce nombre sacramentel de 360 leur permet, depuis le commencement de la géométrie, de s'entendre tous, quand ils parlent sphère, tous, dans tous les temps et tous les pays. Ils sont bien heureux, les géomètres!

Nos petites sphères en carton sont donc divisées en 360 degrés, ni plus ni moins que la grande, la véritable sphère terrestre, et si vous pouvez vous en procurer une, vous les verrez indiqués par de petits traits, allant d'un pôle à l'autre, qui lui donneraient un faux air de melon, s'ils étaient un peu profondément creusés. N'allez pas vous amuser à les compter : je vous avertis que vous n'en trouverez pas 360. Il faudrait une sphère bien plus volumineuse pour fournir une place suffisante à chacun. On les groupe d'habitude par 10, ou par 5; mais le compte s'y retrouve toujours en définitive; et les degrés de ce globe en miniature correspondant exactement à ceux que les géographes ont établis pour l'original, rien n'empêche celui qui le fait tourner sur son pivot de se considérer comme un épouvantable géant qui tiendrait entre ses mains notre pauvre petit globe, sillonné du haut en bas de longues raies, lesquelles serviraient de lignes de démarcation entre ses degrés.

Ceci convenu, fermez, par un beau jour de soleil, les volets de la chambre, en ménageant une ouverture imperceptible, par où puisse passer un tout petit rayon de soleil. Placez votre sphère juste en face de l'ouverture, de façon que le rayon de soleil vienne la marquer d'une raie dorée, qui ira du haut en bas. Vous avez là une représentation exacte du midi sur la terre,

et vous voyez du premier coup d'œil que tous les points illuminés en droite ligne par la raie d'or doivent avoir midi en même temps.

Sur la sphère que vous avez devant les



yeux la ligne du midi est figurée passant par Paris : c'est le *méridien*[1] de Paris que les géographes français ont adopté pour point de départ dans le compte des degrés. Les Anglais en ont un autre, les Allemands un autre; le prince de Monaco aurait le sien, s'il voulait, passant par sa capitale. On peut en faire autant qu'il y a de centimètres dans la circonférence de la terre, et vous comprenez que c'est humiliant pour un peuple de voir le point central établi chez son voisin. De Londres à Pékin, chacun le met chez soi, tout naturellement : les gens seraient bien simples de s'en priver. A leur place, je tirerais au doigt mouillé, car c'est trop ennuyeux, quand on lit un voyage, d'avoir à changer tout son compte de degrés, selon que le voyageur est parti d'un côté ou de l'autre de la Manche et du Rhin. Mais les hommes se garderaient bien de manquer une occasion de faire bande à part. Sans cela, comment viendraient-ils à bout de se disputer?

Donc, nous sommes Français ; notre pays est le premier du monde, comme chacun sait : usons hardiment de notre droit de faire passer par Paris le grand méridien central.

Il porte le n° 0 sur nos cartes. Une double série de degrés commence à droite et à gauche, n° 1 à l'est, n° 1 à l'ouest, et elle se continue de chaque côté jusqu'au point de rencontre au n° 180, qui se trouve sur notre sphère juste à l'opposé de sa ligne dorée, de la ligne du méridien de Paris. Il va sans dire que ce sont tous les points situés sur le passage de ce méridien n° 180, qui ont minuit sur la terre quand il est midi à Paris.

Maintenant faites tourner doucement la sphère dans le sens de la marche de la terre, c'est-à-dire de l'ouest à l'est; tous ses points viendront s'illuminer l'un après l'autre en passant devant le rayon de soleil, d'abord l'Angleterre, puis l'Atlantique, l'Amérique et le reste, jusqu'à ce que vous ayez ramené Paris à sa première place. Si vous pouviez conserver là le rayon de soleil pendant vingt-quatre heures, si vous mettiez vingt-quatres heures à faire tourner la sphère sur elle-même, et si les 360 degrés y avaient leur place — pardon de tous ces si, ils me sont nécessaires pour mettre la miniature dans les mêmes conditions que l'original — vous concevez bien que les 360 degrés défilant en 24 heures sous le rayon de soleil, chaque degré ferait son passage dans la 360e partie de 24 heures. C'est là de l'arithmétique exacte, ou je ne m'y connais pas.

1. Méridien vient du mot latin *meridies* qui veut dire *midi*. Il signifie littéralement : ligne du midi.

Pour savoir le temps qu'un degré mettra à passer sous le soleil, il suffit donc de diviser les 24 heures en 360 parties. Nous sommes de force, dieu merci, à faire ce calcul-là. Il y a 60 minutes dans une heure. Le produit de 60 multiplié par 24 est 1440, et le quotient de 1440 divisé par 360 est 4. Cela nous fait juste 4 minutes par degré.

Vous trouverez peut-être que c'est une grande chance de tomber ainsi sur un quotient juste à la fin d'une opération si compliquée. Il n'y a pas de chance du tout, vu que les premiers savants, les génies inconnus qui ont fait à l'humanité ses divisions du jour, alors qu'elle naissait à la science dans les âges mystérieux du vieil Orient, sont les mêmes qui ont imaginé les divisions de la sphère. Le partage du jour a été combiné par eux sur celui de la sphère, et nos 24 heures proviennent des 360 degrés. Les inventeurs, qui avaient le choix de leurs nombres, n'ont eu garde, comme bien vous pensez, de ne pas les mettre en harmonie, et c'est à eux que nous devons ces facilités précieuses de calcul dont vous ne connaissez encore qu'une partie.

Nous avons une preuve irrécusable de cette origine commune des heures et des degrés. Comment est partagée l'heure? En 60 minutes dont chacune vaut 60 secondes. Eh bien! son frère le degré se partage aussi en 60 minutes dont chacune vaut 60 secondes.

Dès lors rien de plus simple que de déterminer, à une seconde près, l'heure qu'il peut être sur n'importe quel point du globe quand on connaît l'heure d'un autre point.

Un degré, qui vaut 60 fois 60 ou 3,600 secondes, établissant une différence de 4 minutes, en plus ou en moins, d'un endroit à l'autre, et les 4 minutes valant 4 fois 60 ou 240 secondes, chaque seconde de temps de différence représentera la 240e partie d'un degré. Le 240e de 3,600 étant 15, on peut prédire, sans crainte de se tromper, une avance ou un retard d'une seconde pour le lieu qui se trouvera de 15 secondes de degré à l'est ou à l'ouest de celui dont on connaît l'heure.

Il faut bien vous persuader que cela ne fait pas une grande distance, 15 secondes ou la 240e partie d'un degré. A l'équateur la distance d'un méridien à l'autre est d'environ vingt-huit lieues, et là il ne faut guère plus d'un dixième de lieue pour déterminer un changement d'une seconde. Il en faut bien moins quand on se rapproche du pôle, sur le chemin duquel les degrés deviennent de plus en plus petits, jusqu'à ce qu'ils finissent par s'y réunir tous en un seul point sans étendue appréciable.

Dans la campagne de Saint-Pétersbourg, où l'on commence à se trouver assez voisin du pôle, un homme qui se promène met sa montre en avance ou en retard d'une seconde, à chaque fois qu'il fait 232 mètres en marchant à l'est ou à l'ouest, et s'il se plaint ensuite des horlogers, vous conviendrez qu'il a tort.

Sans aller chercher nos exemples si loin, vous seriez-vous jamais douté que de l'Observatoire[1] de Paris au Panthéon qui est pourtant dans le même quartier, ou peu s'en faut, il y ait une différence d'heure de 2 secondes? Je ne m'en doutais pas pour mon compte avant d'avoir trouvé cela dans les livres d'astronomie. Le Panthéon est à 35 secondes de degré à l'est de l'Observatoire : il a midi 2 secondes avant lui, 2 secondes et un tiers de seconde, pour être rigoureusement exact.

On m'a raconté que le chef des écoles d'un pays qui avait bien deux cents lieues de large, et plus, voulant donner un jour à quelqu'un une haute idée de ses facultés

1. C'est par l'Observatoire que passe le méridien de Paris.

administratives, tira sa montre et annonça majestueusement le livre, la page, la ligne dont devaient s'occuper, pensait-il, à ce moment même tous les écoliers à cent lieues à la ronde — l'aiguille marquait la minute imposée par le programme officiel. — Si l'histoire est vraie, il résulte de tout ce qui précède que, pour un chef des écoles, celui-là n'était pas fort en géographie.

JEAN MACÉ.

La suite prochainement.

LE POULAIN ET L'ANON.

Dans le voisinage du château de lord Clifford, pair d'Angleterre, demeuraient un gentleman campagnard nommé M. Symes et un pauvre paysan qu'on appelait Toby. Le même jour, M. Symes reçut en présent de Sa Seigneurie un poulain de race, et Toby fut gratifié d'un ânon par le jardinier du château. Certes, les deux cadeaux étaient de valeur fort différente et, si l'on eût changé l'un pour l'autre, Toby en eût été aussi ravi que le gentleman eût été mécontent. Voyons cependant quelle fut l'issue finale de cette double libéralité.

Le poulain accueilli avec la plus vive reconnaissance, et décoré immédiatement du titre de *Yung-lord*, fut installé dans une écurie particulière, nourri du meilleur fourrage, pansé et exercé avec un soin minutieux, traité enfin comme il convenait à son illustre provenance. Une si belle éducation porta ses fruits. Yung-lord était à trois ans un des animaux les plus distingués qu'il fût possible de voir. M. Symes se hâta alors de l'envoyer à Newmarket pour être dressé. A quatre ans Yung-lord parut sur le *turf* et pour son coup d'essai arriva second au but. Bientôt après il gagna un prix, ce qui combla son maître de joie et de gloire. Dès ce moment, M. Symes délaissa complétement le soin de sa propriété pour ne s'occuper que de courses, toujours en route et menant une vie des plus coûteuses. Son bonheur continua quelque temps et le rendit téméraire. Un jour il engaga tout ce qu'il possédait dans un énorme pari. Yung-lord courut et fut dépassé, rien que d'une longueur de tête à la vérité : c'était une défaite honorable, mais son maître n'en fut pas moins complétement ruiné.

Quant à l'ânon, il s'était élevé tout seul comme il avait pu, mangeant des chardons le long des routes, et n'ayant pour s'abriter la nuit qu'un méchant hangar ouvert à tous les vents. Il n'en était pas moins devenu brave et robuste. Toby qui ne se souciait pas de lui jusque-là, en tira alors bon parti. Il faisait des fagots, les chargeait sur le dos de l'âne et les envoyait vendre par ses enfants à la ville voisine. L'argent qui en provenait était un grand bienfait pour la famille. En outre l'âne, au retour, rapportait du fumier qui servit à engraisser le petit champ du paysan et lui fit rendre double et triple récolte de choux et de patates. On vendit aussi des légumes. Autre source de profits. Par suite Toby put acheter une vache, des porcs et prendre de la terre à ferme. Il parvint enfin à une très-belle aisance dont les bons services du baudet étaient certainement la première cause, ce qu'il ne faisait nulle difficulté de reconnaître.

Mieux vaut ce qui sert que ce qui brille, mieux vaut un âne qui travaille qu'un cheval qui ne sait que courir, mieux vaut un bon métier qui nourrit son homme que des talents de luxe qui font mourir de faim celui qui les possède.

D. G.

HISTOIRE DE QUATRE HARICOTS ROUGES[1]

Tous quatre poussaient paisiblement dans une caisse, sur le rebord d'une fenêtre.

Quand je dis quatre, je me trompe, car ils n'étaient alors que trois. Le quatrième, encore invisible, n'avait manifesté sa bonne envie de vivre que par le gonflement de la terre qui, au-dessus de lui, s'était légèrement fendue. Les trois frères aînés avaient été beaucoup plus précoces, et l'un d'eux, déjà grand garçon, commençait à s'enrouler autour d'un léger bâtonnet planté auprès de lui.

Certes, il faisait bon vivre dans cette jolie caisse peinte en vert, que remplissait un excellent terreau noirâtre, tamisé, délicatement arrosé tous les jours par la main mignonne de Jenny, et dont la surface, souvent remuée, laissait un libre passage aux effluves tièdes de l'air et aux vivifiants rayons d'un soleil de printemps.

Heureuses plantes! Éprouvaient-elles une sensation quelconque de bien-être, sous le ciel bleu et dans cette douce atmosphère? Qui sait? Elles ne chantaient pas comme les hirondelles qui, enivrées de lumière, passaient et repassaient, les effleurant parfois du bout de l'aile; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles exprimaient à leur façon la joie qu'elles éprouvaient d'être au monde, en allongeant, en étalant avec une rapidité merveilleuse tiges et feuilles aux rayons du soleil.

Ils en étaient là, nos quatre héros, lorsque... hélas! tout n'est qu'heur et malheur en ce monde, lorsque, à la fin d'une chaude journée, un violent orage survint, avec éclairs, avec tonnerre, coups de vent et pluie battante, tout le magnifique appareil, en un mot, de ces convulsions grandioses de la nature. Nos pauvres plantes, éperdues, frissonnaient et courbaient la tête, ne comprenant rien à ce terrible incident, lorsque l'un des volets de la fenêtre, mal attaché au mur, se ferma, s'accrocha à la caisse, puis se rouvrit, violemment emporté par une rafale, et, dans sa chute, entraîna tout, contenant et contenu, chavirant, brisant d'une façon pitoyable notre malheureux petit jardin suspendu. Les planches vertes, disloquées, furent lancées à tout hasard, la terre s'envola dispersée, et nos Haricots infortunés, misérablement semés dans l'espace, tournoyèrent et tombèrent Dieu sait où...

L'un d'eux, le premier né, resta sur la corniche d'un cordon de pierre qui entourait la maison; le second, encore enveloppé d'un peu de terre, tomba sur la toiture d'un hangar; le troisième, ricochant sur cette même toiture, fut précipité dans un ruisselet qui contournait les bâtiments, et le quatrième enfin, le dernier né, emporté plus loin par l'ouragan, plongea nu et glacé, mais sans blessure toutefois, dans un coin du jardin, où il s'enfonça et disparut sous une motte de terre détrempée.

Voilà donc ce qu'un coup de vent peut faire d'une heureuse famille de Haricots!

Revenons maintenant, et voyons ce qui

1. Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs cette *Histoire de quatre haricots*, écrite à leur intention par le savant auteur de *la Plante*, M. Ed. Grimard.

advint de chacun d'eux. Le plus grand, nous l'avons dit, était demeuré sur la corniche. Telle autre plante audacieuse et vivace s'en fût médiocrement inquiétée. Il est des Graminées invincibles, des Mousses sobres, des Lichens que rien ne rebute, qui poussent n'importe où, s'accrochent à n'importe quoi, se rient du vent, de la pluie, des orages eux-mêmes, et finissent par trouver, dans les situations les plus critiques, une gerçure quelconque pour y glisser une racine, un peu de poussière humide pour en vivre.

Mais un Haricot rouge a plus de besoins que cela. Le nôtre en particulier, à demi venu et rendu naturellement fort exigeant par la plantureuse existence qu'il avait menée jusqu'alors, n'avait plus, hélas! qu'à mourir; d'autant plus que la nature elle-même se tournait contre lui. Tout en effet peut nuire aux faibles; tout est malheur pour les misérables. Ce qui hier était vie devient cause de mort aujourd'hui. C'est ainsi que le beau temps lui-même, qui de près suivit l'orage, hâta la perte de notre infortuné. Le lendemain donc le soleil se leva radieux, et ses rayons, également insoucieux des bonheurs et des malheurs de la terre, semblèrent s'acharner, les cruels, sur notre haricot mis à nu. Soumis à ce rayonnement destructeur, il se flétrit, puis se dessécha rapidement. Sollicitée par un dernier élan de vitalité désespérée, sa pauvre radicule s'allongea, cherchant vainement sur la pierre stérile une goutte d'eau, un élément quelconque de vie. Chacune des cellules que gonflait un liquide épais s'affaissa, les sucs aqueux s'évaporèrent, le tissu tout entier, feuilles, tige et radicelles, se tordit dans les vagues angoisses d'une obscure agonie, et la plante mourut sous ce même ciel bleu et aux rayons de ce même soleil qui l'avait fait naître et qui, sans l'orage, l'eût fait prospérer.

Le second ne fut guère plus heureux, malgré les apparences premières. Une petite motte de terre, en effet, était restée attachée à sa racine. Cette terre conserva son humidité quelques jours, d'autant plus qu'elle était tombée sur une touffe de mousse qui, faisant éponge, avait gardé l'eau de la pluie d'orage et la passait goutte à goutte à sa voisine altérée. Tout allait donc assez bien pour notre Haricot, si violemment dépaysé. Il avait, il est vrai, une feuille cassée; sa tige même, assez fortement éraillée pendant l'horrible chute, présentait à sa partie supérieure une longue blessure dont telle autre plante moins robuste eût été certainement affectée; mais une abondante séve montait et réparait les désordres, la mousse humectait la terre, le soleil inondait l'atmosphère de sa lumière vivifiante, et puis enfin la vie, à son début, est douée de telles énergies, que notre jeune haricot, oublieux de la catastrophe, ne pensait plus, dans son insouciance, qu'à vivre confortablement. Il se perdait peut-être en rêveries qu'empourpraient vaguement de lointaines visions de grappes de fleurs rouges... lorsqu'il s'aperçut tout à coup que la nourriture manquait à ses racines. Ses provisions, en effet, étaient dépensées. Cette motte de terre, qu'il considérait sans doute comme intarissable, était devenue impropre à toute subsistance. Épuisée par les emprunts qu'il lui avait faits, desséchée par le soleil, effritée par le vent, elle s'en alla peu à peu en poussière, et laissa affamé, nu et misérable, notre pauvre végétal imprévoyant, qui avait peut-être usé en prodigue de sa passagère prospérité.

Inutile de vous raconter le reste. Comme son malheureux frère aîné, plus malheureux même que lui, car son agonie fut plus longue, il mourut de soif et de faim sur les débris de la motte stérile, et à côté de la mousse desséchée.

L'histoire du troisième Haricot est

courte; l'infortuné se noya. Il se noya, c'est dire qu'il périt sous l'eau par asphyxie. Plus d'air dans ses feuilles, qui, on le sait, jouent le rôle de poumons chez les végétaux; plus d'air dans ses racines, qui, elles aussi, quoique à un bien moindre degré, ont besoin d'air pour vivre. De l'eau partout, dans sa tige, dans ses cotylédons ou feuilles primordiales, dans tous ses tissus, lesquels, gonflés outre mesure par l'absorption forcée qu'ils firent du liquide environnant, laissèrent échapper ces principes mystérieux de vie, cette force inconnue qui, dans les plantes dont la situation est normale, animent d'une vie indépendante et localisée chacune de leurs cellules microscopiques. Aussi, par suite de cette curieuse particularité, qui appartient moins exclusivement qu'on ne le pense au monde végétal, notre Haricot mourut-il en détail, pour ainsi dire, et par parties successives. Les racines, retenues sous l'eau par le poids des cotylédons, furent les premières asphyxiées. Après elles, périrent les cellules de la tige, puis enfin, après toutes les autres, ce furent les deux feuilles supérieures, qui, incomplétement submergées, languirent quelque temps pour mourir à leur tour.

Arrivons enfin au dernier. Celui-là fut le plus heureux des quatre. Emporté, nous l'avons dit, par une violente rafale, il franchit et la corniche, et le toit, et le ruisseau, et finit par tomber sur la lisière d'un carreau de jardin dont la terre, fraîchement remuée, semblait avoir été préparée tout exprès pour recevoir le malheureux déporté. Ce fut donc ici le plus jeune et le plus frêle en apparence qui dut précisément son salut à son âge peu avancé. Plus grand, il eût été brisé ou étouffé, car la motte qui le reçut s'écroula sur lui et le couvrit juste à point de la quantité de terre nécessaire à une heureuse germination, germination qui de la sorte ne fut presque pas interrompue. Notre Haricot, qui poussait là-haut, se remit à pousser en bas sans plus de souci de l'aventure. Il était bien tombé d'une façon assez bizarre, la tête en bas et les racines en l'air; mais un Haricot bien décidé à vivre n'abdique pas pour si peu. Obéissant aux mêmes lois qui avaient présidé à sa naissance, il recourba sa radicule vers la terre, retourna vers la lumière sa tigelle renversée, monta bien vite, enroula sa jeune tige à un échalas placé près de lui, aspira l'air, pompa les sucs souterrains, puis, dépassant son échalas trop court, s'élança vers un arbre voisin qu'il enguirlanda, qu'il couronna d'un dôme de pampres verts du milieu desquels pendirent bientôt, flottant aux fraîches brises, de longues grappes de fleurs ailées, striées de fines veines et empourprées du plus riche écarlate.

A qui reprocherons-nous maintenant les infortunes de nos Haricots? Est-ce à la Providence? Non certes. Le coupable, ou plutôt la coupable, c'est mademoiselle Jenny, qui, après les avoir plantés par un beau temps, oublia, jardinière étourdie, que si les jours se suivent, ils ne se ressemblent guère, et négligea de consolider, en prévision des tempêtes, la caisse qui contenait ses quatre Haricots. La morale de cette histoire, vous la devinez, je suppose, et vous attacherez, j'en suis certain, vos jardinets sur vos fenêtres.

Ed. Grimard.

A NOS ABONNÉS

Le *Magasin d'Éducation et de Récréation* est fondé. Cette première année est pour nous une épreuve décisive, notre succès si vite croissant nous est un encouragement à persévérer dans une tâche qui nous est tous les jours plus chère, et qui, grâce à votre concours, nous sera de plus en plus douce et facile.

En demeurant ce que nous avons été, attentifs au détail, prévoyants jusqu'à la minutie, paternels et maternels, qu'on nous permette de le dire, nous nous efforcerons de devenir de plus en plus variés, intéressants, agréables.

Toutefois, car nous ne voulons pas promettre ce que nous ne voudrions pas tenir, nous demandons à nos jeunes abonnés, nous demandons à leurs parents de nous permettre de rester opiniâtrément fidèles à notre double titre : ÉDUCATION-RÉCRÉATION. Nous leur demandons par conséquent de bien comprendre que notre devoir ne sera pas d'être en tout et toujours exclusivement amusants. Nous nous tairions dès aujourd'hui s'il nous fallait jamais sacrifier l'utile, c'est-à-dire le nécessaire, à l'agréable qui n'est que le superflu. Nous voulons plaire par la raison avant de plaire par le pur agrément. Nous voulons laisser mieux que des pages, mieux que des fragments, mieux que des volumes composés d'une réunion quelconque de morceaux, sans lien entre eux, aux mains de nos abonnés, nous voulons leur laisser des livres.

Rien ne nous serait plus facile, en suivant la route banale, que de composer des numéros très-bigarrés, où nous toucherions à tout, sans jamais rien approfondir; tel n'est pas notre but. Nous ne mériterions pas d'être un plaisir si nous n'étions pas en même temps une leçon.

Nous continuerons donc de faire une part importante à l'instruction, à cette partie surtout de l'instruction qui ne saurait être contenue dans les programmes de l'enseignement public, et qui est la réserve de la famille. Notre rôle est de compléter l'enseignement des colléges et des pensionnats et non de le doubler. Les professeurs intelligents, les institutrices attentives qui nous ont souvent honorés de leurs correspondances, ont compris que l'aide que nous pouvions ainsi leur donner n'établirait aucun conflit avec leur enseignement qui doit garder son unité.

Adopté dans un grand nombre d'institutions pour les deux sexes aussi bien que dans les familles, notre recueil a partout sa raison d'être.

Notre seconde année contiendra la suite et la fin des *Serviteurs de l'estomac* par M. Jean Macé. Se connaître soi-même, même au matériel, n'est-ce pas le commencement de la science? L'*Histoire des cinq sens* complétera le difficile enseignement où excelle l'auteur de l'*Histoire d'une bouchée de pain.*

Dans le *Désert de Glace,* M. Jules Verne nous donnera la suite et la fin des *Anglais au pôle nord* qui ont si vivement intéressé nos lecteurs de tout âge. Il montrera ce que l'homme, soutenu par une volonté énergique et par la science, peut faire alors même qu'il est abandonné à ses seules forces, dans les conditions les plus difficiles. Cette seconde et dernière partie, dont le titre aurait pu être : les *Robinson des Glaces,* dépassera peut-être en intérêt la première.

Nous ne dirons pas ici tout ce que nous ménageons de surprises à nos lecteurs. Nous avons éprouvé l'an passé qu'il était dangereux de dévoiler ses plans. Plus d'un livre a été publié qui tendait évidemment, sous une forme détournée, à remplacer hâtivement ceux que nous avions annoncés. Nous devons donc nous abstenir de promesses; nous croyons, du reste, être presque en droit de demander dès à présent qu'on veuille bien s'en rapporter à nous du soin de l'avenir. Nos provisions sont faites.

Ce que nous pouvons dire dès à présent, c'est que la collaboration *exclusive* de MM. Jean Macé, P.-J. Stahl, Jules Verne, de Gramont pour le texte, et celle de MM. Lorentz Froëlich et Eugène Froment pour les dessins nous restent *exclusivement* assurées.

C'est déjà là un fonds qui ne nous manquera pas.

Nous donnerons bientôt comme élément nouveau une série de dessins très-gais, mais très-gais dans la mesure qui convient à notre jeune public, du dessinateur le plus véritablement comique de ce temps-ci, de M. Cham. Nous avons en réserve d'autre part de vrais trésors dus aux crayons célèbres à des titres bien divers de MM. Meissonnier, Gavarni, Doré, Granville, Decamps, Gérard-Séguin, Bertall, Ludwig-Richter, Riou, George Fath, Yan' Dargent, Pletsch, etc.

Le dessin, lui aussi, est un langage. Il est telle petite leçon délicate qui ressort plus vivement d'une image qui fait rire ou qui touche, que d'un long texte explicatif; c'est de la morale en action. *Les petites Sœurs* et *les petites Mamans* de Froëlich, *les Tragédies enfantines* de Froment avec les quelques lignes de texte d'un *papa* en sont la démonstration irrécusable. Nous nous garderons donc bien de négliger ce côté séduisant de notre enseignement.

Nous prions nos abonnés de rester nos amis. Nous demandons aux mères, aux pères, aux enfants eux-mêmes de continuer à se mettre en communication de jour en jour plus suivie avec nous.

Nous recevrons leurs avis, leurs conseils avec autant de joie que nous avons jusqu'ici reçu leurs félicitations, leurs bonnes paroles; ces témoignages, nous aurions mauvaise grâce à le nier, nous ont été souvent jusqu'au cœur.

LES ÉDITEURS.

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION

La pensée qui a créé notre recueil périodique serait incomplète si nous n'y avions joint comme développement nécessaire notre Bibliothèque d'Éducation et de Récréation. Nous n'y admettons qu'un nombre restreint de livres, parce que nous voulons que chacun de ceux qui viennent y prendre rang puisse, par ce seul fait, être indiqué à la confiance des familles.

Cette Bibliothèque va s'enrichir prochainement des ouvrages suivants :

Les Fondateurs de l'Astronomie, par J. BERTRAND, membre de l'institut; — *De la dignité de l'homme et de la physionomie*, par Pierre GRATIOLET, professeur à la Sorbonne; — *Histoire naturelle et souvenirs de voyage*, par F. ROULIN, bibliothécaire de l'Institut; — *De la terre à la lune*, par Jules VERNE; — *Un habitant de la planète Mars*, par H. DE PARVILLE; — *Histoire d'une chandelle*, par FARADAY.

Les sanctions les plus enviables arrivent, on le voit, à notre bibliothèque. Les noms les plus glorieux ne dédaignent pas de s'adjoindre à des efforts qui ont pour but certain le perfectionnement moral et intellectuel de la jeunesse.

LES ÉDITEURS.



TEXTES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

VIGNETTES

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

Riches Editions.

LES LIVRES DE FAMILLE

LES CONTES DE PERRAULT, préface de STAHL. Splendide édition in-folio, illustrée par Gustave DORÉ. Riche reliure anglaise. 3e édition . . . 70 fr.

LES ENFANTS (*le Livre des Mères et des Jeunes Filles*), la fleur des poésies de Victor Hugo ayant trait à l'enfance, par Victor Hugo, illustrée par FROMENT. 1 vol. . . . . 15 fr.

LA COMÉDIE ENFANTINE, par Louis RATISBONNE, riche édition illustrée par GOBERT et FROMENT. Ouvrage couronné par l'Académie. — 3e édition (1re série). 1 vol. in-8. . . . . 10 fr.

NOUVELLES ET DERNIÈRES SCÈNES DE LA COMÉDIE ENFANTINE, à l'usage du second âge, par Louis RATISBONNE, illustrées par FROMENT. Riche édition pareille à la 1re série. Gravures à part, d'après FROMENT, tirées en couleur. 1 beau vol. sur vélin (dernière série) . . . 10 fr.

LES CONTES DU PETIT-CHATEAU, par J. MACÉ (auteur de l'*Histoire d'une Bouchée de pain*), illustrés par BERTALL. 1 beau vol. in-8. . . . . . . 10 fr.

LE THÉATRE DU PETIT-CHATEAU, par Jean MACÉ. 1 beau volume in-8 sur vélin, illustré par FROMENT. . . . . 10 fr.

LES AVENTURES D'UN PETIT PARISIEN, par Alfred de BRÉHAT. — Cet ouvrage est destiné à faire pendant au *Robinson Suisse*. — 1 beau vol. in-8, illustré par MORIN. . . . . 10 fr.

LES FÉES DE LA FAMILLE, par Mme S. LOCKROY. 1 beau vol. in-8, illustré par DE DONCKER. . . . 10 fr.

RÉCITS ENFANTINS, par E. MULLER, illustrés par FLAMENG. . . . . 10 fr.

PICCIOLA, par Xavier SAINTINE, 37e édition, illustrée à nouveau par FLAMENG. 1 vol. . . . . . 10 fr.

LE VICAIRE DE WAKEFIELD, trad. par Charles NODIER, illustré de 10 belles gravures sur acier par Tony JOHANNOT. 1 vol. in-8. . . . . 10 fr.

LES BÉBÉS, poésies de l'enfance, par le comte DE GRAMONT, illustrés par Oscar PLETSCH. 1 vol. . 10 fr.

LA VIE DES FLEURS, par Eugène NOËL, illustrations par YAN' DARGENT. — Ouvrage de tous les âges. — 1 vol. . . . . 8 fr.

L'ARITHMÉTIQUE DU GRAND-PAPA (*Histoire de deux petits Marchands de pommes*), par Jean MACÉ, illustrations de YAN' DARGENT. 1 vol. . . . 6 fr.

LE PETIT MONDE, par Charles MARELLE. 1 vol. . 6 fr.

LES BONS PETITS ENFANTS, vers et prose, par le comte DE GRAMONT, vignettes par Ludwig RICHTER. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

LA JOURNÉE DE MADEMOISELLE LILI. 1 joli vol.-album grand in-8 sur vélin. Vignettes par FROELICH, texte par UN PAPA. Cartonné. 7e édit. 3 fr.

Le même ouvrage, richement cartonné, avec plaques spéciales, doré sur tranche. . . . . 5 fr.

L'HISTOIRE DU GRAND ROI COCOMBRINOS, par Mick NOEL. Cartonné . . . . 3 fr.

LES MÉSAVENTURES DU PETIT PAUL, silhouettes enfantines, par Mick NOEL. Cartonné. 2 fr.

Viennent de paraître :

LE NOUVEAU ROBINSON SUISSE, traduction entièrement nouvelle, revue et mise au courant de la science moderne par P.-J. STAHL, illustrée par YAN' DARGENT. 1 magnifique vol. in-8, broché. . . . . 6 fr.
Cartonné. . . . . 8 fr.
Relié. . . . . 10 fr.

LES FIGURES JEUNES, par Louis RATISBONNE, 1 très-beau vol. in-8. . . . . 5 fr.

LA PETITE PRINCESSE ILSÉE, conte allemand, traduit par J. STAHL, illustré par FROMENT. Un très-beau vol. gr. in-8 de grand luxe. Prix broché. . . . . 5 fr.
Riche cartonnage, doré sur tranches. . . . . 7 fr.

LES FABLES, DU COMTE ANATOLE DE SÉGUR, illustrées par FRŒLICH. 1 très-beau vol. in-8, broché. . . 6 fr.
Relié . . . . 10 fr.

JOLIES ÉDITIONS IN-18.

HISTOIRE D'UNE BOUCHÉE DE PAIN, par Jean MACÉ. 15e édition. 1 vol. . . . . 3 fr.

L'ARITHMÉTIQUE DU GRAND-PAPA (*Histoire de deux petits Marchands de pommes*), par Jean MACÉ. 3e édition. 1 vol. . . . . 3 fr.

LES CONTES DU PETIT-CHATEAU, par Jean MACÉ. Nouvelle édition. 1 vol. . . . . 3 fr.

CINQ SEMAINES EN BALLON, par Jules VERNE. 6e édition. 1 vol. . . . . 3 fr.

LA COMÉDIE ENFANTINE ET LES DERNIÈRES SCÈNES DE LA COMÉDIE ENFANTINE, par Louis RATISBONNE. Les 2 séries en 1 vol. . . . 3 fr.

AVENTURES D'UN PETIT PARISIEN, par Alfred DE BRÉHAT. Nouvelle édition. 1 vol. . . . . . . 3 fr.

LETTRES SUR LES RÉVOLUTIONS DU GLOBE, par Alex. BERTRAND. 7e édition, avec vignettes. 1 vol. 3 50

LE SECRET DES GRAINS DE SABLE, *Géométrie de la nature*, par Mme Marie PAPE-CARPANTIER. 1 vol. avec figures et vignettes. . . . . 3 fr.

LE FOU YÉGOF, épisode de l'invasion, par ERCKMANN-CHATRIAN. 1 vol. . . . . 3 fr.

LES TEMPÊTES, par E. MARGOLLÉ et ZURCHER. 1 vol. . . . . 3 fr.

PETITES IGNORANCES DE LA CONVERSATION, par Ch. ROZAN. 4e édition. 1 vol. . . . . 3 fr.

LE ROBINSON SUISSE, traduction entièrement nouvelle, par Eugène MULLER, revue et mise au courant de la science moderne, par P.-J. STAHL. 1 vol. in-12 . . . . 3 fr.

CONSEILS A UNE MÈRE SUR L'ÉDUCATION LITTÉRAIRE DE SES ENFANTS, par SAYOUS. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr.

VOYAGES ET AVENTURES DU BARON DE WOGAN. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr.

L'ANGLETERRE ET LA VIE ANGLAISE, par A. ESQUIROS. 3 vol. Chacun à. . . . . 3 fr.

LA VIE DES ANIMAUX, Histoire naturelle anecdotique et biographique des animaux, par le docteur Jonathan FRANKLIN. Ouvrage entièrement inédit, recueilli, mis en ordre, revu et traduit par Alph. ESQUIROS. — 6 vol. séparés à. . 3 50

COURS D'ÉDUCATION, par Antonin ROCHE.
GRAMMAIRE FRANÇAISE, 4e édition. 1 vol. . . . 1 50
DU STYLE ET DE LA COMPOSITION LITTÉRAIRE. 1 v. 3 fr.
HISTOIRE DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS. 2 vol. . . 6 fr.
LES POÈTES FRANÇAIS, 6e édition. 1 vol. . . . 3 50
LES PROSATEURS FRANÇAIS, 6e édition. 1 vol. . . 4 fr.

LES CONTES DE CH. NODIER, charmante édition nouvelle, illustrée de 10 célèbres eaux-fortes de Tony JOHANNOT, imprimée en caractères elzéviriens, 2 beaux vol. grand in-18. . . . . 7 fr.

LA PLANTE, *botanique simplifiée*, par Ed. GRIMARD, avec préface de Jean MACÉ. — 2 forts vol. gr. in-18 avec figures. — Ensemble. . . . . 10 fr.
Séparément . . . . 5 fr.

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE, par Jules VERNE, auteur de *Cinq semaines en ballon*. 1 vol. gr. in-18. (2e édition). . . . . 3 fr.